



**HAL**  
open science

# Etudes des interactions culturelles en aire Illyro-épirote du VII au III siècle av. J.-C.

Lavdosh Jaupaj

► **To cite this version:**

Lavdosh Jaupaj. Etudes des interactions culturelles en aire Illyro-épirote du VII au III siècle av. J.-C.. Archéologie et Préhistoire. Université de Lyon; Instituti i arkeologjisë (Tirana), 2019. Français. NNT : 2019LYSE2082 . tel-02493973

**HAL Id: tel-02493973**

**<https://theses.hal.science/tel-02493973v1>**

Submitted on 28 Feb 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



N° d'ordre NNT : 2019LYSE2082

THESE de DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON  
En CO-TUTELLE avec le CENTRE D'ETUDES  
ALBANOLOGIQUES

Opérée au sein de

L'UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2

**École Doctorale : ED 483 Sciences sociales**

Soutenue publiquement le 22 novembre 2020, par :

Lavdosh JAUPAJ

---

**Étude des interactions culturelles en  
aire illyro-épirote du VIIe au IIIe  
siècle av. J.-C.**

---

Devant le jury composé de :

Stéphane BOURDIN, Professeur des universités, Université Lumière Lyon 2, Président

Sophie BOUFFIER, Professeure des universités, Aix Marseille Université, Rapporteur

Arben HAJDARI, Professeur, Université de Prishtina, Rapporteur

Belisa MUKA, Professeure, Institut Archéologique de Tirana, Examinatrice

Jean-Luc LAMBOLEY, Professeur des universités, Université Lumière Lyon 2, Co-Directeur de thèse

Luan PERZHITA, Professeur, Institut Archéologique de Tirana, Co-Directeur de thèse

## Contrat de diffusion

Ce document est diffusé sous le contrat *Creative Commons* « [Paternité – pas d'utilisation commerciale - pas de modification](#) » : vous êtes libre de le reproduire, de le distribuer et de le communiquer au public à condition d'en mentionner le nom de l'auteur et de ne pas le modifier, le transformer, l'adapter ni l'utiliser à des fins commerciales.

**UNIVERSITE DE LYON**

Ecole doctorale 483 ScSo

**ETUDES DES INTERACTIONS CULTURELLES**

**EN AIRE ILLYRO-EPIROTE**

**du VII<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.**

Lavdosh JAUPAJ

Thèse de Doctorat en langues, histoire et civilisations des mondes anciens

sous la direction des Professeurs Jean-Luc LAMBOLEY et Luan PËRZHITA

Présentée et soutenue publiquement le 22 novembre 2019

*Composition du jury :*

Stéphane BOURDIN, professeur à l'Université Lumière Lyon 2, président.

Sophie BOUFFIER, professeure à l'Université d'Aix-Marseille, rapportrice.

Arben HAJDARI, professeur à l'Université de Prishtina, rapporteur.

Jean-Luc LAMBOLEY, professeur émérite Université Lumière Lyon 2, codirecteur.

Belisa MUKA, professeure à l'Académie des études albanologiques de Tirana.

Luan PËRZHITA, professeur à l'Académie des études albanologiques de Tirana, codirecteur.



*À Arion et Vanina*



## Remerciements

À l'heure où je termine ce travail, est venu le temps de remercier chaleureusement tous ceux qui m'ont orienté, aidé et soutenu tout au long de ce long parcours. Je tiens en premier lieu à adresser toute ma gratitude à mon codirecteur, Monsieur Jean-Luc Lamboley, pour son assistance et ses nombreux conseils sans lesquels je ne serais jamais parvenu à terminer ce travail ; je dois ajouter que la confiance qu'il m'a sans cesse témoignée a été la meilleure motivation pour continuer mes recherches depuis le master jusqu'à ce doctorat ; je le remercie enfin de m'avoir accueilli au sein de la Mission épigraphique et archéologique française en Albanie au sein de laquelle tous les membres m'ont toujours apporté leur amical soutien et prodigué d'utiles encouragements.

Ma gratitude affligée s'adresse à mon autre co-directeur, mon cher professeur Faik Drini, qui nous a quittés prématurément en mai dernier. Je sais la joie et la fierté qu'il aurait eues à assister à la soutenance, mais il sera présent dans nos pensées et dans nos cœurs.

Ce travail n'aurait pas pu être réalisé sans l'appui de Monsieur Luan Përzhita, directeur de l'Institut Archéologique de Tirana où je suis employé comme chercheur depuis 2014, qui m'a toujours soutenu en m'offrant les meilleures conditions de travail. Je lui sais gré également d'avoir accepté de remplacer F. Drini en tant que nouveau codirecteur. Je dois aussi beaucoup à la directrice du Département de l'Antiquité, Belisa Muka, qui a toujours autorisé mes déplacements à l'étranger et me fait aussi l'honneur de participer au jury.

Je tiens à remercier chaleureusement les écoles françaises d'Athènes et de Rome, en la personne de leur directeur, les professeurs Alexandre Farnoux et Catherine Virlovet, ainsi que les directeurs des études Julien Fournier et Stéphane Bourdin. Au cours des différents séjours que j'ai pu effectuer sur place en 2013, 2014, 2015, 2016 et 2017, j'ai profité de nombreux conseils et chaque séjour a été un nouvel élan pour la poursuite de ce travail.

Je dois remercier aussi l'Ambassade de France à Tirana, et en particulier Madame Vasak, pour m'avoir accordé une aide financière sans laquelle je n'aurais pas pu poursuivre mes études en France.

C'est avec beaucoup de gratitude que j'adresse des remerciements tout particuliers à Madame Sophie Bouffier, professeure à l'Université d'Aix-Marseille, pour ses nombreux conseils mais aussi pour la confiance qu'elle m'a témoignée en m'invitant à participer à son projet de recherche à Syracuse en 2011, et au projet HYDRΩMED. Ce fut une expérience très enrichissante pour ma formation de jeune chercheur, et je suis conscient du privilège qu'elle m'a accordé. Je suis très honoré qu'elle ait accepté de participer au jury de soutenance, et d'avoir trouvé le temps de rédiger le pré-rapport. C'est l'occasion ici de remercier aussi tous les membres du jury de soutenance, et en particulier son Président, le professeur Stéphane Bourdin.

Dans le cadre de ma formation doctorale à Lyon, j'ai pu apprécier l'excellence scientifique du laboratoire HiSoMa auquel je suis toujours rattaché, et j'ai été très sensible à l'aide indéfectible apportée par les directions successives, celle de Mme Michèle Brunet qui m'a guidé dans



l'apprentissage de l'épigraphie grecque, puis celle de Mme Véronique Chankowski et enfin celle de M. Stéphane Gioanni. J'y ai rencontré beaucoup de doctorants dont certains sont devenus des amis, et j'ai toujours tiré grand bénéfice des séminaires et différentes activités collectives. Son personnel administratif, ainsi que celui de la MOM, s'est toujours montré accueillant et disponible envers moi. À toutes et à tous, j'adresse mes reconnaissantes salutations.

L'une des grandes difficultés de ce travail a été la rédaction en langue française, et je n'aurais pu y parvenir sans l'aide généreuse de Stéphane Verger, nouveau directeur de la mission franco-albanaise d'Apollonia, Marie-Pierre Dausse et ses parents, Cécile Rocheron et Clémence Weber-Pallez.

J'exprime également ma gratitude à tous mes amis lyonnais pour leur accueil et leur soutien pendant mes séjours, qui, lorsque je ne bénéficiais pas d'une bourse, n'ont pas toujours été faciles. Ma plus grande reconnaissance va à Isabelle Pillot-Peronnet et Franck Peronnet qui sont devenus « ma famille d'accueil » en France, à Geneviève Gibert, Annie et Jean-Yves Chetaille, Fadila Mouissat, Bernadette et Jean-Paul Christophe, Mireille Payrat, Dominique Alise. Je dois aussi remercier pour son aide et son soutien la communauté albanophone de Lyon, et en particulier les étudiants albanais des universités lyonnaises pour leur amicale solidarité.

Enfin, je me tourne maintenant vers ma famille et tiens à exprimer mes pensées les plus affectueuses à mes parents, Myrvete et Gani, pour leurs encouragements tout au long de ces années ; la naissance de mon fils Arion, a été l'ultime motivation pour venir à bout de ce travail, et je n'y serais pas parvenu sans la présence quotidienne et aimante de ma femme Vanina. C'est à eux que je dédie ce travail.

## INTRODUCTION

### 1. Les limites géographiques et chronologiques du sujet

Définir les limites géographiques de l'Illyrie ou les limites ethnographiques des Illyriens à supposer que ce soient les mêmes, n'est pas facile en raison du manque de précision, voire des contradictions des sources antiques sur le sujet. Par ailleurs les informations fournies sont très inégales selon les époques, car les auteurs s'intéressent essentiellement aux événements politico-militaires, et donc aux armées étrangères qui ont combattu les Illyriens sur leur territoire, à une période où ils étaient partie prenante des événements politiques du moment. Dans la mesure où les frontières semblent mobiles dans le temps, la géographie devient forcément ici une géographie historique où la chronologie est déterminante. Or, la plupart des sources ne sont pas contemporaines des événements qu'elles rapportent.

Dans l'Antiquité, la région appelée par les historiens tantôt Illyrie tantôt Dalmatie correspond approximativement à la Croatie actuelle, à la Bosnie-Herzégovine, plus au sud au Monténégro, au Kosovo et à une partie de la Serbie, de l'Albanie, et de la Macédoine. Dans l'Antiquité, le nom d'Illyrie désignait donc une région assez large qui s'étendait le long de la côte adriatique des Balkans<sup>1</sup>, avec des frontières à l'intérieur des terres qui confinaient aux régions danubiennes. La situation de ces territoires qui sont aujourd'hui encore en proie à des conflits nationalistes, parfois sanglants, entre des nations différentes ou composites du point de vue linguistique, ethnique et religieux, qui s'opposent quasiment depuis la fin de l'époque romaine jusqu'à aujourd'hui, gêne le travail de l'historien de l'Illyrie. Ces tensions sont dues aux conquêtes ou invasions successives, à commencer par celles des Romains jusqu'à l'Empire ottoman sans oublier les invasions slaves, qui imposent des brassages et des changements ethniques et linguistiques dans toutes les régions des Balkans. Pour ne retenir ici qu'un seul exemple, on peut mentionner l'expression « Illyrie méridionale et Épire » qui ménage la susceptibilité à la fois des Albanais et des Grecs qui depuis la fin de la deuxième guerre mondiale n'ont toujours pas officiellement signé la paix...

---

<sup>1</sup> Sur l'Adriatique cf. AMBAGLIO 2002, p. 95-100.

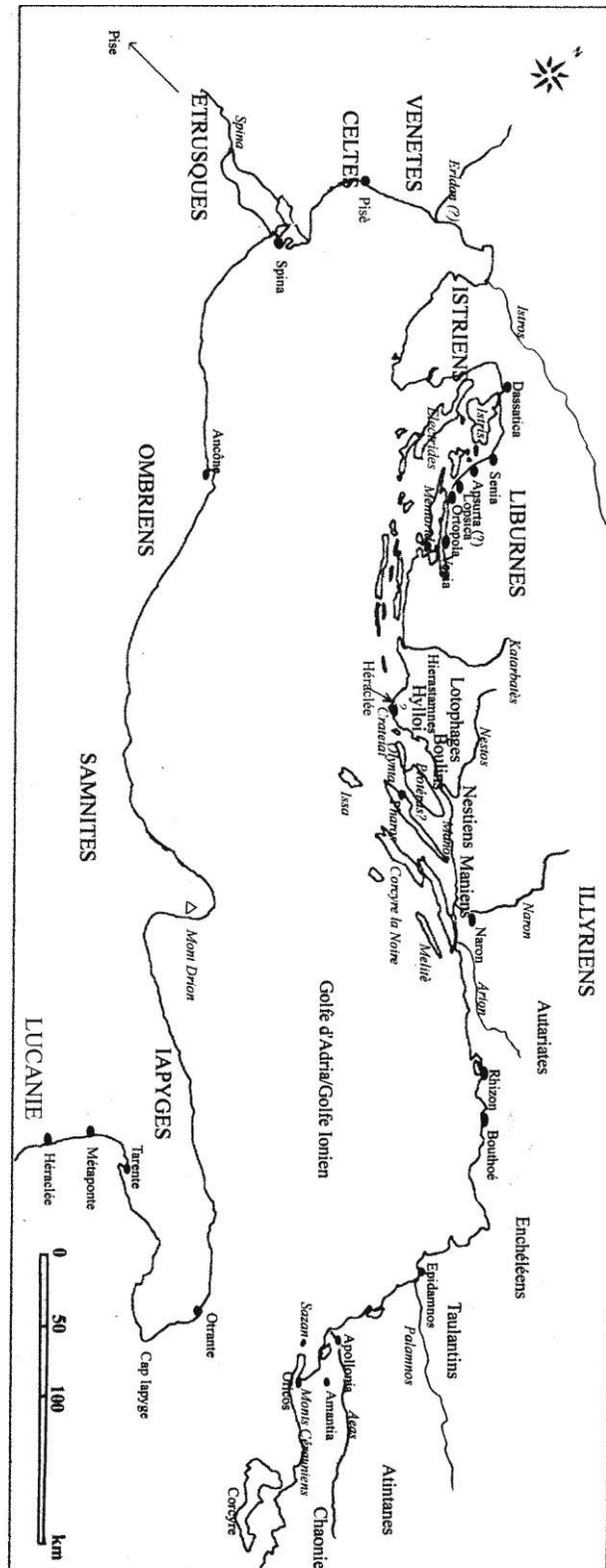


Fig. 1 : l'Adriatique du Pseudo-Skylax (LAMBOLEY 2018, fig. 1, p. 272).

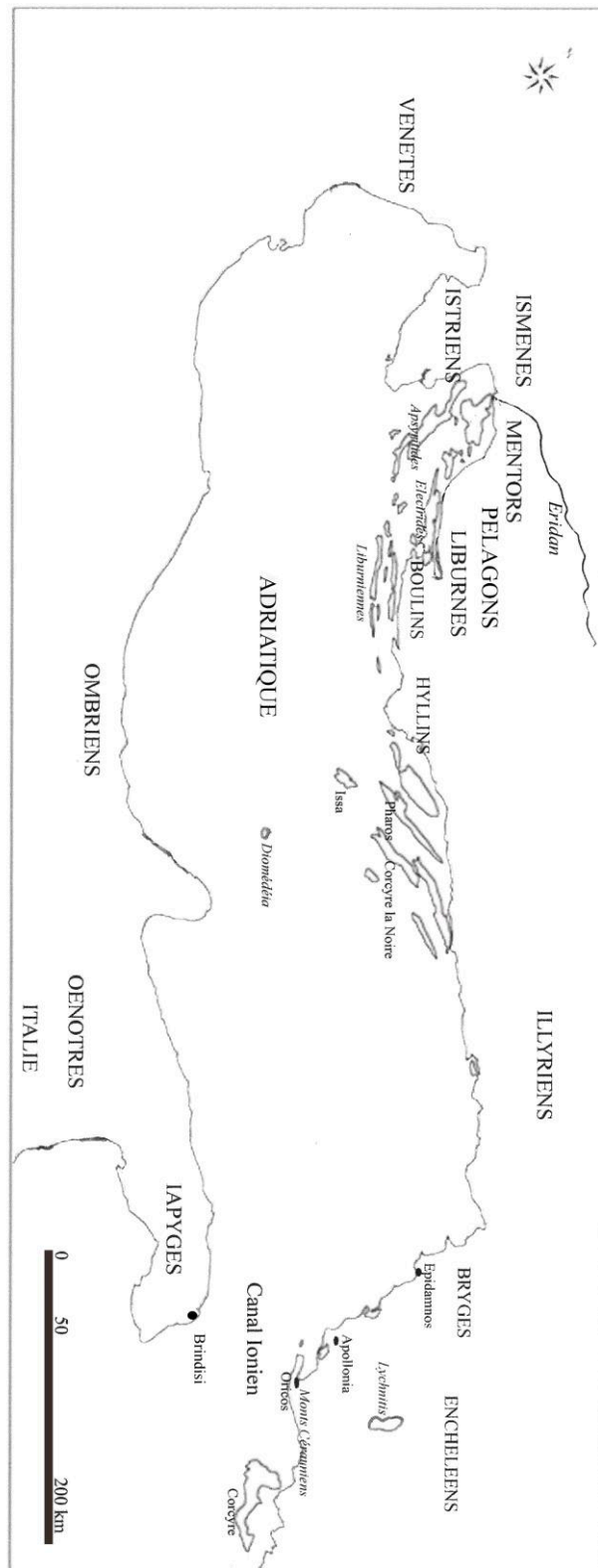


Fig. 2: l'Adriatique du Pseudo-Skymnos . (LAMBOLEY 2018, fig. 2, p. 273).

Les sources anciennes nous présentent une vaste Illyrie s'étendant du nord de la mer Adriatique jusqu'aux confins épirotes au sud, et jusqu'aux vallées de la Save et du Danube, comme c'est le cas d'Hérodote qui utilise le terme d'*Illyrioi* pour désigner les peuples de ces régions<sup>2</sup>. Dans le *Périple* du Pseudo-Skylax (**fig. 1**), chez Eratosthène, le Pseudo-Skymnos (**fig. 2**), Strabon ou Appien, le terme englobe aussi une région beaucoup plus étendue que l'Illyrie *proprie dictu* de Pline, expression qui d'ailleurs montre bien que le terme peut avoir une grande élasticité géographique<sup>3</sup>.

On peut ainsi distinguer l'Illyrie politique, ou État illyrien, correspondant à un État plus ou moins fédéral au moins en tant de guerre, pour lequel on connaît le nom de quelques rois et reines dont la plus célèbre est la fameuse Teuta, et l'Illyrie géographique, ou grande Illyrie, regroupant des peuples qui pouvaient parler la même langue et descendre d'une même origine, mais qui n'a jamais constitué un État unique rassemblant toutes les peuples de la côte adriatique à la Save et au Danube. Grâce aux sources littéraires, épigraphiques et archéologiques, l'État illyrien est assez bien connu à partir du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au moment où commencent les conflits avec la Macédoine. La création d'une puissante armée regroupant plusieurs tribus en une seule organisation étatique a été réalisée au début du IV<sup>e</sup> siècle par Bardylis qui a pris le pouvoir et s'est imposé en tant que roi de la Dardanie en ajoutant la région des lacs à ses possessions. Les royaumes illyriens se sont ensuite succédé avec Glaukias, Agron, Teuta et Gentios, mais leur territoire qui a pu varier en fonction de l'origine des souverains, ne se sont développés que dans la partie méridionale de la grande Illyrie<sup>4</sup>.

Notre recherche portera essentiellement sur l'Illyrie politique, c'est-à-dire les régions méridionales de la grande Illyrie au contact de la Grèce nord-occidentale et de la Macédoine. Ce choix se justifie par la problématique même du sujet qui porte sur les problèmes d'acculturation.

---

<sup>2</sup> Hérodote IV, 49 et IX, 43.

<sup>3</sup> Pseudo-Skylax 20-33; Pseudo-Skymnos v. 415-443 ; Eratosthène fgt. IIIb 112 ; Strabon VII, 5, Appien, *Illyrika* I, 1 ; Pline, *HN*, III, 144. Tous les auteurs sont d'accord pour fixer la frontière méridionale de l'Illyrie avec la Chaonie située en face de l'île de Corcyre. Sur la frontière septentrionale on note quelques divergences ; par exemple pour le Pseudo-Skylax les Bylins sont des Illyriens, alors que pour le Pseudo-Skymnos l'Illyrie commence juste après ce peuple, avec la péninsule des Hyllins (cf. fig. 1 et 2). Tous les auteurs sont cependant d'accord, à l'exception de Strabon, pour exclure les Liburnes de l'ethnie illyrienne. Strabon est le seul auteur à prendre en compte les frontières danubiennes et alpines de l'Illyrie en nommant les Scordisques et les Pannoniens. Il est le seul aussi à inclure les Istriens, Iapodes et Liburnes dans la liste des Illyriens.

<sup>4</sup> CABANES 1988 ; ANTONELLI 2000.



Fig. 3: carte archéologique de l'Albanie.

En effet, l'une des principales causes des phénomènes d'interactions culturelles est la présence de colonies grecques –Dyrrhachion, Apollonia, Orikos, Butrinto- en terre illyrienne<sup>5</sup>. Or toutes ces colonies se trouvent en Illyrie méridionale (**fig. 3**). Une autre cause est l'expansion macédonienne, puis épirote, deux régions situées également aux confins orientaux et méridionaux de l'Illyrie.

La délimitation des frontières méridionale et orientale de l'Illyrie est donc cruciale pour notre recherche. Elles ne correspondent pas bien sûr aux frontières actuelles entre l'Albanie, la Grèce et la République de Macédoine du Nord, et il faut éviter le problème de savoir si l'Épire est grec ou illyrien car cette question actuelle n'est pas dans l'esprit des auteurs anciens et ne peut trouver une réponse dans les données archéologiques, même si on accepte l'idée que celles-ci peuvent servir de marqueurs culturels. Il faut aussi se départir de l'idée nationaliste grecque comme celle de la *Megale Idea*, soutenue par les grandes puissances du XIX<sup>e</sup> siècle comme celle du « parti russe » qui se réclamait de l'héritage d'Ioánnis Kapodístrias<sup>6</sup> et avait à sa tête Théodore Kolokotronis, ou celle d'Ioánnis Koléttis<sup>7</sup> d'origine valaque, né en Épire, l'un des promoteurs de cet idée<sup>8</sup>. De même, du côté albanais, il ne faut pas revendiquer un Épire illyro-albanais comme le fait, en pleine période hoxhiste, S. Islami dans son livre sur les Illyriens qui inclut les Épirotes dans leur totalité parmi les Illyriens<sup>9</sup>. Ces idées ont tenu en otage les politiques scientifiques des deux pays et n'ont pas été très fécondes du point de vue scientifique. Ainsi, des études approfondies et indépendantes manquent encore aujourd'hui à l'époque post moderne. C'est pour cette raison qu'il faut reposer la question des limites de l'État illyrien, question qui est indépendante de celle de l'origine des Illyriens. Une génération entière de chercheurs pendant la période communiste a cherché à caractériser, notamment à travers le mythe des Pélasges, un vaste mouvement d'indoeuropéens émigrant depuis l'Asie Mineure et les régions pontiques dans les différentes régions de l'Europe, et qui seraient à l'origine des Illyriens<sup>10</sup>. Ce « panillyrisme » nationaliste s'appuie sur la situation décrite par Strabon pour qui l'Illyrie comprenait à son époque toutes les régions situées entre la côte adriatique et les vallées de la Sava et du Danube. Ainsi sont

---

<sup>5</sup> BAKHUIZEN 1986, p. 165-177.

<sup>6</sup> Homme d'État, diplomate au service de l'Empire russe. il est membre du gouvernement de la République des Sept-Îles (1802-1807).

<sup>7</sup> Ancien médecin du Pacha Ali de Janina, il fut un protagoniste de la Guerre d'indépendance grecque et un homme politique qui fut plusieurs fois ministre et premier ministre du roi Othon I<sup>er</sup>. Il fut alors l'un des promoteurs de la « Grande Idée » pour unir tous les Grecs dans un seul État-nation avec pour capitale Constantinople, qui devait englober l'Épire.

<sup>8</sup> CLOGG 1992 ; CASTELLAN 1999 ; KOLIOPOULOS –VERMIS 2002.

<sup>9</sup> ISLAMI 1985.

<sup>10</sup> Sur les Pélasges cf. BRIQUEL 1984 ; AREF 2016.

qualifiées d'illyriennes des tribus comme les Iapodes, les Liburnes et les Dalmates que les sources les plus anciennes, comme Hécatée au VI<sup>ème</sup> siècle av. J.-C., n'attribuent pas au groupe illyrien. Il est cependant évident que ces mêmes sources ont conservé le souvenir de migrations en général situées après la chute de Troie ; ainsi Hérodote rappelle que les Énétes connus d'Homère, sont des peuples originaires de Paphlagonie qui ont suivi Anténor jusqu'au nord de l'Adriatique où ils se sont installés dans la région à laquelle ils ont donné leur nom, la Vénétie<sup>11</sup>.

L'ambiguïté des sources littéraires n'aide donc pas à répondre à la question où commence le monde grec et où s'achève celui des Illyriens. La réponse apparaît autant culturelle que géographique<sup>12</sup>. Ainsi l'Épire s'étend jusqu'à la baie d'Ambracie, couvrant un territoire qui aujourd'hui se trouve au sud-ouest de l'Albanie et au nord-ouest de la Grèce. Ce territoire est une succession de montagnes et de vallées qui en rendent la traversée difficile, mais pas assez pour empêcher des échanges culturels, économiques et démographiques. La protection des frontières est assurée par une série de forteresses situées à des points stratégiques et parfois identifiées par l'archéologie. Par ailleurs, plusieurs inscriptions font état de *peripoloi* et de leur chef le péripolarque dont la mission, comme à Athènes, est de patrouiller pour protéger les frontières<sup>13</sup>. Il est donc indiscutable qu'il existait une ligne de frontière à défendre, séparant les Epirotes de leurs voisins illyriens. En même temps, pour les auteurs anciens des différences culturelles dans ces régions sont nettement perceptibles par rapport au reste de la Grèce des cités. Ainsi Thucydide, à l'époque de la guerre du Péloponnèse<sup>14</sup>, y observe un mode de vie différent : villages sans remparts, pratique du pillage et port permanent des armes<sup>15</sup> « ... καὶ μέχρι τοῦδε πολλὰ τῆς Ἑλλάδος τῷ παλαιῷ τρόπῳ νέμεται περί τε Λοκροῦς τοὺς Ὀζόλας καὶ Αἰτωλοῦς καὶ Ἀκαρνᾶνας καὶ τὴν αὐτὴ ἥπειρο. τό τε σιδηροφορεῖσθαι τούτοις τοῖς ἡπειρώταις ἀπὸ τῆς παλαιᾶς ληστείας ἐμμεμένηκεν ». *Et aujourd'hui encore, dans bien des contrées de la Grèce, on vit à l'ancienne manière, dans la région des Locriens Ozoles, des Étoliens, des Acarnaniens, et de ce côté du continent. De ce brigandage d'autrefois a subsisté la coutume pour les habitants de l'intérieur de circuler en armes.* » Pour l'auteur, à l'ouest de Delphes et de la Phocide, commence un monde étrange,

---

<sup>11</sup> Hérodote, VII, 185 ; voir aussi à ce sujet CROSSLAND 2008 ; HAMMOND 2006 ; HARTOG 1980.

<sup>12</sup> FINLEY 1973.

<sup>13</sup> Sur cette question cf. CABANES 1991 ; notamment les inscriptions de Rabje et d'Épire (fig. 5 et 6 p. 204).

<sup>14</sup> VOILQUIN-CAPELLE 1966.

<sup>15</sup> Thucydide I, 5. Le texte grec et la traduction sont empruntés à l'édition des *Belles Lettres* au PUF.



qui n'est ni vraiment grec, ni vraiment barbare. C'est une sorte d'entre deux culturel qu'aucune frontière administrative ne peut délimiter.

Tout aussi éclairant est le témoignage d'Hérodote qui écrit <sup>16</sup>: « οὔτοι μὲν ἅπαντες ἐντὸς οἰκημένοι Θεσπρωτῶν καὶ Ἀχέρωντος ποταμοῦ ἐστρατεύοντο· Θεσπρωτοὶ γὰρ εἰσιόμουρέοντες Ἀμπρακιώτησι καὶ Λευκαδίοισι, οἱ ἔξ ἐσχατέωνχωρέων ἐστρατεύοντο ». *Tous ces peuples se trouvèrent à Salamine ; ils habitent en deçà des Thesprotiens et de l'Achéron : car les Thesprotiens sont limitrophes des Ambraciotes et des Leucadiens, qui vinrent des extrémités de la Grèce à cette guerre »*<sup>17</sup>. Ici, l'auteur parle de la bataille de Salamine et il confirme que les Ambraciotes et les Leucadiens limitrophes des Thesprotiens ont rejoint la coalition grecque et que les peuples situés au-delà de la Thesprotie ne sont donc pas grecs. C'est là que nous pouvons faire commencer l'Illyrie. Si nous comparons les deux auteurs, nous voyons que Thucydide mentionne nommément les Illyriens pour leur rôle dans l'un des événements le plus importants de l'Antiquité, une guerre que N. Ceka décrit comme la première guerre mondiale dans l'Antiquité<sup>18</sup>. Thucydide explique aussi le rôle joué par l'élément illyrien dans la ville coloniale d'Épidamne-Dyrrhachion où l'on constate une forte présence illyrienne, ce qui justifie la problématique de notre sujet<sup>19</sup>. Dans ce conflit qui semble traverser les frontières du monde grec vers celle du monde appelé barbare, la coupure semble se situer à l'ouest du grand sanctuaire d'Apollon à Delphes.<sup>20</sup> Hérodote, lui, a une approche plus ethnographique, et il est le premier auteur qui s'intéresse non seulement à distinguer les différents peuples qui vivent autour des Grecs, mais il va aussi plus loin en réunissant plusieurs tribus barbares présentant des caractéristiques communes sous le nom d'Illyriens<sup>21</sup>.

Ces sources grecques montrent bien la conscience d'une différence entre deux civilisations, celle des Grecs vivant en cités et celle des Barbares ; elles autorisent donc une approche fondée sur la *frontière history*. Les données archéologiques et épigraphiques confirment en Illyrie une organisation politique en *ethné* et une économie essentiellement agro-pastorale favorisant un rôle plus important de la femme dans la société, mais c'est une situation que l'on retrouve aussi dans les régions de la Grèce nord-occidentale comme la Molossie, l'Etolie ou l'Acarnanie, sans compter les régions macédoniennes.

---

<sup>16</sup> Hérodote VIII, 47.

<sup>17</sup> Les textes grecs et les traductions sont empruntés aux éditions des *Belles Lettres* au PUF.

<sup>18</sup> CEKA 2000.

<sup>19</sup> TOČI 1965 ; CABANES 1993 ; *CIGIME* 1.1 ; GUTTERIDGE 2001 ; *Dyrrhachium* 2005.

<sup>20</sup> Thucydide I, 5 ; II, 68, 5 ; II, 80 ; II, 81 ; III, 94.

<sup>21</sup> Hérodote IV, 49 ; VIII, 47 ; IX, 43.

Par conséquent, on ne peut pas faire superposer exactement un système politique et économique avec une géographie ethnico-culturelle. Les frontières ne sont donc pas des lignes franches qui découpent et séparent, mais des zones de contacts qui rapprochent et mêlent. C'est là une difficulté, mais aussi une chance de notre sujet de recherche<sup>22</sup>.

Une importance particulière doit être accordée aux contacts entre Illyriens et Épirotes surtout sous le règne du roi Molosse Pyrrhus. De l'IV<sup>e</sup> au II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., on remarque en effet une intensification des contacts entre ces deux régions, qui s'accompagne de modifications de frontières - le royaume épirote s'élargissant en terres illyriennes -, et de profonds changements dans les centres indigènes. Ces changements ne sont pas aléatoires, mais liés directement à l'expansion épirote qui a entraîné un renforcement de l'État illyrien en particulier sous le roi Mytilos, héritier du trône du roi Monounios qui voulait étendre son territoire au nord, et qui a constitué une menace réelle pour l'Épire<sup>23</sup>. Il convient donc de préciser quelles sont les frontières de l'Épire par rapport à l'Illyrie méridionale.

La région s'étend au nord-ouest de la Grèce actuelle, entre le golfe d'Ambracie au Sud et les monts Acrocérauniens qui séparent les mers Adriatique et Ionienne, sur le versant occidental de la chaîne du Pinde jusqu'à la mer ionienne. C'est dans cette région qu'est situé le plus ancien sanctuaire grec de la Grèce, Dodone, connu déjà d'Homère. On note des éléments de tradition communes entre l'Épire, l'Illyrie et la Macédoine<sup>24</sup>. Grâce à la description faite par le Pseudo-Skylax au cours du IV<sup>e</sup> siècle, nous avons une bonne description ethnographique des rivages balkaniques de la mer Adriatique et de la mer Ionienne (fig. 1). L'auteur parle de l'organisation sociale et de la vie économique de la côte tout en localisant les villes, surtout les ports maritimes et fluviaux. Les Illyriens résident sur la côte adriatico-ionienne depuis la péninsule des Hyllins (actuellement en Croatie) jusqu'aux frontières de la Chaonie grecque qui est la partie la plus septentrionale de l'Épire<sup>25</sup>. Il confirme que les Liburniens et les Illyriens pour les indigènes, puis les Chaoniens, Thesprotes et Molosses pour les Grecs contrôlent successivement la côte<sup>26</sup>. Il distingue bien les colonies grecques qu'il appelle *poleis*, comme Héracléa, Epidamnos, Apollonia, Orikos et Ambracie, des villes liburnes, illyriennes et de l'organisation *κατὰ κόμας* d'Épire<sup>27</sup>. Naturellement la

---

<sup>22</sup> CABANES 1986, 1993, 2008.

<sup>23</sup> CABANES 1986.

<sup>24</sup> HAMMOND 1967; 2006.

<sup>25</sup> Pseudo-Skylax 22-27

<sup>26</sup> Pseudo-Skylax 22-33.

<sup>27</sup> Les preuves archéologiques sont claires. Les premières fortifications dans les territoires des Illyriens, Chaoniens, Thesprotes et les Molosses datent de la période 350-300 avant J.-C. Le petit village d'une douzaine de maisons et de deux cimetières à Vitsa reste le même du IX<sup>e</sup> jusqu'à III<sup>e</sup> av. J.-C. Les rites funéraires étaient les

question se pose de savoir où commence l'Épire et où s'achève l'Illyrie méridionale à l'intérieur des terres, car la description du Pseudo-Skylax est celle d'un marin. Les Chaones sont les habitants de la partie septentrionale de l'Épire depuis la Péninsule de Karaborun (les monts Acrocérauniens) au sud-ouest de l'actuelle Albanie, le long de toute la côte albanaise de la mer Ionienne<sup>28</sup>. Ils sont limitrophes de la tribu illyrienne des Atintanes qui entrent profondément à l'intérieur des terres jusqu'à Dodone comme Pseudo-Skylax le mentionne « ... les Atintanes, placés au-dessus de l'Orikie et de la Chaonie, jusqu'à Dodone »<sup>29</sup>. Cela correspond aux cours supérieurs de l'Acheloüs et de l'Erigon. Actuellement, les recherches systématiques effectuées sur la Chaonie se sont considérablement élargies dans le temps et l'espace. Grâce aux nouvelles données, on sait que l'occupation humaine remonte au Paléolithique inférieur et semble se poursuivre jusqu'à l'Âge du bronze mais la continuité d'occupation ne fait pas l'accord de tous les spécialistes. Il faut attendre l'âge des métaux pour voir les ressemblances culturelles solidement établies entre ces deux régions voisines<sup>30</sup>.

L'analyse et la comparaison des objets de l'Âge du bronze montrent que la culture matérielle de l'Âge du bronze récent en continuité avec l'Âge du bronze moyen est la mieux attestée en Illyrie méridionale et dans la partie septentrionale de l'Épire. Outre les caractéristiques communes à l'Illyrie du sud dans son ensemble, il y a cependant quelques particularités locales et régionales. Les différences sont plus apparentes au nord. Ces variations, les plus évidentes dans la céramique, sont influencées non seulement par le niveau de développement économique et social, mais aussi par des barrières géographiques à l'intérieur du pays<sup>31</sup>. On a dans ces deux régions voisines illyro-épirotes le même mode d'enterrement dans des tumulus. Il y a beaucoup de ressemblances dans leur architecture, dans les rites et les mobiliers funéraires ; ils ont en commun les cercles de pierres ainsi que des cairns centraux comme c'est le cas des tumulus de l'Âge du bronze à Shtoj (Shkodra), à Barç (Korçë), à Dukat en Chaonie dans le golfe de Vlora, et chez les Parauaioi, situés à Piskovë dans la vallée supérieure de l'Aôos (Vjosë). Les tombes à ciste et la cohabitation des deux pratiques funéraires, celles dominantes de l'inhumation et celle moins fréquente de

---

mêmes qu'à Trebenishte : les hommes sont enterrés avec deux ou plusieurs lances dans une fosse peu profonde recouverte d'une couche de pierres. Le premier bâtiment en pierre à Dodone a été construit aux V<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles av. J.-C. et non comme un temple, mais comme une chambre simple pour stocker des offrandes votives. Cf. VOKOTOPOULOU 1984 ; CEKA 2000 ; 2011 ; HAMMOND 2006.

<sup>28</sup> PRENDI 1990.

<sup>29</sup> Pseudo Scylax 26 et Lycophron, *Alexandra* 1038-1041.

<sup>30</sup> HATZOPOULOS 1990, p. 183-190.

<sup>31</sup> PRENDI 1990.

l'incinération, sont d'autres éléments communs<sup>32</sup>. Ces régions aux reliefs très montagneux, bien arrosées et couvertes de forêts sont favorables au développement d'une société fondée sur les activités pastorales pratiquant la transhumance, et à l'organisation en groupes tribaux ou claniques<sup>33</sup>. Les principales tribus du sud vers le nord sont les Thesprotes, Athamanes, Molosses, Atintanes, Chaones, Parauaei, Orestes, Elimeotes, Lyncestes et Pélagons.

Les groupes dominants aux V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles ont été les Chaones et les Molosses. Ils ont été au contact direct des Illyriens avec des relations *a priori* pacifiques. La puissance molosse se mesure au fait qu'ils ravissent aux Thesprotes le contrôle de Dodone comme le précise Strabon<sup>34</sup>: « Ἡ Δωδώνη τοίνυν τὸ μὲν παλαιὸν ὑπὸ Θεσπρωτοῖς ἦν καὶ τὸ ὄρος ὃ Τόμαρος ἢ Τμάρος (ἀμφοτέρως γὰρ λέγεται), ὑφ' ᾧ κεῖται τὸ ἱερόν, καὶ οἱ τραγικοὶ δὲ καὶ Πίνδαρος Θεσπρωτὶ δα εἰρήκασιν τὴν Δωδώνην· ὕστερον δὲ ὑπὸ Μολοττοῖς ἐγένετο. *Cela posé, nous dirons que Dodone, avec la montagne au pied de laquelle le temple est bâti et qu'on nomme indifféremment Tomaros ou Tmaros, appartient d'abord aux Thesprotes et ne passa que plus tard sous la domination des Molosses.* » Cette supériorité des Molosses est confirmée par Thucydide ; l'historien rapporte en effet qu'ils sont les meilleurs combattants<sup>35</sup>. Toutefois les guerres épuisent le rôle de Corfou sur le continent et laissent la main libre aux Illyriens sur la Molossie, mais cette situation ne dure pas longtemps car la dynastie argéade, surtout sous le règne de Philippe II et de son fils Alexandre le Grand, contribue à renforcer le rôle des Molosses par les liens matrimoniaux, en même temps que les campagnes incessantes de Philippe affaiblissent les Illyriens. Sous le règne de Pyrrhos, la Molossie est finalement intégrée au grand royaume d'Épire.

Plus difficile à situer géographiquement est la tribu illyrienne des Atintanes. Leur position parmi les Parauaioi et les Chaones soulève l'hypothèse de leur présence dans les vallées de la Zagoria et du Drinos traditionnellement rattachées aux Chaones<sup>36</sup>. Au nord leur limite doit se situer dans la région des lacs d'Ohrid et de Prespa. Le problème revient avec la place des Bylliones par rapport aux Atintanes car rien ne permet de les confondre<sup>37</sup>. Byllis est fondée au IV<sup>e</sup><sup>me</sup> siècle, ce que certifient le Pseudo-Skylax et une lamelle oraculaire trouvée à Dodone et datée par S.I. Dakaris de 360 à 340 av. J.-C<sup>38</sup>. Il est possible que les Bylliones se

---

<sup>32</sup> PRENDI 1990 ; 2008.

<sup>33</sup> L'*ethnos* est constitué de petites tribus connues comme *phylai*.

<sup>34</sup> Strabon VII, 7-11.

<sup>35</sup> Thucydide II, 81, 4.

<sup>36</sup> CEKA 2011.

<sup>37</sup> Les documents archéologiques montrent qu'au V<sup>e</sup> siècle a été fondée ancienne ville de Nikaia (Klos), qui un peu plus tard lui-même fonde Byllis. PAPAANI 1976.

<sup>38</sup> Pseudo-Skylax 22-27; DAKARIS 1993.

soient détachés comme entité autonome de la tribu des Atintanes, mais il est impossible de le prouver<sup>39</sup>.

Cette démultiplication de grandes tribus en entités plus petites correspondrait au développement de villes constituant le centre politique urbain d'une communauté plus réduite. Des sources archéologiques ont confirmé l'existence de grands murs en appareil polygonal à Nikaia et à Amantia déjà à partir de la deuxième moitié du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>40</sup>. Cela correspond à la fin de la période de l'Âge du fer appelée protourbaine par les archéologues albanais. À cette époque, des agglomérations fortifiées comme Belsh et Selca e Poshtme, Klos, Triport, Olympè, Gurëzeza etc... occupent le même espace géographique que plus tard les villes. Au IV<sup>e</sup> siècle, l'Illyrie méridionale et l'Épire connaissent une croissance démographique et un développement politique et institutionnel rapides. Il semble désormais que l'économie s'appuie non seulement sur l'élevage, mais aussi sur l'agriculture et l'artisanat. La création et le développement de la vie urbaine ont eu lieu rapidement sous l'influence aussi des colonies grecques situées le long de la côte adriatique et ionienne, qui a eu un impact dans l'arrière-pays. Ainsi, la période comprise entre 350 et 230 av. J.-C. est l'époque de l'épanouissement de la cité illyrienne et épirote. La naissance de nouvelles villes comme Olympè identifiée sur la forteresse de Marova grâce aux monnaies frappées par la cité et par les sources épigraphiques, ou Gurëzeza, date de cette période qui est celle du roi illyrien Monounios<sup>41</sup>. Il faut attendre la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle jusqu'aux premières décennies de la deuxième moitié du III<sup>ème</sup> siècle pour que le réseau urbain devienne plus dense avec toutes les villes du sud de l'Albanie actuelle comme Byllis, Berat, Melan, et plus au nord avec Belsh, Persqop, Zgërdhesh, Lissos et Shkodra. La dernière grande fondation est celle d'Antigonéia sous Pyrrhos. Les données épigraphiques, en langue grecque uniquement, montrent par ailleurs que dans toutes ces cités épiro-illyriennes, l'administration suit le modèle des cités grecques. Cette phase du développement de la vie urbaine illyrienne correspond au début de l'époque hellénistique qui voit aussi les phénomènes d'expansion du royaume macédonien puis du royaume épirote ; la deuxième moitié de la période hellénistique correspond à la conquête romaine de ces régions et de l'ensemble de la Grèce.

En conclusion, au nord comme au sud des Monts Acrocérauniens qui marquent la limite naturelle entre Illyriens et Epirotes, on passe, dans le courant du IV<sup>e</sup> siècle, d'une organisation d'habitats par villages dispersés à un système urbain centralisé qui n'aboutit pas

---

<sup>39</sup> DAKARIS – CHRISTIDIS – VOKOTOPOULOU 1990, p. 55-57.

<sup>40</sup> CEKA 1984, 1990; ISLAMI 1984.

<sup>41</sup> DAUTAJ 1981 ; CEKA 2006.

toutefois à la création de *poleis*, car c'est le système de fédération de tribus, le *Koinon*, qui prévaut et maintient les traditions tribales anciennes, comme par exemple le *Koinon* des Chaones avec Phoinikè pour capitale, ou le *Koinon* des Bylliones autour de Byllis. Un facteur qui explique sans doute le maintien de cette tradition dans ces territoires plus proches de la Grèce nord occidentale, sont les conditions climatiques et géomorphologiques qui réunissent tous les peuples à l'ouest de Delphes, englobant l'Étolie et Épire, régions considérées par Léon Heuzey, bon lecteur de Thucydide, comme le début du monde barbare<sup>42</sup>. Pour lui et pour une grande partie des chercheurs, à Delphes finit la Grèce et au-delà commence un autre monde où les habitants ont une autre mode de vie fondé sur une organisation différente. La difficulté reste de voir la frontière comme une séparation entre deux civilisations, malgré la formule classique d'une séparation entre Grecs et barbares où la langue reste déterminante dans cette distinction. Le sanctuaire de Dodone pose aussi un problème de ce point de vue, car il est bien considéré comme un sanctuaire grec, mais isolé en terre barbare. Quoi qu'il en soit, l'organisation étatique, les conditions géographiques et la vie économique jouent un rôle important et font que l'Épire et l'Illyrie méridionale se ressemblent et doivent être traités comme des jumeaux, même si l'Illyrie méridionale semble disposer de plus de ressources du fait de plaines plus larges et de ressources minières situées aux confins de la Dardanie (région de Damastion)<sup>43</sup>.

Un autre point important est la présence des colonies grecques sur la cote adriatico-ionienne de ces régions, à savoir, du sud au nord Corcyre et Bouthrôtos, Orikos, Apollonia, Epidamnos/Dyrrhachion. La plus ancienne, Corcyre est une fondation d'Erétrie au VIII<sup>e</sup> siècle qui passe ensuite sous contrôle corinthien, suivie d'Epidamnos fondée par Corinthe et Corcyre en 627<sup>44</sup>. Toutes ces cités ont elles aussi un territoire marqué par des frontières surveillées par les *symperipoloi* encadrés par des *peripolarques*<sup>45</sup>. De l'autre côté de ces frontières, commence aussi le monde « barbare ». P. Cabanes parle de « contacts entre deux mondes », mais il comprend la frontière en termes de séparation étatique fixée par des traités officiels comme les sources épigraphiques en témoignent par exemple avec le traité entre l'Étolie et l'Acarmanie de 263-262. Ces frontières entre *poleis* et *ethnè* changent avec le temps car les cités coloniales ont tendance à étendre leur territoire, comme Apollonia qui au V<sup>e</sup> siècle s'empare du territoire de Thronion. En Épire, S. Dakaris a identifié l'existence de dix

---

<sup>42</sup> HEUZEY 1860.

<sup>43</sup> HPSH 2002, p. 32-35; p. 36-40; 42-66; p. 66-99.

<sup>44</sup> GIUFFRIDA 2002, p. 83-93.

<sup>45</sup> CABANES 1979b.

anciennes forteresses entre les Thesprôtes et des Molosses au cours du V<sup>ème</sup> siècle av. J.-C. ; en Chaonie et en Illyrie, par exemple chez les Bylliones, est mis en place le même système de surveillance des frontières<sup>46</sup>. Les différences culturelles sont toutefois plus sensibles entre les colonies grecques et l'arrière-pays illyrien qu'entre Atintanes et Chaoniens.

Pour ce qui est de la périodisation, les études illyriennes distinguent traditionnellement trois phases principales. De la période de l'Âge du bronze moyen jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle il y a continuité comme le montrent les objets métalliques ou la poterie retrouvés dans les tombes de chefs illyriens<sup>47</sup>. On observe à partir du VIII<sup>e</sup> siècle, le passage d'une société agraire avec les structures tribales fermées à une société présentant les premières formes d'habitats stables et archéologiquement repérables (ce que les chercheurs albanais appellent la phase pré-urbaine). La majorité de la population vivait dans des zones ouvertes sur les plateaux naturels, avec des sépultures semblables à celles que l'on observe dans tout le territoire albanais actuel à la fois en termes de construction et de rites. La culture matérielle est représentée principalement par la céramique de type *dévolienne* avec le même style de décor<sup>48</sup>. Les découvertes archéologiques ont permis la découverte et la classification de grands villages selon des types (Gajtan–Trajan)<sup>49</sup>. La société était composée de communautés patriarcales<sup>50</sup>. Les populations pouvaient être encore semi nomades et les habitats fortifiés servaient de refuge pour les hommes et les animaux en cas de danger, car les surfaces relativement importantes de 10 à 20 ha ne présentent pas une forte densité d'habitat, ce qui tend à trouver que la majorité de la population vivait dans des villages ouverts à proximité.

Cette société est caractérisée par de très rares contacts avec l'extérieur, par la rareté des objets importés qui apparaissent isolés dans l'environnement culturel natif, comme des éléments exotiques susceptibles de servir la plus haute élite sociale<sup>51</sup>. Ces objets affectent peu la culture locale, à cause de leur rareté et peut-être aussi du manque de capacités techniques pour les imiter ; ils semblent indiquer l'existence d'un simple mécanisme d'échange, dite du don et contre-don. Ces importations sont représentées par des objets de luxe, comme c'est le cas de vases protogéométriques et géométriques retrouvés dans les tombes des villages

---

<sup>46</sup> DAKARIS 1972 ; 1973.

<sup>47</sup> KORKUTI 1970, 1970b, 2001.

<sup>48</sup> À l'exception de la différence qui existe entre le plateau de Korça à l'est et la vallée de la Vjosë (Aôos) au sud, et dans la partie centrale qui comprend la région entre Mat et Kukës où l'ornementation est réalisée par l'incision. Cf. CEKA 1983 ; KORKUTI 1971, 1975, 2001.

<sup>49</sup> CEKA 1983, p. 203-218.

<sup>50</sup> KORKUTI 1975, p. 131-136

<sup>51</sup> PRENDI 1974 ; 1990 ; 2008.

ouverts de Tren, dans le plateau de Korça, et à Belsh qui est située dans la région qui plus tard sera traversée par la *via Candavia*, puis *Egnatia*<sup>52</sup>. Dès la fin de la période géométrique, les échanges commerciaux commencent à apparaître plus réguliers et organisés car ils atteignent les coins les plus reculés du pays, ce qui suppose un système de redistribution interne<sup>53</sup>. Durant cette phase, on continue d'observer certains éléments d'une acculturation représentée par la présence d'objets métalliques ou de spécimens de poterie dans les tombes dites princières.

La période archaïque, qui correspond à la deuxième grande phase, se caractérise par les relations qui s'établissent avec l'implantation des colonies grecques sur la côte illyrienne. C'est l'*ethnos* qui constitue le cadre de la vie politique. Les multiples ethnicités définissent le mode de groupement des populations de cette région. C'est durant cette phase que se développent les liens commerciaux avec la création d'un marché, où les échanges sont réciproques. Ces échanges ne concernent pas seulement l'élite (acculturation verticale), même si on la perçoit mieux, mais aussi les autres couches de la population (acculturation horizontale)<sup>54</sup>. Naturellement, les colons n'arrivent pas dans une région qui leur était complètement inconnue<sup>55</sup>. La présence eubéenne avait sans doute permis de nouer des premiers contacts pacifiques favorables au développement des échanges. Les sources disponibles ne permettent pas toujours de savoir si l'installation coloniale, avec la conquête de terres pour la *chora*, a déclenché des guerres locales et perturbé les échanges commerciaux précédents. Il est clair en tout cas qu'aucune modification profonde ne s'enregistre en territoire illyrien au moment de l'arrivée des colons grecs. Le VI<sup>e</sup> siècle voit cependant une augmentation quantitative et la diversification des objets importés qui circulent dans le milieu autochtone de façon régulière, ce qui suppose une certaine habitude ou assimilation ; on peut donc supposer que ces objets commencent à jouer un rôle dans la société indigène, ce qui représente le début d'un processus d'acculturation. La continuité et l'intensification de ces échanges s'expliquent de la façon la plus simple par la proximité des colonies qui diffusent aussi des productions locales moins chères que les objets de luxe importés de Grèce propre. De ce fait l'acculturation devient aussi horizontale, en touchant le quotidien de l'ensemble des populations ; la preuve en est que la technique du tour de potier est adoptée par les indigènes

---

<sup>52</sup> KORKUTI 1971 ; CEKA 1974.

<sup>53</sup> CEKA 1983, p. 203-218.

<sup>54</sup> L'acculturation verticale ne concerne qu'une partie de la population, à savoir son élite, d'où l'appellation aussi d'acculturation « au sommet ». Lorsque le phénomène se diffuse dans toutes les couches de la population, on parle d'acculturation horizontale. Sur ces termes cf. TORELLI 1977, p. 45-61.

<sup>55</sup> Sur le repère chronologique de l'archaïsme DUCAT 1962, p. 165-184.



qui se mettent à imiter les vases qu'ils reçoivent régulièrement. La production et le commerce du vin et de l'huile semblent être les éléments économiques moteurs de cette forme d'acculturation fondée sur les échanges commerciaux.

Quant à la troisième phase de développement, c'est celle où les influences grecques apparaissent les plus fortes à partir du milieu du IV<sup>e</sup> siècle et jusqu'à l'époque romaine. C'est à ce moment-là qu'on observe le développement des villes illyro-épirotes et l'apparition des inscriptions en langue grecque en territoire indigène (la phase urbaine dans la terminologie albanaise). Les contacts entre commerçants, mercenaires, voyageurs et athlètes ont joué un rôle très important. Si l'influence des colonies grecques est toujours déterminante, il y a d'autres facteurs politiques liées aux relations internationales qui entrent en jeu. Les villes nouvelles se développent, le plus souvent sur des hauteurs, et leur ravitaillement implique un développement des activités agricoles dans les plaines et les vallées. Des nouvelles fortifications apparaissent également dans d'autres centres contemporains au nord du fleuve Shkumbin, comme à Dores, Zgërdhesh, Lissos<sup>56</sup>. Ce sont ces implantations qui dans le même temps établissent des lignes de communication et des moyens d'échanges réguliers avec l'arrière-pays indigène.

En conclusion, les limites chronologiques de notre sujet vont du dernier quart du VII<sup>e</sup> siècle, date de fondation des colonies corcyro-corinthiennes sur la côte ionio-adriatique de l'Illyrie méridionale, jusqu'au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. qui voit l'arrivée conquérante des troupes romaines et l'implantation des premiers vétérans. L'aire géographique retenue est celle non pas de la grande Illyrie de Strabon, mais plutôt celle des *Illyrii proprie dictu* correspondant à la partie méridionale de l'Illyrie où se sont implantées les colonies grecques, occupée par les grandes tribus des Taulantins et des Atintanes, et comprenant la Chaonie située aujourd'hui en territoire albanais, alors que le reste de l'Épire se trouve en Grèce (**fig. 6 et 7**). Au lieu « d'aire illyro-épirote », il aurait été sans doute plus juste de parler de l'Illyrie méridionale et de la Chaonie<sup>57</sup>.

---

<sup>56</sup> La vallée du Shkumbin, ou *Genusus*, était suivie par la *Via Egnatia* qui traversait le massif de *Candavia* qui est peut-être le nom le plus ancien de cette voie de circulation transbalkanique. Cf. ISLAMI 1972 ; PRENDI, ZHEKU 1972 ; CEKA 1972, 1983.

<sup>57</sup> C'est ce choix qu'a fait mon collègue S. Shpuza dans son ouvrage consacré à la romanisation ; cf. SHPUZA 2016.

## 2. Quelques concepts basiques d'anthropologie culturelle

- **Le concept d'acculturation**

Le terme « acculturation » a été proposé dès 1880 par l'anthropologie nord-américaine. L'acculturation est un concept de base dans la société contemporaine pour la recherche comportementale sur les groupes ethniques. En effet, la compréhension du processus et des conséquences de l'acculturation est l'une des principales contributions de la psychologie et de l'anthropologie interculturelles<sup>58</sup>. Les praticiens et les chercheurs ont mis en évidence la nécessité de considérer les effets de l'acculturation tant sur les différents comportements de groupe que sur les situations individuelles<sup>59</sup>.

Les trois dernières décennies ont néanmoins été marquées par un renforcement d'intérêt pour ces questions, sans doute en raison des problèmes d'intégration que connaissent les sociétés occidentales. L'intérêt, au départ, pour le concept de l'acculturation a commencé principalement dans la communauté anthropologique qui cherchait à décrire la nature et les effets des contacts entre groupes culturels distincts. Ainsi, de nombreuses études anthropologiques ont porté sur la définition et la compréhension des processus dynamiques qui se produisent lorsque des cultures différentes interfèrent<sup>60</sup>. Selon Herskovits sont en jeu «non seulement l'adoption de traits culturels de l'autre culture, mais aussi leur réinterprétation»<sup>61</sup>.

Une signification ancienne peut être attribuée à un élément culturel nouveau comme une nouvelle signification peut être attribuée à un élément culturel ancien, du fait de l'adoption de nouvelles valeurs issues de la culture avec laquelle on entre en contact. Par exemple, le culte d'une religion traditionnelle peut prendre une signification nouvelle dans le cadre de l'adoption d'une nouvelle religion. Redfield, Linton et Herskovits sont les premiers à avoir proposé une définition classique de l'acculturation qui prenne en compte les modèles de changements survenant dans la culture d'origine à la suite d'un contact continu entre des groupes d'individus de cultures différentes<sup>62</sup>. Suite à cela, le Conseil de recherches en sciences

---

<sup>58</sup> REDFIELD, RINTON, HERSKOVITS, 1936, p. 149-152 donnent dans le *Mémoire pour l'étude de l'acculturation* une définition qui fait encore autorité : « L'acculturation est l'ensemble des phénomènes qui résultent d'un contact continu et direct entre des groupes d'individus de cultures différentes et qui entraînent des changements dans les modèles culturels initiaux de l'un ou des deux groupes. »

<sup>59</sup> KEVIN, PAMELA, ORGANISTA, GERARDO 2003, p. 3-121; DIETLER 1999, p. 476-501; LOMAS 1993, 6-7.

<sup>60</sup> BERRY 1997a, p. 291-326; 1997b, p. 5-34, 2005, p. 697-712; BERRY - SAM 1996, p. 291-326.

<sup>61</sup> HERSKOVITS 1952, p. 278-279

<sup>62</sup> En ce qui concerne le concept d'acculturation, donné par l'anthropologie américaine cf. REDFIELD, RINTON, HERSKOVITS, 1936, p. 149-152. « *Acculturation comprehends those phenomena which result when groups of individuals having different cultures come into continuous first-hand contact with subsequent changes in the original cultural pattern of either or both groups. Under this definition, acculturation is to be*

sociales a proposé une définition élargie indiquant que l'acculturation est «l'union de deux ou plusieurs systèmes culturels indépendants, conduisant à des processus dynamiques impliquant l'adaptation des systèmes de valeurs et de traitement des relations et caractéristiques de personnalité»<sup>63</sup>.

Ce terme n'est pas sans avoir entraîné des polémiques car il tend à masquer la valeur négative de cette acculturation et une question se pose naturellement : est-ce que l'acculturation n'est pas avant tout une perte d'identité culturelle stable, un processus d'assimilation pour les individus culturellement les plus faibles, pouvant conduire à une perte de mémoire collective promotrice d'un groupe social et donc essentielle à sa conservation ? Après le traumatisme de la post décolonisation en Occident, l'acculturation pouvait apparaître comme un moyen pour les scientifiques de retrouver bonne conscience. En fait, l'acculturation ne doit pas être confondue avec l'assimilation, qui « implique pour un groupe la disparition totale de sa culture d'origine et l'intériorisation complète de la culture du groupe dominant »<sup>64</sup>. Dans certaines études anthropologiques, l'utilisation du terme qui explique le processus d'acculturation est celle de "psychologisme". Ce terme signifie que ce sont des individus qui appartiennent à des groupes de sexe, d'âge, de classe ou groupes des sociaux qui entrent en contact les uns avec les autres et non des cultures. Mais l'historien ne peut faire l'économie de prendre en compte aussi les contraintes économiques et sociales sans oublier le contexte historique qui se présentent à eux.

Les chercheurs en anthropologie sociale soutiennent également la nécessité d'étudier le rôle de l'acculturation dans l'évolution des valeurs culturelles car ce sont ces valeurs qui déterminent les actions des gens. Le terme d'acculturation rencontre alors toutes les problématiques et les difficultés, d'où les polémiques, attachées aux sciences sociales.

---

*distinguished from culture-change, of which it is but one aspect, and assimilation, which is at times a phase of acculturation. It is also to be differentiated from diffusion, which, while occurring in all instances of acculturation, is not only a phenomenon which frequently takes place without the occurrence of the type of contact between peoples specified in the definition given above, but also constitutes only one aspect of the process of acculturation.* L'acculturation comprend les phénomènes qui se produisent lorsque différents groupes d'individus de différentes cultures entrent en contact direct avec pour conséquence des changements dans le cadre culturel d'origine de l'un ou des deux groupes. Selon cette définition, l'acculturation doit être distinguée du changement culturel dont elle n'est qu'un aspect, et de l'assimilation qui est parfois une phase d'acculturation. Elle doit être aussi différenciée de la diffusion, qui, tout en se produisant dans tous les cas d'acculturation, n'est pas seulement un phénomène qui souvent prend place sans l'apparition du type de contact entre les peuples spécifié dans la définition donnée ci-dessus, mais aussi ne constitue qu'un seul aspect du processus d'acculturation. » Cf. aussi HERSKOVITS 1949, p. 523.

<sup>63</sup> Cette définition implique que l'assimilation n'est pas automatique lorsque des cultures interagissent et que l'acculturation est un processus sélectif qui peut être lié à des changements dans un domaine du comportement humain, mais pas dans d'autres. *Social Science Research Council* 1954, p.973- 1002.

<sup>64</sup> BERRY 1997, p. 5-34; 2005. p. 697-712.

Mais la culture ne renvoie pas seulement des éléments immatériels (la morale, la religion, le droit, les croyances, les rites), mais aussi à des objets matériels. Ces éléments matériels qui servent de support à des significations culturelles, intéressent tout particulièrement les archéologues ; ce sont par exemple la céramique, surtout figurée, les objets du quotidien (par exemple les récipients de cuisson ou les parures), l'architecture publique et privée, notamment les monuments servant aux spectacles comme les théâtres ou les stades<sup>65</sup>. C'est en ce sens que l'on parle de culture matérielle, notamment dans le cas des populations qui ne connaissent pas l'écriture.

Tout au long du XIX<sup>ème</sup> siècle, des cadres chronologiques et spatiaux ont été construits sur la base du matériel archéologique retrouvé en Europe. L'archéologie dans les années 1860-1870 a mis au point la méthode dite «ethno-historique» qui a tenté de retracer des groupes particuliers de personnes de la préhistoire sur la base d'associations de matériel et de leur éloignement à partir d'un point où leur présence pouvait être attestée par des sources en tenant compte de la synchronisation des sources archéologiques avec la périodisation. C'est le cas par exemple de l'archéologue allemand Rudolf Virchow<sup>66</sup>. Cette recherche se faisait par la compilation systématique des types d'objets et par leur la répartition géographique<sup>67</sup>. Au moins jusqu'au 1970, la préhistoire européenne a été ainsi délimitée dans l'espace et le temps, et la définition des zones de culture matérielle et des ethnies est restée la principale méthode. La différence entre l'archéologie de l'Europe et celle de l'Amérique du Nord est la relation perçue avec sa propre histoire culturelle. Pour les Européens, le matériel archéologique a été souvent été considéré comme les restes ancestraux, et la montée des diverses formes de nationalisme a créé un intérêt pour l'étude des origines fondant des histoires nationales, de préférence des histoires illustrant la grande Antiquité et la continuité de la nation concernée. Les Américains eux n'étaient pas concernés par cette problématique, et préféraient s'intéresser aux phénomènes de « melting pot ».

Un bon exemple est l'histoire des Balkans depuis l'Âge du fer. D'un côté, la civilisation grecque a développé le système des Cités-États, en particulier en Attique, dans le Péloponnèse, et sur les côtes d'Asie Mineure. Les rives et les îles de la mer Egée étant le site de la première grande civilisation européenne, cette expansion a été interprétée comme faisant partie du même ensemble par les nationalismes modernes grecs, au moment de la lutte pour

---

<sup>65</sup> La culture par opposition à la nature, ne renvoie pas à un ensemble distinct de valeurs sociales, mais à tout ce qui est créé et transmis par l'homme en tant que membre d'une société ; CUCHE 2010.

<sup>66</sup> JONES 1997, p. 15.

<sup>67</sup> LOMAS 1993, p. 18-35.

l'indépendance, et aussi pour justifier les projets d'élargissement de la Grèce moderne. Au même moment, les Albanais qui cherchaient leur origine mythique, se considéraient descendants des Illyriens, eux-mêmes descendants directs des Pélasges, et donc les premiers habitants de la péninsule balkanique. Ceux-ci vivaient dans la région qui va de l'ouest de la vallée de la Morava à l'Adriatique et aussi dans les régions thraces. Puis ils s'installèrent à l'est du fleuve dans les terres qui s'étendent de la mer Egée au nord du Danube. Ces deux peuples, avec les civilisations de l'Âge du fer, avaient une organisation tribale. Les Thraces établirent un État organisé au V<sup>ème</sup> siècle avant J.-C. Les Daces, une branche des Thraces, devaient devenir un élément fondamental dans la formation de la nation roumaine, comme les Illyriens dans les régions albanophones<sup>68</sup>.

Beaucoup de chercheurs en sciences sociales qui s'intéressent aux questions culturelles cherchent à définir et à identifier les valeurs culturelles et les croyances d'un groupe dans une approche d'anthropologie culturelle. Les entités culturelles délimitées de préférence de façon homogène d'un point de vue ethnique, le sont à partir de l'hypothèse selon laquelle à chaque entité culturelle correspond un ensemble d'idées et de croyances partagées, qui se sont maintenues par une interaction régulière au sein du groupe. Quant à la transmission de ces normes culturelles communes aux générations suivantes, elle se fait à travers le processus de socialisation, ce qui se traduit, prétendument, par une tradition culturelle cumulative continue. Cette hypothèse est fondée sur une conception normative de la culture : dans un groupe donné pratiques et croyances culturelles tendent à se conformer à des normes ou à des règles de comportement<sup>69</sup>.

Le processus que connaît chaque culture en situation de contact avec une culture étrangère est en réalité le principe même d'évolution de n'importe quel système culturel. Une telle conceptualisation de la culture explique que l'acculturation est un phénomène universel, même s'il connaît des formes et des degrés très divers<sup>70</sup>. En sociologie, la culture fait l'objet de deux grands types de définitions. La définition proposée par Tylor en 1871 est emblématique de cette conception élargie de la culture. Selon cet anthropologue, la culture renvoie à « ce tout complexe qui comprend la connaissance, les croyances, l'art, la morale, le droit, les coutumes et les autres capacités ou habitudes acquises par l'homme en tant que

---

<sup>68</sup> JELAVICH 1995.

<sup>69</sup> Sur les peuples de l'Italie préromaine cf. BOURDIN 2015.

<sup>70</sup> JONES 1997, p. 15-28.

membre de la société »<sup>71</sup> . Le deuxième type de définition est donnée par Ansart : est culture « tout ce qui est créé et transmis par l'homme, tout ce qui n'est pas donné par la seule nature et par l'hérédité biologique »<sup>72</sup>. L'anthropologie culturelle a exercé une forte influence sur la sociologie américaine, comme c'est le cas pour l'école de Chicago, sensible à la dimension culturelle des rapports sociaux, et surtout aux relations interethniques. Dans les années 30 du XX<sup>e</sup> siècle, cette influence de l'anthropologie culturelle américaine touche une grande partie de la sociologie contemporaine.

Des nombreuses travaux reposent sur les études de communautés urbaines dans les petites villes en utilisant la même méthode que celle qui analyse une communauté villageoise indigène, et ce à partir de l'hypothèse que la communauté forme un microcosme représentatif de la société. C'est ce courant qui a inventé le concept de "sous-culture", chaque groupe social participant d'une sous-culture. Le terme de socialisation est utilisé pour expliquer la contrainte qu'exerce la société sur l'individu, et le terme de culture comme un système de communication interindividuelle, où les véritables lieux de la culture sont les interactions individuelles<sup>73</sup>. Les travaux effectués par des chercheurs en histoire culturelle, dans le cadre de l'anthropologie culturelle, ont beaucoup œuvré à éliminer les différences entre ce qui relève de la nature chez l'homme et ce qui relève de la culture, en mettant en doute la stabilité des cultures et en étant plus attentifs aux évolutions culturelles. Les conclusions montrent que la culture est en évolution permanente et que l'individu se l'attribue progressivement tout au long de sa vie, et cela a comme conséquence qu'un individu ne peut jamais être le dépositaire de toute la culture de son groupe. Dans son anthropologie structurelle, Lévi-Strauss montre que la variété des productions humaines dépend des structures inconscientes de l'esprit humain, où l'on peut trouver des règles universelles du fonctionnement de la vie sociale. L'homme comme membre de la société est conditionné par les règles établies par cette dernière, et ces règles font partie de la culture elle-même<sup>74</sup>.

L'expression "individu ou société acculturé(e)", est utilisé aujourd'hui pour signifier une perte définitive d'éléments identitaires originels, et une transformation subie ou consentie,

---

<sup>71</sup> L'anthropologue britannique Edward Burnet Tylor (1832-1917), a donné la définition du concept ethnologique de la culture. TYLOR 1871; Cf. aussi JONES 1997; CUCHE 2010.

<sup>72</sup> ANSART 1999, p. 125-128

<sup>73</sup> "Une culture est un ensemble de significations que se communiquent les individus d'un groupe donnée à travers ces interactions" : CUCHE 2010 p. 97-114.

<sup>74</sup> Pour Lévi-Strauss les faits sociaux sont imprégnés de significations : « Les hommes communiquent au moyen de symboles et de signes ; pour l'anthropologie, qui est une conversation de l'homme avec l'homme, tout est symbole et signe qui se pose comme intermédiaire entre deux sujets » DESCOLA 2012, p. 199, cf aussi LEVISTRAUSS 1950, p. IX-LII.

mais en réalité les phénomènes d'acculturation sont plus complexes. Il faut d'abord déterminer les facteurs qui jouent un rôle déterminant (les *stimuli*), voir ensuite de quel type d'acculturation il s'agit, et enfin comment cette acculturation s'effectue (processus d'acculturation)<sup>75</sup>.

On vient de le voir, le terme «acculturation», a d'abord été utilisé en anthropologie pour étudier les sociétés modernes, mais ensuite il a aussi été utilisé pour interpréter les processus d'acculturation dans les sociétés plus anciennes<sup>76</sup>. Dans la mesure où les sociétés épirotes et illyriennes ont été en contact direct (par le biais des colonies) et indirect (par le biais des échanges commerciaux) avec la culture grecque qui a dominé le monde antique depuis le VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., on est en droit de vouloir analyser en terme de processus d'acculturation l'évolution de ces sociétés au cours d'un demi millénaire (de la fondation des colonies grecques jusqu'à la conquête romaine). La fidélité des Illyro-Épirotes à leurs traditions, leurs institutions, leur culture, leur organisation socio-économique, ne signifie pas qu'ils constituaient un monde clos et immuable ; ils ont été ouverts aux courants de la culture grecque. Il est donc possible de poser les trois questions énoncées ci-dessus : quels sont les *stimuli* (contacts avec les Grecs), quels sont les types d'acculturation (verticale ou horizontale, modalités des contacts), quels sont les processus (évolutions à observer sur cinq siècles), en termes de continuité et de discontinuité.

Il est inévitable de poser ici la différence fondamentale entre « hellénisation » et «acculturation», car la première, notamment en contexte colonial, implique une transformation totale de la culture autochtone sous l'influence de la culture dominante de référence<sup>77</sup>. Le terme d'hellénisation ne peut être utilisé que dans une perspective linguistique, pour indiquer qu'un groupe ou une société adopte et généralise l'usage de la langue grecque. Dans la mesure où la langue est effectivement un élément culturel fortement identitaire, l'hellénisation équivaut à une « désintégration culturelle ». Le concept d'acculturation ne gomme pas tout à fait *a priori* d'une culture dominante grecque, mais il permet de maintenir l'idée d'une culture indigène propre et résistante, de phénomènes qui sur la longue durée doivent être appréhendés en termes de ruptures et de continuités – et non pas d'évolution inexorable-, et d'influences réciproques qui par leur dynamique contribuent à des facies

---

<sup>75</sup> BERRY- SAM 1996; BERRY 1990, 1997, 2005; CUCHE 2010; KEVIN, PAMELA, ORGANISTA, GERARDO 2003.

<sup>76</sup> Le premier article français qui a fait école pour les historiens de l'Antiquité, est celui d'A. Rouveret et S. Gruzinski : cf. ROUVERET- GRUZINSKI 1976.

<sup>77</sup> Sur les sens du mot « hellénisation » cf. GALLINI 1973, p. 175-191.

culturels régionaux originaux, comme l'ont montré les études réalisées sur les populations indigènes de Grande Grèce et de Sicile<sup>78</sup>.

De nombreuses légendes, transmises par les auteurs gréco-latins, se font écho des premiers contacts entre le monde grec et les Illyro-Épirotes. Ces légendes ont principalement inspiré la poésie épique, sans doute à partir de faits historiques transmis et embellis par une longue tradition orale. Il existe aussi des sources épigraphiques et archéologiques qui datent, elles, d'une période plus récente, mais qui s'enracinent dans cette tradition légendaire<sup>79</sup>. À travers des récits d'expéditions légendaires, comme celle de Jason et des Argonautes<sup>80</sup>, Cadmos et d'Harmonie, les *nostoi* des héros qui ont participé à la guerre de Troie, tel Anténor le fondateur de Padoue, Diomède le héros de l'Adriatique, Andromaque et Hélénos à Butrint saluant Enée en partance pour l'Italie, on parcourt les régions illyriennes. Ces nombreux épisodes mythiques d'origine grecque, ainsi que des productions matérielles importées, sont des signes ou des vecteurs d'acculturation des tribus illyriennes et épirotes. Le cas le plus exemplaire est la métamorphose en serpent de Cadmos, le héros grec fondateur de Thèbes, qui finit par abdiquer et s'exiler en Illyrie<sup>81</sup>. Ces informations d'origine mythologique transmises par les sources littéraires et iconographiques, permettent ainsi de conclure à des relations, dès les plus hautes époques, entre Béotie, Grèce du Nord, Acarnanie, Épire et Illyrie.

Ceci est confirmé par de récentes sources épigraphiques du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. jusqu'au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. Même si les conditions géographiques ne sont pas favorables, en raison de la rudesse de la contrée, et en particulier pendant la saison la plus austère de l'année, on voit que les contacts ont été permanents, mais avec une intensité qui a varié en fonction des époques<sup>82</sup>. C'est également confirmé par les échanges commerciaux qui sont un vecteur très important d'acculturation. Dans ce cas, nous avons des preuves incontestables obtenues à partir de l'étude de la circulation et de la diffusion des amphores corcyro-corinthiennes, puis gréco-italiques, mais aussi de la circulation monétaire bien connue maintenant des numismates<sup>83</sup>.

---

<sup>78</sup> LEPORE 1967, p. 29-56, 1982 et 2006 ; VALLET 1967, p. 67-142 ; CONDURACHI 1967, p. 143-163.

<sup>79</sup> On peut déjà citer l'exemple de l'inscription d'Apollonia, *CIGIME* 1.2. n°4, d'époque classique, qui mentionne le nom d'Enée.

<sup>80</sup> Le retour des Argonautes s'effectue en remontant jusqu'à Istros qui est le cours inférieur de l'actuel Danube qui était associé à la mer Noire, ce qui suppose un fleuve à deux embouchures, l'une à l'est en mer Noire, l'autre, à l'ouest, au nord de l'Adriatique ; cf. VIAN 1987, p. 249-262.

<sup>81</sup> CASTIGLIONI 2005, 2010.

<sup>82</sup> L'expansion du royaume macédonien, puis celui de Pyrrhus au siècle suivant, marquent des moments forts.

<sup>83</sup> Pour ne citer ici qu'un exemple, on signalera la monnaie d'Agathocle de Syracuse retrouvée sur l'agora d'Apollonia (je remercie Sh. Gjongoçaj de m'avoir communiqué cette information encore inédite).



À partir de la première moitié du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les contacts ont été possibles grâce à une fréquentation commerciale continue<sup>84</sup>. Si la présence emporique des Eubéens à Orikos au VIII<sup>e</sup> siècle n'a pour l'instant laissé aucune trace archéologique, la colonisation corinthienne devient active sur la côte ionio-adriatique dès 733 avec la fondation de Corcyre. Les Corcyréens fondent à leur tour la colonie d'Orikos au sud-ouest du golfe de Vlora, sur une petite colline qui porte le nom de Paleokastra, aux pieds des Monts Acrocérauniens (Karaburun)<sup>85</sup>. Ils y chassent une installation d'Érétriens venus d'Eubée. Le mythe lié aux *nostoi*, mentionne les Abantes qui s'établissent dans ces régions lors de leur retour de la guerre de Troie<sup>86</sup>. Au IV<sup>e</sup> siècle, Orikos paraît avoir des liens étroits avec Corcyre, confirmés sur une lamelle oraculaire de Dodone<sup>87</sup>. Après Orikos, les Corcyréens et les Corinthiens fondent Épidamne-Dyrrhachion vers 627, puis Apollonia d'Illyrie, dans les dernières années du VII<sup>e</sup> siècle. À partir de ces colonies, des contacts directs s'établissent avec l'intérieur des terres<sup>88</sup>.

Si les villes illyriennes ont beaucoup d'éléments qui sont empruntés à la culture grecque, elles gardent cependant des traits traditionnels. Si Thucydide avait écrit au III<sup>e</sup> siècle, sans doute sa description de ces régions aurait été différente. L'importance que prend le sanctuaire panhellenique de Dodone avec Pyrrhus explique sans doute cette plus grande proximité culturelle entre monde grec et illyro-épirote que l'on observe aussi à Delphes au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Précisons bien sûr que ce sont les classes dirigeantes qui sont les plus ouvertes à ce « mode de vie à la grecque ». Il faudra s'interroger sur les raisons de ce choix. Il faudra aussi se garder de toute surinterprétation ; par exemple le développement des théâtres, bâtiment ô combien symbolique de la culture grecque, dans tous les grands centres illyriens, ne signifie pas forcément que les tragédies d'Eschyle ou de Sophocle ou d'Euripide y étaient représentées, comme le soutiennent certains spécialistes<sup>89</sup>.

Durant cette période, Apollonia a joué un rôle peut être plus important que celui de Dyrrhachion. Les études les plus récentes, montrent que les commerçants d'Apollonia

---

<sup>84</sup> Ces échanges remontent à l'époque mycénienne, mais nous avons exclu cette période de notre étude.

<sup>85</sup> CABANES 2008.

<sup>86</sup> Quelques notices seulement chez le Pseudo-Skymnos v. 441-443 et Etienne de Byzance s.v. *Amantia* et *Orikos*. Orikos est également signalée par Hérodote IX, 93 et Lucain III 187. Pseudo-Skylax 26 indique que la ville était habitée par les Amantins. Pour un examen plus détaillé des sources concernant Orikos, cf. BERETI-CONSAGRA 2008.

<sup>87</sup> SEG 23, 1968, n° 474 : «Les Corcyréens et les Oriens demandent à Zeus Naios et à Dionè à quel dieu ou héros ils doivent faire un sacrifice et adresser des prières pour gouverner au mieux et en toute sécurité leur État». Le texte peut faire penser à une véritable *sympolitie* entre Corcyre et Orikos.

<sup>88</sup> BANDELLI 2001, p. 17-41 ; HATZOPOULOS-MARI 2004, p. 505-513.

<sup>89</sup> CEKA 1990, p. 99-146.

écoulaient sur le marché intérieur des produits issus de l'artisanat local mais aussi d'ateliers illyriens, ainsi qu'en quantité plus réduite, des articles d'importation grecque et italique. Le matériel archéologique venu au jour à Apollonia, Dimale, Byllis, Gurëzeza et dans quelques autres centres illyriens de l'arrière-pays apolloniate illustre parfaitement la croissance considérable de la production locale d'Apollonia et la part prépondérante qu'elle a eue pour le commerce avec les Illyriens<sup>90</sup>.

Ainsi, malgré le manque d'études spécifiques sur les processus d'acculturation entre les Illyriens, les Épirotes et les Grecs, les éléments de la culture matérielle fournis par les découvertes archéologiques dans cette région apportent maintenant assez d'éléments pour tenter une première synthèse.

- **Le concept de « frontier history »**

La langue pour les Grecs jouait un rôle central dans la reconnaissance de leur appartenance ethnique par opposition aux non grecs, les « barbares », c'est-à-dire ceux qui parlent une langue incompréhensible, celle du gazouillis des oiseaux<sup>91</sup>. Hérodote en donne un exemple en évoquant les prêtresses de Dodone, qui, à cause de leur langage ressemblant à celui des oiseaux, étaient appelées par les Dodonéens *πελειάδες*, c'est-à-dire « colombes »<sup>92</sup>. L'antagonisme linguistique entre Grecs et non-Grecs a créé une frontière nette entre les deux. En d'autres circonstances, on se trouve dans un monde colonial qui élargit l'horizon des Grecs en les faisant entrer en contact avec d'autres populations et cultures situées à proximité plus ou moins immédiate, comme les Perses, les Thraces, les Illyriens, ou tous les peuples qui ne sont pas des "Έλληνες mais sont en contact direct par le biais des *emporía* ou des établissements coloniaux<sup>93</sup>.

En ce qui concerne les questions relatives à la frontière des cités coloniales, qui sont au cœur de notre sujet, le problème doit être abordé à partir de l'arrivée des colons<sup>94</sup>. Un bon exemple est le développement de ce processus dans les cités coloniales de l'Occident grec, où la *frontier history* peut signifier, selon les circonstances, l'échange ou la guerre<sup>95</sup>.

---

<sup>90</sup> MANO 1976b, p. 113-124.

<sup>91</sup> Hérodote II, 54-57.

<sup>92</sup> ROCHETTE 1997, p. 37-57.

<sup>93</sup> Sur le vocabulaire grec de la frontière cf. CASEVITZ 1993, p. 17-24.

<sup>94</sup> Une *apoikia* est une nouvelle Cité-État fondée à l'étranger par une *polis* ou métropole, « ville mère », avec un chef fondateur appelé oeciste. L'*emporion* est un port, maritime ou fluvial qui se caractérise par la présence d'une ou plusieurs communautés ethniques cohabitant dans un territoire qui reste sous la juridiction indigène locale, comme par exemple Naucratis en Egypte. Sur l'*emporion* cf. BRESSON, ROUILLARD 1993.

<sup>95</sup> OSANNA 1999a, p. 273-292 ; BOURDIN 2015.

L'appellation *frontier history*, dans son usage classique, a été théorisée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par Frederick Jackson Turner qui a expliqué que la frontière était la clé pour comprendre le passé de la nation ; cela a révolutionné l'étude scientifique de l'histoire de la société américaine et de la constitution des États-Unis, y compris le caractère particulier de son peuple<sup>96</sup>. La notion de *frontier history* n'a bien sûr pas la même signification que *history of frontiers* (histoire des frontières) concept qui a été repris pour l'histoire coloniale en Australie et en Asie centrale, et en particulierité pour les États-Unis et le Canada, l'Amérique latine, et l'Extrême-Orient<sup>97</sup>.

L'élément essentiel de la théorie de Turner est l'existence d'un espace vide, sorte de *no man's land*, c'est-à-dire de terres avec des ressources naturelles susceptibles d'être conquises. L'exemple le plus récent et le plus parlant est celui de la conquête de l'Ouest aux États-Unis (mythe du Far West) lié au développement de la société américaine. Cette mobilité de la vie américaine, la possibilité d'intégration de nouvelles terres au sein de la communauté des colons, constitue un trait essentiel de cette civilisation. Cette expansion «vers l'ouest» avec ses nouvelles possibilités, ses contacts avec des sociétés caractérisées par leur simplicité du fait d'un stade de développement moins avancé que celui des colons, fournit les traits du caractère américain. Le vrai point de vue pour comprendre l'histoire de cette nation n'est pas à rechercher du côté de l'Atlantique, mais dans son élan vers l'ouest. Pour Turner, le rôle de la frontière dans les processus d'interaction des sociétés mises en contact, a été aussi capital dans l'intégration des individus étrangers dans la société américaine. Ces nouvelles personnes devenaient typiquement américaines à partir de diverses nationalités, en particulier à partir des immigrations allemandes et irlandaises qui ont précédé la conquête de l'Ouest<sup>98</sup>.

Un autre élément important, qui peut être transposable dans l'Antiquité où la différence de niveau technique entre Grecs et indigènes n'était pas aussi grande qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, est la place que tient le commerce dans la conquête de l'espace par les colons d'origine européenne<sup>99</sup>. La civilisation occidentale pénétrait alors l'arrière-pays grâce au commerce avec les indigènes où certains des éléments provenant de la civilisation européenne, notamment les armes à feu, servaient aux autochtones dans leur lutte contre les pionniers.

---

<sup>96</sup> TURNER 1893, p. 199-227.

<sup>97</sup> KELLEY 2006 ;LEPORE 1967 ;VALLET 1967 ;CONDURACHI 1967 ;CORCELLA 1999.

<sup>98</sup> SOMMER 2011, p. 183-193.

<sup>99</sup> M.I. Finley dans ses travaux montre que « colonies » et « colonialisme » à la période de l'impérialisme européen étaient tout à fait différents de ceux des établissements grecs ou phéniciens établis dans leurs diasporas méditerranéennes. Finley prend en compte une vaste gamme de variables, les ressources, la main-d'œuvre, la démographie et le cadre sociopolitique dans lequel s'est produit le phénomène de colonisation, car pour lui l'essentiel dans une colonie est le fait qu'elle constitue une collectivité de personnes. FINLEY 1976. p. 167-88.

Ainsi, la frontière est un espace d'interaction entre des sociétés qui y entrent en contact<sup>100</sup>. Dans le monde grec, ces interactions peuvent être observées à partir des objets archéologiques, notamment ceux de la vie quotidienne comme la vaisselle en céramique, produite par les Grecs ou non-grecs, retrouvés dans des espaces d'échanges comme les ports et les marchés ; dans ces contextes, « ils véhiculent du sens »<sup>101</sup>. Selon Jonathan M. HALL, « *To find the language, culture or rituals of the barbarian desperately alien was immediately to define oneself as Greek. The construction of a sharp symbolic boundary between Greek and barbarian should theoretically no longer leave any doubt as to the Greekness of those on its inside.* »<sup>102</sup>. On voit que ces artefacts pouvaient être utilisés volontairement comme des symboles de frontières ethniques au même titre que la langue ou la religion<sup>103</sup>.

Turner voit un rapprochement acceptable entre le contexte américain moderne qu'il étudiait et la Méditerranée dans l'Antiquité : « *What the Mediterranean Sea was to the Greeks, breaking the bond of custom, offering new experiences, calling out new institutions and activities, that, and more, the ever retreating frontier has been to the United States directly, and to the nations of Europe more remotely.* »<sup>104</sup>. Ce que veut dire ici l'auteur, c'est que la mer Méditerranée comme les territoires du Farwest ne sont pas des frontières au sens de lignes de partage ou d'espaces fermés, mais des espaces de communication et de lieux d'expérimentations nouvelles. L'intégration de nouvelles terres au sein de la communauté des colons d'origine européenne composait un trait essentiel de leur culture, et c'est l'existence de la frontière qui explique le développement de la société.

La liberté d'initiative qui a permis aux sociétés grecques antiques de s'installer autour de la mer Méditerranée est un exemple intéressant qui permet de comprendre les spécificités du contexte colonial et d'expliquer ce qu'est une frontière pour une cité, et surtout une cité coloniale<sup>105</sup>. Des études sur l'Occident grec distinguent la frontière comme ligne de démarcation défendue séparant des territoires et des peuples de cultures différentes, et la

---

<sup>100</sup> Par l'adaptation des terres, ces gens devenaient Américains, étaient donc associés à une société mixte et hétéroclite. TURNER 1893, p. 199-227.

<sup>101</sup> BARTH 1969, p. 203-249 ; BATS 2010.

<sup>102</sup> « Trouver la langue, la culture ou les rituels du barbare désespérément étranger c'était immédiatement se définir comme Grec. La construction d'une frontière symbolique forte entre Grec et barbare devrait théoriquement ne laisser aucun doute quant à la grecité de ceux qui sont de son côté de la frontière ». HALL 199, p. 47.

<sup>103</sup> HALL 1997, p. 17-67.

<sup>104</sup> « Ce que la mer Méditerranée était aux Grecs, rompant le lien de la coutume, offrant de nouvelles expériences, suscitant de nouvelles institutions et activités, cela et plus encore, le perpétuel recul des frontières, les États-Unis l'ont connu directement, et les nations de l'Europe de plus loin. » TURNER 1920, p. 38, repris par TURNER 1893, p. 199-227.

<sup>105</sup> DIETLER 1999 ; PRONTERA 1999, p. 147-166.

frontière comme espace libre ouvert aux échanges qui favorise les échanges et les interactions. La *frontier history* relève de cette dernière définition : les échanges ont pour conséquence un processus d'acculturation où la culture grecque des colonies vient en contact avec le monde indigène. Une traduction possible en français de *frontier history*, qui éviterait la confusion avec le sens administratif de frontière, serait « histoire des marches », ou « histoire des confins ». Il faut toutefois souligner que ce nouveau concept ne prend tout son sens que dans le contexte historiographique de la décolonisation ou post colonisation, et qu'il ne faut pas le considérer comme un modèle interprétatif rigide, mais comme une notion historiographique qui s'applique à l'étude des aires périphériques où peuvent s'observer des dynamiques socio-culturelles<sup>106</sup>.

Nous en savons beaucoup plus sur l'histoire de la Grèce continentale et égéenne, voire de la Grande Grèce et de la Sicile, que sur celle des régions épirotes<sup>107</sup>. Si l'urbanisme des colonies est assez bien connu, l'étude des territoires n'est pas encore aussi développée qu'elle ne l'a été par exemple dans le cas de Métaponte<sup>108</sup>. Or, l'aménagement d'une colonie de peuplement à vocation agricole suppose un aménagement du territoire avec son réseau routier, des canaux de drainage ou d'irrigation<sup>109</sup>. Cela pose le problème de l'extension de la *χώρα*, qu'il faut comprendre à la fois comme le territoire national de la Cité-État, c'est-à-dire l'espace sur lequel s'exerce son autorité, et comme zone d'influence de la *polis* sur les régions limitrophes. Ainsi pour E. Lepore, la frontière n'est pas tant une réalité administrative, au sens d'une ligne reportée sur une carte, qu'une situation sociale, et chaque frontière doit être étudiée individuellement comme zone d'échanges et de conflit entre deux sociétés, deux structures sociales différentes<sup>110</sup>.

Dans notre cas, la frontière concerne les populations indigènes illyriennes et les colons grecs, un groupe autochtone particulier et un groupe particulier de colons. On a vu dans le chapitre précédent qu'il n'était pas facile d'établir la frontière administrative entre l'Épire et l'Illyrie méridionale, limite qui a changé à travers le temps et l'espace en fonction des

---

<sup>106</sup> Sur cet aspect cf. CORCELLA 1999, en particulier p. 53-67 et LOMBARDO 1999.

<sup>107</sup> ROCCHI 1988.

<sup>108</sup> MANGANARO 2002, p. 113- 122. COLEMAN CARTER 2006.

<sup>109</sup> CORCELLA 1999.

<sup>110</sup> « Cette domination est liée à une expansion très forte des *poleis* grecques, à la présence dans leur *ύπαρχία* d'alliés (*σύμμαχοι*) et de périèques (*περιοικίδες*, *συχναί* ou *περιοικοί*), ou de "sujets" (*ύπηκόοι*) qui peuvent être des "peuples" (*έθνη*), des "cités" (*πόλεις*) ou d'autres établissements pseudo urbains (*πολίχναι*, *πολίσματα*, etc.) ou pré-urbains (*κατοικία*, *κώμαι*). Elle impose l'exigence d'une *frontier history* aussi pour la colonisation grecque et une appréciation des contacts culturels et de l'impact social à l'égard des communautés non grecques de la région concernée.» LEPORE 1982, p. 6-13. Sur cette question de la *chora*, cf. également VALLET 1967 ; CONDURACHI 1967 ; CORCELLA 1999.

contextes géo-politiques. Il n'est pas facile non plus d'établir la ligne de frontière entre territoires des colonies grecques et territoires des *ethnè* indigènes. Dans les deux régions sont impliqués des communautés de famille, des groupes ethniques qui forment l'État-*ethnos*. La frontière n'est pas une réalité statique qui respecte les règles géographiques parce que les groupes humains, en contacts pacifiques ou non, font des échanges entre eux. Comme en Grande Grèce aux VII<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles av. J.-C., le mobilier des tombes des chefs illyriens compte beaucoup d'objets précieux importés de la Grèce, ce qui atteste la réalité des échanges<sup>111</sup>. Ces contacts sont attestés archéologiquement de façon très claire dans tout l'arrière-pays d'Apollonia et d'Épidamne-Dyrrhachion surtout à partir du IV<sup>ème</sup> siècle av. J.-C., où des nouvelles villes en Illyrie méridionale et en Épire empruntent le modèle de la vie coloniale dans leur organisation urbaine, comme par exemple Dimale directement influencée par Apollonia.

Cette double réalité, à savoir l'existence des échanges gréco-indigènes et l'impossibilité de fixer des lignes de frontière nettes entre ces populations, montre tout l'intérêt pour l'historien de ces régions à faire appel au concept de *frontier history* tel qu'on vient de le définir.

- **Le concept d'ethnicité**

Le concept d'*ethnicity*, traduit un peu paresseusement par « ethnicité » en français, est utilisé par les sciences sociales anglo-saxonnes pour décrire les processus d'assignation catégorielle et d'organisation des relations sociales à partir de différences culturelles<sup>112</sup>. Ce terme est apparu dans les sciences sociale très récemment pour des études sur l'immigration, le racisme, le nationalisme et sur les problèmes intérieurs des sociétés modernes comme c'est le cas pour la violence urbaine. Dans la littérature scientifique française, le mot est nouveau, et on le trouve souvent liée à l'image d'un « modèle américain » pour signifier l'existence des groupes ethniques et leur constitution en forces politiques au sein de la Nation<sup>113</sup>. Dans l'*International Encyclopedia of the Social Sciences* on trouve cette définition de l'ethnicité : “*Ethnicity refers to the differentiation of groups of people who have shared cultural meanings, memories, and descent produced through social interaction. In classical Greek, the terms ethnos and ethnikos were used in a number of ways to refer to a collectivity that shares*

---

<sup>111</sup> DE LA GENIÈRE 1999 ; OSANNA 1992 ; PRENDI 1974 ; CEKA 1974, 1983 ; LOMAS 1993.

<sup>112</sup> Cette traduction est d'autant plus dangereuse en histoire ancienne que le terme d'*ethnos* y désigne une organisation socio-politique qui se distingue de la *polis* ; il faut donc faire d'autant plus attention aux raccourcis trompeurs entre *ethnos* et ethnicité.

<sup>113</sup> POUTIGNAT – STREIFF-FENART 1999 ; HALL 1997 ; MORGAN 1999.

*similar cultural or biological characteristics, for example, a tribe of people or a band of friends, and who were not Greek, came from outside the nation, were foreign and different, and were also considered inferior, barbarian, and less civilized. This distinction between ethnically marked “others” and nonethnically marked “us” persists in modern popular usage with references to ethnic fashion or food.”*<sup>114</sup>. Cette définition peut parfaitement s’appliquer aux Illyriens tels qu’ils nous sont connus à travers les sources anciennes. Pour l’usage qui est fait du concept d’ethnicité en histoire ancienne on dispose maintenant de l’excellente synthèse proposée par Christel Muller qui retient comme définition de l’ethnicité celle de Jones, à savoir “tous les phénomènes sociaux et psychologiques associés à une identité de groupe culturellement construite”<sup>115</sup>.

Les théories liées à l’ethnicité sont évidemment nombreuses et diversifiées. Il n’y a pas vraiment de classement type, car on peut distinguer et classer ces théories de manière diverse, et cela dépend des critères utilisés pour distinguer les différentes approches. L’accent mis sur tel ou tel aspect de l’ethnicité est bien expliqué par Philippe Poutignat qui fait une distinction entre la théorie de l’ethnicité irrationnelle et les théories rationalistes où l’ethnicité est vue comme une ressource, un instrument utilisé de manière rationnelle dans des stratégies sociales ou politiques. Il distingue également une théorie statique de l’ethnicité centrée sur une identité originelle, et les théories dynamiques où l’accent est mis sur les changements selon les contextes socio-politiques. Les théories subjectivistes ou objectivistes permettent, elles, l’identification de l’individu à un groupe ethnique<sup>116</sup>.

L’anthropologue norvégien Fredrik Barth a montré qu’il n’existait pas d’unités culturelles liées à des groupes, et il a tenté de déconstruire la culture fondée sur des travaux empiriques en centrant ses analyses sur l’ethnicité. Les identités et les groupes ethniques ne dépendent pas selon lui de contenus culturels parce que l’identité ethnique n’est pas un élément de définition des groupes ethniques mais un élément de séparation des groupes que Barth désigne par le terme anglais «boundary», traduit par Poutignat par «frontières». On n’est très proche des thématiques de la « frontier history »...Ce qui est important pour le

---

<sup>114</sup> « L’ethnicité renvoie à la différenciation de groupes de personnes qui partagent des valeurs culturelles, des souvenirs, et une origine commune produits à travers les interactions sociales. En Grèce classique, les termes *ethnos* et *ethnikos* ont été utilisés de multiples façons pour se référer à une communauté qui a des caractéristiques culturelles ou biologiques communes - par exemple une tribu ou un groupe d’amis- et qui n’était pas grecque, était venue d’en dehors de la nation, était étrangère et différente, et était également été considérée comme inférieure, barbare, et moins civilisée. Cette distinction entre «autres» ethniquement marquées, et «nous» non ethniquement marqués persiste dans l’usage populaire moderne en référence à la mode ou au mode d’alimentation ethnique. » DARITY 2008.

<sup>115</sup> MULLER 2014. La citation vient de JONES 1997, XIII

<sup>116</sup> BARTH 1969 dans POUTIGNAT – STREIFF-FENART 1999 ; BATS 2010 ; MALKIN 2001.

maintien de ces frontières n'est pas la totalité des traits culturels que l'on pourrait identifier en observant ces groupes, mais les traits que les groupes eux-mêmes utilisent comme symboles de ce qui les distingue des autres groupes. Ces symboles peuvent être comportementaux ou matériels dans la forme. Selon Barth, la nature et la persistance des groupes ethniques dépendent de l'existence d'une frontière ethnique qui soutient les groupes ethniques à travers la manipulation et l'affichage des symboles. Les groupes ethniques sont pour lui des catégories d'attribution et d'identification opérées par les acteurs eux-mêmes et qui ont donc la caractéristique d'organiser les interactions entre les individus<sup>117</sup>. Le concept d'ethnicité nous aide ainsi à mieux poser la question de l'interaction entre colons et indigènes, ainsi que le caractère mixte des sociétés coloniales. Il nous semble donc parfaitement approprié à notre recherche, mais il faut voir ses relations avec les aspects plus proprement archéologiques.

La définition que nous retiendrons de l'ethnicité pour un usage en archéologie est celle de Siân Jones « *The acceptance that the past is never dead, and that archaeological remains are likely to be involved in the ongoing construction of potentially diverse and fluid identities, will facilitate the development of dynamic and engaged relationships between archaeology and living communities.* »<sup>118</sup>. Cette définition met l'accent sur le concept d'identité compris en terme de construction dynamique et non pas d'acquis héréditaire, et montre clairement quel peut-être le rôle de l'archéologie. D'un point de vue épistémologique, cette conception peut sans doute être critiquée ; si elle a le mérite de poser la question du rapport entre l'artefact (retrouvé et étudié par l'archéologue) et la société qui l'a produit (qui relève, elle, d'une analyse historique), elle semble prendre pour acquis que ces objets peuvent être considérés comme des marqueurs culturels, ce qui n'est pas admis par tous les archéologues<sup>119</sup>.

Siân Jones explique de façon très méthodique la nature de la relation entre les identités ethniques, les pratiques culturelles et les symboles qui leur sont associés. Il note la relation entre la culture et l'appartenance ethnique où les sensations d'affinité ethnique sont au niveau à la fois conscient et inconscient, et à la base de la perception des similitudes ou des différences ethniques quand des personnes de traditions culturelles différentes entrent en interaction les unes avec les autres et sont amenées spontanément à se comparer. L'ethnicité pour lui n'est pas un reflet direct de l'*habitus*, ou de la culture, mais le produit construit d'une

---

<sup>117</sup> BARTH 1969 dans POUTIGNAT – STREIFF-FENART 1999.

<sup>118</sup> « L'acceptation que le passé n'est jamais mort, et que les vestiges archéologiques sont susceptibles d'être impliqués dans la construction en devenir d'identités potentiellement diverses et fluides, facilitera le développement de relations dynamiques et engagées entre l'archéologie et les communautés vivantes. » JONES 1997.

<sup>119</sup> Sur les problèmes épistémologiques que pose l'archéologie, cf. BOISSINOT 2015.



interaction sociale à travers des moyens matériels et symboliques. « *Material culture is frequently implicated in both the recognition and expression of ethnicity; it both contributes to the formulation of ethnicity and is structured by it. Certain aspects of material culture may become involved in the self-conscious signification of identity, and the justification and negotiation of ethnic relations. As a result, distinctive forms and styles of material culture may be actively maintained and withheld in the process of signalling ethnicity, whilst other forms and styles may cross-cut ethnic boundaries* »<sup>120</sup>.

Un bon exemple est le dynamisme de l'ethnicité dans les zones frontalières de l'empire romain (le *limes*) visible à travers les nombreux ethnonymes qui ont été préservés tout au long des frontières. La raison de la disparition et/ou de l'apparition de tribus au cours des siècles n'est pas toujours évidente, mais, dans la plupart des cas, elle s'explique plus facilement par des processus internes aux populations concernées plutôt que par des décisions provenant de l'administration romaine. Le problème de l'ethnicité se pose aussi dans le cas des fondations coloniales d'Alexandre le Grand, par exemple Charax Spasinu (Alexandrie de Susiane) dans le golfe Persique où, selon Pline, Alexandre avait réservé aux Macédoniens un quartier de la ville appelé *Pellaeum*, d'après le nom de sa ville natale Pella<sup>121</sup>. Dans ce quartier de Pella à Charax, la séparation spatiale des colons macédoniens du reste de la ville a peut-être finalement abouti à la ségrégation ethnique et à une organisation de type communautaire, comme c'est le cas aussi pour les Juifs d'Alexandrie *ad Aegyptum*. On a un cas différent à Babylone, où, à l'époque hellénistique, les Macédoniens et les Grecs ne formaient pas un canton ethnique mais vivaient répartis dans la ville, les sources babyloniennes indiquant qu'ils étaient facilement reconnaissables par leurs modes de vie et notamment la façon de s'habiller et la fréquentation du gymnase<sup>122</sup>.

Dans le cas qui nous occupe, à savoir celui des Illyro-Épirotes, l'utilisation du concept d'ethnicité est particulièrement utile, mais aussi très difficile. La première question à se poser est de savoir quelle représentation les Illyriens avaient de leur identité. Or, toutes les sources littéraires à notre disposition sont gréco-romaines. Les textes eux-mêmes sont bien un

---

<sup>120</sup> « La culture matérielle est fréquemment impliquée à la fois dans la reconnaissance et l'expression de l'ethnicité ; elle contribue à la fois à la formulation de l'ethnicité et est structurée par elle. Certains aspects de la culture matérielle peuvent intervenir dans la l'expression consciente par un individu de sa propre identité, et dans la justification et la négociation des relations ethniques. En conséquence, les formes et les styles distinctives de la culture matérielle peuvent être maintenues activement et retenus dans le processus d'appartenance ethnique, tandis que d'autres formes et styles peuvent traverser les frontières ethniques. » JONES 1997 ; Cf. également HALL 1997.

<sup>121</sup> Pline, *H.N.*, VI, 31, 12.

<sup>122</sup> DERKS – ROYMANS 2009.

instrument du discours ethnique et l'appartenance ethnique a même été considérée comme une construction essentiellement littéraire<sup>123</sup>. Ce que l'on peut percevoir, c'est quelle représentation les Grecs se faisaient des Illyriens, à travers le schéma dualiste Grecs/Barbares mis en place et opératoire dès le lendemain des guerres médiques. Les processus internes (self conscious) de construction de l'identité des Illyriens nous échappent donc totalement, et les seules sources illyriennes à notre disposition sont celles de leurs artefacts, mais on a vu qu'ils ne sont pas forcément de bons marqueurs culturels.

Par ailleurs, l'appartenance ethnique peut être exprimée à différentes échelles de l'organisation sociale. Au plus haut niveau, il y a des formations macro-ethniques comme les Ioniens, les Achéens, les Illyriens, les Thraces ou Gaulois et les Germains. Des groupes sociaux plus petits (au niveau local ou régional) peuvent être discernés qui coïncident avec les communautés localisées politiques, que ce soit les *poleis* grecques ou les tribus composant l'*ethnos* illyrien<sup>124</sup>. Ce sont en effet les organisations étatiques avec leur système politique propre qui participent à la construction des identités ethniques. Dans ce travail, on a renoncé à chercher à définir l'ethnicité au niveau des tribus, même si leurs noms sont parfois connus, car la documentation disponible ne permet pas de descendre à un niveau aussi bas. On se contentera donc de chercher à déterminer ce qui caractérise culturellement les Illyriens. On a renoncé aussi à affronter le problème d'une « ethnicité » propre aux Grecs de la région. Le problème a bien été posé pour la « grecità » coloniale en Grande-Grèce et Sicile, mais avec des résultats mitigés, et les études les plus récentes ont montré que les colonies ionio-adriatiques gravitent toutes dans l'aire corcyro-corinthienne<sup>125</sup>.

Une dernière difficulté tient au fait que les tentatives les plus abouties pour définir l'identité des Illyriens ont été faites par des chercheurs albanais dans le cadre du régime hoxhiste, avec une forte propagande nationaliste, puisqu'il s'agissait de prouver l'origine illyrienne des Albanais<sup>126</sup>. Ce dossier est donc à reprendre à la base, dans une approche qui est celle de la *frontier history*, et avec une conception de l'ethnicité qui est celle que l'on vient de décrire, car cette région reste un terrain passionnant pour tester ces outils<sup>127</sup>.

---

<sup>123</sup> ROCHETTE 1997.

<sup>124</sup> DERKS – ROYMANS 2009.

<sup>125</sup> Études menées dans le cadre du progetto di rilevante interesse (PRIN) 2007 *La terza Grecia e l'Occidente* ; résultats publiés dans la collection *Diabaseis*.

<sup>126</sup> ISLAMI 1985 ; STIPČEVIĆ 1980.

<sup>127</sup> BARNARD - SPENCER 2002 et 2010 ; BARNET 1954, p. 973-1002.

### 3. L'état de la question : bilan bibliographique et problématique

L'occupation du territoire connu dans l'Antiquité sous le nom d'Illyrie remonte à l'époque préhistorique. Ce territoire est donc riche en vestiges archéologiques qui couvrent une longue période de la préhistoire jusqu'à l'époque byzantine, et qui ont intéressé les différents spécialistes depuis les grands voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle comme E. LEAR, H. HOLAND, F. POUQUEVILLE ; se sont plus spécifiquement intéressés aux régions illyriennes l'Anglais W. M. LEAKE avec son ouvrage *Travels in Northern Greece*, Londres 1835<sup>128</sup> et les Français L. HEUZEY et H. DAUMET avec leur ouvrage *Mission Archéologique de Macédoine*, Paris 1876 p. 403-406. Dans les deux cas l'approche est surtout celle d'une géographie historique avec une description des vestiges alors visibles.

Au XX<sup>e</sup> siècle, l'historiographie moderne sur les Illyriens prend un rôle important avec K. PATSCH *Das Sandschak Berat in Albanien* (Vienne 1904), C. PRASCHNIKER avec son article *Muzakhia und Malakstra Archäologische Untersuchungen in Mittelalbanien* et aussi des autres chercheurs dans la tradition des voyageurs découvreurs du siècle précédent, comme A. SCHÖBER, *Zur Topographie von Dyrrachium, Jahreshfte des Osterreichischen Archäologischen Institutes in Wien, Band XXIII*, Wien 1926, col. 231-240, fig. 38. Avec la consolidation des États balkaniques après la Première Guerre Mondiale, s'est développée dans chaque pays une vaste bibliographie sur les Illyriens qui a connu son plus grand essor après la Deuxième Guerre Mondiale et qui correspond à ce qu'on peut appeler l'illyrologie. Ce qui caractérise ces publications est leur aspect nationaliste, dû au contexte historique et aux idéologies du moment.

L'une des monographies les plus importantes est celle d'Aleksandar STIPČEVIĆ, *Les Illyriens. Histoire et culture* publiée d'abord sous le titre *Gli Illiri* à Milan 1966, et plus récemment dans une édition serbo-croate largement révisée, *Iliri*, publiée à Zagreb en 1974 ; c'est une étude sur les peuples illyriens qui habitaient à l'est de l'Adriatique entre le nord-ouest de la Grèce et le nord-est de l'Italie, entre la Save et la Drave au nord, et la Morava et Vardar au sud. L'auteur est un bibliothécaire et universitaire qui a mené son enquête de façon très méthodique. Structurée en sept chapitres l'étude traite de l'histoire, de la vie quotidienne et des coutumes, des régions culturelles définies à partir des artefacts, de la vie économique et sociale, des guerres et de l'armement, de la religion et des arts. À propos de la religion illyrienne, il cherche à établir une continuité illyro-albanaise autour des symboles du culte du

---

<sup>128</sup> LEAKE 1835, précisément p. 368-374.

soleil et du serpent. L'influence des préhistoriens est sensible dans son approche, notamment pour les chronologies relatives des aires culturelles. Il utilise beaucoup l'onomastique en confrontant les noms indigènes attestés sur les pierres tombales de l'époque romaine pour identifier des groupes distincts au sein de la famille illyrienne, notamment les groupes vénéto-liburniens au nord de l'Adriatique, les Dalmates de la côte centrale et de l'arrière-pays, les Pannoniens des vallées bosniaques et de la vallée de Save, les Illyriens « proprement dits » au Monténégro et dans le nord de l'Albanie. Pour cette étude, il s'appuie sur les travaux d'Anton MAYER qui a tenté une première synthèse sur la langue des Illyriens<sup>129</sup>. Depuis les premiers témoignages des sources grecques (Hécatée, Hérodote), qui semblent avoir une idée assez précise de la localisation des Illyriens aux confins de la Thesprotie, le nom d'Illyrie s'est appliqué à de plus en plus de peuples jusqu'à désigner sous Auguste, après les conquêtes romaines, la grande province de l'*Illyricum*. Selon Stipčević, les Illyriens ne connaissaient pas seulement une langue, mais il existait des zones dialectiques et sous-sectorielles, et l'auteur met l'accent sur la vitalité de cultures régionales définies par leur culture matérielle. Son travail reste une des plus grandes références dans l'historiographie illyrienne qui soutient la continuité illyro-albanaise. Aujourd'hui l'identification qui est faite entre culture matérielle et identité ethnique prête le flanc à la critique.

La deuxième grande monographie est celle de l'anglais John WILKES, qui a l'avantage d'être faite par un savant « étranger » et donc détaché de toute tentation nationaliste<sup>130</sup>. Dans une approche d'historien classique, il décrit la géographie de l'Illyrie et étudie la région dans les périodes préhistoriques, grecques, romaines et médiévales. Il s'appuie sur les preuves archéologiques, surtout épigraphiques, pour tenter de définir la culture matérielle, la religion et les coutumes des Illyriens sans apporter d'éléments vraiment nouveaux par rapport à Stipčević. Sur la langue illyrienne, il remarque qu'il en reste peu de traces, mais qu'elle appartient bien à la famille des langues indo-européennes. Après une étude approfondie, il examine également les preuves linguistiques de la similitude des Illyriens avec d'autres peuples comme les Thraces, les Italiques, les Grecs et les Celtes. Il reste prudent, mais ne conteste pas l'origine illyrienne de la langue albanaise : « *The Albanian language, which belongs to the Indo-European group, has a distinctive vocabulary, morphology and phonetic rules which have engaged the attention of many philologists, of whom several have confidently proclaimed its origin from ancient Illyrian. In the Albanian vocabulary it is*

---

<sup>129</sup> MAYER 1951, p. 235-243.

<sup>130</sup> WILKES 1992.

*possible to detect something of the physical, social and economic conditions prevailing at the time of its formation, through the evidence of borrowing from other languages, including Latin and Slav.* »<sup>131</sup>. Il conclut par une discussion sur une possible survie d'une culture indigène illyrienne à l'époque romaine et byzantine avec la possibilité d'en trouver des traces dans la langue et la culture albanaises.

Le problème des relations entre les Illyriens et leurs voisins, proche de notre problématique, a été abordé par M. HOLLEAUX dans la *Cambridge Ancient History*, (VII, 1928, XXVI, p. 822-857) ; il propose une histoire des Illyriens en lien avec la colonisation grecque, l'expansion macédonienne<sup>132</sup>, et principalement la conquête romaine à partir du règne d'Agon et de Teuta dans la deuxième moitié du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. P. CABANES qui a consacré sa vie scientifique à la recherche archéologique en Épire et Illyrie méridionale, plus particulièrement en Albanie<sup>133</sup>, a produit un excellent manuel à destination des étudiants français au concours du CAPES et de l'agrégation d'histoire, *Les Illyriens de Bardylis à Genthios : IV<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècle avant J.-C.* (Regards sur l'Histoire n° 65, SEDES, Paris 1988). Son étude ne concerne malheureusement que l'époque hellénistique, mais elle prend en compte toutes les découvertes archéologiques et épigraphiques alors disponibles. Sa formation d'épigraphiste l'a amené à publier de très nombreux travaux sur l'évolution de la société illyro-épirote avant l'arrivée des Romains. Il s'est intéressé au rôle joué par les fondations coloniales, et s'est efforcé de proposer une localisation géographique précise pour les différentes ethnies illyriennes. Il traite avec beaucoup de compétence du rôle joué par Pyrrhos d'Épire et sa thèse a été consacrée à l'histoire de l'Épire de la mort de Pyrrhus à la conquête romaine<sup>134</sup>. Les travaux effectués par P. Cabanes sont marqués par une forte influence hellénocentriste, due à la nature des sources disponibles.

Son travail peut être confronté à celui de N. G. L. HAMMOND, un grand connaisseur des régions épirotes. Dans sa publication *Epirus. The Geography, the Ancient Remains, the History and the Topography of Epirus and Adjacent Areas* (Oxford, At the Clarendon Press,

---

<sup>131</sup> La langue albanaise, qui appartient au groupe indo-européen, a un vocabulaire distinctif, une morphologie et des règles phonétiques qui ont attiré l'attention de nombreux philologues, dont plusieurs ont affirmé avec confiance son origine illyrienne. Dans le vocabulaire albanais, il est possible de détecter quelque chose de conditions physiques, sociales et économiques qui prévalaient au moment de sa formation, à travers la preuve d'emprunts à d'autres langues, y compris le latin et le slave. Cf. WILKES 1992, p. 278.

<sup>132</sup> HATZOPOULOS 1987, p. 81-94. HATZOPOULOS 1990, p. 183-190; HATZOPOULOS 1994.

<sup>133</sup> Pierre CABANES a fondé en 1992 et dirigé jusqu'en 1999 la mission archéologique et épigraphique française en Albanie. Il a consacré sa vie à l'épigraphie grecque et a récemment terminé la publication du corpus des inscriptions grecques retrouvées en Albanie (abrégé en *CIGIME*). Il lui revient aussi le mérite d'avoir lancé en 1984 les colloques périodiques sur l'Illyrie méridionale et d'Épire dans l'Antiquité qui depuis ont lieu tous les six ans. Le dernier a eu lieu à Tirana en mai 2015.

<sup>134</sup> CABANES 1976.

1967), il propose une synthèse géographique et historique à partir des données archéologiques, ce qui l'amène à avoir des points de vue différents par rapport aux autres chercheurs ; par exemple il conteste la date de la fondation de Phoinikè proposée par L. M. Ugolini dans *Albania Antica II*<sup>135</sup> et acceptée par P. Cabanes, et soutient que la ville n'a été fondée qu'après 350 av. J.-C., et non au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>136</sup>. Il fait aussi de nouvelles hypothèses sur l'emplacement de sites anciens et la localisation de tribus illyriennes ; par exemple, il place Amantia à Klos<sup>137</sup>, Antigonea à Lekl<sup>138</sup> et distingue les Atintanes illyriens qui habitent l'arrière-pays d'Épidamne-Dyrrhachion et d'Apollonia, et les Atintanes épirotes qui habitent entre le Drin et l'Aôos jusqu'au cœur de l'Épire<sup>139</sup>.

En même temps, on voit se développer une bibliographie sur la linguistique illyrienne avec les ouvrages de H. KRAHE *Die alten balkanillyrischen geographischen Namen*, Heidelberg 1925, le *Lexikon altillyrischer Personennamen*, Heidelberg 1929, et le *Die Sprache der Illyrier, I-II*, Wiesbaden 1955-1964, ainsi que la grande synthèse concurrente d'A. MAYER, *Die Sprache den alten Illyrier, I-II*, Vienne 1957-1959. Pour l'époque romaine on a l'étude roumaine de I. RUSSU, *Illirii. Storia, limba si onomastica romanizarea*, Bucarest 1969, et allemande de G. ZIPPEL «*Die römische Heerschaft in Illyrien bis auf Augustus*», Leipzig 1977. Du côté albanais, Eqrem ÇABEJ a fait un travail de pionnier pour identifier les liens entre Illyriens et Albanais. Tous ces auteurs se caractérisent par ce qu'on pourrait appeler un « panillyrisme »<sup>140</sup>.

Un autre grand savant à mentionner est Zef MIRDITA, illyrologue de renom et bon connaisseur des langues classiques, décédé en 2016. Il s'est surtout intéressé aux Dardaniens, pour montrer sur la base de leur culture matérielle et des textes disponibles qu'ils étaient bien d'origine illyrienne<sup>141</sup>. Il a plus particulièrement étudié la période romaine en Dardanie, et à partir de l'étude des inscriptions, il a apporté une contribution importante à l'onomastique illyrienne<sup>142</sup>. Dans son ouvrage *Studime Dardane*, Prishtina 1979, il étudie en particulier l'ethnogenèse des Dardaniens, leur culture matérielle et leur religion<sup>143</sup>. Il a définitivement établi les bases des études dardaniennes et de l'historiographie dardanienne en général avec sa

---

<sup>135</sup> UGOLINI 1932, p. 59-72, 139-140, 217.

<sup>136</sup> HAMMOND 1967, p. 113, 117, 164.

<sup>137</sup> *Ibidem*, p. 233-234 ; 672-700.

<sup>138</sup> *Ibidem* 1967, p. 278.

<sup>139</sup> HAMMOND 1989, p. 11-25.

<sup>140</sup> ÇABEJ 1962, p. 117-148 ; 1962a, p. 161-99 ; 1969, p. 41-52 ; 1972, p. 3-27 ; DEMIRAJ 1998, p. 480-501.

<sup>141</sup> MIRDITA 1975 ; MIRDITA 1977.

<sup>142</sup> MIRDITA 1976, p. 327-332 ; MIRDITA 1980, p. 341-365 ; MIRDITA 1987, p. 363-367 ; MIRDITA 2000b, p. 57-77.

<sup>143</sup> MIRDITA 1979.

thèse doctorale soutenue à Zagreb en 1972 et publié en 2015 sous le titre *Dardanci i Dardanija u Antici* (*Les Dardaniens et la Dardanie dans l'Antiquité*). Dans ce travail, il montre que les Dardaniens ont joué un rôle important dans la formation des ethnies illyriennes et dans le développement de l'histoire illyrienne, et il affirme la continuité entre Illyriens et Albanais. Il a également écrit en albanais une monographie sur la religion et le culte des Dardaniens dans l'Antiquité (*Religjioni dhe kultet e Dardanëve dhe Dardanisë në antikë*), publiée à Zagreb en 2001, où il s'appuie principalement sur les témoignages des monuments funéraires de l'empire romain<sup>144</sup>. Ses derniers travaux traitent de tous les aspects politiques, sociaux, économiques, culturels, religieux, linguistiques et artistiques des Dardaniens avant et au début de l'ère chrétienne jusqu'à l'arrivée des barbares dans la région des Balkans<sup>145</sup>.

Pendant toute la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, l'archéologie et l'histoire ancienne ont joué un rôle important dans la société et le monde académique albanais pour soutenir l'identité albanaise devenue, avec le régime hoxhiste et son isolationnisme, une véritable arme politique. Les voisins, comme la Grèce et la Yougoslavie, ont aussi cherché à justifier leur indépendance par l'archéologie et l'histoire ancienne. Si entre les deux guerres mondiales il y a eu des missions étrangères, principalement française avec L. Rey, puis italienne avec M. Ugolini, pendant l'époque communiste l'archéologie albanaise qui disposait de gros moyens et a pu explorer tout son territoire national, s'est refermée sur elle-même. Les recherches archéologiques ont eu pour objectif de prouver la continuité entre Illyriens et Albanais par une descendance préhistorique commune ancrée sur le mythe des Pélasges et proto-Illyriens<sup>146</sup>. Malgré cette idéologie imposée par le parti, grâce au développement des instituts de recherches comme le musée archéologique en 1948, l'Université de Tirana en 1957, l'Académie des sciences en 1976 avec un centre de recherches archéologiques qui devient en 1992 l'actuel Institut archéologique, les chercheurs albanais ont pu contribuer à leur propre historiographie et faire progresser l'histoire de l'Illyrie.

La première étape date de 1959, avec le premier volume de *l'Histoire de l'Albanie* publié à Tirana, qui, avec le deuxième volume, publié en 1965, constitue la première synthèse scientifique compilée par un groupe d'auteurs. Le premier volume de 1959 comprenait la partie sur les Illyriens réalisée par les professeurs Selim Islami (éditeur responsable), Muzafer Korkuti, Frano Prendi et Skënder Anamali<sup>147</sup>. En 1977, l'histoire ancienne de l'Albanie a été

---

<sup>144</sup> MIRDITA 1975, p. 143-150; MIRDITA 2001.

<sup>145</sup> MIRDITA 2000a, p. 35-39; MIRDITA 2013.

<sup>146</sup> Une autre hypothèse développée à cette époque était la parenté des Albanais avec les Étrusques.

<sup>147</sup> Il a servi de base à la rédaction en 1973 du nouveau manuel d'Histoire albanaise utilisé dans les écoles.

retravaillée à partir des nouvelles données archéologiques par ces mêmes auteurs. L'ouvrage, un peu remanié et abrégé, a également été publié en français à Tirana en 1985, à l'usage des chercheurs étrangers sous le titre *Les Illyriens. Aperçu historique*<sup>148</sup>. Une nouvelle édition est publiée 2002 par l'Académie des Sciences d'Albanie, et sert de base, moyennant quelques corrections, au premier volume de la série intitulée *Historia e Popullit Shqiptare (Histoire du Peuple albanais)*<sup>149</sup>. L'approche archéologique reste traditionnelle et encore marquée par les préhistoriens : il s'agit de définir des cultures matérielles à partir des artefacts, comme des systèmes de valeurs relativement stables et homogènes caractérisant certaines communautés. On a à faire à des projections ethnocentriques censées refléter les identités nationales et ethniques modernes, avec des concepts sociaux forgés dans une image idéalisée artificiellement reconstruite du passé. Il faut noter aussi la publication du recueil des sources grecques et romaines concernant les Illyriens, sous la direction de S. Islami, un outil de travail qui n'a pas encore été remplacé<sup>150</sup>.

Les recherches en Albanie se sont considérablement développées depuis une vingtaine d'années, grâce notamment à l'ouverture du pays à des missions étrangères qui ont beaucoup contribué au renouvellement des méthodes et à l'assainissement des connaissances<sup>151</sup>. On dispose donc maintenant de sources suffisantes pour affronter cette problématique marquée par l'approche de la *frontier history* et de l'anthropologie culturelle dont les bases ont été jetées lors du fameux colloque de Cortona en mai 1981, organisé conjointement par l'Ecole française de Rome et la Scuola Normale di Pisa, et auquel ont participé trois chercheurs albanais<sup>152</sup>. Le congrès international de Cortone dans ses cinquante communications traite, sur une vaste échelle temporelle et spatiale, du terme d'acculturation auquel les organisateurs ont préféré les expressions plus neutres de « modes de contacts » et « processus de transformation ». On y trouve toutefois des concepts plus « colonialistes » comme les notions de "supérieur" et "inférieur", de "dominant" et « dominé », pour parler de la structuration de la cité coloniale et celle, connexe, du monde « indigène ».

---

<sup>148</sup> ISLAMI 1985.

<sup>149</sup> Les chapitres I et II ont été compilés par le prof. Muzafer Korkuti, les chapitre III et V par le prof. Selim Islami, le chapitre IV par le prof. Frano Prendi, les chapitres VI, VII et VIII par le prof. Skënder Anamali avec la contribution de la prof. Edi Shukriu pour la Dardanie préurbaine. Cf. *H.P.SH* 2002, Les chapitres, I, p. 4-18 et II p. 19-40; les chapitre III, p. 41-65, IV, p. 66-87 et V, p. 88-122 ; les chapitres, VI, p. 123-133, VII, p. 134-142 et VIII, p. 143-166.

<sup>150</sup> S. ISLAMI, *Les Illyriens : Aperçu Historique* (par S. ISLAMI, S. ANAMALI, M. KORKUTI, F. PRENDI, sous la direction de S. Islami), Tiranë 1985.

<sup>151</sup> Toutes les fouilles se font en collaboration avec l'Institut archéologique de Tirana aujourd'hui rattaché à l'Académie des études albanologiques..

<sup>152</sup> N. Ceka, S. Anamali et A. Mano.



Il faut également tenir compte de l'apport des écoles anglo-saxonnes avec les notions d'ethnicité et d'identité culturelle (cf. *supra* p. 35 sq.), mais dans toutes ces études les régions balkaniques sont quasiment absentes, et jusqu'à présent aucun chercheur albanais ne s'est engagé dans cette voie peut-être parce que l'étude de l'ethnicité est un domaine très controversé dans l'archéologie contemporaine<sup>153</sup>. L'identification des « cultures » des vestiges archéologiques et leur association avec des groupes ethniques correspondants est désormais considérée par beaucoup comme sujette à caution. Pourtant, une telle approche continue de jouer un rôle important dans la recherche archéologique et dans la légitimation moderne de revendications nationales<sup>154</sup>. Ainsi, le problème de la langue illyrienne au cours du siècle dernier a souvent été plus abordé dans une perspective de revendications nationalistes que d'un point de vue strictement ethnolinguistique. Il est donc important maintenant qu'une nouvelle génération de chercheurs reprenne les questions, qui restent légitimes, sur les bases d'une approche scientifique rigoureuse. L'absence de traces écrites de la langue illyrienne est elle-même significative ; l'urbanisation s'accompagne de l'usage de la langue grecque. On a donc ici une situation totalement différente de ce qu'on a pu observer en Messapie par exemple, où au VI<sup>e</sup> siècle les indigènes utilisent l'alphabet tarentin pour transcrire leur langue dont on est sûr aujourd'hui qu'elle s'apparente à l'illyrien. Une approche comparative serait très utile pour notre sujet, mais l'absence de monographies fondées sur cette approche est un réel handicap.

Il faut comprendre que l'absence de sources écrites illyriennes ne rend pas facile une telle approche. Toutes les informations que nous avons proviennent de sources grecques et romaines qui ne font intervenir les Illyriens que dans la mesure où ils sont parties prenantes dans les événements politico-militaires. On est donc en face d'une documentation asymétrique qui n'est pas favorable aux cultures dites périphériques<sup>155</sup>. Cependant, grâce aux découvertes archéologiques de plus en plus nombreuses, nous commençons à avoir une vision plus précise. Par exemple, nous savons que la présence des monuments de spectacles dans les villes de l'arrière-pays illyrien est étroitement liée aux colonies grecques de la côte orientale de l'Adriatique, Dyrrhachion, Apollonia et Orikos, et à l'extension du royaume de Pyrrhus. Grâce à la colonisation, la culture grecque et son architecture se sont rapidement diffusées

---

<sup>153</sup> Dans une étude récente de Chr. Müller se demande si on n'assiste pas aujourd'hui à la mort du concept d'ethnicité dans les études anciennes ; cf. MÜLLER 2014.

<sup>154</sup> JONES 1997.

<sup>155</sup> Les sources laissent ainsi dans l'ombre plusieurs périodes et toute la dimension économique ou culturelle. Par ailleurs, le matériel archéologique, principalement la céramique, demande encore des recherches approfondies pour comparer les découvertes issues des fouilles avec celles des régions limitrophes.

dans toute la zone méditerranéenne, y compris dans l'aire ionio-adriatique. Cette culture s'est ensuite plus ou moins répandue à l'intérieur des terres en milieu indigène, à un rythme différent selon les vicissitudes historiques. C'est pourquoi il est possible d'étudier les phénomènes d'interactions culturelles observables dans les territoires de l'Illyrie méridionale et de l'Épire depuis l'époque des premières fondations coloniales jusqu'au début de la conquête romaine qui modifie complètement la donne<sup>156</sup>. La publication récente des corpus des inscriptions grecques<sup>157</sup> et latines<sup>158</sup> retrouvées sur ces territoires, ainsi que l'avancée des recherches en numismatique<sup>159</sup> fournissent maintenant une masse d'informations exploitables dans la perspective de ce travail.

La colonisation grecque sur la côte ionio-adriatique des Balkans n'a pas encore été traitée d'une manière novatrice et systématique comme elle a pu l'être en Italie avec l'étude des civilisations indigènes d'Italie du Sud ou de Sicile par exemple. Une méthodologie éprouvée est donc maintenant disponible et peut être transposée pour l'étude de phénomènes similaires sur l'autre rive de l'Adriatique. C'est en tout cas dans cette perspective que se présente ce travail.

L'aspect religieux est un autre élément important car en général il est constitutif d'une construction identitaire. Là aussi, on connaît fort mal la religion des Illyriens malgré les quelques monographies citées précédemment, notamment celle de Z. Mirdita. On constate cependant que ces régions sont traversées par les mythes grecs, notamment les légendes de Cadmos et d'Harmonie, où celles liées aux retours des héros troyens<sup>160</sup>. L'étude de la réception et de la diffusion des mythes grecs constituera aussi un chapitre important de cette thèse

Ce sont surtout les données archéologiques qui constitueront le noyau dur de cette recherche, et plus particulièrement l'étude de la circulation des objets, qu'il s'agisse des monnaies ou des objets manufacturés, mais aussi des architectes et des artisans (étude des courants stylistiques en architecture, sculpture, coroplastique et toreutique). Des importations grecques des neuvième et huitième siècles sont déjà attestées en Illyrie méridionale et en Épire. On les trouve non seulement dans la zone côtière où s'installeront les premières colonies, mais aussi dans les vallées intérieures des fleuves Drin, Mat, Devoll, Shkumbin,

---

<sup>156</sup> La problématique de la romanisation a été traitée par un collègue albanais : cf. SHPUZA 2016.

<sup>157</sup> *CIGIME* 1,1 ; *CIGIME* 1,2 ; *CIGIME* 2 ; *CIGIME* 3.

<sup>158</sup> ANAMALI *et alii* 2009.

<sup>159</sup> GJONGECAJ 2011a, p. 29-60 ; GJONGECAJ 2014 ; META 2015.

<sup>160</sup> CASTIGLIONI 2010 ; 2011, p. 31-45.

Seman et Vjosë<sup>161</sup>. Corinthe a joué un rôle hégémonique dans la colonisation grecque en aire ionio-adriatique, qui constitue le principal facteur d'évolution politique et sociale de ces régions pendant les VIII<sup>ème</sup> et VII<sup>ème</sup> siècles av. J.-C.<sup>162</sup>. Ainsi, la pénétration des importations grecques à l'intérieur de l'Illyrie au VII<sup>ème</sup> siècle est attestée par la présence des amphores corinthiennes et corfiotes dans les régions éloignées de la vallée du Shkumbin, tandis qu'au VI<sup>ème</sup> siècle on trouve des importations ioniennes dans la plaine de Korça, puis des importations attiques dans la vallée du Drini à Kukës et Trebenisht<sup>163</sup>. Cette diffusion se fait par deux voies commerciales issues de la colonisation, celles qui partent de Dyrrhachion et d'Apollonia et qui correspondent au parcours de la future *via Egnatia*<sup>164</sup>. Là aussi il sera intéressant de comparer avec la situation déjà bien étudiée sur le versant italien. L'identification des voies de communication est importante, car la circulation des marchandises, et encore plus celle des marchands et des artisans, est un vecteur essentiel des processus d'échanges et des modes de contact.

Il s'agit aussi d'essayer d'identifier dans les productions matérielles des colonies grecques des indices qui pourraient indiquer une « influence » illyrienne, ce qui serait caractéristique d'un processus de contre-acculturation. En Messapie, on sait par exemple que les artisans grecs de Tarente ont produit des formes de vases, comme la trozelle, typiques de la culture messapienne, et cela pour élargir leur marché en répondant à une demande spécifique. C'est là un problème qui n'a jamais été abordé pour l'Illyrie, et qui demande de reprendre en considération une masse considérable de documentation archéologique.

La période comprise entre 335 et 230 av. J.-C. est l'époque du développement de la vie urbaine et de l'épanouissement de la cité illyrienne qui, à côté des royaumes illyriens, développe le système du *Koinon*. Cela coïncide avec la plus grande consolidation de l'État illyrien, mais aussi avec l'expansion du royaume macédonien, puis celle du royaume épirote. La vie urbaine se développe particulièrement sur le versant adriatique dans l'arrière-pays de Dyrrhachion et Apollonia qui sont les poumons économiques de toute la région. Une question importante sera de savoir si à partir de Philippe II, des produits et des artisans arrivent en Illyrie par le nord (région des lacs Ohrid<sup>165</sup>). Les données épigraphiques nous informent d'autre part que dans certaines cités d'Illyrie méridionale l'administration suit le modèle des

---

<sup>161</sup> MANO 1983, p. 227-238.

<sup>162</sup> WARNER SLANE 1986, p. 271-318. WARNER SLANE 2003, p. 321-335.

<sup>163</sup> Sur Trebenishte cf PROEVA 2007, p. 73-80.

<sup>164</sup> CEKA 1983a°, p. 176-192 ; LAHTOV 1965, p. 86-89.

<sup>165</sup> VASIĆ 1928.

cités grecques. L'étude des édifices à spectacles retrouvés sur le territoire de l'actuelle Albanie, en particulier les théâtres, monuments grecs par excellence, sont un bon marqueur de la diffusion de la culture grecque à l'intérieur des terres où l'on trouve aussi quelques inscriptions grecques (comme par exemple à Gjerbës dans l'arrière-pays d'Apollonia)<sup>166</sup>. Mais il faut se poser la question de savoir si l'adoption de modèles grecs est une simple copie, ou fait l'objet d'une adaptation pour répondre à une spécificité indigène.

La présence d'éléments illyriens dans les colonies grecques est plausible, par le biais notamment de la main d'œuvre servile, mais elle est difficile à identifier, tout comme la présence également plausible de Grecs (marchands, artisans) dans les cités illyriennes. Une contextualisation précise, tant historique qu'archéologique, des vecteurs d'acculturation représente l'enjeu essentiel de ce travail.

Il ne sera peut-être pas possible d'arriver à fixer l'image ethnique ou l'identité culturelle de l'Illyrien, à supposer même que cette problématique soit pertinente du fait notamment d'une récupération possible par les nationalismes des régions balkaniques. On sait par exemple que le problème de l'origine des Illyriens est devenu l'enjeu d'un conflit encore vif entre archéologues et historiens de la Grèce moderne et de l'Albanie, pour savoir quelle est l'appartenance ethnique des Épirotes et comment s'est faite l'ethnogenèse des Illyriens avec les autres pays des Balkans. Il convient donc de ne pas alimenter une telle polémique. Cependant, ce travail revendique d'être un essai de monographie historique sur les Illyriens dans leurs contacts avec le monde grec, et la démarche peut s'avérer novatrice si elle se démarque d'une approche hellénocentriste. L'objectif de ce travail est donc double : reprendre l'histoire des populations illyriennes dans une perspective qui est celle de la *frontier history*, et pour cela réinterpréter toute la masse de toute la documentation disponible sans *a priori* idéologique. Pour mener à bien ce travail nous avons choisi une démarche qui réponde le mieux à la problématique des phénomènes d'interactions culturelles. Dans une première partie, il s'agit de fixer les éléments du décor qui permettent de bien contextualiser ces phénomènes dans l'espace et le temps. Dans un deuxième temps nous étudierons les lieux, les vecteurs, les occasions des contacts et la nature des échanges, en d'autres termes les facteurs d'acculturation, les acteurs et les modalités des contacts : où, quand, comment les deux cultures se rencontrent-elles ? À partir de là il sera possible dans une dernière partie d'étudier les transformations observées dans tous les secteurs de la vie socio-culturelle : la linguistique et

---

<sup>166</sup> JAUPAJ 2017, p. 287-311.

onomastique, les productions matérielles, des rites funéraires et de la mythologie, l'urbanisme et l'architecture, et enfin les institutions.

**PREMIERE PARTIE : LE CADRE ENVIRONNEMENTAL ET HISTORIQUE**



## 1.1. Le cadre géographique et son influence sur les hommes.

### 1.1.1. Le cadre général : la péninsule balkanique (fig. 4)

Les régions illyro-épirotes occupent la partie sud-occidentale de la péninsule balkanique, au pied des Alpes dinariques, le long de la côte de la mer Adriatique, avec une extension au sud le long de la côte ionienne. Au nord, les Illyriens avaient comme voisins les Celtes, avec comme frontière naturelle les rives de la Save et du Danube, et à l'est ils étaient séparés des Thraces par les rives de Morava et du Vardar. Au sud, le massif du Pinde sépare l'Épire du reste de la Grèce continentale, y compris la Macédoine. Sans tomber dans un déterminisme géographique primaire, il faut cependant estimer l'impact que les éléments naturels ont pu avoir sur l'évolution des sociétés humaines dépendantes de leur environnement<sup>167</sup>.

Ces régions qualifiées globalement de balkaniques sont souvent aussi étiquetées « Europe du Sud ». Ces appellations contemporaines sont bien évidemment conditionnées par une longue histoire qui a abouti à une sorte de division entre à l'ouest l'Europe catholique et à l'est l'Europe orthodoxe et islamique<sup>168</sup>. La multiplicité des ethnies (avec l'image d'Épinal d'une « macédoine » de peuples) et le brassage des religions au sein des différentes communautés ont fait qu'il était difficile de concevoir l'unité des régions et de la désigner autrement que par une appellation géographique générique. Le pluriel du mot « Balkans » était de ce point de vue bienvenu. Il faut noter que cette unité géographique est perçue dès l'Antiquité car les géographes anciens pensaient que l'Ister (Danube) assurait la jonction entre le nord de l'Adriatique et la Mer Noire, et la tradition disait que du sommet de l'Haimos on pouvait apercevoir aussi bien le Pont-Euxin que l'Adriatique.

Le nom d'origine turc « Balkans » signifie « la montagne boisée », et s'explique par le fait que 70% de ce territoire est couvert de montagnes et de forêts<sup>169</sup>. Il désigne spécifiquement le massif montagneux Starina Planina situé à l'extrémité nord-est de la péninsule, au sud du Danube et dans le territoire actuel de la Bulgarie ; ce massif s'étend de la mer Noire sur près de la moitié de la péninsule. Dans l'Antiquité cette chaîne est connue sous le nom des Mont Haemus et Rhodopes<sup>170</sup>.

---

<sup>167</sup> HUPCHICK 2002, p. 1-21.

<sup>168</sup> PECHOUX - SIVIGNON 1971.

<sup>169</sup> Le géographe allemand Zeune créa au début du XIX<sup>e</sup> siècle le terme « péninsule balkanique ». Voir aussi LAMBOLEY 2002a, p. 5-8.

<sup>170</sup> Pseudo-Plutarque, *Nommer le monde*, 11.3.





**Fig. 4 :** carte géographique des Balkans.

L'ouest de la péninsule est dominé par les montagnes calcaires des Alpes dinariques et albanaises qui courent parallèlement à la côte adriatique, avec de grandes ramifications vers l'intérieur des terres assurant les voies de communications et donc les canaux d'échanges. Ces montagnes sont riches en minerais, en particulier dans les régions du centre et du nord : fer, zinc, chrome, plomb, antimoine, cuivre, nickel, or, argent, bauxite, lignite et chromite, certains exploités depuis l'Antiquité<sup>171</sup>. Le relief est donc majoritairement montagneux, avec un climat à dominante continentale, mais il ne manque pas de plaines côtières avec l'influence tempérée de la mer, et les nombreuses vallées fluviales assurent des voies de communications entre des régions qui restent fortement compartimentées et donc favorables à l'installation de

<sup>171</sup> Par exemple les mines d'argent dans la région de Damastion, cité connue de Strabon mais qui n'est pas encore identifiée avec certitude même si on la situe en Dardanie, probablement sur le site de Krešvica, actuellement en Serbie aux confins des frontières entre la Macédoine du Nord et le Kosovo. Cf. POPOVIĆ 2012.

communautés indépendantes les unes des autres<sup>172</sup>. La Neretva, le Drin, le Mat, le Shkumbin, le Seman et la Vjosë sont les principaux fleuves qui traversent les régions illyriennes et débouchent sur l'Adriatique. La Sava, la Morava sont les principaux affluents méridionaux du Danube ; sur le versant égéen on a les vallées du Vardar (Axios), de l'Haliakmon, du Strymon et de la Maritsa qui sert actuellement de frontière entre la Grèce et la Turquie<sup>173</sup>.

L'ensemble géomorphologique de la péninsule balkanique, bien que très morcelé, est constitué de quelques unités morfo-structurales majeures. Le système géosynclinal alpin comprend deux chaînes de montagnes, celle des Dinarides et des Hellénides (Pinde) à l'ouest et celles de l'arc carpatobalkanique à l'est. Ces deux chaînes se rejoignent en l'Épire et en Macédoine et créent un système alpin très particulier dans toute l'Europe<sup>174</sup>. Les montagnes illyriennes sont pour l'essentiel formées de vastes sédiments de calcaire, d'argile et de grès qui ont été soulevés en une série de plis complexes pour créer les systèmes alpins les plus récents à la période du Paléozoïque<sup>175</sup>. La branche sud s'étend parallèlement à la mer Adriatique, avec le système dinarique qui part de l'ex-Yougoslavie, traverse l'Albanie, et se termine en Grèce avec la chaîne du Pinde.

### 1.1.2. Les paysages de l'Illyrie méridionale (fig. 5)

Les paysages se caractérisent par l'opposition entre les plaines côtières et alluviales de l'Adriatique où débouchent les fleuves, séparées par des promontoires, et l'arrière-pays montagneux, la transition se faisant par des séries de vallonnements parallèles qui bordent les vallées fluviales. L'exemple le plus clair est celui de la plaine de la Muzeqe avec les villes de Berat, Fier, Apollonia, Orikos, baignée par le Seman et la Vjosë, et bordée par les vallonnements de la Mallakastër.

Au nord commence la plage sableuse de Shengjini jusqu'au Cap Rodonit composé d'argiles sableuses néogènes ; on y trouve la ville de Lissos et les embouchures plus ou moins deltaïques du Drini et du Mati. Ensuite vient la baie de Lalezit qui se termine au sud par le Cap Pallës constitué de grès, d'argiles et de conglomérats néogènes<sup>176</sup>. Au sud de ce cap commence le vaste golfe de Durrës fermé au sud par le Cap de Lagjit. Ensuite le littoral est plus rectiligne et borde la vaste plaine de la Muzeqë avec les deux grands fleuves du Seman

---

<sup>172</sup> PECHOUX-SIVIGNON 1971.

<sup>173</sup> CABANES 2002, p. 35-64 ; HUPCHICK 2002, p. 1-10.

<sup>174</sup> PECHOUX - SIVIGNON 1971. HAMMOND 1982a, p. 619-656.

<sup>175</sup> WILKES 1996, p. 13-27.

<sup>176</sup> FOUACHE 2002 a, p. 9-34.



Fig. 5 : géographie physique de l'Albanie.

(Apsos) et de la Vjosë (Aôos) mentionnés par Strabon et séparés par la grande lagune de Karavasta<sup>177</sup>. Cette plaine est établie dans deux vastes fossés d'effondrement plioquaternaires découpés par les chaînons anticlinaux de Divjaka et d'Ardenica. Entre le delta de la Vjosë et la baie de Vlora se trouve une autre lagune, celle de Narta, séparée de la mer Adriatique par une étroite bande de terre qui se compose de dunes alluviales sur une longueur totale de 8 km et une largeur de 100 à 1400 m. La lagune d'eau salée communique avec la mer par deux canaux et se prête bien à l'exploitation du sel. Sur cette lagune se trouve le site de Triport, peut être l'antique Thronion. On a ensuite la profonde baie de Vlora délimitée au sud par l'extrémité des Monts Acrocéarauniens (Monts Karaburun) et l'île de Sazan qui marquent l'entrée du canal d'Otranto et la transition entre les mers Adriatique et Ionienne. Au sud de la baie de Vlora se trouve Orikos une fondation eubéenne aujourd'hui située sur le bord d'une lagune qui n'existait pas dans l'Antiquité<sup>178</sup>. Ici commence la limite avec l'Épire. Il faut souligner que la configuration actuelle de toute cette côte n'est pas celle de l'Antiquité, car la mer a reculé, créant ainsi des zones lagunaires nouvelles, et les cours des fleuves se sont déplacés. Par exemple la Vjosë n'arrose plus la ville d'Apollonia mais s'est déplacée d'une quinzaine de kilomètres vers le sud. La forte salinité et la présence de marécages ne rendaient pas cette plaine aussi fertile qu'on pourrait le penser, et dans le cas d'Apollonia on sait bien que sa *chora* s'étendait non pas vers la mer, mais vers l'intérieur des terres.

L'arrière-pays est caractérisé par des zones montagneuses. On distingue trois régions montagneuses en Albanie : au nord, les Alpes albanaises et le massif du Korab, au centre les massifs du Gollobord et de Sullovë, et au sud les montagnes de Thatë dans la région des lacs, le massif du Tomor le plus occidental, et au sud-est, le long de la frontière grecque, les massifs de Morava et de Gramos<sup>179</sup>.

Les Alpes albanaises s'élèvent à plus de 2 000 mètres et forment un paysage typiquement alpin, frappant par le grand contraste entre les montagnes aux formes pyramidales et les vallées profondes dont la plus importante est celle du Drin et de ses deux branches, Drini i Bardhë (le Drin Blanc) et Drini i Zi (le Drin Noir). C'est le long de ces vallées que passe la route baptisée *Via Lissus-Naissus*, qui part du port de Lissos, traverse tout le nord de l'Albanie, continue en Dardanie (actuel Kosovo) jusqu'à la ville de Nis, actuellement en Serbie. Cette voie assure la liaison entre l'aire géographique de la côte adriatique et celle du

---

<sup>177</sup> Strabon VII, 5-7.

<sup>178</sup> FOUACHE 2006, p. 129-142.

<sup>179</sup> L'Albanie est un des pays les plus montagneux d'Europe : 76,6 % de son territoire est formé de montagnes et de collines. Son altitude médiane est de 708 mètres.

Danube et du centre des Balkans. C'est à Kukës que se situe la confluence du Drin Blanc qui prend sa source dans les Alpes albanaises au Kosovo, traverse la grande gorge de Dukagjin et se jette dans le lac Fierza, et du Drin Noir. Ce dernier assure une voie de communication nord-sud dans toute la partie montagneuse orientale de l'Albanie, depuis Kukës jusqu'à la région des lacs Ohrid et Prespa, sa vallée supérieure se situant aujourd'hui dans la République de Macédoine du Nord. Le massif montagneux du Korab, point culminant de l'Albanie à 2756 m, s'étend sur 40 km entre le cours inférieur du Drin Noir et son affluent la Radika. Il est situé dans le triangle des frontières entre l'Albanie, la Macédoine du Nord et le Kosovo<sup>180</sup>.

La région montagneuse centrale est située entre la vallée du Mat au Nord, et les vallées du Devoll moyen et du bas Osum, au sud. Son relief est moins accidenté. Ici, les montagnes sont couvertes de forêts épaisses. À partir de la vallée du Mat, dont on peut admettre qu'il marque les limites nord de ce qu'on appelle l'Illyrie méridionale, les montagnes n'ont jamais joué un rôle d'obstacle. La vallée du Shkumbin permet ainsi une communication relativement facile avec la région des Lacs à Pogradec. C'est cette vallée que suit la fameuse via *Egnatia* ou via *Candavia* qui après la région des lacs rejoint le golfe de Thessalonique (fig. 4 et 37).

Les massifs méridionaux sont traversés dans la région de Çorovoda par le magnifique canyon de l'Osum et dans la région de Sulovë par la vallée du Devoll. Les deux rivières se rejoignent pour former le Seman qui se jette dans l'Adriatique au nord d'Apollonia. La montagne la plus célèbre de cette région est le Tomor (2461m), le roi des montagnes albanaises, qui brille de blancheur. Il est situé à 15 km à l'est de la ville de Berat. Tous ces massifs se prolongent assez loin en direction de l'Adriatique sous forme de vallonnements composés par des collines molassiques néogènes au sommet desquels sont implantées plusieurs cités. À l'autre extrémité à l'est, à la frontière de la Grèce et de la République de Macédoine du Nord, on a les lacs glaciaires d'Ochrid et Prespa situés à 1500-1800 m au-dessus du niveau de la mer. Le bassin de Korçë avec le lac intramontagnard de Maliq, situé au sud-est de l'Albanie, est entouré de moyennes montagnes qui culminent à l'est avec la Morava (1808 m) et le massif du Mali i Thatë (2028 m). Il s'est formé après que la mer s'est retirée à la fin du Miocène et que les fossés fluviolacustres du Pliocène se sont modifiés au Quaternaire où moment où se forment les lacs d'Ochrid et Prespa.

---

<sup>180</sup> PËRZHITA 2011, p. 467-478 ; PËRZHITA 2004, p. 57-80.

### 1.1.3. Les paysages épirotes (fig. 5)

L'Épire est constitué traditionnellement de trois régions qui correspondaient à trois grandes ethnies différentes : les Chaônes dans la région de Bouthrôtos et Phoinikè, les Molosses dans la région de Dodone et Ioannina, et les Thesprôtes au sud. La côte épirote commence à l'entrée du canal d'Otrante qui marque aujourd'hui le partage entre les mers Adriatique et Ionienne. Au nord, la Vjosë, l'antique Aôos, marque la frontière naturelle avec l'Illyrie méridionale. À l'est, la séparation avec la Macédoine et la Thessalie se fait par le massif du Pinde où la Vjosë prend sa source, et au sud l'Épire s'étend jusqu'au golfe d'Ambracie, aux frontières de l'Acarnanie. La ligne côtière est très rocheuse, avec au nord les Monts Acrocéarauniens qui tombent à pic sur la mer, avec une côte rectiligne mais découpée avec plusieurs baies pouvant servir d'abri (Gramamta, Sagiada, Igoumetisa, Saint-Jean, Nicopolis, Ambracie). Essentiellement montagneuse, l'Épire présente aussi quelques plaines baignées par les fleuves : celle de Bouthrôtos, la plaine du Kalamas, celle du cours inférieur de l'Achéron, et la grande plaine entre Preveza et Arta. À l'intérieur, la vallée du Drinos et le bassin lacustre de Ioannina sont les parties les plus riches de l'Épire<sup>181</sup>. Les vallées de la Vjosë et du Drinos favorisent la communication entre la côte et les villes illyriennes de l'intérieur des terres. La vallée de Kseria permet d'accéder facilement au cours supérieur du Kalamas ; de là, des routes différentes conduisent à Rogous (Buchetium) et Arta sur la rive nord du golfe d'Ambracie. Un autre passage donne facilement accès à Dodone et au bassin de Ioannina. Ces plaines ont un sol fertile du fait des alluvions, mais sont de petites dimensions par rapport à celles d'Illyrie et de Macédoine. L'intérieur de l'Épire se caractérise par ses chaînes de montagnes calcaires, parallèles à la côte, qui rendent difficiles les communications est/ouest<sup>182</sup>.

Au nord, la profonde baie de Vlora avec la colonie d'Orikos, est séparée de la mer Adriatique par le promontoire rocheux qui forme l'extrémité des monts Acrocéarauniens. La péninsule sépare la mer de la baie de Vlora sur une longueur d'environ 15 km, avec une largeur qui atteint 4,5 km. Au nord-ouest du Karaburun, à Kepi Gjuhëzës, se trouve la caverne de Haxhi Alisë, un nom célèbre dans l'histoire de la piraterie maritime pendant l'occupation ottomane, qui constitue le point le plus occidental de l'Albanie. Le Karaburun présente aussi d'autres criques comme celle de Grammata célèbre pour ses inscriptions rupestres depuis l'Antiquité qui attestent que les voyageurs pouvaient ici faire escale avant de poursuivre pour

---

<sup>181</sup> Elles sont situées approximativement à 500 m au-dessus du niveau de la mer.

<sup>182</sup> HAMMOND 1982A, p. 619-656.

la traversée du canal d'Otrante<sup>183</sup>. Cette partie de la côte ionio-adriatique, battue par les vents d'ouest, est extrêmement dangereuse pour la navigation. Dans la partie haute du massif, il y a trois chaînes : le Korës à 826 m au-dessus du niveau de la mer, le Dafinë à 732 m et l'Ilqës à 687 mètres. La côte est très sauvage, avec des plages immaculées uniques sur la côte albanaise. Géologiquement, le massif de Karaburun est composé de calcaire de la période paléocène, une pierre au grain fin et dur ressemblant à du marbre, qui a été utilisée depuis l'Antiquité notamment pour construire les parties nobles des édifices d'Apollonia. Le Château de Porto Palerme (en Albanais Kalaja e Porto Palermos) est une forteresse située près de Himara dans le sud de l'Albanie. La forteresse a abrité le gouverneur ottoman Ali Pasha, puis a servi de base sous-marine aux Soviétiques.

Plus au sud le long de la côte ionienne, au pied des pentes ouest des hauts plateaux, s'étendent sur des dizaines de kilomètres des magnifiques plages jusqu'à Saranda et le lac de Bouthrôtos en face de l'île de Corcyre. Les ruines de l'ancienne ville se trouvent sur un promontoire rocheux à l'angle sud-ouest du lac dont les eaux rejoignent la mer par le Canal de Vivar, qui a une longueur d'environ 2,5 km. Le lac et ses environs ont été formés au Quaternaire. Au sud du canal, la plaine lagunaire a été drainée par les flux constants des rivières Bistricë et Pavlë. Vers 100 av. J.-C., la plaine était assez large pour accueillir les troupes romaines.

Après Bouthrôtos, on arrive à la baie de Sagiada avec les ports de Phtelia, de Kataïto, et de Pagania. La baie de Sagiada est peu profonde, avec une côte rocailleuse qui se termine à l'embouchure du Kalamas (ancienne Thyamis) et le port d'Igoumenitsa. Au sud commence la région Thesprôte ; la côte est moins sinueuse et marquée seulement par deux baies, celle de Saint-Jean à l'embouchure de l'Achéron, et celle de Nicopolis délimitée au sud par le cap Mytikas qui marque l'entrée du golfe d'Ambracie où en 31 av. J.-C. s'est déroulée la bataille d'Actium. Pour commémorer sa victoire, Auguste fonda à proximité la ville de Nicopolis.

Dominée par la principale chaîne du Pinde, qui s'étend du nord au sud avec une altitude moyenne de 1800 mètres, l'Épire reste isolée du reste de la Grèce par l'absence d'un passage naturel permettant une communication est/ouest<sup>184</sup>. À l'intérieur des terres, le relief est très

---

<sup>183</sup> Les inscriptions ont été publiées par P. Cabanes dans HAJDARI *et alii*, 2007, p. 353-394 et *CIGIME III*, p. 159-164. On y trouve les noms de Marc-Antoine et de Pompée, et divers dessins, parmi lesquels des navires, des ancres, des boucliers, etc.

<sup>184</sup> L'enfoncement Ambracien est une dépression majeure tectonique (graben post-orogénique) dans le sud-ouest de l'Épire, situé dans la zone dite ionienne entre la chaîne Hellénide de la montagne du Pinde et la côte ionienne. Le golfe d'Ambracie et ses trois lagunes situées sous le niveau de la mer, mesure 35 km d'est en ouest et 10 km du nord au sud. WISEMAN – ZACHOS 2003, p. 157-198.

montagneux et entrecoupé de vallées permettant une vie économique fondée sur la transhumance, mais qui ne communiquent pas entre elles. La Chaonie est traversée par la vallée du Drin avec les massifs de Kurveleshi et Tsamantas sur la rive gauche, et les massifs de Trebenishta et du Gramos sur la rive droite. Cet ensemble montagneux est limité au sud par la vallée du Kalamas. La vallée du Drinos est un axe de communication important commandé par les villes d'Antigonea et d'Hadrianopolis pendant l'époque hellénistique et romaine. Le col de Muzina permet de rejoindre la vallée de la Vjosë et la côte adriatique. L'affluent de la Bistricë permet une communication directe avec Phoinikè et Saranda<sup>185</sup>. À l'est de la vallée du Drinos, dans la la préfecture actuelle de Gjirokastra, on peut rejoindre la vallée de Pogoni qui sert de camp de base pour l'ascension du Nemërçkë, la chaîne de montagne la plus élevée de toute la province qui culmine avec le pic Papingut à 2489 m, près de la frontière avec la Grèce. La montagne Lunxhëria continue vers le sud et le mont Bureto (1763m) est connue pour ses nombreuses sources, notamment celle de Glina réputée pour son eau minérale aux vertus thérapeutiques.

La Molossie est centrée autour du lac de Ioannina qui est aussi une des villes principales de la Grèce nord-occidentale. La région est célèbre pour le sanctuaire de Dodone, le plus ancien du monde grec puisqu'il est connu d'Homère<sup>186</sup>. La région est fameuse pour la beauté de ses paysages, les hautes falaises calcaires du Tymphée, la gorge profonde de Vikos, les vastes forêts de chênes, puis de conifères ; la route de Ioannina à Metsovo vers la Thessalie est difficile, de même que la route qui conduit vers la Macédoine par Konitsa et Kastoria. Cette région très montagneuse n'est pas très riche du point de vue économique, car elle vit essentiellement de l'élevage fondé sur la pratique de la transhumance.

La Thesprotie, à part la plaine située autour du golfe d'Ambracie, est aussi une région très montagneuse avec toute une série de chaînes orientées nord-sud qui interdisent une communication est-ouest autrement que par les vallées fluviales de l'Achéron et du Louros (antique Aphas). D'ouest en est, on a successivement les Monts Parga le long de la côte, les Monts Paramynthas et Souli séparés par la vallée du Kokytos, et plus à l'est aux confins de la Molossie, les Monts Olytsika, Thesprotika et Xérovouni.

---

<sup>185</sup> Gjirokastra, est surnommée la "ville de pierre" de l'époque ottomane, elle fait partie du patrimoine mondial de l'UNESCO ; BAÇE 1981 p. 63-66.

<sup>186</sup> *Iliade* 2, 749–750; 14, 327–330; 16, 233–235 ; 19, 96–299.



#### 1.1.4. Climat, faune et flore

Les mers Adriatique et Ionienne ont une grande importance géographique et économique. Les régions côtières bénéficient d'un climat méditerranéen de type subtropical, chaud l'été et tempéré l'hiver, avec de bonnes précipitations au printemps et à l'automne, du fait des barrières montagneuses. Dès qu'on s'avance vers l'intérieur des terres, l'altitude augmentant, le climat devient continental et de type alpin avec des hivers très rigoureux. Les reliefs en prévalence karstiques sont assez riches en nappes aquifères qui permettent le développement de l'agriculture favorisée par la fertilité des plaines alluviales<sup>187</sup>.

Ce climat est favorable à la riche couverture forestière des montagnes, aussi bien en chênes qu'en conifères. Ces forêts abritent une faune variée : ours, loups, renards, chacals, cervidés, sangliers. Bien que cette couverture forestière ait considérablement diminué au cours des siècles, ce qui a entraîné une érosion plus active et de forts colluvionnements qui ont développé les zones de marécages dans les plaines, encore aujourd'hui le territoire albanais n'a pas moins de 14 types de chauves-souris et 350 oiseaux. En aire illyro-épirote, il y a beaucoup de reptiles et on a recensé 260 espèces de poissons. Ces territoires ont également une riche flore avec 3.221 types de plantes différentes recensées. Parmi elles, 489 sont spécifiques aux Balkans et 40 sont spécifiques à l'Albanie. On retrouve le maquis méditerranéen jusqu'à une hauteur de 800 m avec comme caractéristique le chêne sauvage. Le bois et la poix, auxquels s'ajoutent les gisements de bitume dans la région d'Apollonia, constituent les principales ressources naturelles indispensables à l'industrie navale dans l'Antiquité. Les montagnes sont également riches en gisement métallifères. Quant à l'élevage et aux productions agricole, les régions illyro-épirotes ne sont pas connues pour être des zones d'exportation comme l'étaient la Sicile ou la Grande Grèce, mais elles semblent avoir permis une production suffisante pour nourrir ses populations<sup>188</sup>.

---

<sup>187</sup> *G.J. F. SH*, 2, p. 98-108.

<sup>188</sup> *Ibidem*, p. 299-304 et 326-348.

## 1.2. La carte des populations (fig. 1, 2, 6, 7)

Les tribus illyriennes occupent une zone de 240 km<sup>2</sup>, caractérisée par un relief rude de plateaux et hautes montagnes séparées par de nombreux cours d'eau et occupant la partie ouest et nord-ouest de la péninsule balkanique jusqu'à la côte adriatique. Ce relief compartimenté explique sans doute en partie la répartition des populations en plusieurs sous-ensembles ethniques. Elles composent une grande unité ethno-linguistique qui se distingue par sa langue, l'illyrien, son onomastique, et sa culture prise au sens large. Les auteurs anciens connaissent les noms de différentes tribus et arrivent à les localiser géographiquement, notamment par rapport aux fleuves, mais il est difficile de délimiter avec précision tant l'espace illyrien lui-même que ses subdivisions, car pour ces populations en grande partie semi nomades pratiquant la transhumance, les frontières étaient mobiles et ne devaient pas correspondre aux représentations que nous en avons aujourd'hui, et il en va de même pour la notion d'appartenance ethnique. Tout au long de leur histoire, les Illyriens n'ont jamais constitué une unité politico-étatique, même au sein de l'administration romaine<sup>189</sup>. Dans ce travail on ne retiendra que les populations que l'on situe traditionnellement en Illyrie méridionale dont la limite nord peut être fixée au bassin du Drin et autour du lac de Shkodra, et les populations épirotes au sud de la Vjosë. La question se posait d'inclure ou non les Dardaniens dont le territoire occupait le nord-est de l'actuelle Albanie, et les Paioniens sur le territoire de l'actuelle République de Macédoine du Nord. Dans la littérature scientifique ces tribus ne sont pas considérées comme appartenant *stricto sensu* à l'Illyrie méridionale, et par ailleurs, étant situées en dehors de l'actuelle Albanie, se posait le problème de l'accès à la documentation. On ne les a donc pas intégrés à notre étude, même s'ils appartiennent à la grande famille illyrienne.

L'objet de ce chapitre est donc de déterminer le positionnement géographique de ces différentes tribus avec éventuellement leurs déplacements au cours du temps, à partir des sources littéraires et épigraphiques. Les sources archéologiques ne sont pas utilisables car il n'y a pas de différence perceptible dans la culture matérielle des différentes tribus illyriennes. Par ailleurs la localisation géographique à partir des auteurs anciens pose des problèmes car ils se contredisent ou semblent faire des confusions. Cela est dû au fait que souvent ils n'ont pas une connaissance directe de ces régions, et qu'ils écrivent à des périodes différentes ; or la

---

<sup>189</sup> Sous Auguste, la région est divisée entre les provinces de Pannonie et de Dalmatie cf. DUSANIC 1977, p. 52-94.

géographie historique des régions illyriennes a forcément évolué entre le VII<sup>e</sup> siècle et l'arrivée des Romains. La description se fera du nord vers le sud, et on examinera successivement le cas des Autariates et Ardaeens, Labéates, Pénestes, Parthins, Bryges, Enchéléens, Dassarètes, Taulantins et Atintanes avec les Bylliones et Amantes, pour l'Illyrie méridionale. En Épire, la situation est beaucoup plus simple car on distingue sans ambiguïté les trois grandes tribus Chaones, Thesprôtes, et Molosses (**fig. 6 et 7**).



**Fig. 6:** carte des populations antiques de l'Illyrie méridionale et Épire.



Fig. 7 : localisation des tribus illyriennes à la fin du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

## 1.2.1. Les tribus illyriennes

### 1.2.1.1. Les Autariates et Ardiaiens

Absents chez le Pseudo-Skylax et le Pseudo-Skymnos<sup>190</sup>, les Ardiaiens sont mentionnées par Strabon, à l'occasion d'un conflit contre les Autariates pour contrôler des salines situées vraisemblablement sur leurs frontières communes. Strabon écrit :

« Εἴθ' ὁ Νάρων ποταμὸς καὶ οἱ περὶ αὐτὸν Δαόριζοι καὶ Ἀρδιαῖοι καὶ Πληραῖοι, ὧν τοῖς μὲν πλησιάζει νῆσος ἢ μέλαινα Κόρκυρα καλουμένη καὶ πόλις, Κνιδίων κτίσμα, τοῖς δὲ Ἀρδιαίοις ἢ Φάρος, Πάρος λεγομένη πρότερον· Παρίων γάρ ἐστι κτίσμα.

*Ensuite on a le fleuve Narôn, et, dans son voisinage, les Daorizes, les Ardiaiens et les Pléraiens ; les uns sont dans le voisinage de l'île qu'on appelle Corcyre-la-Noire et de la ville de même nom, fondation des Cnidiens ; les Ardiaiens eux dans le voisinage de l'île Pharos, appelée primitivement Paros car elle est une fondation des Pariens.»<sup>191</sup>.*

Et un peu nplus loin :

« Αὐταριαῖται μὲν οὖν τὸ μέγιστον καὶ ἄριστον τῶν Ἰλλυριῶν ἔθνος ὑπῆρξεν, ὃ πρότερον μὲν πρὸς Ἀρδιαίους συνεχῶς ἐπολέμει περὶ ἄλῶν ἐν μεθορίοις πηγνυμένων...

Quant aux Autariates, ils ont été jadis la plus grande et la plus valeureuse des tribus illyriennes. Ils étaient au départ continuellement en guerre contre les Ardiaiens à cause de salines qui se trouvaient sur leurs frontières... »<sup>192</sup>.

Strabon récupère ici une tradition déjà établie au IV<sup>e</sup> siècle avec Aristote <sup>193</sup> :

« Ἐν Ἰλλυριοῖς δὲ τοῖς Ἀρδιαίοις καλουμένοις, παρὰ τὰ μεθόρια τῶν Αὐταριατῶν κἀκείνων, φασὶν ὄρος εἶναι μέγα, τούτου δὲ πλησίον ἄγκος, ὅθεν ὕδωρ ἀναπηδᾷ, οὐ πᾶσαν ὥραν ἀλλὰ τοῦ ἡρος, πολὺ τῷ πλήθει, ὃ λαμβάνοντες τὰς μὲν ἡμέρας ἐν τῷ στεγνῷ φυλάττουσι, τὰς δὲ νύκτας εἰς τὴν αἰθρίαν τιθέασι. καὶ πέντε ἢ ἕξ ἡμέρας τοῦτο ποιησάντων αὐτῶν πῆγνυται τὸ ὕδωρ, καὶ γίνεται κάλλιστον ἅλας, ὃ ἔνεκεν τῶν βοσκημάτων μάλιστα διατηροῦσιν· οὐ γὰρ εἰσάγονται πρὸς αὐτοὺς ἅλας διὰ τὸ κατοικεῖν πόρρω αὐτοὺς θαλάσσης καὶ εἶναι αὐτοὺς ἀμίκτους. πρὸς οὖν τὰ βοσκήματα πλείστην αὐτοῦ χρεῖαν ἔχουσιν· ἀλίζουσι γὰρ αὐτὰ δις τοῦ ἐνιαυτοῦ. ἐὰν δὲ μὴ ποιήσωσι τοῦτο, συμβαίνει αὐτοῖς ἀπόλλυσθαι τὰ πλείστα τῶν βοσκημάτων.

*Parmi les Illyriens qui s'appellent les Ardiaiens le long de la frontière entre eux et les Autariates, ils disent qu'il y a une grande montagne avec à proximité un vallon d'où l'eau jaillit, pas à toutes les saisons mais seulement au printemps, en quantité considérable ; ils prennent cette eau pour la mettre à l'abri pendant les journées, et la sortir à l'air libre la nuit. Au bout de cinq ou six jours de cette opération, l'eau durcit et devient un sel de très bonne qualité qu'ils conservent spécialement pour le bétail ; en effet ils n'importent pas de sel car ils vivent loin de la mer et ne commercent pas avec les autres peuples. Par conséquent, ils en*

---

<sup>190</sup> Sur les périples de Pseudo-Skylax et pseudo-Skymnos pour la côte Est en Adriatique cf. LAMBOLEY 2018, p. 265-281 (avec bibliographie)

<sup>191</sup> Strabon VII, 5, 5.

<sup>192</sup> Strabon VII, 5, 11.

<sup>193</sup> Aristote, *De mirabilibus auscultationibus*, 844 b, 138.

*ont grandement besoin pour le bétail; car ils leur donnent du sel deux fois par an. S'ils ne le font pas, la plupart des bovins meurent.»*

Ainsi, selon Strabon, les Ardiaïens se situent à l'intérieur des terres dans la région comprise entre le fleuve Naron et le lac de Shkodra. Le Pseudo-Skylax connaît les Autariates qu'il situe dans cette même région, ce qui est cohérent avec la mention des conflits frontaliers entre les deux peuples, mais ces derniers se trouvent très certainement sur la côte. Cela explique pourquoi les Ardiaïens pourtant bien connus des sources grecques au IV<sup>e</sup> siècle puisqu'ils sont cités par Aristote, ne sont pas cités par le Pseudo-Skylax qui s'intéresse seulement à la géographie des côtes. Une inscription datée au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., retrouvée à Dodone, mentionne un ethnique qui pourrait être celui des Ardiaïens ; c'est une dédicace gravé sur une cnémide droite en bronze faite par un certain Γάνγριος Ἀρδιαῖ[ος]<sup>194</sup>.

Un autre problème est que l'île de Pharos se situant plus au nord de l'île de Corcyre la Noire, il faut inclure aussi dans la région les Pléraiens cités par Strabon mais inconnus du Pseudo-Skylax et d'Aristote. La localisation des Ardiaïens plus au nord, le long de la vallée du Naron est donc la plus plausible<sup>195</sup>. Les Pléraiens se situeraient alors plus au sud, mais les deux tribus sont frontalières entre elles ainsi qu'avec les Autariates qui s'étendent le long de la côte jusque dans la région du lac de Shkodra.

Si les Pléraiens sont quasiment absents des sources, les Ardiaïens eux sont un peuple très connu durant la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle où ils connaissent leur apogée sous le règne d'Agron et Teuta qui tiennent sous contrôle tout l'Adriatique méridionale, ce qui entraîne l'intervention de Rome<sup>196</sup>. Le roi Agron, vers 232-231, s'était même rendu maître de l'Étolie qui était alors une grande puissance militaire, et il s'était aussi emparé de Dyrrhachion et de Phoinikè. Après leur défaite qui marque la fin de la troisième guerre d'Illyrie contre Rome, ils disparaissent de la scène politique. Pour Polybe leur résistance a été faible et ils sont tombés dès la première bataille<sup>197</sup>, et Strabon ajoute qu'ils ont été envoyés dans les zones reculées et montagneuses<sup>198</sup>.

F. Papazoglou elle, ne voit pas les Ardiéens près de la mer et les place dans l'arrière-pays de Rhizon et Butheo et dans les environs du lac de Shkodra, là où apparaissent les Labéates,

---

<sup>194</sup> CIGIME III, n° 485.

<sup>195</sup> Pour M. ŠAŠEL KOS, il ne fait pas de doute que les Ardiaïens et les Autariates sont frontaliers, et que les Ardiaïens se situent dans la région du Naron : ŠAŠEL KOS 2005, p. 177.

<sup>196</sup> Tite-Live XXVII, 30, 13.

<sup>197</sup> Polybe II, 10 et 12.

<sup>198</sup> Strabon VII, 5, 1.

avec au nord les Autariates comme voisins<sup>199</sup>. Cette thèse qui a aussi les faveurs de P. Cabanes, repose sur le témoignage de Tite-Live qui assimile les Labéates aux Ardiaiens au temps du Philippe V de Macédoine<sup>200</sup>. Une telle hypothèse est incompatible avec les informations fournies par le Pseudo-Skylax et Aristote, et même avec celles de Strabon qui concernent l'époque romaine.

En résumé, il faut retenir que la tribu principale qui occupe la région comprise entre la vallée du Naron et le lac de Scodra est celle des Autariates. Dans l'arrière-pays on peut localiser deux autres tribus, sans doute de moindre importance à l'origine, celle des Ardiaiens au nord en face de Pharos, et celle des Pléraiens plus au sud en face de Corcyre la Noire. Au III<sup>e</sup> siècle, les Ardiaiens prennent de l'importance politique et conquièrent des territoires sur les Autariates jusqu'à prendre le contrôle de toute la côte adriatique depuis la région des Daorses à l'embouchure du Naron jusqu'à celle des Labéates autour du lac de Scodra. Il est possible qu'à cette époque, leur capitale se situe à Rhizon, actuellement au Montenegro.

#### 1.2.1.2. Les Labéates

Ce peuple proprement illyrien n'est mentionné qu'à l'époque romaine pendant la troisième guerre d'Illyrie entre 169-168 av. J.-C. Leur territoire s'étend autour du lac de Shkodra, avec pour limite méridionale la *chora* de Lissos, peut-être la vallée du Mat, et au nord le territoire des Ardiaiens autour de Rhizon<sup>201</sup>. Ils sont connus de Polybe qui est notre source la plus ancienne<sup>202</sup> :

« Ὁ δὲ Πάνταυχος ἐξ αὐτῆς ποιησάμενος τὴν ὁρμὴν καὶ παραγενόμενος εἰς Μετέωνα τῆς Λαβεάτιδος κἀνταῦθα συμμίξας τῷ Γενθίῳ ταχέως παρεστήσατο τὸν νεανίσκον πρὸς τὸ κοινωνεῖν τῷ Περσεῖ τῶν αὐτῶν ἐλπίδων.

*Pantauchos se mit en route aussitôt et se rendit à Météon, en Labéatide, où il trouva Gentius. Il eut bientôt décidé ce jeune homme à partager la fortune et les chances de Persée. »*

Météon correspond à l'actuelle Medun au nord-est de Podgorica au Montenegro. La présence du Roi Genthios chez les Labéates est aussi attestée par Tite-Live quand il dit « Persée ramena ensuite son armée en Pénestie et marcha sur la ville d'Oénée pour la soumettre ; outre l'avantage de sa position, elle lui ouvrait l'entrée du pays des Labéates sur

---

<sup>199</sup> PAPAZOGLU 1963, p. 84-86, et 1978, p. 90.

<sup>200</sup> CABANES 1988, p. 67.

<sup>201</sup> CABANES 1988, p. 66-67.

<sup>202</sup> Polybe XXIX, 3, 5.

lesquels régnait Genthios<sup>203</sup>». Le fait que Genthios règne sur les Labéates ne lui confère pas forcément une origine labéate ; il peut provenir d'une autre tribu et avoir étendu son pouvoir sur eux. Il semble cependant que la capitale de son royaume se trouve bien chez les Labéates.

Jusqu'à présent on ne peut pas expliquer le rôle des Labéates avant la période romaine, non plus que leurs relations avec les Ardiaïens. Il est possible que ce soit le déclin de ces derniers, après l'échec de Teuta, qui les fasse émerger sur la scène politique. Il est intéressant de noter que dans les sources latines, Genthios est désigné comme étant le dernier roi des Illyriens.

### 1.2.1.3. Les Pénestes

Selon les sources disponibles, Les Pénestes n'apparaissent que tardivement comme les Labéates ; ils sont mentionnés pour la première fois par Tite-Live lors des événements de la troisième guerre de Macédoine<sup>204</sup>. Il n'y a aucune raison de les identifier avec le peuple homonyme de Thessalie<sup>205</sup>. Le récit de Tite-Live permet de les localiser au nord du lac Ohrid, dans un territoire limitrophe avec les Dassarètes et les Parthins au sud, les Dardaniens au nord (dont ils sont séparés par le Mont Scordus) et à l'est avec la Macédoine. Apparemment le territoire de cette tribu n'atteignait pas la côte adriatique, mais à l'ouest il permettait d'atteindre celui des Labéates. Leur capitale est la ville d'Uscana qui doit se situer dans la région de Dibra (Albanie), dans la vallée du Drin Noir<sup>206</sup>. La région semble densément peuplée, car Tite-Live mentionne l'existence de 11 forteresses et donne les noms, outre celui d'Uscana, de Draudacum et Oénéus<sup>207</sup>:

*« Perseus praesidio Uscanae imposito, multitudinem omnem deditiorum, quae prope numero exercitum aequabat, Stuberam abducit. Ibi Romanis (quattuor millia autem hominum erant), praeter principes, in custodiam civitatum divisit, Uscaenensibus Illyrisque vneditis, in Penestiam exercitum reducit ad Oaeneum oppidum in potestatem redigendum. Et alioqui opportune situm, et transitus ea est in Labeates, ubi Gentius regnabat. Praterenti frequens castellum, Draudacum nomine, peritorum quidam regionis ejus « nihil Oaeneo capto opus esse, ait, nisi in potestate et Draudacum sit : opportunius etiam ad omnia positum esse ». Admoto exercitu, omnes extemplo dederunt sese. Qua spe celeriore deditioe*

---

<sup>203</sup> Tite-Live, XLIII 19, 3 : *Perseus...in Penestiam exercitum reducit ad Oaeneum oppidum in potestatem redigendum et alioqui opportune situm, et transitus ea est in Labeates, ubi Gentius regnabat.*

<sup>204</sup> Tite-Live XLIII, 10 et 20-23.

<sup>205</sup> DUCAT 1993, p. 211-217 ; DUCAT 1994 ; sur le pénestes étrusque cf. HEURGON 1959, p. 713-723.

<sup>206</sup> Tite-Live XLIII, 20 : *« inde frumento complurum sumpto, jussoque apparatu oppugnadorum urbium sequi, tertio die ad Uscanam, Penestiae terra ea maxima urbs est, posuit castra. Ensuite il s'approvisionna en blé pour plusieurs, et ayant donné l'ordre que le matériel de siège le suive, le troisième jour il établit son camp près d'Uscana, qui est la plus grande ville du pays des Pénestes. »*

<sup>207</sup> Tite-Live XLIII, 21.



*erectus, postquam animadvertit quantus agminis sui terror esset, undecim alia castella eodem metu in potestatem redigit.*

Persée, après avoir placé une garnison dans Uskana, conduisit à Stubera tous ses prisonniers dont la multitude égalait presque une armée. Ne gardant auprès de lui que les chefs, il distribua les soldats romains au nombre de 4000 dans les villes où ils devaient rester prisonniers, et fit vendre les Uscaniens et les Illyriens. Il ramena son armée dans la Pénestie et marcha sur la ville d'Oénée qu'il voulait soumettre ; cette ville, outre l'avantage de la position, lui ouvrait l'entrée du pays des Labéates sur lesquels régnait Gentius. Comme il passait auprès d'une place forte assez peuplée, nommée Draudacum, un de ceux qui connaissaient le pays lui fit remarquer que la prise d'Oénée était absolument inutile s'il n'était maître aussi de Draudacum dont la situation était plus avantageuse sous tous les rapports. Persée fit avancer ses troupes et la place se rendit aussitôt. Encouragé par un succès plus prompt qu'il ne l'avait espéré, et voyant la terreur que son armée inspirait, il en profita pour réduire onze autres forteresses. ».

À noter que l'historien latin distingue les Pénestes des Illyriens de Genthios. Il s'agit d'une distinction politique et non pas ethnique. À l'époque de la troisième guerre de Macédoine, les Illyriens sont ceux du royaume de Genthios dont a vu qu'il allait de l'embouchure du Naron jusqu'au sud de l'Aôos. L'origine macédonienne des Pénestes soutenue par F. Papazoglou et la plupart des chercheurs balkaniques sur la base du témoignage de Tite-Live ne tient pas<sup>208</sup>. On peut d'ailleurs observer que Tite-Live utilise bien le mot « Illyrie » pour désigner la région qui s'étend entre la Pénestie et la région de Scodra<sup>209</sup>.

#### **1.2.1.4. Les Parthins**

C'est l'une des plus grandes tribus d'Illyrie méridionale qui occupe une position stratégique lui conférant un rôle important lors des conflits militaires. Ils sont mentionnés par de nombreux témoignages d'auteurs de l'époque romaine, comme Tite-Live, César, Strabon, Appien, Dion Cassius, Pline l'Ancien, mais ils ne sont pas connus des auteurs antérieurs<sup>210</sup>. On peut les localiser entre la plaine de Tirana au nord, dans l'arrière-pays de Dyrrhachium et d'Apollonia, et le fleuve Seman (Apsus) au sud ; à l'époque de Strabon ils ne semblent pas atteindre la côte, mais ils sont en contact direct avec les Bylliones, les Taulantins et les Bryges

---

<sup>208</sup> PAPAZOGLU 1988, p. 74-77. PROEVA 1990, p. 192-199.

<sup>209</sup> Tite-Live XLIII, 22 : «*Hi, transgressi jugum Scordi montis, per Illyrici sollitudines quas de industria populando Macedones fecerant ne transitus faciles Dardania in Illyricum aut Macedoniam essent, Scodram labore ingenti pervenerunt.* Ceux-ci (les ambassadeurs de Persée), après avoir franchi le col du Mont Scordus, et traversé les régions de l'Illyrie que les Macédoniens avaient volontairement désertifiées pour rendre difficile l'accès en Illyrie et en Macédoine, arrivèrent à grand peine à Scodra. »

<sup>210</sup> Appien, *Guerres civiles*, V, 75 ; Dion Cassius XLI, 49, 2 ; Pline h. n. III, 145 ; César, *Bellum civile*, III, 41, 1 ; Strabon VII, 7, 8.

selon le témoignage de Strabon<sup>211</sup>. Selon Dion Cassius, Dyrrhachion avant l'arrivée des colons était un territoire parthin<sup>212</sup>: « ...Τὸ δὲ Δυρράχιον ἐν τῇ γῆ τῇ πρότερον μὲν Ἰλλυριῶν τῶν Παρθινῶν... Dyrrhachion est situé sur la terre qui appartenait autrefois aux Illyriens Parthins... ». La fondation de la colonie a bien sûr amputé leur territoire, et les a repoussés vers l'intérieur des terres. César les localise sur la rive droite du fleuve<sup>213</sup>:

« *Caesar postquam Pompeium ad Asparagium esse cognovit, eodem cum exercitu profectus expugnato in itinere oppido Parthinorum, in quo Pompeius praesidium habebat.* César ayant appris que Pompée était près d'*Asparagium* y marcha avec son armée, et prit en chemin la ville des Parthins où Pompée avait mis sa garnison ».

Il est difficile d'identifier la ville d'*Asparagum*. N. Ceka propose la citadelle de Berat<sup>214</sup>. Rien ne confirme cette hypothèse mais on peut noter que leur *oppidum* contrôlé par Pompée est pris par César avant qu'il ne poursuive son ennemi sur la rive droite du *Genusus*. Selon Tite-Live les Parthins se situent après les Pénestes et ne sont pas loin de Dyrrhachion<sup>215</sup>. Seul Pline précise qu'ils ont les Dassarètes dans leur arrière-pays<sup>216</sup>.

D'après ces données qui, si elles manquent parfois de précision ne sont pas contradictoires, on voit que les Parthins s'étendent à l'intérieur des terres à l'est de Dyrrhachion et d'Apollonia, tout au long du cours du *Genusus*. La vallée de ce fleuve a servi comme axe de circulation de première importance puisque les Romains y construiront la *via Egnatia*. Les Parthins contrôlent donc le parcours qui reliait la côte Adriatique à l'Égée et au Pont Euxin à travers la Macédoine<sup>217</sup>. On connaît très mal l'organisation sociale et politique de ce peuple qui n'a jamais constitué un royaume illyrien. Un sceau en terre cuite trouvé au

---

<sup>211</sup> Strabon VII, 7, 8 : « ἀναμέμκται δὲ τούτοις τὰ Ἰλλυρικὰ ἔθνη τὰ πρὸς τῷ νοτίῳ μέρει τῆς ὀρεινῆς καὶ τὰ ὑπὲρ τοῦ Ἰονίου κόλπου. Τῆς γὰρ Ἐπιδάμνου καὶ τῆς Ἀπολλωνίας μέχρι τῶν Κεραυνίων ὑπεροικοῦσι Βυλλιονέες τε καὶ Ταυλάντιοι καὶ Παρθίνοι καὶ Βρυῆγοι. *À ceux-ci se mêlent les tribus illyriennes qui se trouvent dans la partie sud de la région montagneuse et tout autour du golfe ionien ; en effet d'Épidamnos et Apollonia jusqu'aux Monts Acrocérauniens habitent les Bylliones, les Taulantins, les Parthins et les Bryges.* »

<sup>212</sup> Dion Cassius XLI, 49, 2.

<sup>213</sup> César, *Bellum civile*, III, 41, 1.

<sup>214</sup> CEKA 2014, p. 165.

<sup>215</sup> Tite-Live XLIII, 21 : « *inde post dies paucos M. Trebellium Fregellanum cum satis valida manu in Penestas misit ad obsides ab iis urbibus, quae in amicitia cum fide permanserant, accipiendos ; procedere etiam in Parthinos — ei quoque obsides dare pepigerant — iussit. Ab utraque gente sine tumultu exigit. Penestarum equites Apolloniam, Parthinorum Dyrrachium - tum Epidamni magis celebre nomen Graecis erat - missi.* Peu de jours après, il envoya M. Trébellius de Frégelles en Pénestie, avec un corps assez considérable, pour recevoir les otages des villes qui étaient restées amicalement fidèles. Il lui avait ordonné de s'avancer jusque dans le pays des Parthins qui étaient également convenus de donner des otages. Les deux nations obéirent sans difficulté. Les otages des Pénestiens furent envoyés à Apollonie, et ceux des Parthins à Dyrrhachion, ville alors plus connue des Grecs sous le nom d'Épidamnos. »

<sup>216</sup> Pline, *H. N.* III, 26, (23), 4 : « *A Lisso Macedonia provincia : gentes Partheni et a tergo eorum Dassaretae, montes Candavia a Dyrrachio LXXVII p.* À Lissos commence la province de Macédoine : les peuples Parthins, et en arrière les Dassarètes ; les monts de la Candavie, à 78.000 pas de Dyrrachium. »

<sup>217</sup> DENIAUX 2002, p. 67.

*prytaneion* de la cité de Gitan en Thesprotie, présente la tête de Zeus Parthin avec l'inscription *Parthinion*. Elle est datée vers 172 av. J.-C. Selon N. Ceka ce sceau prouve que les Parthins constituaient un État qu'il désigne comme le *Koinon* des Parthins<sup>218</sup>. Comme d'autres tribus illyriennes, ils apparaissent dans les sources au moment des guerres contre Rome. Au printemps 168, Tite-Live indique que les troupes romaines se sont réunies sur les bords du *Genusus* et qu'ils ont des Parthins comme auxiliaires<sup>219</sup>:

« *Anicius praetor eo tempore Apolloniae auditis quae in Illyrico gererentur praemissisque ad Appium litteris, ut se ad Genusum opperiretur, triduo et ipse in castra venit et ad ea quae habebat auxilia a Parthinorum iuventute adiunctis duobus milibus peditum et equitibus ducentis...* »

Le préteur Anicius qui se trouvait à ce moment-là à Apollonia, ayant appris ce qui se passait en Illyrie et ayant envoyé une lettre à Appius pour qu'il l'attende près du Genusius, en trois jours se rendit lui-même au camp et ajouta aux troupes qu'il avait les auxiliaires envoyés par les Parthins, au nombre de deux mille fantassins et de deux cents chevaux ... »

Cela montre que les Parthins ont rejoint le camp de Rome dont les troupes occupent leur territoire. Ils se retrouvent également pris dans le conflit des guerres civiles au moment des affrontements entre César et Pompée. En contact direct avec les territoires des deux grandes colonies grecques, Epidamnos et Apollonia, les Parthins ont sans doute été étroitement surveillés par les deux colonies qui ont veillé à ce qu'ils ne constituent pas une menace ; cela explique qu'ils n'aient pas pu former un royaume ; au moment de la conquête romaine, on les voit apparaître dans les sources parce que leur territoire présente un réel enjeu stratégique<sup>220</sup>.

### 1.2.1.5. Les Bryges

Attestés par Hérodote au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les Bryges ne sont pas d'origine illyrienne mais thrace<sup>221</sup>; ils semblent avoir connu des phénomènes migratoires qui les ont conduits en Macédoine et en Illyrie, mais aussi en Asie Mineure où ils sont assimilés avec les Phrygiens<sup>222</sup>. Pendant les guerres médiques, ils rejoignent les forces qui rallièrent Xerxès<sup>223</sup>»

---

<sup>218</sup> CEKA 2014, p. 165.

<sup>219</sup> Tite-Live XLIV, 30, 13.

<sup>220</sup> CEKA 1969, p. 348-351.

<sup>221</sup> Hérodote VI, 45 : « Μαρδονίῳ δὲ καὶ τῷ πεζῷ στρατοπεδευομένῳ ἐν Μακεδονίῃ νυκτὸς Βρύγοι Ἰθρήκιες ἐπεχείρησαν· καὶ σφεων πολλοὺς φονεύουσι οἱ Βρύγοι, Μαρδόνιον δὲ αὐτὸν τρωματίζουσι. *Alors que Mardonios était campé en Macédoine avec l'armée de terre, les Thraces-Bryges l'attaquèrent de nuit ; les Bryges tuèrent beaucoup de monde, et blessèrent Mardonios en personne.* »

<sup>222</sup> Hérodote VII, 73 : « Οἱ δὲ Φρύγες, ὡς Μακεδόνες λέγουσι, ἐκαλέοντο Βρίγες χρόνον ὅσον Εὐρωπαϊοὶ ἐόντες σύνοικοι ἦσαν Μακεδόσι, μεταβάντες δὲ ἐς τὴν Ἀσίην ἅμα τῇ χώρῃ καὶ τὸ οὐνομα μετέβαλον ἐς Φρύγας. *« Les Phrygiens, à ce que disent les Macédoniens, s'appelaient Bryges tout le temps où, établis en Europe, ils cohabitaient avec les Macédoniens ; mais, étant passés en Asie, ils changèrent de nom en changeant de pays, et prirent le nom de Phrygiens. »*

Stéphane de Byzance quand il parle de leur appartenance ethnique en fait aussi des Macédoniens, et les situe en dehors de l'Illyrie<sup>224</sup>. Selon N. Proeva, les Bryges doivent être situés dans toute la Macédoine ; ils arrivent après la guerre de Troie dans la région du Strymon et aux alentours du golfe Thermaïque jusqu'à l'Erigon (Crna Reka) à l'ouest<sup>225</sup>. Le Pseudo-Skymnos apporte une information complémentaire en indiquant que les Bryges sont frontaliers des Illyriens, des Enchéléens et des fondations grecques d'Epidamnos, Apollonia et Orikos<sup>226</sup> :

« Ὑπὲρ δὲ τούτους εἰσὶ Βρυῖγοι βάρβαροι.  
 Πρὸς τῇ θαλαττῇ δ' ἔστιν Ἐπίδαμνος, πόλις  
 Ἑλληνίς, ἣν Κόρκυρ' ἀποικίσαι δοκεῖ.  
 Ὑπὲρ δὲ Βρύγουσ' Ἐγγέλειοι λεγόμενοι  
 Οἰκοῦσιν, ὧν ἐπῆρξε καὶ Κάδμος ποτέ.  
 Οἷς πλησιόχωρός ἐστιν Ἀπολλωνία,  
 Κορκυραίων τε καὶ Κορινθίων κτίσις,  
 Ἑλληνίς Ὠρικὸς τε παράλιος πόλις »

*Au-dessus de ces peuples, il y a les Bryges, des barbares. Sur la mer, il y a la cité grecque d'Epidamnos, qui passe pour une fondation de Corcyre. Au-dessus des Bryges, habitent ceux qu'on appelle les Enchéléens, qui eurent jadis Cadmos pour chef. Ils ont comme villes frontalières Apollonia, fondation corcyro-corinthienne et la cité grecque côtière d'Orikos. ».*

La mention des Bryges au côté des Enchéléens, que l'on ne trouve que chez le Pseudo Skymnos, est caractéristique de cet auteur qui retient les peuples en fonction de leur intérêt mythologique. C'est évident avec les Enchéléens liés à la légende de Cadmos. Les Bryges ont retenu l'attention de l'auteur sans doute en raison de leur origine barbare (thraco-phrygienne) et de leur ancienneté dans la région autour d'Epidamnos, ce que confirme aussi le témoignage d'Appien (cf. *infra* note 229). Leur désignation comme barbare peut ici être considérée comme péjorative.

À l'époque romaine, les Bryges sont toujours présents et connus. Strabon les range parmi les peuples illyriens et ne mentionne donc pas leur origine thrace ; si l'ordre d'apparition

---

<sup>223</sup> Hérodote VII, 185 : « Πεζοῦ δὲ τὸν Θρήικες παρείχοντο καὶ Παίονες καὶ Ἑορδοὶ καὶ Βοττιαῖοι καὶ τὸ Χαλκιδικὸν γένος καὶ Βρύγοι καὶ Πίερες καὶ Μακεδόνες καὶ Περραιβοὶ καὶ Ἐνιῆνες καὶ Δόλοπες καὶ Μάγνητες καὶ Ἀχαιοὶ καὶ ὅσοι τῆς Θρηίκης τὴν παραλίην νέμονται, τούτων τῶν ἐθνέων τριήκοντα μυριάδας δοκέω γενέσθαι. [3] αὐταὶ ὧν αἱ μυριάδες ἐκείνησι προστεθεῖσαι τῆσι ἐκ τῆς Ἀσίας. *Quant aux troupes terrestres que donnèrent les Thraces, les Paeoniens, les Eordes, les Bottiéens, les Chalcidiens, les Bryges, les Pières, les Macédoniens, les Perrhaebes, les Aenianes, les Dolopes, les Magnésiens, les Achéens et tous les peuples qui habitent les côtes maritimes de la Thrace, elles allaient, à ce que je pense, à trois cent mille hommes.* »

<sup>224</sup> Stéphane de Byzance, *Ethnika*, s. v. *Bryx*.

<sup>225</sup> PROEVA 1990, p. 194-195.

<sup>226</sup> Pseudo-Skymnos, v. 434-441.

correspond à une succession géographique, leur territoire se situe après celui des Parthins<sup>227</sup>. Selon Plutarque, des Bryges sont présents dans l'armée de Brutus, mais l'auteur ne précise pas leur origine ethnique ; leur statut de serviteurs indique clairement une dépréciation sociale<sup>228</sup>. Le témoignage d'Appien est intéressant car il reprend la tradition de l'origine phrygienne de ce peuple qui renvoie à une problématique migratoire, et il en fait l'occupant le plus ancien de la région d'Epidamnos après la fondation mythique de la cité par l'autochtone Epidamnos<sup>229</sup>.

« ...Χρόνω δὲ τῆς τε χώρας καὶ πόλεως κατασχεῖν Βρίγας ἐκ Φρυγῶν ἐπανελθόντας καὶ Ταυλαντίους ἐπ' ἐκείνοις, Ἰλλυρικὸν ἔθνος, ἐπὶ δὲ τοῖς Ταυλαντίοις ἕτερον γένος Ἰλλυριῶν Λιβυρνούς, οἱ τὰπερίοικα νηυσὶ ταχεῖαις ἐλθίζοντο. *Mais avec le temps, le pays et la ville passèrent aux Bryges, qui revenaient de Phrygie; et après ceux-ci, aux Taulantins, un peuple d'Illyrie, et après les Taulantiens, aux Liburniens, une autre famille illyrienne, qui ravageaient la zone grâce à leurs navires rapides* »

On peut conclure de l'ensemble de ces témoignages, que les Bryges sont un peuple venu d'ailleurs, à l'occasion de mouvements migratoires, et qu'ils s'installèrent à l'origine dans la région côtière allant d'Epidamnos à Orikos. Ils furent ensuite refoulés à l'intérieur des terres par les Taulantins, à une date qui doit précéder la fondation historique de Dyrrhachion. Dès lors, ils durent se mêler aux tribus illyriennes situées dans la région du lac d'Ohrid, les Parthins et les Enchéléens. Dans l'état actuel de nos connaissances, aucun indice matériel ne permet de distinguer dans ces régions une population d'origine non illyrienne, mais les sources ont conservé des traditions solidement établies sur leur origine étrangère.

#### 1.2.1.6. Les Enchéléens

Les Enchéléens sont bien identifiés en pays illyrien dans la région du lac d'Ohrid, mais il est impossible d'être plus précis. Sont-ils installés tout autour du lac, ou seulement sur l'une de ses rives, la rive opposée pouvant être occupée par un autre peuple, comme par exemple celui des Lyncestides ou des Dassarètes? Les sources disponibles ne permettent pas de répondre à cette question. L'information la plus précise est celle de Polybe qui, à propos de la campagne de Philippe V en 217 av. J.-C., signale en Illyrie la ville d'Enchelanoi sur les rives

---

<sup>227</sup> Strabon VII, 7, 8 : « ...τῆς γὰρ Ἐπιδάμνου καὶ τῆς Ἀπολλωνίας μέχρι τῶν Κεραυνίων ὑπεροικοῦσι Βυλλιονέες τε καὶ Ταυλάντιοι καὶ Παρθῖνοι καὶ Βρυῆγοι...Ainsi au-dessus de la côte d'Épidamne et d'Apollonia et jusqu'à la hauteur des monts Cérauniens habitent les Bylliones, les Taulantins, les Parthins et les Bryges... ».

<sup>228</sup> Plutarque, *Brutus*, 45 : Ἔπεσον δὲ τούτων μὲν ὀκτακισχίλιοι σὺν τοῖς στρατευομένοις οἰκέταις, οὓς Βρίγας ὁ Βροῦτος ὠνόμαζε. *De son côté tombèrent huit mille hommes, y compris les aides de camp que Brutus appelait Bryges.*

<sup>229</sup> Appien, *Guerres civiles*, II, 6, 39.

du lac Lychnidos<sup>230</sup>. Dès les sources les plus anciennes, ils sont liés au mythe de Cadmos et Harmonie dont on trouve un résumé chez Apollodore, et ils sont présentés comme distincts des Illyriens<sup>231</sup>:

« ὁ δὲ Κάδμος μετὰ Ἀρμονίας Θήβας ἐκλιπὼν πρὸς Ἐγγελέας παραγίνεται. τούτοις δὲ ὑπὸ Ἰλλυριῶν πολεμουμένοις ὁ θεὸς ἔχρησεν Ἰλλυριῶν κρατήσῃν, εἰν ἡγεμόνας Κάδμον καὶ Ἀρμονίαν ἔχουσιν. οἱ δὲ πεισθέντες ποιοῦνται κατὰ Ἰλλυριῶν ἡγεμόνας τούτους καὶ κρατοῦσι. καὶ βασιλεύει Κάδμος Ἰλλυριῶν, καὶ παῖς Ἰλλυριὸς αὐτῷ γίνεται. αὐθις δὲ μετὰ Ἀρμονίας εἰς δράκοντα μεταβαλὼν εἰς Ἡλύσιον πεδίον ὑπὸ Διὸς ἐξεπέμφθη.

*Cadmos quittant Thèbes avec Harmonie, arrive chez les Enchééléens. Ils étaient en guerre contre les Illyriens, et le dieu leur prédit que s'ils prenaient Cadmos et Harmonie comme chefs ils sortiraient vainqueurs. Convaincus, ils les prennent pour chefs et gagnent la guerre. Cadmos devient roi des Illyriens et il engendre un fils du nom d'Illyrios. Après quoi, transformé en dragon avec Harmonie, il fut envoyé par Zeus aux Chams Elyséens. »*

Le témoignage le plus ancien est celui d'Hérodote<sup>232</sup> :

« Τρίτος δὲ τρίπους λέγει καὶ οὗτος ἐν ἑξαμέτρῳ Λαοδάμας τρίποδ' αὐτὸς εὐσκόπῳ Ἀπόλλωνι μουναρχέων ἀνέθηκε τεῖνπερικαλλὲς ἄγαλμα. Ἐπὶ τούτου δὴ τοῦ Λαοδάμαντος τοῦ Ἐτεοκλέος μουναρχέοντος ἐξανιστέεται Καδμεῖοι ὑπ' Ἀργείων καὶ τρέπονται ἐς τοὺς Ἐγγελέας.

*On lit aussi sur le troisième, en vers hexamètres : « Le tyran Laodamas a dédié ce trépied à Apollon, qui ne manque jamais le but, afin de servir d'ornement à son temple. » C'est à l'époque où regnait Laodamas, fils d'Éteocle, que les Cadméens furent délogés par les Argiens et se retirèrent chez les Enchééléens. »*

On dispose également d'un troisième témoignage du même auteur<sup>233</sup>:

« Τοῦτον δ' ἔγωγε τὸν χρησμόν, τὸν Μαρδόνιος εἶπε ἐς Πέρσας ἔχειν, ἐς Ἰλλυριούς τε καὶ τὸν Ἐγγελέων στρατὸν οἶδαπεποιημένον.

*Je sais que cet oracle, que Mardonius croyait con-cerner les Perses, ne les concernait pas, mais concernait les Illyriens et l'armée des Enchééléens »*

Dans ce dernier témoignage, Hérodote cite ensemble les Illyriens et les Enchééléens, sans qu'il soit possible de déterminer s'il faut considérer ces deux peuples comme distincts, ou si l'armée des Enchééléens est considérée aussi comme illyrienne, dans une sorte d'hendyadin. Dans le second témoignage les Enchééléens sont nommés seuls, sans référence aux Illyriens. Dans le premier, les Enchééléens sont nettement distingués des Illyriens avec lesquels ils sont en guerre. Le Pseudo-Skylax connaît aussi le mythe et dans son périple il situe le tombeau du couple royal en pays illyrien sur les bords du fleuve Rhizon (actuellement au Montenegro),

---

<sup>230</sup> Polybe V, 108, 8: « κατελάβετο δὲ τῆς μὲν Δασσαρήτιδος Κρεώνιον καὶ Γεροῦντα, τῶν δὲ περὶ τὴν Λυχνιδίαν λίμνην Ἐγγελάνας, Κέρακα, Σατίωνα, Βοιοῦς. *Il reprit en Dassarétide les villes de Kreonion et Gérous, et sur les bords du lac Lychnidos, les villes d'Enchelanaï, Kérax, Sation et Boioi.* »

<sup>231</sup> Apollodore, III, 5.

<sup>232</sup> Hérodote V, 61.

<sup>233</sup> Hérodote IX, 43.

donc assez loin de la région d'Ohrid<sup>234</sup>. Cependant, dès qu'il a signalé le tombeau et le temple de Cadmos, le Pseudo-Skylax enchaîne sans transition sur les Enchéléens dont il place bien la frontière septentrionale sur le fleuve Rhizon. Au IV<sup>e</sup> siècle, il semble donc que ce peuple occupait un vaste territoire allant du Rhizon jusqu'à la région des Lacs qui n'est pas mentionnée par l'auteur car elle est située trop à l'intérieur des terres. Dans le mythe tel qu'il est rapporté par Apollodore, après avoir été chef militaire des Enchéléens, Cadmos devient roi des Illyriens ; cela signifie qu'il a régné sur un territoire plus vaste que celui des seuls Enchéléens. Il n'est pas impossible aussi qu'il y ait eu un reflux de ce peuple du nord vers le sud, peut-être avec la poussée des Ardiéens, ce qui explique que dans les sources d'époque romaine il se situe seulement dans la région d'Ohrid et est distingué des Illyriens<sup>235</sup>. Cette thèse du mouvement du nord vers le sud est défendue notamment par Hammond, alors que toute l'historiographie albanaise défend au contraire la thèse d'une origine dans la région du Lac Lychnidos (Ohrid) traditionnellement considérée comme le berceau des Illyriens...<sup>236</sup>.

S'il n'est pas d'origine illyrienne, puisque venu de Phénicie, Cadmos donne cependant naissance au héros éponyme Illyros. On voit donc le brouillage ethnique que peut volontairement engendrer le mythe : les Enchéléens qui accueillent Cadmos et Harmonie dans leur exil peuvent être distingués des Illyriens, car ceux-ci doivent leur nom au descendant de Cadmos et ne pouvaient donc pas s'appeler Illyriens avant ! Cela permet de dire « eux et nous » Le mythe, d'origine grecque, pouvait être aussi un moyen d'unifier les populations illyriennes en leur donnant une sorte d'identité internationale, et ce mythe a été bien accueilli et transmis dans toute l'aire illyrienne<sup>237</sup>.

Cette différence entre Illyriens et Enchéléens peut s'expliquer encore par le fait que les relations des Enchéléens avec les Grecs sont plus anciennes peut-être que celles de la côte Adriatique où on situe les Illyriens « proprement dits ». La région d'Ohrid se situe au point de passage entre le versant adriatique et le versant égéen, à proximité des régions minières, et les contacts commerciaux s'y sont déjà développés avant l'époque préclassique, quand les tribus

---

<sup>234</sup> Pseudo-Skylax, 24-25 : « ...ἀπὸ δὲ τοῦ Ἀρίωνος ποταμοῦ [ἐπὶ τὸν Ῥιζοῦντα ποταμὸν] πλοῦς ἡμέρας ἥμισυ· καὶ Κάδμου καὶ Ἀρμονίας οἱ λίθοι εἰσὶν ἐνταῦθα, καὶ ἱερὸν [οὐκ] ἄπωθεν τοῦ Ῥιζοῦντος ποταμοῦ..25. Ἰλλυριῶν ἔθνος εἰσὶν οἱ Ἐγγελεῖς, ἐχόμενοι τοῦ Ῥιζοῦντος. Ἐκ Βουθόης δὲ εἰς Ἐπίδαμνον, πόλιν Ἑλληνίδα, πλοῦς ἡμέρας καὶ νυκτὸς, ὁδὸς δὲ τριῶν ἡμερῶν. *Et du fleuve Arion jusqu'au fleuve Rhizon, il y a une demi-journée de navigation. C'est là que se trouvent les pierres de Cadmos et Harmonie, ainsi que leur temple à distance du fleuve Rhizon.... Les Enchéléens sont un peuple illyrien qui a le Rhizon comme frontière. De Bouthoè jusqu'à Epidamnos, cité grecque, la navigation est d'un jour et une nuit, et par voie de terre il faut trois jours.* »

<sup>235</sup> C'est déjà le cas chez le Pseudo-Skymnos : cf. *supra* note 226. Cf. aussi Polybe V, 21 qui situe Encheleai sur les bords du Lac Lychnidos.

<sup>236</sup> HAMMOND 1977 p. 149-152 ; MIRJAN 2007, p. 41-58

<sup>237</sup> CASTIGLIONI 2005 et 2010.

illyriennes n'en sont encore qu'à un stade préurbain. Le rôle des Enchéléens est primordial dans ces relations avec la Grèce et à l'époque d'Hérodote il est fort possible qu'ils soient passés à un système d'organisation plus étatique, peut être confédéral, qui se traduit sous la forme « nous et les autres », c'est-à-dire eux et les autres tribus illyriennes. Chez Hérodote, ils apparaissent comme alliés dans le camp de Xerxès, et constituent un *ethnos* distinct. Peut-être les Enchéléens étaient alors à un fort niveau de développement politique et militaire du fait de leurs contacts avec les Grecs à une position de carrefour. Ils avaient donc les moyens d'agrandir leur territoire au détriment des autres tribus voisines. La réception du mythe de Cadmos et Harmonie était évidemment un bon moyen de propagande pour justifier leur position dominante. La richesse du mobilier funéraire retrouvé dans le tumulus de Trebenishte, qui se situe au nord du lac d'Ohrid et donc très probablement en territoire enchéléen, montre que la société était déjà bien hiérarchisée.

Sur le plan ethnique on peut les considérer comme des Illyriens<sup>238</sup>. Toutefois cette thèse n'est pas acceptée par tous les chercheurs ; ainsi pour N. Proeva la différence d'appellation prouverait des rapports entre Grecs et Enchéléens antérieurs à ceux établis avec les Illyriens<sup>239</sup>. En s'appuyant sur des études onomastiques et linguistiques en Macédoine, N. Proeva va plus loin dans sa distinction entre Illyriens et Enchéléens en affirmant aussi une différence ethnique, les Enchéléens faisant partie de l'*ethnos* macédonien et n'ayant été associés aux Illyriens dans les sources gréco-latines que pour des considérations politiques<sup>240</sup>. Cette thèse, qui n'est pas sans être teintée d'un certain nationalisme, est critiquable dans la mesure où l'identité ethnique est très difficile à établir, notamment dans des zones limitrophes.

Un dernier point intéressant concernant les Enchéléens est l'oracle de Delphes mentionné par Hérodote, au temps des guerres médiques, et annonçant que ceux qui pilleraient le temple de Delphes seraient anéantis par les Grecs<sup>241</sup>. Cet oracle passait pour avoir été rendu aux Perses afin de les décourager à envahir la Grèce, mais Hérodote, sans citer sa source, déclare qu'il était destiné « aux Illyriens et à l'armée des Enchéléens ». Aucune autre source ne fait mention d'un projet d'invasion de la Grèce à cette époque par les Enchéléens ou autres tribus d'Illyrie. Quoi qu'il en soit, le témoignage d'Hérodote doit être pris en considération, et

---

<sup>238</sup> Le premier à les appeler explicitement « Illyriens » est le Pseudo-Skylax au IV<sup>ème</sup> siècle av. J.-C. Cf. *supra* note 45. Ils sont aussi reconnus comme Illyriens par Polybe (*excerpta*, cité par Stéphane de Byzance, *ethnika*, s.v. *Harpya*), Pomponius Mela, II, 3 et 54-56 ; Plin, *H.N.*, III, 25 ; Stéphane de Byzance, *ethnika*, s.v. *Encheleis* et s.v. *Buthoe*.

<sup>239</sup> PROEVA 1990, p. 193.

<sup>240</sup> *Ibidem* p. 184-191.

<sup>241</sup> Hérodote IX, 43 : cf. *supra* note 233.



prouve qu'à la fin de l'époque archaïque des populations illyriennes étaient jugées suffisamment puissantes et dangereuses, et en premier lieu les Enchéléens, pour que l'oracle de Delphes les dissuadassent de venir en Grèce. La puissance des Enchéléens semble décliner à partir de cette date ; en effet les tombes du V<sup>e</sup> siècle de la région de Trebenishte sont beaucoup plus pauvres, et selon Polyen, c'est le roi taulantin Galauros, qui occupe alors le devant de la scène<sup>242</sup>.

### 1.2.1.7. Les Dassarètes

Les auteurs hellénistiques ne connaissent plus les Enchéléens dans la région des lacs d'Ohrid et de Prespa, car pour eux ce territoire est désormais celui des Dassarètes. Strabon, lui, parle d'une fédération de tribus, toujours dans la région des lacs, parmi lesquelles se trouvent les Enchéléens également appelés Dassarètes<sup>243</sup> ; à son époque on voit donc que ces Dassarètes ont supplanté des tribus plus anciennes et qu'ils ont donné le nom à la région appelée Dassarétide<sup>244</sup>.

« Μεταξὺ δὲ τούτων τε καὶ τῶν Ἀρδιαίων οἱ Δασαρήτιοι εἰσὶ καὶ Ἀγριᾶνες... ». *Entre ceux-ci (les Dardaniens) et les Ardiaïens, se trouvent les Dassarètes et les Agrianes... »*<sup>245</sup>.

« ...τῆς γὰρ Ἐπιδάμνου καὶ τῆς Ἀπολλωνίας μέχρι τῶν Κεραυνίων ὑπεροικοῦσι Βυλλιονές τε καὶ Ταυλάντιοι καὶ Παρθῖνοι καὶ Βρυῆγοι· πλησίον δέ που καὶ τὰ ἀργυρεῖα τὰ ἐν Δαμασίῳ, περὶ ἃ Δυέσται συνεστήσαντο τὴν δυναστείαν καὶ Ἐγγέλειοι, οὓς καὶ Σεσαρηθίους καλοῦσι· πρὸς δὲ τούτοις Λυγκῆσταί... »

*Ainsi au-dessus de la côte d'Épidamne et d'Apollonie et jusqu'à la hauteur des monts Cérauniens habitent les Bylliones, les Taulantiens, les Parthins et les Bryges. Non loin de là, autour des mines d'argent de Damastium, se sont groupés en États puissants les Dyestes et les Enchéléens que l'on appelle aussi Sésarèthes (=Dassarètes) auxquels il faut ajouter les Lyncestes,...* »<sup>246</sup>.

Selon les témoignages anciens, les Enchéléens jusqu'au IV<sup>ème</sup> siècle av. J.-C., en gros l'époque des sources du Pseudo-Skylax, apparaissent comme l'une des tribus de l'Illyrie méridionale les plus influentes et les plus puissantes, mais ils disparaissent de la scène par la suite. Le fait que les auteurs postérieurs mélangent différentes appellations n'est pas nouveau et c'est ce qui rend difficiles et incertaines l'identification et la localisation des différentes

<sup>242</sup> Polyen, IV, I, 1 : « Ἀργαῖος βασιλεὺς Μακεδόνων, Ταυλαντίων Γάλαυρος· Ταυλάντιοι στρατεύουσιν ἐπὶ Μακεδόνας. Ἀργαῖος, ἦν γὰρ αὐτῷ χεῖρ ὀλίγη. *Argée était roi de Macédoine, et Galaure l'était des Taulantins. Les Taulantins firent la guerre aux Macédoniens dans un temps qu'Argée n'avait que peu de troupes* ».

<sup>243</sup> Strabon, VII, 5, 12, et VII, 7, 8.

<sup>244</sup> HAMMOND 1982b, p. 265.

<sup>245</sup> Strabon VII, 5, 12.

<sup>246</sup> Strabon VII, 7, 8.

tribus illyriennes. Aujourd'hui domine l'idée que cette évolution doit être la marque de changements politiques qui n'étaient pas connus des auteurs anciens.

Ici donc les Dassarètes remplacent les Enchéléens ; ils peuvent représenter une tribu qui a émergé au sein de l'*ethnos* des Enchéléens. Selon Strabon, la Dassarétide est limitée au nord par la Dardanie, et au sud par les Ardiaïens, eux-mêmes successeurs des Autariates, dont a vu qu'ils occupaient la région du lac de Shkodra qui n'est pas limitrophe de celle des lacs d'Ohrid. Le voisinage des Dassarètes vec les Autariates-Ardiaïens ne peut pas être immédiat. Il peut être la conséquence d'un déplacement de population comme celui réalisé par Cassandre à la fin du IV<sup>e</sup> siècle qui fit installer des populations autariates dans la montagne d'Orbel près de Pojanit selon le témoignage de Diodore<sup>247</sup>. Reste à régler le problème de leur extension à l'ouest. Pour Pomponius Mela, les Dassarètes sont situés à l'est des Parthins, à proximité d'autres tribus de l'Illyrie méridionale, les Taulantins et les Enchéléens<sup>248</sup>:

« ...*Partheni et Dassaretæ prima ejus tenent; sequentia Taulantii, Euchelie, Phaeaces. deinde sunt, quos proprie Illyricos vocant : tum Pyraei, et Liburni, et Istria.*

On rencontre d'abord les Parthins et les Dassarètes; à la suite on a les Taulantins, les Enchéléens, les Phéaciens ; ensuite les Illyriens proprement dits, puis les Pyréens, les Liburnes et l'Istrie. »

Au nord, Pline confirme la frontière avec la Dardanie<sup>249</sup> :

« *Ad Magnesiam Macedoniamque tendens, a tergo suo Dassaretas supra dictos, liberam gentem, mox feram Dardanos habet.*

L'Épire, proprement dite, en s'avancant vers la Magnésie et la Macédoine, a par derrière, les Dassarètes, nommés plus haute nation libre, et les Dardanes, nation sauvage».

Déjà chez Tite-Live, la proximité entre Dardaniens et Dassarètes était une donnée clairement établie<sup>250</sup>:

« ...*nuntius ex Macedonia venit Aeropum quendam corrupto arcis praesidiique praefecto Lychnidum cepisse, tenere et Dassaretiorum quosdam vicos et Dardanos etiam concire...*

Un courrier venant de Macédoine annonça qu'un certain Aeropos, ayant acheté le commandant de la citadelle et de la garnison, avait pris Lychnidus, qu'il tenait aussi certains villages des Dassarètes, et qu'il soulevait même les Dardaniens... ».

---

<sup>247</sup> Diodore, XX, 19, 1 : Κατὰ δὲ τὴν Μακεδονίαν Κάσανδρος μὲν βοηθήσας Αὐδολέοντι τῷ Παιόνων βασιλεῖ διαπολεμοῦντι πρὸς Αὐταριάτας, τοῦτον μὲν ἐκ τῶν κινδύνων ἐρρύσατο, τοὺς δὲ Αὐταριάτας σὺν τοῖς ἀκολουθοῦσι παισὶ καὶ γυναιξίν ὄντας εἰς δισφυρίους κατῴκισεν παρὰ τὸ καλούμενον Ὀρβηλὸν ὄρος. *En Macédoine, Cassandre avait porté des secours à Autoléon, roi de Péonie, qui était en guerre avec les Autariates. Il le sauva d'un danger imminent en transférant sur le mont Orbelus vingt mille Autariates, avec leurs enfants et leurs femmes.*

<sup>248</sup> Pomponius Mela, II, 54-56.

<sup>249</sup> Pline l'Ancien, *H.N.*, IV, 1, 3.

<sup>250</sup> Tite-Live XXVII, 32.

Polybe mentionne plusieurs villes dassarètes en décrivant les expéditions de Skerdilaidas qui intervient aux frontières de la Macédoine de Philippe V<sup>251</sup>. Il nomme les villes d'Antipatrea, Chrysondyon, Gertous, Créônion et Encheleanes, qui selon N. Ceka se trouvent bien dans ces régions orientales<sup>252</sup>. Il y aurait aussi la ville de Pélion qui est mentionnée par Rufus et Arrien à propos des campagnes d'Alexandre le Grand contre les Illyriens en 335 av. J.-C<sup>253</sup> et que N. Ceka identifie avec la ville de Selca e Poshtme<sup>254</sup>. Un problème se pose pour l'identification de la ville d'Antipatrea : l'historiographie albanaise y voit l'actuelle ville de Berat mais il n'est pas possible que le territoire dassarète s'étende aussi loin vers le sud.

N. Proeva fait des Enchéléens et Dassarètes une ethnie à part entière assimilée aux Illyriens par les auteurs grecs et latins durant la période hellénistique où apparaissent les différents royaumes illyriens fédérateurs de plusieurs tribus qui acceptent de se placer sous l'autorité d'un même chef. Cette thèse est contradictoire avec l'évolution politique et ethnique de la Dassarétie qui apparaît comme une région riche et vaste, fondatrice de la dynastie de Bardylis, roi du premier royaume illyrien au IV<sup>ème</sup> siècle. M. B. Hatzopoulos soutient la thèse que ce royaume est situé en Dassarétie et plus précisément dans la région des lacs, et il est suivi par F. Papazoglou qui range les Dassarètes parmi les peuples illyriens<sup>255</sup>.

Les spécialistes sont aujourd'hui d'accord pour situer les Dassarètes entre les Parthins au nord-ouest et les Atintanes au sud-ouest, dans la région des lacs où se situe le noyau fondateur des Enchéléens, avec la Macédoine sur la frontière orientale. Ce vaste territoire comprend le plateau de Korça, les vallées de l'Osum et du Devoll qui se rejoignent vers l'ouest pour former l'Apsos, l'actuel Seman.

#### 1.2.1.8. Les Taulantins

Ils s'étendent le long de la côte entre Dyrrhachion et Apollonia, en contact avec les Parthins dans l'arrière-pays, ces derniers n'étant mentionnés qu'à partir du III<sup>e</sup> siècle à l'époque des guerres contre Rome où ils sont alliés des Romains<sup>256</sup>. Leur existence est connue de Thucydide<sup>257</sup>:

---

<sup>251</sup> Polybe, V, 108, 2 et 8.

<sup>252</sup> CEKA 1972, p. 197-199.

<sup>253</sup> Rufus, *Historiarum Alexandri, Supl.* I, 12 ; Arrien, *Anabase*, 1, 1, 5.

<sup>254</sup> CEKA 1972, p. 197-199 ; Hammond ne partage pas le même avis car il identifie Pélion avec les ruines de Tren dans la région de Korça. Cf. HAMMOND 1974a, p. 66-74.

<sup>255</sup> HATZOPOULOS 1989, p. 81-93 ; PAPAZOGLU 1965, p. 149-155.

<sup>256</sup> Appien, *Guerres civiles* V, 75.

<sup>257</sup> Thucydide I, 24,1.

« Ἐπίδαμνος ἐστὶ πόλις ἐν δεξιᾷ ἐσπλέοντι εἰς τὸν Ἴόνιον κόλπον· προσοικοῦσι δ' αὐτὴν Ταυλάντιοι βάρβαροι, Ἰλλυρικὸν ἔθνος.

*Épidamne est une ville qu'on trouve à main droite quand on entre dans le golfe ionien. Elle touche au pays des Taulantins barbares de l'éthnos illyrien.»*

Polyen cite Galauros comme leur roi dès le VII<sup>e</sup> siècle, ce qui laisse penser qu'il s'agissait d'une tribu importante couvrant un large territoire côtier avec suffisamment de ressources pour permettre la structuration d'un royaume<sup>258</sup>. Selon Appien, ils auraient chassé les Bryges présents avant eux sur ces territoires<sup>259</sup>. On ne sait pas à quelle période se situe cet événement, mais vraisemblablement avant l'arrivée des colons grecs. Ces Taulantins disposaient d'une puissance navale qui leur permettait de tenir tête aux pirates liburnes qui infestaient le golfe ionien. Il n'est pas impossible qu'ils aient accepté l'installation à leurs frontières d'Epidamnos et d'Apollonia en y voyant un moyen de mieux combattre la piraterie et de développer leur potentiel commercial.

L'existence de ce peuple entre Épidamne-Dyrrhachion et Apollonia est toujours bien établie au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., car le Pseudo-Skylax les situe avec précision<sup>260</sup> :

« Ταυλαντιῶν δὲ ἐστὶ τὸ Ἰλλυρικὸν ἔθνος, ἐν ᾧ Ἐπίδαμνος ἐστὶ, καὶ ποταμὸς παρὰ τὴν πόλιν παραρρεῖ, ᾧ ὄνομα Πάλαμνος. Ἐκ δὲ Ἐπιδάμνου εἰς Ἀπολλωνίαν, πόλιν Ἑλληνίδα ὁδὸς ἡμερῶν δύο. Ἡ δὲ Ἀπολλωνία ἀπὸ τῆς θαλάττης ἀπέχει στάδια ν', καὶ ποταμὸς Αἴας.

*Des Taulantins se composent aussi le peuple illyrien, chez qui se trouve Epidamnos ainsi que le fleuve qui arrose la ville et qui a pour nom Palamnos. D'Epidamnos à Apollonia, cité grecque, il y a deux jours de route. Apollonia est éloignée de la mer de cinquante stades, et la cité est arrosée par le fleuve Aôos. »*

L'extension des Taulantins jusqu'aux limites de la chora apolloniate n'est pas très claire chez le Pseudo-Skylax. Il est vraisemblable que le fleuve Seman leur servait de frontière méridionale. La frontière nord était elle marquée par le fleuve Mat. Chez Tite-Live<sup>261</sup> et Pline<sup>262</sup> ils sont localisés au même endroit, mais selon le géographe Ptolémée, Aulon (l'actuelle Vlora) se trouvait en territoire taulantin, ce qui suppose une extension vers le sud englobant le territoire d'Apollonia<sup>263</sup>. Une telle extension n'est pas envisageable avant la fin des guerres civiles.

### 1.2.1.9. Les Atintanes

---

<sup>258</sup> Polyen IV, 1, cf. *supra* note 242.

<sup>259</sup> Appien, *Guerres civiles*, II, 39, Cf. *infra*, p. 192.

<sup>260</sup> Pseudo-Skylax 26.

<sup>261</sup> Tite-Live XLV, 26.

<sup>262</sup> Pline l'Ancien III, 144.

<sup>263</sup> Ptolémée III, 13, 3 : Ταυλαντίων πόλει ; Αύλων πόλει, ἐπίνειον.

L'Atintanie est traditionnellement située entre la Chaonie au sud, les Dassarètes au nord, les Parthins au nord-ouest et la *chora* d'Apollonia à l'ouest, mais la localisation précise a donné lieu à beaucoup de discussions. Le premier à consacrer un article sur la localisation et l'histoire des Atintanes a été Hasan Ceka qui les considère comme une tribu illyrienne s'étendant dans l'arrière-pays d'Apollonia, sur les territoires actuels de Mallakastrër, Skrapar et Opar, à l'exclusion de la région de Berat, et dans la vallée du Drinos<sup>264</sup>. N.G.L. Hammond a pensé qu'il existait deux peuples différents portant le même nom, un illyrien qui vivait dans l'arrière-pays de Dyrhachion-Épidamne, dans la région de Çermenika, et l'autre épirote qui vivait dans la haute vallée du Drini en Épire<sup>265</sup>. Selon cet auteur la double ethnicité illyro-épirote est fréquente dans ces régions<sup>266</sup>. P. Cabanes a rejeté cette thèse et tente de rapprocher les deux témoignages contradictoires en soutenant l'idée d'une grande Antintanie, s'étendant à l'ouest de l'arrière-pays d'Apollonia, englobant les régions de Byllis et Amantia et s'étirant en direction du sud le long de la vallée de l'Aôos (Vjosë)<sup>267</sup>. En effet, il démontre que les collines formant la frontière septentrionale entre l'Antintanie et ses voisins, et visibles depuis Dyrhachion, sont celles qui dominent la région actuelle de Mallakastër et Berat-Skrapa ; il suit en cela la localisation faite par H. Ceka<sup>268</sup>.

Pour N. Ceka les Attintanes arrivent jusqu'au sud de Dodone dans le territoire épirote en suivant la vallée du Drinos<sup>269</sup>. Il s'appuie sur les similitudes de la culture matérielle entre la vallée de la Vjosë (Aôos) et celle du Drinos, par exemple dans les tumulus de Bodrishtës et ceux de Kakavie, mais aussi dans les styles architecturaux, la céramique et le travail du métal. Par exemple, les murailles présentent la même typologie dans les sites d'Amantia, de Byllis et dans ceux de la vallée du Drino<sup>270</sup>. On serait donc en présence d'une grande entité territoriale, comme celle des Taulantins, qui formerait le *koinon* des Atintanes réunissant plusieurs tribus différentes, y compris sans doute des tribus épirotes, d'où son étendue géographique<sup>271</sup>. Cette confédération atintane formée depuis l'époque classique comprendrait ainsi les Bylliones et les Amantes<sup>272</sup>. À partir de la conquête de Pyrrhus, ce *Koinon* se serait réduit avec

---

<sup>264</sup> CEKA 1956, p. 108-122.

<sup>265</sup> HAMMOND 1967, p. 599-601 et 682.

<sup>266</sup> HAMMOND 1989, p. 11.

<sup>267</sup> CABANES 1976, p. 78-81.

<sup>268</sup> *Ibidem*.

<sup>269</sup> CEKA 1983a, p. 176-192.

<sup>270</sup> CEKA 1911, p. 8.

<sup>271</sup> CABANE 1981, p. 55-94.

<sup>272</sup> N. Ceka ne retient pas la thèse que les Atintanes ont occupé la région de Skrapar. Suivant P. Lévêque, p.184 (LEVEQUE 1957), il les situe principalement dans la moyenne vallée de l'Aôos et la vallée du Drinos. CEKA 1911, p. 12.

l'émancipation des Bylliones et Amantes soutenue par l'arrivée des Romains peu favorables à l'existence de puissantes unités territoriales, et l'Atintanie n'a plus alors que sa moitié sud.

Tous les chercheurs se sont appuyés sur les témoignages des auteurs anciens, en cherchant tant bien que mal à résoudre les inévitables contradictions. On va les reprendre rapidement car il n'y a rien de nouveau à ajouter aux études antérieures.

Le témoignage de Thucydide confirme l'extension vers le sud des Atintanes qui sont cités avec les Molosses<sup>273</sup> :

«...ξυνεστρατεύοντο δὲ μετὰ Ξαόνων καὶ Θεσπρωτοὶ ἀβασίλευτοι. Μολοσσοὺς δὲ ἤγε καὶ Ἀτιντᾶνας Σαβύλινθος ἐπίτροπος ὧν Θάρυπος τοῦ βασιλέως ἔτι παιδὸς ὄντος, καὶ Παραναίους Ὀροίδος βασιλεύων.

*Avec les Chaones marchaient également des Thesprotes, eux aussi ne reconnaissant pas de rois. Les Molosses et les Atintanes étaient commandés par Sabylinthos, tuteur du roi Tharypas, encore enfant ; les Parauéens par leur roi Oroedos.*

Visiblement les Atintanes représentaient des forces importantes et ethniquement identifiables, mais pas indépendantes car ils sont associés au royaume des Molosses, peut-être en tant que peuple intégré au royaume mais conservant une certaine autonomie qui leur permettait de disposer de forces militaires<sup>274</sup>.

Le témoignage de Pindare n'apporte rien de très précis ; il affirme simplement le lien entre la dynastie éacide et l'Épire, comprise entre Dodone et la mer Ionienne ; y voir une allusion à la grande Attintanie parce que Neoptolème, fils d'Achille, est aussi connu comme le fondateur de Byllis<sup>275</sup>, relève d'une surinterprétation du texte.

« Νεοπτόλεμος δ' Ἀπείρω διαπρυσία  
βουβόται τόθι πρῶνες ἔξοχοι κατάκεινται  
Δωδῶναθεν ἀρχόμενοι πρὸς Ἴόνιον...  
*Néoptolème (règne) sur la vaste Épire, où des génisses paissent sur les  
superbes monts qui s'étendent depuis Dodone jusqu'à la mer  
Ionienne.* »<sup>276</sup>.

Polyen fait des Atintanes les voisins de la *chora* d'Épidamne-Dyrrhachion quand il parle des événements de 314 av. J.-C., relatifs à l'expédition de Cassandre, roi de Macédoine, contre Épidamne<sup>277</sup>:

« Ὅτι Κάσσανδρος ἀπὸ τῆς Ἰλλυρίδος ἐπανιῶν ἀποσχῶν ὁδὸν ἡμέρας Ἐπιδάμνου, τὴν δύναμιν ἀποκρύψας ἱππέας καὶ πεζοὺς πέμψας ἐνέπρησεν ὕλας κειμένας ἐπὶ τῶν ὁρίων Ἰλλυρίδος καὶ Ἀτιντανίδος, αἱ καταφανεῖς ἦσαν τοῖς Ἐπιδαμνίοις.

<sup>273</sup> Thucydide II, 80, 5-6.

<sup>274</sup> CEKA 1911, p. 20 ; FRASHËRI 1969, p. 133-139.

<sup>275</sup> *Ibidem*.

<sup>276</sup> Pindare, *Les Néméennes*, 4, 51-53.

<sup>277</sup> Polyen IV, 11, 4.

*Cassandre revenant d'Illyrie, et n'étant qu'à une journée d'Épidamne, cacha ses troupes. Il en détacha de la cavalerie, qu'il envoya brûler des bourgades situées sur les hauteurs de l'Illyrie et de l'Atintanie, dont les habitants favorisaient les Epidamniens ».*

Ce témoignage permet de préciser approximativement la frontière nord ou nord-ouest de l'Atintanie. C'est sur lui que s'appuient H. Ceka et P. Cabanes quand ils placent cette frontière sur les collines de la région de Mallakastër.

En décrivant la bataille entre Illyriens et Épirotes devant Phoinikè en 230 av. J.-C., Polybe affirme qu'« ... un plus grand nombre encore faits prisonniers; les autres s'enfuirent chez les Atintanes <sup>278</sup>». Pour N. Ceka ils seraient allés à Antigoneia, chef-lieu du *Koinon* des Atintanes, alors indépendant de l'Épire<sup>279</sup>. Cependant, comme ils ne pouvaient guère s'échapper qu'en direction de l'est ou du sud, il vaudrait mieux placer les Atintanes à l'est de la Chaonie, dans la vallée du Drino, y compris des montagnes molosses bordant le bassin d'Ioannina au sud<sup>280</sup>. Si on revient à Thucydide qui décrit l'armée molosse et atintane sous le même commandement, cette localisation confirmerait le voisinage des deux peuples. Mais M. B. Hatzopoulos n'est pas d'accord avec la théorie de la grande Atintanie et maintient que l'affirmation de Polybe, qui place leur frontière tous près d'Épidamne-Dyrrhachion, est forcément fautive et qu'il faut une autre tentative d'interprétation<sup>281</sup>. L'auteur défend l'appartenance ethnique épirote des Atintanes, en soutenant que les sources qui les appellent Illyriens, comme Appien, renvoient à la situation du III<sup>ème</sup> siècle où une partie de ce territoire était rattachée au royaume illyrien d'Agrôn et de Teuta. Cette remarque doit être prise en considération.

Dans tous les cas, on voit que l'Atintanie est traditionnellement située entre la Chaonie au sud, les Dassarètes à l'est et au nord-est et le territoire d'Apollonia à l'ouest. L'indication d'un peuple limitrophe avec les Apolloniates tout au long du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. est renforcée par les témoignages du Pseudo-Aristote et de Lycophron à propos de l'arrière-pays d'Apollonia :

« Ἐν δὲ Ἀπολλωνία τῇ πλησίον κειμένη τῆς τῶν Ἀταντίνων χώρας φασὶ γίνεσθαι ἄσφαλτον ὀρυκτὴν καὶ πίσσαν, τὸν αὐτὸν τρόπον ἐκ τῆς γῆς ἀναπηδῶσαν τοῖς ὕδασι. Ἐν Ἀπολλωνία *qui se situe près du territoire des Atintanes, on dit qu'il y a de l'asphalte et de la poix en sous sol qui sortent de la terre de la même manière que l'eau*<sup>282</sup>. »

---

<sup>278</sup> Polybe II, 5, 8 : Ἡπειρώτας, καὶ πολλοὺς μὲν αὐτῶν πεσεῖν, ἔτι δὲ πλείους ἀλῶναι, τοὺς δὲ λοιποὺς διαφυγεῖν ὡς ἐπ' Ἀτιντάνων.

<sup>279</sup> CEKA 1911, p. 21-22.

<sup>280</sup> Thucydide II, 20, 6.

<sup>281</sup> HATZOPOULOS 1990, p. 183-190.

<sup>282</sup> Pseudo-Aristote, *De mirabilibus auscultationibus*. 842 b, 127.

« Φασὶ δὲ καὶ περὶ Ἀτιτανίαν, πρὸς τοῖς ὀρίοις τῆς Ἀπολλωνιάτιδος, εἶναι τινα πέτραν ἐξ ἧς τὸ μὲν ἀνιὸν πῦρ οὐ φανερόν ἐστιν, ἐπειδὰν δὲ ἔλαιον ἐπιχυθῆ ἔπ' αὐτήν, ἐκφλογοῦται. *On dit aussi qu'en Atintanie, près de la frontière du territoire d'Apollonia, il y a une sorte de rocher avec un feu invisible, mais lorsqu'on verse de l'huile dessus elle prend feu*<sup>283</sup>. »

« Ὅθεν, πεφευγὼς ἐρπετῶν δεινὴν μάχην  
δρακοντομόρφων, εἰς Ἀμαντίαν πόλιν  
πλώσει, πέλας δὲ γῆς Ἀτιντάνων μολῶν,  
Πράκτιν παρ' αὐτὴν αἰτὸ νάσσειται λέπας  
τοῦ Χαονίτου νᾶμα Πολυάνθους δρέπων.

*D'Othron, après avoir échappé à un combat terrible de reptiles semblables à des dragons, il fera voile vers la cité d'Amantia, et arrivé près du territoire des Atintanes, il habitera au bord de la mer le Practis haut promontoire, et boira les eaux du Polyanthe de Chaonie*<sup>284</sup>. »

Pline, trois siècles plus tard, situe bien chez les Atintanes le Nymphée d'Apollonia qu'il localise quelque part entre Apollonia, les Bylliones et les Amantes<sup>285</sup> :

« *Apollonia, quondam corinthiorum colonia, [iiii] p. a mari recedens, cuius in finibus celebre nymphaeum accolunt barbari Amantes et Buliones. Apollonia, jadis colonie des Corinthiens, à 4.000 pas de la mer, cité aux limites de laquelle est (II, 110) le célèbre Nymphaeum et habitent des barbares Amantes et Bylliones.* »

Un témoignage important, car bien documenté et fiable, est celui du Pseudo-Skylax qui situe aussi les Atintanes à l'intérieur des terres, en contact avec les Amantes et les Chaones à l'ouest, et jusqu'à Dodone de l'autre côté<sup>286</sup>:

« Ἀπὸ δὲ Ἀπολλωνίας εἰς Ἀμαντίαν ἐστὶ στάδια τκ'. Πρὸς δ' Ἀμαντίας εἴσω μᾶλλον εἰς τὸν Ἰόνιον Ὠρικὸς. Τῆς Ὠρικίας καθήκει εἰς θάλατταν στάδια π', τῆς δὲ Ἀμαντίας στάδια ξ'. Ἄπασιν ὄμοροι ἐν μεσογείᾳ Ἀτιντᾶνες ὑπὲρ τῆς Ὠρικίας καὶ Χαονίας μέχρι Δωδωνίας. *D'Apollonia à Amantia il y a trois cent vingt stades. En venant d'Amantia et plus en direction de la mer ionienne, Orikos. Son territoire s'étend sur 80 stades en direction de la mer, celui d'Amantia sur 60 stades. Les deux villes à l'intérieur des terres ont comme voisins les Atintanes au-dessus de l'Oricie et de la Chaonie jusqu'à Dodone.* »

Pour conclure, il ne fait aucun doute que les Atintanes couvrent un large territoire qui arrive jusqu'à Dodone et qui confine à celui d'Apollonia, de Byllis et d'Orikos. Il est probable qu'ils formaient un *Koinon* regroupant plusieurs tribus différentes, aussi bien illyriennes qu'épirotes, et que ce *Koinon* a pu se réduire selon les époques et la défection d'une partie de ses membres. Quant au problème de leur frontière méridionale visible depuis Dyrrhachion, il ne peut pas être résolu définitivement.

---

<sup>283</sup> Pseudo-Aristote, *De mirabilibus auscultationibus*. 833a, 36.

<sup>284</sup> Lycophron, *Alexandra*, v. 1043-44.

<sup>285</sup> Pline l'Ancien, *NH*, III, 26 (23), 4.

<sup>286</sup> Pseudo-Skylax 26.



### 1.2.1.10. Les Bylliones

La localisation des Bylliones à la frontière orientale de la *chora* apolloniate ne pose aucun problème<sup>287</sup>. Le *Koinon* des Bylliones est attesté par l'inscription découverte par S I. Dakaris, consacrée à Krison Sabyrtiou à Dodone, dans la deuxième moitié du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au moment où selon H. Ceka l'Atintanie est divisée entre Rome et la Macédoine<sup>288</sup>. Sa partie la plus occidentale s'émancipe alors et devient indépendante sous le nom de *Koinon* des Bylliones<sup>289</sup>. Plusieurs autres inscriptions mentionnent l'existence de ce *Koinon*<sup>290</sup>. Il confédérerait les villes de Nikaia et Gurëzeza, ainsi que de plus petites agglomérations et forteresses comme Margëlliç au nord, Cfir au nord-est, Rabie à l'est et Kalivaç au sud.

Ce *Koinon* des Byllions se développe entre le III<sup>e</sup> et le II<sup>ème</sup> siècle av. J.-C., et semble réunir une zone située sur la rive droite de Vjosë (Aôos), à savoir l'arrière-pays d'Apollonia, la *chora* de la cité de Dimale au nord, et la vallée de l'Aôos et son affluent la Luftinjë à l'est<sup>291</sup>. Appelés par Pline barbares, les Bylliones, préfèrent chercher leur origine dans les légendes homériques en se considérant comme les descendants de Néoptolème<sup>292</sup>, fils d'Achille<sup>293</sup>. En 314 le *Koinon* de Byllis est occupé par le roi macédonien Cassandre ; deux ans plus tard on le trouve sous la juridiction du roi illyrien Glaukias qui a chassé les Macédoniens. Ensuite la région est occupée par Pyrrhus et son fils Alexandre. En 270 av. J.-C., le roi illyrien Mytillos établit un contrôle sur l'arrière-pays d'Apollonia. Quoi qu'il en soit, la vie de la ville a continué sans grand changement<sup>294</sup>.

---

<sup>287</sup> Strabon et Tite-Live localisent avec certitude les Bylliones sur l'arrière-pays d'Apollonia. Strabon VII, 5, 8 : « Μετὰ δ' Ἀπολλωνίαν Βυλλιακὴ καὶ Ὀρικήν καὶ τὸ ἐπίνειον αὐτοῦ ὁ Πάνορμος καὶ τὰ Κεραῦνια ὄρη, ἡ ἀρχὴ τοῦ στόματος τοῦ Ἰονίου κόλπου καὶ τοῦ Ἀδρίου. *Après Apollonia on a le territoire de Byllis, Orikos et son port Panormos, et les Monts Cérauniens qui marquent l'entrée du golfe ionien et de l'Adriatique.* »

Tite-Live XXXVI, 7, 18-19 : « *cum omnis tuas contraxeris vires divisa classe partem Corcyrae in statione habebis, ne transitus Romanis liber ac tutus pateat, partem ad litus Italiae, quod Sardiniam Africamque spectat, traicies; ipse cum omnibus terrestribus copiis in Bullinum agrum procedes.* Lorsque toutes tes forces seront réunies, tu diviseras ta flotte : une partie stationnera devant Corcyre pour fermer le passage aux Romains, tu enverras l'autre sur la côte de l'Italie qui fait face à la Sardaigne et à l'Afrique ; toi-même, à la tête de toutes tes forces de terre, tu entreras sur le territoire de Byllis. »

<sup>288</sup> DAKARIS 1965.

<sup>289</sup> CEKA 1982, p. 84-89.

<sup>290</sup> CIGIME III, n° 365, 366, 368, 393.

<sup>291</sup> La Vjosë (Aôos) reste une frontière géographique, mais pas forcément culturelle, entre le *Koinon* des Bylliones et celui des Amantes.

<sup>292</sup> PERRET 1946, p. 5-28.

<sup>293</sup> Pline *N H*, III, 26 (23), 4 (cf. supra note 94). Pour l'ascendance avec Néoptolème, cf. Stéphane de Byzance, *Ethnika*, s.v. Βύλλις : « πόλις Ἰλλυρίδος παραθαλασσία, τῶν μετὰ Νεοπτολέμου Μυρμιδόνων κτίσμα. Τὸ ἐθνικὸν Βυλλιδεύς. *Byllis, ville d'Illyrie proche du littoral, fondation des Myrmidons de Néoptolème. L'ethnique est Byllideus.* »

<sup>294</sup> ISLAMI 1976, p. 71-87.

### 1.2.11. Les Amantes (ou Amantins)

Le site d'Amantia est aujourd'hui bien localisé au sud-est de Vlora. Cette tribu est toujours directement reliée aux Atintanes ou aux Apolloniates ; elle apparaît dans les témoignages littéraires dès le V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>295</sup>. Un témoignage très précis de Pausanias relate la fondation d'Apollonia aux extrémités du territoire des Abantes, et situe ce peuple dans la région des monts Acrocéarauniens (Karaburun)<sup>296</sup> :

« Μνάματ' Ἀπολλωνίας ἀνακείμεθα, τὰν ἐνὶ πόντῳ  
Ἴονίῳ Φοῖβος ᾤκις ἄκερσεκόμας.  
Οἱ γὰς τέρμαθ' ἐλόντες Ἀβαντίδος, ἐνθάδε ταῦτα  
Ἔστασαν σὺν θεοῖς ἐκ Θρονίου δεκάταν.

Ἡ δὲ Ἀβαντίς καλουμένη χώρα, καὶ πόλισμα ἐν αὐτῇ Θρόνιον, τῆς Θεσπρωτίδος ἦσαν ἠπεύρου κατὰ ὄρη τὰ Κεραύνια. [4] Σκεδασθεισῶν γὰρ Ἑλλησιν, ὡς ἐκομίζοντο ἐξ Ἰλίου, τῶν νεῶν, Λοκροὶ τε ἐκ Θρονίου τῆς ἐπὶ Βοαγρίῳ ποταμῷ καὶ Ἀβαντες ἀπὸ Εὐβοίας, ναυσὶν ὀκτὼ συναμφοτέροι πρὸς τὰ ὄρη κατηνέχθησαν τὰ Κεραύνια. Οἰκήσαντες δὲ ἐνταῦθα, καὶ πόλιν οἰκίσαντες Θρόνιον, καὶ τῆς γῆς ἐφ' ὅσον ἐνέμοντο, Ἀβαντίδος ὄνομα ἀπὸ κοινοῦ λόγου θέμενοι, ἐκπίπτουσιν ὕστερον ὑπὸ Ἀπολλωνιατῶν ὁμόρων κρατηθέντες πολέμῳ...

*Nous sommes un monument de la piété des Apolloniates, qu'Apollon établit jadis sur les bords du golfe Ionien. Après avoir conquis le pays des Abantes et la ville de Thronion, ils nous ont placés ici pour la dîme du butin. Le pays nommé Abantis et la ville de Thronion qui en fait partie, étaient dans la Thesprotide de l'Épire, près des monts Céarauniens; [4] car les vaisseaux des Grecs ayant été dispersés par la tempête au retour du siège de Troie, les Locriens de Thronion, ville sur les bords du fleuve Boagrius, et les Abantes de l'Eubée furent jetés avec huit vaisseaux vers les monts Céarauniens ; ils s'y établirent, fondèrent une ville qu'ils nommèrent Thronion, et donnèrent d'un commun accord le nom d'Abantis à tout le pays qu'ils occupèrent; dans la suite des temps ils en furent chassés par les Apolloniates leurs voisins, après une guerre où ils avaient été vaincus... ».*

Ce témoignage de Pausanias dérive de la même source que celle d'Apollonios de Rhodes qui indique que les Cholchidiens sont chassés de Corcyre et se réfugient chez les Amantes, dans les monts Acroceraunian (Karaburun)<sup>297</sup>. La double graphie Abante et Amante est bien conservée chez Stéphane de Byzance<sup>298</sup>. Le Pseudo-Skylax est le plus précis en donnant les distances entre Apollonia, Amantia et Orikos et en reliant le territoire des Amantes et des Byliones<sup>299</sup> :

« Ἀπὸ δὲ Ἀπολλωνίας εἰς Ἀμαντίαν ἐστὶ στάδια τκ'... Πρὸς Ὀρίκου εἴσω μᾶλλον εἰς τὸν Ἴόνιον τῆς Ὀρικήας καθήκει εἰς θάλατταν στάδια π', τῆς δὲ Ἀμαντίας στάδια ξ'. Ἄπασιν

<sup>295</sup> ANAMALI 1972, p. 67-148.

<sup>296</sup> Pausanias V, 22, 3-4.

<sup>297</sup> Apollonios de Rhodes, IV, 1214-1215 : οἱ δὲ περαιήν/νῆσον ἔβαν' κείθεν δὲ Κεραύνια μέλλον Ἀβάντων/οὔρεα, Νεσταιούς τε καὶ Ὀρικὸν εἰσαφικέσθαι. *Ils passèrent alors dans une île plus lointaine ; de là, ils devaient encore se rendre aux monts Céarauniens des Abantes, et chez les Nestaiens, et dans la ville d'Orikos.*

<sup>298</sup> Stéphane de Byzance (s. v. Abantia et Amantia).

<sup>299</sup> Pseudo-Skylax 26-27. D'Apollonia à Amantia il y a 320 stades... Du côté d'Orikos, en allant vers l'intérieur de l'Ionienne, 80 stades du territoire de l'Orikia bordent la mer, et 60 stades du territoire d'Amantia.

ὄμοροι ἐν μεσογείᾳ Ἀτίντανες ὑπὲρ τῆς Ὀρικήας καὶ Ἀμαντίας μέχρι Δωδωνίας... Κατὰ ταῦτ' ἔστι τὰ Κεραύνια ὄρη ἐν τῇ ἠπειρῷ, καὶ νῆσος παρὰ ταῦτ' ἔστι μικρὰ ἢ ὄνομα Σασῶν· ἐντεῦθεν εἰς Ὀρικόν πόλιν ἔστι παράπλους ἡμέρας τρίτον μέρος. (27) Ὀρικοὶ. Οἱ δὲ Ὀρικοὶ κατοικοῦσι τῆς Ἀμαντίας χώρας. Οἱ δὲ Ἀμαντιεῖς εἰσὶ μέχρι ἐνταῦθα Ἴλλυριοὶ ἀπὸ Βουλινῶν. *D'Apollonia à Amantia il y a 320 stades... Du côté d'Orikos, en allant vers l'intérieur de l'Ionienne, 80 stades du territoire de l'Orikia bordent la mer, et 60 stades du territoire d'Amantia. Sur leur frontière continentale se trouvent les Atintanes, au-delà des territoires d'Orikos et d'Amantia jusqu'à Dodone... En face se trouvent dans l'intérieur les Monts Kérauniens et une petite île se trouve dans leur voisinage, nommée Sason. A partir de là jusqu'à la cité d'Orikos la navigation côtière prend un tiers de jour. (27) Orikoi. Les gens d'Orikos sont installés sur le territoire d'Amantia. Le territoire des Illyriens Amantes s'étend jusque-là depuis les Byliones. »*

Les Amantes apparaissent aussi sur la liste des théorodokes de Delphes<sup>300</sup> et plus tardivement plus tardivement la forme latine *AMANTES* est attestée sur la falaise méridionale de Grammata<sup>301</sup>.

Les Amantes se situent donc sur la rive gauche de l'Aôos et occupent un territoire qui s'étend à l'est de la vallée de la Shushicë, à la frontière de la Chaonie où se trouve la forteresse de Matohasanaj la plus méridionale du *Koinon* des Amantes<sup>302</sup>. Sa position stratégique permet de contrôler la voie naturelle qui venait d'Amantia et se poursuivait vers l'Épire ou vers la Macédoine<sup>303</sup>. Une inscription découverte récemment, provenant de la forteresse de Matohasanaj, relève le rôle des péripolarques dans ce *Koinon*<sup>304</sup>. À l'ouest, ils occupent le golfe de Vlora et la région d'Orikos, tandis que la ville de Triport semble être la limite nord-ouest de leur territoire. Le *Koinon* fédère plusieurs centres autour du chef lieu d'Amantia: Olympè, Triport et de plus petits établissements comme Vlora et Kanina. La ville de Thronion, connue seulement de Pausanias, correspond peut-être au site de Triport. Si c'est le cas, il est possible qu'après leur défaite face à Apollonia, les Amantins installés à Thronion se soient déplacés à l'intérieur des terres sur le site actuel d'Amantia. Le stade d'Amantia montre que ce *Koinon* est celui où les influences grecques sont les plus fortes, sans doute à cause de son ouverture maritime et de sa proximité immédiate avec Apollonia<sup>305</sup>.

<sup>300</sup> PLASSART 1921, col IV, 1, 56 ; *CIGIME* III, n° 127.

<sup>301</sup> *CIGIME* III, n° 222, 3.

<sup>302</sup> JAUPAJ 2017, p. 443-453.

<sup>303</sup> *C.A.A.*, p. 210-211.

<sup>304</sup> JAUPAJ 2017, p. 443-453.

<sup>305</sup> CABANES 1990, p. 373-382.

### 1.2.2. Les tribus épirotes (fig. 6 et 7)

La province d'Épire partait des monts Acrocérauniens (Karaburun) au nord jusqu'au golfe d'Arta (Ambracia) au sud, et s'étendait le long de la côte ionienne à l'ouest jusqu'au massif du Pinde à l'est<sup>306</sup>. Le nom Épire en grec signifie « continent », et c'est par ce nom que les insulaires désignaient la péninsule qui leur faisait face. Dans l'historiographie, le nom a autant une connotation ethnique que géographique car il permet de distinguer, et donc de mettre à part, les tribus illyriennes.

Selon Théopompe, l'Épire regroupait 14 tribus, dont on n'a pas malheureusement la liste, mais pour d'autres sources historiques et épigraphiques elles étaient plus nombreuses<sup>307</sup>. Trois *ethnè* ont joué un rôle important dans l'histoire politique de cette région, et sont connus par Thucydide au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>308</sup>. Il s'agit des Molosses, des Thesprotes et des Chaones. Les guerres ont été nombreuses entre ces tribus qui luttaient pour une suprématie territoriale et politique, et cela a conduit au séparatisme parmi leurs dirigeants jusqu'au début du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., lorsque les rois Molosses ont réussi à imposer leur autorité aux tribus voisines et à créer un royaume puissant, de forme fédérale, ou une *sympolitie*, appelé le *Koinon* des Molosses<sup>309</sup>.

Ainsi l'Épire est une entité ethnique et politique complexe, où de nombreux groupes ethniques vivaient ensemble en communautés autonomes caractérisées par leur organisation tribale qui les rendait à barbares aux yeux des auteurs grecs<sup>310</sup>. À partir du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C., on peut toutefois distinguer trois grandes entités politiques, les Chaones, les Thesprotes et les Molosses<sup>311</sup>.

---

<sup>306</sup> Pindare a une bonne connaissance de cette région : cf. *supra* note 276.

<sup>307</sup> Strabon VII, 7, 5 : « Τῶν μὲν οὖν Ἑπειρωτῶν ἔθνη φησὶν εἶναι Θεόπομπος τετταρεσκαίδεκα, τούτων δ' ἐνδοξότατα Χάονες καὶ Μολοττοὶ διὰ τὸ ἄρξαι ποτὲ πάσης τῆς Ἑπειρώτιδος πρότερον μὲν Χάονας...*Les peuples de l'Épire, suivant Théopompe, sont au nombre de quatorze, mais les Chaones et les Molosses sont beaucoup plus connus que les autres pour avoir exercé naguère sur toute la région épirote une sorte d'hégémonie...* ».

<sup>308</sup> Thucydide II, 80 : « βάρβαροι δὲ Χάονες χίλιοι ἀβασίλευτοι, ὧν ἠγοῦντο ἐπετησίῳ προστατεία ἐκ τοῦ ἀρχικοῦ γένους Φώτιος καὶ Νικάνωρ. ξυνεστρατεύοντο δὲ μετὰ Χαόνων καὶ Θεσπρωτοὶ ἀβασίλευτοι. Μολοσσοὺς δὲ ἤγε καὶ Ἀτιντᾶνας Σαβύλινθος ἐπίτροπος ὧν Θάρυπος τοῦ βασιλέως ἔτι παιδὸς ὄντος, καὶ Παραναίους Ὀροῖδος βασιλεύων. Parmi les Barbares, mille Chaones, qui ne reconnaissaient pas de roi, et que commandaient, en vertu d'un pouvoir annuel, deux chefs appartenant à la famille dominante, Photios et Nicanor. Avec les Chaones marchaient également des Thesprotes, eux aussi ne reconnaissant pas de rois. Les Molosses et les Atintanes étaient commandés par Sabylinthos, tuteur du roi Tharypas, encore enfant, et Oroidos le roi des Parauaioi. »

<sup>309</sup> CABANES 1995, p. 123-143.

<sup>310</sup> FUNKE 2009, p. 97-112.

<sup>311</sup> HAMMOND 1997, p. 54-57.

### 1.2.2.1 Les Chaones<sup>312</sup>

Les Chaones (Χάονες), s'étendent sur la côte Ionienne, entre les monts Acrocerauniens au nord et le fleuve Thyamis au sud. Les frontières septentrionales et orientales sont assez difficiles à les définir et ont dû fluctuer selon les époques et leurs rapports avec les Atintanes qui étaient leurs grands voisins illyriens, avec sans doute le *Koinon* des Amantes comme frontière.

La description la plus précise est donnée par Strabon<sup>313</sup>:

« ...χώραν εὐδαίμονα ἔχοντες· ὁ δὲ πλοῦς ἀπὸ τῶν Χαόνων ἀρξαμένῳ πρὸς ἀνίσχοντα ἤλιον καὶ πρὸς τὸν Ἀμβρακικὸν κόλπον καὶ τὸν Κορινθιακόν, ἐν δεξιᾷ ἔχοντι τὸ Αὐσονίον πέλα γος, ἐν ἀριστερᾷ δὲ τὴν Ἥπειρον, εἰσὶ χίλιοι καὶ τριακόσιοι στάδιοι ἀπὸ τῶν Κεραυνίων ἐπὶ τὸ στόμα τοῦ Ἀμβρακικοῦ κόλπου. Ἐν τούτῳ δ' ἐστὶ τῷ διαστήματι Πάνορμος τε λιμὴν μέγας, ἐν μέσοις τοῖς Κεραυνίοις ὄρεσι, καὶ μετὰ ταῦτα Ὀγγησμος, λιμὴν ἄλλος, καθ' ὃν τὰ δυσμικὰ ἄκρα τῆς Κορκυραίας ἀντίκειται, καὶ πάλιν ἄλλος, Κασσιόπη, ἀφ' οὗ ἐπὶ Βρεντέσιον χίλιοι ἑπτακόσιοι στάδιοι· οἱ δ' ἴσοι καὶ ἐπὶ Τάραντα ἀπὸ ἄλλου ἀκρωτηρίου νοτιωτέρου τῆς Κασσιόπης, ὃ καλοῦσι Φαλακρόν. Μετὰ δὲ Ὀγγησμον Ποσειδίων καὶ Βουθρωτὸν ἐπὶ τῷ στόματι τοῦ Πηλώδους καλουμένου λιμένος... *Or, en naviguant depuis la Chaonie toujours dans la direction du levant, qui est celle des golfes d'Ambracie et de Corinthe, entre la mer d'Ausonie à droite et la côte d'Épire à gauche, on trouve que cette portion de la côte, comprise entre les monts Cérauniens et l'entrée du golfe Ambracie, peut mesurer 1.300 stades de longueur. Dans l'intervalle, on relève Panormos, port spacieux, situé vers le milieu de la chaîne des monts Cérauniens ; Onchesme, autre port, à la hauteur duquel s'avance la pointe occidentale de Corcyre, et {sur la côte même de cette île} un troisième port, Cassiopé, qu'une traversée de 1700 stades sépare de Brindisi ; ajoutons que du cap Phalacrum, situé au sud de Cassiopée au port de Tarente, la distance est juste la même. Puis à Onchesmos succèdent Posidium, Buthrote, ville bâtie à l'entrée du port Pélodès ... »*

Panormos est facilement identifiable avec Porto Palermo au Karaborun, connu aussi de Ptolémée<sup>314</sup>. Au sud des monts Acrocérauniens on retrouve Onchesmos (actuellement Saranda)<sup>315</sup> qui correspond aussi aux coordonnées de Ptolémée. Cependant la description de Strabon n'est pas complète si on se réfère aux témoignages d'autres auteurs comme par exemple Jules César qui mentionne Palaeste, près du village actuel de Dhërmi, où il débarqua

---

<sup>312</sup> Les principales sources sur les Chaones sont : Hécatée de Milet mentionné par Étienne de Byzance dans, *Ethnica*, s.v. Βαιάκη ; *Ethnica*, s.v. Δέξαροι ; *Ethnica*, s.v. Χαονία ici on trouve aussi la référence de Hellanikos de Lesbos ; Thucydide II, 68, 9 ; II, 80, 1-6 ; Aristophane, *Les Archarniens* v. 602-604 et 612-613 ; Théopompoe de Chios, chez Antigonos, *Historiarum miribaliū* collection, n° 143. ; Pseudo-Skylax, 22, 29-31 ; Aristote, *Météorologiques* II 3, 359a ; Proxénos, mentionné par Étienne de Byzance dans *Ethnica*, s.v. Χαονία ; Pseudo-Skymnos, v. 444-452 ; Denys d'Halicarnasse, XX 1 et 5, et XX 2, 4 ; Strabon VII 7, 5 ; Cicéron, *Correspondance* CCLXI : à Atticus VI 3, 2 ; Ovide, *Métamorphoses* X 86-92 et XIII 713-721 ; Tite-Live, XXXII 5, 8-9 ; Tite-Live, XLIII 21, 4-5 et 23, 6 ; Virgile, *Énéide* III 333-336 ; Pline l'Ancien, *H.N.* IV 1, 2 et XXXXI, 82 ; Plutarque, *Vie de Pyrrhos* 28, 2 ; Appien, *Illyrikè* I, 1 ; Florus I, 23, 10 ; Justin XVII 3, 1-7.

<sup>313</sup> Strabon VII 7, 5.

<sup>314</sup> Ptolémée III, 13, 2.

<sup>315</sup> On peut noter qu'Onchesmos n'est pas connu d'Hécatée.

ses troupes<sup>316</sup>. Si on suit la côte du nord au sud, tout près de Palaeste se trouve Chimera mentionné par Pline<sup>317</sup>. Il faut ajouter qu'une source épigraphique provenant d'une lamelle oraculaire à Dodone, daté au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., mentionne ἐν Χεμαρίῳον confirmant ainsi l'indication de Pline<sup>318</sup>.

Les Chaônes étaient dirigés par deux magistrats annuels, appelés *prostatai*, issus des groupes familiaux hégémoniques<sup>319</sup>. Ils vivaient par bourgades en petits groupes dispersés sur tout le territoire, sans centre hégémonique qui jouerait le rôle de capitale<sup>320</sup>. Comme le fait remarquer Thucydide, les communautés épirotes s'adaptent aux conditions géographiques et climatiques qui ne permettaient pas une agriculture sédentaire<sup>321</sup>.

Bien que considérée comme barbare par Thucydide, la Chaonie se rattache aux plus anciennes traditions mythologiques grecques, puisqu'elle se donne pour ancêtre le troyen Chaôn, cité par Virgile<sup>322</sup> :

« *Morte Neoptolemi regnorum reddita cessit  
Pars Heleno, qui Chaonios cognomine campos,  
Chaoniamque omnem Trojano a Chaone dixit.*  
Néoptolème mort, une partie de son royaume revint à Hélénius qui nomma la contrée Chaonienne et toute la Chaonie du nom de Chaon le Troyen. »

Dans le même passage, le poète donne Bouthrôs comme port principal de la Chaonie<sup>323</sup>.

Grâce au témoignage de Thucydide, on voit qu'ils apparaissent sur la scène politique au moment de la guerre du Péloponnèse où ils s'allient avec les Ambraciotes et Sparte pour conquérir l'Acarnanie et la détacher de l'alliance athénienne. La Chaonie reste indépendante aux V<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles av. J.-C., et selon Strabon exerce une incontestable hégémonie dans tout l'Épire<sup>324</sup>. Elle a réussi notamment à se détacher de l'influence corcyréenne affaiblie par la guerre civile et à s'imposer à Bouthrôtos<sup>325</sup>.

---

<sup>316</sup> César, *Guerre civile*, III, 6 «*Postridie terram attigit. Inter Cerauniorum saxa et alia loca periculosa quietam nactus stationem et portus omnes timens, quos teneri ab aduersariis arbitrabatur, ad eum locum, qui appellabatur Palaeste, omnibus nauibus ad unam incolumibus milites exposuit.* Le surlendemain il atteint la terre des Germinii: il trouva entre les écueils et d'autres endroits dangereux une rade assez sûre; et n'osant entrer dans aucun port parce qu'il les croyait tous occupés par l'ennemi, il débarqua ses troupes dans un lieu nommé Paleste: il n'avait pas perdu un seul vaisseau. »

<sup>317</sup> Pline IV, 1, 4 : «*in Epiri ora castellum in acrocerauniis Chimera, sub eo aquae regiae fons.* Sur la côte d'Épire, le château de Chimera dans les monts Acrocéarauniens ; au pied, la source de l'eau royale. »

<sup>318</sup> Au pays des Chémarioi. Cf. *CIGIME* 3, n° 168.

<sup>319</sup> Cf. *supra* note 117.

<sup>320</sup> Pseudo-Skylax 28.

<sup>321</sup> Thucydide I, 5.

<sup>322</sup> Virgile *Énéide* III, 333-335.

<sup>323</sup> Sur Néoptolème en Épire cf. PERRET 1946, p. 5-28.

<sup>324</sup> Strabon VII, 7, 5.

<sup>325</sup> GIOGRIO-BOGDANI 2012, p. 50-51.

Au début du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., selon Diodore de Sicile, les Illyriens dirigés par leur roi Bardylis, avec l'aide de Denys de Syracuse, envahirent les Molosses en leur infligeant de lourdes pertes humaines (quinze mille hommes morts au combat)<sup>326</sup>. Dans ce contexte, la question se pose de savoir si les Illyriens pour aller combattre les Molosses ont traversé le territoire chaône. Aucune source ne confirme le rôle des Chaones. Ils ont dû emprunter le passage naturel de la vallée de Drinos en territoire taulantin puis atintane. Après cette invasion la suprématie passe des Chaones aux Molosses qui ont étendu aussi leur territoire sur les Thesprôtes, les Orestes et des Parauaioi en Atintanie<sup>327</sup>.

La fondation d'Antigonéia au début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., (entre 296-295) par Pyrrhos fait passer la vallée du Drinos sous influence chaone. Lors de la bataille d'Ausculum en 279, la présence de Chaones et de Thesprôtes dans l'armée de Pyrrhos<sup>328</sup> confirme l'unification territoriale et politique de toute la région qui sera maintenue après la fin du royaume éacide grâce au *Koinon* des Epirotes<sup>329</sup>.

En conclusion on peut distinguer deux phases différentes dans l'extension du territoire chaone : celle de la période classique où la vallée du Drinos reste dans le territoire des Atintanes, et celle de la ligue épirote et de la fondation d'Antigoneia où la vallée est complètement intégrée à la Chaonie.

#### 1.2.2.2. Les Thesprôtes<sup>330</sup>

Les Thesprôtes (Θεσπρωτοί), s'étendent sur la côte ionienne, depuis la Cestriné au nord de la vallée du Thyamis jusqu'à celle de l'Achéron, et jusqu'au massif du Pinde à l'intérieur des terres. Ils ont les Chaones et les Molosses sur leur frontière nord. Les Thesprôtes semblent ne connaître une véritable autonomie que jusqu'au V<sup>e</sup> siècle date à laquelle ils passent sous

<sup>326</sup> Diodore de Sicile XV, 13, 1-3.

<sup>327</sup> *CIGIME* 3, p. 23-24.

<sup>328</sup> Denys d'Halicarnasse XX, 1, 2 ; 1, 5 ; 2, 4.

<sup>329</sup> La nouvelle formation politique appelée le *Koinon* épirote avait son centre politique et économique en Chaonie qui connaît alors son apogée en étendant son influence jusque dans la vallée du Drinos.

<sup>330</sup> Les principales sources sur les Thesprôtes sont : Homère, *Odyssée* XIV, 315-316 ; XIV, 321-330 ; XIV, 335 ; XIV, 334-335 ; XVI, 65 ; XVI, 426-427 ; XVII, 526 ; XIX, 271 ; XIX, 287-299. Sur le rôle de Dodone cf. Homère, *Iliade* 2, 749-750 ; 14, 327-330 ; 16, 233-235 ; 19, 296-299. Sur Πελασγῶν ἔδρανον cf. Hésiode, frag. 240 Merkelbach-West ; sur Ἑλλοπίαου Σελλο cf. Hésiode frag. 240 Merkelbach-West ; Hérodote II, 56, 6 ; V 92, 7 ; VII 176, 20 ; VIII 47, 2-3 ; Eschyle, *Prométhée enchaîné*, 831 ; *Scholia in Sophoclem, Trach.* 1167 ; Thucydide I 46 ; I 50 ; II 80 ; Euripide, *Les Phéniciennes* 986 ; Pseudo-Skylax, 29 ; Strabon VII, 324 ; Tite-Live XLII 38, 1 ; Théophraste, *Recherches sur les plantes*, IV 10, 2, 11, 12 ; Pseudo-Apollodore *Bibliothèque* 2, 88, 5 ; 3, 96, 7 ; 7, 34, 2 ; 7, 34, 4 ; 7, 35, 2 ; Ptolémée III, 13, 3 ; Maximus, *Soph. Dialexeis*, Cours 8, 1, b 3 ; Cours 8, 1, c-6 ; Lecture 41, 1, d 3 ; Antoninus Liberalis, *Synagogue Metamorphoseon* 4, 6, 4 ; Elie, *De natura animalium* XII, 11, 7 ; Clément d'Alexandrie, *Protreptique*, 2, 11 et 1, 2.

influence molosse lorsque ces derniers prennent le contrôle du sanctuaire de Dodone qui jusqu'alors semble sous contrôle thesprôte<sup>331</sup>.

À l'époque homérique, les Thesprôtes sont mentionnés comme l'un des principaux peuples de cette région dans l'*Odyssée* mais pas dans l'*Iliade*. Dans l'*Odyssée*, il est fait allusion à l'alliance d'Ulysse avec les Thesprôtes pour vaincre ses voisins, et de la consultation de l'oracle de Dodone<sup>332</sup>. Les Molosses eux ne sont pas connus d'Homère, ce qui peut s'expliquer par le fait qu'à cette époque seuls les Thesprôtes sont réunis sous un régime monarchique et qu'ils contrôlent le sanctuaire de Dodone. Leur absence totale dans l'*Iliade* ne signifie pas qu'ils n'arrivent que plus tard en Épire ; seuls les Pélasges et les Dryopes sont cités par Homère pour cette région, et le sanctuaire de Dodone est considéré comme pélasge.

Pour S. I. Dakaris qui a consacré ses travaux aux Thesprôtes, la frontière avec la Molossie suivait la crête passant par Polylophos, Graménos, Zitsas, et Chrysocrachis<sup>333</sup>. Selon J.-N. Corvisier, dans son étude sur le peuplement d'Épire, ces fortifications datent du début du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., un peu avant l'extension molosse<sup>334</sup>. Pour P. Cabanes, la frontière au début étant approximativement la ligne joignant les hauteurs de Manôliassa, Côtaniani, Polylophos, Grammenos, Zitzas–Chrysorrachis, ce qui correspond plus ou moins à l'actuelle ligne de frontière entre l'Albanie et la Grèce<sup>335</sup>. Au sud, ils occupaient tout le territoire de la Cassopie, jusqu'à la presqu'île de Prévéza, y compris une façade côtière sur le golfe d'Ambracie, selon le témoignage d'Hérodote citant les peuples qui se retrouvèrent à 480 av. J.-C., à Salamine<sup>336</sup>.

Le régime monarchique peut être encore en vigueur au début du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., mais dans la deuxième moitié du même siècle Thucydide nous informe que, comme leur voisin du nord, les Chaones, ils ont abandonné leur régime monarchique<sup>337</sup>.

Les Cestriniens sont une petite tribu qui se situe en territoire thesprôte, immédiatement au sud du Bouthrôtos ; Pline parle de leur ville principale ville, Cestria, qui devait être le chef-lieu d'un *Koinon*. On a fait l'hypothèse que la forteresse de Çuka e Ajoit, qui contrôle les

---

<sup>331</sup> CABANES 1976, p. 114-115.

<sup>332</sup> Homère, *Odyssée*, XIV, 315-330 et XIX, 296-299.

<sup>333</sup> DAKARIS 1972, p. 148-150 ; SALVIAT 1993, p. 61-64.

<sup>334</sup> CORVISIER 1991, p. 202-207.

<sup>335</sup> CABANES 1976, p. 114.

<sup>336</sup> Hérodote VIII, 47 : « οὗτοι μὲν ἅπαντες ἐντὸς οἰκημένοι Θεσπρωτῶν καὶ Ἀχέροντος ποταμοῦ ἐστρατεύοντο: Θεσπρωτοὶ γὰρ εἰσὶ ὀμυρέοντες Ἀμπρακιώτησι καὶ Λευκαδιοῖσι, οἱ ἐξ ἐσχατέων χωρέων ἐστρατεύοντο. *Tous ces peuples se trouvèrent à Salamine ; ils habitent en deçà des Thesprotiens et de l'Achéron ; en effet les Thesprôtes sont frontaliers avec Ambracie et Leucade, qui vinrent des extrémités de la Grèce pour cette expédition* ».

<sup>337</sup> Thucydide II, 80, 1-8. Cf. *supra* note 273.



plaines de la Vrina (Cestrina) et de Konispol, pouvait correspondre à la ville mentionnée par Pline<sup>338</sup>.

La situation évolue à partir de la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle, car les Molosses réduisent la partie est de la Thesprôtie ; à partir de cette période la frontière doit s'établir autour du mont Tomor avec la chaîne du Souli prolongée, au nord de Paramythia, par le massif de Trychôna<sup>339</sup>.

### 1.2.2.3. Les Molosses<sup>340</sup>

Les Molosses (Μολοσσοί), s'étendent à l'intérieur des terres, tout autour du bassin de Ioannina, de la ville de Passaron et du sanctuaire de Dodone enlevé aux Thesprôtes au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Ils étaient l'une des principales tribus d'Épire, dirigés par la dynastie Éacide, et prétendaient descendre de Néoptolème, fils d'Achille et de Deidameia. Au cours du dernier quart du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., ils étaient commandés par le roi Tharyps (430-385), qui, selon Thucydide, a hérité du trône de son père en étant mineur et en prenant un certain temps comme tuteur Sabylinthos, sans doute le chef des Atintanes<sup>341</sup>. Au IV<sup>e</sup> siècle ils forment le *Koinon* des Molosses, toujours dirigé par un roi, qui est considéré comme l'État le plus puissant de l'Épire entre 370 et 330, jusqu'à son remplacement par la Ligue épirote.

Au nord leurs voisins immédiats sont les Atintanes et les Parauiens. Traditionnellement, sur la base du témoignage de Thucydide, on considère que la Molossie dès le V<sup>e</sup> siècle contrôlait l'Atintanie parce que le régent appartenait à cette ethnie. En réalité, on constate que les Parauiens sont autonomes avec leur Roi Oroedos qui a visiblement conclu une alliance avec les Orestes qui lui envoient 1000 hommes ; le texte ne dit pas que le Roi Oroedos est aussi le Roi des Orestes<sup>342</sup>. On est donc dans un système d'alliances locales entre tribus

---

<sup>338</sup> Pline, *H.N.*, IV, 1, 4, : « *in Epiri ora castellum in acrocerauniis Chimera, sub eo aquae regiae fons, oppida Maeandria, Cestria, flumen Thesprotiae Thyamis, colonia Buthrotum.* Sur le rivage d'Épire, la forteresse de Chimera dans les Acrocéarauniens ; à ses pieds la source d'eau royale, les *oppida* de Maendria, Cestria, le Thymais fleuve de Thesprôtie, la colonie de Bouthrôtos. »

<sup>339</sup> CABANES 1976, p. 114-115 ; HAMMOND 1967, p. 677-678.

<sup>340</sup> Les principales sources sur les Molosses sont : Pindare, *Néméennes*, IV, 51-53 ; Hérodote I, 146, 7 ; VI, 127, 26 ; VIII, 47 ; Eschyle, *Prométhée enchaîné*, 827-829 ; Thucydide I, 136, 2, 3 ; II, 80 ; Euripide, *Alceste*, 594 ; *Andromaque*, 1244 et 1248 ; *Les Phéniciennes*, 981 ; Xénophon, *Helléniques* VI, 2, 10 ; Théopompe, frag. 228 ; Démosthènes sur *l'Halonnèse* 32 ; Pseudo-Skylax, 32 ; Aristote, *Histoire des animaux*, III 21, et VIII 7 ; Strabon VII, 323-324 ; Tite-Live VIII, 24 ; XXXII 13 ; XLV 46 ; Pseudo-Apollodore *Bibliothèque* 3, 17, 2 ; 6, 12, 2-4 ; 6, 13, 1 ; Polybe IV 63, 4 ; XXI 26, 7 ; Diodore de Sicile XVIII, 3 ; Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, 5 ; Antoninus Liberalis, *Synagogue Metamorphoseon*, 14, 1, 1 ; Elien, *De natura animalium*, III 2, 20 ; Antiochenu, *De accentibus* 89, 3 ; Ioannis Malalae *Chronographe*, 62, 11 ; 193, 10 ; Georgius Monachus *Chronogr.* 110, 100, 2 ; Léon le grammairien, *Chronographia* 16, 21. Cf. aussi sur les Molosse IG IV<sup>2</sup> 95, 26 ; SGDI 1352.

<sup>341</sup> Thucydide II, 80, 5-6. Cf. *supra* note 273.

<sup>342</sup> *Ibidem.*

voisines, et rien dans le texte de Thucydide ne prouve que les Molosses eussent déjà étendu leur influence à leurs frontières septentrionales<sup>343</sup>.

Pour P. Cabanes c'est au IV<sup>e</sup> siècle, quand est créé le *Koinon*, qu'ils gagnent des territoires au nord et nord-ouest, y compris dans la vallée de Drino<sup>344</sup>. Un témoignage de Xénophon laisse entendre que la Molossie contrôle aussi la côte nord-ouest, en face de Corcyre<sup>345</sup>. Il explique en effet que les Athéniens pour faire face à l'occupation de Corcyre par les Spartiates en 372, envoyèrent leurs soldats sous la direction de Stésiclès, et demandèrent à Alkétas, roi des Molosses avec lequel ils avaient conclu une alliance, de leur faciliter la traversée par la route terrestre pour arriver près de l'île. Il ne faut pas surinterpréter ce passage en pensant que les Molosses disposent d'un port maritime en Kestrinè comme le dit P. Cabanes. Le terme *συνδιαβιάσαι* reste assez vague, et indique la possibilité d'une traversée terrestre ; si les Molosses avaient disposé d'un port sûr, les Athéniens auraient pu s'y rendre directement avec leur flotte sans devoir traverser le territoire<sup>346</sup>. Cela dit, il faut aussi tenir compte du témoignage du Pseudo-Skylax qui affirme l'existence d'un accès à la mer des Molosses<sup>347</sup>.

À l'ouest les Thesprôtes sont passés sous la domination des Molosses dès que ces derniers ont pris le contrôle du sanctuaire de Dodone. Comme on l'a vu pour les Thesprôtes, la frontière selon P. Cabanes passait par la chaîne du Tomare et s'étendait à l'est jusqu'à l'Arachthos et au Mitsikéli, y compris la vallée du Metsovitiko jusqu'à Votonosi. Cependant on constate que ces régions à certains moments passent sous l'influence des Macédoniens ou des Illyriens. Par exemple les Orestes et les Parauiens qui se sont intégrés aux Molosses après 429, sont sous domination macédonienne en 314<sup>348</sup>. À l'est, les tribus limitrophes sont celles des Tymphaïoi et des Athamanes. Au sud, les Molosses s'étendent jusqu'aux massifs montagneux du Xerovouni et du Tomare, et contrôlent la riche plaine agricole au nord-ouest

---

<sup>343</sup> CORVISIER 1991, p. 207-217.

<sup>344</sup> CABANES 1976, p. 113.

<sup>345</sup> Xénophon, *Helléniques*, VI, 2, 10 : « Ἀκούσαντες δὲ ταῦτα οἱ Ἀθηναῖοι ἐνόμισαν ἰσχυρῶς ἐπιμελητέον εἶναι, καὶ στρατηγὸν πέμπουσι Κτησικλέα εἰς ἑξᾶκοσίους ἔχοντα πελταστάς, Ἀλκέτου δὲ ἐδεήθησαν συνδιαβιάσαι τούτους. *Les Athéniens, en entendant cela, croient devoir prendre fortement à cœur cette affaire, et envoient le commandant Stésiclès avec environ six cents peltastes, et prient Alkétas de faire passer ces troupes dans l'île.* »

<sup>346</sup> CORVISIER 1991, p. 209.

<sup>347</sup> Pseudo-Skylax 32 : Μετὰ δὲ Κασσωπίαν εἰσιν ἔθνος. Οἰκοῦσι δὲ οὗτοι κατὰ κόμας. Καθήκουσι δὲ κατὰ μικρὸν ἐνταῦθα ἐπὶ τὴν θάλατταν εἰς μεσογείαν δὲ πολλῇ. Παράπλους δ' ἐστὶ τῆς Μολοττίας χώρας σταδίων μ'. *Les Molosses, qui suivent les Cassopiens, et qui, comme eux, sont réunis en bourgades, s'étendent par une langue de terre fort étroite jusqu'à la mer. La plus grande partie de la nation habite l'intérieur des terres. Toute la côte du pays des Molosses est de quarante stades.*

<sup>348</sup> HAMMOND 1967, p. 525-571.

de l'actuelle Joannina, avec Passaron pour chef-lieu<sup>349</sup>. Au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., ils s'étendent jusqu'au golfe d'Ambracie, dont ils contrôlent une partie de la côte, et dans la deuxième moitié du même siècle ils contrôlent aussi la Cassiopée, mais au sein de la ligue épirote<sup>350</sup>.

La mise en place du royaume de Pyrrhus a pu changer tous les rapports entre les différents *ethnè* épirotes, quelle que fût leur importance politique ou territoriale. À la fin du IV<sup>e</sup> et début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., l'Épire est unifié et réunit toutes les tribus épirotes, mais aussi celles de l'Illyrie méridionale<sup>351</sup>. Il n'en reste pas moins que la Molossie a joué un rôle tout à fait central tout au long de l'histoire comme le rappelle ce témoignage important de Strabon<sup>352</sup> :

«Τῶν μὲν οὖν Ἑπειρωτῶν ἔθνη φησὶν εἶναι Θεόπομπος τετταρεσκαίδεκα, τούτων δ' ἐνδοξότατα Χάονες καὶ Μολοττοὶ διὰ τὸ ἄρξαι ποτὲ πάσης τῆς Ἑπειρώτιδος πρότερον μὲν Χάονας, ὕστερον δὲ Μολοττούς, οἱ καὶ διὰ τὴν συγγένειαν τῶν βασιλέων ἐπὶ πλεόν ἠϋξήθησαν ( τῶν γὰρ Αἰακιδῶν ἦσαν), καὶ διὰ τὸ παρὰ τούτοις εἶναι τὸ ἐν Δωδώνῃ μαντεῖον, παλαιὸν τε καὶ νόμιστον ὄν. Χάονες μὲν οὖν καὶ Θεσπρωτοὶ καὶ μετὰ τούτους ἐφεξῆς Κασσωπαῖοι καὶ οὗτοι δ' εἰσὶ Θεσπρωτοὶ τὴν ἀπὸ τῶν Κεραυνίων ὄρων μέχρι τοῦ Ἀμβρακικοῦ κόλπου παραλίαν νέμονται, χώραν εὐδαίμονα ἔχοντες. *Les peuples de l'Épire, suivant Théopompe, sont au nombre de quatorze, mais les Chaones et les Molosses sont beaucoup plus connus que les autres pour avoir exercé naguère sur tout le pays, les Chaones d'abord et les Molosses ensuite, une sorte d'hégémonie. Les Molosses avaient dû l'accroissement de leur puissance tant aux relations de parenté de leurs rois, lesquels étaient de la famille des Eacides, qu'à la présence parmi eux de l'oracle de Dodone, à la fois si ancien et si révéré. Les Chaones, les Thesprotes et les Cassopéens, qui sont eux-mêmes Thesprotes d'origine se succèdent le long de la côte à partir des monts Cérauniens jusqu'au golfe Ambracique et possèdent là des terres d'une extrême fertilité* ».

Il faut retenir aussi un autre témoignage de Strabon, dépendant de Théopompe, qui montre qu'une partie des tribus épirotes dépendaient des États voisins, thessaliens et macédoniens ; malheureusement les informations ne sont pas suffisantes pour fixer avec précision leurs frontières<sup>353</sup>.

---

<sup>349</sup> CABANES 1976, p. 113 et p. 131 pour les Orestes et Parauiens.

<sup>350</sup> CABANES 1976.

<sup>351</sup> LEVEQUE 1957, p. 220.

<sup>352</sup> Strabon VII, 7, 5.

<sup>353</sup> Strabon IX, 5, 11 : « Γεινιᾶ δὲ τῇ Πίνδῳ καὶ τοῖς περὶ αὐτὴν χωρίοις Θετταλικοῖς οὖσι τοῖς πλείστοις· Διὰ γὰρ τὴν ἐπιφανείαν τε καὶ τὴν ἐπικράτειαν τῶν Θετταλῶν καὶ τῶν Μακεδόνων οἱ πλησιάζοντες αὐτοῖς μάλιστα τῶν Ἑπειρωτῶν, οἱ μὲν ἐκόντες οἱ δ' ἄκοντες, μέρη καθίσταντο Θετταλῶν ἢ Μακεδόνων, καθάπερ Ἀθαμᾶνες καὶ Αἴθικες καὶ Τάλαρες Θετταλῶν, Ὀρέσται δὲ καὶ Πελαγόνες καὶ Ἐλιμιῶται Μακεδόνων. ; « *Or, l'extrême Phthie confine au Pinde et aux régions alentour, laquelle se trouve aujourd'hui pour la plus grande partie comprise dans les limites de la Thessalie. On sait en effet que, par suite de l'illustration et de la prépondérance des Thessaliens et des Macédoniens, les plus proches voisins de ces deux peuples parmi les Épirotes s'étaient vu, bon gré mal gré, absorbés peu à peu pour être réunis, les uns à la Thessalie (Athamans, Aethices, Talares), les autres à la Macédoine (Orestes, Pélagons, Elimiotés)* ».

Les données épigraphiques permettent aussi d'identifier des tribus épirotes qui ne sont pas connues des auteurs anciens. On se réfère ici au travail de Pierre Cabanes qui a étudié les groupes ethniques des différentes magistratures du *Koinon* des Molosses. Il y a en 15 au total, représentées dans les listes des Damiorgoi, des Synarchontes et des Hieromnanones sous la monarchie molosse ; les *Arctanes* mais leur situation géographique n'est pas établie ; les *Tripolites*, qui se trouvaient en Hestiaiotis occidentale, entre Ithomé et Tricca, au nord et nord-est des Arctanes ; les *Kelaites* se situent entre la Thessalie et la Molossie, et sont sûrement intégrés au *Koinon* au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ; les *Peiales* liés avec les Eacides par la légende de Néoptolème, situés approximativement dans la vaste région entre les Athamanes et les Tymphaïoi ; les *Genoai* qui sont parmi les Tymphaïoi ; les *Ethnestes* qui se trouvent autour du Pinde, à la frontière avec les Thessaliens ; les *Triphyles* situés peut être au sud des Parauïens ; les *Omphales* entre les Chaones et Molosses ; les *Onopernes*, une petite tribu autour du mont Tomare, entre Thesprôtes et Molosses ; les *Amymnoi* entre les Chaones et les Cassopéïens ; les *Opouoi* en Ambracie ; les *Phylatoi* peut être entre la Triphylie et l'Orestide ; les *Orestes* sur les frontières orientales de la Molossie ; les *Parauai* qui occupent la haute vallée de l'Aôos (Vjosë) ; les *Kyestoi*, qu'on ne sait pas localiser ; et enfin les *Thiaïoi* qui se rattachent à l'ethnie thesprôte<sup>354</sup>.

## Bilan

Les données qu'on possède sont souvent contradictoires et les problèmes qui se posent sont nombreux, à commencer par celui de l'origine des Illyriens et de leurs liens avec les Pélasges. Toutefois, l'état des études archéologiques et historiques en général a bien progressé ces dernières années grâce aux travaux des archéologues albanais, grecs, macédoniens, serbes et croates, et surtout grâce à l'ouverture de l'archéologie albanaise aux pays occidentaux. Il faut noter que la période préhistorique est celle qui a été la plus étudiée. Pour la période historique, l'urbanisation de l'Illyrie et de l'Épire a été essentielle et éclaire les rapports entre les Grecs et les Illyriens. Les sources littéraires ne sont pas absentes, mais ne prennent en compte les Illyriens que dans la mesure où ils interfèrent avec l'histoire des Grecs ou des Romains.

Hérodote situe les différentes tribus dans un large espace, du nord de la mer Adriatique jusqu'aux frontières septentrionales de l'Épire. Il les nomme *Illyrioi*<sup>355</sup>. Le récit de Thucydide

---

<sup>354</sup> CABANES 1976, p. 111-142.

<sup>355</sup> Hérodote VII, 185, VIII, 47, 137 et IX, 43 et 93.

au moment de la guerre du Péloponnèse donne un certain nombre d'informations sur les Illyriens, notamment sur leur rôle dans les changements politiques à Épidamne-Dyrrhachion (Durrës)<sup>356</sup>. Nous apprenons alors que Dyrrhachion a été fondée par des colons de Corcyre et de Corinthe, venus s'installer sur les terres des Taulantins<sup>357</sup>. Les auteurs de périple, comme le Pseudo-Skylax et le Pseudo-Scymnos, sont importants car ils comportent une description assez précise des peuples situés le long de la côte adriatique. Pour la période hellénistique, Polybe évoque les guerres illyro-romaines et la piraterie illyrienne sur les côtes de la mer Adriatique<sup>358</sup>. La perte des auteurs des IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles, comme Théopompe ou Timée, est préjudiciable car c'est la période où se constituent les royaumes illyriens souvent en guerre contre la Macédoine. On en trouve des échos chez les auteurs postérieurs comme Appien et Justin.

Quoi qu'il en soit, habités depuis la préhistoire et sans solution de continuité jusqu'à l'époque romaine, les territoires illyriens ont connu une longue histoire dont on ne connaît bien que quelques bribes. Dans la mesure où non n'enregistre aucune rupture entre les périodes préhistoriques et l'Âge du fer, on a préféré inclure aussi la préhistoire dans ce panorama historique.

---

<sup>356</sup> Thucydide I, 24 – 55.

<sup>357</sup> INTRIERI 2011, p. 174-208.

<sup>358</sup> Polybe II, 8-12.

### 1.3. Aperçu historique

#### 1.3.1. Les époques préhistoriques

##### 1.3.1.1. Le Paléolithique (fig. 8)

Les traces d'occupation humaine sur les territoires de l'Illyrie méridionale et de l'Épire remontent au Paléolithique ; elles sont attestées sur les sites de Xarë (Xarë I), Kryegjatë (Kryegjatë B), Peshtan, Krapës et Rusinjë, Gajtan (Gajtan I) et de Dajti (fig. 8). Cette période est représentée par des outils en silex typiques du moustérien : grattoirs, éclats divers... De petite taille, ils sont semblables aux *nucleus* et éclats de type Levallois découverts dans les provinces du nord de la Grèce, en Thessalie<sup>359</sup> et ou encore en ex-Yougoslavie<sup>360</sup>. Les recherches paléolithiques sur ces régions en sont encore à leurs débuts et les découvertes sont souvent fortuites<sup>361</sup>. Jusqu'à présent, les vestiges paléolithiques récupérés attestent la présence du Paléolithique supérieur, daté par le radiocarbone. Leur exploration a révélé que certaines grottes avaient été utilisées comme abris par des chasseurs-cueilleurs. On doit mentionner ici les fouilles entreprises dans la grotte de Konispol où une séquence stratigraphique allant du Paléolithique jusqu'à l'époque médiévale a pu être établie<sup>362</sup>.

Le Paléolithique ancien (100000-30000 ans avant J.-C.) est représenté par quelques trouvailles à Kryegjata B, à Peshtan, à Krapës et à Rusinja dans l'arrière-pays d'Apollonia. On doit aussi signaler un petit nombre d'outils dispersés<sup>363</sup>. Cette période est moins connue et les données rassemblées nous donnent peu d'informations sur l'organisation sociale et les échanges dans ces régions<sup>364</sup>. Si les stations typiques du Paléolithique ancien sont rares, le Paléolithique moyen est bien documenté en Albanie : Diaporit et Xarë près de Butrint, Kryegjatë près d'Apollonia et aussi un petit nombre de sites de cette culture dans les hautes montagnes, comme à Rrëza e Dajtit, près de Tirana<sup>365</sup>. Plus au nord, on a découvert des outils typiques de la technique « levallois » de l'industrie moustérienne au Montenegro et, au nord

---

<sup>359</sup> RUNNEL-ANDEL 1993, p. 299-317 ; RUNNELS – KORKUTI 2004, p. 3-29 ; RUNNELS-KORKUTI 2005, p. 3-20.

<sup>360</sup> MONTET-WHITE 1996, p. 77-96.

<sup>361</sup> H.P.SH 2002, p. 32-35 ; p. 36-40 ; 42-66 ; p. 66-99.

<sup>362</sup> GJIPALI 2009, p. 119-124.

<sup>363</sup> RUNNELS – KORKUTI 2004, p. 3-29. Sur l'arrière-pays d'Apollonia, cf. *Mallakstra Regional Archaeological Project* MRAP ; <http://classics.uc.edu/mrap/> ; GJIPALI 2006, p. 31-42 ; FISTANI 1989, p. 5-23.

<sup>364</sup> Les vestiges du paléolithique inférieur n'ont pas été bien identifiés en Illyrie méridionale et en Épire. Cette période est mal connue dans toute la péninsule balkanique et n'est représentée que par les galets récoltés ; cf. KOURTESSI-PHILIPPAKIS 1993, p. 13 ; 1986, p. 31-50.

<sup>365</sup> GALATY-LAFE 2008, p. 257-272.

de l'Albanie, dans la grotte de Gajtan<sup>366</sup>. En Épire, des galets ont été récoltés sur la côte ionienne comme à Korission à Corfou, et sur la côte adriatique en Istrie méridionale, dans la grotte de Sandalija au nord-ouest de la ville de Pula<sup>367</sup>.

En raison du déplacement des glaciers, la situation change au Paléolithique moyen, période au cours de laquelle les hommes semblent avoir exploité une grande variété de paysages, le froid influant sur le mode de vie<sup>368</sup>. Pour faire face au froid, l'homme fait des progrès. Il s'abrite dans des cavernes, allume le feu par frottement, adapte sa technique de chasse grâce à la fabrication de nouveaux outils<sup>369</sup>. L'homme du Paléolithique moyen exploite les zones humides tout près de la mer, mais aussi les vallées fluviales et les interfluves comme les stations identifiées sur les vallées de la Vjosë et du Drinos<sup>370</sup>. Grâce aux nombreux sites mis au jour, le peuplement au Paléolithique moyen est surtout connu par des sites de plein air. Les outils sont fabriqués en pierre et sont d'une grande variété provenant de carrières différentes. Ces sites, implantés tantôt près du rivage actuel, tantôt à l'intérieur des terres, faisaient partie d'un système d'occupation et d'exploitation des ressources plus large. Une vaste région, dans laquelle entrait également l'Illyrie méridionale, l'Épire et les îles ioniennes, est caractérisée par une grande variété de silex, la plupart ayant circulé des sites intérieurs vers la côte<sup>371</sup>. Les îles Ioniennes ont été peuplées en même temps que les régions continentales, quand des chasseurs-cueilleurs du Paléolithique moyen se sont déplacés du continent vers la côte méditerranéenne<sup>372</sup>. De nombreux silex « exotiques », apportés de régions lointaines et forcément arrivés par la mer ont été retrouvés dans l'arrière-pays d'Apollonia<sup>373</sup>. Cela confirme des relations étroites, dès le Paléolithique moyen, avec le monde méditerranéen, dont les migrations marines expliquent un brassage entre les différents peuples<sup>374</sup>.

Les sites du Paléolithique moyen sont nombreux dans toute la partie occidentale des Balkans (fig. 8). En Albanie, ils sont localisés sur la côte ou assez près de la mer, comme les stations connues de Xare et de Shën-Marinë ou celles de Diaporit près de Butrint et de

---

<sup>366</sup> FISTANI 1989, p. 5-23.

<sup>367</sup> MALEZ 1976, p. 104-123 ; KOURTESSI-PHILIPPAKIS 1993, p. 13.

<sup>368</sup> STYRDY 1997, p. 587-614 ; ISLAMI 1985, p. 1-13.

<sup>369</sup> HIGGS - ROUBET 1984, p. 7-22.

<sup>370</sup> GJIPALI 2006, p. 31-42.

<sup>371</sup> KOURTESSI-PHILIPPAKIS 2011, p. 59-63.

<sup>372</sup> OTTE 1997, p. 34-36 ; SOUYOUDZOGLU-HAYWOOD 1999, p. 6-9.

<sup>373</sup> GALATY-LAFE 2008, p. 262.

<sup>374</sup> *H.P.SH* 2002.

Kryegjatë près d'Apollonia<sup>375</sup>. Il existe aussi un petit nombre de sites de cette période dans les hautes montagnes, comme à Rrëza e Dajtit.



**Fig. 8** : carte des sites paléolithiques en Albanie.

<sup>375</sup> L'occupation du paléolithique en Épire a été découverte en 1962 par E. S. HIGGS, en particulier les sites d'Asprochaliko et de Kastritsa. Les fouilles de la première saison à l'abri sous roche de Klithi permettent de mieux comprendre les différentes fonctions de ces deux sites. Les nouvelles fouilles démontrent que Klithi contient un riche gisement paléolithique, entre 20.000 et 12.000 ans.



Une dizaine d'autres ont été identifiés plus au nord au Montenegro, en Dalmatie et en Bosnie-Hérzégovine<sup>376</sup>. Les habitants du Paléolithique moyen vivaient de produits que l'on trouve facilement dans la nature et en particulier de la chasse qui constituait leur principale activité. La chasse des gros animaux, avec des outils primitifs, ne pouvait s'accomplir que collectivement, ce qui a contribué à renforcer les liens entre les membres des groupes et, plus généralement, l'organisation des premières communautés<sup>377</sup>. La société paléolithique, grâce à une technique plus perfectionnée a créé une grande variété d'outils pour la chasse des animaux sauvages, la pêche et la cueillette de produits naturels. L'homme commence à domestiquer des animaux et à cultiver certaines plantes, premières traces de l'élevage et de l'agriculture. La principale culture du paléolithique moyen est le Moustérien et son artisan l'homme de Néanderthal.

Le Paléolithique récent est connu pour son développement social et de grands changements par rapport aux communautés primitives<sup>378</sup>. Il représente une transition technologique et stylistique. Son outillage est marqué par une longue évolution à partir de l'Emirien issu du Levalloisien-Moustérien levantin<sup>379</sup>. Nos régions manquent de données suffisantes pour cette période. Les gisements identifiés avec sûreté ont un accès direct avec les eaux, sur les régions côtières ou dans les vallées fluviales<sup>380</sup>. Ceux de la côte sont mal connus à cause de l'érosion. La grotte de Konispole repérée par une couche de charbon de bois dans l'arrière-pays d'Apollonia, les stations de la vallée de la rivière de Kir au nord-ouest de l'Albanie ou d'autres en Épire du sud, confirment qu'il y avait de petites enclaves de territoire hospitalier pour l'homme du Paléolithique récent<sup>381</sup>. Les enquêtes en cours montrent que les habitants du Paléolithique récent étaient présents dans la plupart des milieux géographiques : dans les montagnes face à la mer, dans les vallées fluviales, et sur la côte. On peut citer ici

---

<sup>376</sup> BAILEY 2000, p. 15-32 ; DOGANDZIC 2014, p. 87-92.

<sup>377</sup> La zone côtière au nord du golfe d'Ambracie, fermée à l'est par la chaîne du Pinde, se caractérise par un paysage complexe de montagnes calcaires et de bassins. Certaines vallées fluviales situées à l'ouest du Pinde abritent des sites rupestres du Paléolithique ancien. Cependant, avec le changement climatique du Paléolithique supérieur et la diminution des zones humides, les populations se tournèrent vers les grottes. Cf. ANDEL-RUNNELS 2005, p. 367-384.

<sup>378</sup> Le Paléolithique récent apparaît moins riche que le Paléolithique moyen. Cf. GALATY-LAFE 2008, p. 262.

<sup>379</sup> Jusqu'à présent nous ne connaissons pas bien ce complexe culturel, anthropologiquement représenté par l'*Homo sapiens* et qui se caractérise par une industrie de lames. Cf. GREENMAN 1963, p. 41-91.

<sup>380</sup> ANDEL - RUNNELS 2005, p. 367-384.

<sup>381</sup> Pour la grotte de Konispole voir HANSEN 2002, p. 103-104 et 109-110 ; pour la vallée de Kir cf. GALATY 2006, p. 18-13.

Diaporit II, Shën Delli, Shën mitre, Ksamil, Kryegjata, Krapes, Rrëza e Kanalit ou encore Triport<sup>382</sup>.

### 1.3.1.2. Le Mésolithique (fig. 9)

À l'époque mésolithique (10000-7000 ans av. J.-C.) des changements majeurs se sont produits dans la flore et la faune, avec comme conséquence principale la disparition de tous les animaux typiques du Pléistocène<sup>383</sup>. À la faveur d'une nouvelle situation géo-climatique, l'homme mésolithique commence à passer de l'économie de chasse et de cueillette à la naissance de l'agriculture primitive. L'outillage mésolithique est fait de silex très petits aux formes géométriques régulières, triangulaires et trapézoïdales de 4 à 6 cm : les microlithes. On en a découvert de très bonne qualité, retouchés finement, dans les grottes de Konispol (Konispol II) et de Kryegjatë. À Konispol ; ils ont été datés de 8500 avant J.-C<sup>384</sup>.

Cette période, jusqu'à très récemment n'était connue que par l'habitat mésolithique de Vlushë (district de Skrapar), où des silex typiques de la période ont été découverts. Ces outils ont été trouvés avec des fragments de vaisseaux primitifs du début de l'ère néolithique. Cependant, ils appartiennent à une culture de transition entre l'époque mésolithique et le début du Néolithique<sup>385</sup>.

Sur le territoire de l'Albanie, l'occupation mésolithique a été constatée sur des sites paléolithiques, comme ailleurs dans les Balkans où les recherches sur la période mésolithique ont donné moins de résultats<sup>386</sup>. Sur les territoires de l'Illyrie et de l'Épire, les sites mésolithiques ont aussi, dans de nombreux cas, succédé à des sites de la période paléolithique<sup>387</sup>. Les enquêtes menées principalement dans la partie occidentale, sur les côtes ioniennes et adriatiques, ont permis de localiser ces sites. On peut citer, dans l'arrière-pays d'Apollonia, Kryegjata A et B, Krapsi et Peshtan ; en Chaonie Konispol et Shën Mitre. Pour la région d'Orikos et d'Amantia mentionnons Rrëza e Kanalit, dans la moyenne vallée de la Vjosë Shkëmbi i Vinjaut et plus au nord, dans la région de Shkodra, la grotte d'Egsh<sup>388</sup>.

---

<sup>382</sup> GJIPALI 2013, p. 59.

<sup>383</sup> GJIPALI 2009, p. 109. KOZLOWSKI 2005, p. 534; GALATY-LAFE 2008, p. 257-272.

<sup>384</sup> KORKUTI 1996, p. 209-224.

<sup>385</sup> *H.P.SH* 2002.

<sup>386</sup> Jusqu'à présent on peut dire avec sûreté qu'on constate une permanence sur les mêmes sites et par ailleurs de nouvelles installations. Citons les exemples de Konispol et, dans l'arrière-pays d'Apollonia, de Kryegjatë B. Cf. GALATY-LAFE 2008, p. 263.

<sup>387</sup> La même densité des cultures mésolithique et paléolithique se retrouve dans la partie nord de la Grèce ; cf. GJIPALI 2009, p. 109.

<sup>388</sup> GJIPALI 2013, p. 59, note 17.



Fig. 9 : carte des sites mésolithiques en Albanie.

Les outils de silex sont de très bonne qualité et retouchés finement. L'origine du silex est identifiée dans de nombreux endroits, surtout dans l'arrière-pays d'Apollonia et en Chaonie<sup>389</sup>.

Le mésolithique se caractérise par des changements dans l'économie, avec comme conséquences l'évolution des systèmes sociaux et des migrations entre la zone côtière et l'intérieur du pays. Le développement de la navigation maritime, peut-être déjà connue au Paléolithique récent, est un autre phénomène intéressant pour le Mésolithique méditerranéen, mais mal connu dans nos régions<sup>390</sup>. Les chasseurs-cueilleurs du Mésolithique, dans la partie sud-ouest du Balkans, ne sont pas de nouveaux arrivants, mais vraisemblablement les descendants des populations du Paléolithique récent, comme c'est le cas de la grotte de Konsipol<sup>391</sup>. La présence d'une seule pièce d'obsidienne retrouvée dans l'arrière-pays d'Apollonia (Kryegjatë B)<sup>392</sup> ne signifie pas l'arrivée d'une population nouvelle, mais prouve des contacts avec les autres peuples du pourtour méditerranéen, pour qui la navigation fut déjà source de contacts et d'échanges<sup>393</sup>. Des mouvements saisonniers entre la zone littorale et l'intérieur du pays pour bien exploiter les différentes zones géographiques, mais aussi les déplacements grâce à la navigation maritime, ont facilité les contacts en Méditerranée. Cela a permis aussi à ces populations de pratiquer la pêche en pleine mer et de peupler certaines îles comme l'île de Mélos en Egée, ce que confirme la présence de l'obsidienne au début du mésolithique<sup>394</sup>. La présence des sites mésolithiques sur les territoires de l'Albanie et de la Grèce du nord confirme ces mouvements saisonniers, de la côte à l'intérieur, dans les vallées et sur les montagnes. Le principal site mésolithique identifié sur le territoire albanais est celui de Vlushë connu pour son groupe de microlithes, de forme typique trapézoïdale.

### 1.3.1.3. Le Néolithique (fig. 10)

L'environnement naturel au cours du Néolithique devient propice à la population. Le climat frais et humide du Paléolithique, qui avait commencé à s'adoucir au Mésolithique, prend maintenant plus ou moins le caractère du climat d'aujourd'hui, la faune et la flore étant comparable à celle que nous connaissons aujourd'hui. Ces conditions naturelles favorables

---

<sup>389</sup> *Ibidem*, p. 60.

<sup>390</sup> KOZLOWSKI 2005, p. 534-536.

<sup>391</sup> GALATY-LAFE 2008, p. 263.

<sup>392</sup> La pierre interprétée comme obsidienne reste d'identification douteuse.

<sup>393</sup> RUNNELS-KORKUTI 2005, p. 17.

<sup>394</sup> KOZLOWSKI 2005, p. 534.

ont permis d'atteindre un haut niveau de développement économique et culturel<sup>395</sup>. La période va du septième millénaire et se termine à la fin du quatrième millénaire av. J.-C. La dernière période –l'énéolithique- en constitue la dernière étape et la transition vers l'Âge du bronze<sup>396</sup>.

À cette époque se développent diverses formes de l'activité humaine, ce qui peut être considéré comme le début de l'économie et du progrès technique et culturel de notre société : l'agriculture et l'élevage, la production de la poterie, le filage et le tissage ou encore les techniques de construction d'habitations<sup>397</sup>. En même temps, la taille de la pierre et le travail de l'os atteignent la perfection et le polissage de la pierre apparaît. À la fin du Néolithique (énéolithique), des vases et objets en bronze marquent les débuts de la métallurgie<sup>398</sup>.

Durant ces périodes, l'homme s'installe de préférence sur des terrasses fluviales, près des sources ou sur des sols fertiles riches en bois pouvant d'accueillir plus d'animaux. Comparativement aux périodes précédentes, le Néolithique est mieux connu grâce à de nombreuses fouilles<sup>399</sup>. La culture néolithique en Albanie, est représentée par les sites de Vlushë (Skrapar), Podgori (Korça), Kolshi (Kukës) pour la première phase, la deuxième phase par les sites de Dunavecì (Korça) Cakran (Fier) et Blaz (Mat), et le Néolithique récent par Maliq I, Barci I (Korça) et Kamniku (Kolonjë)<sup>400</sup>. Si on observe la carte archéologique de l'Albanie, on remarque que les sites côtiers sont disséminés, la plupart étant situés au sud-ouest de l'Albanie en relation avec ceux de la Macédoine et de la Thessalie. Les sites de l'ouest sont les plus nombreux, représentés par le site de plein air de Cakran, dans la vallée de la Vjosë, et, en Épire, par la grotte de Konispol<sup>401</sup>. La culture néolithique de Cakran présente des analogies avec celle de Servia, au nord-est de la Grèce, de la culture d'Elatea en Grèce centrale et de Corinthe avec le néolithique récent<sup>402</sup>. Le bassin de Korça qui connut de très bonnes conditions géo-climatiques est pour l'instant le plus riche et le plus développé de la culture néolithique. La culture de Podgoni est caractérisée par une riche céramique monochrome

---

<sup>395</sup> La période néolithique en Albanie se divise en trois phases différentes. La première, représentée par une poterie monochrome, est presque au même niveau stratigraphique que les outils microlithiques à Vlushë. La deuxième, caractéristique par l'apparition de la poterie, est apparue immédiatement au-dessus de la couche mésolithique dans la grotte de Konispol. La troisième se caractérise par une poterie polychrome à Podgorie I, la céramique monochrome rouge, la poterie peinte en blanc, ainsi que la poterie avec *impresso* et une décoration à la barbotine. Cf. BUNGURI 2014, p. 79, fig. 3 p. 82 ; KORKUTI 2001, p. 115-119.

<sup>396</sup> La céramique et les outils de silex mésolithiques trouvés à Vlushë appartiennent à la période de transition du mésolithique au néolithique et témoignent d'une culture précoce. KORKUTI 2001, p. 113-119.

<sup>397</sup> ISLAMI 1985, p. 14.

<sup>398</sup> *Ibidem* p. 113- 128.

<sup>399</sup> Dans la région du Kosovo, les civilisations néolithique et énéolithique ressemblent à la civilisation néolithique adriatique. Pour voir plus d'informations, cf. BUNGURI 2009, p. 51-106.

<sup>400</sup> KORKUTI 2003, p. 9-25 ; PRENDI 2008, p. 468-494.

<sup>401</sup> KORKUTI 1996, p. 219.

<sup>402</sup> PRENDI 2008, p. 444.



**Fig. 10** : carte des sites néolithiques en Albanie.

rouge à motifs blancs, souvent associé à du rose ou à des motifs rouges sur un fond clair. Elle présente des particularités locales mais ressemble beaucoup aux cultures d'Anzabegovo Ic de Macédoine et de Présesklo en Thessalie.

À l'est, la céramique peinte de la vallée du Mati et de la grotte de Blaz est contemporaine de celle de la zone côtière et de l'arrière-pays du type adriatique<sup>403</sup>. Les matériaux trouvés dans ces centres, en plus de ceux mis au jour il y a longtemps, ou les découvertes fortuites dans d'autres zones du pays, ont permis de connaître différents aspects économiques, sociaux et culturels des résidents néolithiques, dans une région densément habitée sans interruption<sup>404</sup>. La découverte de grands outils de travail en pierre et en os qui ont profité de perfectionnements techniques, ainsi que l'abondance des vases d'argile modelés à la main, prouvent la continuité et l'importance d'une société en partie sédentarisée. Dans certains endroits (Podgorie, Dunavec, Maliq, Cakran) l'agriculture est devenue l'activité humaine prioritaire, ce qui a permis la création de réserves stockées et a amené des changements importants dans la vie sociale. Cette sédentarité permet la domestication des animaux et des plantes pour mieux contrôler les ressources alimentaires. L'agriculture et le stockage des produits ont entraîné un boom démographique, qui a permis à certains chercheurs de parler de « révolution agricole néolithique »<sup>405</sup>.

La civilisation néolithique des régions occidentales des Balkans s'est transformée à partir d'un fond autochtone qui s'est développé plus nettement à l'époque énéolithique. Les cultures néolithiques ne sont pas restées isolées, mais ont été en relation les unes avec les autres. Une caractéristique importante de cette époque est la naissance des échanges, non seulement entre les communautés voisines, mais aussi entre les communautés éloignées, comme en témoignent les objets d'importation provenant du Dimini récent de Thessalie et trouvés à Dunavec et à Cakran<sup>406</sup>. Frano Prendi, en traitant la culture de Maliq-Kamnik, soutient la thèse d'une migration venue du sud-est durant le Néolithique récent<sup>407</sup>. Fondant une société sédentaire, l'homme néolithique n'abandonne pas les cavernes comme abris mais il crée les premières habitations permanentes : cavités souterraines à Cakran par exemple, cabanes de terre et de bois ou encore maisons lacustres comme à Dunavec<sup>408</sup>.

---

<sup>403</sup> *Ibidem* p. 453.

<sup>404</sup> KORKUTI 1974, p. 4-11.

<sup>405</sup> BAILEY 2000, p. 153-192.

<sup>406</sup> KORKUTI 1976, p. 58-59.

<sup>407</sup> PRENDI 1966, p 269 ; PRENDI-ALIU, p. 13-30.

<sup>408</sup> PRENDI 2008, p. 48-50.

Par ailleurs, la culture de Cakran-Konispol représentée par la céramique, montre des relations avec l'intérieur, vers Korça à l'est, vers l'Épire au sud et vers la Dalmatie au nord. Pour cette région, même si la navigation n'est pas assurée, on ne peut exclure la possibilité d'une exploitation côtière depuis déjà le Mésolithique. Les voies de communications apparaissent importantes par mer et par terre. Les sites occidentaux de la côte de l'Illyrie méridionale et de l'Épire communiquent en effet depuis cette période en direction sud/nord par la mer et est/ouest par la terre, constituant une sorte de sphère culturelle balkanique.

En Épire grecque, l'évolution du Néolithique est bien connue par quatre sites de zones écologiquement différentes. Au sommet de la montagne du Tomaros se trouve Gouvès, où on reconnaît de fortes similitudes avec la culture de Maliq-Kamnik et la côte sud-est de l'Adriatique. Au bord du lac de Ioannina, on a Asfaka et Kastritsa avec le secteur adriatique ; en Thessalie on retrouve la culture de Maliq. Doliana, près des sources du fleuve Thyamis, qui confirme aussi des contacts étroits avec les régions limitrophes<sup>409</sup>.

#### 1.3.1.4. L'Énéolithique (fig. 11)

Avec la fin du Néolithique où se développèrent l'agriculture et l'élevage, s'ouvre l'Énéolithique qui marque la transition avec l'Âge du bronze<sup>410</sup>. De cette civilisation, on a trouvé des quantités considérables de blé carbonisé, de nombreux outils (dans Maliq II et Tren I), la preuve d'une agriculture avancée et du rôle de l'élevage comme en témoignent les nombreux os de bovins et de troupeaux trouvés au cours des fouilles. La céramique a aussi progressé avec des nouveautés concernant les formes, la décoration, la cuisson et la réalisation de productions artistiques<sup>411</sup>.

La culture énéolithique n'est identifiée qu'au sud-est de l'Albanie, dans la zone Maliq-Devoll, et jusqu'à présent les données concernant cette période sont sporadiques au-delà de ce bassin. Pour les formes des habitations par exemple, il reste difficile aux chercheurs de définir un plan<sup>412</sup>. Cependant, les grottes continuent à être habitées, comme celle de Tren, et on poursuit aussi la construction de maisons sur pilotis en zone lacustre ou bien sur le sol<sup>413</sup>. La couche néolithique, jusqu'à deux mètres de profondeur, contient des outils extrêmement

---

<sup>409</sup> DOUZOGLI-ZACHOS 2002, p. 111-144.

<sup>410</sup> Cette civilisation représente une époque transitoire entre l'époque de la pierre à celle des métaux (2600 - 2100 avant J.-C.). Le cuivre est alors utilisé pour la fabrication des premiers outils en métal. Cf. ISLAMI 1985, p. 15.

<sup>411</sup> PRENDI 1966, p. 256.

<sup>412</sup> PRENDI 2008, p. 232-245, et 398-430.

<sup>413</sup> KORKUTI 1971, p. 31-48.



abondants, de formes variées, rarement en silex. Ce sont des couteaux, des grattoirs, des racloirs, des poinçons et de petites lames dentelées.



Fig. 11 : carte des sites énéolithiques en Albanie.

Le cuivre, qui donne son nom à cette civilisation, a été utilisé sur place pour fabriquer des haches et des herminettes plates de type A<sub>4a</sub>, A<sub>4b</sub> et B<sub>3a</sub><sup>414</sup>. La céramique, aux formes variées, reste de facture grossière, de couleur et de nuances diverses, plutôt monochrome, polie et lustrée. Elle porte parfois un décor obtenu par incision ou en relief. Les bols, de profils variés, sont les plus connus, avec une embouchure ovale originale. On trouve aussi des tasses et des cruches à une seule anse, des vases tronconiques à col court et munis d'une petite anse, des vases globulaires ou biconiques sans col, des couvercles coniques avec ou sans manche ou de forme cylindrique<sup>415</sup>. Cette culture néolithique se poursuit jusqu'à la fin du troisième millénaire avant J.-C. et appartient au complexe balkano-égéo-anatolien<sup>416</sup>.

### 1.3.2. L'Âge du bronze (fig. 12)

L'Âge du bronze - une époque longue et complexe - est mieux connue grâce à de nombreuses fouilles sur tout le territoire albanais et au nord de la Grèce, en particulier celle des nécropoles tumulaires. Considérée comme essentielle pour expliquer la naissance et le développement de la culture illyrienne par les chercheurs albanais, elle est une période importante pour étudier l'histoire de cette civilisation. Avec l'apparition du bronze dans l'ensemble de la péninsule balkanique, des changements importants se sont produits dans l'économie, l'organisation sociale, la vie spirituelle et la composition des peuples. À partir de l'époque néolithique, vers la moitié du troisième millénaire, des vagues migratoires ont touché les régions balkaniques<sup>417</sup>. Pendant un millénaire, les mouvements successifs ont créé une situation démographique nouvelle sur le fonds autochtone d'une population méditerranéenne pré-grecque. Ces populations, appelées par les auteurs anciens « pélasges », manquent encore de données archéologiques et linguistiques pour établir une synthèse claire et acceptée de tous<sup>418</sup>.

---

<sup>414</sup> On trouve un grand nombre d'outils en os et en bois de cerf, tels que les épingles, les poinçons, les spatules. Cf. PRENDI 2008, p. 232-245.

<sup>415</sup> *Ibidem* p. 234-235. La civilisation de Maliq II a des points communs avec l'égéo-anatolienne. Les sites néolithiques du bassin de Korça ont les caractéristiques de l'époque néolithique de la Macédoine, de Servia II, de Larissa et peut-être avec ceux de Troie I et II. Cf. KORKUTI 1976, p. 59.

<sup>416</sup> KORKUTI 2004, p. 10-20.

<sup>417</sup> PRENDI 2008, p. 463-467.

<sup>418</sup> Les Pélasges sont connus d'Homère, d'Hésiode, Hécateé, Hérodote (I, 56, 58) Thucydide (I, 3). Cf. BADER 1999, p. 15-56. On dispose d'une synthèse en français avec la monographie de BRIQUEL 1984 mais qui ne porte que sur les Pélasges en Italie. L'ouvrage plus général de M. Aref (AREF 2016) présente des thèses qui ne sont pas acceptées de tous les spécialistes.



**Fig. 12 :** carte des sites de l'Âge du bronze en Albanie.

La civilisation de cette époque est assez bien représentée dans le sud-est de l'Albanie où la culture la plus connue est celle de Maliq III, confirmée stratigraphiquement et constatée aussi dans la grotte de Tren. L'Âge du bronze est moins connu pour le nord du pays où les phases anciennes sont quasiment absentes, bien que le Bronze récent soit confirmé à Gajtan, à Shkrel et à Shtoj par la céramique<sup>419</sup>.

Le Bronze ancien est bien représenté par deux phases dans le bassin de Korçë, à Maliq IIIa et IIIb. Ces couches ont montré qu'il se distingue de l'Énéolithique dont la céramique était plus grossière et plus primitive<sup>420</sup>. Elle a bénéficié de nombreux contacts avec diverses régions du nord, avec le centre des Balkans et avec la Grèce septentrionale<sup>421</sup>. Au cours de cette période, le territoire de l'Albanie a été largement peuplé dans les régions côtières, à l'intérieur et sur les montagnes de l'Albanie centrale et de la Grèce du nord. Les populations vivaient principalement dans des sites ouverts, même si elles ont continué à occuper des grottes (Tren) ou des habitats sur pilotis, comme le montrent les récentes fouilles de Sovjan. À la fin de cette époque, ont été construits des centres fortifiés, entourés par des murs en pierres non taillées, comme les sites de Gajtan à Shkodra et de Margelliç dans l'arrière-pays d'Apollonia. Des traces de l'Âge du bronze sont aussi connues à partir de données recueillies dans la grotte Neziri, à Badherës, et à Kalivosë à Saranda. On peut également citer les tumuli de Kukës, Barç (Korçë), Pazhok (Elbasan), Divjaka (Lushnja), Patos (arrière-pays d'Apollonia), Vajzë et Dukat (Vlorë), Piskovë (Përmet), les tombes dans la vallée de Dropullit (Drinos), les tumulus de Bajkaj (Saranda) et des dépôts trouvés sur les bords des lacs de Shkodra, de Pogradec et de Prespa<sup>422</sup>.

Pour cette période, on constate un progrès dans les activités économiques avec non seulement les productions agricoles, la fabrication de céramiques et des activités métallurgiques, mais aussi le développement du commerce<sup>423</sup>. L'archéologie témoigne de l'invention de la première industrie métallurgique grâce au progrès technologiques du coulage des métaux, surtout du bronze. Les objets typiques trouvés à Maliq, comme des moules, des tuyaux en terre cuite, des fours en forme de fer à cheval en sont les éléments les plus remarquables<sup>424</sup>. Cette industrie doit correspondre aux premières exploitations de mines de cuivre, vraisemblablement depuis l'Énéolithique. Sont fabriqués des outils et des armes :

---

<sup>419</sup> PRENDI 1982a, p. 209-228.

<sup>420</sup> KILIAN 1985, p. 175-180.

<sup>421</sup> KOURTESSI-PHILIPPAKIS 2002, p. 73-84.

<sup>422</sup> PRENDI 2008, p. 268-269.

<sup>423</sup> SOUEREFF 2002, p. 231-236.

<sup>424</sup> LERA-OIKONOMIDIS 2009, p. 325-343.

haches, épées, poignards, couteaux, lames de lances et de flèches, ce qui n'excluait pas, au Bronze ancien, l'utilisation d'outils et d'armes traditionnelles de l'Énéolithique<sup>425</sup>. Peu à peu, ils sont largement utilisés et deviennent plus raffinés. Des produits originaires d'Europe centrale, comme les haches à deux tranchants de type mycénien, la longue épée égéenne, les haches et des bijoux celtiques, se distinguent des productions locales inspirées par les populations égéennes<sup>426</sup>. Ces grands changements socio-économiques des communautés grâce notamment à l'invention de la métallurgie et au commerce, ont amené des progrès, une nette amélioration des conditions de vie, mais ont créé aussi de nouveaux enjeux de pouvoir pour le contrôle des richesses. Les nécropoles tumulaires, à tombes monumentales en forme de petite colline hémisphérique, témoignent de ces grands changements sociaux liées au développement de la métallurgie<sup>427</sup>.

Les routes d'échanges de métaux entretiennent des relations locales, régionales et trans-adriatiques, qui causent des tensions et ont des implications qui dépassent largement la sphère du commerce<sup>428</sup>. La société se caractérise par une structuration de type aristocratique, dans laquelle certains possèdent des biens de prestige. Les tombes individuelles ou de groupes familiaux aristocratiques sous tumulus se distinguent par le dépôt de poignards, d'épées, de lances, de gobelets, de médailles ou de bijoux. L'intensification des extractions minières dans la vallée du Mati et dans la région de Kukës, le commerce à longue distance par différents moyens de transport ont eu pour résultat la commercialisation du métal, la mise en place d'un système de poids et mesures, la division du travail et la circulation de spécialistes, ce qui a créé une société complexe et bien hiérarchisée qui contrôle tous les éléments de la vie économique, politique et religieuse. Alors naissent des villages ouverts en plaine et des centres fortifiés qui occupent les collines dominant les voies de communication, ou sur les plaines aux terres fertiles.

Les importations égéennes, italiques, et celles qui proviennent de régions d'Europe centrale, représentées par les découvertes archéologiques -armes, céramiques et autres objets de luxe- prouvent des échanges au cours de toute la période qui supposent un développement des moyens de transport, tant maritimes que terrestres, et un minimum de sécurité<sup>429</sup>. Les habitants de cette période ont connu un développement important du commerce adriatique et

---

<sup>425</sup> KORKUTI 1971, p. 31-48.

<sup>426</sup> *Ibidem* p. 232-245, et 398-430.

<sup>427</sup> KNAPP 1993, p. 332-347. SOUREF 1999, p. 29-33

<sup>428</sup> GARAŠANIN 1952, p. 268-276.

<sup>429</sup> ALIU 2002, p. 217-229.

ont établi des contacts avec le monde égéen<sup>430</sup>. Les influences de la mer Égée en Illyrie méridionale passent par des relations avec les populations limitrophes comme celles de la Macédoine, de l'Épire et des îles Ioniennes<sup>431</sup>. Cette influence est visible sur les importations mycénienne ou les productions locales imitant les marchandises mycénienne, la poterie pseudo- mycénienne ainsi que la métallurgie, à en juger par la distribution des types égéens d'épées, de poignards, de lances, de couteaux, de haches doubles et de bijoux. Ils montrent l'existence de réseaux d'échange de produits, et sans doute aussi d'artisans avec leur savoir technique. La Chaonie établit des relations avec les Mycéniens par l'intermédiaire des îles ioniennes par voie maritime et de l'Épire par voie terrestre<sup>432</sup>. Un nombre important d'objets métalliques identifiés comme mycéniens représente un type inconnu dans les autres régions et doit être interprété comme des importations ou des imitations locales des prototypes égéens<sup>433</sup>.

Une analyse complète de la poterie et des mobiliers, de la religion et des rites funéraires dans les communautés préhistoriques d'Illyrie méridionale et de l'Épire pendant l'Âge du bronze ancien et le début de l'Âge de fer, dans l'état actuel de la recherche, permet ainsi d'apprécier dans quelle mesure les modes de production reflètent l'organisation socio-économique des sociétés préurbaines<sup>434</sup>. L'ensemble de ces facteurs économiques et sociaux eurent comme conséquence une accélération du processus de formation de l'ethnie illyrienne, nettement définie par des traits culturels et linguistiques ce qui suppose que les populations de ces régions, malgré le relief compartimenté, entretenaient des relations entre elles. Il faut enfin noter qu'à la fin de l'Âge du bronze et au début de l'Âge du fer on remarque une vague de migrations panono-balkaniques, confirmée en Illyrie et en Épire, marquée par la diffusion du rite funéraire des « champs d'urnes » et par l'apparition de nouveaux décors sur la céramique. On sait que l'arrivée de mouvements migratoires constitue aussi un facteur déterminant dans la structuration des sociétés.

### **1.3.3. L'Âge du fer (fig. 13)**

#### **1.3.3.1. Les caractéristiques générales**

---

<sup>430</sup> BODINAKU 1999, p. 11-17.

<sup>431</sup> MOLLEY 2010, p. 403-428; TOUCHAIS 2002, p. 199-216.

<sup>432</sup> LERA-OIKONOMIDIS 2009, p. 325-343; BODINAKU 1995, p. 259-268; SOUYOUDZOGLOU-HAYWOOD 1999, p. 97-100 et p. 121-142.

<sup>433</sup> BODINAKU 1974, p. 140-149; BODINAKU 1974a, p. 394-401; BODINAKU 1975, p. 407-414; BODINAKU 1978, p. 355-361; BODINAKU 1981, p. 243-262; BODINAKU 1982, p. 49-101; BODINAKU 1983, p. 241-250; BODINAKU 1995 ; p. 259-268.

<sup>434</sup> DOUZOGLI-ZACHOS 2002, p. 111-144.

L'utilisation du fer pour la fabrication d'outils et d'armes marque le début d'une nouvelle ère. Économiquement, ethniquement et culturellement, cette période prolonge l'Âge du bronze récent sans interruption. Il y a là une différence importante avec le monde grec continental où, avec la disparition des royaumes mycéniens, on a une solution de continuité entre la fin de l'Âge du bronze et l'époque géométrique. La poursuite et l'épanouissement exceptionnel de la métallurgie marque une période de prospérité, avec un grand développement des productions. Les premières sépultures de l'Âge du fer fournissent beaucoup d'objets de fer, des lances, des épées, des couteaux et des haches de guerre trouvés dans les agglomérations fortifiées : au nord à Gajtan, un village près de Shkodra, à Kukës dans les tumulus de Krumë, à Kënetë et à Çinamak ; au sud dans un grand nombre de tumulus dans la vallée du Drinos, à Vajzë et à Bakaj ; à l'ouest et à l'est, à Barç et à Kuç i Zi<sup>435</sup>. La plupart des objets appartiennent à la culture dite de Lausitz qui est entrée dans les Balkans du sud-ouest au XII<sup>e</sup> siècle et s'est propagée en Albanie, au nord de l'Épire et en Macédoine<sup>436</sup>. Cette vaste aire de distribution constitue un substrat économique qui perdurera aux époques postérieures.

Dans le système chronologique mis en place par les historiens albanais, notamment F. Prendi, l'Âge du fer couvre la période qui va du XII<sup>e</sup> siècle jusqu'au V<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Il recouvre donc les périodes géométriques et archaïques de la chronologie de la Grèce propre. Il se subdivise en trois phases : le Fer ancien (1200-800), le Fer moyen (800-650), et le Fer récent (650-450)<sup>437</sup>.

Les villages fortifiés, qui existaient déjà au Bronze récent, perdurent, mais en raison de sources insuffisantes on connaît mal ces premiers habitats. On sait toutefois que ces centres pré-urbains se sont installés sur des collines dominant une vallée ou une gorge et qu'ils n'évoluent guère tout au long de la période. D'une manière générale, on voit se dessiner deux zones séparées par la vallée du Shkumbin, mais dans les deux régions on a la même continuité culturelle qui se démarque nettement de la culture de Hallstatt avec ses urnes et ses tumulus qui caractérisent la culture illyrienne de Mat-Glasinac, dans la région centrale de l'Illyrie. La continuité culturelle apparaît notamment sur la céramique qui ne présente aucune évolution significative ni dans les formes ni dans les décors entre la fin de l'Âge du bronze et le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

L'étude topographique des centres habités à l'Âge du fer montre que les montagnes de l'intérieur et leurs vallées ont été considérablement peuplées, beaucoup plus que les plaines

---

<sup>435</sup> PRENDI 1974, p. 103.

<sup>436</sup> HAMMOND 1982a, p. 627.

<sup>437</sup> PRENDI 2008.

côtières sans doute marécageuses. Le problème est que seuls les tumulus ont été identifiés et n'ont jamais été mis en relation avec un habitat situé à proximité. L'archéologie de l'habitat illyrien de l'Âge du fer reste encore à faire. Pour le peu qu'on sait, les agglomérations fortifiées, d'après les données archéologiques, sont héritées des époques antérieures, villages lacustres ou nouveaux centres fortifiés. Ce type de fortification se caractérise par des murs en pierres qui entourent une colline, c'est-à-dire une position dominante. La ligne du mur suit le relief du terrain, là où les défenses naturelles sont insuffisantes. Les murs sont construits en grosses pierres peu taillées, avec un noyau rempli avec de la terre et des petites pierres. Leur épaisseur varie de 3,10 à 3,50 m. Dans ce système, on n'a pas de tours fortifiées et les portes sont généralement petites, mais précédées d'un couloir qui permet une défense latérale de l'entrée. La hauteur de ces murs est aujourd'hui de 2,50 à 3 mètres. On peut penser que ces fortifications étaient rehaussées par des palissades en bois. La surface de ces sites fortifiés est variable, de 1 à 2 ha pour les plus petites, à 4 à 5 ha pour les plus grandes, comme par exemple à Gajtan. Des extensions ultérieures incluent des zones plus vastes comme à Trajan (Korçë), à Lleshan (Elbasan) et à Karos (Himarë), occupant des surfaces de 15 à 20 ha<sup>438</sup>.

Les tumulus de Pazhok, dans la vallée du Shkumbin, celui de Barç à Korçë et de Vajzë à Dukat, de Lofkënd dans l'arrière-pays d'Apollonia, confirment la stabilité de la société illyrienne et renseignent sur les productions locales et les échanges avec les autres peuples de l'Europe du Sud-est<sup>439</sup>. La place principale tenue par l'augmentation des outils s'explique sans doute par le développement de la métallurgie, ce qui contribua aussi à l'accroissement général des rendements agricoles grâce à l'amélioration des outils. Les progrès accomplis changèrent les rapports socio-économiques ainsi que les structures de la société et on peut supposer que l'organisation étatique en fédérations tribales prend sa forme originale à cette époque<sup>440</sup>. Les populations vivaient dans des villages fortifiés commandés par une grande famille patriarcale ou un groupe de familles appartenant à un même clan.

Cette hypothèse est suggérée par l'exemple de la nécropole tumulaire de Mati, composée de petits groupes de tumulus situés sur des terrasses de terres cultivées, dans la vallée<sup>441</sup>. Chaque tumulus correspondrait à une famille, mais les publications sont encore insuffisantes pour vérifier que ces tumulus reflètent une véritable hiérarchisation de ces sociétés villageoises.

---

<sup>438</sup> ISLAMI 1985, p. 24-26.

<sup>439</sup> BODINAKU 1982, p. 49-101 ; ANDREA 1976a, p. 133-156 ; ANDREA 1976a, p. 331-333 ; PAPADOPOULOS-MORRIS 2014, p. 3-41 ; PAPADOPOULOS 2010, p. 233-252.

<sup>440</sup> PRENDI 1974, p. 103-139 ; SOUYOUDZOGLOU-HAYWOOD 1999, p. 97-100, 121-144.

<sup>441</sup> ISLAMI 1985, p. 24.





Fig. 13 : carte des sites de l'Âge du fer en Albanie.

On retrouve cette organisation dans les nécropoles tumulaires de Kukës, de Korça, de la vallée du Drinos, dans la vallée de la Vjosë. Dans tous les cas, ces populations apparaissent comme des petites tribus dispersées à proximité de terres agricoles.

Ce n'est qu'à la période du Fer récent qu'on peut noter quelques évolutions correspondant à ce qu'on appelle la phase proto-urbaine. Selon Ilir Gjipali, apparaissent à cette époque des centres aux fortifications rectangulaires où on note un progrès dans le travail de la pierre, avec des murs plus stables et mieux défendus par la création d'angles droits et la construction de tours de défense. Les modifications constatées dans le plan, les parements et les portes semblent surtout refléter une meilleure adaptation au terrain. Les constructions fortifiées proto-urbaines sont moins nombreuses que celles de la première période et, à l'exception de Kalivo, elles occupent une position centrale dans leur territoire. Apparemment, elles ont connu une croissance interne plus importante que les autres, et ce sont elles qui se transformeront plus tard en centres urbains<sup>442</sup>. Il est difficile de prouver que cela est une conséquence des fondations coloniales qui surviennent à la fin du VII<sup>e</sup> siècle. C'est aussi à cette même période du Fer récent que se produisent des événements qui retiennent l'attention des auteurs anciens : la piraterie illyrienne en mer Adriatique qui semble plutôt concerner les Illyriens du Nord, les Liburnes, l'attaque des Enchéléens contre le sanctuaire de Delphes, la participation des Taulantins, Chaones, Thesprotes et Molosses à la guerre du Péloponnèse<sup>443</sup>.

Un fait est avéré par les données archéologiques, c'est que les centres comme Gajtan et Tren sont densément habités et multiplient les échanges avec les régions voisines mais aussi avec le monde méditerranéen par l'intermédiaire des colonies grecques. Les échanges maritimes en Illyrie méridionale et en Épire correspondent au développement socio-culturel et à la croissance de centres proto-urbains. Ces populations ont emprunté non seulement le mobilier mais surtout les techniques, comme c'est le cas pour la céramique de la période géométrique et proto-corinthienne découverte à Belsh et à Tren, datée du VII<sup>ème</sup> siècle avant J.-C. Il y a des avancées significatives dans la poterie concernant les formes et la décoration, plus variées que dans la période précédente. À partir du VI<sup>ème</sup> siècle avant J.-C., dans les zones méridionales de l'Illyrie et au nord de l'Épire, on trouve des vaisselles d'une technologie avancée, avec notamment l'usage du tour et de fours à haute température<sup>444</sup>.

---

<sup>442</sup> GJIPALI 2018, p. 29-40.

<sup>443</sup> Appien, *Guere civile*, II, 39 ; Hérodote IX, 43.; Thucydide II, 80, 5-6.

<sup>444</sup> CEKA 1983, 2, p. 176-180.

Cette période est bien représentée en Illyrie du sud à Mashkjezë, à Margëlliç, à Belishovë et en Épire par le site proto-urbain de Kalivo<sup>445</sup>. Il s'agit là des débuts de l'urbanisation, dans les régions des Chaones, des Taulantins et des Enchéléens. Les nouvelles implantations fortifiées de cette phase correspondent sûrement à des changements sociaux-économiques importants des peuples qui se réorganisent autour de leur communauté sans se mélanger avec une autre. Dans certains cas, le centre tribal se transforme progressivement en un centre urbain grâce à un développement économique qui profite des échanges des productions artisanales et agricoles. C'est surtout la partie côtière qui est touchée par ce mouvement avec Bouthrôtos et Kalivo au Chaonie, Mashkjeza, Margëlliç, Klos dans l'arrière-pays d'Apollonia, Kanina près d'Orikos et enfin, dans l'arrière-pays d'Épidamne-Dyrrhachion, les forteresses de Zgërdhesh, d'Acrolissos et de Dorëz<sup>446</sup>.

Les sources littéraires témoignent de cette évolution. En effet les Illyriens y apparaissent plus souvent. Hécatée, par exemple, parle de *poleis* illyriennes et Pausanias mentionne la ville illyrienne de Thronion<sup>447</sup>. L'archéologie ne confirme pas toujours ces sources. Ainsi la cité mentionnée par Pausanias n'est pas encore identifiée, de même que la plupart des *poleis* connues d'Hécatée, vraisemblablement des sites côtiers qui permettaient l'escale des navires marchands<sup>448</sup>. Le terme de *polis* doit être pris avec précaution ; la *polis* illyrienne est un centre urbain, sans doute chef-lieu de l'organisation fédérale, mais ne correspond pas à la *polis* grecque comprise comme Cité-État. On peut citer les Enchéléens, les Dassarètes, les Pénestes, les Paioniens, les Dardaniens et enfin en Épire les Molosses, les Thesprotes et les Chaones<sup>449</sup>. La fondation d'un centre préurbain prend souvent la forme d'un synoecisme, c'est-à-dire un regroupement de *komai* (villages). En fait, nous connaissons mal l'organisation sociale et urbaine des sites de cette époque, mais le mobilier confirme la consommation de produits de luxe, la plupart importés par une classe sociale de type aristocratique avec un *basileus* à sa tête, dont la majorité est constituée par de la céramique corinthienne<sup>450</sup>. Caractéristiques de cette période sont les implantations qui occupent un territoire agricole comme Kutë, dans la

---

<sup>445</sup> En Chaonie, du nord au sud, on peut citer plusieurs centres proto-urbains comme Himara, Borshi, Foinike, Onhezmi, Butrint, Cuka e Ajtoit, Malçan, Ripes et Paleomanastër.

<sup>446</sup> Sur les sites mentionnés, voir la C.A.A.

<sup>447</sup> La cité de Thronion, datée V<sup>ème</sup> siècle avant J.-C., ne doit pas être située très loin d'Apollonia. On a proposé le site de Triport. Cf. CABANES 1993, p. 145-150.

<sup>448</sup> Stéphane de Byzance se référant à Hécatée, nous apprend que vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., chez les Taulantins, existait une *polis* appelée Sessarethos qui n'est pas été identifiée jusqu'à présent. Cependant on peut penser que ce site est localisé sur le littoral sud-est de l'Adriatique, qui abritait déjà les colonies grecques. ISLAMI 1976, p. 101.

<sup>449</sup> Cf. *supra*, chapitre précédent sur la carte des populations.

<sup>450</sup> KOEHLER 1981, p. 449-458.

partie inférieure de la vallée de la Vjosë, Strumë ou Marinzë dans l'arrière-pays d'Apollonia<sup>451</sup>. Ces centres ouverts se trouvent dans les plaines mais on y trouve la même culture matérielle que dans les centres fortifiés de hauteur. Ils se sont implantés comme centres agricoles au passage des voies de communication naturelle le long des vallées fluviales, au sud de la *via Egnatia* à proximité d'Apollonia<sup>452</sup>. Pour la première fois on constate une différence entre la vie urbaine et celle de la campagne, correspondant à une réalité socio-économique qui inaugure la phase urbaine des siècles suivants<sup>453</sup>.

### 1.3.3.2. Les fondations coloniales et leurs rapports avec l'arrière-pays

Selon Plutarque, les premiers Grecs qui contrôlent les « îles épirotes » sont en fait des Eubéens d'Érétrie. C'est la seule source qui nomme Érétrie comme le premier occupant étranger de Corcyre<sup>454</sup> :

« Κέρκυραν τὴν νῆσον Ἐρετριεῖς κατόκουν Χαρικράτους δὲ πλεύσαντος ἐκ Κορίνθου μετὰ δυνάμεως καὶ τῷ πολέμῳ κρατοῦντος ἐμβάντες εἰς τὰς ναῦς οἱ Ἐρετριεῖς ἀπέπλευσαν οἴκαδε... Les Érétriens s'étaient établis dans l'île de Corcyre, mais Charicratès ayant fait voile de Corinthe avec des forces et s'étant montré supérieur au combat, les Érétriens réembarquèrent sur leurs navires et rentrèrent chez eux. »

Il faut cependant noter que l'archéologie, pour l'instant, n'a trouvé aucun matériel eubéen en territoire albanais, et ce malgré des investigations approfondies sur le site d'Orikos<sup>455</sup>. Catherine Morgan admet des contacts antérieurs à la colonisation corinthienne, mais pense que ces activités d'échange précoce sont complexes et doivent être considérées comme indépendantes de la colonisation ultérieure<sup>456</sup>. Elle voit, vers 725 avant J.-C., un changement dans ces contacts, et soutient que le commerce de Corinthe est indissociable de la colonisation<sup>457</sup>. Ce commerce vise d'abord à l'approvisionnement en matières premières indisponibles dans la métropole. Le métal -en particulier le cuivre-, l'iris utilisé pour le parfum<sup>458</sup>, l'exploitation du bitume dans la région du *nymphaion* dans l'arrière-pays d'Apollonia ont pu être les principales marchandises recherchées. La nature et les mécanismes d'échange sont discutés, mais les contacts corinthiens et leurs implications sont bien

---

<sup>451</sup> KRAHE 1964; CEKA 1985a, p. 119-121.

<sup>452</sup> FASOLO 2003.

<sup>453</sup> CEKA 1983, 2, p. 135-192.

<sup>454</sup> Plutarque, *Questions grecques*, 11.

<sup>455</sup> BERETI-CONSAGRA 2008.

<sup>456</sup> H.P.SH 2002, p. 36-40.

<sup>457</sup> MORGAN 1988, p. 313-338.

<sup>458</sup> NIKOLANCI 1980, p. 159-160.

documentés par l'archéologie<sup>459</sup>. Ces échanges ont été développés au moment où la société illyro-épirote connaissait une mutation, passant d'un ordre tribal à un système étatique plus complexe. L'installation et le développement des colonies sont liés à ce processus. Au début, les colons se sont installés à proximité des lieux d'échange tout en poursuivant le développement des relations en pays illyrien mais il fallait que la société indigène fût suffisamment structurée pour pouvoir établir des relations commerciales stables et profitables.

Les premières colonies corinthiennes sont Corcyre (en 734 av. J.-C.), Ambracie, en Épire, fondée par Gorgos, fils de Cypsélos, et Épidamne-Dyrrhachion en Illyrie méridionale fondée par le Corcyréen Bacchiade vers 627 av. J.-C. ; Apollonia est fondée un peu plus tard dans la dernière décennie du VII<sup>e</sup> siècle, par l'*oeciste* Gylax sur le fleuve Aôos un peu à l'intérieur des terres<sup>460</sup>. Les mêmes vases en céramique ou en bronze se retrouvent à partir du VI<sup>e</sup> siècle tant dans les nécropoles des colonies grecques que dans celles de l'arrière-pays<sup>461</sup>. Par exemple de beaux vases proto-corinthiens (VII<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle avant J.-C.), avec des figures humaines et des scènes mythologiques ont été retrouvés dans les tumulus d'Apollonia et de son arrière-pays<sup>462</sup>. Il est donc indéniable que dès leur fondation, les colonies grecques de la côte ionio-adriatique ont établi des contacts de nature commerciale avec les Illyriens de l'arrière-pays.

*Orikos* se situe à l'extrémité sud-ouest du golfe de Vlora, sur une petite colline qui porte le nom de Paleokastra, aux pieds des Monts Acrocérauniens (Karaburun) ; elle domine au nord et à l'est la lagune et la plaine de Dukat séparés de la mer par un étroit cordon littoral de 2,2 km de long qui n'existait sans doute pas dans l'Antiquité. D'une altitude d'à peine 20 m, la colline sur laquelle s'étend la ville n'offre qu'une protection naturelle limitée <sup>463</sup>(**fig. 14 et 15**). Son occupation par des Grecs remonte à la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. et est l'œuvre d'Érétriens venus de l'Eubée<sup>464</sup>. Le mythe de fondation est lié aux *nostoi*, les

---

<sup>459</sup> QUANTIN 2012a, p. 249-250 ; BEAUMONT 1936, p. 159-204 ; BEAUMONT 1952 p. 62-73 ; BEAUREGARD 1993, p. 95-111.

<sup>460</sup> Sur la fondation de Corcyre, Hérodote VII, 154 ; Thucydide I, 13 ; d'Ambracie, Aristote, *Politique*, 1304a, 31-33 ; Diodore de Sicile XVII, 3, 3. Sur la fondation d'Épidamne-Dyrrhachion, cf. Thucydide I, 24, 2 ; Strabon VI, 316. Sur la fondation d'Apollonia, Thucydide II, 68, 1 ; Pseudo-Skymnos 439-440 ; Strabon VII, 5, 8 et Pausanias V, 22, 4.

<sup>461</sup> Sur le mobilier en bronze, cf. BERETI 2011, p. 499-511.

<sup>462</sup> AMORE 2011, p. 181-188.

<sup>463</sup> BUDINA 1964, 1971 et 1976 ; C.A.A. p.222-224.

<sup>464</sup> Quelques notices seulement chez le Pseudo-Skymnos, 441-443 et Etienne de Byzance *s.v. Amantia* et *Orikos*. *Orikos* est également signalée par Hérodote IX, 93 et Lucain III 187. Pseudo-Skylax 26 indique que la ville était habitée par les Amantins. Pour un examen plus détaillé des sources concernant *Orikos*, cf. BERETI-CONSAGRA 2008.

Eubéens ou Abantes s'étant établis dans ces régions lors de leur retour de la guerre de Troie. Au IV<sup>e</sup> siècle, Orikos paraît avoir des liens étroits avec Corcyre, liens confirmés sur une lamelle oraculaire de Dodone<sup>465</sup>. À partir de la fin du III<sup>e</sup> siècle, la cité est prise dans les conflits opposant Rome et la Macédoine.



**Fig. 14 :** vue satellite d’Orikos avec localisation des ports,  
(© *Projet Orikos*; SHPUZA 2014, fig. 2, p. 58.).

En 214 la ville est occupée par Philippe V, mais après son échec à Apollonia le roi doit repartir en Macédoine et Orikos sert de port d’hivernage à la flotte romaine<sup>466</sup>. En 194, après la bataille de Cynocéphales, Flamininus donne l’ordre à la flotte de se replier sur le port d’Orikos qui doit servir également de base navale pendant la guerre contre Antiochos III et pendant la troisième guerre de Macédoine<sup>467</sup>. Enfin, lors de la guerre civile, Orikos est pris par les troupes de César en 49-48, mais l’armée de Pompée réussit à reprendre la ville et à incendier la flotte de César<sup>468</sup>.

<sup>465</sup> *SEG* 23, 1968, n° 474 : « Les Corcyréens et les Orikiens demandent à Zeus Naios et à Dionè à quel dieu ou héros ils doivent sacrifier et adresser des prières pour gouverner au mieux et en toute sécurité leur Etat ». Le texte peut faire penser à une véritable *sympolitie* entre Corcyre et Orikos.

<sup>466</sup> Tite-Live XXIV, 40.

<sup>467</sup> Tite-Live XXVI, 25, 1-3 et XXXIV, 50, 10-11 et 52.

<sup>468</sup> César, *Guerre civile*, III, 40, 1-3. Appien, *Guerre civile*, II, 54, 56.



**Fig. 15** : plan du site d'Orikos (© *Projet Orikos*; SHPUZA 2014, fig. 5, p. 61).

Tous ces témoignages montrent l'importance stratégique de ce port bien abrité au fond du golfe de Vlora, et qui aujourd'hui abrite la base navale de l'État albanais. La ville d'Orikos, comme celle d'Amantia, est citée sur la liste des Théorodoques de Delphes, datée au début du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C.<sup>469</sup>.

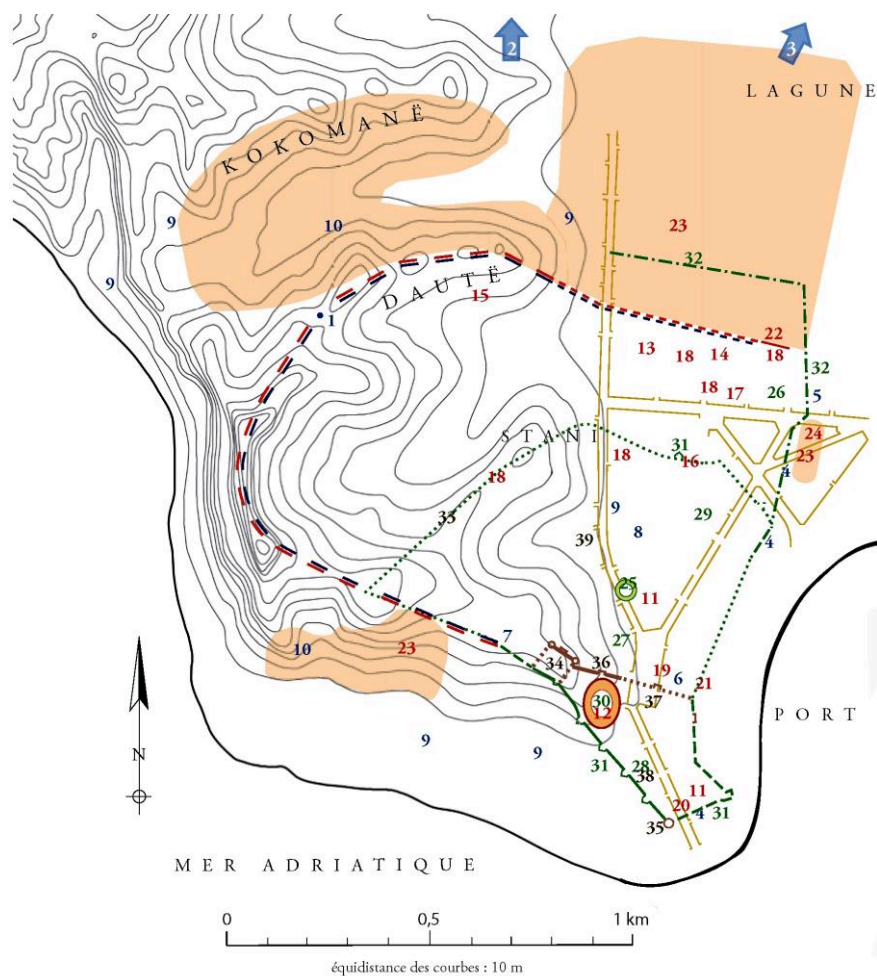
*Épidamne-Dyrrhachion* a été fondée en 627 avant J.-C. par des colons venus de Corcyre et Corinthe, sur la côte du territoire illyrien des Taulantins<sup>470</sup>. Située sur le fond d'un golfe, elle représente dès l'Antiquité et jusqu'à nos jours le plus grand port de la région. La cité est actuellement entièrement recouverte par la ville moderne de Durrës (**fig. 16**).

Les auteurs anciens l'appellent constamment *Épidamne*, alors que les monnaies frappées à partir du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère portent toujours l'abréviation DYRrhachion<sup>471</sup>. On ne connaît pas les raisons de cette double appellation, ni à quel moment un nom a pu se substituer à l'autre. Dès la fin du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., la ville est parfaitement intégrée dans les

<sup>469</sup> Publié par A. PLASSART dans *BCH*, 45 1921, colonne IV, ligne 43.

<sup>470</sup> HOTI 2003, p. 19-44.

<sup>471</sup> C.A.A. 2008, p. 249-257.



Dans la légende ci-contre, les chiffres en caractères gras signalent les monuments visibles : tous les autres sont détruits ou remblayés.

**Fig. 16 :** plan d'Épidamne-Dyrrhachion (Artémis 2009, p. 4.)

circuits commerciaux méditerranéens, comme l'attestent les circulations des monnaies étrangères, et connaît une intense activité économique<sup>472</sup>. Elle développe également une activité artistique et culturelle de haut niveau. La sculpture et les reliefs du style dédaléen récent, du style archaïque mûr ainsi que du style sévère témoignent d'une continuité de l'évolution des courants artistiques en provenance de Corinthe, Corcyre, mais aussi de la Grande Grèce<sup>473</sup>.

L'histoire de la cité a été très tourmentée ; après des débuts de prospérité, marqués notamment par la construction dès le VI<sup>e</sup> siècle avant J.- C. d'un trésor sur la terrasse dominant l'Altis dans le sanctuaire d'Olympie, la cité est en proie à la guerre civile dans les années 435-433 : les aristocrates chassés par les démocrates font appel aux indigènes et à

<sup>472</sup> GJONGECAJ 1984a, p. 171-182 et 1986b, p. 119-128.

<sup>473</sup> ZEQU 1989 ; MIRAJ 1994.



Corcyre pour reprendre possession de la ville dont l'économie se trouve durablement atteinte par suite des pillages<sup>474</sup>. Dès lors, Épidamne-Dyrrhachion ne fait plus parler d'elle jusqu'à la période hellénistique où elle reste toujours le principal port de la côte orientale de l'Adriatique<sup>475</sup>. En 314 la ville est prise par Cassandre ; elle est ensuite libérée par les Corcyréens qui la placent sous l'hégémonie du roi Illyrien Glaukas puis de son successeur Monounios<sup>476</sup>. Pendant les années 229-228 le royaume ardiéen d'Agron et de sa femme, la reine Teuta, entre en guerre avec Rome, et très rapidement la cité choisit de se placer sous le protectorat romain. Elle en tire une prospérité économique accrue, surtout à partir du moment où la création de la *Via Egnatia* fait d'elle et d'Apollonia les têtes de pont du trafic commercial et militaire romain vers les Balkans. Le nom latin de Dyrrachium remplace alors définitivement celui d'Épidamne<sup>477</sup>. Favorable à Pompée dans le conflit qui l'oppose à César pendant les années 49-48 avant J.-C., la cité est punie par le vainqueur qui lui impose une colonie de vétérans romains<sup>478</sup>. En 30 av. J.-C. elle devient colonie romaine et c'est la fin de sa production monétaire autonome. Malgré ces vicissitudes, la prospérité de la ville et du port reste importante sous l'Empire : c'est une vraie cité marchande, très cosmopolite que Catulle qualifie de « taverne de l'Adriatique<sup>479</sup> ».

La cité d'*Apollonia* a été fondée dans la dernière décennie du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. par des colons venus de Corcyre et de Corinthe, une génération donc après la fondation de Dyrrhachion<sup>480</sup>. Les sources sont plus silencieuses pour les siècles suivants<sup>481</sup>.

Contrairement à Dyrrhachion, Apollonia n'était pas un port maritime mais disposait, dans l'Antiquité, d'un port fluvial sur le fleuve Aôos (aujourd'hui la Vjosë) à environ douze kilomètres de son embouchure (**fig. 17**). Durant la période médiévale, le fleuve a changé de lit et se jette maintenant dans l'Adriatique quinze kilomètres plus au sud. Apollonia était avec

<sup>474</sup> Thucydide I, 24-55.

<sup>475</sup> C.A.A. 2008 p. 249.

<sup>476</sup> MANO 1986 p. 155-163, et *Artémis* 2009, p. 2. Selon le témoignage de Thucydide I, 24, 2 la cité fut fondée par le Corinthien Phalios fils d'Eratokleidès qui descendait des Héraclides. Selon Appien, *Guerres civiles*, II, 39, un roi barbare, nommé Epidmanos aurait fondé la cité, puis son petit-fils Dyrrhachion aurait fondé le port avec l'aide d'Héraclès à qui les habitants vouaient un culte. Ce thème de la double fondation est aussi attesté chez Pausanias VI, 10, 8.

<sup>477</sup> HOTI 2003, p. 19-44, et *Artémis* 2009, p. 3.

<sup>478</sup> WILKES 2002, p.383-389.

<sup>479</sup> Catulle, *Carmen*, 36, 15.

<sup>480</sup> Les sources principales sur la fondation de la cité sont Thucydide I, 26, 2 ; Strabon VII, 5, 8 C316 ; Pline *H.N.*, III, 23, 145 ; Pausanias V, 22, 3 ; Apollodore *Epit.*, VI, 15 b ; Etienne de Byzance *s.v. Apollonia* et *Gylakeia*. Pour les recueils des sources antiques sur Apollonia, cf. VREKAJ 2004 et *Apollonia 1*, p. 39-75. Sur les problèmes de la date de fondation, cf. COMPERNOLE 1953, BKAHUIZEN 1987, *Apollonia d'Illyrie 1*.

<sup>481</sup> BKAHUIZEN 1986, p. 165-177. *Apollonia d'Illyrie 1*.

Dyrrhachion la ville la plus importante dans le sud de l'Illyrie et le bassin Adriatique ; elle se serait appelée Gylakeia du nom de son oeciste, avant de rejoindre la liste des 30 villes qui portaient le nom de la divinité Apollon<sup>482</sup>. Ce serait toutefois la première à avoir pris ce nom, et on la distingue des autres en l'appelant « Apollonia d'Illyrie », « Apollonia d'Épire » ou « Apollonie Ionienne »<sup>483</sup>.

La ville, bien située au départ d'une ramification de la future *via Egnatia*, la grande route trans-balkanique, tenait sa richesse à des gisements naturels de bitume et à un excellent territoire agricole<sup>484</sup>. Un siècle après sa fondation, Apollonia est une cité riche et puissante qui développe un artisanat local important. En l'an 480 av. J.-C. Apollonia envoya un contingent militaire à la bataille de Salamine, et quelques temps après, vers 450 avant J.-C. elle agrandit son territoire au sud du fleuve Aôos aux dépens des Illyriens de la région d'Amantia, là où se trouvaient les plus importants gisements de bitume. En effet elle sortit victorieuse de son conflit contre Thronion, la capitale des Amantins, ainsi que le rapporte une inscription gravée sur l'*ex voto* d'Olympie<sup>485</sup>. La constitution d'Apollonia était très oligarchique mais en 435 elle a soutenu les démocrates de Dyrrhachion et a servi de base militaire aux soldats envoyés par Corinthe, Leucade et Ambracie arrivés en renfort pour libérer le siège de Dyrrhachion. Pour la période suivante, les sources littéraires restent silencieuses, mais on pense que la cité a vécu en paix pendant toute cette période.

Vers le milieu du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Philippe II de Macédoine engagea une guerre contre le roi illyrien Bardylis et sa première victoire força Apollonia à rechercher des alliances avec Corinthe ainsi qu'avec les Illyriens<sup>486</sup>. Depuis cette époque, les produits de son artisanat commencent à pénétrer librement dans les régions intérieures du territoire illyrien et la cité met en circulation de nouvelles monnaies en argent tout en commençant à émettre des monnaies en bronze<sup>487</sup>. Apollonia connaît alors une période de grande prospérité, avec des produits importés d'Illyrie, mais également d'Attique et des côtes opposées de l'Adriatique, notamment d'Apulie. Les constructions les plus importantes et les plus monumentales de la cité appartiennent à la période et commencent après le milieu du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., avec

---

482 SOLOMON 1994, p. 9-19.

483 CEKA 2008 p. 5.

484 MANO 1973, 1974, 1976.

485 CABANES 1993.

486 ISLAMI 1976.

487 CEKA 1955, 1965, 1966 ; GJONGEÇAJ 1995 ; 1999 ; 2000.

notamment la construction d'un nouveau rempart, du théâtre, du nymphée, et du grand portique aux 17 niches<sup>488</sup>.



**Fig. 17 :** plan d'Apollonia (Mission épigraphique et archéologique française en Albanie).

488 *Apollonia I*, p 149-337 et CEKA 2008, p. 6-7.

À l'époque hellénistique, la cité est certainement intégrée dans le royaume d'Épire par le roi Pyrrhos, mais on ne dispose d'aucune information. Ayant envoyé une ambassade à Rome pour obtenir une protection contre les pirates infestant l'Adriatique, elle est à l'origine de la première guerre d'Illyrie entre 230-229 av. J.-C., à l'issue de laquelle elle passe sous protectorat romain<sup>489</sup>. Depuis cette époque, Apollonia servit de base à l'armée romaine et à son offensive contre l'Illyrie, et plus tard contre la Macédoine ; pendant tout le premier siècle av. J.-C., elle fut visitée par plusieurs des plus célèbres personnages de l'époque. En 84 av. J.-C. c'est le dictateur Sylla ; Cicéron la qualifie de « *magna urbs et gravis* » ; pendant la guerre civile, les troupes de César et de Pompée campent aux portes de la ville, et, bien inspirée, la cité ouvre ses portes à César qui en 44 y envoie son fils adoptif, Octavien, le futur Auguste. La cité fut récompensée de sa fidélité en obtenant le statut de *civitas libera et immunis* (ville libre et franche), ce qui lui permit de conserver sa langue, sa monnaie, sa culture et son autonomie institutionnelle<sup>490</sup>. Les II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles ap. J.-C., au vu des témoignages archéologiques, représentent la période la plus prospère de la cité.

En 234 ap. J.-C. un gros tremblement de terre détruisit les cités situées sur la côte orientale de l'Adriatique. Apollonia fut durement touchée et à la différence de Dyrrrachion, le site se mit peu à peu à périliter car la ville fut progressivement abandonnée ; elle est encore centre épiscopal au IV<sup>e</sup> siècle, mais elle perd ensuite cette fonction au profit de Byllis. Le site ne fut réoccupé partiellement qu'à l'époque byzantine avec la construction du monastère de Sainte-Marie au XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle<sup>491</sup>. Les monuments de la cité ont largement servi de carrière de pierres, comme le temple de Shtyllas dont il ne reste plus qu'une seule colonne. Il y a aussi des documents contemporains qui attestent l'existence dès le XIII<sup>e</sup> siècle, dans les environs du monastère, d'un village nommé Pollona, aujourd'hui Pojan, dont le nom semble dériver directement de l'ancienne Apollonia<sup>492</sup>.

### 1.3.3.3. L'Illyrie méridionale du IV<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

L'organisation de la société en *ethnè* est caractéristique des Illyriens, comme des Épirotes et des Macédoniens. Chaque tribu avait son *basileus*. Si l'Épire connaît un État centralisé sous la royauté éacide, les Illyriens n'ont pas connu d'unité politique même si des rois ont pu

---

<sup>489</sup> ISLAMI 1976, p. 81-87 et 1974a, p. 5-44.

<sup>490</sup> CEKA 2008, p. 11-12.

<sup>491</sup> BUSCHHAUSEN 1976.

<sup>492</sup> CABANES 1999 ; MANO 1986a ; MUÇAJ 19888 ; HAXHIMIHALI 2002.

établir temporairement leur autorité sur plusieurs tribus<sup>493</sup>. Le développement de la vie urbaine commence à la fin du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C. et prend sa forme définitive au IV<sup>e</sup> siècle, comme c'est aussi le cas en Macédoine. Sous Pyrrhus, l'Illyrie méridionale et l'Épire sont unifiés au sein du même royaume, et cela correspond à la période où les phénomènes d'acculturation sont le plus repérables. Au moment de « la grande Épire », l'Illyrie méridionale comprenait les territoires de la Vjosë (Aôos) jusqu'au golfe d'Arta au sud, avec comme voisins l'Acarnanie, et la Macédoine. Au nord, elle était bordée par le royaume dardanien. Dans cet espace, les formations étatiques indépendantes ont cohabité avec des Cités-États, comme Dyrrhachion, Apollonia et Ambracie en Épire. L'histoire de ces régions conjugue des relations étroites mais aussi des conflits réguliers. On peut citer le poids important, dans l'histoire de l'Illyrie au III<sup>e</sup> siècle, des Bylliones et des Chaones. Nous allons ici nous interroger sur la naissance de l'État illyrien, sur ses caractéristiques, sur ses relations avec les peuples limitrophes et enfin sur sa place dans l'histoire de l'espace méditerranéen<sup>494</sup>.

La croissance économique et sociale de l'Illyrie au cours de l'Âge du fer et surtout au cours des VII<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles avant J.-C., avait préparé les conditions pour le développement de la vie civique et d'un pouvoir plus centralisé. Galauros, qui règne chez les Taulantins à la fin du VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. est mentionné comme le plus ancien roi d'Illyrie par Polyen<sup>495</sup>. Cette source nous parle de la guerre entre les Taulantins, dirigés par Galauros contre Argée, roi de Macédoine. Les sources évoquent aussi un roi illyrien au V<sup>e</sup> siècle appelé Syrrhas : il est mentionné par Aristote. Il a régné sur les Illyriens, mais son origine ethnique fait débat car les sources ne le mentionnent pas comme un Illyrien<sup>496</sup>. Strabon nous informe d'un mariage dynastique entre Syrrhas et une des filles d'Arrhabaios, roi des Lyncestes<sup>497</sup>. Cela ne peut pas être interprété comme une preuve de l'origine illyrienne de Syrrhas. Mais ce mariage a des conséquences politiques pour les affaires intérieures de la Macédoine<sup>498</sup>. On peut supposer que Syrrhas était le roi d'un peuple limitrophe aux Illyriens et aux Macédoniens.

Vers 359 avant J.-C., les Illyriens se trouvent en conflit à nouveau avec leur voisin macédonien. Philippe II doit les affronter après avoir écarté les Thraces et les Paioniens. C'est le nom d'un nouveau roi de l'Illyrie, appelé Bardylis I qui apparaît ici<sup>499</sup>. Selon les sources,

---

<sup>493</sup> CABANES 1989, p. 49-62.

<sup>494</sup> *H.P.SH* 2002, p. 42-66. On trouvera *infra* p. 459-491 un tableau récapitulatif des différents rois.

<sup>495</sup> Polyen IV, 1. cf. *supra* note 242.

<sup>496</sup> Aristote, *Politique* V, 8.

<sup>497</sup> Strabon VII, 7-8.

<sup>498</sup> CABANES 1988, p. 87-93.

<sup>499</sup> En grec Βάρδυλις ou Βαρδύλλις,

Bardylis a vécu longtemps et quand il a rencontré Philippe II il était dans un âge avancé, peut être 90 ans. Aucune source ne le présente pas comme un héritier de Syrrhas. Il semble qu'un changement soit survenu dans les relations entre les Illyriens et les Macédoniens dès le début du IV<sup>e</sup> siècle (vers 393), avec l'apparition de nouvelles forces en Illyrie et du rôle essentiel de Bardylis. C'est lui qui dirige la campagne contre Amyntas. Diodore nous informe qu' « *en Macédoine, Amyntas, père de Philippe, fut chassé de sa capitale par les Illyriens qui avaient envahi la Macédoine* »<sup>500</sup>. L'occupation a continué au moins deux ans. Vient ensuite Argaios<sup>501</sup>. Il est connu comme un charbonnier et ensuite comme un *latro*, un insurgé. Il devient stratège, avec le titre du roi qui conduit les Illyriens contre les Macédoniens et qui oblige ces derniers à payer un tribut<sup>502</sup>. Ensuite, il écrase les efforts d'Alexandre II en 369 et de Perdiccas III en 360 avant J.-C. Dès le début du IV<sup>e</sup> siècle, c'est l'impression d'un royaume d'Illyrie unifié autour de Bardylis qui se dégage.

Au cours de son activité en tant que roi des Illyriens, Bardylis avait augmenté sa puissance et avait établi un royaume fort avec pour épice centre la région des lacs d'Ohrid et Prespa<sup>503</sup>. Il est dépeint comme une force qui a su s'opposer avec succès à la Macédoine. Certains territoires du sud de l'Illyrie ont pu faire partie du royaume<sup>504</sup>. Son organisation politique n'est pas connue avec certitude. Bardylis est appelé par des auteurs anciens « roi des Illyriens »<sup>505</sup> et est considéré comme le premier souverain illyrien<sup>506</sup>. Cette information nous permet de dire que cette formation étatique est considérée comme un royaume, même s'il n'a pas encore reçu les caractéristiques claires d'une monarchie héréditaire<sup>507</sup>. Cette dénomination de roi avec l'ethnique « Ἰλλύριοι » -au lieu de mentionner sa tribu- montre son influence sur une bonne partie de l'Illyrie méridionale, voire sur les confins macédoniens<sup>508</sup>.

Les auteurs anciens nous apprennent aussi que Bardylis était un chef de guerre qui respectait les habitudes tribales, sachant que son royaume était au départ un rassemblement de

---

<sup>500</sup> Diodore de Sicile XIV, 92, 3 : « Κατὰ δὲ τὴν Μακεδονίαν Ἀμόντας ὁ Φιλίππου πατὴρ Ἰλλυριῶν ἐμβολόντωνεις Μακεδονίαν ἐξέπιπτεν ἐκ τῆς χώρας. »

<sup>501</sup> Néanmoins les conditions de paix selon Diodore, l'obligent à payer un tribut annuel ; cf. Diodore XVI, 2, 2.

<sup>502</sup> Cicéron, *de officiis*, II, 11 ; Polybe XXXVIII, 6, 4.

<sup>503</sup> ISLAMI 1985, p.57-59. Selon Pline (*H.N.* II, 111, 102) Bardyllis aurait régné sur les *Illyri proprie dicti*.

<sup>504</sup> Diodore a réservé une place importante aux affaires illyriennes. C'est lors de l'affrontement entre Philippe et les Illyriens que pour la première fois est mentionné deux fois le nom du commandant illyrien Bardylis ; cf. Diodore de Sicile XVI, 4, 4.

<sup>505</sup> Les renseignements sur la vie et le royaume de Bardylis sont très lacunaires et tardifs. Cf. Cicéron, *de officiis*, II, 11, Polybe XXXVIII, 6, 4 ; Diodore XIV, 92, XV, 13 et 19, XVI, 2-4 et 8.

<sup>506</sup> Thucydide IV, 124-128.

<sup>507</sup> CABANES 1988, p. 93-101.

<sup>508</sup> ZIPPEL, 1877, p. 22 ; SCHÜTT 1910, p. 23.

tribus liées par des intérêts économiques et politiques et intéressées par la protection d'un roi. Chaque communauté avait à son sommet une sorte de dynaste qui reconnaissait le roi de la fédération à savoir Bardylis<sup>509</sup>. Les événements politiques de l'époque montrent que le royaume était une force importante dont la position s'est vue renforcée par rapport aux pays voisins<sup>510</sup>. Cette politique est aussi fondée sur des alliances politiques et militaires.

Au cours de la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle, vers 385, les Illyriens concluent une alliance avec le tyran de Syracuse Denys l'Ancien. Alcétas, roi des Molosses avait été expulsé de son pays et avait trouvé refuge à Syracuse grâce à l'aide des Illyriens avec lesquels il entretenait visiblement de bonnes relations. C'est dans ce contexte que Denys put étendre son hégémonie dans l'aire ionio-adriatique, en fondant notamment des colonies militaires sur la côte apulienne. Diodore note que Denys a envoyé une aide militaire de 2000 et 5000 hommes aux Illyriens en guerre<sup>511</sup>. Cet épisode prend fin lorsqu'Alcétas retrouve son trône dans une Molossie unifiée. Il est clair que de telles relations diplomatiques, à l'échelle internationale, ne pouvaient être conclues qu'avec un État bien structuré et un interlocuteur reconnu.

Bardylis mort vers 359 à l'âge de 90 ans, ce serait son fils Kleitos qui lui aurait succédé, mais vers 355, soit vingt ans après la mort du roi<sup>512</sup>. Or, peu de temps après sa mort, les Illyriens se trouvent en guerre à nouveau contre Philippe, mais cette fois, ils sont alliés à une coalition de Thraces et de Paeoniens, placés sous autorité athénienne<sup>513</sup>. En effet, Diodore nous informe que vers 356 Philippe a eu face à lui cette coalition dirigée par leurs rois

---

<sup>509</sup> YLLI 2007, p. 87.

<sup>510</sup> Diodore de Sicile, XVI, 2-4.

<sup>511</sup> Diodore de Sicile XV, 13, 1-2 : « Ἄμα δὲ τούτοις πραττομένοις κατὰ τὴν Σικελίαν Διονύσιος ὁ τῶν Συρακοσίων τύραννος ἔγνω κατὰ τὸν Ἀδριανὸς οἰκίζειν. Τοῦτο δὲ ἐπραττε διανοούμενος τὸν Ἴόνιον καλούμενον πόρον ἰδιοποιεῖσθαι, ἵνα τὸν ἐπὶ τὴν Ἠπειρον πλοῦν ἀσφαλῆ κατασκευάσῃ καὶ πόλεις ἔχῃ ἰδίας εἰς τὸ δύνασθαι ναυσὶ καθορμισθῆναι. Ἔσπευδε γὰρ ἄφω μεγάλας δυνάμεις ἐπιπλεῦσαι τοῖς κατὰ τὴν Ἠπειρον τόποις καὶ σιλήσαι τὸ ἐν Δελφοῖς τέμενος, γέμον πολλῶν χρημάτων. Διὸ καὶ πρὸς Ἴλλυριοὺς ἐποίησατο συμμαχίαν δι' Ἀλκέτου τοῦ Μολοττοῦ, ὃς ἐτύγγανε φυγὰς ὧν καὶ διατρίβων ἐν ταῖς Συρακούσαις. Τῶν δ' Ἴλλυριῶν ἐχόντων πόλεμον, ἐξ ἀπέστειλεν αὐτοῖς συμμαχούς στρατιώτας δισχιλίους καὶ πανοπλίαν Ἑλληνικὰς πεντακοσίας. Οἱ δ' Ἴλλυριοὶ τὰς μὲν πανοπλίαν ἀνέδωκαν τοῖς ἀρίστοις τῶν στρατιωτῶν, τοὺς δὲ στρατιώτας κατέμιξαν τοῖς ἰδίοις στρατιώταις. *Pendant ce temps Denys le tyran conçut le dessein de bâtir des villes de la dépendance de Syracuse le long des rivages de la mer Adriatique. Son but dans cette entreprise était d'assurer à ses vaisseaux le passage de la mer Ionienne pour aller jusqu'en Épire et d'avoir des ports à lui dans ce trajet. Il se préparait à tomber incessamment sur l'Épire avec de grandes forces maritimes et à piller le temple de Delphes qu'il savait être plein de trésors. (2) Dans cette vue il fit alliance avec les Illyriens par l'entremise d'Alcétas roi des Molosses, qui chassé de son trône s'était réfugié à Syracuse. Sachant donc que les Illyriens étaient actuellement en guerre pour rétablir ce roi, il leur envoya un secours de deux mille hommes et cinq cents paires d'armure complète à la Grecque. Les Illyriens en revêtirent les plus braves de leurs soldats et distribuèrent les deux mille hommes dans leurs corps de troupes. »*

<sup>512</sup> Arrien, *Anabase* I, 5-6.

<sup>513</sup> PAPAZOGLU 1965, p. 154.

respectifs<sup>514</sup>. Qui a donc dirigé les Illyriens à ce moment-là ? Un certain Grabos est mentionné comme « roi des Illyriens ». Il s'agirait de Grabos II, un descendant du roi Grabos I avec lequel Athènes avait passé une alliance quand elle était active dans la région de Dyrrhachion vers 430 avant J.-C.<sup>515</sup>. Grabos d'Illyrie est également mentionné dans une inscription d'Olynthe, dans laquelle on lui donne le titre de « roi des Illyriens »<sup>516</sup>. Son origine ethnique pose problème<sup>517</sup>. Selon l'historien Schütt, il serait Taulantin ou Dardanien<sup>518</sup>. Il faut enfin mentionner un décret athénien de 356, une alliance entre Athéniens, Kétriporise de Thrace, le Péonien Lyppeiosde et Grabos d'Illyrie qui ont uni leurs forces contre Philippe II de Macédoine<sup>519</sup>. S'agit-il d'un nouveau royaume illyrien qui se serait créé en profitant des problèmes de succession de Bardyllis ?<sup>520</sup>. En 344/3, l'Illyrie est à nouveau attaquée par la Macédoine. Cette fois, elle est dirigée par un nouveau roi illyrien : Pleurias ou Pleuratos qui serait contemporain de Grabos II<sup>521</sup>. Selon Isocrate, Philippe n'aurait pas atteint les côtes<sup>522</sup>. Il est probable qu'il s'est appuyé sur les Dassarètes et a stabilisé les frontières avec les Taulantins, au niveau des montagnes de Polis, de Kamjes et d'Ostrovicës<sup>523</sup>.

Après la mort de Philippe II, les régions illyriennes du roi Kleitos, fils de Bardylis, se révoltent en 335 contre son successeur Alexandre. Le Taulantin Glaukias semble l'avoir rejoint et il y aurait donc deux rois Illyriens comme auparavant avec Grabos et Pleurias<sup>524</sup>. S'agit-il de deux royaumes différents ou le royaume de Bardylis aurait-il été divisé en deux parties ? Pour la période entre 359-335, la première hypothèse nous paraît la plus probable. Kleitos gouverne la partie orientale, en contact direct avec les Macédoniens d'Alexandre et il

---

<sup>514</sup> Diodore de Sicile XVI, 22, 3 : « Κατὰ δὲ τὴν Μακεδονίαν τρεῖς βασιλεῖς συνέστησαν ἐπὶ τὸν Φίλιππον, ὃ τε τῶν Θρακῶν καὶ Παιόνων καὶ Ἰλλυριῶν. οὗτοι γὰρ ὄντες ὁμοιοὶ τοῖς Μακεδόσι καὶ τὴν αὐξήσιν ὑφορώμενοι τοῦ Φιλίππου καθ' ἑαυτοὺς μὲν οὐκ ἦσαν ἀξιόμαχοι προητημένοι, κοινῇ δὲ πολεμοῦντες ὑπέλαβον ῥαδίως αὐτοῦ περιέσεσθαι. *En Macédoine, trois rois, ceux de Thrace, de Péonie et d'Illyrie, s'étaient réunis pour attaquer Philippe. Ces rois, voisins de la Macédoine, voyaient d'un œil jaloux l'accroissement de la puissance de Philippe ; et comme ils n'étaient pas assez forts par eux-mêmes pour le combattre, ils s'étaient ligués entre eux dans l'espoir d'en venir facilement à bout.* »

<sup>515</sup> Un décret athénien de proxénie du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C., mentionne un Grabos (connue comme Grabos I) qui est remercié comme bienfaiteur à Athènes ; *IG I<sup>3</sup> 162*.

<sup>516</sup> *TAPA 69* (1938) 44,2.

<sup>517</sup> GATTINONI 2004, p. 49.

<sup>518</sup> SCHÜTT 1910, p. 20-50.

<sup>519</sup> *IG II/III<sup>2</sup> 127*.

<sup>520</sup> PAPAZOGLU 1965, p. 156.

<sup>521</sup> Diodore XVI, 69 et 93 ; Justin VIII, 6.

<sup>522</sup> Isocrate, *Philippe 21*.

<sup>523</sup> *H.P.SH 2002*, p. 42-99.

<sup>524</sup> PAPAZOGLU 1965, p. 156-160.



occupe la ville de Pélion (Selca e Poshtme ?) en Dassarétide. Alexandre écrase l'armée des Illyriens et Kleitos doit se soumettre à la souveraineté du roi macédonien<sup>525</sup>.

Après cet épisode, seul le roi des Taulantins, Glaukias, reste indépendant. Mais la situation change avec la mort d'Alexandre : le roi Glaukias en profite pour récupérer la partie orientale perdue par Kleitos ce qui lui permet de prendre le titre de roi des Illyriens et les sources confirment que son royaume connaît une période d'apogée<sup>526</sup>. Le roi contrôle les pouvoirs et les territoires et il intervient dans les affaires intérieures de la dynastie éacide en protégeant le petit fils du roi des Molosses, Pyrrhos, âgé de deux ans<sup>527</sup>. Cette manœuvre de Glaukias permet de contrecarrer l'influence de Cassandre en Macédoine et celle des colonies grecques d'Épidamne-Dyrrhachion et d'Apollonia. Son unification a créé une vraie puissance influente contre les voisins limitrophes, sur la côte adriatique-ionienne et au sein du monde méditerranéen.

La date de la mort de Glaukias n'est pas connue. Mais en 295 avant J.-C. est mentionné un nouveau roi illyrien, Bardylis le jeune ou Bardylis II. Il doit être le neveu de Bardylis I. On constate aussi une reprise du pouvoir royal par la dynastie des Enchéléens et un rôle de plus en plus important joué par Pyrrhos. Ce dernier a soutenu sa famille protectrice, celle de Glaukias. On peut supposer un accord entre Bardylis II et Pyrrhos pour un partage de l'Illyrie, notamment pour la partie des Taulantins. Selon Plutarque, cet accord est lié au mariage de Pyrrhos avec Bricenna, la fille de Bardylis II<sup>528</sup>.

Selon Justin<sup>529</sup>, il faut mentionner ensuite un nouveau roi, Monounios. Il semble aussi que les Balkans connaissent dans les années 280-279 des bouleversements politiques liés aux incursions celtes qui ravagent la Dardanie et la partie orientale de l'Illyrie<sup>530</sup>. On peut imaginer que ces événements ont poussé Pyrrhos à imposer ses conditions en favorisant le nouveau roi Mounonios<sup>531</sup>. Pour l'année 280, Justin évoque une intervention de Monounios dans les affaires macédoniennes<sup>532</sup>. Son nom est connu sur un casque illyrien retrouvé à Ohrid (**fig. 18**) et par les sources numismatiques, notamment par des tétradrachmes en argent de type macédonien frappés par lui-même, avec à l'avant la tête d'Héraclès et sur le revers celle de

---

<sup>525</sup> CABANES 1988, p. 137-142

<sup>526</sup> Diodore XIX, 67, 6-7 ; XIX, 70, 7 ; XIX, 78, 1. Arrien, *Anabase*, I, 5, 1.

<sup>527</sup> Plutarque, *Pyrrhus*, 3 ; Justin XVII, 3, 18-20.

<sup>528</sup> Plutarque, *Pyrrhus*, 9.

<sup>529</sup> Prologue du XXIV<sup>e</sup> livre.

<sup>530</sup> CEKA 1999, p. 327-333.

<sup>531</sup> Justin, prologue du livre XXIV ; XXIV, 6-11 ; Cf. Aussi Tite-Live XXXVIII, 16 ; Pausanias X, 19, 7-9.

<sup>532</sup> Polybe et Tite-Live mentionnent un prince dardarien appelé Monounios un siècle après, quand le roi Illyrien Genthios épouse la fille de Monounios le Dardarien. Polybe XXIX, 13, 5 ; Tite-Live XLIV, 30, 4.

Zeus, assis sur son trône, avec son spectre dans la main gauche et l'aigle dans la droite et la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΟΝΟΥΝΙΟΥ, ce qui confirme sa position en Illyrie méridionale pendant la période après Alexandre<sup>533</sup>.



**Fig. 18** : casque avec l'inscription ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΟΝΟΥΝΙΟΥ (*Albanien* 1988, p, 268, fig. 135.).

Les monnaies émises traduisent l'influence de l'État illyrien. A Épidaune-Dyrrhachion, on a découvert un tridrachme en argent avec les mêmes symboles que les pièces officielles, mais avec en plus la légende ΔΥΡΡΑ, ou ΔΥΡ, ΔΥ, ΔΥ de la cité, ajoutée au nom du roi

---

<sup>533</sup> Ce type de monnaie est frappé par Alexandre le Grand et a continué avec les diadoques.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΟΝΟΥΝΙΟΥ<sup>534</sup>. Son poids est légèrement moins lourd que la normale<sup>535</sup>. Cette monnaie confirme en tout cas la soumission de la cité au roi illyrien, un élément important, politiquement et économiquement. En revanche, les sources ne sont pas claires pour Apollonia, même si un trésor de 40 monnaies du roi Monounios a été trouvé à Cakran, à quelques kilomètres à l'est d'Apollonia, et un exemplaire dans le village d'Havaleas, à proximité de la cité<sup>536</sup>.

La frappe de cette monnaie montre que, malgré le choc subi par l'État illyrien après la mort de Glaukias et l'intervention de Pyrrhus, Monounios a été en mesure de faire revivre son pays. Il a bénéficié du départ de Pyrrhus en Italie pour se réinstaller sur ses terres et son influence a grandi sur les colonies<sup>537</sup>. Nous ne connaissons pas la date de la mort de Monounios. Selon Justin, son successeur est Mytilos : « ...*filiusque eius Alexander Illyricum cum Mitylo bellum habuerit*<sup>538</sup> ». Cette guerre entre l'Illyrie et l'Épire a eu lieu vers 270 av. J.-C., avec comme enjeu la question des frontières et l'influence sur les villes côtières, notamment Dyrrhachion<sup>539</sup>. On a trouvé une monnaie en bronze frappée à Dyrrhachion où apparaît le nom du roi Mytilos, avec la mention ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΥΤΙΛΟΥ. Elle semble confirmer la domination de Mytilos sur la ville côtière, devenue un point névralgique du conflit avec les Épirotes<sup>540</sup>.

Après la dernière guerre de Mytilos contre Alexandre II d'Épire en 270, il n'y a plus d'informations sur le royaume illyrien jusqu'aux années 230, avec l'arrivée d'une nouvelle puissance sur les côtés de l'Adriatique, celle de Rome. Pendant cette période, les relations de l'Illyrie avec les pays voisins, en particulier avec la Macédoine, semblent s'être apaisées. Mais les sources sont très rares. Le III<sup>e</sup> siècle est marqué pour ces régions par un développement urbain rapide, ce qui est le signe d'une période de prospérité<sup>541</sup>.

Dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., une nouvelle dynastie apparaît : les Ardiaens avec le roi Agron d'origine septentrionale (région de Lissus, tribu des Labéates). Il s'agit d'un événement marquant dans le monde illyrien. Le royaume d'Agron est le successeur direct de l'ancien royaume de Monounios et Mytilos, sans aucune interruption dans

---

<sup>534</sup> CEKA 2008, p. 28.

<sup>535</sup> ISLAMI 1985, p. 68-72.

<sup>536</sup> CEKA 1989a, p.44.

<sup>537</sup> CORBIER 2009, p. 221-231.

<sup>538</sup> Prologue livre XXV : « ... son fils (de Pyrrhos), Alexandre a fait avec Mytilos la guerre illyrienne ».

<sup>539</sup> PAPAZOGLU 1965, p. 166.

<sup>540</sup> GJONGECAJ dans *Nomisma* 2011, p. 217, fig. 4.

<sup>541</sup> ISLAMI 1993, p. 155-161 ; ISLAMI-CEKA 1965, p. 441-456.

ses traditions politiques. Mais à partir de son règne, l'histoire de l'Illyrie est celle de ses guerres contre Rome.

#### 1.3.3.4. L'Épire du IV<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Cette région se divise en quatre grandes entités : la Chaonie au nord-ouest -frontalière avec l'Illyrie méridionale-, la Thesprôtie à l'ouest, la Molossie qui est le cœur de l'Épire et plus au sud la Cassopie<sup>542</sup> Sa position est stratégique. Elle est bordée à l'ouest par la mer Ionienne, au nord-est par la Macédoine, par des tribus illyriennes et par la Thessalie ; au Sud, on trouve l'Étolie (**fig. 6**). L'Épire couvre environ 13700 km<sup>2</sup>.

Les Molosses, qui selon le mythe aurait reçu Néoptolème et Andromaque après la chute de Troie<sup>543</sup>, sont gouvernés par des rois puissants et influents dans les milieux athéniens<sup>544</sup>. Au V<sup>e</sup> siècle avant J.-C., Thucydide parle du roi des Molosses Tharyps<sup>545</sup>. Il est l'héritier du trône, par son père Admète. Il passe sa jeunesse à Athènes où il est honoré du titre de citoyen. Il y fait ses études et devient ainsi familier avec la culture grecque classique. Cette période a une grande influence sur le jeune prince, notamment lorsqu'il entreprend une série de réformes politiques, économiques, militaires et culturelles. Ainsi, la Molossie joue un rôle moteur dans la transformation de l'État épirote.

À la fin du V<sup>e</sup> siècle et dans la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les premières villes se développent. On peut citer au sud-ouest Cassopée et Elea et dans le centre de l'Épire, Gardhiqi souvent identifiée avec la capitale Passaron, et Kastrisse. Dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle le mouvement d'urbanisation prend de l'ampleur, avec un développement économique et politique du pays<sup>546</sup>. De nouvelles villes naissent, parmi lesquelles en Thesprôtie Dymokastro et Gitana (Goumani), le principal centre selon Tite-Live. En Chaonie, on peut citer Antigonéia, le Tekke de Melan, Himara (Chiméra) ou encore Phoinikè la plus grande ville et capitale de la Chaonie. À partir du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. le terme Épire n'est plus seulement géographique mais aussi politique.

Pendant le règne d'Alcétas I, l'État épirote a connu un développement important. Les dates précises de son règne ne sont pas connues ni les circonstances dans lesquelles il a hérité du trône. Nous savons seulement qu'en 385 il est chassé de son royaume et trouve refuge

---

<sup>542</sup> Quatorze tribus ou *ethnè* se répartissent sur le territoire épirote, cf. Strabon VII, 7, 5. Les plus importantes sont les trois mentionnées ; Molossies, Thesprôtes et Chaones.

<sup>543</sup> Euripide, *Andromaque*, 1243. ; Pindare, *Néméennes*, VII, 39.

<sup>544</sup> CEKA 1983, 2, p. 176-192.

<sup>545</sup> Thucydide, II, 80.

<sup>546</sup> ISLAMI 1983, p. 11-17.

auprès du tyran de Syracuse Denys I l'Ancien qui l'accueillit et l'aïda à revenir sur le trône. À ce titre, il intervint militairement sur le territoire des Molosses avec des forces illyriennes et syracusaines. Des renforts furent envoyés par Sparte, mais Denys l'emporta et restaura Alcétas sur le trône<sup>547</sup>. À la mort d'Alcétas I, le royaume est divisé entre ses deux fils : Néoptolème I et Arymbas. Néoptolème I est le père d'Alexandre I (dit le Molosse), de Troas et d'Olympias la mère d'Alexandre le Grand. Après sa mort le pouvoir revient à son fils, mais son frère Arymbas l'écarte et fait alliance avec Philippe II de Macédoine en lui donnant sa nièce Olympias comme épouse<sup>548</sup>. Ce dernier soutient le jeune Alexandre I âgé de 20 ans et l'encourage à prendre le pouvoir. Il réussit à imposer son autorité sur les Thesprôtes, mais pas sur les Chaones<sup>549</sup>. Quant aux relations avec l'autre côté de l'Adriatique, elles sont marquées par la demande de Tarente, en 334, d'une aide militaire contre les Messapiens et les Lucaniens. Alexandre I le Molosse y répond<sup>550</sup>. Il confie alors le trône à sa femme Cléopâtre et part en campagne avec ses soldats. Tite-Live nous rapporte cet épisode et l'accord conclu avec Rome<sup>551</sup>. Le roi condottiere, victime d'un complot, meurt en Italie du sud, sans doute à Pandosa.

Son fils Néoptolème II est trop jeune pour prendre le trône et il est sous la tutelle de sa mère Cléopâtre de 331 à 323. Mais il est détrôné par son oncle Arimbassos, à sa mort, laisse la place à son fils Éacide. Il épouse la fille de Ménon de Pharsale, Phthia. Ils ont eu trois enfants : Pyrrhos I, Troas et Deidameia<sup>552</sup>. De 317 à 313 Néoptolème II récupère son trône, mais il est chassé en 313 par Alcétas II soutenu par Cassandre de Macédoine qui voulait étendre son influence en Épire et en Illyrie méridionale. L'instabilité s'installe en Épire, jusqu'à la prise du pouvoir par Pyrrhus<sup>553</sup>.

Les données épigraphiques montrent qu'au moment de son règne le processus d'unification des populations d'Épire était déjà bien avancé et avait conduit à la création d'un État sous l'égide du *Koinon* des Molosses.<sup>554</sup> C'est précisément dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. qu'ont lieu des changements importants pour l'organisation de l'État

---

<sup>547</sup> Diodore de Sicile XV, 13, 1.

<sup>548</sup> Diodore de Sicile XIX ; Pausanias I, 11.

<sup>549</sup> CABANES 2010, p. 117-140.

<sup>550</sup> En 334, Alexandre traverse l'Adriatique avec une flotte de quinze navires de guerre, de nombreux cavaliers et des navires d'approvisionnement. Les sources ne nous disent pas la taille exacte de ses forces. Ses alliés, les Tarentins, avaient déjà 30 000 mercenaires et 4 000 cavaliers ; Tite-Live VIII, 24 ; Justin XII, 2 ; Strabon, VI, 15.

<sup>551</sup> Tite-Live VII, 3, 6 et 17, 9.

<sup>552</sup> Plutarque, *Vie de Pyrrhus* I, 7.

<sup>553</sup> ISLAMI 1985, p. 139-152; BERGMANN 1989, p. 103-114.

<sup>554</sup> *SGDI 1336; IG IX, 12, 2, 207 ; IG IX, 1. 1. 3.*

épirote<sup>555</sup>. Le *Koinon* des Molosses s'est transformé en une nouvelle forme d'État, avec un caractère plus fédéral et une nouvelle étiquette constitutionnelle appelée la Ligue épirote ou *Symmachie* des Epirotes<sup>556</sup>.

L'Épire est alors une monarchie fédérale, avec l'égalité des droits de toutes les communautés. Dans le cadre cette fédération, chaque communauté a sa propre organisation interne, c'est-à-dire une assemblée du peuple et un *prostates*. Les communautés participent à la gouvernance de l'État grâce à des représentants par collèges, comme le collège des *damiorgoi*. Au sommet de la fédération se trouve le roi, issu de la dynastie des Eacides. Mais son pouvoir est limité par le *prostates* dont la tâche est de maintenir les lois, d'organiser les réunions des assemblées fédérales, de les conduire, d'être un médiateur entre le roi et les Épirotes lors de l'échange des serments à Passaron. C'est l'ensemble de la population de l'État épirote, lors de ces assemblées fédérales, qui approuve les décrets au nom de la *Symmachie*. Cette alliance politique, militaire et économique persiste un siècle, jusqu'en 233 av. J.-C., quand elle est remplacée par le *Koinon* des Epirotes (cf. *infra* p. 454 sq.).

Ainsi, au début du III<sup>e</sup> siècle, l'Épire toute entière passe sous la tutelle d'un roi qui a marqué l'histoire de tout le monde méditerranéen, Pyrrhus d'Épire<sup>557</sup>. Pyrrhus (Πύρρος) est né vers 319-8 en Molossie ; il est le fils d'Eacide et de Phtia, la fille de Néoptolème I. Il est un descendant de la dynastie des Éacides, liée par le sang à Alexandre le Grand. Connue comme Pyrrhus I<sup>er</sup> d'Épire, il est resté l'un des plus grands stratèges de l'Antiquité. Comme roi d'Épire, il fait une expédition en Italie en 281 av. J.-C. afin d'aider les Tarentins dans leur guerre contre Rome. Il combat lors de deux batailles majeures, à Heracleia en 280 et à Ausculum en 279. Puis il part pour la Sicile en 278. Sur ce point, les historiens anciens sont d'accord, mais les preuves diffèrent sur les détails de la campagne et les négociations à la suite de chacune des batailles. Après la bataille indécise de Bénévent contre les Romains en 275, il rentre en Grèce et trouve la mort en 272 lors d'une expédition militaire dans le Péloponnèse<sup>558</sup>.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les savants ont tendance à suivre le récit de Plutarque sur Pyrrhus ou les historiens de la tradition de Tite-Live<sup>559</sup>. Mais en 1894, Schubert apporte de nouveaux

---

<sup>555</sup> LEVEQUE 1957B, p. 488-499.

<sup>556</sup> Mentionné pour la première fois par le décret *SGDI*. II, 1336. Confirmé aussi par les données numismatiques, FRANKE 1961, p. 47-51 et 85-106. Ce nouvel État est le résultat de différents rapprochements dans l'État Molosse dans la cadre d'une *Symmachie* avec les Cassopéiens et les Thesprôtes.

<sup>557</sup> Justin XXV, 5.

<sup>558</sup> LEVEQUE 1957 ; LEVEQUE 1957B .

<sup>559</sup> LEFKOWITZ 1959, p. 147-177 ; BRAUND 1997, p. 113-127.

éléments, fondés sur les conditions de paix rapportées par Appien et par *Ineditum Vaticanum*, alors nouvellement découvert<sup>560</sup>. Sur l'histoire du roi Pyrrhus, il faut mentionner surtout l'ouvrage de Pierre Lévêque qui propose une chronologie complète de son règne<sup>561</sup>. Elle s'appuie sur les sources grecques du III<sup>e</sup> siècle, auxquelles il faut ajouter des sources romaines. L'image qui en ressort est celle d'un excellent stratège et d'un politicien habile qui a recours à des méthodes plutôt brutales<sup>562</sup>.

Son père est chassé du trône quand il avait deux ans, et est remplacé par son frère Alcétas<sup>563</sup> ; Pyrrhus jeune enfant est alors obligé de s'enfuir en Illyrie auprès du roi des Taulantins, Glaukias<sup>564</sup>. Pour le roi illyrien, donner l'asile constitue une menace pour l'avenir car ainsi, Cassandre et ses alliés épirotes deviennent ses ennemis. On ignore les conditions du séjour de Pyrrhus à la cour royale illyrienne. Glaukias pourrait avoir défendu Pyrrhus pendant son enfance contre les revendications de ses adversaires<sup>565</sup>. C'est à la cour de Glaukias qu'il aurait appris la langue grecque et en 307 le roi illyrien replace le jeune prince Pyrrhus sur son trône. En 302, Pyrrhus se serait rendu au mariage du fils de Glaukias<sup>566</sup>. Il est possible que Glaukias soit mort au cours de cette période et son successeur Bardyllis II n'a pas été assez fort pour aider Pyrrhus, mais celui-ci installe une paix durable avec les Illyriens qui est encore renforcée quand il épouse la fille de Bardyllis II, Bircenna. Le moment du mariage peut être placé vers 292<sup>567</sup>. Cette pacification définitive avec les Illyriens lui permet de se concentrer sur d'autres fronts : à Corcyre, en Italie du Sud, en Sicile, en Macédoine et en Thessalie.

Lorsqu'il revient en Épire en 302, son cousin et roi, Néoptolème II, est alors âgé de vingt-cinq ans. Les sources ne nous disent pas si les deux ont partagé le pouvoir<sup>568</sup>. Le règne de Pyrrhus, encore enfant, ne dure que cinq ans. Il est détrôné par Néoptolème II, allié fidèle de Cassandre. L'aventure du roi adolescent ne s'arrête pas pour autant car il réussit une nouvelle fois à s'échapper. Il se met au service des souverains hellénistiques : chez son beau-frère Démétrios Poliorcète puis comme otage chez Ptolémée d'Égypte. Il y reste jusqu'à la mort du

---

<sup>560</sup> SCHUBERT 1894, p. 176-200.

<sup>561</sup> LEVEQUE 1957 ; GARLAN 1982 .

<sup>562</sup> CARCOPINO 1961, p. 11 à 108.

<sup>563</sup> LEVEQUE 1957, p. 83-94.

<sup>564</sup> Plutarque, *Vie de Pyrrhus*, III, 5 ; Justin XVII, 3, 18-20.

<sup>565</sup> Plutarque nous informe qu'on a demandé à Glaukias de rendre Pyrrhus, poussé par Cassandre qui aurait offert deux cents talents pour avoir le jeune prince ; Plutarque, *Vie de Pyrrhus*, III, 5.

<sup>566</sup> Plutarque, *Vie de Pyrrhus*, IV, 1 : Γενομένων δὲ περὶ ἑπτακαίδεκα ἔτη καὶ δοκοῦντι τὴν ἀρχὴν ἔχειν βεβαίως ἀποδημία τις συνέτυχε, τῶν Γλαυκίου παίδων ἐνόσοις συνετέθηραπτο γυναῖκα λαμβάνοντος. Parvenu à sa dix-septième année, il se crut assez affermi sur le trône pour faire un voyage en Illyrie, et assister aux noces d'un des fils de Glaukias, avec lesquels il avait été élevé.

<sup>567</sup> Justin XXV, 3.

<sup>568</sup> *Ibidem*.

roi de Macédoine, Cassandre, en 297. À l'âge de dix-huit ans, il participe à la troisième guerre des diadoques et à la bataille d'Ipsos auprès de Démétrios et d'Antigone. Ptolémée remarque les capacités de Pyrrhus alors qu'il est son otage<sup>569</sup>. Il lui donne en mariage sa belle-fille, Antigone. À la mort de Cassandre en 297, Ptolémée I apporte à Pyrrhus son aide militaire afin qu'il récupère son trône avec l'optique d'affaiblir aussi le camp macédonien<sup>570</sup>. À son arrivée au pouvoir, il tente de contrôler son royaume en repoussant notamment l'influence des Macédoniens<sup>571</sup>. A l'âge de 22 ans, Pyrrhus prend le trône de façon définitive. Il aurait fait empoisonner son rival en 295 afin de devenir le seul maître de l'Épire. Pour consolider son pouvoir il épouse alors Lanassa, la fille du tyran de Syracuse, Agathoclès, qui lui apporte Corcyre en dote<sup>572</sup>. Il fonde sa capitale à Ambracie, sur la côte nord du golfe. Grâce à des mariages avec d'autres princesses -avec Birkenna la fille du roi d'Illyrie Bardylis II ou avec une fille d'Andoleon de Paeonie,- il agrandit son royaume et son influence.

Pyrrhus souhaite ensuite étendre son royaume par la force militaire. À l'image d'Alexandre le Grand, il construit une armée forte pour réaliser ses rêves de conquêtes. Réputé pour son courage et pour son intelligence, il gagne la confiance des Épirotes et il construit une armée solide. Au départ très instable et menacée, l'Épire devient peu à peu indépendant et fort. Le pouvoir de l'État se trouve renforcé et on assiste à une expansion territoriale sans précédent. L'Épire s'impose comme une puissance dans le monde méditerranéen<sup>573</sup>. L'opportunité d'une politique expansionniste est venue avec le conflit autour du trône macédonien, à la mort de Cassandre en 297. Plutarque rapporte les manœuvres de Pyrrhus qui aurait promis de l'aide à Alexandros. Il en profite pour occuper la Paurauaia et la Tymphaia et effectue de nouvelles conquêtes, Ambracie -la vieille colonie corinthienne devenue la résidence royale-, l'Acarnanie et l'Amphilochie<sup>574</sup>.

Pyrrhus établit des relations diplomatiques avec les États puissants de l'époque et favorise les progrès culturels et économiques du pays, ce qui se reflète dans le développement et la

---

<sup>569</sup> LEVEQUE 1957, p.104-110.

<sup>570</sup> Plutarque, *Vie de Pyrrhus* V, 1 ; Pausanias I, 6, 8. et 11, 5.

<sup>571</sup> Plutarque, *Vie de Pyrrhus* V, 2-3, et 4-14.

<sup>572</sup> Plutarque, *Vie de Pyrrhus* IX : « Γυναῖκας δὲ πραγμάτων ἔνεκα καὶ δυνάμεως πλείονας ἔγημεμετὰ τὴν Ἀντιγόνης τελευτήν. καὶ γὰρ Αὐτολέοντος τοῦ Παιόνων βασιλέως ἔλαβε θυγατέρα, καὶ Βιρκένναν τὴν Βαρδύλλιος τοῦ Ἰλλυριῶν, καὶ Λάνασσαν τὴν Ἀγαθοκλέους τοῦ Συρακοσίου, προῖκα προσφερομένην αὐτῷ ἢν Κερκυραίων πόλιν, ἠλωκυϊανὴν Ἀγαθοκλέους. *Après la mort d'Antigona, il prit en même temps plusieurs femmes, afin d'augmenter, par ses alliances, sa puissance et sa fortune. Il épousa la fille d'Autoléon, roi des Péoniens, Bircenna, fille de Bardullis, roi de l'Illyrie, et Lanassa, fille d'Agathocle de Syracuse, qui lui apporta en dot l'île de Corcyre, dont son père s'était rendu maître.* »

<sup>573</sup> SCHETTINO 2009, p. 173-184.

<sup>574</sup> Plutarque, *Vie de Pyrrhus*, VI, 2-9 ; Plutarque, *Démétrios* XXXV et XXXVI, 1 ; Diodore XXI, 7 ; Pausanias IX, 7 ; Justin XIV, 1-8 ; Polyen IV, 7 et 9-10.



poursuite de l'urbanisation de l'Épire. Il a encouragé les constructions dans les villes existantes, comme à Dodone ou à Ambracie. Ailleurs, il a fondé des villes *ex-nihilo* : Bérénice en Cassopie et Antigonia en Chaonie, des noms liés à ses épouses. On peut aussi citer la construction de belles maisons très bien conservées, comme celles d'Amotopos en Molossie<sup>575</sup>. Il est aussi un administrateur qui perfectionne le système judiciaire selon le modèle des Athéniens. Il impose des mesures pour la sélection des espèces -interdiction d'accoupler les bêtes avant l'âge de quatre ans- qui produisent des effets : l'économie pastorale connaît une prospérité certaine, et le bétail d'Épire est réputé et constitue une richesse économique<sup>576</sup>.

Grâce aux deux mariages de Pyrrhus avec la fille du roi illyrien Bardylis<sup>577</sup> et avec la fille du roi des Paéoniens, il se constitue des alliés contre les Macédoniens, avec l'idée d'annexer ces territoires<sup>578</sup>. Il est en outre victorieux contre les Illyriens<sup>579</sup>. Ainsi, Pyrrhus règne non seulement sur l'Épire, mais aussi sur une grande partie de la Macédoine et de la Thessalie à l'est, et sur les provinces grecques du sud de l'Épire. Enfin, plus au nord, il contrôle des territoires d'Illyrie, les îles Ioniennes et une partie de la Corcyre<sup>580</sup>. Toutefois, cet espace territorial ne constitue pas une entité stable et centralisée. Il s'agit plutôt d'un conglomérat de peuples, inégalement développés d'un point de vue social et économique. En seize ans de règne, Pyrrhus occupe une place de premier plan grâce à une politique active et le soutien de ses alliés, notamment de Ptolémée d'Égypte.<sup>581</sup>

Le règne de Pyrrhus a profondément modifié ce pays, au départ isolé, tourné vers une économie pastorale et sous l'influence des voisins, notamment macédoniens. Il a annexé la Parauaia et la Tymphaia prises à la Macédoine en 295, puis l'Atintanie<sup>582</sup>. À partir de cette base, il a pu contrôler certaines parties de l'Illyrie, peut-être jusqu'à l'arrière-pays

---

<sup>575</sup> ISLAMI 1985, p. 157-159.

<sup>576</sup> Pline l'Ancien, *H.N.*, VIII, LXX., 70 (45), 1 : « *In nostra orbe Epiroticis laus maxima, aPyrrhi, ut ferunt, jam inde regis cura. Id consecutus est non ante quadramatum ad partus vocando. Praegrandes itaque fuere, et hodieque reliquiae stirpium durant.* Dans notre hémisphère, les boeufs de l'Épire sont les plus vantés. On doit, dit-on, cette belle espèce au roi Pyrrhus ; il l'obtint en ne permettant pas l'accouplement aux femelles avant quatre ans; de la sorte, il eut des produits de très haute taille, et il y a encore aujourd'hui des restes de cette race. »

<sup>577</sup> Plutarque, *Vie de Pyrrhus* IX, 2-3.

<sup>578</sup> L'ancienne femme de Pyrrhus, Lanassa, nous apprend qu'il aurait préféré les femmes barbares comme épouses : Plutarque, *Vie de Pyrrhus* X, 7.

<sup>579</sup> Frontin et Justin nous informent sur ces guerres à la faveur du roi épirote. Frontin, *Stratagèmes*, III, 6, 3 ; Justin XXV, 5, 5. Appien, Pline et Dion Cassius nous apprennent l'occupation de l'Illyrie méridionale par Pyrrhus ; cf. Appien, *Illyrica* VI ; Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, III, 101 ; Dion Cassius, fr. XXXX, 3.

<sup>580</sup> Pausanias I, XII, 2 ; Justin XXV, 4, 8.

<sup>581</sup> CABANES 1989, p. 58-62.

<sup>582</sup> On ne sait pas à quel moment a été faite l'annexion de l'Atintanie ; LEVEQUE 1957, p.184-187.

d'Apollonia. Son influence en termes d'échanges commerciaux et culturels est essentielle. La position géographique de l'Épire l'oblige en quelque sorte à être le « grand roi balkanique », celui qui contrôle toute la côte de l'Illyrie méridionale à partir d'Apollonia. En effet, selon Pline, Pyrrhus aurait pris également la ville de Apollonia, avec le projet de construire un pont à partir de là pour aller en Italie, sans doute après s'être assuré du contrôle de Corcyre, entre 283 et 281<sup>583</sup>. La « grande Épire » de Pyrrhus atteint alors des frontières naturelles : le Pinde à l'est, l'embouchure de l'Achéloos au sud, celle de l'Aôos au nord. Les îles ioniennes et toute la côte ionio-adriatique lui donnent un long accès à la mer.

Les sources littéraires ne sont pas claires sur le titre de Pyrrhus, tantôt « roi des Épirotes », tantôt « roi des Molosses »<sup>584</sup>. Mais il semble y avoir une différence avec le système royal hellénistique de type macédonien où le roi possède un pouvoir personnel<sup>585</sup>. En Épire, on parle de monarchie contractuelle, scellée par le serment de Passaron. Le roi Molosse est un roi fédéral et Pyrrhos a eu ce titre. Mais il est le premier et le seul roi à avoir réussi à réunir des territoires si différents et à conquérir des régions très éloignées. Il n'est pas appelé « roi d'Épire » mais « roi des Épirotes ». Cette différence essentielle s'explique par le fait qu'il représente la fédération épirote dans le respect de la constitution officielle<sup>586</sup>. P. Franke émet l'idée que Pyrrhus a été le seul « roi des Molosses et roi des Épirotes »<sup>587</sup>. P.R. Franke, P. Levêque, N.G.L.Hammond, P. Garouphalias et G.N. Cross utilisent principalement l'épigraphie pour prouver leur point de vue. Deux inscriptions attestent que Pyrrhus était roi des Molosses ou roi des Épirotes<sup>588</sup>. La première inscription est *SGDI* 1347 que Franke date après 232, au moment donc du *Koinon* des Épirotes<sup>589</sup>. Nilsson a croisé cette inscription avec une autre inscription, *SGDI* 1346. Selon lui, une partie de l'inscription doit être restituée avec la mention « roi des Épirotes » pour l'époque d'Alexandre le Molosse<sup>590</sup>. Il date l'inscription *SGDI* 1347 de l'époque de Cléopâtre. De son côté, Cross affirme que selon les inscriptions de son époque, Pyrrhus règne comme un monarque hellénistique<sup>591</sup>. P. Levêque conclut qu'au moment où Pyrrhos prend le trône, on est dans le cadre institutionnel de la *Symmachie* des Épirotes. Il est d'accord avec Nilsson sur l'inscription *SGDI* 1346 : Pyrrhos est « roi des

---

<sup>583</sup> Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, III.101.

<sup>584</sup> Alcétas était mentionné par Diodore comme « roi des Épirotes » ; Diodore de Sicile XIX, 36.

<sup>585</sup> HAMMOND 2000, p. 141-160.

<sup>586</sup> LÉVÊQUE 1957, p. 205-243.

<sup>587</sup> FRANKE 1954, p. 55-78.

<sup>588</sup> LÉVÊQUE 1957B, p. 491-495 ; HAMMOND 1976, p. 559-588 ; GAROUPHALIAS 1979, p. 171-185.

<sup>589</sup> FRANKE 1954, p. 56-60.

<sup>590</sup> NILSSON 1909, p. 1-77.

<sup>591</sup> CROSS 1932, p. 50-87.

Épirotes »<sup>592</sup>. Enfin, selon N. Hammond, le titre était initialement « roi des Molosses », mais peu à peu les rois ont été désignés comme « roi des Épirotes »<sup>593</sup>.

Pour l'histoire de l'Épire après la mort de Pyrrhus, on dispose de la synthèse magistrale de P. Cabanes<sup>594</sup>. Après la mort du roi, le royaume d'Épire a progressivement commencé à perdre son pouvoir politique et militaire, mais il reste culturellement et économiquement puissant. Malgré les efforts déployés pour maintenir les possessions en Macédoine, en Grèce et en l'Illyrie, elle doit se retirer. L'héritier de Pyrrhus, Alexandre, est entouré par des voisins plus puissants qui profitent de sa situation de faiblesse, notamment le *koinon* des Etoliens et l'Illyrie. Dans les années 230 avant J.-C., le royaume épirote connaît une crise grave, qui conduit à la fin du régime monarchique et à la fondation du *Koinon* des Épirotes vers 234/233. Les trois grands *ethnè* épirotes -Chaones, Thesprôtes et Molosses- le dirigent ensemble, avec une répartition harmonieuse des pouvoirs. Les rapports de forces internationaux changent et les régions illyro-épirotes doivent maintenant faire face à la puissance romaine<sup>595</sup>.

#### 1.3.4. Bilan

Les régions illyro-épirotes du Paléolithique jusqu'au royaume de Pyrrhus connaissent des évolutions importantes que les historiens albanais ont classées en trois grandes étapes, phase préurbaine, phase proto urbaine et phase urbaine. Le rapide parcours historique que l'on vient de faire ne permet pas de noter des moments de rupture. Peu à peu, la partie méridionale de l'Illyrie constitue avec l'Épire un même ensemble culturel, social et économique avec une proximité évidente avec le monde grec présent à Corfou et dans les colonies de la côte ionio-adriatique.

Considérées souvent par les auteurs grecs comme des régions lointaines, des pays barbares, l'Illyrie et l'Épire n'apparaissent ponctuellement dans les sources que lors d'événements guerriers, au point qu'il est quelquefois difficile d'avoir une idée claire de leur histoire. La première étape importante de leur développement est l'apparition de villages fortifiés dès l'Âge du bronze avec une société relativement structurée. Lorsque les Grecs de Corinthe et de Corfou viennent s'installer sur les côtes, ils sont capables d'établir rapidement des relations commerciales avec la diffusion des produits de luxe corinthiens et ioniens, puis

---

<sup>592</sup> LEVEQUE 1957, p. 207-225.

<sup>593</sup> Ce qui explique, selon lui, pourquoi nous avons tant de références à un « *rex Epiri* » ou à un « *Basileus Apeirotan* » ; HAMMOND 1976, p. 562.

<sup>594</sup> CABANES 1976.

<sup>595</sup> ISLAMI 1985, p. 162-172.

attiques et apuliens, qui intéressent seulement les chefs locaux. Au IV<sup>e</sup> siècle, les centres évoluent. De simples centres fortifiés, ils deviennent de véritables villes aux fonctions diversifiées. Celles-ci atteignent jusqu'à 10-20 ha. Leurs murs sont construits avec des techniques plus avancées, avec des blocs polygonaux et trapézoïdaux. Ils sont assez puissants comme à Amantia, à Klos ou encore à Çuka e Aitojt<sup>596</sup>. C'est aussi le moment des relations conflictuelles avec le royaume de Macédoine au sein duquel Philippe opère lui aussi une grande politique d'urbanisation. La période qui va du dernier quart du IV<sup>e</sup> siècle jusqu'en 230 est celle d'un développement rapide en Illyrie méridionale et en Épire. Des villes comme Byllis, Belsh ou Dimale semblent à cette époque jouer un rôle de plus en plus important et on assiste à une augmentation des productions et des échanges, mais sans doute aussi des mobilités de personnes car les noms illyriens trouvés ces dernières années sur les pierres tombales des nécropoles d'Épidamne-Dyrrhachion et d'Apollonia représentent un pourcentage de plus en plus important. Au III<sup>e</sup> siècle le royaume d'Épire sous l'autorité de Pyrrhus intègre la totalité de l'Illyrie méridionale et connaît son âge d'or. À cette époque, le « grand Épire » s'étendait des terres de la Vjosë au nord jusqu'à la baie d'Arta au sud, et son influence à l'intérieur des terres atteint la région des lacs. Le reste de l'Illyrie, plus au nord, reste sous l'autorité de rois locaux.

---

<sup>596</sup> *Ibidem* p. 5-9.



## **DEUXIEME PARTIE : LES FACTEURS D'ACCULTURATION**

### **Les acteurs et les modalités des contacts**



## Introduction

La culture, sous le signe de la diversité, s'oppose traditionnellement à la nature considérée comme universelle ; elle prend finalement en compte toutes les activités humaines sans les limiter aux activités purement artistiques et intellectuelles. La culture, dans la perspective d'une anthropologie culturelle, a aussi une connotation identitaire car il s'agit de distinguer et d'apprécier au sein d'une communauté, à travers précisément ses différentes activités et comportements, ce qui les distingue d'un autre groupe. En conséquence les relations interculturelles étudient les modes de contacts et les types d'échanges entre deux communautés supposées de culture différente, et les transformations que ces contacts et échanges induisent à plus ou moins long terme<sup>597</sup>. En effet, de nos jours comme dans l'Antiquité, chaque peuple ou communauté ne vit pas isolé, mais s'insère dans un jeu complexe de relations consenties ou subies, à distance ou de proximité, avec des gens différentes de lui.

En Illyrie méridionale et en Épire du nord, on peut distinguer facilement deux « cultures » différentes : celles des Grecs, installés sur place dans des colonies ou des *emporía*, ou situés en périphérie plus ou moins lointaine, et la culture illyrienne que l'on appelle par commodité autochtone<sup>598</sup>.

La colonisation grecque de ces régions est un événement historique fort d'un point de vue culturel, puisqu'il va mettre directement en contact des Grecs venus s'installer durablement et les indigènes de l'endroit. L'opposition fondamentale Grecs/Barbares présente dans tous les textes gréco-romains, reflète bien à quel point la culture grecque est considérée comme dominante, mais dans la mesure où la colonisation ne s'accompagne pas d'une conquête de l'ensemble des territoires indigènes – à la différence de ce qui adviendra avec la conquête romaine- le monde indigène conserve son autonomie politique et peut donc préserver son identité. Même si la langue grecque s'impose comme langue administrative dans le Royaume de Pyrrhus, les Illyriens des campagnes et les bergers des montagnes continuent à parler leur langue sans éprouver le besoin de la matérialiser en utilisant l'alphabet grec. Il faut donc prendre garde que la diffusion des inscriptions grecques sur le territoire actuel de l'Albanie, ne signifie pas une hellénisation linguistique des territoires où elles se diffusent, mais une

---

<sup>597</sup> CUCHE 2010, p. 9-76

<sup>598</sup> On n'abordera pas ici le problème de l'origine et des éventuelles migrations des populations illyro-épirotes. Au moment où commence notre étude, on peut considérer qu'elles sont solidement établies dans la région. On pourrait aussi utiliser le terme d'« indigène » au lieu de celui d'« autochtone », mais dans la tradition historiographique la culture gréco-romaine est toujours considérée comme dominante – cf. par exemple ASHERI 1997, p. 5-2- , et cela peut donner une connotation négative à l'appellation « indigène ».



intégration de ces territoires dans une *koinè* culturelle où le grec a trouvé sa place auprès des élites.

La première étape est donc d'identifier les lieux et les moments où les deux cultures se rencontrent, les raisons pour lesquelles elles le font, la nature et la modalité des échanges et donc l'identité des acteurs, en ayant toujours comme cadre chronologique la longue durée pour pouvoir ensuite mesurer le rythme des évolutions et des changements, le moment précis des ruptures, où la durée des continuités<sup>599</sup>. On a ainsi identifié dans ce chapitre quatre lieux de rencontres. Le plus évident est celui des échanges commerciaux, car l'archéologie montre de façon évidente la diffusion des produits grecs en milieu indigène, comme par exemple la vaisselle de luxe grecque retrouvée dans la nécropole illyrienne de Trebenishte. Le second est celui des relations politiques, conflictuelles en cas de guerre, diplomatique en temps de paix ; le moment de l'installation coloniale avec la prise de possession d'un territoire coïncide à l'évidence un moment privilégié. Le troisième est celui des espaces sacrés et des panégyries ; les listes des théorodques d'Argos, d'Épidaure et de Delphes montrent que les cités illyriennes aux IV<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles se mesurent avec les cités grecques. Le dernier est celui des lieux domestiques car par le biais de l'esclavage il y a très souvent des étrangers dans les familles et en contexte colonial se pose toujours le problème des mariages mixtes, problème qui malheureusement reste toujours à l'état de problème...

L'identification des acteurs est aussi importante. Au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., on constate que ce sont essentiellement des produits de luxe qui sont importés loin à l'intérieur des terres et qu'ils permettent de distinguer une élite locale. On est alors dans un mécanisme d'acculturation verticale ou au sommet qui ne touche que la minorité dirigeante et possédante des sociétés indigènes. À partir de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., le développement d'une économie de marché avec la circulation monétaire, l'augmentation sensible des productions locales standardisées dans les centres côtiers pour répondre à la demande d'un marché régional, une circulation des amphores accrue et la multiplication de véritables centres urbains, tout indique qu'une classe moyenne se développe dans les villes illyriennes et devient consommatrice de produits grecs. À la même époque, se développent les royaumes, illyriens, macédoniens, épirotes, qui ont besoin de centraliser leur pouvoir, d'unifier leur territoire, de sédentariser les populations dans des villes, et pour cela ils utilisent le savoir faire grec en l'adaptant aux traditions ancestrales

---

<sup>599</sup> LAMBOLEY 2006, p. 143-150.

On mesure donc l'évolution qui se produit entre le moment de l'installation des premières colonies grecques dans la région et le début des guerres contre Rome. Ce sont les modalités et les étapes de cette évolution qu'il s'agit maintenant d'étudier.



## 2.1. Les marchés et circuits commerciaux comme lieux d'échanges et de contacts

### 2.1.1. Le cadre général : une économie de marché ?

Les marchés, conçus comme lieux d'échanges de produits soumis à des régulations sont présents à toutes les époques historiques car ils sont indispensables pour assurer le ravitaillement en produits alimentaires et biens de première nécessité. Plus les populations augmentent et plus le phénomène urbain se développe, plus les marchés sont une nécessité. On peut distinguer les marchés locaux de détail, localisés par exemple sur les agoras des villes grecques et fréquentés par les habitants du lieu, et les marchés régionaux, qui rappellent le modèle actuel des foires, plus ouverts sur le monde extérieur et mieux adaptés au commerce de gros. Dès qu'il y échange, les prix sont fixés selon ce qu'on appelle la loi du marché, c'est-à-dire l'adaptation de l'offre à la demande, mais le pouvoir politique peut aussi imposer un contrôle, pour éviter par exemple la flambée des prix en cas de disette. Ces prix ne sont pas forcément à comprendre dans un sens monétaire, car même après l'apparition de la monnaie, beaucoup d'échanges se font toujours selon le principe du troc.

Cela dit, la notion d'économie de marché en Illyrie et en Épire, comme pour le reste du monde antique, peut paraître anachronique. Cette question a fait l'objet d'interminables débats, principalement par Karl Polanyi suivi par Moses Finley qui s'opposent aux thèses de Weber. Pour Finley les conditions de fonctionnement d'un grand marché n'étaient pas réunies dans l'Antiquité, car l'État n'intervenait que pour ses besoins propres ; par exemple, pour lui, les émissions monétaires ne sont liées qu'aux besoins des guerres<sup>600</sup>. *A contrario*, Max Weber accorde au marché un rôle primaire dans l'évolution du monde antique, et selon lui, c'est grâce à une économie de marché que la Grèce a connu un processus historique dynamique<sup>601</sup>.

Sans entrer dans ce débat, on dira simplement que si cette notion a un sens, elle ne concerne que certains aspects de la vie économique. On manque bien évidemment de sources détaillées pour traiter le problème en profondeur. L'agriculture, l'élevage, l'exploitation forestière et minière, le sel et les ressources halieutiques sont les principales richesses de ces régions<sup>602</sup>. Les minerais argentifères d'Illyrie comme celui des mines de Damastion utilisés

---

<sup>600</sup> FINLEY 1973, p. 9-34.

<sup>601</sup> WEBER 1998, p. 328-329.

<sup>602</sup> Les données sur l'économie illyro-épirote sont pauvres. Les auteurs comme Aristote, puis Strabon, ne répètent souvent que ce qu'ils ont trouvé chez leurs prédécesseurs, car ils n'ont pas une connaissance directe de ces régions. Cependant l'Illyrie apparaît chez les auteurs grecs et latins comme une région fertile et propice pour l'élevage ; ISLAMI 1976, p. 101 ; SHPUZA 2011, p. 92.

par Egine et Corinthe pour battre monnaie, transitaient par les ports d'Épidamne-Dyrrhachion<sup>603</sup> et d'Apollonia<sup>604</sup> et expliquent en partie la fondation de ces colonies qui servaient aussi de relai pour les navires continuant leur route dans l'Adriatique vers les *emporia* de Naronna, Spina, Adria, et les fondations grecques de Corcyre la Noire, Pharos, Issa, ou traversant le canal d'Otranto en direction de l'Italie puis de l'Occident<sup>605</sup>. Les échanges avec l'extérieur sont donc une réalité bien établie par les trouvailles archéologiques, et en ce sens on peut parler d'activités empiriques, terme que l'on peut considérer comme synonyme de marché. Toute la question est de savoir dans quelle mesure les importations et exportations étaient régies par des règles étatiques<sup>606</sup>. En effet, dans ces régions, avant la création des grands *Koina*, on a affaire à des communautés assez morcelées, qu'il s'agisse des cités coloniales indépendantes les unes des autres, ou des organisations tribales indigènes<sup>607</sup>.

L'Illyrie et Épire reposent essentiellement sur une économie d'autoconsommation, avec une organisation en villages dispersés liée au caractère saisonnier des mouvements de transhumance<sup>608</sup>. Si on admet l'existence de communautés paysannes autosuffisantes, on est plutôt dans le cadre d'une économie non marchande fonctionnant selon le principe de la réciprocité au sein de la famille, de la tribu ou des réseaux de proximité<sup>609</sup>. Cette forme d'économie suppose que les paysans étaient prioritairement des auto-consommateurs vivant des produits des champs qu'ils cultivaient<sup>610</sup>. Cette dimension essentiellement rurale est encore présente à l'époque hellénistique et romaine où l'archéologie a montré l'existence de fermes hellénistiques transformées en villas fortifiées à Malathrea<sup>611</sup>, Metoqi<sup>612</sup>, Dobra<sup>613</sup> et Cuka<sup>614</sup> en Chaonie<sup>615</sup>. Ce phénomène s'observe aussi dans le cas du *Koinon* des Bylliones, dont le territoire est délimité par de forteresses comme celles de Kalivaçet de Rabie et Cfir à l'est, destinées à protéger les territoires et les troupeaux<sup>616</sup> (**fig. 19**).

---

<sup>603</sup> SHEHI 2003, p. 209-220.

<sup>604</sup> CABANES 1988, p.55 et 200-204 ; *Dyrrhachium* I, p. 717-805 ; SANTORO-HOTI 2003.

<sup>605</sup> POPOVIĆ 1987, p. 96-104 et 120-151 ; SASSATELLI 1993, p. 179-217 ; LAHI 2009, p. 199-217 ; INTRIERI 2015, p. 53-117 et 174-208 ; META 2015, p. 268.

<sup>606</sup> BRESSON 2000, p. 263-272.

<sup>607</sup> MANO 1986b, p. 5-22 ; MANO 1995, p. 225-230.

<sup>608</sup> PERNA-ÇONDI 2011, p. 365-386.

<sup>609</sup> DRINI 1986, p. 67-73.

<sup>610</sup> BRESSON 2000, p. 274-276.

<sup>611</sup> ÇONDI 1984a, p. 131-152.

<sup>612</sup> GIORGI-BOGDANI 2012, p. 167-169.

<sup>613</sup> ÇONDI 1984b, p. 266-267 ; ÇONDI 1986, p. 262-263.

<sup>614</sup> BUDINA 1971a, p. 299-300 ; DHIMA 1982, p. 58-62 ; GIORGI -BOGDANI 2012, p. 172-173

<sup>615</sup> GIORGI-BOGDANI 2012, p. 108-114.

<sup>616</sup> CABANES 1980, p. 324-351.



Fig. 19 : carte des activités rurales.

Cependant, les quelques témoignages littéraires montrent que les royaumes, les *Koina* et les *poleis* coloniales jouent un rôle dans l'économie au minimum pour assurer l'importation des produits de première nécessité manquants, la sécurité de leur transport, et leur diffusion dans les différents marchés du territoire<sup>617</sup>. Mais avant même le phénomène d'urbanisation et d'accroissement démographique qui va de pair avec le développement d'une économie marchande car le ravitaillement des villes dépasse la nécessité de la simple autosuffisance familiale, l'existence de produits de luxe d'importation attestée dans des nécropoles princières – cf. *infra* le cas de Trebenishte- montre une ouverture de ces régions sur le monde méditerranéen dès le milieu du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Les grands greniers découverts à Qesarat montrent aussi l'existence d'une forte production agricole à l'époque hellénistique, capable non seulement de ravitailler les centres urbains mais aussi de produire des surplus pour l'exportation, stockés dans les *pithoi*<sup>618</sup>. Dans la région de Korça (en Dassaretide), la découverte de nombreux *pithoi* confirme la présence de bâtiments à caractère agricole où déposer les réserves en attente de commercialisation<sup>619</sup>. Dès lors, il faut supposer l'existence de marchés locaux ou régionaux où se commercialisent ces surplus. Les marchés locaux permettent d'échanger les denrées alimentaires et artisanales produits sur le territoire et ne nécessitent pas d'intermédiaires. Cependant les exportations demandent une organisation plus complexe avec des intermédiaires, une réglementation, et des marchés interrégionaux plus diversifiés et capables de recevoir ces produits en grande quantité. La découverte d'outils agricoles au cours des fouilles archéologiques à Melgush<sup>620</sup>, à Antigonéia, à Dimale<sup>621</sup> et à Irmaj<sup>622</sup>, aussi bien dans la plaine de Korça<sup>623</sup>, confirme que le développement de l'agriculture à l'époque hellénistique a été important. Ceci est aussi manifeste avec la multiplication des fermes<sup>624</sup>, ou le développement d'un nouveau centre urbain comme Antigonéia, chef-lieu dans la vallée du Drinos<sup>625</sup>. La ville construite par Pyrrhus montre une vie économique très importante pendant toute son existence, avec des importations provenant de Corinthe, Corcyre, Ambracie, Argos, du Péloponnèse et d'Asie,

---

<sup>617</sup> GIORGI-BOGDANI 2012, p. 75-136.

<sup>618</sup> La datation n'est pas confirmée, mais le mobilier archéologique remonte à l'époque hellénistique et romaine. Cf. ZHEKU 1983, p. 223-226 ; cf. AMOURETTI 1979, p. 57-69.

<sup>619</sup> LERA 1983, p. 211-222.

<sup>620</sup> DIBRA 1981, p. 235-238.

<sup>621</sup> MANO-DAUTAJ 1997, p. 127-165; MUKA-HEINZELMANN 2014, p. 275-284.

<sup>622</sup> PRENDI-BUDINA 1972, p. 21-66.

<sup>623</sup> LERA 1983, p. 211-222

<sup>624</sup> SHPUZA 2011, p. 91-110.

<sup>625</sup> BUDINA 1974, p. 343-349; *Hadrianopolis*, I, p. 25-65. Cf. *Hadrianopolis*, II.

mais aussi de la Macédoine et des centres de l'Illyrie méridionale comme Byllis<sup>626</sup>, Apollonia et Dyrrhachion, et même de Tarente en Italie du sud<sup>627</sup>.

Un autre indice du développement d'une économie de marché est l'intensification des exploitations minières visible dans le gros essor de l'artisanat lié à la métallurgie. Un changement qualitatif, témoignant d'un progrès dans les techniques de fabrication, se voit dans le traitement des outils, des armes ou des ornements, beaucoup plus soigné et standardisé par rapport aux siècles précédents<sup>628</sup>. Le travail des métaux est particulièrement bien attesté à Antigonea<sup>629</sup> et à Dimale<sup>630</sup> où on a trouvé de très nombreuses scories de fer.

Enfin les derniers indices en faveur d'une économie de marché à partir de l'époque hellénistique est la variété et le nombre des amphores commerciales montrant l'insertion de ces régions dans les réseaux commerciaux méditerranéens, et l'extraordinaire essor de la circulation monétaire qui dépasse largement le seul cadre des dépenses militaires. Ces deux aspects font l'objet des chapitres suivants.

En effet, il ne s'agit pas ici de traiter des techniques de production des biens commercialisés, ni de leur typologie, mais seulement des modalités de leur distribution et de leur rôle de mise en contact entre populations, soit directement, soit par des intermédiaires qui ont participé aux échanges grâce au développement d'une économie de marché<sup>631</sup>.

Les échanges supposent des circuits commerciaux qui suivent des routes commerciales favorisant le marché inter-régional qui permet de commercialiser des surplus<sup>632</sup>. Des échanges entre Grecs et Illyriens existaient avant l'arrivée des colons grecs ; des marchands s'installaient en bordure de mer ou de fleuve, redistribuaient sur place les produits arrivant par la mer, et les cargaisons débarquées étaient remplacées par les produits provenant de l'intérieur des terres. L'*emporion* est donc le principal lieu d'échanges et de contacts et se

---

<sup>626</sup> MUÇAJ 2018, p. 449-466.

<sup>627</sup> BUDINA 1987, p. 159-166; LAMBOLEY 1987, p. 195-202.

<sup>628</sup> BERETI 2011, p. 499-511.

<sup>629</sup> BUDINA 1976, p. 409-431; BUDINA 1975a, p. 25-29; BUDINA 1974<sup>o</sup>, p. 449-454; BUDINA 1972, p. 245-378; BUDINA-BERETI 1975, p. 29-36.

<sup>630</sup> DAUTAJ 1976, p. 149-163.

<sup>631</sup> SHPUZA 2011, p. 92.

<sup>632</sup> On est dans une économie du surplus plutôt que dans une économie du circuit ; le terme « circuit » est utilisé pour désigner la distribution de produits et les possibilités de contacts qu'ils formalisent. Aristote explique que l'importation est l'ensemble de produits qu'on ne possède pas dans son pays et qu'il faut faire venir parce qu'ils sont indispensables, et que l'exportation correspond au surplus de la production indispensable. Cf. Aristote, *Politique*, VII, 6, 4 1327a ; Bresson 1987, p. 217-238. Le terme surplus désigne le stock de produits disponible à la vente ; c'est à la fois le surplus du producteur qui règle le prix de vente, et le surplus du consommateur qui est sa capacité d'achat. Cf. GRENIER 1997, p. 397-401.



caractérisé par l'existence d'une population mixte. L'exploitation de la *chora* des fondations coloniales et les productions artisanales dans les *poleis* à partir de la fin du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., donnent une nouvelle impulsion à ces échanges, qui ne suppriment pas les échanges emporiques mais permettent d'écouler plus de produits et plus loin à l'intérieur des terres<sup>633</sup>. Les colons ont choisi pour s'installer non seulement des zones de plaines permettant la production de surplus, mais aussi des embouchures de fleuves permettant la communication vers l'intérieur des territoires indigènes<sup>634</sup>. C'est par ces vallées qu'arrivent dans les tumulus d'Illyrie méridionale et d'Épire les produits de luxe de fabrication grecque<sup>635</sup>.

Les Grecs cherchaient dans ces régions des produits indispensables pour leurs besoins comme des métaux<sup>636</sup> (cuivre, fer, argent), le bitume pour le calfatage des navires, des produits agricoles et des herbes comme l'iris d'Illyrie utilisé pour fabriquer du parfum<sup>637</sup>, les produits fournis grâce à l'élevage comme la laine indispensable pour l'industrie textile, les esclaves<sup>638</sup>. En même temps ils étaient insérés dans les réseaux méditerranéens et échangeaient avec les cités grecques de la Grèce propre et de la Grande Grèce<sup>639</sup>. Des hommes circulaient également avec les marchandises, tels les marchands bien sûr, mais aussi les artisans, artistes, savants, diplomates. C'est à partir de ces échanges humains que l'économie marchande devient intéressante pour notre sujet car ce n'est pas l'échange des marchandises le plus important, mais les contacts entre les hommes qui le pratiquent<sup>640</sup>. Certaines marchandises, comme les armes, les vases à décor figuré, les bijoux, les amphores de par leur contenu (huile et vin), peuvent toutefois présenter un intérêt car leur acquisition reflète des préférences culturelles ou des pratiques, comme le *symposion*, qui sont des signes d'acculturation.

L'intensification des échanges commerciaux à partir du VI<sup>e</sup> siècle en Illyrie méridionale et Épire, visible dans les mobiliers funéraires des tombes et la circulation des amphores, supposent l'existence de réseaux bien rodés<sup>641</sup>. Ces réseaux passent par les routes maritimes, les ports des villes coloniales et de là suivent les voies naturelles vers les centres urbains de l'intérieur des terres, comme dans la vallée de Mat qui a fourni le plus de matériel. Les voies

---

<sup>633</sup> D'ANDRIA 1987, p. 35-38.

<sup>634</sup> ADAMI 1953a, p. 36-35; ADAMI 1983 ; MANO 1986b, p. 5-22.

<sup>635</sup> HAMMOND 1971, p. 229-241.

<sup>636</sup> Strabon V, 1-8.

<sup>637</sup> Pline, *H.N.*, XXI, 19.

<sup>638</sup> MOREL 1983, p. 551-553 ; LARCHER 2014.

<sup>639</sup> HORNUNG-BERTEMES 1998 *et alii* p. 91-107.

<sup>640</sup> *Ibidem*.

<sup>641</sup> HAMMOND 1992, p. 29-39.

terrestres, comme la *via Candavia*, ancêtre de la *via Egnatia*, le long de la vallée du Shkumbin, ou la vallée de l'Erzen qui traverse la plaine de Tirana, sont les vaisseaux capillaires qui irriguent les territoires illyro-épirotes. Ces voies transbalkaniques<sup>642</sup> ont été contrôlées très tôt, notamment par Corinthe pour contrôler les richesses minières de la région d'Ohrid<sup>643</sup>.

### 2.1.2. La circulation des amphores (fig. 20-24)

Les amphores en tant que principaux vases containers de l'Antiquité présentent un intérêt particulier car elles sont un bon marqueur des relations commerciales et nous renseignent sur les échanges économiques établis entre les centres illyro-épirotes et les métropoles grecques, en particuliers Corinthe, Corcyre, Rhodes, Chios et Cnide, et la Grande-Grèce à partir du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (**fig. 20**) Cependant, le manque presque total de travaux de synthèse et de référence sur les circulations des amphores pendant la période archaïque et classique rend difficile l'établissement d'une carte complète de ces échanges. La seule étude monographique sur la circulation des amphores sur le territoire actuel de l'Albanie est celle de Bashkim Lahi pour la période des III<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles av. J.-C. L'auteur a bien recensé toutes les amphores retrouvées jusqu'au début du XXI<sup>e</sup> siècle, avec un catalogue de 532 fragments dont la très grande majorité (507 fragments) est du type gréco-italique et datable des II<sup>ème</sup>-I<sup>ère</sup> siècles av. J.-C.<sup>644</sup>.

Cependant dès l'époque archaïque, les métropoles grecques, et en particulier Corinthe et Corfou, ont fabriqué des amphores pour le transport de l'huile et du vin, que l'on retrouve sur la côte ionio-adriatique essentiellement dans les cités coloniales d'Apollonia et d'Epidamnos/Dyrrhachion, ainsi qu'à Porto Palermo dès la fin du VII<sup>e</sup> siècle<sup>645</sup>.

La recherche archéologique sur plusieurs sites donne une idée de l'échelle de circulation de ce type d'objets, mais il n'y a aucun moyen de savoir précisément la quantité des produits commercialisés, le volume et la fréquence des échanges, car pour la période des VI<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles av. J.-C., les publications sont sommaires et n'indiquent que des fragments d'amphores sans chercher à établir le nombre minimum d'individus (*NMI*) ou le nombre d'équivalent vases (*NEV*).

---

<sup>642</sup> PARE 1997, p. 272.

<sup>643</sup> CABANES 2001, p. 125-126.

<sup>644</sup> LAHI 2009a.

<sup>645</sup> MANO 2006, p. 71-80.

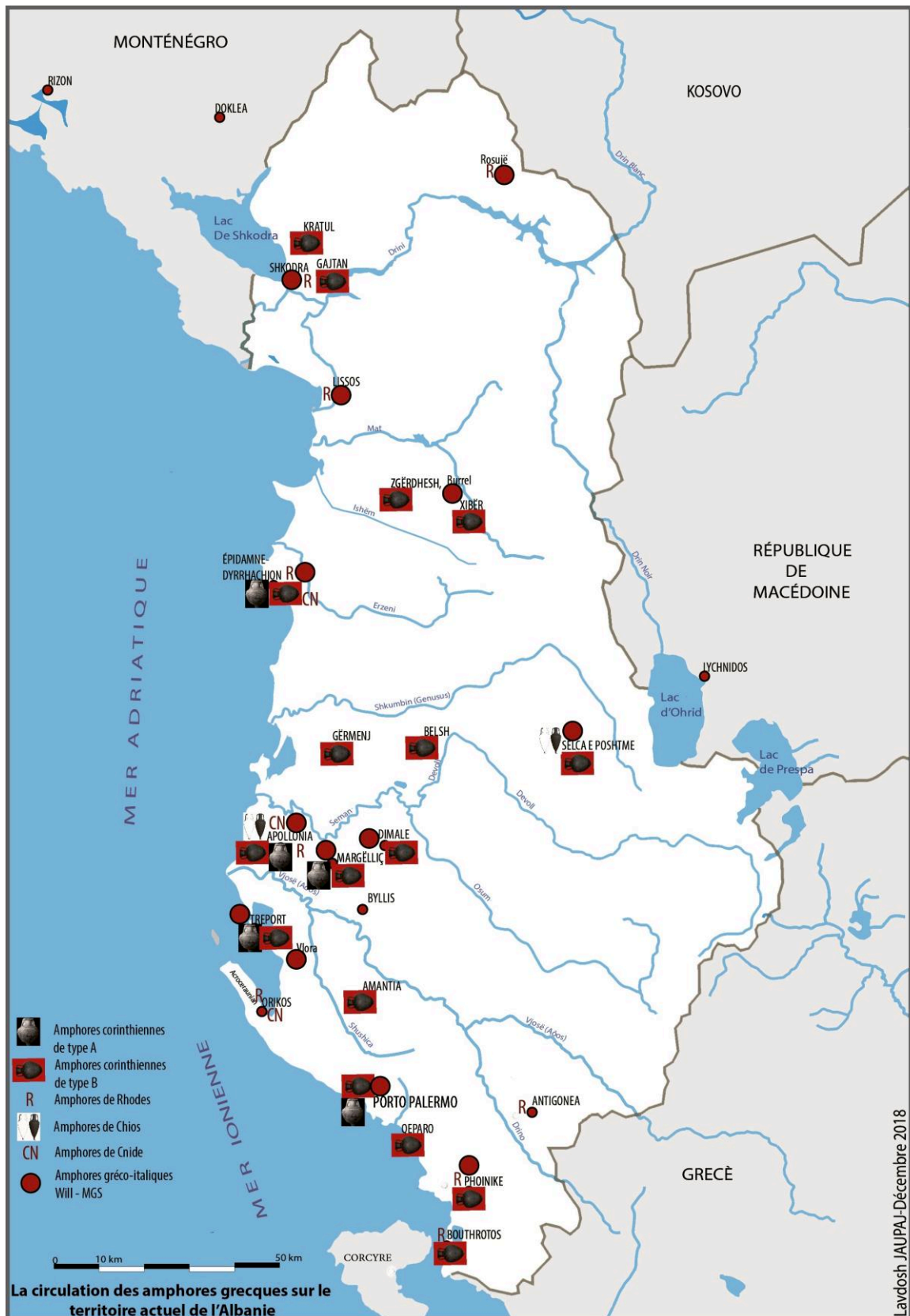


Fig. 20 : carte générale de la diffusion des amphores.

Certaines publications parlent d'une distribution dans l'arrière-pays mais il est impossible de le vérifier et d'en évaluer l'importance, faute d'une documentation archéologique incomplète et du fait de l'impossibilité de trouver ces objets dans les dépôts<sup>646</sup>.

### *Les amphores corinthiennes (fig. 21-22)*

Depuis les années 70 du XX<sup>ème</sup> siècle, Carolyn Grace Koehler a réuni une documentation importante sur les amphores grecques et leur distribution, en soulignant le rôle de Corinthe reconnue comme l'une des villes grecques réputées pour avoir fabriqué et exporté des amphores spécialisées pour le stockage et le transport de marchandises liquides, l'huile d'olive et le vin<sup>647</sup>. Les amphores corinthiennes ne sont pas encore cataloguées en Albanie, mais les trouvailles archéologiques ont permis d'identifier les trois types principaux, les Corinthiennes A et A' et les Corinthiennes B, appelée également corcyréennes, car la colonie corinthienne de Corcyre semble en avoir fabriqué plusieurs séries à côté de celles produites dans la métropole<sup>648</sup>. Il faut préciser toutefois que Carolyn Grace Koehler n'a pas eu accès au matériel albanais et ne va pas au-delà du Canal d'Otrante. Philippe Desy remarque que la présence des importations grecques dans ces régions est indiscutable, mais il y voit plutôt une imitation locale des types corinthiens comme on le remarque aussi pour d'autres produits céramiques.

On doit observer que cette thèse peut être admise, mais en précisant cependant que s'il y avait des productions locales, leur quantité devrait être plus importante que celle que les indices archéologiques permettent d'établir jusqu'à présent. Cette thèse trouve sa pertinence à partir du IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., époque où l'on voit s'intensifier les échanges commerciaux dans la région avec une plus grande distribution des amphores<sup>649</sup>.

La présence des amphores corinthiennes de type A et B est un indice clair des échanges commerciaux et des contacts dans cette région. Les amphores de type A sont bien attestées sur les sites côtiers où sont implantées les colonies grecques, Dyrrhachion<sup>650</sup>, Apollonia<sup>651</sup>, Por-

---

<sup>646</sup> CEKA 1983b, p. 209-210.

<sup>647</sup> KOEHLER 1981, p. 449-458 ; KOEHLER 1982, p. 284-292.

<sup>648</sup> DESY 1982, p. 285-290.

<sup>649</sup> LAHI 2009a, p. 39-47.

<sup>650</sup> TARTARI 1982, p. 242-243.

<sup>651</sup> *Apollonia I*, p. 140-141, fig. 60, n°101

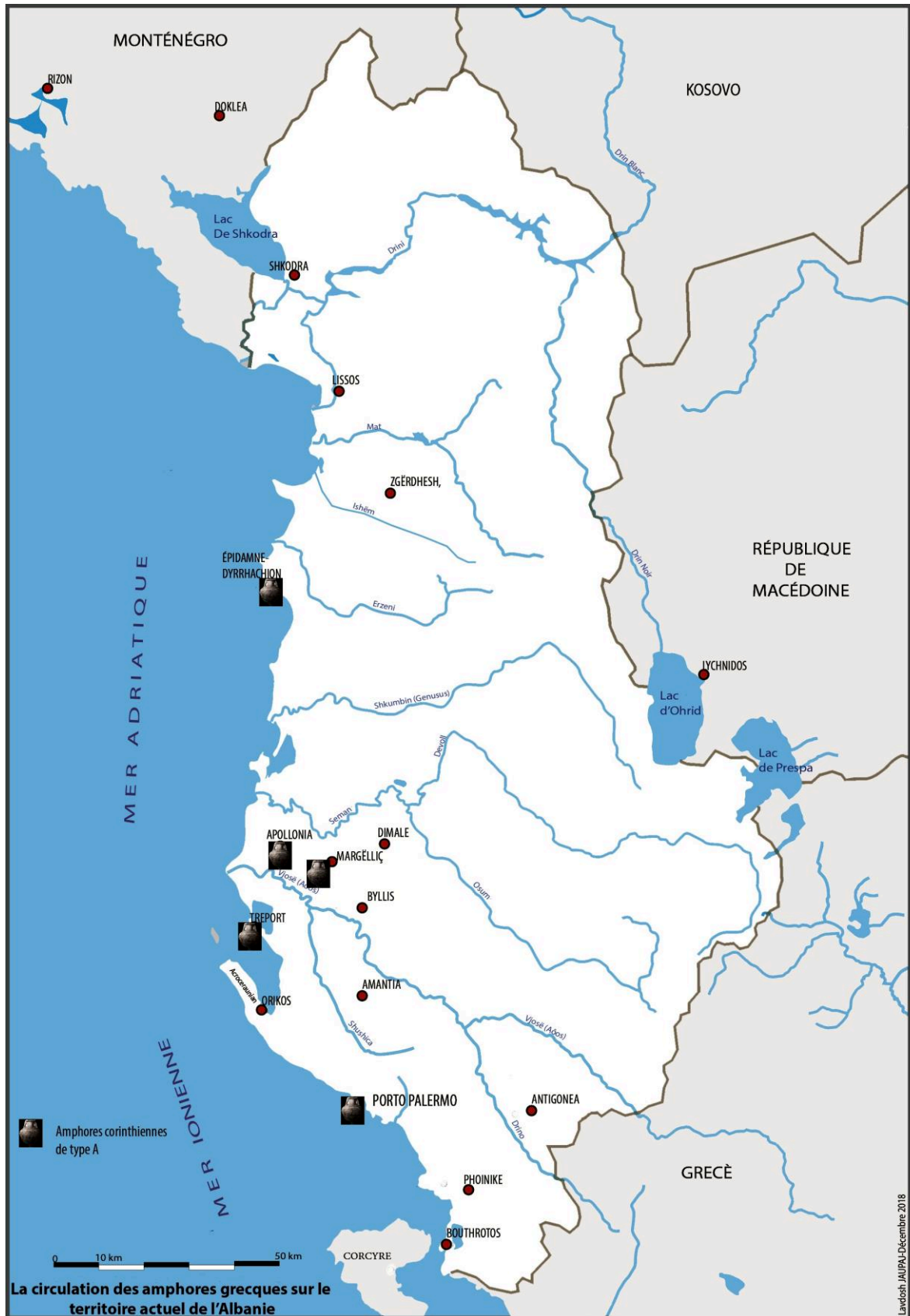


Fig. 21 : la diffusion des amphores corinthiennes A.

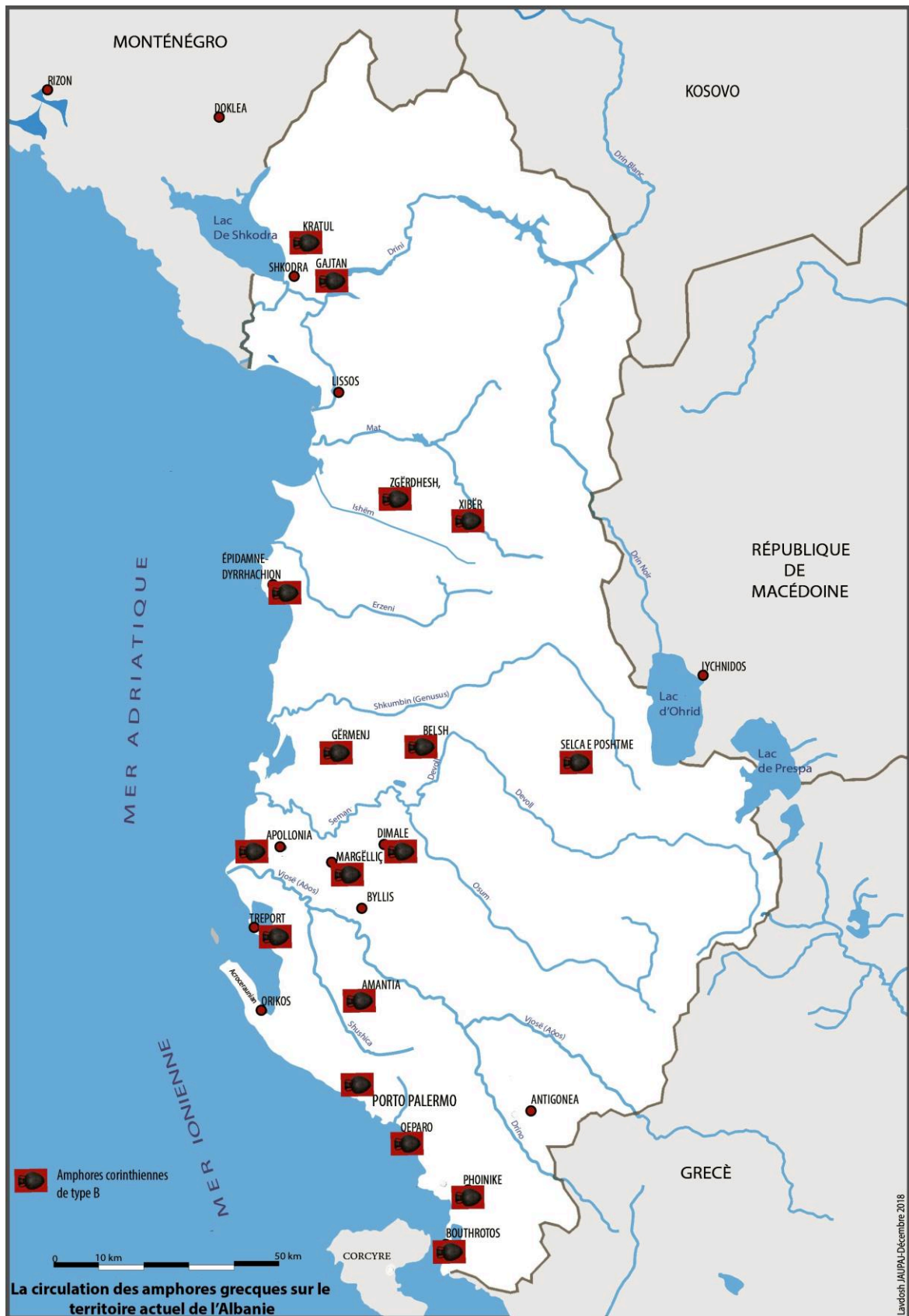


Fig. 22 : la diffusion des amphores corinthiennes B.

to Palermo<sup>652</sup>, Triport<sup>653</sup>, et aussi à l'intérieur des terres à Margëlliç<sup>654</sup>, mais il faudrait affiner les chronologies pour bien mesurer les évolutions.

Quoi qu'il en soit, la présence de ces amphores à l'intérieur des terres dès le VI<sup>e</sup> siècle, est la preuve qu'il existe un commerce régional, et que les produits arrivant dans les ports côtiers sont redistribués dans les centres indigènes pour répondre à une demande locale. L'amphore corinthienne A la plus ancienne (VII<sup>e</sup> siècle) a été découverte dans un tumulus d'Apollonia mais malheureusement n'a pas encore été publiée<sup>655</sup>. Les amphores corinthiennes de type A' ne sont pour l'instant attestées qu'à Apollonia avec un seul exemplaire retrouvé dans le « mur des amphores » au centre monumentale de la ville<sup>656</sup>. Quoi qu'il en soit, la présence de ces amphores à l'intérieur des terres dès le VI<sup>e</sup> siècle, est la preuve qu'il existe un commerce régional, et que les produits arrivant dans les ports côtiers sont redistribués dans les centres indigènes pour répondre à une demande locale

Les amphores de type B spécialisées pour le transport du vin se trouvent aussi sur la côte, mais en nombre relativement restreint, avec une faible distribution dans l'hinterland comme à Selca e Poshtme, Margëlliç, Gërmenj de Lushnja, la région de Vlora avec Triport<sup>657</sup>, et en Chaonie à Phoinikè<sup>658</sup>. La particularité est que ces amphores n'apparaissent qu'au IV<sup>e</sup> siècle. On les retrouve aussi à Gajtan, Zgërdhesh, Xibër, Kratul<sup>659</sup>, Belsh<sup>660</sup>, Triport<sup>661</sup>, Qeparo et Buthrôtos<sup>662</sup>. Les échanges sont donc réels, mais assez faibles, et on ne voit pas le développement d'un véritable commerce de ces deux produits de base que sont l'huile et le vin avant le début de la période hellénistique. Il est possible que seules les élites locales consomment ces produits comme moyen d'affirmer leur prestige.

### *Les amphores égéennes (fig. 23)*

Dès le IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les importations corinthiennes diminuent, laissant la place aux importations des îles de la mer Égée en particulier celles de Rhodes, Chios et Cnide<sup>663</sup>. Les

---

<sup>652</sup> Certains fragments d'amphores corinthiennes de type A et B, conservés dans les dépôts d'Apollonia sont des trouvailles fortuites correspondant à des types datés des VI-V<sup>e</sup> siècles av. J.-C.

<sup>653</sup> BERETI 1992, p. 129-140.

<sup>654</sup> CEKA 1986e, p. 71-79.

<sup>655</sup> Je remercie V. Dimo de m'avoir fourni cette information.

<sup>656</sup> LAHI 2009, p. 206-210; LAHI 2009a, p. 40-41, fig. 14.

<sup>657</sup> LAHI 2009a, p. 40-47.

<sup>658</sup> GAMBERINI 2016, p. XIII.

<sup>659</sup> MANO 2006, p. 76.

<sup>660</sup> CEKA 1974<sup>e</sup>, p. 438.

<sup>661</sup> BERETI 1992, p. 129-140.

<sup>662</sup> MANO 2006, p. 76.

<sup>663</sup> LAHI 2009a, p.47-58.

amphores vinaires rhodiennes sont de loin les plus importantes. Pendant les III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles leur distribution côtière est importante mais on les trouve aussi dans tous les centres urbains sur le sol albanais.

*Les amphores gréco-italiques (fig. 24)*

À partir de la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle, et surtout au III<sup>e</sup> siècle, la situation change de façon notable avec un volume des échanges qui se fait désormais à partir de l'Italie du sud et de la Sicile. C'est une conséquence directe des nouveaux équilibres politiques avec la place grandissante de Rome dans le commerce méditerranéen. Ce monopole s'exprime par la présence en grandes quantités d'amphores gréco-italiques produites aux III-II<sup>ème</sup> siècles av. J.-C. pour le transport de l'huile et du vin<sup>664</sup>. B. Lahi a très bien identifié les différents types de gréco-italiques présents en grande quantité sur tous les sites côtiers du territoire albanais avec une redistribution notable à l'intérieur des terres : Will a - MGS IV<sup>665</sup> et MGS V<sup>666</sup>, Will c – MGS VI<sup>667</sup>, Will d – MGS VI<sup>668</sup>.

En conclusion, l'étude des amphores nous montre que les régions illyriennes ne sont pas étrangères au commerce méditerranéen du vin et l'huile, mais jusqu'à la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle, les volumes ne semblent pas très importants pour les sites de l'intérieur des terres. Les productions grecques devaient être considérées comme des produits de qualité supérieure, réservés aux élites. Les auteurs antiques indiquent que les Illyriens produisaient un vin à la base du miel selon les anciennes traditions, ce qui peut aussi expliquer qu'ils n'ont pas besoin d'importer ce produit<sup>669</sup>. On a aussi des témoignages que les Illyriens utilisaient plutôt des matières grasses d'origine animale<sup>670</sup>. Il est donc vraisemblable que pour la consommation courante, les populations préféraient des produits locaux moins chers. La situation est bien sûr différente pour les cités coloniales qui restent les principales destinataires de ces amphores<sup>671</sup>. Si l'huile est commercialisée dans les centres côtiers dès la fin du VII<sup>e</sup> siècle, la situation est

---

<sup>664</sup> SHPUZA 2009, p. 220-225.

<sup>665</sup> LAHI 2009, p. 205-211.

<sup>666</sup> LAHI 2009a, p. 81-82.

<sup>667</sup> *Ibidem* p.84.

<sup>668</sup> *Ibidem* p. 85-86.

<sup>669</sup> Aristote, *De mirabilibus auscultationibus*, 832 a, 22 : « Ἐν Ἰλλυριοῖς φασὶ τοὺς Ταυλαντίους καλουμένους ἐκ τοῦ μέλιτος ποιεῖν οἶνον. Parmi les Illyriens, on dit que le peuple appelé Taulantins fait du vin avec du miel. »

<sup>670</sup> Caton l'Ancien, *De l'agriculture*, 25, éd. R. GOUJARD, Paris, Les Belles Lettres, 1975.

<sup>671</sup> GAROUPHALIAS 2015, p.345-356.



différente pour le vin qui n'est pas un produit de première nécessité, mais qui reste un élément important de la culture grecque à travers la pratique du *symposion*. Son commerce ne se géné-

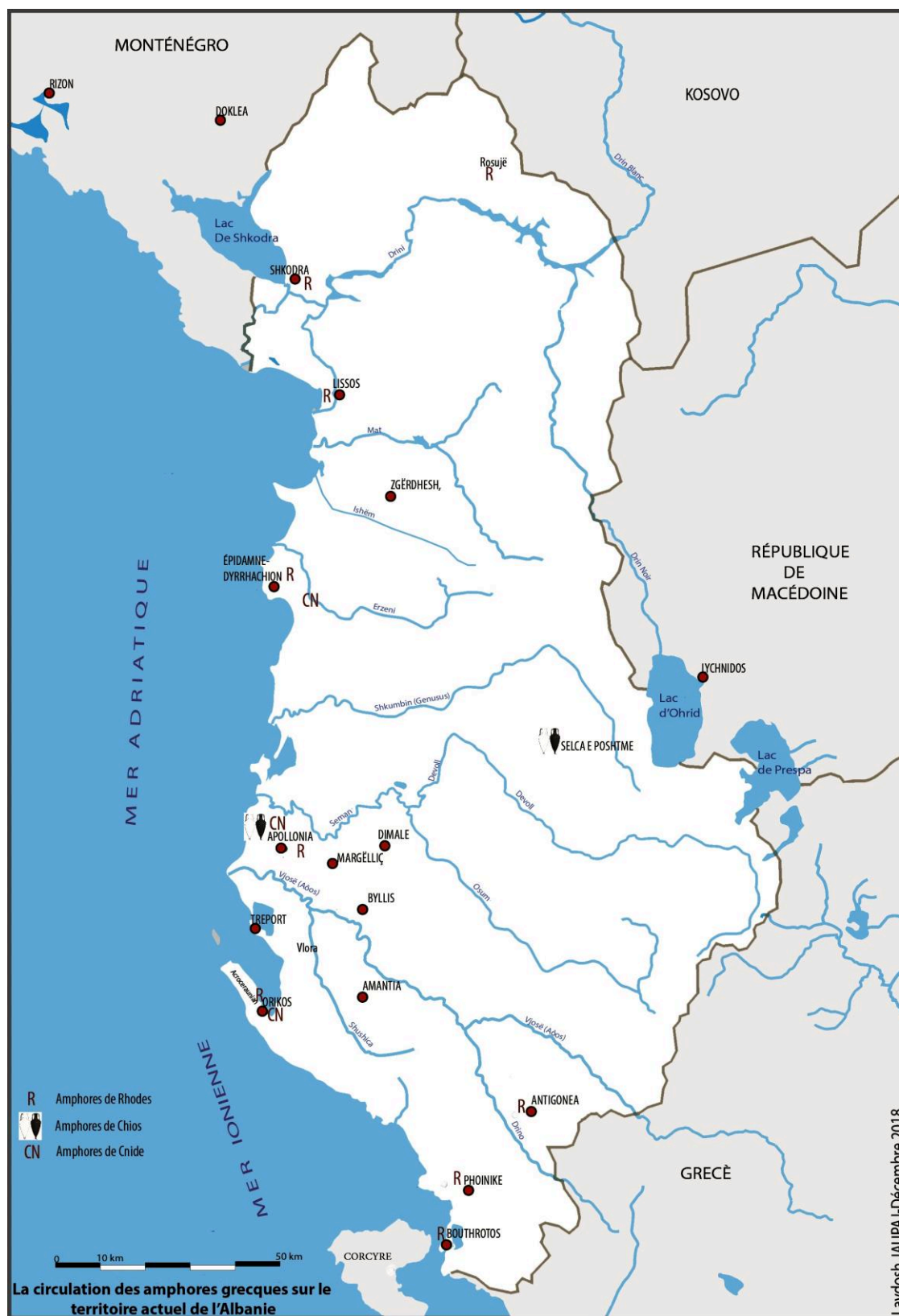


Fig. 23 : la diffusion des amphores égéennes.

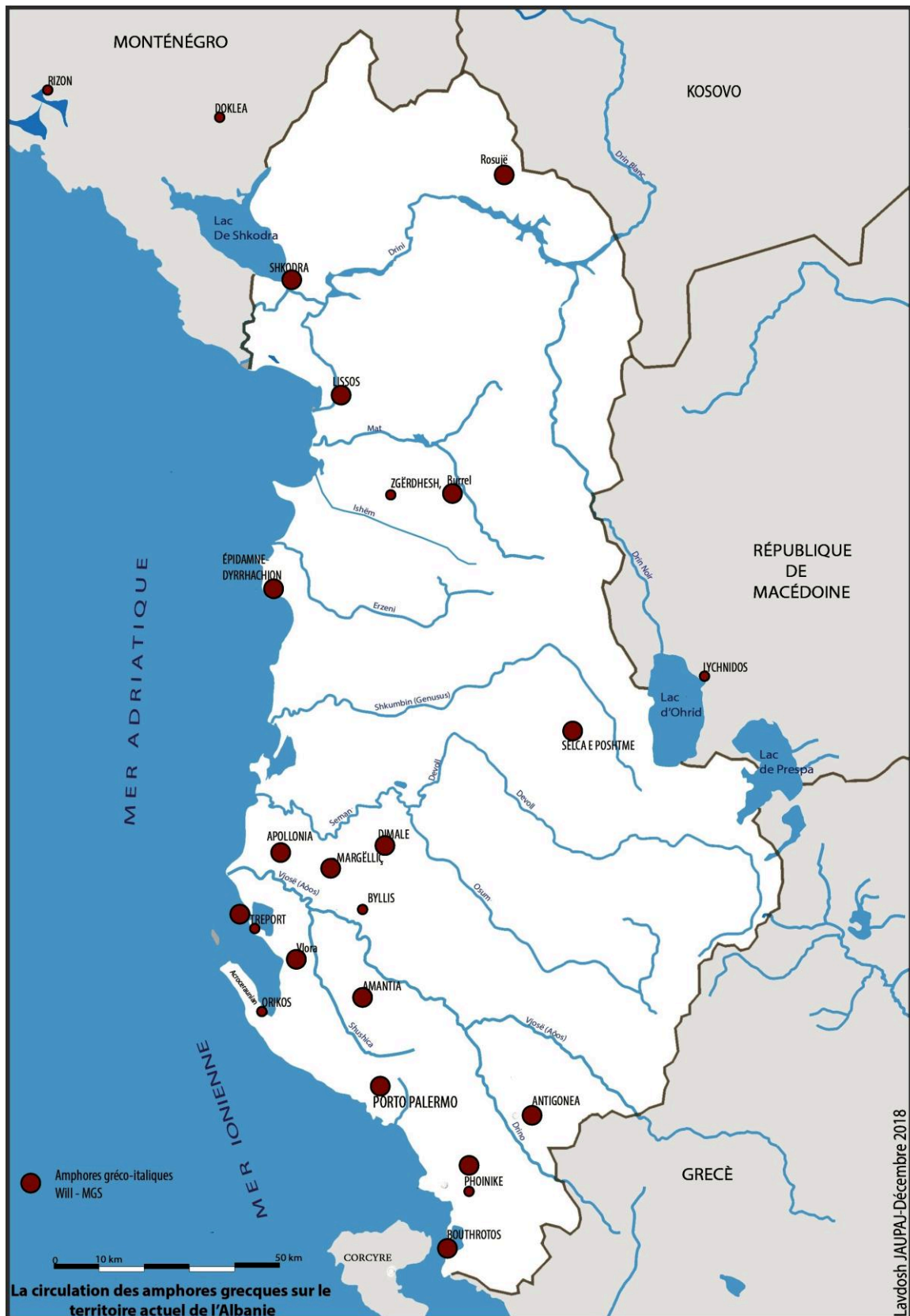


Fig. 24 : la diffusion des amphores gréco-italiques.

ralise qu'à partir du IV<sup>e</sup> siècle avec les amphores égéennes, rhodiennes pour l'essentiel, et les corinthiennes B, ensuite remplacées par l'afflux massif des gréco-italiques<sup>672</sup>. Si la consommation de vin est attestée dans les colonies côtières dès leur fondation, ce que confirme la présence des vases du banquet dans les nécropoles, le commerce du vin dans les centres illyriens n'advient pas avant la période d'urbanisation. On remarque ainsi qu'au sud de l'arrière-pays d'Epidaunos, le vin est utilisé dès la période archaïque et sa consommation devient massive à la période hellénistique, tandis qu'au nord comme le montre le site de Lissos, le vin n'apparaît qu'à partir de la période hellénistique. Cette situation est à mettre en parallèle avec le rythme différent d'urbanisation, beaucoup plus précoce au sud du *Genusus*, et plus tardif au nord. Il faut donc distinguer, dans l'arrière-pays illyrien, la consommation minoritaire du vin par une élite qui est attestée dès l'époque archaïque et qui est caractéristique de ce qu'on appelle une acculturation verticale, et la situation à partir de la fin de l'époque classique où l'usage du vin se « démocratise » et donc s'intensifie, mais dans un cadre de vie que l'on peut qualifier désormais d'urbain<sup>673</sup>. La variété typologique des amphores à vin, mais aussi à l'huile à l'époque hellénistique puis romaine, est la réponse à une demande accrue et constante de la population illyro-épirote pour ces deux produits.

### 2.1.3. La circulation monétaire<sup>674</sup>

L'apparition d'un usage généralisé et intensif de la monnaie n'est pas observable avant la fin du IV<sup>e</sup> siècle, mais à partir du V<sup>e</sup> siècle la monnaie apparaît déjà comme un instrument d'échanges<sup>675</sup>. Sur la côte, dominant les monnaies d'argent de Dyrrhachion et d'Apollonia qui utilisent les mêmes types que leurs métropoles, Corinthe et Corcyre, tandis qu'à l'intérieur des terres on trouve aussi celles de Damastion mais en nombre plus réduit<sup>676</sup>. À noter que les premières frappes de Dyrrhachion et d'Apollonia sont assez tardives par rapport à d'autres cités grecques<sup>677</sup>, par exemple les colonies de Grande Grèce, sans doute à cause d'une

---

<sup>672</sup> SHPUZA 2009, p. 231-232.

<sup>673</sup> LAHI 2012, p. 173-185.

<sup>674</sup> GJONGECAJ 1978, p. 71-112; GJONGECAJ 1981, p. 105-152; GJONGECAJ 1984a, p. 171-182; GJONGECAJ 1986, p. 145-154; GJONGECAJ 1986b, p. 119-128; GJONGECAJ 1987, p. 223-226; GJONGECAJ 1998, p. 159-172; GJONGECAJ 1990, p. 207-226; GJONGECAJ 1999, p. 91-98; GJONGECAJ 2000, p. 223-242; GJONGECAJ 2007, p. 101-140; GJONGECAJ 2011, p.133-142; GJONGECAJ 2014; GJONGECAJ 2018, p. 183-190; GJONGECAJ-PICARD 1998, p. 511-527; GJONGECAJ-PICARD 2000, p. 351-356; GJONGECAJ-PICARD 2004, p. 135-148; GJONGECAJ-PICARD 2004a, p. 259-266; GJONGECAJ-PICARD 2005, p. 351-356.

<sup>675</sup> L'utilisation de la monnaie comme instrument d'échange est bien motionnée par Platon, *République*, II 368b-372c; Aristote, *Ethique à Nicomaque*, 1133 a-b 28; *Politique* I, ix, 7-9. Voir aussi PICARD 1980, p. 267-276; *Nomisma* 2011, p. 9-13; AUSTIN-VIDAL-NAQUET 2007, p. 249-254

<sup>676</sup> MAY 1979.

<sup>677</sup> BEAUREGARD 1993, p. 95-111.

proximité et d'une domination plus grandes de leurs métropoles Les résultats montrent jusqu'à présent que la monnaie circulait dans toutes les régions d'Illyrie méridionale et d'Épire<sup>678</sup>. On a trouvé sur le sol albanais 42 trésors représentant 8354 monnaies datant du V<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle av J.-C<sup>679</sup>. On ne retiendra ici que les 12 trésors datés entre le V<sup>e</sup> et la fin du III<sup>e</sup> siècle<sup>680</sup>(fig. 25).

Nr	Nombre et métal	Localisation	Composition	Date
1	394 monnaies d'argent	Hollm, au sud-ouest de l'Albanie	Statères d'argent d'Égine contenus dans une <i>oinochos</i> de bronze de type «rhodien» 5 exemplaires de Kydonia 1 de Théra	V <sup>e</sup>
2	137 pièces d'argent	Dyrrhachion	Dyrrhachion (135 ¼ statère) et Philippe II 2 1/5 tétradrachme.	Fin IV <sup>e</sup> début III <sup>e</sup>
3	207 monnaies d'argent	Kreshpan dans l'arrière-pays d'Apollonia	Trésor composé des) statères et hémistatères à la vache allaitant frappés par les trois cités grecques de Corcyre (18 statères et 8 Didrachme), Dyrrhachion (86 Statere et 49 ¼ statère) Apollonia (1 statère) et par le roi illyrien Monounios 45 statères.	III <sup>e</sup>
4	59	Cakran	Dyrrhachion (59 ¼ statère)	III <sup>e</sup>
5	21	Pllane près de Lissios (Lezhë)	Dyrrhachion (21 ¼ statère)	III <sup>e</sup>
6	3 monnaies en argent et 67 en bronze	Cërrik, dans la vallée du Shkumbin	60 de Dyrrhachion, 1 de Cassandre et 7 de Corcyre 2 non identifiés	III <sup>e</sup>
7	3 monnaies en argent	Albanie 1934	Damastion	III <sup>e</sup>
8	26 monnaies en argent	Phoinikè	10 exemplaires de Corinthe ; 1 d'Argos Amphilochikon, 2 de Thyreion, 2 d'Anactorion, 6 de Leucade et 2 d'Alexandre III.	III <sup>e</sup>
9	52 monnaies en	Durrës	50 Drachmes de Dyrrhachion et	III <sup>e</sup>

<sup>678</sup> GJONGEÇAJ 1990, p. 148-167.

<sup>679</sup> GJONGEÇAJ 2011a, p. 29-60.

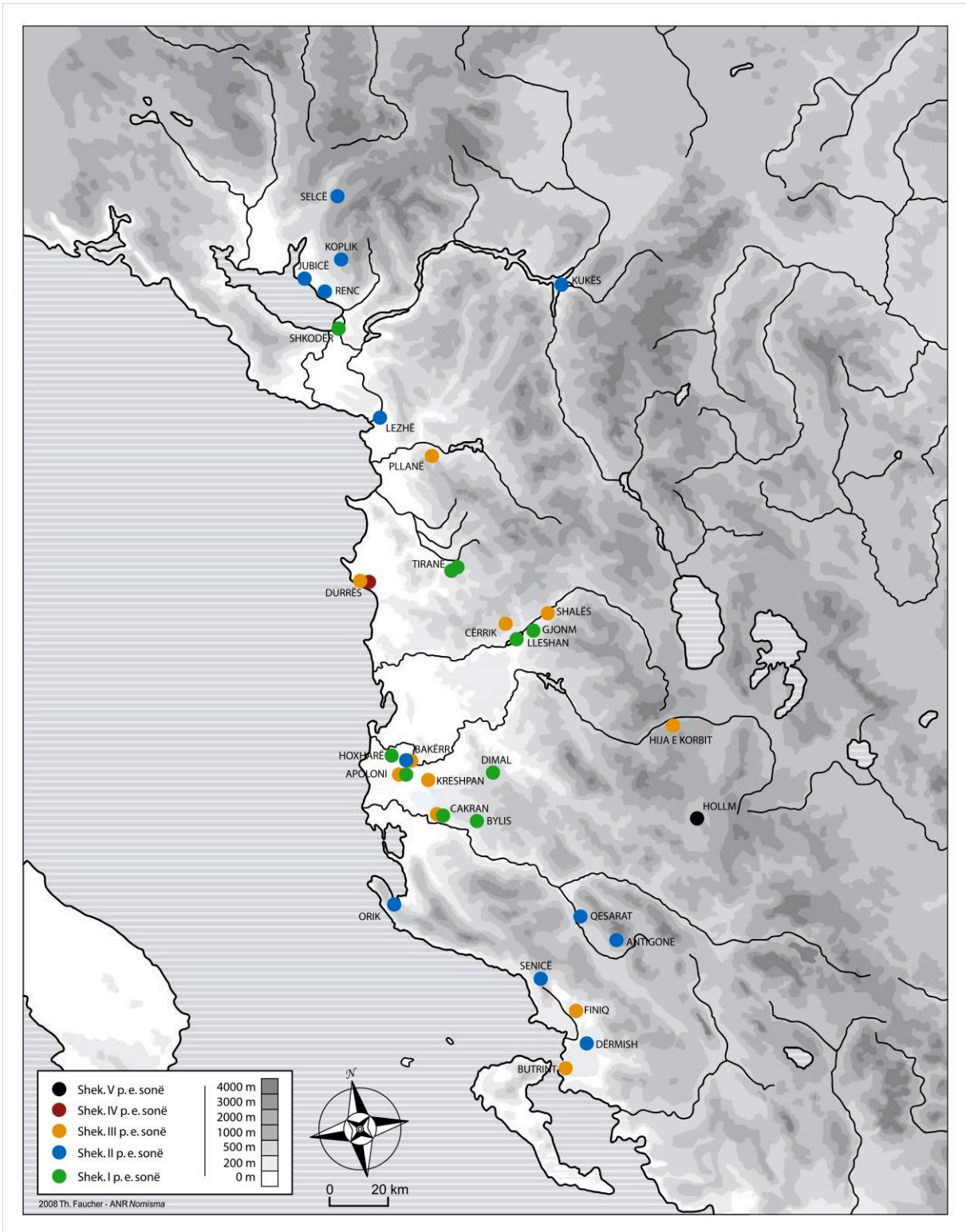
<sup>680</sup> Une très belle étude est faite par Shpresa GJONGEÇAJ dans *Nomisma* 2011, p. 213-243.

	argent		2 d'Apollonia	
10	21 d'argent et 1 en bronze	Kupa	5 de Gortyne 1 de Philippe II 2 de Phaistos 1 de Kydonia 13 de Milet	III <sup>e</sup>
11	50 monnaies en argent	Shalës	46 Dyrrhachion 1 Apollonia 1 Cassandre 2 Corcyre	III <sup>e</sup>
12	49 monnaies en bronze ?	Apollonia	Apollonia	III <sup>e</sup>
13	618 monnaies en argent	Hija e Korbit	418 drachmes et 8 tétradrachmes d'Alexandre III ; 80 tétradrachmes d'Athènes ; 1 tétradrachme et 41 drachmes Philippe III ; 12 tétradrachmes et 18 drachmes de Lysimaque ; 3 drachmes de Séleucos I <sup>er</sup> ; 6 tétradrachmes et 1 drachme d'Antiochos I <sup>er</sup> ; 4 drachmes d'Eumène I <sup>er</sup> ; 18 tétradrachmes d'Antigone Gonatas	III <sup>e</sup>
14	138 monnaies en argent	Jublica	91 drachmes d'Apollonia 47 drachmes de Dyrrhachion	III <sup>e</sup>
15	100 monnaies en argent	Lezhë	30 drachme d'Apollonia 70 drachme de Dyrrhachion	III <sup>e</sup>
16	77 monnaies en bronze	Apollonia 1941	Imitations de Dyrrhachion	III <sup>e</sup>

Le tableau montre bien que pendant la période dite proto-urbaine (du milieu du VII<sup>e</sup> au milieu du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) il n'y a pas d'économie monétaire et le commerce ne se fait que par le troc<sup>681</sup>. Les circulations des monnaies d'argent et de bronze atteignent leur apogée pendant le III<sup>e</sup> siècle au moment du royaume de Pyrrhus mais continuent jusqu'à l'époque romaine. À part Dyrrhachion et Apollonia, durant cette période on a des émissions des villes illyriennes come Amantia, Bylis, Olympè, Dimale, Skodra, Lissos, et en Épire de Phoinikè, Bouthrôtos et Antigonea. Le développement de l'économie monétaire est donc contemporain des rois illyriens et du Royaume épirote

---

<sup>681</sup> MANO 1976a, p. 113-124.



**Fig. 25:** localisation des trésors monétaires (GJONGEÇAJ 2018, fig. 1, p. 186).

Les émissions authentiques illyriennes sont frappées au IV<sup>e</sup> et ont continué jusqu'au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Il s'agit des monnaies frappées par les différentes *Koina*. Les plus anciennes sont celles du *Koinon* des Molosses dès la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Sur le territoire illyro-épirote les monnaies illyriennes représentent plus de 6054 pièces y compris Apollonia avec 68 % (4076 pièces), Dyrrhachion plus de 21 % (1202 pièces)<sup>682</sup>, après vient Amantia avec 269 pièces, Byllis avec 249 pièces, Olympè avec 15 pièces, soit un total de seulement 5 % du total, ce qui montre bien que les deux fondations coloniales dominent nettement le marché<sup>683</sup>, ainsi que Phoinikè pour les régions chaones<sup>684</sup>. Parmi les monnaies non illyro-épirotes qui ne dépassent pas 250 exemplaires, soit 6 %, les plus nombreuses sont celles de Corcyre avec 236 exemplaires.

À partir de l'étude des monnaies retrouvées sur le territoire albanais (**fig.26**), Sh. Gjongecaj a pu reconstituer deux axes de circulation : la voie maritime par l'ouest venant de la Grèce continentale et insulaire et de la Grande Grèce, et la voie terrestre depuis la Macédoine et la Thessalie ou le rôle de la *via Candavia-Egnatia* est prédominant.

Jusqu'à présent sur le sol de l'Albanie on a trouvé 236 monnaies de Corcyre (47%), 52 de Corinthe (dont 45 en argent), et 34 qui proviennent de villes siciliennes comme Syracuse<sup>685</sup>, Agrigente, Tauromenion<sup>686</sup>, Panoramios, et d'Italie du Sud comme Campanie<sup>687</sup>, Paestum<sup>688</sup>, Héraclée<sup>689</sup>, Métaponte, Teate<sup>690</sup>, Arpi<sup>691</sup>, Hyrium<sup>692</sup>, Rhegium<sup>693</sup>, Latium<sup>694</sup>. Le tableau se complète avec 17 pièces monnaies argent d'Athènes, et deux d'Argos<sup>695</sup>.

---

<sup>682</sup> La différence entre le nombre de monnaies trouvées à Dyrrhachion et celles trouvées à Apollonia s'explique par le fait que la présence de la ville moderne de Durrës réduit considérablement les investigations archéologiques qui pour l'essentiel relèvent de fouilles d'urgence ; il y a aussi le fait que l'arrière-pays d'Apollonia contient un grand nombre de sites antiques avec lequel elle a des liens commerciaux étroits. Cf. GJONGECAJ 2011a, p. 33, fig. 4.

<sup>683</sup> GJONGECAJ dans *Nomisma* 2011, p. 216-217. L'identification récente d'une monnaie d'Agathocle à Apollonia confirme que les relations commerciales de la cité dépassent largement le cadre régional.

<sup>684</sup> MANO 1986a, p. 155-163; MANO 1986b, p. 5-22 ; MANO 1995, p. 225-230.

<sup>685</sup> *SNG Copenhagen, Sicily*, n° 900.

<sup>686</sup> *SNG Tübingen, Hispania-Sikelia*, n° 677-684; *SNG Italia, Agrigento*, n° 862-868.

<sup>687</sup> *SNG ANS, Etruria-Calabria*, n° 520-522.

<sup>688</sup> *SNG Copenhagen*, n° 1328.

<sup>689</sup> *SNG ANS 2, Lucania*, n° 40.

<sup>690</sup> *SNG Milano, Apulia*, n° 138-139.

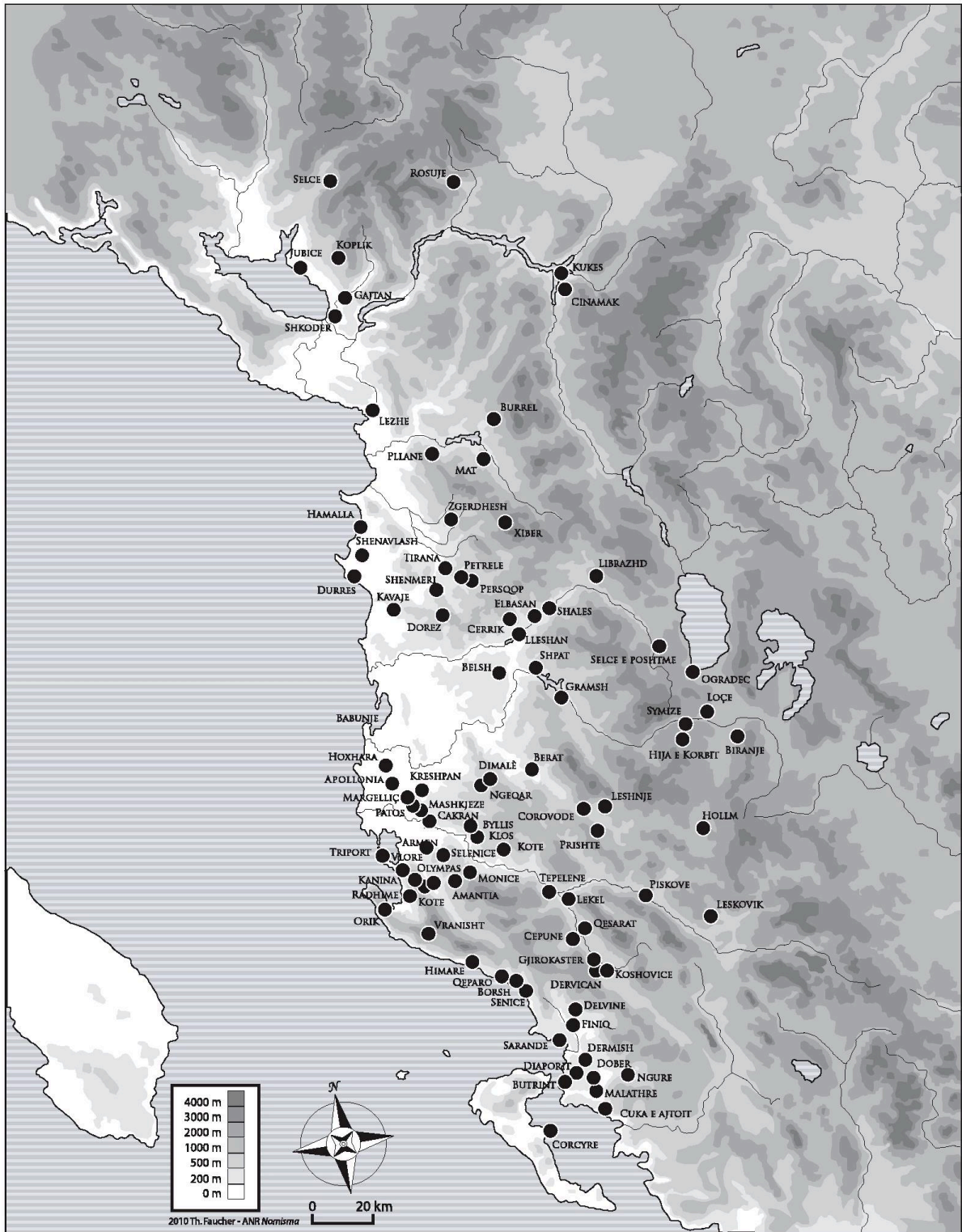
<sup>691</sup> *SNG Paris, Italie : Apulie*, n° 1256-1259.

<sup>692</sup> *SNG Milano, Apulia*, n° 82.

<sup>693</sup> *SNG Milano, Bruttium*, n° 467-473.

<sup>694</sup> GJONGECAJ à *Nomisma* 2011, p. 220-221, note 16-27..

<sup>695</sup> GJONGECAJ à *Nomisma* 2011, p.219-220, fig. 6.



**Fig. 26 :** la diffusion des monnaies grecques  
(GJONGEÇAJ dans *Nomisma* 2011, p. 215, fig. 1).





Fig. 27: la diffusion des monnaies corinthiennes.

Malheureusement on ne connaît pas combien de monnaies de la côté illyro-épirote ont été trouvées en Italie du Sud ou dans le monde insulaire grec, ce qui nous aurait permis de mieux apprécier les relations<sup>696</sup>. Quoiqu'il en soit, il n'est pas étonnant que la zone économique corcyro-corinthienne représente près de la moitié de ces échanges (**fig. 27**). Les échanges commerciaux dépendent aussi en partie des événements politiques et militaires ; on en a un bon exemple avec les monnaies de Grande Grèce qui correspondent politiquement avec la politique de Denys l'Ancien et son expansion en adriatique, puis avec la période de l'expédition de Pyrrhos<sup>697</sup>.

*Le réseau macédonien* occupe la deuxième place dans la circulation monétaire étrangère avec plus de 138 monnaies, qui sont en gros celles de Philippe II, Alexandre le Grand et Cassandre. On ne les trouve pas isolées mais toujours avec des émissions locales. Son influence est forte dans la région de la Dassarétide. C'est là qu'on a trouvé le trésor de Hollm avec ses 318 tortues de mer et 78 de terre d'Égine, 5 pseudo-éginétiques de Kydonia et 1 statère de Théra<sup>698</sup>. Il est daté vers 431, quand les Athéniens ont envahi l'île d'Égine au début de la guerre du Péloponnèse, ce qui a sans doute entraîné un exil de plusieurs éginètes. Or, la forteresse de Hollm se trouve à un carrefour où se croisent les voies commerciales provenant d'Epidaunos et d'Apollonia par la vallée de l'Osum (*Apsios* antique) et la voie de la Grèce du nord thessalo-macédonienne. La présence des pièces d'Apollonia, de Dyrrhachion<sup>699</sup> de Corcyre et de Byllis en Dassarétide confirme la permanence des contacts, mais on remarque que les circuits monétaires macédoniennes jouent un rôle très important<sup>700</sup>.

*Le réseau de Dyrrhachion* (**fig. 28**) est confirmé par les trésors de Durrës (2006), Pllane (Lezhë 1960), Cërrik (1963), Durrës (1984), Shalës (1963), Lissos (1923, et Lleshan (1988) sur l'arrière-pays de Dyrrhachion, le long des vallées du Shkumbin, puis au nord celles du Mat et du Drin<sup>701</sup>. Les voies terrestres ont mis en forte concurrence les systèmes monétaires de Dyrrhachion et d'Apollonia surtout à partir du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>702</sup> ; les drachmes de ces deux cités pénètrent profondément à l'intérieur des régions balkaniques jusqu'en Thrace et en

---

<sup>696</sup> GJONGECAJ 2011a, p. 29-60.

<sup>697</sup> MANO 1976a, p. 113-124 ; MANO 1983, p. 227-238 ; MANO 1986a, p. 155-163 ; MANO 1986b, p. 5-22 ; MANO 1995, p. 225-230.

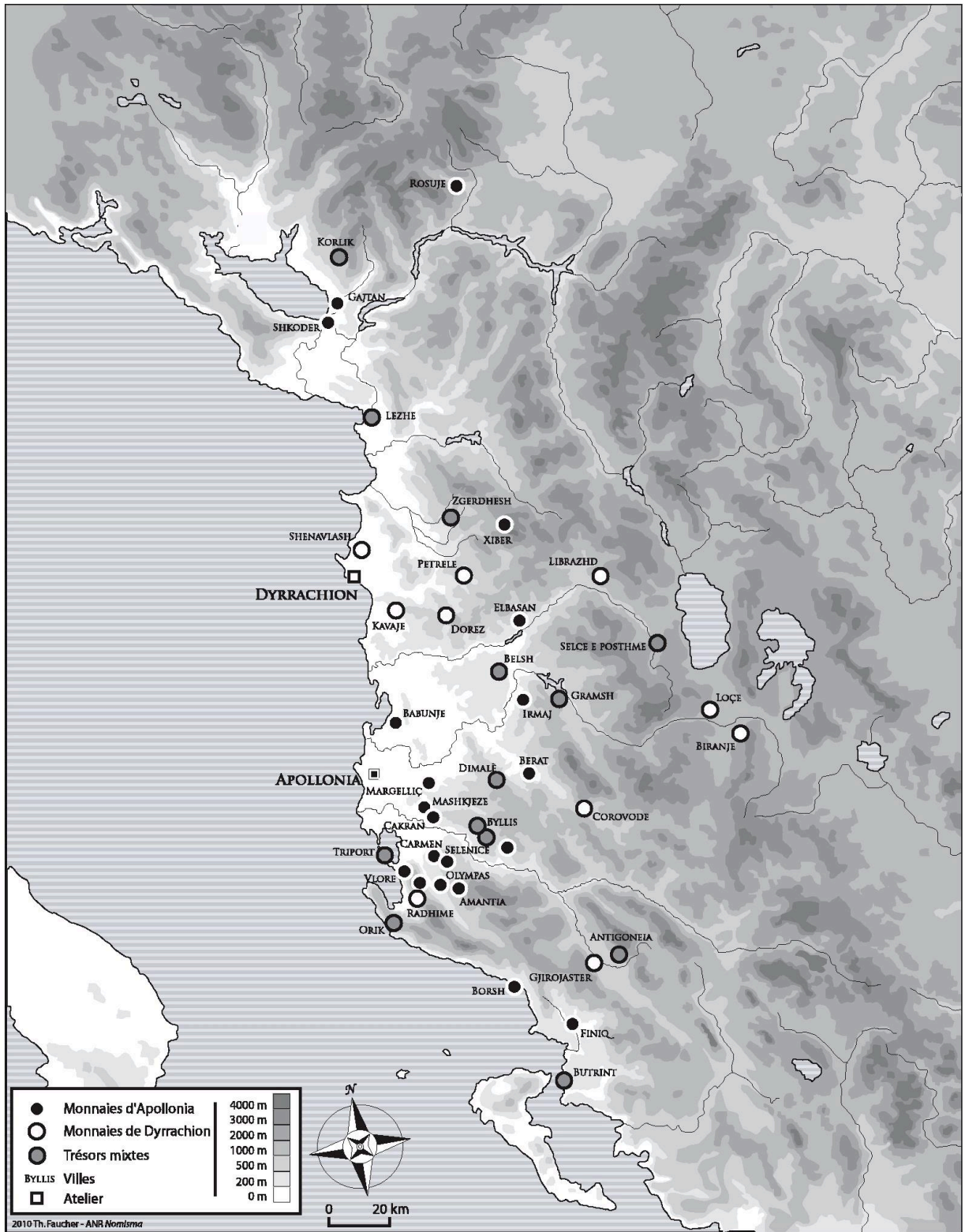
<sup>698</sup> GJONGECAJ 2011a, p. 29-60.

<sup>699</sup> SASIANU 1987, p. 209-219 ; GENEVRIER 1987, p.221-222 ; CONOVICI 1986, p. 69-88.

<sup>700</sup> GRIGOROVA-PROKOPOV 2002, p. 651-679.

<sup>701</sup> GJONGECAJ 2011a, p. 29-60.

<sup>702</sup> PICARD-GJONGECAJ 2005, p. 139-154.



**Fig. 28** : la diffusion des monnaies d'Epitamnos et Apollonia  
 (GJONGECAJ dans *Nomisma* 2011, p. 218, fig. 3).

Dacie, puis vers la mer Noire<sup>703</sup>.

*Le réseau d'Apollonia (fig. 28) s'étend au nord jusqu'à la vallée du Shkumbin et au sud jusqu'au nord de l'Épire. Les voies terrestres vers l'intérieur sont celles des vallées de l'Osum, de la Gjanica et de la Vjosë (Aôos). Les trésors trouvés à Cakran et à Dimale<sup>704</sup> confirment son influence économique, en particulier à Dimale où le système monétaire était celui de la cité<sup>705</sup>.*

*Le réseau des émissions frappées par les cités illyriennes d'Amantia, Byllis (fig. 29), et Olympè se caractérise par des frappes en bronze réservées aux échanges locaux entre les cités. L'émission monétaire est diffusée au nom de la communauté, le *Koinon*, comme c'est le cas de Byllis, (ΒΥΛΛΙΟΝΩΝ)<sup>706</sup> et d'Amantia, (ΑΜΑΝΤΩΝ), et Olympè, (ΟΛΥΜΠΙΑΣΤΑΝ). Des émissions en bronze au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., et pendant l'époque romaine sont frappées aussi par Apollonia et Dyrrhachion, pour répondre aux besoins des circuits commerciaux locaux. Pour faire face au marché apolloniate qui domine les échanges, Byllis et Amantia, ont mis en place leur propre système monétaire de valeur propre, mais leur type monétaire s'inspire de celui d'Apollonia ou de l'Épire<sup>707</sup>. De même, pour faciliter les échanges intérieurs entre les *Koina* et les villes voisines côtières, elles ont un poids presque égal, et certains symboles identiques comme le type Zeus-foudre<sup>708</sup>.*

*Le réseau des émissions frappé par les rois illyriens (fig. 30) commence avec le roi Monounios (ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΟΝΟΥΝΙΟΥ) qui frappe des monnaies en argent à son nom au milieu du IV<sup>e</sup> et début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Le trésor de Kreshpan, avec les associations des monnaies du roi avec les monnaies de Dyrrhachion et d'Apollonia, montre l'importance des relations politiques et économiques entre les trois entités. La frappe des monnaies en argent, destinée d'abord à payer des mercenaires, permet aussi d'atteindre un rayon de circulation plus large<sup>709</sup>. Les monnaies royales portent des symboles monétaires d'Apollonia et de Dyrrha-*

---

<sup>703</sup> POPOVIĆ 1987, p. 96-104; SASIANU 1987, p. 209-219; GENEVRIER 1987, p.221-222 ; CONOVICI 1986, p. 69-88.

<sup>704</sup> GJONGECAJ-PICARD 1998, p. 511-527.

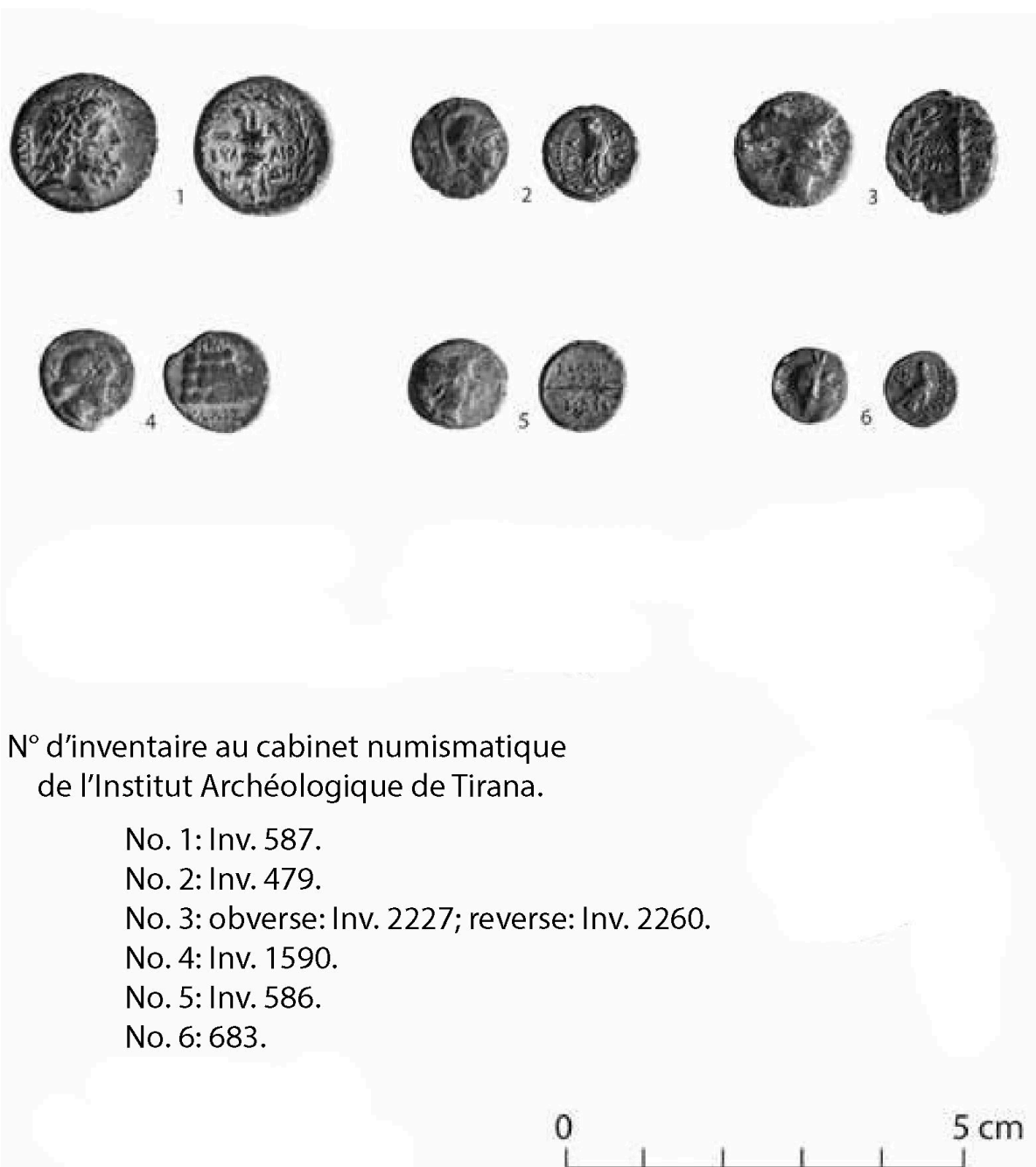
<sup>705</sup> MANO-DAUTAJ 1997, p. 127-165; MUKA-HEINZELMANN 2014, p. 275-284.

<sup>706</sup> META-MUÇAJ 2017, p. 475-488.

<sup>707</sup> GJONGECAJ 1978, p. 71-112.

<sup>708</sup> GJONGECAJ 1987, p. 223-226.

<sup>709</sup> CEKA 2004, p.203-207.



N° d'inventaire au cabinet numismatique  
de l'Institut Archéologique de Tirana.

No. 1: Inv. 587.

No. 2: Inv. 479.

No. 3: obverse: Inv. 2227; reverse: Inv. 2260.

No. 4: Inv. 1590.

No. 5: Inv. 586.

No. 6: 683.

**Fig. 29** : les émissions de Byllis **1.** Tête de Zeus/corne d'abondance avec le serpent autour ; légende *BYΛΛIONΩN*. **2.** Tête casquée / aigle sur le foudre , légende *BYΛΛΙΣ*. **3.** Tête d'Athéna / ornement, légende *BYΛΛIONΩN* ou *BYΛΛΙΣ*. **4.** Tête de nymphe / flammes du *nymphaeum* , légende *BYΛΛIONΩN* ou *BYΛΛΙΣ*. **5.** Tête d'Athéna / foudre, légende *BYΛΛIONΩN* ou *BYΛΛΙΣ*. **6.** Tête d'Apollon / Aigle, légende *BYΛΛIONΩN* ou *BYΛΛΙΣ*, (META-MUÇAJ 2017, Plate 1, p.477).



**Fig. 30** : statères de type corcyréen au nom du roi Monounios frappés à Dyrrhachion (META 2018, Pl. I, p. 195).

chion, pour mieux s'intégrer dans l'économie monétaire dominée par ces deux cités<sup>710</sup>. On remarque, sur le droit, le symbole de la vache allaitant son veau, retournant la tête à droite et au revers le double motif floral dans une double cadre carré qui est aussi un type monétaire de Corcyre. Certaines monnaies présentent le monogramme de Monounios au-dessous de la vache et au revers l'ethnique ΔΥΡ ou ΔΥΡΡΑ, ou bien ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΟΝΟΥΝΙΟΣ au revers et à ΔΥ-Ρ au droit (fig. 30).

La suite du monnayage de Monounios est reprise par Mytilos, identifié jusqu'à présent que par une seule pièce de bronze du type de Dyrrhachion, qui porte la tête et les armes d'Héraclès ; l'émission date de la fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Les émissions des rois illyriens se poursuivent à l'époque romaine avec Genthios<sup>711</sup> et Balaios<sup>712</sup>.

<sup>710</sup> PICARD-GJONGECAJ 2005, p. 139-154.

<sup>711</sup> Selon Polybe les relations politiques étroites entre Genthios et le roi Persée de Macédoine ont eu de fortes répercussions économiques : Polybe, XXVIII, 8-9 et XXIX, 3-4 ; ISLAMI 1972c, p. 378-408.

<sup>712</sup> GJONGECAJ dans *Nomisma* 2011, p. 216-217, fig. 4.

*La circulation monétaire en Épire* est dominée par celle du *Koinon* épirote avec plus de 1780 monnaies. Les plus anciennes datent entre 360/50 et la fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., et représentent 6.7% du total<sup>713</sup>. Elles sont frappées par les Molosses à Dodone et les Chaones à Phoinikè. Le trésor de Senica montre une pièce en bronze des Chaones vers 330, et aussi des pièces prévenant d'Eléa et de Cassiopée. À Bouthrôtos, les monnaies les plus anciennes datent du IV<sup>e</sup> siècle et sont celles d'Eléa et d'Elis. Ce qui est étonnant, c'est qu'à Antigonéia, la ville fondée par Pyrrhus en l'honneur de l'une de ses épouses, on n'a trouvé aucune émission royale.

L'Épire s'insère bien sûr dans le réseau monétaire maritime avec Corinthe, Corcyre, Apollonia et Dyrrhachion. La mieux représentée est Corcyre, à proximité de la ville de Phoinikè, dès IV<sup>e</sup> siècle, avec 45 monnaies au total, en particulier celles qui portent le symbole amphore/grappe de raisin, des années 300-229<sup>714</sup>. Ce qui est très intéressant c'est le fait que les pièces en bronze d'Apollonia arrivent jusqu'en Chaonie, tout comme les pièces des Chaones ont été retrouvées à Apollonia, ce qui montre un espace de circulation monétaire régional assez étendu<sup>715</sup>. Le réseau terrestre de la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. est dominé par les émissions de Philippe II, Alexandre le Grand, Démétrios Poliocète et Antigonos Gonatas, avec une situation qui est donc la même qu'en Illyrie méridionale<sup>716</sup>.

Au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Épire connaît son apogée économique et politique et son système monétaire contribue à l'unité de toute la région, surtout pendant la période du *Koinon* épirote entre 234 et 168. Les échanges se sont multipliés grâce à un système d'échange plus vaste et un étalon monétaire unifié avec les grands ports de la région, Corcyre, Apollonia et Dyrrhachion<sup>717</sup>. L'émission de petites dénominations a aussi pour but de faciliter l'échange avec les valeurs les plus grandes<sup>718</sup>. Ce vaste réseau monétaire trouve un reflet dans la distribution du mobilier archéologique qui est homogène dans toute la Chaonie, tant dans les grands centres urbains comme Phoinikè, Bouthrôtos, Antigonea que dans les centres secondaires comme Çuka e Ajtojt, Dobre, Malathre etc<sup>719</sup>.

---

<sup>713</sup> GJONGECAJ dans *Nomisma* 2011, p.222 et fig. 2.

<sup>714</sup> GJONGECAJ 1987, p.133-134.

<sup>715</sup> GJONGEÇAJ-PICARD 1999, p. 91-98

<sup>716</sup> HATZOPOULOS 1987, p. 81-94.

<sup>717</sup> LAMBOLEY 1987, p. 195-202.

<sup>718</sup> GJONGECAJ 2011, p. 134-141.

<sup>719</sup> GIORGI-BOGDANI 2012, p. 75-115.

En conclusion, on peut affirmer que la circulation monétaire qui connaît son apogée au III<sup>e</sup> siècle, est la dernière étape du développement économique et reflète une intensification des échanges. Elle montre des relations étroites entre les villes illyriennes et les cités de Dyrrhachium et d'Apollonia qui apparaissent bien comme les principaux diffuseurs de produits en provenance d'Italie du sud et de la Grèce égéenne<sup>720</sup>. On voit ainsi se dessiner deux zones économiques à court rayon d'action : celle de Dyrrhachion qui étend son activité principalement dans les territoires au nord du Shkumbin, tandis qu'Apollonia est présente depuis le sud du fleuve jusqu'en Chaonie. Ces deux zones sont elles-mêmes en contact avec la Grande-Grèce par delà le canal d'Otranto dans le cadre d'un commerce à moyen rayon d'action<sup>721</sup>. Une troisième zone, terrestre, à moyen rayon d'action, relie les centres illyriens à l'aire macédonienne.

La monnaie permet aussi de suivre l'évolution politique et les luttes d'influence. Ainsi les conflits illyro-macédoniens à partir de Philippe II expliquent les émissions royales illyriennes et la présence de monnaies macédoniennes. Les statères du roi illyrien Monounios, et ceux de Dyrrhachion ont servi à payer les guerriers, mais comme l'explique Oliver Picard la monnaie rentre naturellement dans les échanges commerciaux et alimente une forme d'économie de marché<sup>722</sup>. Un autre exemple est l'unification du système monétaire de l'Épire qui correspond à la période du Royaume de Pyrrhus ; la monnaie est un moyen d'expression de la puissance royale et d'unification de son Royaume, mais elle crée *ipso facto* une vaste zone de communauté économique, un peu comme l'euro avec l'Union européenne.

#### **2.1.4. Les circulations d'objets : le mobilier funéraire de la nécropole de Trebenishte**

On se bornera ici à l'étude de d'un cas qui peut être emblématique des phénomènes d'acculturation. Il s'agit du mobilier funéraire des tombes illyriennes de Trebenishte découvertes en 1918<sup>723</sup>. La nécropole de Trebenishte reste aujourd'hui l'une des plus importantes découvertes archéologiques en Illyrie qui illustre le style et la sophistication des cultures locales à la fin du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>724</sup>. Cinquante-six tombes ont été découvertes dont les plus significatives et les plus anciennes sont 12 tombes dites princières, contenant les dépouilles d'une dynastie entière qui a été enterrée avec toutes les marques de son pouvoir. Quatre masques d'or, des sandales, des gants d'or, des vases d'or, d'argent et de bronze, des

---

<sup>720</sup> ROLLEY 1982, p. 85-86 ; SARTRE 1979.

<sup>721</sup> LAMBOLEY 1987, p. 197-200.

<sup>722</sup> PICARD 2010, p. 161-192.

<sup>723</sup> FILOW - SCHKORPIL 1927.

<sup>724</sup> VERGER 2014, p. 256-258 ; HORNUNG-BERTEMES 1998 *et alii*, p. 91-107.



bijoux et des rosettes ont été découverts sur trois squelettes d'hommes et un squelette de femme<sup>725</sup>. Le catalogue des objets est très riche, mais on ne retiendra ici que quelques-uns des objets présents dans la tombe I<sup>726</sup> : un masque en or, un anneau d'or, un casque en bronze, un cratère en bronze, une hydre en bronze, un trépied en bronze, une corne à boire, en éventail et une fibule double en bronze avec une chaîne, et des objets en bronze servant au rituel funéraire, typiques de la région de Korçë-Kolonjë<sup>727</sup> au sud-est de l'Albanie<sup>728</sup>.

La question de l'origine des objets a été plus facile et plus rapidement résolue que la question de l'origine ethnique des occupants de la nécropole<sup>729</sup>. Il est bien connu qu'à la période archaïque, Corinthe était en Grèce le centre principal de fabrication des objets en métal, en particulier en bronze ; la vaisselle en bronze n'est pas très présente dans les nécropoles grecques de la même période, l'affichage du luxe n'étant pas apprécié dans la plupart des cités qui votaient des lois somptuaires, alors qu'en terre illyrienne de tels scrupules ne semblaient pas de rigueur<sup>730</sup>. Les colonies corinthiennes ont également participé à la fabrication et la distribution de ces produits, tout particulièrement ceux de la Chalcidique où un style spécifique a été créé, en particulier pour les vases en bronze<sup>731</sup>, ce que l'on appelle le style chalcidique<sup>732</sup>. On sait aujourd'hui que les cratères décorés d'une frise de cavaliers ou de vaches trouvés à Trebenishte ont été fabriqués pour les uns à Corinthe, et pour d'autres dans les colonies du sud de l'Italie comme Sybaris ; certains sont comparables à des exemplaires retrouvés à Apollonia<sup>733</sup>. Les *rhythons* et *skyphoi* en argent, fabriqués dans le style ionio-persan, peuvent être des importations orientales et semblent bien adaptés au goût de la population locale<sup>734</sup>. Les bijoux de style composite ont été fabriqués dans différents ateliers qui, malgré les influences étrangères, ont répondu au goût des commanditaires locaux<sup>735</sup>. Le contenu de ces tombeaux rassemblait donc un ensemble de vases provenant de différents ateliers grecs et ils ont vraisemblablement transité par Epidamnos avant d'atteindre leur destinataire<sup>736</sup>. Cela montre qu'à la fin du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les régions les plus

---

<sup>725</sup> STIBBE 2003, p. 135-140.

<sup>726</sup> STIBBE 2003, p. 7-12.

<sup>727</sup> *Albanien* 1988, p. 202-232, (fig. 58 ; fig. 63-98).

<sup>728</sup> ALIU-BEJKO 2009, p. 59-104.

<sup>729</sup> VULIC 1932, p. 164-186.

<sup>730</sup> VULIC 1933, p. 459-486.

<sup>731</sup> STIBBE 2003, p. 89-110.

<sup>732</sup> *Ibidem.* p. 459-486.

<sup>733</sup> VERGER 2014, p. 257.

<sup>734</sup> POPOVIĆ 1958, p. 154 ; sur les des amphores en bronze on trouve les formes similaires en Italie du Sud, et à Sicile, comme celle de Trebenisht. Cf. ROLLEY 1982, p. 85-86, fig. XXIV, n° 122-123.

<sup>735</sup> VERGER 2014, p. 253-278.

<sup>736</sup> VULIC 1930, p. 276-279 ; VULIC 1932, p. 164-186 ; VULIC 1933, p. 459-486 ; VULIC 1934, p. 26-38.

intérieures de l'Illyrie étaient capables d'importer des vases comme l'aurait fait n'importe quelle autre ville grecque de l'époque.

Le plus grand problème pour les spécialistes qui se sont intéressés à Trebenishte était la question relative à l'origine ethnique des propriétaires de ces objets de luxe, c'est-à-dire les habitants de la région d'Ohrid<sup>737</sup>. Selon les sources écrites, les premiers habitants de cette région étaient les Enchéléens, et plus tard les Dassarettes (cf. *supra* p. 74 sq.). Avant même la découverte des masques d'or, l'origine de ces tribus avaient alimenté beaucoup d'hypothèses qui restaient toutes sans certitude<sup>738</sup>. Lorsque les deux premiers masques d'or ont été trouvés à Trebenishte, les hypothèses sont reparties de bon train. Ils rappellent bien évidemment les masques mycéniens vieux de plus de mille ans auparavant et appartenant à une civilisation grecque totalement disparue à l'époque archaïque. Cela a relancé l'hypothèse de l'origine pélasgique des Illyriens, antérieurs aux Grecs, qui auraient pu conserver des traditions ancestrales. Le choix de vases grec était bien évidemment un moyen pour les « princes » de Trebenishte d'affirmer leur richesse et leur prestige, et de jouer sur un pied d'égalité avec les aristocraties grecques qui seules avaient les moyens de se payer de tels produits de luxe.

Le plus intéressant pour notre sujet est la position stratégique de Trebenishte sur un itinéraire qui traverse les Balkans d'ouest en est et fait communiquer les mers Adriatique et Egée. La nécropole aristocratique de Trebenishte n'est pas le seul exemple en aire illyrienne. On a des cas similaires à Novi Paza et à Atenica actuellement en Serbie, en Dardanie dans l'Antiquité, autant de sites qui communiquent facilement avec l'Illyrie méridionale par la vallée du Drin noir qui prend sa source dans la région d'Ohrid<sup>739</sup>. On a eu déjà l'occasion de souligner l'importance économique de ces régions où se situent des mines argentifères. Les Enchéléens disposaient de ces ressources naturelles - rares dans le monde grec en dehors des mines du Laurion en Attique -, qui les mettaient en contact avec les marchands grecs. Ils exportaient le minerai brut, et en retour pouvait recevoir des produits manufacturés ; les échanges de marchandises pouvaient aussi s'accompagner d'échange de main d'œuvre et d'artisans<sup>740</sup>.

---

<sup>737</sup> PFLUG 1988, p. 42-64.

<sup>738</sup> ALIU 1984, p.27-68 ; ALIU 1985, p. 271-280 ; ALIU 1986, p. 215-250 ; ALIU 1987, p. 1-397 ; ALIU 1994, p. 5-86, ALIU 1995, p. 119-148 ; ALIU 1996, p. 5-86 ; ALIU 2004.

<sup>739</sup> STIBBE 2003, p. 97. À Prizren au Kosov (Dardanie) o, une statuette en bronze représentant une jeune femme courant à son pendant à Dodone : VERGER 2014, p. 257

<sup>740</sup> HORNUNG-BERTEMES 1998 *et alii*, p. 91-107.

Il faut dire ici un mot de la ville de Damastion que Strabon situe dans l'arrière-pays de Dyrrhachion<sup>741</sup>, considérée souvent comme une colonie grecque dans l'hinterland des Balkans<sup>742</sup>. On ne connaît pas sa position géographique exacte mais le témoignage de Strabon est assez circonstancié pour qu'on ne mette pas en doute son existence. La ville a servi de refuge aux exilés d'Égine<sup>743</sup> et de Mendè après qu'ils ont été expulsés de leurs villes natales par les Athéniens en 420 av. J.-C<sup>744</sup>. Il est impossible de savoir s'il s'agit d'une vraie fondation coloniale ou si une ville indigène déjà existante a spontanément accueilli les Eginètes<sup>745</sup>. En fonction de la zone de diffusion assez restreinte des émissions monétaires de Damastion, la localisation du site en Dardanie est la plus probable<sup>746</sup>. Ce qui est très intéressant pour nous, c'est que le mobilier funéraire du VI<sup>e</sup> siècle de Trebenishte et la présence de réfugiés Grecs à Damastion le siècle suivant montrent que la région des Enchélens/Dassarètes est une région attestant des rapports précoces avec les Grecs, les interlocuteurs les plus proches étant les Apolloniates et Epidamniens sur le versant adriatique, sans oublier les Grecs des fondations corinthiennes près des mines du Mont Pangée<sup>747</sup>.

On notera enfin qu'aux IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles, c'est toujours cette même région qui atteste le mieux des relations avec le monde extérieur ; cette fois-ci c'est en direction de la Macédoine. Il s'agit des tombes rupestres de Selce et Poshtmä, sur la rive droite du Shkumbin, découvertes et étudiées par N. Ceka, dont la façade rappelle celle des tombes monumentales de Vergina<sup>748</sup>. Le cas de cette nécropole royale sera repris plus loin dans le chapitre sur les rites funéraires.

---

<sup>741</sup> Strabon, VIII 6, 16 ; *Dyrrhachium* I, p. 717-805.

<sup>742</sup> PAPAZOGLU 1978, p. 210-218.

<sup>743</sup> Hérodote, IV 152, 3.

<sup>744</sup> Strabon, VIII, 6.16.

<sup>745</sup> MORGAN 2011, p. 487-496.

<sup>746</sup> WILKES 1992, p. 10-14 ; 74-87; 128, 176, 223.

<sup>747</sup> SHEHI 2003, p. 209-220 ; SANTORO 2003a, p. 13-21 ; SANTORO 2003b, p. 149-208 ; SANTORO 2004, p. 429-437 ; SANTORO *et al.* 2011, p 299-324. Cf. SPINA 1995; cf. Aussi *Progetto Durres* 2004.

<sup>748</sup> CEKA 1972a, p. 151-194.

## 2.2. Les lieux de conflits ; guerres et conquêtes territoriales, diplomatie

Les événements militaires retiennent l'attention des historiens souvent au service des vainqueurs, mais aussi celle des poètes qui les embellissent pour donner naissance à des légendes. Il convient donc d'examiner leurs témoignages à la lumière des données archéologiques, épigraphiques, numismatiques ou toponymiques, mais il n'est pas toujours possible de replacer les événements signalés dans leur vrai contexte chronologique et spatial<sup>749</sup>. Ceci est vrai pour les différents conflits qui ont opposé les Illyro-Épirotes à leurs voisins<sup>750</sup>. Les guerres et les démarches diplomatiques qui les précèdent pour les annoncer, ou qui les suivent pour y mettre fin, sont des moments de contacts politiques entre les différents protagonistes.

### 2.2.1. Guerre, conflits, et contacts à travers les sources mythiques et légendaires

À partir des récits mythiques s'est développée une riche bibliographie sur le problème des identités coloniale et indigènes en Illyrie et en Épire<sup>751</sup>. Le plus vieux contact avec les Grecs est lié au retour des Argonautes qui traversent les terres illyriennes avant d'arriver à Corcyre<sup>752</sup>. On a ensuite les héros achéens et troyens qui, dans leur fuite ou leur retour chez eux (thème des *nostoi*<sup>753</sup>), se sont « installés » non seulement sur la côte ionio-adriatique, mais aussi parmi les tribus illyriennes<sup>754</sup>. C'est le cas des Troyens Hélénos, Andromaque et Enée, mais aussi des Grecs Ulysse, Eléphéonor, Nirée, Thoas, et Néoptolème<sup>755</sup>. Le mythe le plus « illyrianisé » est celui de l'exil en Illyrie et de la métamorphose en serpent de Cadmos, héros phénicien fondateur de Thèbes. Euripide dans sa tragédie « *Les Bacchantes* » raconte comment le roi accompagné de sa femme Harmonie, trouva refuge chez les Enchéléens<sup>756</sup>. C'est ici en Illyrie qu'il trouva une seconde patrie<sup>757</sup>. La tradition du tombeau du couple royal en terre illyrienne est solidement établie dès le IV<sup>e</sup> siècle si l'on en croit le témoignage du Pseudo-Skylax<sup>758</sup>. Devenu roi dans son nouveau pays, il soumit sous son autorité toute

---

<sup>749</sup> BEJKO: 1993, p. 101-118; SUEREF 1993, p. 30-34.

<sup>750</sup> CABANES 2008, p. 156-185.

<sup>751</sup> SUEREF 1993, p. 29-46.

<sup>752</sup> Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, 516-518.

<sup>753</sup> CABANES 2008, p. 156-185.

<sup>754</sup> KATICIC 1970, p. 385-392 ; KATICIC 1977, p. 5-82.

<sup>755</sup> CASTIGLIONI 2011b, p. 31-46.

<sup>756</sup> Euripide, *Les Bacchantes*, 1330-1339.

<sup>757</sup> VIAN 1963, p. 128-133.

<sup>758</sup> Pseudo-Skylax, 24.

l'Illyrie et devint, selon Apollodore, père d'un enfant appelé *Illyrios*, éponyme des Illyriens<sup>759</sup> :

« ὁ δὲ Κάδμος μετὰ Ἀρμονίας Θήβας ἐκλιπὼν πρὸς Ἐγγελέας παραγίνεται. τούτοις δὲ ὑπὸ Ἰλλυριῶν πολεμουμένοις ὁ θεὸς ἔχρησεν Ἰλλυριῶν κρατήσῃν, εἰάν ἡγεμόνας Κάδμον καὶ Ἀρμονίαν ἔχωσιν. οἱ δὲ πεισθέντες ποιοῦνται κατὰ Ἰλλυριῶν ἡγεμόνας τούτους καὶ κρατοῦσι. καὶ βασιλεύει Κάδμος Ἰλλυριῶν, καὶ παῖς Ἰλλυριὸς αὐτῷ γίνεται. αὐθις δὲ μετὰ Ἀρμονίας εἰς δράκοντα μεταβαλὼν εἰς Ἡλύσιον πεδῖον ὑπὸ Διὸς ἐξεπέμφθη.

*Cadmos et Harmonie quittèrent Thèbes, et se rendirent dans le pays des Enchééléens. Les Enchééléens avaient été attaqués par les Illyriens, et le dieu avait prophétisé qu'ils réussiraient à les vaincre s'ils mettaient à leur tête Cadmos et Harmonie. Ils suivirent l'ordre du dieu et, sous la conduite de Cadmos et d'Harmonie, ils vainquirent les Illyriens. Cadmos devint roi des Illyriens ; il eut un fils nommé Illyrios. Plus tard, métamorphosés en serpents, Harmonie et lui furent envoyés par Zeus aux Champs Élysées ».*

À l'origine de l'État Illyrien, on a donc un héros originaire de Phénicie, et fondateur de l'une des plus anciennes villes grecques<sup>760</sup>. Dans la même tradition légendaire il est dans la logique du mythe de faire des Enchééléens les ancêtres des Illyriens comme le rappelle encore Pausanias<sup>761</sup>. Ces mêmes Enchééléens sont connus d'Hérodote qui en fait des envahisseurs du sanctuaire de Delphes<sup>762</sup>. Les sources sont contradictoires sur ce sujet et on ne peut dater cette expédition, mais le fait qu'ils puissent faire une guerre contre un grand sanctuaire grec prouve qu'ils sont capables de lever une armée et que le monde grec ne leur est pas inconnu<sup>763</sup>.

Il est vrai que les contacts existent depuis l'époque mycénienne comme le prouvent par exemple les armes mycénienes découvertes dans le tumulus de Rixhevë en Dardanie<sup>764</sup>. Ces récits ne sont donc pas une simple imagination des mythographes. Ils se construisent sur un substrat historique qui leur donne une crédibilité ; ainsi, les phénomènes migratoires, que connaît bien Thucydide dans son archéologie de la Grèce, et les échanges commerciaux entre peuples limitrophes comme Béotiens et Illyriens, les frictions territoriales qui peuvent s'en suivre, sont autant d'éléments fondateurs des mythes<sup>765</sup>. La dimension politique et économique du mythe de Cadmos et Harmonia a bien été mise en évidence par M.P. Castiglioni dont on reprend ici la conclusion : « *On remarquera que ces aires illyriennes ayant un intérêt économique pour les Grecs correspondent précisément aux lieux de la présence légendaire de Cadmos. Ainsi, la fréquentation commerciale, corinthienne et*

---

<sup>759</sup> Apollodore, III, 5,4.

<sup>760</sup> CASTIGLIONI 2011a, p. 1-18.

<sup>761</sup> Pausanias, IX, 5,13.

<sup>762</sup> Hérodote, IX, 43.

<sup>763</sup> CASTIGLIONI 2011a, p. 1-18.

<sup>764</sup> LUCI 1997.

<sup>765</sup> ROESCH 1987, 179-183.

*corcyréenne en particulier, a sans doute engendré des contacts de plus en plus fréquents entre les marchands hellènes et les indigènes illyriens : ce contexte d'échanges et de contacts culturels constitue à notre avis la clé de lecture de l'épilogue illyrien du mythe cadméen.* »<sup>766</sup>.

Il est intéressant de noter que la diffusion de ces mythes et légendes suivent les deux voies commerciales qui atteignent et traversent les régions illyro-épirotes : l'une par les zones côtières colonisées par les Corinthiens, depuis Ambracie au sud jusqu'à Épidamnos<sup>767</sup> ; l'autre par voie terrestre depuis la Béotie vers l'Épire, dans la région de Dodone, et vers les lacs d'Ohrid suivant le parcours de la future *Via-Egnatia*<sup>768</sup>.

On peut enfin souligner le rôle qu'ont pu jouer ces mythes, celui de Cadmos mais aussi ceux liés aux *nostoi* et aux migrations troyennes, dans les phénomènes d'acculturation verticale des élites illyriennes ; en effet celles-ci peuvent les utiliser pour fonder leur dynastie sur des ancêtres prestigieux et légitimer ainsi leur pouvoir<sup>769</sup>. Il est impossible de savoir s'il existait des versions en illyrien de ces récits, mais si ces mythes, fondamentalement grecs, ont pu être reçus et se diffuser en milieu indigène, cela suppose qu'une élite intellectuelle pouvait les comprendre et les partager. C'est vraisemblablement à partir de la présence eubéenne dans ces régions dans le courant du VIII<sup>e</sup> siècle, dans un contexte pré colonial, que cette forme d'acculturation a pu se produire.

### **2.2.2. L'installation des cités coloniales et leurs conséquences dans l'arrière-pays.**

À partir du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les régions illyro-épirotes ont été touchées par le phénomène de colonisation à l'initiative des tyrans corinthiens de la famille des Bacchiades et des Cypsélides. Les historiens donnent peu d'informations sur les modalités de ces installations coloniales, mais s'intéressent aux questions politiques et militaires<sup>770</sup>. Corcyre, fondée par Chersicrates<sup>771</sup> fut le premier établissement colonial corinthien d'où Archias a continué son voyage jusqu'à Syracuse vers 733 av. J.-C.<sup>772</sup>. Un siècle plus tard, de nouveaux colons s'installent sur la côte est de la mer Adriatique, à Epidamnos puis à Apollonia<sup>773</sup>. Ils y

---

<sup>766</sup> CASTIGLIONI 2005, p. 246.

<sup>767</sup> SUEREF 1993, p. 29-46.

<sup>768</sup> ROESCH 1987, 179.

<sup>769</sup> *Ibidem*, p. 241-250.

<sup>770</sup> Hérodote IX, 43 ; Pausanias IX, 8, 6-7. IX, 5,3 et 13.

<sup>771</sup> Strabon VI, 2. 24; Apollonius de Rhodes IV, 1212.

<sup>772</sup> Hérodote III, 49.

<sup>773</sup> Le rôle prédominant de Corinthe dans la colonisation de la côte illyrienne, à Épidamne-Dyrrhachion et à Apollonia, où les importations Corinthiens constituent la proportion la plus élevée par rapport à celle des autres villes grecques a déjà fait l'objet d'une littérature scientifique abondante. Cf. HIDRI 1983 p. 137-180 ; HIDRI 1990, p. 161-206; HIDRI 1997, p. 121-125 ; LAMBOLEY-VREKAJ 1999, p. 189-204.

trouvent des Liburnes et des Erétriens qu'ils doivent repousser avant de s'installer ; aucune source n'indique si la prise de possession de la *chora* coloniale s'est faite de façon pacifique ou non avec les Illyriens<sup>774</sup>.

### 2.2.2.1. Epidamnos-Dyrrhachion

Le mythe de fondation d'Epidamnos par Héraclès, tel qu'il est rapporté par Appien, reste tout-à-fait classique<sup>775</sup> : le héros grec porteur de la civilisation jusqu'aux confins des océans intervient dans un conflit dynastique local, et en contrepartie obtient une partie du territoire, ce qui légitime bien sûr la fondation de la colonie grecque en territoire indigène, fondation qui, au passage, unifie la ville et le port. Le récit va même plus loin, puisque l'on doit au héros grec le nom de la mer Ionienne qui devient ainsi une mer « grecque »<sup>776</sup>. Dans le récit Héraclès a un rôle de pacificateur, mais il est intéressant de noter que la cité et son port sont donnés comme déjà existants, et en ce sens la fondation coloniale ne serait pas une création *ex novo*. L'importance d'Héraclès à Epidamnos est attestée par des sources épigraphiques remontant au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>777</sup>. Thucydide connaît aussi cette tradition en rappelant que l'oeciste Phalios fils d'Eratocleidès, Corinthien de race, est un descendant d'Héraclès<sup>778</sup>.

Epidamnos apparaît nettement comme une colonie tournée vers les activités maritimes du fait de son installation sur le bord de mer. La création du *polète*<sup>779</sup>, magistrat chargé de

---

<sup>774</sup> BLAVATSKI-ISLAMI 1960, p. 51-112 ; INTRIERI 2002, p. 44.

<sup>775</sup> Appien, *Guerres civiles*, II, 39. « Βασιλεὺς τῶν τῆδε βαρβάρων, Ἐπίδαμνος, πόλιν ὄκισεν ἐπὶ θαλάσσης καὶ ἀφ' ἑαυτοῦ προσεῖπεν Ἐπίδαμνον. Τούτου θυγατριδοῦς Δύρραχος, νομιζόμενος εἶναι Ποσειδάωνος, ἐπίνειον ὄκισε τῇ πόλει καὶ Δυρράχιον ὠνόμασε. Πολεμουμένῳ δ' ὑπὸ τῶν ἀδελφῶν τῷδε τῷ Δυρράχῳ συνεμάχησεν ὁ Ἡρακλῆς ἐπὶ μέρει τῆς γῆς, ἐξ Ἐρυθραίας ἐπανιών· ὅθεν οἱ Δυρράχιοι τὸν Ἡρακλέα, ὡς μερίτην τῆς γῆς, οἰκιστὴν σφῶν τίθενται, οὐκ ἀρνούμενοι μὲν οὐδὲ τὸν Δύρραχον, φιλοτιμούμενοι δ' ὑπὲρ σφῶν ἐς τὸν Ἡρακλέα μᾶλλον ὡς ἐς θεόν. Φασὶ δ' ἐν τῇ μάχῃ τῆδε Δυρράχου παῖδα Ἴόνιον ὑφ' Ἡρακλέους ἐξ ἀγνοίας ἀποθανεῖν καὶ τὸν Ἡρακλέα τὸ σῶμα θάψαντα ἐμβαλεῖν ἐς τὸ πέλαγος, ἵνα ἐπόνυμον αὐτοῦ γένοιτο. *Un roi des barbares de cette région, Épidamne, fonda une ville près de la mer et lui donna son propre nom, Épidamne. Le fils de sa fille, Dyrrhachos, supposé fils de Poséidon, fonda un port pour la ville, et l'appela Dyrrhachion. Quand ses frères lui firent la guerre, Dyrrhachos obtint, contre une partie du territoire, l'alliance d'Héraclès, qui revenait d'Erythéa : de là vient que les Dyrrachiens font d'Héraclès, en tant que possesseur partiel de leur territoire, leur fondateur : sans renier pour autant Dyrrhachos, ils s'enorgueillissent d'Héraclès plus qu'ils ne feraient d'un dieu. Ils ajoutent que lors de la bataille en question, le fils de Dyrrhachos, Ionios, fut tué par erreur par Héraclès, et qu'Héraclès, après lui avoir rendu les honneurs funèbres, le jeta dans la mer, pour qu'elle portât son nom.* »

<sup>776</sup> INTRIERI 2002, p. 30-55.

<sup>777</sup> CIGIME 2, 1, inscription n° 1.

<sup>778</sup> Thucydide I, 24 : « Ταύτην ἀπόκισαν μὲν Κερκυραῖοι, οἰκιστῆς δ' ἐγένετο Φαλίος Ἐρατοκλείδου Κορίνθιος γένος τῶν ἀφ' Ἡρακλέους *Cette ville (Épidamnos) a été fondée par des colons de Corinthe, mais elle eut pour oeciste un Corinthien, Phalios, fils d'Ératocleidès, descendant des Heraclides.* »

<sup>779</sup> Plutarque, *Questions grecques*, 29 : « Ἐπιδάμνιοι γεινιῶντες Ἰλλυριοῖς ἠσθάνοντο τοὺς ἐπιμιγνυμένους αὐτοῖς πολίτας γιγνομένους πονηροῦς καὶ φοβούμενοι νεωτερισμὸν ἤρουντο πρὸς τὰ τοιαῦτα συμβόλαια καὶ τὰς ἀμείψεις καθ' ἕκαστον ἐνιαυτὸν ἓνα τῶν δεδοκιμασμένων παρ' αὐτοῖς, ὃς ἐπιφοιτῶν τοῖς βαρβάρους παρεῖχεν ἀγορὰν καὶ διάθεσιν πᾶσι τοῖς πολίταις « πωλήτης » προσαγορευόμενος. *Les habitants d'Épidamne qui s'étaient aperçus que leurs citoyens, en commerçant avec les Illyriens, leurs voisins, se*

l'approvisionnement du marché avec les voisins illyriens, institution semblable à celle qu'on trouve à Athènes, illustre l'importance qu'avaient pour la cité les échanges avec son arrière-pays<sup>780</sup>.

L'évolution institutionnelle d'Épidamnos, telle qu'elle est décrite par Aristote, est aussi une conséquence de sa dimension portuaire maritime, avec une classe moyenne de commerçants et de marchands dont le poids dans la vie économique est aussi important, sinon plus, que celui de l'aristocratie terrienne, par essence oligarchique. Aristote indique qu'au début la constitution était oligarchique, mais a évolué vers un système plus démocratique<sup>781</sup>:

« Καὶ ἐν Ἐπιδάμῳ δὲ μετέβαλεν ἡ πολιτεία κατὰ μόριον νάντι γὰρ τῶν φυλάρχων βουλὴν ἐποίησαν, εἰς δὲ τὴν ἡλιαίαν ἐπάναγκές ἐστιν ἔτι τῶν ἐν τῷ πολιτεύματι βαδίζειν τὰς ἀρχάς, ὅταν ἐπινηφίζηται ἀρχὴ τις, ὀλιγαρχικὸν δὲ καὶ ὁ ἄρχων ὁ εἰς ἣν ἐν τῇ πολιτεία ταύτῃ.

*C'est ainsi qu'à Épidamne un seul point de la constitution fut changé, et qu'un sénat fut substitué aux phylarques. Aujourd'hui même, il y suffit du décret d'un seul magistrat pour que tous les membres du gouvernement soient tenus de se réunir en assemblée générale ; et dans cette constitution, l'archonte unique est un reste d'oligarchie ».*

La ville ne pratique pas non plus la xénélasie comme le fait Apollonia ; ce serait en effet tout à fait contreproductif dans une ville portuaire où le nombre de marchands étrangers devait être relativement important, comme les métèques au Pirée. Une telle situation ne pouvait que favoriser des relations pacifiques avec les populations de l'arrière-pays qui offrait un marché régional pouvant accueillir les produits débarqués dans le port. Epidamnos, pendant toute la période archaïque au moins, comptait parmi les cités les plus en vue du monde grec, comme le prouve le témoignage d'Hérodote relatant qu'Amphimnestos, fils d'Épistrophos, d'Épidamne en 572 av. J.-C., figure parmi les treize prétendants grecs admis à concourir pour devenir mari d'Agaristé, fille de Clisthène, tyran de Sicyone<sup>782</sup>. Cet Amphimnestos apparaît dans une inscription de la cité<sup>783</sup>. La richesse d'Épidamnos et son rôle moteur dans un marché régional apparaît aussi lorsqu'on étudie la circulation monétaire sur son territoire<sup>784</sup>.

Si le mythe de fondation insiste sur le rôle pacificateur d'Héraclès, après sa fondation la cité connaît des relations conflictuelles avec ses voisins indigènes. On dispose en effet du

---

*laissaient insensiblement corrompre, craignirent qu'il n'en résultât des nouveautés dangereuses dans le gouvernement. Pour l'éviter, ils choisirent chaque année un homme d'une probité reconnue, qui se rendait chez ces Barbares et faisait, au nom de ses concitoyens, tous les marchés nécessaires. On l'appelait le polète, ou le commerçant. » Cette magistrature est confirmée par l'épigraphie : Cf. CIGIME 2, p. 25-26.*

<sup>780</sup> CABANES 2008, p. 165-171.

<sup>781</sup> Aristote, *Politique* V, 10-11, 1301b.

<sup>782</sup> Hérodote, VI, 127.

<sup>783</sup> CIGIME 2, p. 26 ; CABANES 2008, p. 170.

<sup>784</sup> META 2012, p. 21-38; META 2014, p. 325-327.



témoignage de Thucydide relatant des conflits frontaliers qui auraient fini par déstabiliser le régime en place et seraient à l'origine de la fameuse guerre civile<sup>785</sup>.

Charalampos Orfanos débute ainsi l'article qu'il consacre à la question : « *Obnubilés par le vertigineux récit de la guerre civile à Corcyre, les Modernes oublient souvent que, pour Thucydide, la guerre avait commencé à Épidamne.* »<sup>786</sup>. Le parti démocratique de la ville avait exilé les oligarques qui, avec l'appui des Illyriens, étaient revenus et faisaient le siège de la ville<sup>787</sup>. Les démocrates appelèrent alors à l'aide les Corcyréens mais ceux-ci refusèrent d'intervenir et les Epidamniens durent s'adresser, sur les conseils de l'oracle de Delphes, aux Corinthiens qui acceptèrent, en partie parce qu'ils voyaient là un moyen de reprendre le contrôle de Corcyre qui s'était détachée d'eux. Apprenant l'alliance avec Corinthe qui décide d'une refondation de la ville et fait appel à des colons, Corcyre décide d'intervenir en faveur des oligarques et entreprend le siège d'Epidamnos, tout en cherchant l'alliance d'Athènes. Le premier affrontement entre Corcyre et les Corinthiens fut en faveur de Corcyre qui reprit la ville d'Epidamnos et permit le rétablissement des oligarques. Dans cette guerre, Apollonia fut clairement du côté de Corinthe, et soutint militairement les renforts corinthiens<sup>788</sup>. On peut penser qu'elle avait intérêt à affaiblir Épidamnos qui lui faisait une forte concurrence dans l'arrière-pays.

Ce qu'il faut retenir de cet épisode qui, selon Thucydide, préluda à la guerre du Péloponnèse car Corinthe ne voulait pas perdre sa domination en mer Ionienne au profit d'Athènes, c'est l'alliance entre Illyriens et oligarques d'Epidamnos qui suppose malgré tout de bons rapports. La primauté des activités portuaires et commerciales fait que l'expansion de la *chora* n'était pas vitale pour la colonie ; par ailleurs Illyriens et Epidamniens avaient un ennemi commun, les pirates liburnes. Cela n'a pas empêché quelques conflits frontaliers, mais globalement on a plutôt l'impression de contacts réguliers et pacifiques entre les deux populations.

### 2.2.2.2. Apollonia et son expansion territoriale

La situation est un peu différente à Apollonia. La cité est dirigée par une aristocratie de propriétaires, les Τιμαί, descendants des premiers colons qui se réservaient le droit d'exercer

---

<sup>785</sup> Thucydide, I, 24 : « ...ἀπὸ πολέμου τινὸς τῶν προσοίκων βαρβάρων ἐφθάρησαν καὶ τῆς δυνάμεως τῆς πολλῆς ἐστερήθησαν. À la suite d'une guerre contre les Barbares du voisinage, les habitants périrent et perdirent une partie de leur puissance. »

<sup>786</sup> ORFANOS 2007, p. 87.

<sup>787</sup> Thucydide, I, 24-30.

<sup>788</sup> Thucydide, I, 26, 1-2.

les magistratures<sup>789</sup>. Elle pratiquait aussi la xénélasie, ce qui est plutôt le signe d'un renfermement sur soi. Selon Strabon la cité avait des lois excellentes, qui en faisaient pour Cicéron une cité *magna et gravis*<sup>790</sup>.

On n'a pas conservé de récit de fondation d'Apollonia, mis à part le témoignage de Pausanias rappelant l'inscription sur la dédicace des Apolloniates à Olympie après leur victoire sur la cité amante de Tropion<sup>791</sup> :

Μνάματ' Ἀπολλωνίας ἀνακείμεθα τὰν ἐνὶ πόντῳ  
Ἴονίῳ Φοῖβος ᾤκις' ἀκερσεκόμας,  
οἱ γὰς τέρμαθ' ἔλόντες Ἀβαντίδος ἐνθάδε ταῦτα  
ἔστασαν σὺν θεοῖς ἐκ Θρονίου δεκάταν.

*Nous avons été dédiés en mémoire d'Apollonia que Phoibos aux longs cheveux a fondée sur les rives de la mer Ionienne. Les conquérants des confins de l'Abantide ont édifié ici ce monument avec l'aide des dieux sur la dîme du butin pris à Thronion.*

La fondation apparaît simplement comme une décision du dieu Apollon lui-même. Si la guerre contre les peuples voisins n'intervient qu'au V<sup>e</sup> siècle, on peut supposer que jusqu'alors les revendications territoriales des Apolloniates sont restées limitées et n'ont pas entraîné de conflits. Mais vers le milieu du V<sup>e</sup> siècle Apollonia déclare la guerre contre ses voisins Amantes, les descendants des colons d'Eubée qui s'étaient installés à Thronion, pour étendre sa *chora* vers le sud et s'approprier les fameux gisements de bitume, principale source de richesse de la cité<sup>792</sup>.

Ce qui pose difficulté est la localisation de Thronion qui doit être, selon Pausanias, à la frontière avec les Amantes<sup>793</sup>. L'hypothèse que la ville actuelle de Triport pourrait correspondre à Thronion n'est appuyée par aucune source<sup>794</sup>.

### 2.2.3. Relations internationales

Les rapports diplomatiques et politiques Illyro-épirotes avec la Grèce sont bien attestés dès l'époque classique et pendant toute la période hellénistique. Grâce aux données épigraphiques nous pouvons suivre les grandes lignes de ces relations à partir du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. On ne retiendra ici que les exemples les plus significatifs

---

<sup>789</sup> Aristote, *Politique* IV, 4-5, 1290b.

<sup>790</sup> Strabon, VII, 5-8, c316. Cicéron, *Philippiques*, XI, 11.

<sup>791</sup> Pausanias, V, 22, 3-4. *CIGIME* 2, n° 303.

<sup>792</sup> CABANES 2008, p. 171-172 ; LAMBOLEY 2005, p. 18-21.

<sup>793</sup> LAMBOLEY 2005, p. 18-21.

<sup>794</sup> P. Cabanes a proposé de placer Thronion à Triport comme le propose aussi V. Bereti : CABANES 2008, p. 171.

### 2.2.3.1. Les décrets d'alliance

Ces décrets montrent que les Illyriens constituent bien une entité politique indépendante reconnue par les cités de la Grèce. On présente ici un décret d'alliance entre Grabos, roi des Illyriens et la cité de Chalcidiens. L'inscription a été trouvée à Olynthe et est datée en 456 av. J.-C.<sup>795</sup>.

1 [θε]ός. τύχη ἀγαθή.  
[συμμαχ]ίη Χαλκιδεῦσι  
[καὶ τῷ Ἰλλυριῶν βασι]-  
λεῖ καὶ α[ί] συνθηκαί. ἐάν]  
5 τις ἦι ἐπὶ Γράβον ἢ ἐπὶ [τὴν χώ]-  
[ραν τὴν Γράβου καὶ Ἰλλυριῶν]  
βοηθεῖν Χα<λ>κιδέας παντὶ σθέ-  
[νει κατὰ τὸ δυνατόν. ἐὰν δέ τις]  
ἦι ἐπὶ Χαλκιδέας ἢ ἐπὶ τὴν χώ-  
10 [ραν τὴν Χαλκιδέων αὐτίκα]  
βοηθεῖν Γράβον Χαλκιδεῦσι  
[παντὶ σθένει κατὰ τὸ δυνα]-  
τόν. ὄρκους δὲ ὁμόσαι ἀλλή-  
[λοις...]-

*Dieu. Bonne Fortune. Alliance entre les Chalcidiens et le roi des Illyriens et les accords. Si quelqu'un attaque Grabos ou le territoire de Grabos et des Illyriens, les Chalcidiens leur porteront secours avec toutes les forces dont ils disposent ; si quelqu'un attaque Chalcis ou le territoire des Chalcidiens, Grabos leur portera aussitôt secours avec toutes les forces dont il dispose. Les serments seront échangés entre eux...*

Le nom du roi Grabos est aussi identifié sur une autre inscription trouvée sur l'acropole d'Athènes datée vers 356/5 av. J.-C.<sup>796</sup>. C'est aussi un décret d'alliance entre Grabos, vraisemblablement Grabos II successeur du précédent<sup>797</sup>, et Athènes dans le cadre d'une large coalition anti macédonienne avec le roi Ketriporis de Thrace, et Lyppeios de Paeonie. Le texte porte seulement l'indication « Γράβον τὸν Ἰλλυριῶν » sans mention de sa qualité royale. Par

---

<sup>795</sup> TAPA 69 (1938) 44,2.

<sup>796</sup> IG II<sup>2</sup> 127.

<sup>797</sup> CABANES 1988, p. 102-103.

contre, une autre inscription d'Olynthe datée de 357, donc contemporaine de la précédente, mentionne la fonction royale<sup>798</sup>.

Ces alliances, à distance d'un siècle l'une de l'autre, montrent une permanence et une stabilité des relations diplomatiques entre Athènes et un royaume illyrien, et elles confirment aussi l'importance stratégique régionale de ce royaume dans les relations internationales telles qu'elles sont pilotées par Athènes à partir du milieu du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>799</sup>.

### 2.2.3.2. Les décrets de proxénie et de *politeia*

Les personnalités des régions illyriennes sont présentes sous deux formes : soit en raison de leurs mérites personnels, soit parce qu'ils représentent leur communauté étatique. Un bon exemple est fourni par le décret de proxénie voté par l'assemblée des Athéniens en 433/2 av. J.-C., en faveur d'un personnage qui porte un nom typique illyrien, Γράβος considéré par Pierre Cabanes comme le premier roi illyrien, et qui serait dans ce cas le même personnage que celui apparaissant dans le décret d'alliance avec Chalcis<sup>800</sup>.

- 1 [ἔδοχσεν τεῖ βολεῖ καὶ τοῖ δέμοι]· Ἀντιοχίς [ἐπρυτά] -  
 [νευε, .....19..... ἐγρ]αμμάτευε, [..6...]  
 [.....20..... εἶπε· ἐπ]αινέσαι Ε[.6...]  
 [.....17..... καὶ εἶναι αὐ]τοῖ προχσ[ενίαν κ]-  
 5 [αὶ εὐεργεσίαν. ἐπαινέσαι δὲ καὶ Γ]ράβοι κα[ὶ ..5..]  
 [.....26..... ἡ]ος ὅσι ἀ[νδράσι ἀ]-  
 [γαθοῖς ἐς Ἀθηναίος καὶ προθύμο]ις ποιῆν ὅ [τι ἂν δύ]-  
 [νονται ἀγαθὸν .....15.....] Ἀθηναίο[ν ..5..]  
 [.....20..... ἐὰν δέ τ]ίς τινα αὐ[τοῖ ἀπο]-  
 10 [κτένει βιαίοι θανάτοι ἐν τοῖ πό]λεόν πο ὅ[σον Ἀθεν]-  
 [αῖοι κρατοῦσι, τὲν τιμορίαν εἶναι] καθάπερ [ἐὰν τις Ἀ]-  
 [θηναίον ἀποθάνει ....11.....] δὲ αὐτοῖ[ς ..6...]  
 [.....26.....]να ἀδικε[...7...]  
 [.....27.....] ἄλλος #<sup>7</sup>[...7...]  
 15 [...8.... καὶ τὲν βολὲν τὲν ἀεὶ βο]λεύ[οσαν ..6...]<sup>801</sup>

<sup>798</sup> [καὶ Γράβω τῷ βασι]- λεῖ ... cf. *TAPA* 69 (1938) 44,2[1], HATZOPOULOS 1987, p.85 ; *SEG* 37.567.

<sup>799</sup> ANAMALI 1993, p. 163.

<sup>800</sup> CABANES 1988, p. 91.

<sup>801</sup> *IG* I<sup>3</sup>, 162.

L'inscription est malheureusement très lacunaire, mais elle mentionne clairement un certain Grabos à qui est accordée la proxénie. Pour quel service rendu ? La date du décret renvoie à la période de la guerre civile d'Épidamnos vers 435. Si Grabos est bien un roi illyrien, l'attribution de la proxénie à ce personnage est une tactique d'Athènes pour le remercier d'avoir recueilli les exilés oligarques d'Épidamnos et de les avoir aidés à revenir au pouvoir avec l'aide de Corcyre dans leur lutte contre Corinthe. Rendić-Miočević a repris l'inscription et en cherchant l'ethnique de Grabos il a proposé des restitutions intégrant plusieurs personnes appartenant à la même famille que Grabos qui serait originaire de Dyrrhachion<sup>802</sup>.

D'Athènes on a aussi deux inscriptions honorifiques attribuant la *politeia*, datant de la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Les bénéficiaires sont deux Apolloniates et un Épidamnien, Ἡγελόχου Ἀπολλωνιάτης et Ἀγῆνος Ἐπιδάμνιδῆ<sup>803</sup> et Ἀλκιμάχου Ἀλκιμάχου Ἀπολλωνιάτη<sup>804</sup>. La présence de ces personnages à Athènes n'est pas claire mais elle confirme les relations étroites entre les deux villes et Athènes<sup>805</sup>. On sait qu'à cette même époque Athènes voulait fonder une colonie dans l'Adriatique, sans doute pour contrecarrer la politique de Denys l'Ancien et de son fils, et elle a dû rechercher des alliances locales pour rendre cette opération possible.

Un autre décret de proxénie daté à la fin du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., vient du sanctuaire d'Oropos en Béotie ; il est pris en faveur d'un citoyen de la cité de Dimale, une ville illyrienne à l'arrière-pays d'Apollonia<sup>806</sup> :

« Εὐβουλος Ἀμύντου {Ἀμύντου} εἶπεν· ἐπειδὴ Πλάτωρ εὖνους ὦν διατελεῖ καὶ τῶν πολιτῶν ἀεὶ τοῖς δεομένοις χρείας παρέχεται ἐν παντὶ καιρῶι, δεδόχθαι τεῖ βουλευτῆ καὶ τῶι δήμῳ Πλάτορα Ἐπικάδου Διμαλίτην πρόξενον εἶναι καὶ εὐεργέτην τῆς πόλεως Ὠρωπίων καὶ αὐτὸν καὶ ἐκγόνους καὶ εἶναι αὐτῶι γῆς καὶ οἰκίας ἔνκτησιν καὶ ἰσοτέλειαν καὶ ἀσυλίαν καὶ ἀσφάλειαν κατὰ γῆν καὶ κατὰ θάλατταν καὶ πολέμου ὄντος καὶ εἰρήνης καὶ τᾶλλα πάντα ὑπάρχειν αὐτῶι καθάπερ τοῖς ἄλλοις προξένοις καὶ εὐεργέταις.

*Euboulos fils d'Amynthos a déclaré : puisque Plator continue à se montrer bienveillant et en toute occasion fournit de l'aide aux citoyens qui sont dans le besoin, le Conseil et le Peuple ont décerné à Plator fils d'Epikados de Dimale le titre de proxène et de bienfaiteur d'Oropos, à lui et ses descendants. Il bénéficie aussi du droit de posséder une terre et une maison, des mêmes droits fiscaux (que les citoyens), de l'asylie, de l'immunité sur terre et sur mer, en temps de guerre comme en temps de paix, ainsi que de tous les autres privilèges accordés aux autres proxènes et bienfaiteurs.»*

<sup>802</sup> RENDIC-MIOCEVIC 1978, p. 133-143.

<sup>803</sup> IG II<sup>2</sup>, 350.

<sup>804</sup> IG II<sup>2</sup>, 391.

<sup>805</sup> CIGIME 2, n° 513.

<sup>806</sup> Epigr. Tou Oropou n° 51.

Les décrets de proxénie envers des évergètes accordés par l'*Amphiaraion* d'Oropos sont courants à partir du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. L'un concerne Πλάτυρα Δάζου<sup>807</sup> ; un autre, contemporaine, gravé sur la même stèle, concerne Πύ[λ]λον Δάζου<sup>808</sup>, qui selon P. Cabanes est le frère du précédent<sup>809</sup>. Cela montre des relations étroites entre la Béotie et l'Illyrie à partir du III<sup>e</sup> siècle av.<sup>810</sup>. Au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., toujours en Béotie, à Thespies, deux décrets ont accordé la proxénie à deux citoyens d'Épidamne, Ἰά[σ]ωνα Λούσωνος<sup>811</sup> et Ἄνθισκον Ἀπελλέαιο<sup>812</sup>. À Delphes une proxénie est accordée à un Chaone sans mentionner sa ville<sup>813</sup>. Un décret de proxénie de la Thrace orientale, à Odessos au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., concerne un citoyen de Dyrrhachion<sup>814</sup>. On a ainsi une relation entre l'Adriatique et la Mer Noire !

Ces quelques exemples montrent que le monde illyro-épirote est bien inséré dans les relations internationales du monde grec.

### 2.2.3.3. Les participations aux concours panhelléniques

Il semble que les relations gréco-illyriennes ont connu une évolution spécifique à partir du IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., quand, avec l'expansion du royaume de Pyrrhus, la culture grecque pénètre largement à l'intérieur des terres et devient la culture de référence dans toute la l'*oikoumenè*. On le voit avec Pyrrhus qui a passé son enfance auprès du roi illyrien Glaucias<sup>815</sup>, puis a continué son éducation politique et militaire auprès de son beau-frère Démétrios Poliocète en Asie, et fini son éducation à la cour lagide d'Alexandrie<sup>816</sup>. La participation aux concours panhelléniques est la marque la plus évidente de cette appartenance au modèle culturel grec.

La présence des Illyriens à ces jeux est attestée par des données épigraphiques à partir du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Les données littéraires, pour la fin du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., ne mentionnent que des colons grecs d'Épidamnios et d'Apollonia, mais pas des Illyro-Épirotes *stricto sensu*. D'Épidamnos on a Clithène, fils de Pontis qui est vainqueur dans la compétition de course de

<sup>807</sup> *Epigr. Tou Oropou* 135; *SEG* 50:492, 2.

<sup>808</sup> *Epigr. Tou Oropou* 135; *SEG* 50:491, 1.

<sup>809</sup> *CIGIME* 3, n°480.

<sup>810</sup> ROESCH 1987, p. 179-183.

<sup>811</sup> ROESCH, *IThesp* 16.

<sup>812</sup> ROESCH, *IThesp* 15.

<sup>813</sup> *CIGIME* 3, n° 4.

<sup>814</sup> « ἔδοξε τῆι βουλῆι καὶ τῶι δήμῳ: ἐπειδὴ Φιλοκράτης [Λ]εωνίδου Ἐπιδάμνιος [ἀνὴρ ἀ]γαθὸς γεγένητ[αι] [πρὸς τὴν] πόλιν τὴν [Ἰ]σθμῶν, δεδότησθ[αι αὐτῶι] », cf. *IGBulg. P*, 37; *CIGIME* 2, n° 154.

<sup>815</sup> Plutarque, *Pyrrhos*, 3, 1-5.

<sup>816</sup> LEVEQUE 1957, p.104-110.

chars aux Jeux Olympiques de 516 av. J.-C<sup>817</sup>. Pausanias décrit le monument commémoratif qu'il a vu deuxième siècle après J.-C., pendant sa visite à Olympie au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Il représente un quadriges avec son aurige<sup>818</sup>. Un tel monument affiche la richesse de certaines familles d'Épidamne qui non seulement pouvaient se permettre d'élever et d'entraîner des chevaux de course mais aussi d'offrir un trésor dans le plus grand sanctuaire panhellénique<sup>819</sup>. Aux 70<sup>èmes</sup> olympiades de 500 av. J.-C., Μενετόλεμος d'Apollonia est vainqueur de la course dans la catégorie des enfants, et aux 74<sup>èmes</sup> olympiades de 472, un Épidamnien est deux fois vainqueur à la course<sup>820</sup>.

La deuxième phase est la présence des *Koina* d'Illyrie méridionale et d'Épire à ces concours. On a la présence de théorodoques à Argos à la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle<sup>821</sup>, et à Delphes dans la deuxième moitié du III<sup>e</sup> siècle<sup>822</sup>. La liste des théorodoques de Delphes mentionne des théores envoyés par la plupart des chefs-lieux de *Koina* telles que Daulia (non identifié), Byllis, Amanita, Orikos, Phoinikè, Himara, et Bouthrôtos. Dans la liste des théorodoques d'Épidaure de 360 av. les théores viennent à Doropos en Chaonie<sup>823</sup>. Ici on a le nom de la communauté et non celui de la ville principale de Phoinikè. On remarque que les théores présents dans les deux listes les plus anciennes des théorodoques, d'Argos et d'Épidaure, mentionnent des villes de l'Épire septentrionale comme Bouthrôtos et Phoinikè et seulement Apollonia, cité grecque, en Illyrie méridionale. La situation a bien changé au siècle suivant avec la liste des théorodoques de Delphes où presque toutes les cités d'Illyrie méridionale sont représentées.

Pendant les II<sup>ème</sup> et I<sup>er</sup> siècles av. J.-C., la participation des Illyriens aux jeux panhelléniques est devenu un phénomène normal, ce qui intègre pleinement ces populations dans la culture grecque<sup>824</sup>. On trouve des concurrents d'origine illyrienne dans les jeux de Thespies<sup>825</sup> et d'Oropos<sup>826</sup>. Au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., on trouve à Oropos un [Σώσ]τρατος [...] του Βυλλίων ἀπὸ Νικαίας qui confirme la présence des Illyriens de Byllis, vainqueur de la course

---

<sup>817</sup> CIGIME 2, p. 26.

<sup>818</sup> Pausanias, VI, 10. 6-7.

<sup>819</sup> CABANES 1988, p. 170-171 ; HENDRY 1999, p. 295-300.

<sup>820</sup> DRINI 1993, p. 135.

<sup>821</sup> CHARNEUX 1966, p. 157-187.

<sup>822</sup> PLASSART 1921, col IV, p. 21-26 ; DAUX 1949, p.1-30.

<sup>823</sup> Χαονία· Δόροπος, cf. IG IV<sup>2</sup>, 95, 1, 29 ; CIGIME 3, n° 1.

<sup>824</sup> CABANES-DRINI 1994, p.113-130.

<sup>825</sup> Πλάτων Γραίου Ἐπιδάμνιος. CIGIME 2, n° 517.

<sup>826</sup> DRINI 1993, p. 133-142.

en armes<sup>827</sup>. Entre 190-89 av. J.-C., on a un vainqueur de Chaonie aux concours panathénaïques à la course à pied des adolescents<sup>828</sup>.

La présence d'un stade dans la ville d'Amantia montre bien que ses habitants pouvaient s'entraîner en perspective de ces jeux. Cependant cela ne signifie pas que les Bylliones ou les Amantes sont devenus des Grecs, comme le soutient Pierre Cabanes<sup>829</sup>. Les Romains eux-mêmes participent aux jeux isthmiques fin III<sup>e</sup>, début du II<sup>ème</sup> siècle av. J.-C.<sup>830</sup> ; ce n'est pas pour cela qu'ils sont devenus des Grecs.

#### 2.2.3.4. Liens diplomatiques

Un cas intéressant est la situation d'Orikos avec sa position stratégique dans la baie de Vlora. Dans le décret que conclut Corcyre avec Magnésie du Méandre pour reconnaître les concours et l'asylie du sanctuaire d'Artémis Leucophrynè, décret daté du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., à la ligne 47 apparaît Orikos qui doit ratifier aussi ce décret :

46     [ἀ]κολού[θ]ως [δ]ὲ ἔ[δοξεν ψηφίσασθαι καὶ  
          Ἔ[ρ]ικί[οις.]<sup>831</sup>

*Il a plu aux Oriciens de voter un décret conforme à celui des Corcyréens.*

Ce décret montre une relation très étroite entre Corcyre et Orikos, sans toutefois que celle-ci soit totalement dépendante de celle-là. En effet, Orikos doit elle aussi ratifier le décret, ce qui suppose son autonomie politique. Aurait-elle pu ne pas vouloir signer ? Il est difficile de répondre à cette question. Une lamelle oraculaire de Dodone confirme aussi des liens étroits entre les deux cités qui se présentent ensemble à la consultation oraculaire comme s'ils appartenaient à la même communauté politique<sup>832</sup>.

[θε]ός· ἐπικοινωνοῦνται τοῖ Κορκυ-  
ραῖοι καὶ τοῖ Ἐρίκιοι τῶι Διὶ τῶι Ναΐ-  
[ω]ι καὶ τῶι Διώναι, τίνι κα θεῶν ἢ ἡ-  
ρώων θύοντες καὶ εὐχ[ό]μενοι τὰ-  
5     [ν] πόλ[ι]ν [κ]άλλιστα οἰκεύσεγ καὶ ἀσφα-

---

<sup>827</sup>     *Epigr. Tou Oropou 527.*

<sup>828</sup>     *IG II<sup>2</sup> 2313 ;*

<sup>829</sup>     *CIGIME 3, n° 396.*

<sup>830</sup>     Polybe, II, 12, 8.

<sup>831</sup>     *Magnesia n° 38 ; CIGIME 3, n° 166.*

<sup>832</sup>     *CIGIME 3, n° 165.*



λέστατα καὶ εὐκαρπία σφιν καὶ πο-  
λυκαρπία τελέθαι καὶ κατόνασις παν-  
τὸς τῶγαθοῦ καρποῦ.

« *Dieu, les Corcyréens et les Oriciens demandent à Zeus Naïos et à Dionè à quel dieu ou héros ils doivent offrir des sacrifices et adresser des prières pour gouverner au mieux et en toute sécurité leur cité et pour avoir une bonne et abondante récolte, ainsi que le profit de toute leur bonne récolte.* »

La grande liste des théorodoques de Delphes confirme bien l'indépendance d'Orikos qui est citée séparément<sup>833</sup>.

Les liens diplomatiques entre les Illyriens et les cités grecques sont rares, mais ne manquent pas surtout à la période romaine. On le cas de Byllis et de Sparte qui ont des relations diplomatiques suivies comme le montre l'inscription datée du milieu du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., trouvée à Sparte<sup>834</sup>.

1 Βυλλιόνων ὁ πρύτα-  
[νις κ<αί> ὁ] δῆμο[ς] Λακεδα[νι]-  
μ[ονίω]ν δῆμοι χαίρειν·

*Le prytane et l'État des Bylliones à l'État des Lacédémoniens, salut !*

Les contacts avec la Laconie sont attestés aussi sur une épigramme, en quatre couplets élégiaques de la fin du III<sup>e</sup> début du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C, qui mentionne un Illyrien du nom de Platôr devenu spartiate par son mariage avec une Lacédémonienne. Son origine illyrienne est certaine mais on ignore la localisation de sa ville nommée Thrinka<sup>835</sup>.

#### 2.2.4. Bilan

Les guerres, le phénomène colonial, les relations diplomatiques, les panégyries sont des moments de contacts directs, et parfois intenses, entre populations diverses qui s'affrontent pacifiquement ou armes à la main. Le corpus épigraphique des régions illyro-épirotes permet de compléter heureusement les témoignages littéraires et de le processus des contacts et leur évolution selon les périodes historiques. Entre la diffusion du mythe de Cadmos en terres illyriennes et le mariage d'un *quidam* illyrien avec une *quaedam* lacédémonienne l'écart est

---

<sup>833</sup> ἐν Ὀρίκωι Μένων Μεν — —, cf. PLASSART 1921, col IV, 43, p. 22 ; *CIGIME* 3, n° 167.

<sup>834</sup> *IG* V, 1, 28.

<sup>835</sup> *CIGIME* 3, n° 478.

grand, mais chaque document à sa manière et pris séparément apporte une pièce complémentaire à ce grand puzzle.

L'évolution politique et économique de la société illyrienne a attiré l'attention non seulement des cités coloniales locales, qui de par leur proximité géographique étaient quotidiennement en contact, mais aussi des grandes puissances grecques, Corinthe, Athènes Sparte, sans oublier la Macédoine. Les effets peuvent être très différents : la prise de Thronion n'a eu aucun impact international, sinon l'érection d'un beau monument dans le sanctuaire d'Olympie. Par contre, à la même époque, la guerre civile d'Épidamne où les Illyriens jouent un rôle central, va irrémédiablement entraîner la Grèce dans un conflit d'une immense ampleur. Aux siècles suivants, l'expansion macédonienne et celle du Royaume de Pyrrhus, dont les multiples épouses d'ethnies différentes est le signe même de la multiplicité des relations politiques, placent aussi le monde illyro-épirote au cœur des guerres. Combien d'Illyriens sont présents dans l'armée d'Alexandre et arriveront sur les rives de l'Indus ?...

Les décrets de proxénie ou de *politeia* confirment le rôle d'évergète de plusieurs personnalités illyriennes. La participation aux jeux panhelléniques est la dernière étape d'une évolution qui intègre pleinement ces populations, ou du moins leurs élites, dans la *koinè* d'époque hellénistique. Mais le même phénomène, à une échelle sans doute différente, se produit en Egypte et dans tout le Proche et le Moyen Orient avec les diadoques. Alexandre le Molosse ne rêvait-il pas d'accomplir en occident ce que son oncle et neveu Alexandre le grand avait accompli en Orient ? Cependant on doit être prudent et ne pas conclure à une véritable hellénisation de ces peuples. C'est indiscutablement le signe d'une forte acculturation qui atteint son paroxysme dans la fameuse formule d'Horace « La Grèce conquise conquiert son farouche vainqueur et porta les arts au sein du Latium rustique »<sup>836</sup>. On mesure ici la puissance culturelle du monde grec, et il aurait donc été impensable que les régions illyro-épirotes en contact permanent avec ce monde, n'aient pas été baignées de cette même culture, sans être ni vainqueurs ni vaincus. Déjà aux temps les plus reculés, dans la rustique Illyrie, les mythes grecs trouvaient une oreille favorable, et ses habitants pouvaient offrir leur terre pour ensevelir leur premier roi venu d'ailleurs.

---

<sup>836</sup> Horace, *Epîtres*, II, I, 156.



## 2.3. Les lieux sacrés

### 2.3.1. Le cadre général (fig. 31)

Les recherches archéologiques menées sur le sol albanais pendant la période communiste n'ont pas eu pour objectif direct d'identifier des sanctuaires ni d'étudier les cultes de l'Illyrie antique. Ainsi les publications sur la religion, qu'elle soit grecque, romaine ou illyrienne, sont absentes, et il a fallu attendre la période post communiste pour que les esprits se libèrent. Mais même après, les recherches se sont concentrées sur les villes du littoral, et l'arrière-pays où la culture indigène devrait être la mieux préservée a toujours été un peu négligé. Les renseignements dont on dispose sur les cultes, en dehors des sites grecs, proviennent essentiellement des données épigraphiques<sup>837</sup>.

La vie religieuse est présente dans les sociétés illyro-épirotes dès le Néolithique<sup>838</sup>. Les statuettes en terre cuite retrouvées montrent le culte d'une déesse-mère, sans doute assimilée à la Terre<sup>839</sup>. Les rites de sacrifice et d'inhumation, qui servent à se protéger contre les pouvoirs malveillants, sont attestés dès le début de l'Âge du bronze à Maliq et plus tard dans le groupe des urnes de bronze de la dernière couche archéologique de Tren<sup>840</sup>.

La fondation des cités coloniales à la fin du VII<sup>e</sup> siècle introduit des cultes nouveaux, en général ceux des métropoles, mais la nécessité de légitimer la possession du sol pour fonder la ville a privilégié le développement de cultes locaux qui devaient être aussi compris et acceptés des autochtones. Les villes étaient liées les unes aux autres par leurs mythes d'origine et les généalogies héroïques descendant de héros ou d'anciens ancêtres nés de la terre<sup>841</sup>. C'est le cas du culte d'Héraclès diffusé dans la ville d'Épidamnos et aussi bien chez les Illyriens<sup>842</sup>.

Si les auteurs anciens ont considéré les régions de l'Illyrie méridionale et d'Épire comme barbares, et éloignées des coutumes grecques, il ne faut pas oublier que ces mêmes régions abritent le plus vieux sanctuaire oraculaire du monde grec, connu d'Homère, celui de Zeus *Naios* à Dodone (Δωδώνη)<sup>843</sup>, où, à l'époque de Pyrrhus, sont organisés des jeux stéphanites ;

---

<sup>837</sup> DRINI 2004, p. 583-587.

<sup>838</sup> MAYER 1951, p. 235-243.

<sup>839</sup> ANDREA 1988, p. 127-141; BAÇE 1984, p. 5-32; BUNGURI 1993, p. 33-94; KORKUTI 1985, p. 43-82,

<sup>840</sup> ZEZO 1995, p. 9-20 ;

<sup>841</sup> COLE 2004..

<sup>842</sup> MIRAJ 1992.

<sup>843</sup> QUANTIN 2008, p. 9-14.



Fig. 31 : carte des sanctuaires.

C'est assurément le sanctuaire qui a mis le plus en contact Grecs et « Barbares »<sup>844</sup>. Les sources homériques<sup>845</sup> sont insuffisantes pour dresser un tableau de la vie religieuse durant le haut archaïsme, mais elles nous informent du développement de cultes d'origine grecque comme celui d'Achille, vénéré sous le nom *Aspétos*<sup>846</sup>. Il est situé en Thesprôtie, au pied du mont Tomaros au sud de la Pamvotida, et d'après Hérodote il remonterait au II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.<sup>847</sup>. Placé au centre d'une région considérée comme périphérique par les Grecs, il est consacré au père du panthéon grec, Zeus et à sa parèdre Dioné<sup>848</sup>. Du fait de la consultation oraculaire, il était le lieu de rencontre le plus ancien du monde grec, et le nombre de lamelles oraculaires retrouvées atteste d'une fréquentation intense et continue<sup>849</sup>. Sa fondation remonte à l'époque pélasgique selon Homère qui montre Achille, sur le point d'envoyer Patrocle sur le champ de bataille, verser une libation au Zeus pélasgique de Dodone<sup>850</sup>. Cet endroit a toujours paru mystérieux pour les anciens, car il est situé dans une région appelée Thesprôtie, où se situaient aussi l'Achéron, le fleuve lié aux enfers, et l'oracle des morts (*necromanteion*)<sup>851</sup>. Ainsi Ulysse se rend à la ville d'Ephyra en Thesprotie quand il a besoin d'une flèche mortelle<sup>852</sup>.

À partir du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., et durant toute la période hellénistique, grâce aux sources épigraphiques, nous sommes mieux renseignés sur la vie religieuse des régions illyro-épirotes car elle se déroule essentiellement dans un cadre urbain qui nous est plus familier<sup>853</sup>.

### 2.3.2. Les sanctuaires en Illyrie méridionale et en Épire du nord.

#### 2.3.2.1. Les sanctuaires d'Épidamne-Dyrrhachion (fig. 32)

Selon les données épigraphiques et numismatiques, les divinités vénérées à d'Épidamnos-Dyrrhachion sont Asclépios et Héraclès connus par des dédicaces retrouvées dans l'arrière-pays<sup>854</sup>, Zeus, Hélios, Athèna, Niké, Hermès<sup>855</sup>, Artémis et Isis<sup>856</sup>. Particulièrement intéressante est la dédicace à Héraclès retrouvée à l'est de la ville, dans le village de Shijak qui se trouve

---

<sup>844</sup> Sur le rôle de Dodone dans le monde grec cf. PARKE 1967, p. 41-42 ; CABANES 1989, p. 63-82.

<sup>845</sup> Homère, *Illiade*, XVI, 233-235; *Odyssée*, XIV, 327-330, et XIX, 296-299.

<sup>846</sup> QUANTIN 1999, p. 67-68 ; CABANES 1993a, p. 145-150.

<sup>847</sup> Hérodote, II, 52-57.

<sup>848</sup> JOHNSTON 2008, p. 60-62.

<sup>849</sup> QUANTIN 1999, p. 61-98 ; LHOTE

<sup>850</sup> Homère, *Illiade*, XVI, 233-235.

<sup>851</sup> Hérodote, V, 92.

<sup>852</sup> Homère, *Odyssée*, I, 259-262

<sup>853</sup> FENET 2005, p. 39-50

<sup>854</sup> *CIGIME* 2, p. 28.

<sup>855</sup> SASIANU 1993, p. 241-249.

<sup>856</sup> *BCH* 134, 2 (2010), p. 383-489.

dans la *chora* de Dyrrhachion<sup>857</sup>. Elle date des VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles av. J.-C., et utilise l'alphabet corinthien archaïque, ce qui en fait la plus ancienne inscription de la région. On y voit Héraclès marchant vers la droite et levant sa massue<sup>858</sup>. L'inscription Περικάλος τοῦ Ἡρακλε <ἱ>. ἡστυαῖος μ [---], est gravée de gauche à droite sur deux lignes de gauche sous le bras gauche du héros.

La colonie Épidaunos-Dyrrhachion est fondée vers 627 av. J.-C<sup>859</sup>. Un élément intéressant dès l'origine de la fondation est son double nom, Epidamnos et Dyrrhachion ; une explication est fournie par Appien<sup>860</sup>. Outre le rôle central du héros de la colonisation, Héraclès, il faut souligner aussi le rôle de Poséidon qui dans le mythe est donné comme le père de Dyrrhachios. Ce dieu proprement grec a ici une connotation marine claire car Dyrrhachios est celui qui fonde le port. Toutefois, le culte de Poséidon est bien diffusé en Illyrie méridionale et en Épire et a donc aussi une connotation continentale<sup>861</sup>. Poséidon est le dieu des tremblements de terre qui sont fréquents dans toute la région. Son culte est bien diffusé dans l'arrière-pays d'Apollonia, en lien avec le fleuve Aôos. La dimension fluviale du dieu semble une particularité bien attestée en Illyrie méridionale et en Épire<sup>862</sup>. On voit donc une implantation assez forte dans ces régions<sup>863</sup>. L'origine corinthienne du culte de Poséidon à Dyrrhachion comme dans la région de l'arrière-pays d'Apollonia ne fait aucun doute, mais ce caractère métropolitain n'a pas empêché une bonne réception en milieu indigène

Les recherches menées jusqu'à présent sur le territoire d'Epidamnos-Dyrrhachion ont permis d'identifier quatre sanctuaires : le temple péri urbain d'Artémis sur la colline de Dautaj<sup>864</sup> ; le sanctuaire de Këneta<sup>865</sup> ; le temple extra-urbain de Spitalla<sup>866</sup> ; le temple extra-urbain du cap de Palla, ou Bishti i Pallës<sup>867</sup>.

---

<sup>857</sup> MYRTO 1981, p. 70, fig. 5.

<sup>858</sup> CIGIME 2, p. 28, 69-70.

<sup>859</sup> Thucydide I, 25 ; Stéphane de Byzance, *s.v. Dyrrhachion* qui se réfère à Strabon VII, 5, 8.

<sup>860</sup> Appien, *Guerres civiles*, II, 39. Cf. *supra* p. 192.

<sup>861</sup> HARTOG 1996, p. 34-35.

<sup>862</sup> QUANTIN 2004, p. 160.

<sup>863</sup> CEKA - ANAMALI 1959, p. 101-105.

<sup>864</sup> MULLER-TARTARI 2006, p. 67-92 ; MULLER-TARTARI 2011, p. 289-298 ; MULLER 2011, p. 99-112. *BCH* 128-129 (2004-2005), p. 1148-1157 ; *BCH* 131 (2007), p. 1114-1118 ; *BCH* 133 (2009), p. 99-112, et l'étude finale dans *BCH* 134, 2 (2010), p. 383-489.

<sup>865</sup> MYRTO 1989, p. 87-108 ; MYRTO 1995, p. 259-274.

<sup>866</sup> POJANI 2011, p. 338-341.

<sup>867</sup> *Ibidem*, p. 341-343.



**Fig. 32 :** les sanctuaires de la *chora* d'Épidamne-Dyrrhachion.

*Le sanctuaire de Dautaj se trouve extra muros, près de la nécropole archaïque, classique et hellénistique dans les collines au nord de la ville, à l'emplacement d'un col entre les cotes 90 et 72 de la chaîne de collines de Dautaj*<sup>868</sup>. Identifié depuis 1970 par des travaux conduits par Ilia Toçi, soit une fouille de 650 m<sup>2</sup>, il a livré plus de cinq tonnes de céramiques, où la pluparts des objets sont des figurines en terre cuite. Au départ, les fouilleurs ont identifié une

<sup>868</sup> MUKA - MULLER et alii, 2014, p. 275.



Aphrodite d'origine illyrienne, selon la logique nationaliste de l'époque<sup>869</sup>. Depuis 2003<sup>870</sup>, un équipe alban-française a repris tous ces matériaux conservés au musée archéologique de Durrës, et a émis d'abord l'hypothèse d'un sanctuaire de Déméter<sup>871</sup> puis d'Artémis<sup>872</sup>. Les données épigraphiques ont éclairé la situation, car on a retrouvé sur place des dédicaces incontestables à Artémis. Sur des tessons de *skyphoi* du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>873</sup>, on peut lire [Ἄ]ρτέμιτι ou [Ἄρτ]αμιτι<sup>874</sup>. On a trouvé associés à ces vases des tessons qui portent le nom de la déesse Hécate<sup>875</sup>. Connue comme la déesse de la chasse, Artémis est la gardienne des passages dans le monde extra urbain à mi-chemin entre la nature sauvage et la civilisation urbaine. Cela explique la localisation du sanctuaire à la périphérie de la ville à un endroit stratégique, un col, zone de passage par excellence. Au moment de la fondation de la colonie, il est possible que ce sanctuaire marquât les limites de la cité. Avec le temps et peut-être l'extension de la chora, son rôle de sanctuaire de frontière semble disparaître mais il a gardé une fonction de protection encore présente à l'époque de César<sup>876</sup>. La déesse est également protectrice des femmes non seulement celles de la cité mais aussi les femmes indigènes qui peuvent venir la vénérer sans avoir besoin de rentrer dans la ville<sup>877</sup>.

Ce rôle de contact en zone de frontalière entre colonie grecque et arrière-pays indigène convient donc parfaitement à Artémis et le sanctuaire de Dautaj en est une belle illustration<sup>878</sup>. Les terres cuites votives, la pluparts figurées, présentent une typologie très variée qui permet de suivre les différentes phases de fabrication, et donc en même temps l'histoire du sanctuaire<sup>879</sup>. Les pièces les plus anciennes ne remontent pas avant le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. elles représentent des *korè*s porteuses d'offrandes, d'origine corinthienne, des bergers criophores, des protomés-masques d'origine attique ou d'Asie Mineure, mais aussi d'Italie méridionale pour les plus anciens, avec une influence corinthienne pour les plus récents<sup>880</sup>. C'est

<sup>869</sup> QUANTIN 2011, p. 186-197.

<sup>870</sup> MULLER 2004, p. 463-485.

<sup>871</sup> MULLER-TARTARI-TOÇI 2004, p. 609-622.

<sup>872</sup> MULLER-TARTARI 2006, p. 67-92.

<sup>873</sup> MULLER 2011, p. 99-112.

<sup>874</sup> *Artémis* 2009, p. 16-19, (fig. 1, 2,3, p. 18).

<sup>875</sup> BERNABÓ BREA-CAVALIER 2000, p. 32-42.

<sup>876</sup> Appien, *Guerres civiles*, II, 60 : « Τούτους μὲν δὴ Καῖσαρ ἀριστείοις πολλοῖς ἐτίμησεν, αὐτὸς δ' ἐκ Δυρραχίου τινὸς αὐτῶ πρᾶσσομένης προδοσίας, ἦκε μὲν, ὡς συνέκειτο, νυκτὸς σὺν ὀλίγοις ἐπὶ πύλας καὶ ἱερὸν Ἀρτέμιδος . César, bien sûr, honora ces hommes de nombreuses distinctions, puis, comme une offre de trahison à son profit lui vint de Dyrrachium, il se rendit lui-même, comme convenu, de nuit, avec quelques hommes, aux portes et au temple d'Artémis. »

<sup>877</sup> *Artémis* 2009, p. 22.

<sup>878</sup> GUETTEL COLE 2000, p.471-475 ; GUETTEL COLE 2004, p. 178-185

<sup>879</sup> MULLER - TARTARI, 2010, p. 289-298.

<sup>880</sup> *BCH*, 134, 2, 2010, p. 388-389.

intéressent de voir que la déposition des terres cuites du V<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. montre des influences venues de toute la Méditerranée grecque<sup>881</sup>.

Le plus grande partie des vases en céramique appartient à la période classique et hellénistique, comme des lécythes à figure rouges<sup>882</sup>, des coupelles miniatures qui représentent plus de 50 % du total, des vases à vernis noir, des bols à reliefs et des assiettes. La plupart sont daté aux IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles et les vases les plus récents au I<sup>er</sup> siècle av. J.- C. Les productions locales sont largement majoritaires, les importations étant beaucoup plus rares. On a des imitations de productions apuliennes et d'Agrinion que l'on trouve aussi dans d'autres centres d'Illyrie méridionale et d'Épire<sup>883</sup>. Jusqu'à présent on ignore leur lieu de fabrication, mais il se situait vraisemblablement à Epidamnos. La présence de la céramique culinaire et d'amphores de transport dans les mobiliers du sanctuaire est liée par les auteurs à la pratique des banquets pris sur place<sup>884</sup>.

Les données épigraphiques ne sont pas nombreuses mais elles permettent d'identifier le sanctuaire avec certitude ; elles proviennent des graffiti sur vases, des monnaies et d'inscriptions sur pierre.

#### Données épigraphiques sur les vases<sup>885</sup> :

Nr.	Inscriptions	Supporte	Datations	Remarque
1	[A]ρτέμιτι ἀνέθηκ[εν]	Tesson de <i>skyphos</i>	Milieu du IV <sup>e</sup> siècle av. J.- C.	
2	Ηκάτα	Tesson de <i>skyphos</i>	Milieu du IV <sup>e</sup> siècle av. J.- C.	Identifié avec la déesse Hécate.
3	Ἄρτ]αμιτι	Tesson de <i>skyphos</i>	Milieu du IV <sup>e</sup> siècle av. J.- C.	

#### Données épigraphiques sur les monnaies<sup>886</sup> :

Nr.	Type et série en bronze	L'ethnique	Nom du monétaire	Datations	Nombre /Poids
1	Tête d'Héraclès/armes <sup>887</sup> ; première série	ΔΥΡ		Fin du IV <sup>e</sup> siècle av. J.- C.	72 / 3,55 gr.

<sup>881</sup> *Ibidem*, p. 389.

<sup>882</sup> SHEHI-TICHIT 2016, p. 117-129.

<sup>883</sup> McPHEE 1979, p. 159-162.

<sup>884</sup> *BCH*, 133, 1, 2009, p. 99-112,

<sup>885</sup> *BCH*, 134, 2, 2010, p. 391-393.

<sup>886</sup> *Ibidem*, p. 393-396.

<sup>887</sup> *Artémis* 2009, p. 12, fig. 3-4.

2	Deuxième type identique avec le premier type	ΔΥΡ	Porte le nom du magistrat monétaire (inconnues jusqu'à l'instant)	Fin du IV <sup>e</sup> siècle av. J.- C.	373 / 1,20 gr
3	Troisième type, Tête de Héraclès/cithare	ΔΥΡ	ΛΥΚΙΣ-ΚΟΥ	Fin du IV <sup>e</sup> siècle av. J.- C.	1 / 2,35 gr
4	Troisième type, Tête de Hermès/caducée ailé		ΠΟΛΛΙΩΝ	Fin du IV <sup>e</sup> siècle av. J.- C.	1 / 2,36 gr
5	Monnaie en argent fourrée : Vache allaitant son veau/motif floral double		ΜΕΝΙΣΚΟΣ-ΑΡΧΙΠΟΥ	100-49/48 av. J.- C.	1 / 2,03 gr

Il y a au totale 653 pièces, une en argent fourré et toutes les autres en bronze. Parmi la totalité des monnaies, 86 n'ont pas pu être identifiés à cause de leur mauvais état de conservation. 555 monnaies datent de l'époque hellénistique dont 518 frappées par l'atelier de Dyrhachion, 20 à Apollonia, 1 à Orikos, 1 à Byllis, 2 à Corcyre, 3 à Ambracie, 4 dans le *Koinon* épirote et 1 à Corinthe. L'émission la plus éloignée est une monnaie d'Éphèse. On a seulement 12 monnaies de la période romaine<sup>888</sup>.

Dans la publication finale du *BCH*, on a plusieurs inscriptions provenant du sanctuaire et portant le nom des divinités qui y étaient vénérées. Le sanctuaire se situant tout près de la nécropole, une bonne partie des pierres recueillies lors de fouilles sont des pierres tombales qui ne peuvent être retenues ici<sup>889</sup>.

Nr	Texte	Support	Datation	N° inv. du musée de Durrës	Restitution	Comparaison
1	...]ΘΑΚΙΤΕ[...	Stèle en calcaire	IV <sup>e</sup> -III <sup>e</sup> siècle av. J.- C.	11995	ἐνθα κῆτε (κεῖται).	<i>BCH</i> , 134, 2, p. 397.
2	ΩΤΕΙΡ[ / ]ΤΕΜ[ / ]Ε[,	Stèle en calcaire	IV <sup>e</sup> -III <sup>e</sup> siècle av. J.- C.	11960	Σ]ώτειρ[αι / Ἄρ]τέμ[ιτι / ἀνέθ]ε[κεν	<i>IG</i> II/III <sup>2</sup> , 4596 Pausanias VIII, 39, 5

<sup>888</sup> *BCH*, 134, 2, 2010, p. 393-394.

<sup>889</sup> *Ibidem*, p. 396-397.

3	...]λοις εὔχαν <sup>890</sup>	Stèle en calcaire	IV <sup>e</sup> -III <sup>e</sup> siècle av. J.- C.	4265	[Θεοῖς μεγά]λοις εὔχαν <sup>891</sup> .	<i>CIGIME</i> 2, I, 1, n. 3, p 70 ; <i>BCH</i> , 134, 2, p. 397.

De toutes ces données archéologiques on peut tirer les conclusions suivantes :

- La quasi-totalité des mobiliers est de production locale, et on remarque la rareté des monnaies étrangères. Cela confirme une fréquentation uniquement locale, par les habitantes de la cité bien sûr, mais rien n'empêche une fréquentation par les populations illyriennes.
- Le sanctuaire est principalement fréquenté par des femmes avec des rituels liés au passage à la puberté et au mariage<sup>892</sup>.
- Des hommes fréquentent aussi le sanctuaire qui ne leur est donc pas interdit. Leur présence se manifeste par terres cuites votives, représentant des hommes faisant des sacrifices, surtout des éphèbes, et aussi par le nombre de vases à boire qui attestent la pratique du *symposion*<sup>893</sup>.
- Comme *Sôteira* d'Épidamnos-Dyrrhachion, Artémis est garante du maintien de la population et de la ville, en protégeant aussi bien les femmes qui assurent la reproduction des citoyens, que des hommes qui assurent la protection militaire<sup>894</sup>.

Ce sanctuaire permet donc de confirmer l'importance d'Artémis comme intermédiaire entre colons grecs et populations indigènes et par ce biais on peut la considérer comme une déesse des frontières culturelles et de l'acculturation. Les rites de passage à l'âge adulte, par le mariage chez les femmes et l'éphébie chez les hommes se retrouvent sous une forme ou sous une autre dans toutes les sociétés antiques<sup>895</sup>. On ne connaît pas le nom de la divinité illyrienne ni les rites qui correspondaient à ces pratiques, mais il est facile de comprendre qu'ils pouvaient plus facilement se reconnaître dans cet Artémis *Soteira* que dans une divinité poliaide.<sup>19</sup>

<sup>890</sup> *CIGIME* 2, n. 3, p. 70.

<sup>891</sup> *BCH*, 134, 2, 2010, p. 397.

<sup>892</sup> *Ibidem*, p. 399.

<sup>893</sup> La présence des vases à boire aux sanctuaires d'Artémis, comme des autres déesses est remarquable. HUYSECOM-HAXHI - MULLER 2007, p. 231-247.

<sup>894</sup> *BCH* 134, 2, 2010, p. 389-400.

<sup>895</sup> HORNUNG-BERTEMES 1998 *et alii*, p. 91-107.

On sait aussi qu'Artémis dans le monde grec, et chez les Achéens en particulier, joue un rôle important dans l'organisation du territoire des cités<sup>896</sup>. Elle est la déesse dont le culte est le plus fréquemment attesté, et ses sanctuaires sont distribués de manière articulée à l'intérieur des territoires la cité, et peuvent même occuper une place importante dans la cité comme c'est le cas d'Apollonia<sup>897</sup>. Dans sa description du Péloponnèse, Pausanias montre que les sanctuaires d'Artémis étaient placés dans les zones frontalières, près des cols qui séparaient un territoire d'un autre<sup>898</sup>. L'auteur mentionne quatre-vingt-six de ses sanctuaires, dont quarante-neuf étaient dans le Péloponnèse, au moins vingt-neuf se trouvaient à l'extérieur d'une ville et dix-huit étaient situées sur une route entre deux villes ou à une frontière entre territoires<sup>899</sup>. On a pu identifier 175 sanctuaires d'Artémis rien que dans le Péloponnèse<sup>900</sup>. La position du sanctuaire de Dautaj, sur un col permettant la communication entre le littoral et l'intérieur des terres, répond bien à cette fonction territoriale et à une structuration politique et spatiale de la *chora* d'Épidamnos-Dyrrhachion avec les territoires voisins<sup>901</sup>.

*Le sanctuaire de Këneta* a été exploré par H. Myrto, vers la fin des années 80. Il se situe à environ 700 m au sud-ouest de la ville actuelle. Sur la base des objets votifs retrouvés, comme ceux symbolisant des fruits ou des *guttus*, le chercheur a proposé d'identifier ce sanctuaire comme celui de Déméter<sup>902</sup>. L'auteur a pu fouiller un autel monumental qui se compose d'un podium tronconique de 1,60 x 1,50 m et d'une hauteur de 0,98 m, construit en grand appareil, sur un soubassement à trois degrés. La datation proposée par l'auteur est le début du V<sup>e</sup> siècle<sup>903</sup>, mais B. Muka propose le début du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C<sup>904</sup>. À 3 m vers le côté sud, s'élève une petite *krépis* de 1 ; 10 x 0,38 m, d'une hauteur de 0,85 m, où se dressent deux colonnes doriques en calcaire (avec une hauteur de 1,80 m et le diamètre de la base 0,38 m), à 16 cannelures<sup>905</sup>. Le monument est sans parallèle sur le territoire de l'Albanie moderne. Myrto cherche des comparaisons avec des temples grecs construits entre 550-450 av. J.-C<sup>906</sup>. Aucun vestige de temple n'a pu être identifié à proximité de l'autel où n'ont été retrouvées

<sup>896</sup> OSANNA 1996, p. 24-26.

<sup>897</sup> QUANTIN 2004b, p. 595.

<sup>898</sup> Pausanias IV, 16, 9-10.

<sup>899</sup> Pausanias III, 2, 6 ; GUETTEL COLE 2004, p. 180-181.

<sup>900</sup> BRULOTTEV 1994, p. 236-238 ; GUETTEL COLE 2004, p. 178-185.

<sup>901</sup> *BCH*, 134, 2, 2010, p. 463-470.

<sup>902</sup> La déesse Déméter est connue pour être liée aux activités agricoles et à la fertilité des animaux.

<sup>903</sup> MYRTO 1989, p. 90-93.

<sup>904</sup> *BCH* 134, 2, 2010, p. 425.

<sup>905</sup> MYRTO 1989, p. 90-93, fig. 3-5ab, b, c, d.

<sup>906</sup> *Ibidem*, p. 92-93, l'auteur cherche des comparaisons avec la Grande Grèce et différents centres du monde grec aux périodes classique et hellénistique, mais sans résultats probants.

que des constructions pour abriter des banquets, avec du matériel archéologique daté du IV<sup>e</sup> jusqu'au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>907</sup>. On est donc en présence d'un sanctuaire suburbain à ciel ouvert<sup>908</sup>.

Pendant les fouilles ont été récupérés des fragments d'amphores corinthiennes A et B, d'*oinochoés*, de *skyphoi* majoritairement de production locale, mais il y a également des importations de Corinthe et de Cnide. Ont été récupérées aussi des monnaies en bronze et des inscriptions<sup>909</sup> :

1. [Ἀρισ]τήνος - sur un plat à vernis noir, qui représente le nom de la personne qui a offert le vase, ou bien le nom du potier.
2. **Δ**: monogramme sur plat à vernis noir ; ce monogramme est très fréquent sur les tuiles dans toute la région, et on le trouve aussi sur les blocs du rempart d'Apollonia. On propose de le développer en Δαμόσια<sup>910</sup>. Ce qui intéressant c'est de le trouver ce monogramme sur un plat à vernis noir ; c'est le seul exemple connu à Dyrrhachion.
3. Sur des amphores provenant de Cnide on a souvent sous les anses les lettres Δ et Μ autour du seau circulaire avec la représentation d'une amphore.

On a trouvé environ 80 monnaies mais une seulement est lisible ; elle porte le monogramme ΔΥ, et le nom du monétaire λαήν. Parmi le mobilier du sanctuaire, on a des objets de parure en bronze, des coquillages, et des os des animaux sacrifiés autour de l'autel et sur la *krépis*<sup>911</sup>.

Toutes ces données permettent de conclure à l'existence d'un sanctuaire à ciel ouvert en fonction à partir du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. avec une occupation intensive aux IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles. On y pratiquait des sacrifices et des banquets, mais le nom de la divinité ne peut pas être établi avec certitude. Comme le sanctuaire de Dautaj, il est situé dans la *chora* de la colonie, mais hors les murs.

*Le sanctuaire du Cap de Palla – Bishti i Pallës* a été identifié en 2005 à l'extrême nord-ouest de la ville de Durrës, dans le presque île de Palla (ou Pallës)<sup>912</sup>. Les fouilles se sont faites dans le cadre d'un projet de collaboration entre le Centre International de l'Archéologie

---

<sup>907</sup> MYRTO 1995, p. 265-266.

<sup>908</sup> MYRTO 1989, p. 103-104.

<sup>909</sup> *Ibidem*, p. 96.

<sup>910</sup> CEKA 1982, 1, p. 114-117.

<sup>911</sup> Il manque une étude approfondie de l'ensemble du matériel.

<sup>912</sup> POJANI 2010, p. 337-343.

Albanaise, l'Institut Archéologique de Tirana et *The Journal of the American School of Classical Studies at Athens*<sup>913</sup>. Les fouilles ont livré beaucoup de matériaux de construction comme des tuiles, des éléments d'entablement, des antéfixes, et autres pièces architectoniques en terre cuite. On a découvert aussi des figurines en terres cuites zoomorphes de style corinthien. La présence de vases à boire et d'autres types de céramique a permis aux chercheurs de dater le sanctuaire de l'époque archaïque avec une continuité jusqu'à l'époque hellénistique. Le sanctuaire a ensuite été détruit par un mouvement du terrain<sup>914</sup>.

Les découvertes correspondent donc au toit effondré d'un temple qui couvre les couches d'occupation hellénistique, classique et archaïque. Une étude architecturale du toit a montré un même style composite corintho-laconien<sup>915</sup>. Jusqu'à présent aucun nom de divinité n'a été proposé par les fouilleurs. L'étude en cours du mobilier apportera peut-être d'autres informations. Vu la position du temple sur le bord de mer et dominant la baie de Durrës et le témoignage d'Appien, on serait bien sûr tenté d'y voir un temple de Poséidon.

*Le sanctuaire de Spitalla* a fait l'objet d'explorations archéologiques dans les années 2004-2006<sup>916</sup>. Il est situé à 100 m d'altitude dans les collines entre la gorge de Xhamalla et le réservoir au nord de Durrës, dans la zone de Spitallë<sup>917</sup>. Cette zone est limitée à l'ouest par la mer et se situe au pied de la colline qui atteint la hauteur de 172 m, un point de surveillance pour l'armée albanaise<sup>918</sup>. Aucune attribution à une divinité n'est proposée pour l'instant ; les ruines confirment seulement un lieu de culte fréquenté de l'époque archaïque jusqu'à la période hellénistique<sup>919</sup>. On a découvert des fragments de tuiles archaïques et hellénistiques avec des traces de la peinture rouge, trouvés *in situ*, de typologie mixte, corinthienne et laconienne. Des blocs de fondations en calcaire de 2,20 m de largeur ont un alignement qui pourrait correspondre à la *cella* d'un temple rectangulaire de 32 x 12 m. Le toit du temple s'est effondré et couvre toute la zone de fouille. L'édifice a été détruit à la suite d'un tremblement de terre au IV<sup>e</sup> siècle av.J.-C au même moment sans doute que le temple du Cap de Palla<sup>920</sup>.

---

<sup>913</sup> *Hesperia* 72, p. 41-119.

<sup>914</sup> POJANI 2010, p. 341-343.

<sup>915</sup> *Ibidem*.

<sup>916</sup> *ICAA 2004-2006, Activity Report*.

<sup>917</sup> *Hesperia* 72, p. 51-78.

<sup>918</sup> POJANI 2010, p. 338-339.

<sup>919</sup> *BCH*, 134, 2, 2010, p. 426.

<sup>920</sup> POJANI 2010, p. 338-341.

Les tuiles plates et calyptères de l'époque hellénistique sont nombreuses et confirment la dernière phase de réaménagement du temple à cette époque. Des tuiles datées à cette époque ont été retrouvées aussi dans la nécropole de la cité<sup>921</sup>. Le matériel retrouvé dans les niveaux inférieurs des décombres permet de dater la première phase de l'édifice durant la période archaïque. Comme les sanctuaires précédents, ce temple fait partie de la couronne des sanctuaires qui marquent les limites de la cité.

### 2.3.2.2. Le temple *extra-muros* de Zgërdhesh (fig. 31)

Au sud de la ville, parfois identifiée comme l'Albanopolis de Ptolémée<sup>922</sup>, on a identifié les vestiges d'un monument situé sur une petite colline, et interprétés par S. Islami, comme ceux d'un temple<sup>923</sup>. Ces vestiges sont constitués par une grande quantité de terres cuites architecturales représentées par des tuiles, une *simā* en tête de lion, et une quinzaine de terres cuites figurées<sup>924</sup>. Il s'agit majoritairement de figurines féminines en position assise mais sans siège, identifiées par B. Muka comme des « poupées » du type Tanagra. Il y a aussi des animaux et des plaques avec scènes érotiques dont le style rappelle ceux de l'*Artémision* d'Épidamne-Dyrrhachion<sup>925</sup>. Il est vraisemblable que le territoire de ce petit centre illyrien des *Albanoi* était frontalier avec la *chora* d'Épidamne-Dyrrhachion<sup>926</sup>.

### 2.3.2.3. Le sanctuaire de Lleshan<sup>927</sup> (fig. 31)

Les fouilles ont commencé dans une forteresse qui se trouve entre les deux sommets d'un massif rocheux portant le nom de Kalaja e Lleshanit, à 1190 mètres d'altitude<sup>928</sup>. Cette fortification sur le parcours de la *Via Egnatia* occupe une place centrale dans cette région, où se trouve également la fortification antique de Valësh<sup>929</sup>. Elles contrôlent la voie naturelle

<sup>921</sup> HYDRI 1983, p. 137-180.

<sup>922</sup> Ptolémée, III, 13 (12), 23 : Ἀλβανόπολις μὲν μα ἴβ'

<sup>923</sup> ISLAMI 1972, p. 231.

<sup>924</sup> *BCH*, 134, 2, 2010, p. 426.

<sup>925</sup> *Ibidem*.

<sup>926</sup> CABANES 1988, p. 222 ; C.A.A. 2008 p. 278 ; ISLAMI 1972, p. 217-218.

<sup>927</sup> HASA 1987, p. 244- 245 ; HASA 1988, p. 252-253 ; HASA 1989, p. 266- 267 ; HASA 1990, p. 253- 254.

<sup>928</sup> C.A.A. 2008, p. 237.

<sup>929</sup> La *Via Egnatia* présente plusieurs branches qui permettaient de mieux desservir la totalité des territoires ; ces branches suivent la vallée des fleuves, notamment celle du Devoll. Pour l'instant on ne connaît pas de fortification ni de sanctuaire directement placés sur la *via* elle-même. Nous nous trouvons ici à l'intérieur de la région de Shpati, arrosée par le Shkumbin et le Devoll au sud-est, et traversée par le fleuve Holtës qui délimite deux régions, l'une contrôlée par la forteresse de Lleshan et l'autre par celle de Valësh. CEKA 1974, p. 76.



reliant la vallée moyenne du Shkumbi et la vallée de Devoll à travers la région de Shpati i Sipërm<sup>930</sup>.

Lors des fouilles fut découvert un trésor de 2823 pièces de monnaies en bronze de Dyrrhachion et d'Apollonia des IV<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles av. J.-C., avec une prépondérance des bronzes frappés par l'atelier de Dyrrhachion<sup>931</sup>. Avec le trésor monétaire furent récupérées aussi plusieurs figurines de terre cuite, dont la plupart reproduisent une tête de vache où on a vu le témoignage d'un culte local<sup>932</sup>. On ignore la divinité vénérée dans ce sanctuaire mais le nombre de monnaies accumulées par les habitants de la région montre une fréquentation intense et assidue. Les monnaies recueillies comme offrandes dans le sanctuaire sont frappées en majorité dans l'atelier de Dyrrhachion qui est le centre monétaire le plus proche<sup>933</sup>. Elles vont de la fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. jusqu'à la période d'Auguste ; le type avec Zeus et le trépied est la plus importante et a duré du milieu du III<sup>e</sup> siècle jusque vers 30 av<sup>934</sup>. Les monnaies d'Apollonia sont aussi présentes mais en nombre moins important. Il faut rappeler qu'une branche de la *via Egnatia* partait d'Apollonia et il est donc plus que normal que les émissions de cette cité soient présentes dans ce sanctuaire que l'on pourrait qualifier d'étape. L'importance du passage sur ce grand axe routier est confirmée par des monnaies macédoniennes, en particulier après 168 av. J.-C., ainsi que des monnaies d'Asie Mineure et même de Syrie<sup>935</sup>. Il serait souhaitable que des prospections soient menées sur ce site accompagnées de fouilles programmées, car ce sanctuaire placé sur la plus grande voie commerciale d'Illyrie devait être un lieu de contacts et d'échanges très important, un peu comme le sanctuaire de Monte Papalucio en Messapie, situé sur le parcours de la voie isthmique Tarente-Brindisi<sup>936</sup>.

#### **2.3.2.4. Les sanctuaires *extra muros* d'Apollonia (fig. 17 et 31)**

Trois sanctuaire péri-urbains ont été identifiés : celui de Shtyllas, de Kryegjata, et ce qu'on appelle le temple d'Islamaj. Celui de Kryagjatë n'est connu que par une notice de

---

<sup>930</sup> C.A.A. 2008, p. 237.

<sup>931</sup> GJONGECAJ 2007, p. 102.

<sup>932</sup> C.A.A. 2008, p. 237.

<sup>933</sup> Ce que on remarque c'est que le premier *typha* monétaire, Héraclès/armes, connu à Épidamne-Dyrrhachion, n'est pas présent dans ce sanctuaire.

<sup>934</sup> Le trésor de Lleshan nous fait connaître les noms de 39 monétaires.

<sup>935</sup> GJONGECAJ 2007, p. 101-140.

<sup>936</sup> MASTRONUZZI 2013.

Praschniker, et il s'agit plutôt d'un petit temple funéraire lié à la nécropole de la ville, qui n'entre donc pas la problématique de notre sujet<sup>937</sup>.

*Le temple de Shtyllas* se trouve à 1 km au sud de la porte méridionale de la ville, sur une colline composée de molasse et de conglomérat de galets. À une altitude de 62 m, Il domine la partie sud et ouest de la plaine de la Mallakastër avec une superbe vue sur l'île de Sazan et Karaburun (Monts Acrocérauniens)<sup>938</sup>. Le temple se situe au sommet de la colline qui donne aussi son nom au village d'à côté, Shtyllas<sup>939</sup>. Il ne reste du temple qu'une colonne dorique encore en place, celle de l'angle nord-est, de 6,35 m de hauteur et de 1,45 m le diamètre, ce qui donne une idée de la grandeur du temple qui a attiré l'attention des premiers voyageurs comme W. M. Leake ; ce dernier a même proposé une restitution avec temple un hexastyle comptant 14 colonnes sur le côté d'un entrecolonnement de 1,66 m<sup>940</sup>. H. Holland avait aussi noté la position dominante sur la plaine et la côte<sup>941</sup>. Le plan du temple périptère est bien repérable en négatif grâce aux tranchées qui résultent du pillage des matériaux de construction. En l'état actuel de nos connaissances, l'édifice est un périptère orienté est-ouest dont les dimensions n'excédaient pas 40,65 x 17,60<sup>942</sup>. La cella mesurait 22 x 10 m et l'accès se faisait au nord-est par un *pronaos* de quatre colonnes *in antis*<sup>943</sup>. Sur la datation les chercheurs sont très prudents car les données sont insuffisantes<sup>944</sup>. Sur la base de la typologie du chapiteau dorique, on peut proposer une datation au tournant des VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles av. J.-C<sup>945</sup>. Les données archéologiques, et surtout l'absence de toute donnée littéraire ou épigraphique, ne permettent pas de l'attribuer à une divinité, même si Artémis pourrait être la meilleure candidate<sup>946</sup>. Ce temple *extra muros* occupe une position particulière dans la *chora* d'Apollonia car au pied de la colline dans l'Antiquité passait l'Aôos, et des sondages ont permis d'affirmer que là se situait le port fluvial de la cité<sup>947</sup>. Le temple constituait un repère important pour les navires qui devaient remonter le fleuve jusqu'à la cité et c'est sans doute pourquoi les destructeurs de l'époque byzantine ont préservé une colonne, comme dans le cas

---

<sup>937</sup> PRASCHNIKER 1922-1924, p. 51-54 et fig. 14. Cf. aussi *Apollonia* 1, p. 30 et note 299 p. 300.

<sup>938</sup> Pour L. Heuzey et H. Daumet il n'est pas un temple *extra urbanum*, car ils cherchaient les remparts de la ville à cet endroit. Cf. HEUZEY-DAUMET 1876, p. 394-395.

<sup>939</sup> Shtyllas dérive du grec *stylon* signifiant la colonne.

<sup>940</sup> LEAKE 1835, p. 373.

<sup>941</sup> HOLLAND 1815, p. 510-513.

<sup>942</sup> QUANTIN 1999, p. 234.

<sup>943</sup> CEKA 2008, p. 9-10.

<sup>944</sup> *Apollonia* 1, p. 322-331.

<sup>945</sup> *Ibidem*, p. 331.

<sup>946</sup> QUANTIN 1999, p. 237.

<sup>947</sup> *Ibidem*, p. 235-237.

de l'*Heraion* de Croton. Les marchands qui débarquaient pouvaient alors remercier sur place la divinité de les avoir conduits à bon port.

La position stratégique du temple rappelle bien sûr celui du Cap de Palla à Épidamnos-Dyrrhachion. Des exemples similaires se trouvent ailleurs dans le monde grec en particulier le monde colonial<sup>948</sup>. Si l'attribution à Artémis divinité familière aux promontoires est plausible, d'autres hypothèses le sont aussi : le dieu Poséidon avec une belle vue sur la mer Adriatique ; Hermès en tant que dieu protecteur du commerce ; et même Aphrodite protectrice des marins<sup>949</sup>.

Les vestiges d'un grand monument ont été découverts dans le jardin de la famille Binjaku, connu sous le nom de sanctuaire d'Islamaj. Le monument est situé à environ 1 km à l'ouest de la ville, dans la plaine qui commence au nord du village de Boçovë jusqu'à la maison de Gjigolëve, sur une longueur d'environ 2 km. La zone avait fait l'objet de fouilles albano-soviétiques en 1959-1960 par S. Islami, mais il n'avait pas clairement identifié de monuments<sup>950</sup>. Des blocs de grès et de calcaire massifs avaient été découverts lors de travaux agricoles en 1960<sup>951</sup>. Ces grands blocs pouvaient correspondre au mole du port antique d'Apollonia, et l'ensemble de cette zone pouvait être un quartier portuaire construit sur la berge de l'Aôos. A. Mano avait aussi fouillé dans ce secteur une nécropole romaine<sup>952</sup>. En 2002, une équipe conjointe du Centre international pour l'archéologie albanaise et de l'Université de Cincinnati sous la direction de Lorenc Bejko puis d'Iris Pojani et Jack L. Davis<sup>953</sup>, reprit les fouilles dans ce secteur situé aujourd'hui au-dessous du niveau de la mer<sup>954</sup>. Les résultats ont été spectaculaires car ils ont réussi à trouver les bases d'un temple grec péri urbain jusqu'alors inconnu<sup>955</sup>.

Au nord du monument ont été découvertes de nombreuses figurines en terre cuite qui confirment l'existence d'un sanctuaire. La collection d'artefacts de surface publiée dans le

---

<sup>948</sup> POLIGNAC 1984, p. 78-130

<sup>949</sup> CEKA 2008, p. 9-10.

<sup>950</sup> ANAMALI 1972, p. 127-136.

<sup>951</sup> *Apollonia* 1, p. 334.

<sup>952</sup> MANO 1974a, p. 153-266.

<sup>953</sup> DAVIS 2006, p. 118-127.

<sup>954</sup> Une grande partie de cette zone était un vaste marécage avant d'être drainée au siècle dernier par la construction d'un système complexe de canaux. La terre est maintenant cultivée, en partie, mais la plupart se trouve à une altitude inférieure à un mètre au-dessus du niveau de la mer. Cf. FOUACHE 2002, p. 19, fig. 9.

<sup>955</sup> DAVIS 2011, p. 209-214.

premier rapport du MRAP<sup>956</sup> montre des fragments de figurines en terre cuite, ainsi que de nombreux tessons, archaïques, classiques, hellénistiques, romains, byzantins, ottomans et modernes<sup>957</sup>. L'attribution du sanctuaire à Déméter n'est pas assurée. La présence d'une figurine d'Éros en position allongée peut renvoyer au milieu culturel d'Aphrodite dont la présence est attestée à Apollonia<sup>958</sup>. Quelle que soit la divinité à laquelle ce sanctuaire a été consacré, ces fouilles ont permis de replacer dans leur vrai contexte les découvertes antérieures et ont confirmé que le sanctuaire était déjà utilisé à l'époque archaïque. Ce serait même un sanctuaire contemporain de la fondation de la colonie car le matériel remonte à la fin du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Les statuettes en terre cuites représentent des couples féminins allongés, des couples de femmes une vêtue l'autre demi-nue, deux femmes associées à un Éros, des femmes avec des instruments musicaux (lyre, cithare) ou un volatile, des femmes regardant un combat de coqs<sup>959</sup>. Il y a aussi un groupe de protomés féminines couronnées d'un *kalathos* et d'une couronne<sup>960</sup>. Ont été identifiés des restes de repas sacrificiels<sup>961</sup>.

Une stèle, probablement du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., réutilisée dans un bâtiment hellénistique (ou peut être romain), trouvé au nord-est du complexe de Bonjakëve, représente Artémis avec une torche et porte une inscription dédicatoire<sup>962</sup>. À noter aussi la présence des lettres lambda ou gamma incisées en graffiti sur la base de plusieurs *skyphoi* trouvés près du temple<sup>963</sup>. Bien que la découverte de la stèle Artémis ait suggéré aux fouilleurs que le sanctuaire aurait pu être consacré à cette déesse, ils précisent bien que rien n'a été trouvé dans les fouilles pour étayer cette hypothèse et l'identification de la divinité ou des divinités vénérées reste indéterminée<sup>964</sup>.

La fouille a fourni une grande quantité de poteries importées de Corinthe, d'Athènes et d'Italie du sud ; les offrandes sont nombreuses et suivies à partir du dernier quart du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Les figurines en terre cuite où dominant largement les représentations féminines constituent un ensemble votif exceptionnel dans le monde grec. Plus de 2500 fragments de

---

<sup>956</sup> The Mallakstra Regional Archaeological Project: DAVIS-KORKUTI 1998 ; DAVIS-KORKUTI 1999; DAVIS-KORKUTI 1999a; DAVIS-KORKUTI ; 2000 ; DAVIS-KORKUTI 1999 ; DAVIS-KORKUTI 2001a ; DAVIS-KORKUTI 2001 ; DAVIS-KORKUTI 2002; DAVIS-KORKUTI 2004

<sup>957</sup> Sur les résultats de MRAP-project [http://river.blg.uc.edu/mrap/mrap02.html#\\_ftn1](http://river.blg.uc.edu/mrap/mrap02.html#_ftn1), le site d'Islamaj a été identifié comme le site n° 043.

<sup>958</sup> Sur le rôle d'Éros à Apollonia, cf. POJANI 1999, p. 225-228.

<sup>959</sup> *BCH*, 134, 2, 2010, p. 419-424, fig. 2-3.

<sup>960</sup> *Apollonia* 1, p. 335.

<sup>961</sup> DAVIS 2006, p. 118-127.

<sup>962</sup> *Ibidem*, fig. 4; *BCH*, 134, 2, 2010, p. 420;

<sup>963</sup> DAVIS –KORKUTI 2004, p. 305-322.

<sup>964</sup> *BCH*, 134, 2, 2010, p. 420.

figurines ont été récupérés et la stratigraphie soigneusement établie permet de les échelonner depuis 625 av. J.-C. jusqu'au II<sup>e</sup> siècle après J.-C. Un type particulier représente deux figures, un homme une femme, allongées sur le matelas d'une *klinè*, souvent avec une phiale dans leurs mains droites. Ce type selon J. Davis semble être sans parallèle en Albanie ou ailleurs dans le monde grec. Une variante place un Eros ailé au pied de la *klinè*. Dans un autre cas, Eros apparaît entre les têtes de figures masculines et féminines. A aussi été récupérée une tête en marbre, probablement une tête d'une femme, datée au début de la période hellénistique.

La construction du temple en pierre date seulement de la fin du VI<sup>e</sup> et début du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Le temple semble avoir été détruit au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., bien que le culte ait continué dans le sanctuaire jusqu'au II<sup>ème</sup> siècle après J.-C. À l'époque romaine, tout est bouleversé par l'installation d'une *villa*. Deux inscriptions ont été retrouvées lors des fouilles, mais elles proviennent de la nécropole romaine voisine<sup>965</sup>.

L'originalité de ce sanctuaire très ancien repose donc dans le thème du banquet pouvant associer un homme et une femme, et la prédominance des figurines représentant uniquement des femmes, seules ou en couple. Cela laisse à penser que la divinité vénérée dans ce sanctuaire était une déesse. Le contexte topographique, à proximité du port et d'une grande plaine côtière lagunaire, et en dehors de la zone urbanisée d'Apollonia, suggère une divinité protectrice assurant le bon accueil des étrangers arrivant à la ville. Il faut rappeler que la *chora* d'Apollonia ne s'étend pas en direction de la mer, du fait de la zone lagunaire ; il est donc peu probable que ce sanctuaire ait été lié à des activités agricoles. Un élément intéressant est le matériel retrouvé dans le tumulus 9 tombe 62 de la grande nécropole tumulaire de la cité ; où y a retrouvé les restes incinérés d'un mouton et d'une chèvre, avec quatre vases évoquant un rituel funéraire archaïque<sup>966</sup> ; mais on y a retrouvé aussi des figurines en terre cuites identiques à celles du temple de Bonjakë<sup>967</sup>.

Dans l'arrière-pays d'Apollonia il y avait un sanctuaire connu comme *Nymphaion* identifié par ses flammes visibles de loin et autour desquelles dansaient les nymphes, ce qui a fait émettre l'hypothèse que des spectacles musicaux étaient organisés dans le sanctuaire<sup>968</sup>. On trouve cette iconographie sur des types monétaires d'Apollonia et de Byllis. Le

---

<sup>965</sup> DAVIS 2006, p. 126-127.

<sup>966</sup> AMORE 2011, p. 181-188.

<sup>967</sup> Sur la comparassent cf. AMORE 2011, p. 181-188 ; DAVIS 2006, p. 118-127 ; DAVIS 2011, p. 209-214.

<sup>968</sup> VREKAJ 2011, fig. 2.

phénomène naturel a bien été identifié par les auteurs anciens<sup>969</sup>. Le sanctuaire lié à la présence de bitume coulant à ciel ouvert doit être très ancien, mais il a pris de l'importance, et sans doute une dimension architecturale, lorsque les Apolloniates en contrôlent l'exploitation<sup>970</sup>. Les deux inscriptions retrouvées à Apollonia et confirmant ce culte, évoquent des jeux et des spectacles, les *Nymphaia*, qui avaient lieu dans ce sanctuaire qui devait donc être équipé d'un théâtre, d'une piste de stade et d'un portique. Malheureusement ce sanctuaire n'a pas encore pu être localisé<sup>971</sup>. Avant la conquête de Thronion il se trouvait en territoire indigène, et a donc dû être un lieu de rencontre permanent entre Apolloniates et Amantes.

### 2.3.2.5. Le long de la vallée de l'Aôos : Triport et Amantia (fig. 31)

La haute et moyenne vallée de l'Aôos est considérée comme la frontière naturelle entre l'Illyrie méridionale et l'Épire, mais sa basse vallée, qui dans l'Antiquité arrivait dans la *chora* apolloniate, appartient totalement à l'ire illyrienne.

*Triport* est situé dans la péninsule qui sépare la lagune de Narta du golfe de Vlora, au nord-ouest de la ville moderne de Vlora. L'occupation semble commencer à l'Âge du bronze<sup>972</sup>, mais ce n'est qu'à partir de la fin du IV<sup>e</sup> et début du III<sup>e</sup> siècle que des vestiges urbanistiques apparaissent<sup>973</sup>. Pierre Cabanes pense que les ruines de Triport correspondent à la ville de Thronion mentionnée par Pausanias<sup>974</sup>.

La vie religieuse n'est confirmée que par une estampille sur une tuile trouvée par Vasil Bereti lors de ses travaux sur le site.<sup>975</sup> On lit clairement ΑΘΑΝΑC<sup>976</sup> restitué par P. Cabanes Ἀθεναῖος ou Ἀθεναίς<sup>977</sup> ; la date est tardive (époque romaine) mais confirmerait la présence

---

<sup>969</sup> Pseudo-Aristote, *De mirabilibus auscultationibus*, 833a–836 et 842b 127; Strabon VII, 5, 8 et XVI, 2, 43; Pline, *H.N.*, II, 110, 237; II, 111, 240; XVI, 23, 59; XXIV, 25, 41; Plutarque, *Sylla*, 27, 1; Dion Cassius, XLI, 45, 1; Oribase, *Collection médicale* XII P, 19, 2; Galien, *De simplicium medicamentorum temperamentis ac facultatibus* XII, 375, 6;

<sup>970</sup> MORRIS 2006, p. 94-106.

<sup>971</sup> QUANTIN 2016, p. 135-152.

<sup>972</sup> Selon Hammond la donnée archéologique la plus ancienne appartient au Minoen Récent. Cf. HAMMOND 1967, p. 132, 384; BERETI 1999, p.181.

<sup>973</sup> BERETI 1978, p. 285-292; BERETI 1985, p. 313-320; BERETI 1986, p. 258; BERETI 1988, p. 105-119; BERETI 1992, p. 129-147; BERETI 1993, p. 143-159. BERETI 1999, p.181-185.

<sup>974</sup> Pausanias V, 22, 2-4.

<sup>975</sup> BERETI 1978, p. 286.

<sup>976</sup> BERETI *et alii* 2011, p. 41-42; *CIGIME* 3, n° 142; *SEG XXXII*, 1982, 621.

<sup>977</sup> *CIGIME* 3, n° 142.

d'un temple consacré à Athéna qui est vénérée dans la région selon les données numismatiques<sup>978</sup>.

Les dernières inscriptions trouvées sur la forteresse de Matohasanaj et dans la ville ne laissent aucun doute sur le fait qu'*Amantia* est la capitale du *Koinon* des Amantes<sup>979</sup>. Les quelques inscriptions trouvées sur le site confirment qu'on y vénérât plusieurs divinités, dont le Zeus de Dodone, mais Aphrodite est expressément nommée dans trois inscriptions associées aux restes d'un temple qui a livré aussi une sculpture en marbre représentant une femme allongée<sup>980</sup>. Elle apparaît donc comme la déesse la plus importante de la cité.

Le temple lui-même se trouve hors les murs, sur une terrasse située à 300 mètres en contrebas de l'acropole sur le côté sud de la ville<sup>981</sup>. C'est un petit temple périptère d'ordre dorique d'orientation sud-est / nord-ouest, mesurant 12,5 x 6,75 mètres, daté au III<sup>e</sup> siècle av. avec une mosaïque du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C<sup>982</sup>.

Deux inscriptions mentionnent Aphrodite Pandamos :

1. II<sup>e</sup> siècle av.<sup>983</sup>.

1 [Ἀφρ]οδίται Πανδάμοι  
[— —]α Τιμοκράτεος ὑπὲρ τᾶς [— —]  
[θυ]γατρὸς Ασπιβουσέχου(?) τρομ[— —]

2. I<sup>er</sup> siècle av. J.-C<sup>984</sup>.

1 Ἀφροδίται Παν-  
δάμοι Ἄριστὸ  
Ἀλεξάνδρου  
ὑπὲρ τε αὐτᾶς  
5 καὶ τέκνων εὐ-  
χάν.

---

<sup>978</sup> QUANTIN 2004, p. 175-196.

<sup>979</sup> JAUPAJ 2017.

<sup>980</sup> ANAMALI 1972, p. 94-95 ; C.A.A, p. 207, fig. 8 et 9.

<sup>981</sup> ANAMALI 1972, p. 90-91.

<sup>982</sup> Selon A. Baçe le temple ressemble beaucoup avec le temple d'Athéna Lindias à l'île de Rodos. Cf. BAÇE 1984, p. 32.

<sup>983</sup> *Albania Antica* I, 195, 16, fig. 120, corrigé par Pierre Cabanes dans *CIGIME* 3, n° 96; BERETI 2004, p. 591.

<sup>984</sup> *CIGIME* 3, n° 95 ; BERETI 2004, p. 589.

Une troisième datée au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., mentionne Aphrodite sans épiclèse<sup>985</sup> ; ces trois inscriptions montrent bien qu'Aphrodite est la principale déesse de la cité.

Concernant son emplacement *extra-muros*, sur une terrasse qui domine toute la vallée venant de la mer, et donc visible de très loin, le temple semble jouer un rôle de sentinelle sur ce côté du territoire. On peut remarquer que si on arrive par le côté opposé, aujourd'hui par le col de Sevaster, on trouvera le stade comme monument principal situé lui aussi hors les murs. Les études publiées n'ont pas examiné la fonction rituelle de ce temple. On pourrait dire qu'il s'agit d'un sanctuaire périurbain, mais si on réfléchit à l'urbanistique de la ville, avec des remparts qui ne défendent que le sommet de la cité, on doit imaginer un monument religieux qui ne servait pas uniquement la ville mais la communauté dans son ensemble, le *Koinon*. Comme le stade, le temple est accessible facilement par un large public et apparaît comme le lieu de rencontres inter communautaires. L'épiclèse de Pandamos, qui signifie qu'elle est vénérée par « l'État dans son ensemble »<sup>986</sup>, en fait bien non pas une divinité poliade comme dans une *polis* classique, mais une divinité protectrice de toutes les tribus réunies dans le *Koinon*.

Les fouilles ont récupéré également des figurines en bronze, la plupart votives représentant des femmes vêtues du chiton et datées depuis V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>987</sup>. Une inscription retrouvée par S. Anamali atteste aussi un culte de Zeus<sup>988</sup>. Les données numismatiques indiquent un culte d'Athéna, Zeus *Naios* et Dionè *Naia*, d'Artémis et des Dioscures<sup>989</sup>. On a aussi deux reliefs provenant de Ploçe qui attesteraient d'un culte aborigène représenté sous les traits de Pan entouré de Nymphes, culte diffusé sur les deux rives de l'Adriatique mais dont l'origine n'est pas claire, malgré l'hypothèse de S. Anamali qui lui donne une origine illyriennes<sup>990</sup>. Deux autres reliefs identiques ont été trouvés à Durrës et dans la région d'Elbasan. Le dossier mériterait d'être repris<sup>991</sup>.

### 2.3.2.6. Les sanctuaires de Chaonie (fig. 31)

---

<sup>985</sup> CIGIME 3, n° 97 ; BERETI 2004, p. 590-591, fig. 3.

<sup>986</sup> DRINI 2004, p. 586.

<sup>987</sup> BERETI 2004, p. 591.

<sup>988</sup> ANAMALI 1972, p.91 ; cf. CIGIME 3, n° 100.

<sup>989</sup> CEKA 1965, p. 121-131 ; GJONGECAJ 1978, p. 71-112.

<sup>990</sup> ANAMALI 1972, p. 94-97.

<sup>991</sup> François Quantin a déjà très bien traité ce sujet : QUANTIN 1999 ; QUANTIN 2008 ; QUANTIN 2011.



En contact frontalier avec les Amantins, la Chaonie occupe la côte ionienne depuis les Monts Acrocérauniens jusqu'à l'embouchure du Thyamis. À l'intérieur des terres son influence s'étend sur le bassin du Drinos avec la ville principale d'Antigonéia qui peut-être à un moment est devenue la capitale d'un *Koinon*<sup>992</sup>, puis sur le bassin de la Bistrica avec Phoinikè comme capitale du *Koinon* des Chaones qui a mis sous son autorité Bouthrôtos et les autres centres secondaire jusqu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. avant que le Molosse Pyrrhus n'étende son pouvoir sur toute l'Illyrie méridionale. Comme on pourra le voir dans les autres domaines, architecture, urbanisme etc., on voit se constituer une *koinè* religieuse illyro-épirote<sup>993</sup>.

La vie religieuse à *Phoinikè* est représentée par des monuments et des sculptures. Dans la zone centrale de la ville, où devrait se trouver l'agora de la période hellénistique, déjà largement fouillée par L. Ugolini en 1926-1927<sup>994</sup>, on a trouvé un petit temple *in antis*, d'ordre dorique, du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>995</sup>. La reconstruction hypothétique du monument comme temple dorique prostyle de 6 x 6,50 m, s'inspire du temple d'Aphrodite à Dodone<sup>996</sup>. Ugolini avait identifié ce monument comme un trésor construit au IV<sup>e</sup> siècle av. J. - C.<sup>997</sup>, offert à la ville par une autre cité<sup>998</sup>.

Les autres dieux vénérés à Phoinikè sont mentionnés par des inscriptions : c'est le cas de Poséidon et d'Asclépios mentionné dans les actes d'affranchissement comme à Bouthrôtos<sup>999</sup> ; beaucoup de fragments de sculpture font penser à Artémis<sup>1000</sup>. Dans la ville basse on a les restes d'un *naiskos* découvert aux abords de la nécropole, dont la fonction est probablement funéraire<sup>1001</sup>.

À *Dober*, les fouilles ont dégagé un monument quadrangulaire interprété comme un temple du fait de la découverte à proximité de deux torsos féminins et d'une tête féminine identifiée comme Déméter<sup>1002</sup>. Elles sont datées à l'époque hellénistique. L. Mercuri voit un torse de Déméter assise sur un trône et une Artémis à *chiton* et *himation*. Le style est

<sup>992</sup> CEKA 2011, p. 5-20.

<sup>993</sup> QUANTIN 2007, p. 175-196.

<sup>994</sup> UGOLINI 1932, p. 19-26.

<sup>995</sup> BUDINA 1986, p.118-120. ; DE MARIA 2004, p. 323-344.

<sup>996</sup> DE MARIA 2005, p. 809-810.

<sup>997</sup> N.G.L. Hammond proposait d'attribuer le *thesauros* à Athéna *Polias* mais les sources sont insuffisantes. Cf. HAMMOND 1967, p. 574 ; QUANTIN 2007, p. 175-196.

<sup>998</sup> *Phoinike I*, p. 23-26.

<sup>999</sup> *CIGIME* 3, n°8.

<sup>1000</sup> *Phoinike III*, p.187-194.

<sup>1001</sup> *Phoinike IV*, p. 92-98.

<sup>1002</sup> La tête de Déméter, est conservée au musée d'Ioannina.

comparable à celui du groupe cultuel réalisé par Damophon de Messene pour le sanctuaire de Lykosoura<sup>1003</sup>. Elles sont datées de la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Ce sanctuaire situé sur une colline au pied de la montagne Mile est un marqueur territorial de la *chora* de Phoinikè distante de 20 km<sup>1004</sup>. Il contrôle une plaine fertile, à proximité des chaînes de montagnes orientées nord-sud, où passait l'ancienne route venant de la Thesprotia et menant directement à Phoinikè. Il pourrait aussi s'agir d'un sanctuaire de frontière entre le territoire des Thesprôtes et des Chaônes, ou entre les villes de Bouthrôtos et de Phoinikè<sup>1005</sup>.

Les données épigraphiques et archéologiques ont fourni des indications importantes sur la vie religieuse à *Bouthrôtos* qui s'est développée pendant toute la période hellénistique et romaine autour du théâtre<sup>1006</sup>. On y trouve deux temples, l'un dédié à Asclépios et l'autre situé sur la partie supérieure du théâtre, presque en contact avec la *summa cavea*. Ce dernier est construit au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., sur plan prostyle de 10,80 x 6,48 m<sup>1007</sup>. On ignore à quelle divinité il était consacré. Il n'est pas déraisonnable de l'attribuer à Dionysos compte tenu de sa position.

Le sanctuaire d'Asclépios a été identifié par L. Ugolini pendant les fouilles de la zone de théâtre à la fin des années 30 du XX<sup>e</sup> siècle. Il s'agit d'un petit temple de 7 x 5 m partiellement caché sous les gradins et l'*analemma* occidental<sup>1008</sup>. D'après les fouilles, le *pronaos* était pavé de dalles de pierres. Il était construit avec le même type de maçonnerie romaine que le théâtre ; il était couvert d'une énorme voûte de 3,85 m de hauteur ; aujourd'hui fortement restauré, il pose des problèmes d'interprétations<sup>1009</sup>. Une inscription mentionnant le prêtre d'Asclépios ne laisse pas de doute sur la divinité honorée dans ce temple. Sur le côté nord du *naos*, une petite ouverture donnait accès à la source sacrée dont le revêtement en grosses pierres à peine dégrossies remonte à une époque antérieure. Quelque 340 objets en céramique, principalement des canthares, datant du milieu du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., ont été trouvés à l'intérieur de la source par Ugolini, et ont été mis en relation avec un temple

---

<sup>1003</sup> DE MARIA-MERCURI 2007, p. 151-152..

<sup>1004</sup> DE GIOGRIO-BOGDANI 2012, 193-194.

<sup>1005</sup> Sur les centres de la Chaonie cf. GIOGRIO-BOGDANI 2012 ; *Phoinike III*, p. 195-234.

<sup>1006</sup> *CIGIME* 2, p. 193.

<sup>1007</sup> CEKA 2008, p. 37-38.

<sup>1008</sup>

34-35; PANI 1988, p. 251-259.

<sup>1009</sup>

1988, p. 251-259.

C.A.A 2008, p. 78; CEKA 2002, p.

GILKES 2003, p. 75-106, et 177 ; PANI

prostyle plus ancien dont quelques éléments de fondation sont encore en place<sup>1010</sup>. Du point de vue topographique et architectural, ce sanctuaire présente des caractéristiques inhabituelles pour un temple d'Asclépios, dues au fait qu'il fallait adapter le bâtiment à son environnement architectural<sup>1011</sup>. En effet l'étroite relation avec le théâtre imposait des contraintes et donne l'impression d'un complexe unique à Asclépios<sup>1012</sup>. La *stoa* située au-dessus du théâtre fait aussi partie de ce complexe, car elle sert d'*abaton*<sup>1013</sup>. Les portiques utilisés comme *abaton* où les patients étaient guéris pendant leur sommeil, sont en effet présents dans tous les sanctuaires d'Asclépios. Fait aussi partie du complexe le bâtiment à péristyle qui devait servir à loger les prêtres et les administrateurs du sanctuaire<sup>1014</sup>. On a des bâtiments identiques à Epidaure et à Délos<sup>1015</sup>.

Les dépôts votifs, principalement des vases à boire, et d'autres données archéologiques et épigraphiques ont daté la première phase du sanctuaire à la fin du IV<sup>e</sup> ou au début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>1016</sup>.

Selon Strabon un *sanctuaire de Poséidon* se situait entre Onchesmos et Bouthrôtos, vraisemblablement sur la presqu'île de Ksamil<sup>1017</sup> :

« Μετὰ δὲ Ὀγγησιμον Ποσειδίων καὶ Βουθρωτὸν ἐπὶ τῷ στόματι τοῦ Πηλώδους καλουμένου λιμένος, ἰδρυμένον ἐν τόπῳ χερρονησίζοντι.

*Après Onchesmos on atteint le Poséidon et Bouthrôtos situés sur une sorte de presqu'île à l'embouchure du port appelé Pélodès*<sup>1018</sup>. »

Ce sanctuaire côtier extra-urbain a été recherché mais sans résultat par L. Ugolini au Cap Scala<sup>1019</sup>. Dans la presqu'île de Ksamil il y a d'autres endroits propices à la localisation de ce temple, en particulier la baie d'Alinura, tout près de Bouthrôtos, occupée dès l'époque archaïque<sup>1020</sup>. Pour l'instant tout est hypothétique. Ce qui est intéressant c'est le rôle de sanctuaire placé dans une zone névralgique sur le canal de Corfou, faisant le lien entre l'île et sa pérée<sup>1021</sup>.

<sup>1010</sup> MELFI 2007, p. 18.

<sup>1011</sup> GILKES 2003, p. 113-114.

<sup>1012</sup> MELFI 2007, p. 22-23.

<sup>1013</sup>

PANI 1988a, p. 23-37.

<sup>1014</sup> Ce bâtiment pourrait aussi servir à la préparation des acteurs pendant les représentations théâtrales.

<sup>1015</sup> UGOLINI 1937, p. 158 ; WILKES 2003, p. 164 ; MELFI 2007, p. 18-28.

<sup>1016</sup> MELFI 2007, p. 17-28.

<sup>1017</sup> Strabon VII, 7, 5.

<sup>1018</sup> Sur la traduction cf. QUANTIN 2004, p. 162.

<sup>1019</sup> *Albania antea I*, p. 151-152.

<sup>1020</sup> ÇONDI *et alii* 2016, p. 197-204.

<sup>1021</sup> Sur le rôle de Poséidon en Épire et en Illyrie méridionale cf. QUANTIN 2004, p. 153-178.

Des fouilles de la *grotte de Konispol*, près de la frontière grecque, provient un important lot de 23 figurines en terre cuite publié par Maria Grazia Amore<sup>1022</sup>. Les statuettes moulées appartiennent au type Tanagra ; l'une des deux protomés est coiffée d'un *polos*, et pourrait donc figurer une divinité féminine comme Héra, Déméter, Perséphone ou Cybèle. L'ensemble de ce matériel peut donc être daté entre la période classique et la haute époque hellénistique, mais la fréquentation cultuelle de la grotte est attestée dès l'époque préhistorique

### 2.3.2.7. Le sanctuaire côtier de Grammata (fig. 31)

C'est le seul sanctuaire maritime retrouvé sur le territoire albanais. Il est magnifiquement situé au pied des Monts Acrocérauniens, dans la petite baie de Grammata<sup>1023</sup>. Il est intéressant de noter qu'entre la baie de Grammata et celle de Torre dell'Orso, sur la côte opposée salentine, où se trouve également un sanctuaire indigène, on a la distance la plus courte du canal d'Otrante<sup>1024</sup>. Les inscriptions gravées à même la falaise mentionnent un culte aux Dioscures selon la formule *παρὰ τοῖς Διοσκόροις*, depuis le III<sup>e</sup> av. J.-C. ; des inscriptions contemporaines montrent que la baie a été continuellement utilisée par les marins avant leur traversée du canal d'Otrante.<sup>1025</sup> Le rôle des Dioscures est fortement lié à la protection de marins pendant leur voyage<sup>1026</sup>. Le sanctuaire a été visité par Patsch<sup>1027</sup>, mais le relevé complet des inscriptions a été réalisé en 2005 par la Mission épigraphique et archéologique française<sup>1028</sup>.

Lieu d'escale de marins de toutes nationalités, ce sanctuaire devait avoir un minimum de personnel local pour accueillir les hommes et gérer leur escale. C'est sans doute l'endroit où des Illyriens ont côtoyé le plus d'étrangers, mais la durée des escales était trop courte pour avoir un impact durable.

---

<sup>1022</sup> AMORE 2006, p. 107-117.

<sup>1023</sup> HAJDARI *et alii*, 2007, p. 353-394 ; CHIEKOVA 2008, p. 151-158.

<sup>1024</sup> LAMBOLEY 2000, 133-141.

<sup>1025</sup> *CIGIME* 3, p. 159-164.

<sup>1026</sup> *Hymne homérique XVI* (Aux Dioscures), 33-34 ; Euripide, *Hélène*, 1501-1511 et 1663-1665.

<sup>1027</sup> PATSCH 1904, 92,4 et 92,5. Cf. aussi PATSCH 1938, p. 439-443.

<sup>1028</sup> Première publication dans HAJDARI *et alii* 2007, puis *CIGIME* 3, n° 171-266.

### 2.3.3. Tableau synoptique des divinités grecques honorées en Illyrie méridionale et Épire (fig. 33)

À partir VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les tribus illyro-épirotes ont été largement en contact avec la culture grecque et toutes les représentations iconographiques, avec les mythes et légendes qui leur étaient rattachées, ont circulé parmi ces populations<sup>1029</sup>. Le développement des villes a également entraîné le développement de cultes poliades plus aptes à faire assimiler le panthéon olympien. Le tableau suivant, avec sa carte, montre en effet que toutes les divinités de ce panthéon sont présentes dans ces régions.

Noms des divinités	Épiclèses	Localisation	Référence
Athéna	1) Parthénos 2) Polias	Triport; Bouthrôtos 1) Byllis 2) Dodone, dédicace de la Chaonie	<i>CIGIME</i> 3, n° 142; <i>CIGIME</i> 2, n° 189bis 1) CEKA 1987, p. 80-84, n° 14-15 ; 2) <i>CIGIME</i> 3, n° 2
Apollon	1) Phoibos	Stade d'Amantia Apollonia 1) Apollonia ; Dimale ; Thronion.	<i>CIGIME</i> 3, n° 120 <i>CIGIME</i> 1.2, n° 315 et 320 1) <i>CIGIME</i> 1.2, n° 303, <i>CIGIME</i> 3, n°410 ; <i>CIGIME</i> 3, n°147.
Artémis	1) Agrota 2) Adrastea 3) Doteira 4) Limnatis 5) Proscopa 6) Sôtera 7) Elaphebolos 8) Ibéria	Apollonia Borovë (Kolona au sud'est de l'Albanie) ; Bouthrôtos ;  1) Apollonia 2) Apollonia 3) Apollonia 4) Apollonia 5) Apollonia 6) Apollonia 7) Apollonia 8) Onchesmos	<i>CIGIME</i> 1.2, n°12, 17; <i>CIGIME</i> 3, n°458; <i>CIGIME</i> 2, n°184 ;  1) <i>CIGIME</i> 1.2, n° 12-15. QUANTIN 2004b, p. 595-596 2) <i>CIGIME</i> 1.2, n° 10 ; QUANTIN 2004b, p. 600-603. 3) <i>CIGIME</i> 1.2, n°18 4) <i>CIGIME</i> 1.2, n° 16 ; QUANTIN 2004b, p. 596-600. 5) <i>CIGIME</i> 1.2, n° 176 ; QUANTIN 2004b, p. 603-604. 6) <i>CIGIME</i> 1.2, n°177-178 et 381 ; QUANTIN 2004b, p. 7) <i>CIGIME</i> 1.2, n° 393

<sup>1029</sup> Albanien 1988, p. 85-95.

			8) <i>CIGIME</i> 3, n° 80
Aphrodite	1) Pandemia	Phoinikè ; Byllis Apollonia 1) Amantia 2) Belsh	<i>CIGIME</i> 3, n°12 ; <i>CIGIME</i> 3, n°303. <i>CIGIME</i> 1.2, n°7. 1) BERETI 2004, p.588-594 ; <i>CIGIME</i> 3, n°95-96. 2) CEKA 1976a, fig. 19, p. 362.
Asclépios		Apollonia ;  Bouthrôtos ;  Byllis ; Dyrrhachion ; Pogradec-Memlisht, (près du lac d'Ohrid) ;	<i>CIGIME</i> 1.2, n° 5 et LAMBOLEY-DRINI 2014, p. 183-184, fig. 12, fig. 13 a et b. <i>CIGIME</i> 2, n° 1-4 ; 6-7 ; 14- 109 ; 166-167 ; 170-178 ; <i>CIGIME</i> 3, n°311 et 312 ; <i>CIGIME</i> 1.1, n° 2 ; <i>CIGIME</i> 3, n°456 et 457. ;
Dionysos		Byllis Apollonia	<i>CIGIME</i> 3, n° 306 DRINI 2004, p. 586.
Dioscures		Grammata  Tirana (Balldashk)	<i>CIGIME</i> 3, n°171-172; 181- 186; 196; 206; 234; 236-239; 245-246; 253;256; <i>CIGIME</i> 3, n° 434.
Zeus	Zeus de Dodone ou Naios 1) Sôter 2) Olympios 3) Magistos 4) Bouleus 5) Tropaios 6) <i>Cassios</i>	Amantia ; Apollonia ; Dodone ;  1) Bouthrôtos 2) Apollonia 3) Olymios (Mavrova) et Apollonia 4) Amantia 5) Byllis 6) Bouthrôtos	<i>CIGIME</i> 3, n° 100. <i>CIGIME</i> 1.2, n° 340 ; <i>CIGIME</i> 3, n°2, 164-165 et 485. 1) <i>CIGIME</i> 2, n° 110-151, et 168. 2) <i>CIGIME</i> 1.2, n° 9 ; 3) MANO-DAUTAJ 1984, p. 11- 112. <i>CIGIME</i> 1.2, n° 9 ; 4) <i>CIGIME</i> 3, n° 94 5) CEKA 1987, p.84, n° 22; <i>CIGIME</i> 3, n° 302. 6) <i>CIGIME</i> 2, n° 186.
Hadès		Apollonia	<i>CIGIME</i> 1.2, n° 228.
Hermès		Antigonea ; Apollonia ;	<i>CIGIME</i> 3, n° 64 et 65. <i>CIGIME</i> 1.2, n° 338.
Hygieia		Pogradec-Memlisht, (près du lac d'Ohrid) ; Bouthrôtos ;	<i>CIGIME</i> 3, n° 456.  <i>CIGIME</i> 2, n°170-172.
Gaia		Apollonia	<i>CIGIME</i> 1.2, n°1.
Moire		Apollonia Cakran  Dimale	<i>CIGIME</i> 1.2, n° 228. CEKA 1987, p.96, n°47 ; <i>CIGIME</i> 3, n° 401; DAUTAJ 1986, 131; <i>CIGIME</i> 3, n°410.

Tychè		Apollonia	<i>CIGIME</i> 1.2, n° 252.
Pan	Télétarque	Çuka e Ajtoit Bouthrôtos	SCHOFIELD 2005, p. 96-98. <i>CIGIME</i> 2, n° 182 ; QUANTIN 2005, p. 67-79.
Pasa		Bouthrôtos	<i>CIGIME II</i> , 2, n°183.
Poséïdon		Antigonea ; Antigonea (Zagori) Amantia Byllis Phoinikè ; Salari	<i>CIGIME</i> 3, n° 66 ; <i>CIGIME</i> 3, n° 68 ; <i>CIGIME</i> 3, n° 98 ; <i>CIGIME</i> 3, n° 304-305 ; <i>CIGIME</i> 3, n°8 ; <i>CIGIME</i> 3, n°99 ;
Eileithyia		Apollonia	<i>CIGIME</i> 1,2, n°173.
Héraclès		Antigonea ; Borsh ; Dyrrhachion	<i>CIGIME</i> 3, n°64. <i>CIGIME</i> 3, n°170. <i>CIGIME</i> 1.1, n°1.
Les Nymphes		Apollonia	Dion Cassius, XLI, 45, 1. <i>CIGIME</i> 1.2, n° 304 ; QUANTIN 2016, p. 135-152 ; VREKAJ 2011, p. 199-207.

#### 2.3.4. Bilan

L'archéologie des espaces religieux en Albanie a fait des progrès au cours des dernières années et permet donc d'avoir une meilleure vision des choses. Les cartes proposées dans ce travail auraient été difficilement réalisables il y a une vingtaine d'années. L'étude des temples sub ou péri urbains d'Epitamnos et d'Apollonia confirment un dispositif typiquement grec, mais bien adapté au monde colonial pour permettre les contacts avec les populations indigènes (**fig. 34**). Ce dispositif a été repris et adapté par les *Koina*, par exemple avec le temple d'Aphrodite à Amantia, car dans ce système le sanctuaire doit permettre la rencontre de toutes les communautés tribales réunies dans le *Koinon*.



Fig. 33 : les divinités honorées sur le territoire actuel de l'Albanie.





**Fig. 34 :** carte des sanctuaires extra-urbains.

Ce qui manque encore pour bien mesurer les transformations des mentalités religieuses locales au contact de la religion grecque, c'est une bonne connaissance de la religion

illyrienne à l'époque pré et proto urbaine. On connaît quelques noms de dieu, comme *Médaur*, dieu du combattant<sup>1030</sup>, ou *Redon*, dieu de la navigation<sup>1031</sup>, *Thana*, déesse liée à la terre et à l'élevage<sup>1032</sup>. Les divinités pastorales devaient aussi être importantes chez ces populations semi nomades pratiquant la transhumance. Certaines assimilations ont pu se faire facilement, par exemple Thana avec Artémis ou *Dionè*, les divinités pastorales avec Pan et les Nymphes représenté sur des reliefs à Ploçe, Durrës, la région d'Elbasan. Pan est aussi honoré sous l'épiclèse de Télétarque avec sa femme *Pasa* à Bouthrôtos<sup>1033</sup>.

Pour assurer leur réception et leur diffusion les mythes grecs ont dû s'adapter aux traditions locales ; l'exemple le plus clair est celui de Cadmos et d'Harmonie transformés en dieux serpents. Quand le dragon qui fait partie de l'imaginaire religieux illyrien - il est présent par exemple sur la boucle de ceinturon retrouvé dans une tombe hellénistique illyrienne de Selce e Poshtme- apparaît dans des légendes grecques circulant en aire corcyro-corinthienne, il est difficile de ne pas y voir une conséquence des contacts avec les populations de l'arrière-pays<sup>1034</sup>. On peut donc percevoir aussi des phénomènes de contre acculturation.

À l'inverse, la diffusion des divinités du panthéon olympien en territoire indigène est la marque d'un fort phénomène d'acculturation. Beaucoup de ces divinités sont présentes<sup>1035</sup>. Artémis est la déesse des marges qui se prête le plus aux contacts entre Grecs et indigènes ; ce n'est pas un hasard si elle est présente partout dans l'arrière-pays pour veiller sur la *chora* et assurer de bons rapports avec les indigènes voisins<sup>1036</sup>. Elle apparaît avec huit épiclèses différentes qui montrent une adaptation à la situation locale ; Par exemple, à côté de son frère Apollon elle est vénérée à Apollonia comme *Agrota*<sup>1037</sup>. Elle n'est mentionnée que trois fois sans épiclèse<sup>1038</sup>. Dans l'arrière-pays elle représente les relations entre la ville et son territoire, et entre la colonie et les indigènes.

Apollon, le frère d'Artémis est un dieu plus « aristocratique », et à dimension poliade comme bien sûr à Apollonia. Avec l'épiclèse de *Phoibos* il est le dieu envahissant le territoire de Thronion et de Dimale<sup>1039</sup>. C'est en son nom que les athlètes apolloniates vainqueurs aux concours des *Nymphaia* de leur ville sont honorés à Délos et qu'ils sont représentés au

---

<sup>1030</sup> DRINI 2004, p. 583.

<sup>1031</sup> BAÇE 1984, p. 30.

<sup>1032</sup> MAYER 1951, p. 235-243.

<sup>1033</sup> SCHOFIELD 2005, p. 96-98; QUANTIN 2005, p. 67-79.

<sup>1034</sup> BAÇE 1984, p. 5-32.

<sup>1035</sup> POLINSKAYA 2013.

<sup>1036</sup> QUANTIN 2004b, p. 607-608.

<sup>1037</sup> QUANTIN 2004b, p. 595-596.

<sup>1038</sup> *CIGIME* 2, n° 12, 17, 184.

<sup>1039</sup> DAUTAJ 1986, p. 102.

concours de Magnésie du Méandre d'Artémis Leukophryéné avec le prêtre d'Apollon<sup>1040</sup>. Il existe cependant un sanctuaire d'Apollon en pays illyrien connu d'Élien qui parle d'une fête annuelle en son honneur ; le lieu sacré était entouré par des serpents, les descendants du Python de Delphes<sup>1041</sup>. Ce sanctuaire n'a pas été localisé, mais par l'attribut du serpent on voit comment ce dieu très grec a pu être accepté par les indigènes qui vouaient un culte au serpent. Apollon est aussi honoré à Dodone côté de Zeus, Dionè et Thémis, ce qui pouvait lui donner une dimension plus « internationale »<sup>1042</sup>.

Le développement de l'État illyrien avec la création de royaume n'a pu que renforcer le culte du roi des dieux, patron de Dodone, Zeus. Comme Artémis, il est présent partout avec différentes épiclèses qui l'enracinent dans le contexte local. Il est *Aréios* à Passaron<sup>1043</sup>, *Cassios* à Bouthrôtos, *Sôter* à Bouthrôtos et Cassopé, *Bouleus* à Amantia et à Dodone, *Tropaios* et *Téleios* à Byllis<sup>1044</sup>, *Mégistos* à Olympé et *Olympios* à Apollonia et à Dodone<sup>1045</sup>. Ses épiclèses confirment sa puissante étatique et son rôle de protecteur des communautés politiques. Il est très souvent accompagné de son épouse Héra attestée par exemple à Byllis ; avec elle il a donné naissance à Aphrodite, la déesse protectrice du *Koinon* des Amantes sous l'épiclèse de *Pandemia* ; à Amantia des données archéologiques montrent que Héra est associée à Aphrodite *Ourania*<sup>1046</sup>.

Dionysos n'est attesté qu'à Byllis et à Apollonia, et ne semble pas avoir été bien adopté dans ces régions<sup>1047</sup>. Cela peut paraître étonnant quand on voit la présence d'un théâtre dans presque toutes les villes à partir du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. La raison est sans doute que ces théâtres jouaient plus le rôle de lieu de réunion politique que de lieu de représentations théâtrales.

Le dieu de la santé, Asclépios règne à Bouthrôtos où il préside aux affranchissements des esclaves. Souvent accompagné de sa fille *Hygieia*, il est le dieu du *Koinon*, figurant à côté de deux hautes autorités, le stratège du *konon* et le *prostatès* de la ville. Son culte est diffusé

---

<sup>1040</sup> CIGIME 2, n° 315.

<sup>1041</sup> Élien, *De Natura animalium*, XI, 2.

<sup>1042</sup> QUANTIN 1999, p. 78-79 ; HATZOPOULOS-MARI 2004, p. 505-513.

<sup>1043</sup> Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, V, 5.

<sup>1044</sup> N. Čeka lit *Tropaios* mais *Téleios* eest une version de P. Cabanes. Cf. SEG 38, n° 527 ; CEKA 1987, n° 4. CABANES 1987a, n° 639, p. 420.

<sup>1045</sup> QUANTIN 1999, p. 76-79 et DRINI 2004, p. 584 ; TZOUVARA-SOULI 2004, p. 515-547.

<sup>1046</sup> DRINI 2004, p. 586.

<sup>1047</sup> DRINI 2004, p. 586.

presque dans toutes les régions illyro-épirotes. À Apollonia a été retrouvée une version de son hymne gravé sur une lamelle de de plomb et daté de la fin du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C<sup>1048</sup>.

Poséidon, le dieu des mers, avait un sanctuaire à Dyrrhachion au nord, et un autre près de Bouthrôtos au sud, aux deux extrémités de la côte contrôlée par les colonies grecques, mais son culte, grâce à sa version fluviale, remonte par les vallées à l'intérieur des terres comme le montrent la stèle de Salarie, d'Amantia, et les dédicaces de Byllis et d'Antigonea<sup>1049</sup>. Dans une inscription il est accompagné de sa femme Amphitrite<sup>1050</sup>. Dieu de la mer, des fleuves et des séismes, la diffusion du culte de Poséidon en terres illyriennes montre l'ouverture de ces terres sur leur façade maritime.

Il faut dire enfin un mot du culte de Bès ou Silène représenté sous la forme d'un personnage masculin, nu, barbu et ventru et en position frontale exhibant ses organes génitaux. Il tient parfois un canthare de la main droite et une corne d'abondance de la main gauche. On a retrouvé ses statues à Amantia<sup>1051</sup>, Apollonia<sup>1052</sup>, et Dimale<sup>1053</sup>. Il est accompagné toujours d'un ou de plusieurs personnages féminins en *chiton* long et *himation* où l'on peut voir la représentation d'Isis, ce qui confirmerait l'ouverture de ces régions à la diffusion des cultes orientaux. Selon F. Quantin, le modèle iconographique serait emprunté à l'Italie du Sud, plus précisément dans le golfe de Tarente où la corne d'abondance trouverait son origine, comme d'ailleurs le culte de Pasa<sup>1054</sup>. Le Bès égyptien aurait pu s'assimiler à un Silène régional plus ancien.

---

<sup>1048</sup> LAMBOLEY-DRINI 2014, p. 183-184, fig. 12.

<sup>1049</sup> Sur le rôle de Poséidon dans ces régions cf. QUANTIN 2004, p. 153-178.

<sup>1050</sup> KOMATA 1989, p. 267-268, 1978, p. 363-369.

<sup>1051</sup> ANAMALI 1956, p. 17-19.

<sup>1052</sup> LAMBOLEY-DRINI 2014, p. 189-192, fig. 23.

<sup>1053</sup> DAUTAJ 1972, p. 140.

<sup>1054</sup> QUANTIN 2012, p. 123-153.



## 2.4. Les lieux domestiques et le problème des esclaves

La société illyro-épirote repose sur le système de l'esclavage comme toutes les sociétés antiques, car l'esclave constitue la principale force de travail<sup>1055</sup>. Son importance dans l'économie d'un pays peut varier selon les vicissitudes historiques<sup>1056</sup>. En Illyrie, il semble plus important à la fin de la République romaine qu'à la période archaïque<sup>1057</sup>. En dépit de fluctuations d'échelle, l'esclavage en tant qu'institution n'a jamais été absent de la Méditerranéenne antique<sup>1058</sup>. Malheureusement les études sur ce sujet en Albanie sont très pauvres, et cette catégorie de population intéresse rarement les auteurs antiques ; en épigraphie, on dispose heureusement de nombreux actes d'affranchissement. Dans les régions illyro-épirotes, la plus grande partie de la population est une paysannerie libre, mais des auteurs pensent qu'il y a aussi une population rurale dépendante<sup>1059</sup>. Avec le développement des villes, on a également l'essor d'une population urbaine qui n'était pas connue comme telle auparavant<sup>1060</sup>. Les sources ne nous donnent pas une description claire de cette population, mais étant donné que les villes étaient des centres économiques et administratifs, la population devait comprendre des artisans, des marchands, des commerçants, et des employés dans les différents services administratifs<sup>1061</sup>, ce qui suppose un accroissement de la main d'œuvre servile, tant privée que publique, et une mise au second plan de l'ancienne aristocratie tribale et des classes dépendantes<sup>1062</sup>.

### 2.4.1. Le témoignage des sources littéraires

Selon Théopompe, cité par Athénée, les *prospélati* des Ardiéens pouvaient être comparés avec les hilotes de Sparte. Rien ne prouve que ce fût une population étrangère ou une autre tribu illyrienne qui aurait réduite à l'état de dépendance. Le nombre donné par Athénée est sans doute exagéré, mais il atteste l'existence d'une classe sociale inférieure qui occupe une place importante dans le secteur économique et militaire<sup>1063</sup>. En effet on peut supposer que

---

<sup>1055</sup> La bibliographie albanaise sur le sujet est entièrement inspirée des œuvres de Marx et Engels.

<sup>1056</sup> KYRTATAS 2011, p. 103-111.

<sup>1057</sup> CABANES 2004a, p. 83-88, et MIHAILESCU-BIRLIBA 2006, p. 1-15.

<sup>1058</sup> FINLEY 1975, p. 78-95; FINLEY 1981, p. 116-132.

<sup>1059</sup> CEKA 1986d, p. 48-84.

<sup>1060</sup> CEKA 1985b, p. 119-161.

<sup>1061</sup> FINLEY 1975, p. 78-95 ; FINLEY 1976, p. 167-88; FINLEY 1981, p. 116-132; FINLEY 1981a, p. 133-149.

<sup>1062</sup> FINLEY 1975, p. 78-95 ; FINLEY 1981, p. 116-132. GOLDEN 2011, p. 134-152.

<sup>1063</sup> Athénée, X, 60, 443b : « Ἀρδιαῖοι δὲ, φησί, κέκτηνται προσπελατῶν ὡσπερ εἰλώτων τριάκοντα μυριάδας. Καθ' ἑκάστην δὲ ἡμέραν μεθύουσιν καὶ ποιοῦνται συνουσίας καὶ διάκεινται πρὸς ἔδωδην καὶ πόσιν ἀκρατέστερον. Διὸ καὶ Κελτοὶ πολεμοῦντες αὐτοῖς καὶ εἰδότες αὐτῶν τὴν ἀκρασίαν παρήγγειλαν ἅπασιν τοῖς στρατιώταις δεῖπνον ὡς λαμπρότατον παρασκευάσαντας κατὰ σκηνὴν ἐμβαλεῖν εἰς τὰ σιτία πῶαν τινὰ φαρμακώδη δυναμένην διακόπτειν τὰς κοιλίας καὶ διακαθαίρειν. Γενομένου δὲ τούτου οἱ μὲν αὐτῶν

cette catégorie sociale couvre la plus grande partie de la société qui ne possède pas de propriété et travaille au service des aristocraties foncières dans l'agriculture, l'élevage ou l'extraction des minerais. Ce sont eux aussi qui fournissent les troupes militaires en cas de conflit. En ce sens, ils ne sont pas tout à fait semblables aux hilotes<sup>1064</sup>. Ils peuvent fournir aussi le marché des esclaves<sup>1065</sup>. Les Dardaniens, population illyrienne au nord de l'actuelle Albanie, possèdent aussi des esclaves qui s'occupent des activités agricoles et partent à la guerre avec leurs maîtres<sup>1066</sup>. On a donc une situation très similaire à celle des Ardiéens, et on peut supposer qu'elle était la même chez la plupart des tribus illyro-épirotes. On a aussi le témoignage de Tite-Live qui à propos de la troisième guerre de Macédoine mentionne les Pénestes<sup>1067</sup>, peuple illyrien situé entre le lac d'Ohrid et Uscana<sup>1068</sup>. Toutefois, l'appellation de « Pénestes » ne permet pas de les considérer comme des dépendants à l'instar des Pénestes étrusques<sup>1069</sup> ou bien Thessaliens<sup>1070</sup>.

Dans l'espace domestique, ces dépendants doivent aussi jouer un rôle important au même titre que les femmes comme le suggère le sociologue O. Patterson<sup>1071</sup>. Grâce aux actes d'affranchissements retrouvés à Bouthrôtos, on sait que dans la société épirote la femme possède comme l'homme le droit sur les esclaves et qu'elle peut les affranchir si elle le souhaite<sup>1072</sup>. Si on est sûr, grâce à l'onomastique, de la présence d'esclaves illyriens au sein des colonies grecques, il est plus difficile de savoir s'il y avait des esclaves grecs au sein de la société illyro-épirote ; le hasard des guerres ne rend pas la chose impossible. Il est tout aussi difficile de savoir quelle est la nature des liens affectifs qui se développaient au sein des

---

καταληφθέντες ὑπὸ τῶν Κελτῶν ἀπώλοντο, οἱ δὲ καὶ εἰς τοὺς ποταμοὺς αὐτοὺς ἔρριψαν, ἀκράτορες τῶν γαστέρων γινόμενοι. *Les Ardiéens ont à leur service trois cent mille Prospélates, gens d'une condition analogue à celle des hilotes. Ils se rassemblent tous les jours par coteries, et boivent sans retenue. En général, ils sont intempérants sur le boire et le manger. Les Celtes, étant en guerre avec eux, et ayant appris leur dérèglement, firent savoir dans toutes les tentes que les soldats eussent à préparer le repas le plus splendide, mais qu'en même temps on mît dans les mets certaine plante capable de donner des tranchées, et de lâcher violemment le ventre. Ceci ayant été exécuté, les Ardiéens périrent, les uns devant les Celtes, dans les douleurs intestinales dont ils lurent pris ; les autres en se précipitant dans les rivières, ne pouvant plus tenir à leur cours de ventre.*

<sup>1064</sup> DUCAT 1994, p. 214.

<sup>1065</sup> DUCAT 1994, p. 214-215.

<sup>1066</sup> Athénée, VI, 103, 272d : Ἀγαθαρχίδης δ' ὁ Κνίδιος ἐν τῇ ὀγδόῃ καὶ τριακοστῇ τῶν Εὐρωπαϊκῶν Δαρδανεῖς φησι δούλους κεκτῆσθαι τὸν μὲν χιλίους, ... τὸν δὲ καὶ πλείους: τούτων δ' ἕκαστον ἐν μὲν εἰρήνῃ γεωργεῖν, ἐν πολέμῳ δὲ λοχίεσθαι ἡγεμόνα νέμοντας τὸν ἴδιον δεσπότην. *Agatharchides de Cnide, dans le 36<sup>ème</sup> livre de son Histoire de l'Europe déclare que les Dardaniens possédaient de si nombreux esclaves qu'un propriétaire en avait mille, et un autre même plus ; en temps de paix chacun d'eux travaillaient la terre, mais en temps de guerre ils étaient enrôlés dans les compagnies avec leur propre maître comme chef.*

<sup>1067</sup> Tite-Live, XLIII, 18-19 et 18, 7.

<sup>1068</sup> Tite-Live, XLIII, 18, 5.

<sup>1069</sup> HEURGON 1959, p. 713-723.

<sup>1070</sup>

DUCAT 1994, p. 68-70.

<sup>1071</sup> PATTERSON 1982, p. 20-87.

<sup>1072</sup> CABANES 1974, p. 105-209.

familles entre les maîtres et les esclaves, considérés proverbialement comme des «ennemis domestiques»<sup>1073</sup>. Quand bien même l'intimité des foyers et la quotidienneté des relations domestiques rendaient propices les contacts et les échanges, on n'en mesure pas les impacts culturels<sup>1074</sup>. Dans aucune société antique on n'a pu montrer que le personnel servile, considéré, comme une simple marchandise, avait eu le moindre impact sur le comportement ou l'évolution des mentalités des maîtres.

Dans les colonies grecques la majorité des esclaves appartenaient aux particuliers, dans le cadre de l'*oikos*, mais il existait aussi des esclaves publics. Aristote cite le cas d'Epidamnos qui semblait disposer d'une bonne réglementation pour ces ouvriers d'État<sup>1075</sup> :

« Φαίνεται δ' ἐκ τῆς νομοθεσίας κατασκευάζωντῆν πόλιν μικράν, εἴ γ' οἱ τεχνῖται πάντες δημόσιοι ἔσονται καὶ μὴ πλήρωμά τι παρέξονται τῆς πόλεως. Ἀλλ' εἴπερ δεῖ δημοσίους εἶναι τοὺς τὰ κοινὰ ἐργαζομένους, δεῖ ἰκαθάπερ ἐν Ἐπιδάμνῳ τεκαὶ ὡς Διόφαντός ποτε κατασκεύαζεν Ἀθήνησι τοῦτον ἔχειν τὸν τρόπον.

*La législation de Phaléas paraît au reste n'avoir en vue qu'un État peu étendu, puisque tous les artisans doivent y être la propriété de l'État, sans y former une classe accessoire de citoyens. Si les ouvriers chargés de tous les travaux collectifs à l'État, il faut que ce soit aux conditions établies pour ceux d'Épidamne, ou pour ceux d'Athènes par Diophante ».*

Il ne faudrait pas induire du texte d'Aristote que tous les ouvriers d'Epidamnos étaient des esclaves. Il indique simplement qu'il y avait à Epidamnos un nombre important d'ouvriers et d'artisans travaillant pour la communauté qui étaient employés par l'État, et que celui-ci avait mis en place une réglementation particulière pour cette catégorie de travailleurs.

#### 2.4.2. Les actes d'affranchissement

Les actes d'affranchissements en Illyrie méridionale et en Épire sont relativement nombreux<sup>1076</sup>. Rien que sur le site de Bouthrôtos en Chaonie, plus de 600 esclaves on fait l'objet d'un affranchissement, sous la protection d'Asklépios et Zeus Sôter<sup>1077</sup>. On a ici l'ensemble épigraphique le plus importante de ce genre dans toute l'Albanie, se référant à la communauté épirote des *Prasaiboi*, daté à partir du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Ces actes étaient gravés sur l'*analemma* de la *parodos* occidentale du théâtre et sur une tour abandonnée, appelée aujourd'hui la « tour aux inscriptions », située à proximité<sup>1078</sup>. On a au total 155 actes

---

<sup>1073</sup> HUNTER 1994, p. 163-165; BRAUND 2011, p. 112-133; THOMPSON 2011, p. 194-213.

<sup>1074</sup> HALKIN 1965.

<sup>1075</sup> Aristote, *Politique* II, 13, 1290b.

<sup>1076</sup> Les affranchis pendant l'époque romaine sont nombreux dans tout l'Illyrie y compris celle du nord. Cf. MIHAILESCU-BIRLIBA 2006, p. 1-15.

<sup>1077</sup> CABANES 1974, p. 105-209.

<sup>1078</sup> CIGIME 2. p. 63-65.



d'affranchissements, 99 actes viennent de la tour et 50 du théâtre, dont 37 de la *parados* et 13 du *diazoma*<sup>1079</sup>. Ces inscriptions sont une mine d'informations sur la vie politique et institutionnelle de la cité, et surtout sur le statut juridique des esclaves, ainsi que la vie religieuse locale aux III<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles av. J.-C.<sup>1080</sup>.

Les inscriptions les plus intéressantes sont celles provenant de groupes familiaux de propriétaires ou de particuliers, les *ateknoi*. Ce qui est remarquable et unique, non seulement en Épire mais dans le monde grec en général, c'est la présence des femmes dans les groupes de propriétaires qui ont la capacité juridique d'affranchir des esclaves<sup>1081</sup>. Ces femmes sont très clairement propriétaires de leurs esclaves et peuvent les affranchir sans recourir à un tuteur<sup>1082</sup>. Les propriétaires sans enfants, les *ateknoi*, constituent un groupe à part qui a livré un nombre important de décisions selon des règles particulières connues aussi à Dodone<sup>1083</sup>. La liberté de l'esclave affranchi ne dépend que du couple de propriétaires ou seulement d'un particulier isolé, à la condition qu'il n'ait pas d'héritier ayant droit sur l'esclave devant être affranchi<sup>1084</sup>. On a également des cas de copropriété avec des personnes qui ne sont pas liées par le sang et qui portent, eux et leur femme, des patronymes différents<sup>1085</sup>. Il s'agit vraisemblablement dans ce cas d'affranchir des esclaves travaillant dans une entreprise appartenant à des propriétaires associés qui ne sont pas de la même famille<sup>1086</sup>.

Une autre forme est la mention de l'*eudokésis* qui est un consentement demandé à la femme par son père, son mari ou son frère pour un affranchissement. On n'a que 21 inscriptions sur un total de 495 mentionnant cette pratique qui confirme le rôle des femmes dans la procédure. Selon certaines inscriptions (n° 18 ; 30 ; 50 ; 54 ; 56 ; 69-71 ; 77 ; 126), le consentement de la femme n'est qu'une substitution accordée à un membre de la famille désireux d'affranchir un esclave. Dans le cas d'une *eudokésis*, l'ancien patron renonce à tout droit sur l'esclave affranchi, ou alors il est précisé que l'affranchi reste au service de son ex-patron<sup>1087</sup>.

Les témoins sont toujours présents dans les actes pour garantir la décision prise devant le temple d'Asklépios ou de celui de Zeus Sôter. Ce sont tous des hommes et leur nombre varie

---

<sup>1079</sup> CIGIME 2. Actes d'affranchissements n° 14-169, de la *parados* n° 14-51, du *diazoma* n° 52-65 et de la Tour n° 66-165.

<sup>1080</sup>

DRINI 1993, p. 219

<sup>1081</sup> CABANES 1974, p. 105-209.

<sup>1082</sup> CIGIME 2, p. 255.

<sup>1083</sup> CABANES 1982, p. 197-213.

<sup>1084</sup> CIGIME 2, p. 257-259.

<sup>1085</sup> CABANES 1974, Inscription n° 1, p. 116-118. CIGIME 2, n° 14.

<sup>1086</sup> Sur la copropriété des esclaves cf. DRINI 1993, p. 219-224.

<sup>1087</sup> *Ibidem*, p. 259-261; HUNT 2011, p. 22-47.

de trois à dix, mais ce nombre ne dépend pas de l'importance de la décision, de la position sociale du propriétaire ou de la qualité de l'esclave affranchi.

Ces actes sont une source très précieuse pour connaître l'onomastique de cette région, car les propriétaires sont désignés par leur nom, leur patronyme et leur ethnique. Le nombre d'ethniques est important ; les plus fréquents sont les *Ἀπειρωτᾶν*<sup>1088</sup>, *Χάων*<sup>1089</sup>, *Βουθρώτιος*<sup>1090</sup>, *Πρασαιβοί*<sup>1091</sup>, mais il y a des ethniques qui représentent de toute petites communautés<sup>1092</sup>. Cela confirme une structure fédérale composée par des unités locales regroupées en tribus dans un système communautaire pyramidal à plusieurs niveaux<sup>1093</sup>.

Les inscriptions concernant les Prasaiboi permettent les observations suivantes<sup>1094</sup> :

- le nombre d'esclaves affranchis est assez grand pour un petit territoire et pour une période d'un siècle et demi, avec une répartition par sexe presque équilibrée. Les données onomastiques confirment que les noms des esclaves affranchis sont les mêmes que ceux de leurs propriétaires ou autres personnes libres ; on a souvent des noms de divinités comme Athénaios, Dionysia, Poseidonios etc. Dans deux cas l'esclave est désigné par son nom *Χρήσιμος* et un patronyme *Μένωνος*<sup>1095</sup>, et *Χρύσιππος* et son fils de *Χρυσογόνου*<sup>1096</sup>. Selon P. Cabanes, ce sont des *oikogeneis*, c'est-à-dire des esclaves nés dans la maison de leur maître et reconnus par lui<sup>1097</sup>.

- les modes d'affranchissement étaient civils ou religieux, avec le plus souvent une formule mixte du type « οἱ ἀφεωθέντες ἐλεύθεροι καὶ ἀνατεθέντες ἱεροὶ τῷ Ἀσκλαπιῶι »<sup>1098</sup>.

- la clause de *paramonè* est souvent utilisée (elle concerne plus de 50 esclaves affranchis) ; elle oblige l'affranchi(e) à demeurer auprès de son ancien maître et de le servir pour le reste de sa vie. Parfois la durée du service est réduite à cinq ans<sup>1099</sup>, dix ans<sup>1100</sup>, ou avec la formule « aussi longtemps que les maîtres ont besoin »<sup>1101</sup>.

---

<sup>1088</sup> *SEG* 48.683; *CIGIME* 2, n° 1-5.

<sup>1089</sup> *CIGIME* 2. p. 264.

<sup>1090</sup> *Ibidem*, n° 57 ; 68 ; 91 ; 93 ; 97 ; 100 ; 108 ; 113-116 ; 118 ; 126 ; 149 ; 180.

<sup>1091</sup> *SEG* 48.683 ; *SEG* 38.489 ; *SEG* 50.546 ; *SEG* 32.622 ; *SEG* 36.565 ; *SEG* 38.507 ; *SEG* 36.56 ; *SEG* 38.511 ; *CIGIME* 2, n° 1 ; 9 ; 56 ; 60 ; 92.

<sup>1092</sup> Ce qui frappe ici est la rareté des ethniques doubles.

<sup>1093</sup> P. Cabanes remarque que dans le cadre d'un grand *ethnos* on a plusieurs petites communautés comme par exemple les *Kyestoi* chez les *Molosses*, les *Messanéoi* chez les *Chaones*, et les *Opatoi* (ou *Opatai*) chez les *Thesprôtes*. *CIGIME* 2. p. 265.

<sup>1094</sup> DRINI 1993, p. 219-224.

<sup>1095</sup> *CIGIME* 2. p. 268, n° 91.

<sup>1096</sup> *Ibidem*, n° 156.

<sup>1097</sup> *Ibidem*, p. 268.

<sup>1098</sup> *Ibidem*, p. 269.

<sup>1099</sup> *Ibidem*, p. 270, n° 126, lignes 6-7.

<sup>1100</sup> *Ibidem*, p. 270, n° 104, lignes 10-13.

<sup>1101</sup> *Ibidem*, p. 270, n° 156, lignes 5-8.

- en opposition à la *paramonè*, la rupture de toute liaison de vassalité entre l'ancien esclave affranchi et son ex-maître est mentionnée dans seulement trois inscriptions avec la formule ἀπό τε τᾶς σήμερον ἀμέρας, ἴμεν ὅπαι κα θέλη (à partir du jour d'aujourd'hui qu'il aille ou il veut)<sup>1102</sup>.

À Phoinikè, on connaît deux actes d'affranchissements retrouvés lors des fouilles. L'un a été trouvé dans une tombe byzantine sur l'acropole par L. Ugolini, mais il est introuvable aujourd'hui<sup>1103</sup> ; il est daté vers 230 av. J.-C., grâce à la mention du stratège éponyme des Épirotes. Il fournit aussi des informations sur l'organisation politique de l'Épire républicain<sup>1104</sup>. Pierre Cabanes l'a repris et a relevé des similitudes avec les actes de Bouthrôros de la même période ; il s'agit d'une formule mixte civile et religieuse avec consécration à Poséidon<sup>1105</sup>. Le deuxième acte trouvé aussi par L. Ugolini et repris par P. Cabanes est daté comme l'autre vers le dernier tiers du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>1106</sup>. Il présente les mêmes similitudes que les inscriptions de Bouthrôros<sup>1107</sup>.

À Apollonia on a huit actes d'affranchissements datés du IV<sup>e</sup> au II siècles av. J.-C. Le plus ancien a été trouvé au nord du portique dans le centre monumental d'Apollonia ; il est daté au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., et est bien lisible<sup>1108</sup> :

Πρυτανεύον[τ]ος Φαλά-  
κρου, μηνὸς δευδέκατος {δωδεκάτου}  
ἀφῆκε Γλαυκίας Κλεοπ-  
άτραν, ἴμεν ὅπα λέν,  
ἐλευθέραν.

*Sous la prytanie de Phalakros, le douzième mois, Glaukias à affranchi Kléopatra avec le droit d'aller où elle veut.*

On peut noter que le propriétaire Glaukias porte un nom illyrien, alors que l'affranchie a un nom tout à fait grec. Les trois autres actes sont datables au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

1. Acte d'affranchissement gravé sur un bloc en remploi dans le narthex de l'église Sainte Marie d'Apollonia<sup>1109</sup>. C'est le premier acte de l'époque hellénistique trouvé à Apollonia, rédigé sur le mode civil sans mention de divinité.

---

<sup>1102</sup> CIGIME 2., n° 99 ; 10 ; 129.

<sup>1103</sup> UGOLINI 1932, p. 147-148, fig. 80.

<sup>1104</sup> CIGIME 3, n° 8.

<sup>1105</sup> CABANES 1976, p. 569-589.

<sup>1106</sup> À comparer avec les inscriptions n° 1-5 dans CIGIME 2.

<sup>1107</sup> CIGIME 3, n° 9.

<sup>1108</sup> CIGIME 2, n° 91.

Π[ρυταν]εύοντος .ΟΥΑ[— — — — — — — — μ]-  
 ηνός Ἀπελλαίου ἀφῆκ[ε ἐλεύθερον — — —]-  
 να Αἰσχίνας κα[ι] .ΣΙΜΑΝΕΙ[— — — — — — ]-  
 να ἄς κα Ἀ....ΡΑΣΙΑΝ[— — — — — — — — ].

On a ici la mention du mois d Ἀπελλαῖος, qui est connus à Dyrrhachion et à Dodone<sup>1110</sup>.

2. Acte retrouvé au nord du portique dans le centre monumental d'Apollonia<sup>1111</sup>.

[πρυτ]αν[εύον]τος  
 [— — — — — —, μηνός] Ψυδρ[έος],  
 [ἀφῆκε — — — — —] Φιλίσκος  
 [ἐλεύθ]ερον ἀφ' ἄς και {κα} ἀμέρας.

Ici on n'a aucune clause de *paramonè* ; l'affranchissement est à effet immédiat

3. Fragment d'un acte d'affranchissement, en remploi à l'angle nord du grand portique de l'Agora où il est toujours en place.

[πρυτανεύο]ντος  
 Ἑρμινάστο [υ ----- ]  
 ον ἐλεύθερον Μνα [- ----- ]  
 [- ----- ]

L'inscription est très lacunaire et n'apporte aucune information sinon le nom du prytane<sup>1112</sup>.

Les actes d'affranchissement datés au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., sont cinq au total. Dans une inscription, Teutéa, un nom illyrien, fille d'Épikados est affranchie par son maître Mélankos<sup>1113</sup>.

*Le Koinon de Bylliones* a fourni des actes d'affranchissement à partir de sa formation politique en *Koinon* à la fin du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Ils montrent l'existence d'une législation propre au *Koinon*. Cinq inscriptions sont identifiées comme actes d'affranchissements

<sup>1109</sup> CABANES 2004a, p. 83.

<sup>1110</sup> CIGIME 2, n° 21.

<sup>1111</sup> *Ibidem*, n° 387.

<sup>1112</sup> CIGIME 3, p. 331, n° 410. *Addenda* aux volumes précédents.

<sup>1113</sup> CIGIME 2, n° 29.

retrouvés entre le théâtre et au stade<sup>1114</sup>. Un sixième a été trouvé à Klos (Nikaia), centre illyrien situé juste à côté de Byllis, et suit la même réglementation<sup>1115</sup>. Ils sont tous civils et formulés selon la loi du la *Koinon*<sup>1116</sup>. Celle-ci prévoit que l’esclave affranchi, en échange de son affranchissement, doit faire des travaux publics dans le domaine de la construction ; en effet l’inscription de Klos précise que<sup>1117</sup> :

πρυτανεύοντος Βού-  
λου τοῦ Ἀλεξάνδρου, στρατα-  
γούντος Νικάνορος τοῦ Ν[ι]-  
κασίου, ἀφῆκε ἐλεύθερον  
Πρα[υλ]λας [Κλ]εοδώ-  
ρου Ἀετωνία Χρήσι-  
μον τὸν Αἰσχρίονος  
καὶ ἔθηκε Χρήσιμος  
τοὺς λίθους κατὰ  
τὸν νόμον.

« *Sous la prytanie de Boulos fils d’Alexandros, et la stratégie de Nikanôr fils de Nikasios, Prayllas fille de Kléodrôros Aétônia a affranchi Chrèsimos fils d’Aischriôn et Chrèsimos a placé les pierres conformément à la loi.* »

Le propriétaire de l’esclave est désigné par son nom, son patronyme et son ethnique. On a le cas d’un esclave exceptionnellement accompagné du nom de son père. On peut faire l’hypothèse qu’il s’agit d’un homme libre qui a perdu sa liberté et l’a regagnée à condition de participer à des travaux publics<sup>1118</sup>.

Si on fait le bilan, on peut s’étonner qu’une ville *magna et gravis* comme Apollonia ait livré aussi peu d’actes d’affranchissement. La situation est encore pire à Épidamnos-Dyrrhachion où jusqu’à présent on n’en a retrouvé aucun. La présence de la ville moderne recouvrant la cité antique fait qu’il n’y a pas de fouilles systématiques et le matériel épigraphique est encore sous terre. Si on les compare avec Bouthrôtos qui fait connaître des centaines d’actes et plus de 600 affranchis, on est dans une asymétrie totale. Sans doute la situation de Bouthrôtos est-elle exceptionnelle. En effet la zone du théâtre est particulièrement bien conservée et la présence du sanctuaire d’Asclépios et de Zeus Sôter confirme l’existence

<sup>1114</sup> CEKA 1987, p. 73-77, inscription 1, 5, 6 ; *CIGIME* 3, inscriptions n° 314-15 et 317-318.

<sup>1115</sup> CEKA 1987, p. 89-90, inscriptions 38; *CIGIME* 3, n° 385.

<sup>1116</sup> CEKA 1987a, p. 135-149.

<sup>1117</sup> *CIGIME* 3, n° 385, p. 244-245.

<sup>1118</sup> On a la même composition à Byllis dans deux inscriptions, cf. *CIGIME* 3, n° 314 et 315.

d'un sanctuaire régional qui est fréquenté non seulement par les habitants de la ville, mais aussi par tous les membres du *Koinon* des Prasaiboi. Il s'agit donc d'une zone publique très passante qui se prête à la publication de ces actes.

À Apollonia, la majorité des actes d'affranchissement retrouvés se situe sur le mur de terrassement bordant la grande voie sacrée partant du *pompeion* et arrivant à l'acropole, juste à l'entrée de l'agora, donc là aussi dans une zone publique fréquentée en particulier par les processions religieuses. Ce sont tous des affranchissements civils. Il est possible que les affranchissements avec consécration à une divinité, peut-être les plus nombreux, se faisait dans un sanctuaire qui n'a pas encore été identifié.

En conclusion, on peut affirmer que comme dans toutes les sociétés antiques, les esclaves constituent la principale force de la main-d'œuvre en Illyrie et en Épire. On peut les diviser en trois catégories : les esclaves publics, comme ceux qu'Aristote mentionne à propos d'Épidamnos, qui assurent des tâches collectives ; certains auteurs pensent que les esclaves affranchis à Byllis étaient des esclaves publics, mais il faut rester prudent car les inscriptions ne sont pas explicites sur ce point<sup>1119</sup>. La deuxième catégorie, la plus importante dans le contexte des *poleis* grecques, est représentée par les esclaves privés rattachés à l'*oikos*, que l'on voit dans les actes d'affranchissement d'Apollonia et de Bouthrôtos. La troisième catégorie, propre à certaines tribus illyriennes, est constituée de ruraux dépendants attachés à la terre mais constituant aussi les forces armées.

A partir du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., du fait du développement urbain et donc du nombre plus important d'esclaves dans les villes, on assiste dans les centres illyro-épirotes à une institutionnalisation de l'esclavage directement calqué sur le modèle des cités grecques. Il y a donc là une forte marque d'acculturation. Cependant, les caractéristiques propres des sociétés indigènes restent visibles dans ces actes d'affranchissement « à la grecque ». Parmi elles, la capacité juridique des femmes et leur rôle dans l'*eudokesis* est un trait tout à fait particulier. Il semble aussi que la copropriété d'esclaves soit plus pratiquée qu'ailleurs, ce qui peut s'expliquer dans une société tribale où les liens interfamiliaux sont plus forts que dans des sociétés où la famille reste la cellule de base.

---

<sup>1119</sup> CEKA 1987a, p. 135-149.



## 2.5. Bilan de la première partie : ruptures et continuité

Presque un siècle après l'installation des colonies grecques sur la côte illyro-épirote, à la fin du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. l'Illyrie méridionale et l'Épire sont entrés dans la voie d'un développement économique et social beaucoup plus rapide et observable qu'au cours des siècles précédents<sup>1120</sup>. Le facteur principal en est le processus d'urbanisation qui touche toutes les régions, avec une plus forte intensité peut-être sur les sites côtiers ; cette urbanisation a eu des conséquences sociales importantes car elle a contribué à fixer des populations de tradition semi nomades<sup>1121</sup>, et aussi des conséquences économiques car tout centre urbain doit organiser un marché pour satisfaire les besoins de sa population.

La culture illyrienne qui s'est développée tout au cours de l'Âge du fer présente des caractéristiques qui la distinguent des cultures des autres peuples voisins. C'était une culture fondée sur une société tribale dont les tribus étaient indépendantes les unes des autres, vivaient dans des bourgades avec un genre de vie semi nomade du fait de la pratique de la transhumance. L'absence d'écriture et de toute forme d'expression artistique fait qu'elle nous apparaît que comme une culture matérielle. À côté de ces caractéristiques communes, les particularités locales dues à un cadre géographique très compartimenté dès qu'on est à l'intérieur des terres, ne sont significatives<sup>1122</sup>. Dès l'établissement des colonies grecques sur les rives des mers Ionienne et Adriatique à la fin du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les plaines côtières et les vallées fluviales deviennent des zones de contact et des espaces d'échanges entre Grecs et indigènes, mais les premiers effets ne sont pas notables avant le milieu du VI<sup>e</sup> siècle<sup>1123</sup>.

La dynamique créée par ses échanges touche l'ensemble des relations entre tribus, mais également les échanges avec les pays voisins grâce aux voies de communications qui donnent à ces régions un débouché aussi bien sur le versant adriatique que sur le versant égéen, voir même avec les vallées danubiennes. La région du lac Ochrid est de ce point de vue un véritable carrefour au centre des Balkans. Ces relations s'observent clairement dans les différents produits de l'artisanat grec avec l'imitation locale de leurs modèles, les ornements de type italique ou celtique. D'autre part, les produits de l'artisanat illyriens, et notamment les armes, se retrouvent en Thrace, en Macédoine, en Italie et en Grèce et sont ainsi la preuve des

---

1120 CABANES 2001, p. 25-63.

1121 HAMMOND 1982b, p.261-287.

1122 HAMMOND 1994, p.422-443.

1123 CABANES 1989, p. 63-82.



relations commerciales mutuelles qui existaient entre les Illyriens et les autres pays voisins<sup>1124</sup>.

À partir de la deuxième moitié du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. on a le développement des centres urbains dont le ravitaillement implique une économie plus centralisée, mieux régulée, avec le développement de classes moyennes liées aux activités artisanales et commerciales<sup>1125</sup>. L'économie marchande se développe grâce à une économie désormais monétaire, d'abord avec les pièces en argent frappées à Apollonia et Dyrrhachion<sup>1126</sup>, puis avec des frappes en bronze pour les marchés locaux. Un bon exemple de cette transformation économique et sociale est l'apparition de nouvelles magistratures comme l'institution de *polètes* à Dyrrhachion<sup>1127</sup>. Les échanges se faisant désormais à une échelle qu'on pourrait qualifier d'internationale et avec des volumes plus importants qu'auparavant, on ne plus se satisfaire des pratiques du troc, et les institutions doivent fixer des règles<sup>1128</sup>. Cela peut donner l'impression d'une rupture par rapport à l'ancien système mais il faut rester prudent, car les pratiques anciennes peuvent continuer à être en usage parallèlement aux pratiques nouvelles.

L'intensification des échanges économiques a des répercussions dans d'autres domaines. Ainsi on observe la diffusion des cultes et des dieux vénérés par les Grecs, plus précisément par les colons, en particulier celui d'Artémis. Déesse des marges et de l'intégration, elle se prête particulièrement bien à la problématique des contacts entre Grecs et indigènes. Cette forme d'« impérialisme » colonial antique est très intéressante car elle montre que les échanges ne peuvent être réduits à une simple dimension économique et matérielle, mais nécessitent une sorte de légitimation religieuse, sans doute à cause des transformations sociales et des mentalités qu'ils induisent<sup>1129</sup>. L'organisation tribale peut se contenter de conventions collectives réduites, limitées aux familles qui vivent en autarcie sur un territoire en général réduit<sup>1130</sup>. Lorsque ces sociétés doivent s'ouvrir au monde extérieur et assumer des échanges à l'échelle méditerranéenne, leur culture autochtone ne permet pas une adaptation à ce changement, et c'est la culture grecque, déjà élargie aux dimensions des pourtours méditerranéens, qui leur fournit les outils d'adaptation à cette situation nouvelle<sup>1131</sup>.

---

<sup>1124</sup> HAMMOND 1982a, p. 619-656.

<sup>1125</sup> Sur la circulation des artisans, les modalités de production et de diffusion dans l'artisanat grec cf. BLONDE-MULLER 1998, p. 831-845 ; BLONDE-MULLER 2000, p. 291-308 ; FEYEL 2006.

<sup>1126</sup> NICOLET-PIERRE – GJONGECAJ 1995, p. 283-338 ; GJONGECAJ – PICARD 2005, p. 139-154.

<sup>1127</sup> *CIGIME* 2, p. 25-26.

<sup>1128</sup> MANO 1976a, p. 113-124.

<sup>1129</sup> MANO 1973a, p. 307-316.

<sup>1130</sup> CABANES 1989, p. 63-82.

<sup>1131</sup> CEKA 1993, p. 123-134.

Toutes ces transformations, qui ne semblent pas enregistrer de véritables ruptures, se sont faites progressivement et il est important d'avoir une approche sur le temps long, tout en repérant les principaux *stimuli* qui ont accéléré ces processus.

*La période précoloniale* est fort peu connue par manque de sources, tant littéraires qu'archéologiques. On l'appréhende à travers les légendes et les mythes transmis par les auteurs grecs et latins et qui parfois trouvent un écho dans les sources épigraphiques, numismatiques ou les données toponymiques<sup>1132</sup>. Ces légendes transmises oralement ont une continuité pendant tout l'Antiquité illyrienne et ont contribué à l'existence d'une conscience collective dans toute l'Illyrie méridionale et Épire tout au long des siècles. Les légendes liées à la guerre de Troie et aux *nostoi* servent de légitimation pour la création des royaumes et des *koina*<sup>1133</sup>. La présence en Épire du plus vieux sanctuaire oraculaire grec de Dodone, la localisation en Illyrie du tombeau de Cadmos et d'Harmonie, le choix de Néoptolème comme fondateur mythique du *Koinon* des Byliones, montrent la perméabilité des populations illyriennes à la réception et à la transmission des mythes grecs. L'arrivée de ses légendes est parfois tardive mais peut aussi remonter à l'époque homérique<sup>1134</sup>.

Si le phénomène de la colonisation en deux temps, comme il a pu être établi en Grande-Grèce avec par exemple l'*emporion* de Pithécuses précédant la fondation de Cumes, n'est pas encore prouvé pour les fondations de la côte ionio-adriatique, quelques indices laissent penser que des marchands grecs ont pu être présent sur la côte illyrienne dès le VIII<sup>e</sup> siècle. On a ainsi toute la tradition littéraire affirmant une présence eubéenne à Orikos et dans la région des Amantes. Pour l'instant les fouilles menées à Orikos par l'équipe albano-suisse n'ont pas pu confirmer archéologiquement cette présence de type emporique. Les fouilles menées à Apollonia montrent la présence de matériel corinthien du troisième quart du VII<sup>e</sup> siècle, donc antérieur à la fondation coloniale, et on trouve des productions illyriennes dans les premiers tumulus. Cela tendrait à prouver l'existence d'un établissement illyrien sur le site qui aurait établi des contacts commerciaux avec les Grecs avant leur installation coloniale. Toutefois, ce sont là des phénomènes très limités, et l'absence de céramique grecque du géométrique ancien et moyen à l'intérieur des terres donne plutôt l'image d'un monde illyro-épirote assez replié sur lui-même ; la diffusion de la céramique dite *matt painted* dans toutes ces régions comme l'a montré F. Prendi, montre plutôt des relations continentales avec la Macédoine plutôt qu'avec la Grèce Méditerranéenne.

---

<sup>1132</sup> CEKA 2014, p. 39-74.

<sup>1133</sup> CASTIGLIONI 2011b, p. 31-46.

<sup>1134</sup> CABANES 2001, p. 25-63.

La situation change sensiblement à partir du milieu du VI<sup>e</sup> siècle, et on peut voir là une des principales conséquences de la colonisation<sup>1135</sup>. Il faut noter qu'au moment de l'implantation des colonies, l'archéologie n'a pas pu observer de destructions de centres illyriens avec des mouvements de population trouvant refuge plus à l'intérieur des terres. L'argument *ex silentio* a ses limites, mais on a quand même l'impression d'une « colonisation pacifique ». Au nord, les Taulantins ont pu voir un avantage à l'implantation des Grecs qui pouvaient les aider à lutter contre la piraterie liburne ; dans la région d'Apollonia-Orikos et de la Pérée corcyréenne, les contacts pérennes avec les Eubéens avaient pu montrer l'avantage de relations commerciales suivies favorables à l'exportation des produits locaux (bitume, argent, bois, produits dérivés de l'élevage etc.). On notera cependant qu'au V<sup>e</sup> siècle, un conflit militaire oppose les Apolloniates aux Amantes de Tropion, dans un contexte typiquement colonial d'extension de la *chora* en territoire indigène ; l'exploitation des gisements de bitume devait en être le principal enjeu.

Comme on l'a vu avec le matériel des tumulus de cette période, par exemple à Trebenishte dans la région du lac Ohrid, mais aussi dans les vallées du Drinos, du Mat, et dans le bassin de Korça, entre le début du VI<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., la différenciation sociale avec l'émergence affichée d'une élite s'affirme au sein de la société illyrienne, jusque dans l'Illyrie centrale et du nord<sup>1136</sup>. Dans ces tombes collectives on trouve un inventaire de mobilier très différencié reflétant les différentes classes sociales<sup>1137</sup> : des objets de luxe en or, argent ou bronze, des riches panoplies, mais aussi de simples vases ou objets de production locale<sup>1138</sup>.

Cette évolution socio-économique touche aussi bien les sites côtiers que ceux de l'intérieur des terres. L'apparition de ces peuples chez les premiers historiens grecs est certes liée aux grands événements historiques de la période, comme les guerres médiques ou la guerre du Péloponnèse, mais cela prouve que ces tribus ont acquis assez de puissance et sont assez structurées pour rejoindre des alliances, fournir des troupes et apparaître ainsi sur la scène internationale. Qu'il s'agisse des alliances pour lutter contre Xerxès, des alliances entre l'aristocratie d'Epidamnos avec les Taulantins, de la proxénie du roi Grabos à Athènes, on voit émerger certaines tribus et se généraliser le principe du *koinon*<sup>1139</sup>. Là encore il ne s'agit

---

1135 ŠAŠEL KOS 2002, p. 101-120.

1136 CEKA 1983a, p. 176-192.

1137 CABANES 1988, p. 183-233.

1138 MANO 1983, p. 227-238.

1139 HATZOPOULOS 1987, p.85.

pas d'une rupture, qui aurait été visible par exemple avec l'apparition du système de la *polis* dans le monde indigène, l'abandon des rites tumulaires, l'apparition de cultes iconiques, ou la pratique de l'écriture, mais d'une réponse adaptée aux exigences d'une vie qui s'inscrit désormais dans un cadre plus international<sup>1140</sup>.

Le renforcement du pouvoir politique des chefs de tribus, dont certains noms sont conservés dans la tradition historiographique gréco-romaine, et le développement des classes moyennes grâce aux activités mercantiles, sont sans doute les principales conséquences du phénomène d'urbanisation, de l'usage de la monnaie et de l'utilisation du grec comme langue diplomatique et administrative<sup>1141</sup>. Ces trois éléments sont directement empruntés aux pratiques grecques, et constituent donc sinon une rupture du moins une nouveauté.

Le cas de la ville de Byllis est intéressant, car elle se développe comme chef-lieu du *Koinon* des Bylliones et on la voit consulter l'oracle de Dodone pour demander à quel dieu ils doivent confier la protection non seulement de la ville, mais aussi de tout le *Koinon*<sup>1142</sup>. On n'a malheureusement pas la réponse de l'oracle qui aurait permis de vérifier si le dieu conseillé était grec ou illyrien... Cet usage de la consultation oraculaire semble se répéter dans toute la région<sup>1143</sup>.

Une autre nouveauté est l'institutionnalisation de l'esclavage selon les règles grecques ; les sources anciennes attestent l'existence d'esclaves dans les sociétés illyriennes sans qu'on en connaisse l'origine - vraisemblablement les prisonniers de guerre – mais à partir du III<sup>e</sup> siècle on a des inscriptions montrant des actes d'affranchissement identiques, dans la formulation, à ceux des cités grecques<sup>1144</sup>.

Cette nouvelle situation prend de l'ampleur et atteint son apogée avec le règne de Pyrrhus dont les effets sont beaucoup plus immédiats que ceux de la colonisation. Lorsque les Romains arrivent en Illyrie et en Épire, ils trouvent une région culturellement homogène, que l'on peut appeler *koinè* illyro-épirote car il serait excessif de parler d'hellénisation<sup>1145</sup>. Cette période est en parfaite continuité avec les évolutions précédentes mais a bénéficié de la

---

<sup>1140</sup> ISLAMI 1976, p. 71-87.

<sup>1141</sup> CABANES 2010, p. 117-140. L'accroissement démographique reconnu par les différents auteurs pour la période hellénistique pourrait aussi être une des raisons de l'urbanisation du pays, la ville offrant une capacité d'accueil plus grande, et permettant aussi une meilleure sédentarisation des habitants.

<sup>1142</sup> *CIGIME* 3, n°365.

<sup>1143</sup> CEKA 1987a, p. 135-149.

<sup>1144</sup> CABANES 1988, 183-233.

<sup>1145</sup> CABANES 1999, p. 373-382.

centralisation du pouvoir éacide et de ses ressources<sup>1146</sup>. C'est l'époque des royaumes illyriens de Glaukias, puis de Monounios, Mytilos, Teuta et Gentios, largement ouverts aux influences grecques mais aussi macédoniennes. Les paysages urbains se densifient dans toutes les régions et particulièrement en Épire avec Phoinikè et d'Antigonéia<sup>1147</sup>. Les conséquences observables sont les suivantes :

1. D'abord l'intensification des échanges entre les villes et les campagnes. Les villes accueillent les surplus de populations rurales mais sans rompre les relations villages-ville. Les campagnes assurent le ravitaillement indispensable pour les centres urbains, en nourriture mais aussi en matières premières comme l'argile ou les minerais<sup>1148</sup>. Ces matières sont transformées dans les ateliers urbains qui peuvent ainsi employer une main d'œuvre diversifiée. L'exploitation plus intensive des territoires fertiles se vérifie au développement des fermes dans les plaines fertiles comme par exemple la *villa* de Malathrea Metoqi, Çuka et Dobra en Chaonie<sup>1149</sup> ou dans les petites vallées non loin des grandes villes côtières<sup>1150</sup>. L'apparition des fermes est quelque chose de nouveau qui n'a pas encore été observé avant le III<sup>e</sup> av. J.-C.

2. L'utilisation de la monnaie et de la langue grecque couvre l'ensemble des territoires et ne se limitent plus aux sites côtiers. C'est la conséquence directe de l'extension du royaume de Pyrrhus et d'une centralisation du pouvoir pour en assurer l'unité. Les types monétaires sont directement inspirés du panthéon grec, et des dieux et héros vénérés dans le monde grec trouvent droit de cité<sup>1151</sup>. Bylis choisit Néoptolème comme fondateur mythique, Zeus-serpent, ou une nymphe dansant autour d'un feu sacré<sup>1152</sup> ; à Amantia on a les têtes de Zeus et de Dioné, le buste d'Artémis et sa torche, les Dioscures etc<sup>1153</sup>. Le culte du serpent-dragon est donné comme un élément important de la religion illyrienne ; le thème de la nymphe dansant autour du feu sacré renvoie à la réalité du *Nymphaeum* en territoire attintane. On voit donc une persistance du substrat illyrien, mais le nouvel « habillage » est indiscutablement grec. Quant au culte de Néoptolème, des divinités de Dodone ou des Dioscures, on peut y voir facilement une marque de la propagande royale éacide.

---

<sup>1146</sup> CEKA 1993, p. 123-133.

<sup>1147</sup> CHAMOIX 1989, p. 83-88.

<sup>1148</sup> GJONGEÇAJ 1986a, p. 50-52.

<sup>1149</sup> GIOGRIO-BOGDANI 2012, p. 10-11.

<sup>1150</sup> Certaines sont identifiées comme *villae* romaines dans l'arrière-pays d'Apollonia comme celle de la vallée de Gjanica, mais la céramique retrouvée sur le site confirme une occupation intérieure à l'arrivée des romains. Cf. MUÇAJ 1978, p. 331-337.

<sup>1151</sup> GAROUFALIAS 1979, p. 26.

<sup>1152</sup> CEKA 1972, p. 131-139.

<sup>1153</sup> ANAMALI 1972, p. 67-148.

3. L'imprégnation de la culture grecque est donc un phénomène caractéristique de cette période. L'édification des monuments typiques grecs, comme les théâtres les stades, les gymnases et palestres est de règle dans tous les centres urbains d'Illyrie méridionale et d'Épire. Il est évident que la consolidation de cette *koinè* culturelle illyro-épirote est indissociable du projet politique de la Grande Épire qu'avait Pyrrhus, premier représentant de la lutte des Grecs contre l'avancée des Romains<sup>1154</sup>. L'intégration des tribus illyriennes et épirotes dans les compétitions panhelléniques est une réalité à partir de la deuxième moitié du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. comme le montre la grande liste des théorodokes de Delphes. La mise en place des concours stéphanites à Dodone à l'initiative de Pyrrhus a sans doute facilité et accéléré cette intégration qui reste la marque la plus évidente de l'adoption des coutumes grecques<sup>1155</sup>. L'extinction de la dynastie éacide fait que le flambeau de cette lutte est repris par les rois Macédoniens après la fin de la Ligue épirote en 170 lorsque les Molosses rejoignent Persée alors que les Chaones et les Thesprôtes préfèrent l'alliance avec Rome.

Quoi qu'il en soit, la fin du royaume de Pyrrhus pris en tenaille entre les Étoliens au Sud et les Illyriens au nord ne s'accompagne pas d'une disparition ni même d'un amoindrissement de cette *koinè* culturelle illyro-épirote. Débarrassées du joug du roi, les tribus illyro-épirotes multiplient des petits États indépendants (*Koinon* des Bylliones, des Amantes, des Chaones etc.), où chacun crée des institutions solides avec son propre système monétaire, ses cultes, ses magistrats et des droit civiques également partagés entre tous les membres du *Koinon*<sup>1156</sup>. À part ces changements étatiques et politiques, il semble que les éléments principaux de la culture grecque adaptés au modèle confédéral et pluriethnique caractéristique des populations illyro-épirotes, restent le ciment sociologique et anthropologique qui affronte le nouvel ordre géopolitique de la deuxième moitié du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C et ce jusqu'à la romanisation de ces régions. Paradoxalement, la période glorieuse des villes et de la société illyro-épirotes des III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., devient à son tour le substrat de la culture provinciale illyrienne pendant l'époque romaine<sup>1157</sup>.

Il convient maintenant de reprendre et d'étudier en détail ces observations dans chaque secteur de la société ces observations pour mieux apprécier, dans la troisième partie de ce travail, les transformations que ces facteurs d'acculturation ont pu engendrer.

---

<sup>1154</sup> ŠASEL KOS 2002, p. 101-120.

<sup>1155</sup> PLASSART 1921, col IV, p. 21-26 ; DAUX 1949, p.1-30 ; DAUX 1965, p. 658-664 ; DAUX 1967, p. 292-297.

<sup>1156</sup> CABANES 1999, p. 373-382.

<sup>1157</sup> SHPUZA 2013, p. 133-143.



**TROISIEME PARTIE**

**Les transformations observées**





### 3.1. La langue et l'onomastique

#### 3.1.1. Problèmes généraux

La langue illyrienne fait partie, comme le grec, du groupe des langues indo-européennes ; elle est parlée dans l'Antiquité dans la partie occidentale des Balkans par des groupes identifiés comme Illyriens<sup>1158</sup>. Il est difficile de clarifier sa place dans la famille des langues indo-européennes ; il semblerait qu'elle soit unique et qu'on ne puisse la rattacher à aucun autre rameau<sup>1159</sup>. Du fait que cette langue n'a jamais été écrite, on ne dispose d'aucun texte en langue illyrienne<sup>1160</sup>. Le linguiste allemand Hans Krahe cherche dans la langue albanaise un substrat illyrienne, mais même si cette hypothèse est exacte, cela n'améliorera pas notre connaissance de l'illyrien<sup>1161</sup>.

En fait, il ne reste de la langue illyrienne que des noms de personnes, de dieux, de tribus, des toponymes et autres noms géographiques<sup>1162</sup>. L'existence de la langue illyrienne comme une langue parlée est reconnue par les auteurs anciens<sup>1163</sup>. Selon Polybe, historien grec du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., le roi Genthios dans une rencontre diplomatique avec les délégués macédoniens échangeaient par l'intermédiaire d'un interprète macédonien qui connaissait la langue illyrienne ; donc cela prouve que cette langue était pratiquée comme langue officielle au sein de l'État illyrien<sup>1164</sup>. Γένθιος est le nom illyrien le plus connu par les sources littéraires et confirmé aussi dans plusieurs inscriptions : deux noms masculins à Apollonia<sup>1165</sup> et le féminin Γένθεις<sup>1166</sup>. Outre les noms cités par les auteurs anciens et ceux apparaissant dans les inscriptions grecques et romaines, on a aussi des noms illyriens sur les légendes monétaires<sup>1167</sup>.

Les sources épigraphiques retrouvées sur le territoire de l'Albanie sont distribuées inégalement<sup>1168</sup>. La partie occidentale côtière où sont implantées les colonies grecques a fourni bien évidemment le plus grand nombre d'inscriptions, surtout Épidamnos-Dyrrhachion,

---

<sup>1158</sup> WOODARD 2008, p. 7-8.

<sup>1159</sup> DEMIRAJ 1998, p. 480-501.

<sup>1160</sup> WILKES 1995, p. 67-64.

<sup>1161</sup> Cette hypothèse de rapprochement entre l'albanais et l'illyrien a été faite depuis début du XVIII<sup>e</sup> siècle par Gottfried Wilhelm von Leibniz. Cf. SERGENT 1995, p. 95.

<sup>1162</sup> *CIGIME* 1.1, 1.2, 2, 3.

<sup>1163</sup> *GILLG* 1993.

<sup>1164</sup> Polybe XXVIII, 8. Cf. aussi Tite-Live, XLIII, 20, 2, et XLIV, 30, 6.

<sup>1165</sup> *CIGIME* 1.2, n° 191 et 212.

<sup>1166</sup> *CIGIME* 1.2, n° 189.

<sup>1167</sup> *H.P.SH* 2002, p. 32-35.

<sup>1168</sup> MASSON 1968, p. 233-239.

Apollonia, Bouthrôtos et leurs arrières pays (**fig. 35**)<sup>1169</sup>. La partie au sud de l'Aôos est aussi plus riche que le reste du pays. Il y a deux façons d'appréhender les effets linguistiques des échanges entre Grecs et illyriens ; l'un est d'observer la diffusion des inscriptions grecques dans l'arrière-pays indigène, et l'autre de faire des études statistiques sur les occurrences de noms illyriens. En effet, les inscriptions en langue grecque sont les seules informations disponibles jusqu'à l'époque romaine. Les inscriptions funéraires dominent dans les villes coloniales mais sont en nombre très faible dans l'arrière-pays<sup>1170</sup>. Les inscriptions officielles se rencontrent partout dans les territoires, le grec devenant la langue diplomatique et administrative des royaumes et des *koina* à partir de la fin du IV<sup>e</sup> siècle. C'est dans ces inscriptions que l'onomastique illyrienne est naturellement la plus riche. On a aussi des noms provenant de timbres sur les briques, les tuiles ou les lampes à huiles produites dans la région. La langue grecque sert ici de passeport commercial. Enfin les monnaies nous font connaître des monétaires locaux<sup>1171</sup>.

Pour identifier les noms illyriens, on procède généralement par élimination ; lorsqu'on n'a pas trouvé une autre origine linguistique, alors on admet qu'il est illyrien et qu'il s'agit d'un autochtone. Cette méthode a bien sûr ses limites, mais c'est la seule raisonnable en l'absence de textes en langue illyrienne. Un autre problème méthodologique est que le nom ne garantit pas l'appartenance ethnique. Paradoxalement, un signe d'acculturation, qu'on appellerait aujourd'hui une mode, est précisément de donner un nom étranger à un membre de la famille. Par exemple au lendemain de la guerre du Kosovo, des familles ont appelé leurs enfants Bill ou Hilara en hommage au Président américain Clinton et son épouse qui avait fait intervenir l'OTAN. Les chercheurs du futur devront se garder de voir dans cette apparition soudaine de prénoms clairement étrangers une immigration d'Américains ! De la même façon, il faut se garder aussi de mélanger l'origine ethnique avec l'étymologie du nom. L'équivalence entre le nom et l'ethnie n'est garantie que lorsque des sources littéraires le confirment, ce qui n'arrive que pour seulement quelques noms<sup>1172</sup>. Pour prendre encore un exemple actuel, en Albanie aujurd'hui le nom ne représente absolument pas l'origine ethnique de celui qui le porte mais dépend des périodes d'occupation politique (l'empire ottoman notamment), et des influences religieuses (par exemple influence catholique dans le

<sup>1169</sup> CIGIME 1.1. (Dyrrhachion) ; CIGIME 1.2. (Apollonia), 1 CIGIME 2 (Bouthrôtoos) ; CIGIME 3 (les autres sites d'Albanie) La carte (fig. 35) recense le total des inscriptions retrouvées sur le territoire albanais, mais la très grande majorité d'entre elles datent de l'époque hellénistique puis romaine. À l'époque archaïque et classique seules Epidamnos et Apollonia apparaîtraient sur la carte.

<sup>1170</sup> FRASER 1993, p. 29-33.

<sup>1171</sup> ANAMALI 1993, p. 113-114.

<sup>1172</sup> MANSAKU 1993, p. 90.



Fig. 35 : les inscriptions grecques sur le territoire albanais (situation à l'époque hellénistique).

pays des Mirdites au nord, ou l'influence orthodoxe dans le sud). En même temps choisir un prénom d'origine illyrienne pour un enfant est indiscutablement le signe d'une revendication identitaire.

Sur la base des études faites par les spécialistes, on peut considérer comme illyriens les noms suivants mentionnés dans les inscriptions :

- noms masculins : Αντις<sup>1173</sup>, Βερσαντος<sup>1174</sup>, Βουκίην<sup>1175</sup>, Βάτων<sup>1176</sup>, Δαζ(ι)οσ<sup>1177</sup>, Επικαδος<sup>1178</sup>, Γένθιος<sup>1179</sup>, Μονουνιος<sup>1180</sup>, Πλατωρ<sup>1181</sup>, Πύλλοσ, Σκενετα<sup>1182</sup>, Σκερδύλαιδασ<sup>1183</sup> etc.

- noms féminins : Ανδενα, Αμμαλα<sup>1184</sup>, Βατουνα<sup>1185</sup>, Κορετα<sup>1186</sup>, Μαλλικα<sup>1187</sup>, Τευτα ou Τευταια<sup>1188</sup>

On peut ajouter des noms de dieux comme *Rhedon* et *Medaurus* qui se sont mentionnés qu'en langue latine à l'époque romaine<sup>1189</sup>.

Le nom le plus ancien mentionné par des sources littéraires et des inscriptions attiques est le roi illyrien Γράβος connu de Thucydide<sup>1190</sup> et présent dans un décret athénien daté de la deuxième moitié du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C<sup>1191</sup>. Pour la partie septentrionale de l'Illyrie, Hérodote

---

<sup>1173</sup> Selon O. Masson ce nom serait plutôt d'origine grecque : Cf. MASSON 1987, p. 116.

<sup>1174</sup> CIGIME 2. I, 1, n° 184.

<sup>1175</sup> CIGIME 2. I, 1, n° 533.

<sup>1176</sup> Présent dans la région de l'Illyrie septentrionale comme dans l'Illyrie méridionale. Il se trouve aussi sous la forme Βατούνα Έπικτήσιος à Dyrrhachion. Cf. CIGIME 2. I, 1, n° 138.

<sup>1177</sup> CIGIME 2. I, 1, n° 30, n° 84, n° 146, n° 153, n° 161-165, n° 203, n° 246 ; CIGIME III, n° 8, n° 479, n° 480 et 481.

<sup>1178</sup> Bien attesté à Apollonia, cf. CIGIME II, 1.2, n° 204 ; à Épidamne-Dyrrhachion, cf. CIGIME 2. I, 1, n° 184-187 ; à Dimale mentionné par le décret des proxènes d'Oropos, cf. CIGIME III, n° 422, et aussi dans la région entre l'Illyrie et la Macédoine : cf. ISLAMI 1972a, p. 16 ; IG X, 2, 2 324 ; IG X, 2, 2 325, I ; IG X, 2, 2 367.

<sup>1179</sup> ISLAMI 1972a, p. 16 ; CIGIME 2. I, 1, n° 153-154, n° 157, n° 337, n° 518, n° 519 ; SEG 33:487.

<sup>1180</sup> IG X, 2 2 352 ; IG II<sup>2</sup>127 ; CIGIME II, 1.2, n° 124.

<sup>1181</sup> CIGIME 2. I, 1, n° 353-356 ; le nom Πλατωρ connus comme illyriens est identifié par L. Robert est indigène mais de l'Asie Mineure. ROBERT 1963, p. 414 ; CIGIME III, n° 422, n° 445, n° 453, n° 478.

<sup>1182</sup> Σκενετα Τόρου, Τριτὸ Ἰλλυρία. Cf. IG IX, 2. ; MASSON 1987, p. 117.

<sup>1183</sup> Polybe, IV 16, 6-10 ; 29, 5-7. Tite-Live, XXVI, 24, 9 ; 25, 1-3 ; XXVII, 32, 9 et 33, 1-3.

<sup>1184</sup> MASSON 1987, p. 117.

<sup>1185</sup> CIGIME 2. I, 1, n° 138.

<sup>1186</sup> CIGIME 2. I, 1, n° 276.

<sup>1187</sup> CIGIME 2. I, 1, n° 298.

<sup>1188</sup> CIGIME 2. I, 1, n° 407-412.

<sup>1189</sup> MASSON 1987, p. 117.

<sup>1190</sup> Thucydide, IV, 124, 4-125, 1-2.

<sup>1191</sup> IG I<sup>3</sup>, 162 et IG II-III, 127.

connaît les Ένετοί<sup>1192</sup>. Il faut aussi signaler le nom de Γλαυκίας attesté et dans les sources littéraires et dans les inscriptions.

Grâce au corpus des inscriptions grecques de l'Illyrie méridionale et d'Épire publié par P. Cabanes (abrégé en *CIGIME*), on dispose facilement de la liste de tous les noms propres contenu dans ces inscriptions. On les présentera ici par régions pour vérifier si on peut déceler des spécificités régionales.

### 3.1.2. Les noms provenant des inscriptions retrouvées au nord de l'Aôos

#### SHETAJ

Type d'inscription		Nom <sup>1193</sup>	N° <i>CIGIME 3</i>
Funéraire		<b>Δάζα</b>	462

#### LISSOS

Type d'inscription		Nom	N° <i>CIGIME 3</i>
Funéraire		Ίερων Κλεών	463-
Timbre		Έορταϊος	464
Sur mosaïque		Έυτυχδας Σώπατρος	465

Type d'inscription		Nom <sup>1194</sup>	N° <i>CIGIME 3</i>
Sur céramique		Ανάξανδρος Φιλόδαμος	467 (bol égarien)  468 (amphore de Rhode)

<sup>1192</sup> Ίλλυριών Ένετοί, Hérodote I, 196, 1; on a Έννεάτωρ à Épidamne-Dyrrhachion, cf. *CIGIME 2. I, 1*, n° 181 et 190. Les Ένετοί, bien que considérés comme Illyriens par Hérodote qui ne connaît pas bien ces régions, doivent plutôt être identifiés avec les Vénètes du nord de l'Adriatique qui ne sont pas des Illyriens.

<sup>1193</sup> En italique les noms féminins et en gras les noms illyriens.

<sup>1194</sup> En italique les noms féminins et en gras les noms illyriens.

## PESHKOPI

Type d'inscription	Provenance	Nom	N° <i>CIGIME 3</i>
Funéraire	Pesok	Ἀρθάδης <sup>1195</sup> Λένατος	461

## REGIONS DE LA VIA EGNATIA

## TIRANA

Type d'inscription	Provenance	Nom	N° <i>CIGIME 3</i>
Affranchi	Baldushk	Ἰταλικὸς	434 A
Petit autel	Kashar	Ἀρχέλαος	435

## ELBASAN

Type d'inscription	Provenance	Nom	N° <i>CIGIME 3</i>
Funéraire, cippe		Μίνα <sup>1196</sup>	436-
Graffito sur brique		Σωφρόνιος	437

## BELSH

Type d'inscription	Provenance	Nom	N° <i>CIGIME 3</i>
Stèle funéraire		<b>Type d'inscription</b>	<b>Provenance</b> (ville ou région)
Céramique		[-]ατέλλα <sup>1197</sup>	443

## GRAMSH

Type d'inscription	Provenance (ville ou région)	Nom	N° <i>CIGIME 3</i>
Stèle funéraire		Κλεόνικος	431

## IRMAJ

<sup>1195</sup> Ἀρθάδης Λενατου, (Λένατος père d'Ἀρθάδης) cf. *CIGIME III*, n° 461.

<sup>1196</sup> Μίνα Ζαιμίου.

<sup>1197</sup> P. Cabanes propose deux hypothèses ; ou c'est le nom propre Κατέλλα ou un nom géographique qui mentionne une ville de Campania, Ἀατέλλα.

Type d'inscription	Provenance (ville ou région)	Nom	N° <i>CIGIME 3</i>
Timbre sur tuiles		Ἀντίοχος <b>BAT</b> (?) Κλεῖτος <b>Πατώ</b> Παυσανίας Τρίτος	432
<i>Pithos</i>	Shënbërdhebjë Gramsh	<b>Γλαυκίας</b>	433

SELÇĒ E POSHTME

Type d'inscription	Provenance (ville ou région)	Nom	N° <i>CIGIME 3</i>
Funéraire		Ἀντίπατρος <b>Γενθιανός</b> <sup>1198</sup> Δαζειωνος <sup>1199</sup> Κλεῖτος <sup>1200</sup> Πίνδαρος <sup>1201</sup> <b>Πλάτωρ</b> <sup>1202</sup>	452-453
Timbre sur <i>pithoi</i>		<b>Γένθιος</b>	454
Inscriptions sur la tombe de Selce		Μῆκος <sup>1203</sup>	455

MEMËLISHT (POGRADEÇ)

Type d'inscription	Provenance (ville ou région)	Nom	N° <i>CIGIME 3</i>
Romaine		<i>Κλωδία</i>	456-457

<sup>1198</sup> Γενθιανός Πλάτορος.

<sup>1199</sup> Δαζειωνος Κλείτου.

<sup>1200</sup> Κλεῖτος père de Δαζειώνος.

<sup>1201</sup> Πίνδαρος Ἀντιπάτρου.

<sup>1202</sup> Πλάτωρ Γενθιανός.

<sup>1203</sup> N'est pas retenu comme un nom par J. et L. Robert, suivis par P. Cabanes



		<i>Κλωδία</i> <i>Μαρκελλείνη</i>	
--	--	-------------------------------------	--

## LE KOINON DES BYLLIONES

### BYLLIS

Type d'inscription	Provenance : ville ou région	Noms	N° <i>CIGIME 3</i>
Dédicaces	Byllis	Ἀνθροπίσκος Ἀνθροπίσκος Ἀρχέλαος Γάϊος Δαίδαλος Δρίμων Ἰέρων <sup>1204</sup> Ἰω(άννης) Ἰωάνης Κλήτα Μελάνθιος <sup>1205</sup> Νικάσιος <sup>1206</sup> [Νικ]άσιος <sup>1207</sup> Νικολαΐδας <sup>1208</sup> Νικόλαος <sup>1209</sup> Νικόμαχος <sup>1210</sup> <i>Παμφίλα</i> Π[ά]των <sup>1211</sup>	302-313

<sup>1204</sup> Pytane des Bylliones.

<sup>1205</sup> Μελάνθιος Ἀνθροπίσκου stratège des Bylliones.

<sup>1206</sup> Νικάσιος Ἀ[ρ]χελά[ου] hipparque à Byllis.

<sup>1207</sup> [Νικ]άσιος Νικολαΐδ[α] démiurge à Byllis.

<sup>1208</sup> Νικολαΐδας père de [Νικ]άσιος.

<sup>1209</sup> Νικόλαος Πευκολά[ου] démiurge à Byllis.

<sup>1210</sup> Νικόμαχος père de Φιλιστίων.

<sup>1211</sup> Π[ά]των Ἀνθροπίσκου, prytane à Byllis ; (P. Cabanes lis [Π]λάτων.) ; [Δι]ὶ Τροπαίωι: πρυτανεύων Π[ά]των Ἀνθροπίσκου, [σ]τραταγῶν [Φ]ίλιος Πολέμωνος, ἱππαρχῶν [Νι]κάσιος Ἀ[ρ]χελά[ου], δαμου[ρ]γοῦντες [Ν]ικόλαος Πευκολά[ου], [Φ]ιλιστίδας Φιλιστίων[ος], [Νικ]άσιος Νικολαΐδ[α], [Φιλι]στίων Νικ[ομ]άχο[υ], [— — —]γλα[— — — —] Cf. *SEG* 35 :680.

		Πλα[ύ]τους <sup>1212</sup> Πολέμων <sup>1213</sup> Στάτιος <sup>1214</sup> Σωσίπατρος Τράσος <sup>1215</sup> Τριτεύτας <sup>1216</sup> Φιλάκριος [Φ]ίλιος <sup>1217</sup> [Φ]ιλιστίδας Φιλιστίων[ος] <sup>1218</sup> Φιλιστίων <sup>1219</sup> Φιλώτας	
Actes d'affranchissement	Région de Byllis	Ἀλέξομμας <sup>1220</sup> Ἀμικίας Ἀνδρικός Ἀριστοδίκας <sup>1221</sup> Βότιχος <sup>1222</sup> Δάμαρχος Ἡοσηφ Θρακίδας <sup>1223</sup> Κλεῖτος <sup>1224</sup> Λυκίσκος <sup>1225</sup>	314-318

<sup>1212</sup> ε[ύ]χάν Πλα[ύ]τους. Cf. *SEG* 35 : 537.

<sup>1213</sup> Πολέμων père de [Φ]ίλιος.

<sup>1214</sup> Στάτιος père de Γάιος.

<sup>1215</sup> θεοῖς ν πρυτανέον- τος Τράσου τοῦ Ἰέρωνος, ; Τράσος Ἰέρωνος prytane des Bylliones, cf. *SEG* 38 :534.

<sup>1216</sup> πρυτανεύοντος Τριτεύτα ; Τριτεύτας, prytane des Bylliones. cf. *SEG* 38 :538.

<sup>1217</sup> [σ]τραταγῶν [Φ]ίλιος Πολέμωνο[ς] ; [Φ]ίλιος, stratège à Byllis. cf. *SEG* 38 :680.

<sup>1218</sup> [Φ]ιλιστίδας Φιλιστίων[ος], damiourgos à Byllis ; cf. [Δι]ὶ Τροπαίων πρυτανεύων Π[ά]των Ἀνθρωπίσκου, [σ]τραταγῶν [Φ]ίλιος Πολέμωνο[ς], ἱπαρχῶν [Νι]κάσιος Ἀ[ρ]χελά[ου], δαμιου[ρ]γοῦντες [Ν]ικόλαος Πευκολά[ου], **[Φ]ιλιστίδας Φιλιστίων[ος]**, [Νικ]άσιος Νικολαίδ[α], [Φιλι]στίων Νικ[ομ]άχο[υ], [— — —]γλα[— — — —], dans *SEG* 38 :462 ; CEKA 1984, p. 77.

<sup>1219</sup> Φιλιστίων père [Φ]ιλιστίδας.

<sup>1220</sup> Prytane des Bylliones.

<sup>1221</sup> Ἀριστοδίκας Δαμάπχου affranchie.

<sup>1222</sup> Βότιχος Λυκίσκου, cf. *SEG* 35 : 679.

<sup>1223</sup> Affranchi.

<sup>1224</sup> Magistrat à Byllis.

<sup>1225</sup> [π]ρυτανεύοντος Ἀλέξομμα, Βότιχος Λυκίσκου.

		Νείκανδρος <sup>1226</sup> Νικάνωρ Πέντερις Πευκόλαος Πευκολά[ος] <sup>1227</sup> Π[ρα]ύλος <sup>1228</sup> <i>Συρία</i> Σωτίων <i>Φαλαρεία</i> <sup>1229</sup> Φίλας Φιλότας	
Stèle funéraire	Région	Ἀτρύμων(?) <sup>1230</sup> Διοκλῆς Ἐβουλ <i>Εὐφράντα</i> Ευφραντιος <sup>1231</sup> Εὐφράντις <sup>1232</sup> <i>Εὐφράντα</i> <i>Ζωσίμη</i> <i>Ἰγνατία</i> <i>Ἰουλι</i> <sup>1233</sup> Καλιώπη Κρωταμῆνη Λουπαρίων Μακέτας Μνας[ῆν] Νικοδίκας	319-325

<sup>1226</sup> Νείκανδρος père de Σώστρατος.

<sup>1227</sup> [Νι]κάσιος Ἀ[ρ]χελά[ου], δαμου[ρ]γοῦντες [Ν]ικόλαος Πευκολά[ου], [Φ]ιλιστίδας Φιλιστίων[ος], [Νικ]άσιος Νικολαίδ[α], *SEG* 35 :680.

<sup>1228</sup> Π[ρά]ύλος père de Α[- - ]Ν

<sup>1229</sup> Affranchie.

<sup>1230</sup> *SEG* 38:550.

<sup>1231</sup> Εὐφράντα Ευφραντιος, affranchie.

<sup>1232</sup> Εὐφράντις père d'Εὐφράντα.

<sup>1233</sup> Affranchie.

		<i>Σωσιπάτρα</i> Φιλίστας	
Stèle funéraire	Gjerbës (à l'Est de Byllis)	<i>Μεγαλλίς</i>	326
Stèle funéraire	Ballsh	Αδίστα Ἑρμόδωρος Λαμίσκα	327-328
Épigramme funéraire	Veterrik (Berat)	Γόργος <sup>1234</sup> Ἑυρίς Κέββας	329
Stèle	Byllis	Ἀρίστων Ἄτριώπα Μυρτάλη Νικόλαος <sup>1235</sup> Πραύλος <sup>1236</sup> Πρα[---] <sup>1237</sup>	330-334
Timbres sur tuile		Δαμόσιος Κρατίλλος Πρεσβύλος. Φιδίας Φιλιστίδας Φίλων Φίντων	342-343
Stèle funéraire	Kutë-Byllis	Κεστίος <sup>1238</sup> Λόνγος <i>Λυκώτας</i> <sup>1239</sup>	424
Stèle funéraire	Ad-Kafaraj	Παρμῆν <sup>1240</sup>	425
Stèle funéraire	Greshicë	Μάρκελος	426

<sup>1234</sup> Γόργος fils de Κέββας ; Κέββας cf. *SEG 38* :542 et à Verginia ; cf. *SEG 35* : 804.

<sup>1235</sup> Νικόλαος père de Φιλοστίων.

<sup>1236</sup> Πραύλος Πρα[---].

<sup>1237</sup> Πρα[---] Πραύλος.

<sup>1238</sup> Κεστίος Λόνγος.

<sup>1239</sup> Esclave au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

<sup>1240</sup> Παρμῆν Τεισάρχου secrétaire.

		Πρικειπεΐνα <sup>1241</sup>	
--	--	-----------------------------	--

### Noms sur les inscriptions provenant de l'extérieur qui mentionnent Byllis

Dodone		Ἀθηνογένης Κρίσων <sup>1242</sup> Παράμονος Σαβύρτιος	365-366
Delphes		Νικοσθένης <sup>1243</sup>	367
Sparte		Λυσίμαχος <sup>1244</sup>	368

### KLOS

Type d'inscription	Prévenance, ville ou région	Noms	N° CIGIME 3
Décrets	Klos (Nikaia)	Ἀσπίμμας <sup>1245</sup> Δαμόνικος <sup>1246</sup> Κρατίλλος Μαχάτας <sup>1247</sup> Νίκαν[. . . ] <sup>1248</sup> Πραισίος Πραύ[λος] <sup>1249</sup>	369-
Décrets d'attribution de <i>politeia</i>	Klos	Ἀγαθίων Αἰσχρίω[v] Ἀμφίστρατος Ἀνδρίσκος <sup>1250</sup> Ἀντίμαχος	370-384

<sup>1241</sup> Μάρκελος ζήσα[— — —] {ζήσα[ς ἔτη —']; ζήσα[ς ὑπὸ βείας τελ[— — —] {τελ[εῖται](?) ἢ δὲ σύβειος {σύμβιος} ἀν[τοῦ] Πρικειπεΐνα ἐπ[οίησε]. Cf. SEG 35 :543.

<sup>1242</sup> Βυλλίωνων τὸ κοινὸν Κρίσωνα Σαβυρτίου Μολοσσὸν Κυεστὸν.

<sup>1243</sup> Théorodouque de Delphes à Byllis.

<sup>1244</sup> Λυσίμαχος père de Τινδαριος.

<sup>1245</sup> Prytane à Klos.

<sup>1246</sup> Δαμόνικος Νικάν[ορος] stratège à Klos.

<sup>1247</sup> Μαχάτας père de Κράτιλλος.

<sup>1248</sup> Νίκαν[. . . ] père de Δαμόνικος.

<sup>1249</sup> Πραύ[λος] père d'Ἀσπίμμας.

<sup>1250</sup> Ἀνδρίσκος Πρευράτου CIGIME 3, n° 372.

		<p>Ἰέρων<sup>1251</sup>  Κλέανδρος  Κλεόνυμος  Κυκνίας<sup>1252</sup>  Νίκων<sup>1253</sup>  Παρμενίων  Πραῦγιος<sup>1254</sup>  Πρ]αυγίσσος<sup>1255</sup>  Πρευράτου  Πύλλος<sup>1256</sup>  Πυρίων<sup>1257</sup>  Φιλιστίων<sup>1258</sup>  Φίλω[ν]ο[ς]<sup>1259</sup>  Φίλω[....]</p>	
Actes d'affranchissement		<p>Ἄισχρίων  Ἀλέξανδρος  Βοῦλος<sup>1260</sup>  Κλεόδωρος  Νικάνωρ<sup>1261</sup>  Νικάσιος<sup>1262</sup>  Πρα[ύλ]λα<sup>1263</sup>  Χρήσιμος<sup>1264</sup></p>	385
Stèle funéraire		<p>Τ[ιν]δάριος<sup>1265</sup></p>	386

1251 Ἰέρων Γλαυκίας.

1252 Prytane à Klos.

1253 Νίκων Φιλιστίων.

1254 Πραῦγιο(ς) père de Κλέανδρος.

1255 Πρ]αυγίσσος prytane à Klos.

1256 On a aussi Πύλλος Δάζου *CIGIME* III, n°480.

1257 Πυρίων fils d'Αντιμάχου.

1258 Φιλιστίων fils de Νίκωνος.

1259 Prytane à Klos.

1260 Βοῦλος Ἀλέξανδρου prytane à Klos.

1261 Νικάνωρ Νικασίου stratège à Klos.

1262 Νικάσιος père de Νικάνωρ.

1263 κασίου, ἀφῆκε ἐλεύθερον Πρα[υλ]λας [Κλ]εοδώ-ρου Αξτανια Χρήσι. Cf. *SEG* 35 :696.

1264 Χρήσιμος fils d'Ἄισχρίων, affranchi.

1265 Τ[ιν]δάριος fils de Λυσ[μ]άχου.

Timbres sur tuile		Ζωΐλος Λεωνίδαας Μελάνθιος	388-389
Ex-voto à Poséidon	Kamçisht	Νεικόδαμ[ος] <sup>1266</sup> <i>Παμφίλα</i> <sup>1267</sup> Φιλεΐνος <sup>1268</sup>	391
?	Kalivaç	Ἄντιγέγης Ἀντίμαχος Πρα[---] <sup>1269</sup> [Φ]ιλωνίδαας	392

### Les inscriptions provenant de l'extérieur qui mentionnent un Byllione de Nikaia

Type d'inscription	Prévenance (ville ou région)	Noms	N° <i>CIGIME 3</i>
Oropos		[Σώσ]τρατος <sup>1270</sup>	393

### RABIJE

Type d'inscription	Prévenance, ville ou région	Noms	N° <i>CIGIME 3</i>
Péripolarque	Rabije	Βοΐ[σκος]? Δίνων Νίκαιος <sup>1271</sup> Πρ(?)]αυγαῖος <sup>1272</sup> Πρα]υγίμματος <sup>1273</sup> [Πρα(?)]υγίμματος <sup>1274</sup>	394

<sup>1266</sup> Νεικόδαμ[ος] fils de Παμφίλα.

<sup>1267</sup> Παμφίλα [Φ]ιλεΐνου.

<sup>1268</sup> Φιλεΐνος père de Παμφίλα.

<sup>1269</sup> Πρα[---] Φιλωνίδαας.

<sup>1270</sup> τ[ὸ]ν ὀπλίτην [Σώσ]τρατος [...]του Βυλλίων ἀπὸ Νικαίας σ[υ]νωρίδι πωλικῆι. [Σώσ]τρατος est vainqueur à la course d'hoplites. Cf. *Epigr. tou Oropou* n° 527, 11-13.

<sup>1271</sup> Νίκαιος Πραυγίμματος.

<sup>1272</sup> Περιοπολαρχῶν [Πρ(?)]αυγαῖος Πραυγίσ[σου] (péripolarque) cf. *SEG 35* :626.

<sup>1273</sup> [οἰ] συμπερίπολο[ι] [Πρα]υγίμματος Βοΐ[σκου(?)] (Symperiopolos) cf. *SEG 35* :626.

<sup>1274</sup> ὁ γραμματεὺ[ς] [Πρα(?)]υγίμματος Νικα[ίου(?)] (secrétaire) cf. *SEG 35* :626.

		[Πρα]υγίσσος <sup>1275</sup> Πρ]αύγισσος <sup>1276</sup>	
--	--	---	--

MARGËLLIÇ

Type d'inscription	Prévenance, ville ou région	Noms	N° <i>CIGIME 3</i>
Stèle funéraire	Margëlliç	Ἰέρων Παρμενίσκος <sup>1277</sup> Φαλάκ[ρα ?]	395
Timbres sur tuile		Χαιρήν	396-397
Céramique			398

ÇAKRAN

Type d'inscription	Prévenance, ville ou région	Noms	N° <i>CIGIME 3</i>
Stèle funéraire		Ἐπίγονος Λυσάνωρ Σατορνείνα Φρικίνα	400-404
Timbres sur tuile	Mashkjezë	Λαγίσκος Χαιρήν	405-406

DIMALE

Type d'inscription	Prévenance, ville ou région	Noms	N° <i>CIGIME 3</i>
Décret		Ἀρνέας Γάϊος[----] <sup>1278</sup> Πράουχος <sup>1279</sup>	409
Dédicaces		Δαμήν <sup>1280</sup>	410

<sup>1275</sup> [Πρα]υγίσσος Δι[...] cf. *SEG* 35 :626.

<sup>1276</sup> Πρ]αύγισσος père de Πρ(?)αυγαῖος.

<sup>1277</sup> Παρμενίσκος Ἰέρωνος.

<sup>1278</sup> Prytane à Dimale.

<sup>1279</sup> Πράουχος père de Ἀρνέας.

<sup>1280</sup> Δαμήν Γονασίνοσ.



Stèle funéraire		Αὐλῶν Διονύσις [Κλ]εῖτα Φιλ[-----] <sup>1281</sup>	412-415
Divers			416-419
Liste de noms sur des timbres		Ἀθανίων Ἀμόντας Ἀριστήν Ἀριστομένης <b>Γέντιαν</b> [ὸς] Δαμάγης Διον[----] Ἐορταῖος Ἐπίκαδος Ἐυαγόρας Ἐυανδρος Ἐυδοξος Ἡραίων Κλεύας Μᾶρκος Νέστωρ Νέστωρ Ν(ι)κ(ά)νορ Νικάνωρ <sup>1282</sup> Νικόστρατος Παρμῆν Πευ[----] Φιλόξενος Φίλων	420
Divers			421

<sup>1281</sup> Φιλ[-----] père de [Δ]ιονύσις.

<sup>1282</sup> Νικάνωρ ΝΕΙΚΟCΙ.

### Les inscriptions provenant de l'extérieur

Oropos		Ἐπίκαδος <sup>1283</sup> Πλάτορ <sup>1284</sup>	422
--------	--	--	-----

### ΚΟΙΝΟΝ DES BALAIITES et arrière-pays d'APOLLONIA

Type d'inscription	Prévenance, ville ou région	Noms femme/homme	N° CIGIME 3
Décrets de Balaiites	Fier	Ἀβαῖος, Βοῦλος Ἀριστήν <sup>1285</sup> Ἀριστήν <sup>1286</sup> Βίων Βοῦλος Ἐξάκιος Κλειγένης Παρμήν <sup>1287</sup> Τείσαρχος <sup>1288</sup>	423
Stèle funéraire	Fier	Πλωτιανός	428
Stèle funéraire	Ruzhdie	Ἀριστομένης	429

### ANTIPATREA

Stèle funéraire		Φιντεία	430
-----------------	--	---------	-----

<sup>1283</sup> Ἐπίκαδος père de Πλάτορ Διμαλλίτης.

<sup>1284</sup> Πλάτορα Ἐπι- κάδου Διμαλλίτην. Cf. *Epiigr. tou Oropou* n°51, 1-2.

<sup>1285</sup> Ἀριστήνος τοῦ Ἐξακίου le trésorier des Balaiites.

<sup>1286</sup> Ἀριστήν ὁ Παρμήνος le péripolarque.

<sup>1287</sup> Παρμήν Ἀριστήν péripolarque.

<sup>1288</sup> Τείσαρχος père de Παρμήν, secrétaire.

### 3.1.3. Les noms provenant des inscriptions retrouvées au sud de l'Αἰῶς

#### AMANTIA

Type d'inscription	Prévenance, ville ou région	Noms femme/homme	N° <i>CIGIME 3</i>
Dédicaces		Ἀδύλος Ἀρχελάο[υ] Ἀλέξανδρος Ἀννίκα Ἀρίσταρχος <sup>1289</sup> Ἀριστώ <sup>1290</sup> Ἀρχέλαος Δρίμακος Κλεάνωρ Κλεύδαμος Κλεόμαχος Λυκίσσκος Λυκώτας <sup>1291</sup> Μένεμος <sup>1292</sup> Ν[ικάνο]ς <sup>1293</sup> Νίκανος <sup>1294</sup> Ξένων <sup>1295</sup> Τιμοκράτες	94-99
Décrets		Λυσανίας Νείκαιος Παρμενίσκου Ζώπυρος <sup>1296</sup>	100

<sup>1289</sup> Ἀρίσταρχος, Κλεύδαμος *CIGIME III*, n° 98.

<sup>1290</sup> Ἀριστώ Ἀλεξάνδρου.

<sup>1291</sup> Λυκώτας père de Φίλισστος Ξένων Λυκίσσκου [Φί]λισστος Λυκώτα Νίκανος Φιλίσστου καὶ τὸ κοινὸν τῶν

<sup>1292</sup> Μένεμος Δριμάκου prytane des Amantes.

<sup>1293</sup> Ν[ικάνο]ς père de [Κλ]εόμαχος.

<sup>1294</sup> Νίκανος Φιλίσστου.

<sup>1295</sup> Ξένων Λυκίσσκου.

<sup>1296</sup> Πρυτανεῶν Ζώπυρος Παρμενίσκου Κατεσκευάσει, (*Sous son prytanée, Zôpyros fils de Parmeniskos a fait faire cette construction*) ; cf. JAUPAJ 2017, p. 443-453.

Divers		Βαριανός Ἡρακλέων Λυκό[φρων] Πούβλιος <sup>1297</sup> Σῶσπις <sup>1298</sup> Σώστρατος <sup>1299</sup>	101-104
Inscriptions funéraires		Ἀδύλος Ἀλέξανδρ[ος] Ἀτείμητος Εὐφράντα <sup>1300</sup> Ζαίμος Ζωζόμενος Πολυνεικους Θέων <sup>1301</sup> Λοῦπος Νικάνωρ <sup>1302</sup> Νικηφόρος Ὀπτάτα [Π]εριγενίς <i>Πολίβα</i> Πολύβιος Πολυνείκης <sup>1303</sup> Σωτηρίδας Τρύφων Φαλακρίων <sup>1304</sup> Φίντων <sup>1305</sup>	105-117
Stade		Ἀπολλώνιος	120

<sup>1297</sup> Πούβλιος · Πομπώνιος [Πουβλί]ο[υ] · υἱός · Αἰλιανός · λ[— — ἐκ τῶν], cf. PATSCH 1904, p.199.

<sup>1298</sup> Deuxième nom de Βαριανος.

<sup>1299</sup> Σώστρατος fils de Νεικάδρος affranchi

<sup>1300</sup> Ἐυφρανα Πολυνεικους.

<sup>1301</sup> Θεών Ἀδύλου.

<sup>1302</sup> Νικάνωρ père de Φαλακρίων.

<sup>1303</sup> Πολυνείκης Λοῦπος Εὐφράνα.

<sup>1304</sup> Φαλακρίων fils de [Νι]κάνορος.

<sup>1305</sup> Φίντων fils d' Ἀλέξανδρ[ος].

		Ἰπάρχος Σωκράτης	
--	--	---------------------	--

LA REGION D'AMANTIA

Type d'inscription	Prévenance, ville ou région	Noms femme/homme	N° CIGIME 3
Amanti- Matohasanaj		Ἀλέξανδρος Ἀλέξανδρος Ἀνδρόνικος Ἀράτος <sup>1306</sup> Ἀσκλάπων Κοσμίλλα <sup>1307</sup> Λεοντίσκος Προποΐσις [Φι]λοκλέος	121-126

Les inscriptions provenant de l'extérieur qui mentionnent la ville d'AMANTIA

Dodone		Θεαγ[ένης] <sup>1308</sup>	127
--------	--	----------------------------	-----

OLYMPÈ

Type d'inscription	Prévenance, ville ou région	Noms femme/homme	N° CIGIME 3
Dédicaces		Ἀδύλος Ἀισχίνας Ἀλέξανδρος Ἄντάνωρ Ἀρχέλαος Δαμάρμενος Ζωΐλος	128

<sup>1306</sup> Ἀράτοι. Περιπολαρχῶν Ἀλέξανδρος [Φι]λοκλέος [- - - - -] AP [- - - - -], (À *Aratos./ Péripolarque / Alexandros / fils de Filoklès*, / - - - - - de la tribu AP..., cf. JAUPAJ 2017, p. 443-453.

<sup>1307</sup> Κοσμίλλα Ἀλεξάνδρου à Amantia.

<sup>1308</sup> Théorodoke de Delphes à Amantia.

		Νίκανδρος <sup>1309</sup> Ξένυλλος <sup>1310</sup> Πραύλος <sup>1311</sup> Σιμίας <sup>1312</sup> Στράβιος <sup>1313</sup>	
Stèle funéraire		<i>Κοσμική</i> Λύκος <sup>1314</sup> Μούσειος <sup>1315</sup> <i>Τρύφαινα</i>	129-130
Stèle funéraire	Drashovicë	<i>Όνησίμη</i>	131
Stèle funéraire	Région d'Olympe	<i>Άφροδεισία</i> Συρίων	132-133

#### TRIPORT

Estampille sure tuile		Άγακλίδας Αντιλέον Έυκλειδας Ήραί(---) Θεάγες Σιμίας Φίλων (4 occurences)	134-146
-----------------------------	--	--	---------

#### AULON

Type d'inscription	Prévenance, ville ou région	Noms femme/homme	N° <i>CIGIME 3</i>
--------------------	--------------------------------	---------------------	--------------------

- 
- 1309 Νίκανδρος Άδύλου secrétaire à Olympe.  
1310 Ξένυλλος Δαμαρμένου, synarchonte à Olympe.  
1311 Πραύλος Στρα- βίου, synarchonte à Olympe  
1312 Σιμίας père d' Άισχίνας, politarque d'Olympe.  
1313 Στράβιος père de Πραύλος.  
1314 Λύκος έρουχ de Τρύφαινα.  
1315 Μούσειος έρουχ de Κοσμική.

Décret ?	Vlorë	Ιονία Ίούνιος Σαυφηΐα <sup>1316</sup>	148
Stèles funéraires		Έυπορος Θαύμαστος Θέλλος <sup>1317</sup> Λαμίσκος Λυκίσκος Όλυμπιάς Όνη[σίμος] <sup>1318</sup> Πανταρέτα <sup>1319</sup> Πατρώνα Σείμακα Σωτίχη <sup>1320</sup> Τειμᾶς Τραν(κ)ύλλα	149-156

#### KANINA

Médiévale		Κομνηνής	157
-----------	--	----------	-----

#### ORIKOS

Type d'inscription	Prévenance, ville ou région	Noms femme/homme	N° CIGIME 3
Stèle funéraire		Ανθεστίων Νικασιφῶν <sup>1321</sup>	158
Stèle funéraire		Δέξανδρος	159
Théâtre		Άμμία Όνάσιμος	160-161

<sup>1316</sup> Σαυφηΐα Χρυση.

<sup>1317</sup> Θέλλος Λυκίσκος.

<sup>1318</sup> Όνη[σίμος] Σωτίχη.

<sup>1319</sup> Πανταρέτα Δεζάνδρος.

<sup>1320</sup> Σωτίχη fille d'Όνη[σίμου] χαϊ[ρε].

<sup>1321</sup> Νικασιφῶν Ανθεστιῶνος.

Acte d'affranchi		Λαοδίκη <i>Πρειμειγένεια</i> <sup>1322</sup>	162
Stèle funéraire	Dukat	Άγρίς	163

### Les inscriptions provenant de l'extérieur mentionnant la ville d'Orikos

Type d'inscription	Prévenance, ville ou région	Noms femme/homme	N° CIGIME 3
Dodone			164-165
Magnésie du Méandre			166
Delphes		Μένων <sup>1323</sup> Μεν[---]	167

### KORÇË

Type d'inscription	Prévenance, ville ou région	Noms femme/homme	N° CIGIME 3
<i>Pithoi</i>		Αθηναίος Άλλοινίσα Άντίγονος Άπολλωνίου Γά Μηνοδότου <b>Γένθιος</b> <b>Γλαυκίας</b> Έυρυδ(----) Μηνόδοτος <sup>1324</sup> <b>Πλάτωρ</b> Τίππακος Φίλιππος Φίλιππος <sup>1325</sup>	445-448

<sup>1322</sup> Πρειμειγένεια affranchie de Λαοδίκης, cf. . PATSCH 1904, p. 80.

<sup>1323</sup> Θεοροδοque de Delphes à Orikos.

<sup>1324</sup> Μηνόδοτος père de Γά.

<sup>1325</sup> Φίλιππος fils d'Έυρυδ[---], Μεγαρεύς.



Funéraire	Symizë	Άμμία	449
Timbre d'amphore	Symizë	Γλαυκίας	450

#### KOLONJË

Type d'inscription	Prévenance, ville ou région	Noms femme/homme	N° CIGIME 3
Bague de Bronze	Borovë	Φιλ[ο]ζένη	458
Timbre sur vase	Shtikë	Ἐυμαος	459
Timbre sur pithoi	Gradecë	Τρίτος	460

### 3.1.4. Les noms provenant des inscriptions retrouvées en Chaonie

#### PHOINIKE (n° 7-52)

Type d'inscription	Prévenance, ville ou région	Noms femme/homme	N° CIGIME 3
Décret		Μαχάτας <sup>1326</sup>	7
Acte d'affranchissement		Ἀδμάτος Ἄμφινόος Αἰγιδορίος [Ἀ]μφίνοος [Ἀριστό]μαχος Ἄταλος Ἀτάλου <b>Δάζος</b> <i>Λυσώ</i> <i>Μνασαρέτα</i> Νίκαρχος <sup>1327</sup> Νικόμαχος Νικόμαχος Ξενοτίμα <i>Παμφίλα</i>	8-9

<sup>1326</sup> Prostate des Chaones <

<sup>1327</sup> λον Νίκαρχος Νικομά- χου Ἀρβαῖος καὶ Νικόμα- χος καὶ Μνασαρέτα.

		Πάρδαλις <sup>1328</sup> Φυσκίων <sup>1329</sup>	
Dédicace		Λυσιδίκα <sup>1330</sup>	12
Inscription Honorifique		Ἐυνομος	13
Inscription de nature indéfinie		Ἀνδρόκκας	14
Inscription funéraires		Ἀνδρόνικος Ἄντανδρος <sup>1331</sup> Ἀντίπατρος Ἀρτεμᾶς Ἀρτεμείδωρος Ἀρτεμείδωρος Ἀφροδε[ι]σία Διονύσιος Δρόπας Ἐπικύδης <sup>1332</sup> Ἐυκλεας Ἐυμαχος Ἐυμενης [Ἐυρ]υνοα Εὐφράνωρ Εὐφράνωρ Ἡράκλιος Θεόδοτος Καλλίστος Κεφαλεῖνος <sup>1333</sup> Λυκίσκα <sup>1334</sup>	15-46

1328

Esclave.

1329

Φυσκίων fils de Πάρδαλις.

1330

Λυσιδίκα Ἀφροδίται.

1331

Ἄντανδρος Κεφαλείνου. CIGIME III, n° 17.

1332

Ἐπικύδης père de Νίκανδρος.

1333

Κεφαλεῖνος père d'Ἄντανδρος.

1334

Λυκίσκα Λύκου.

		Λύκος Λυκόφρων Λυκόφρων <sup>1335</sup> Μενέξιος <sup>1336</sup> Ναΐς <sup>1337</sup> Νίκανδρος <sup>1338</sup> Νικόλαος <sup>1339</sup> Νικονόα <sup>1340</sup> Παρμενίσκος <sup>1341</sup> Πελειχίνας <sup>1342</sup> [Π]ευκόλαος <sup>1343</sup> Σίλων Σωτύλος Ταυρίσκος <sup>1344</sup> Φίλων <sup>1345</sup>	
Autres inscriptions		Ἄνδρων Λυκιδειος Σύριον	47-52

### Les inscriptions provenant de l'extérieur qui mentionnent la ville de Phoinikè

Type d'inscription	Prévenance, ville ou région	Noms femme/homme	N° CIGIME 3
	Agos	Πυλάδας <sup>1346</sup> Σατυρῖνος <sup>1347</sup>	53

- 1335 Λυκόφρων Λύκου.  
1336 Μενέξιος Ταυρίσκος.  
1337 Ναΐς Εὐφράνορος.  
1338 Νίκανδρος Ἐπικύδεος père de [Ευρ]ηνοα.  
1339 Νικόλαος Ἀντιπάτρου.  
1340 Νικονόα Φίλωνος.  
1341 Πελειχίνας Παρμενίσκου. (Παρμενίσκος père Πελειχίνας).  
1342 Πελειχίνας Παρμενίσκου.  
1343 [Π]ευκόλαος Εὐμένεος χαῖρε. *SEG* 32 :628.  
1344 Μενέξιος fils de Ταυρίσκος.  
1345 Φίλων père de Νικονόα.  
1346 Θεοροδοque d'Argos.  
1347 Θεοροδοque d'Argos.

	Delphes	Ἀδμάτος <sup>1348</sup>	54 ; 56
--	---------	-------------------------	---------

**LA REGION DE GJIROKASTRA (LA VALLE DE DRINOS)**

ANTIGONEIA ET SON TERRITOIRE (57-77)

Type d'inscription	Prévenance, ville ou région	Noms femme/homme	N° CIGIME 3
Bloc		Ἐστιαῖος Λητωία Πύρρος Σωπατρ[-] Σωσίκλεια Σωσίπατρος	58-59
Timbres sur tuile		Πολύξε(νος)	60
Stèle funéraires et Dédicace		Ἀγαθοκλῆς Ἀλέξανδρος Ἄνδρων Ἄνδωνιος Ἀρχέλαος Δωρόθεος <sup>1349</sup> Θεόδοτος <sup>1350</sup> Ἰάσων Λυκόφρων Λυκόφρων Λυσην <sup>1351</sup> Λυσίμαχος Νικάνωρ <sup>1352</sup> <i>Νίκη</i> Νικόδαμος <sup>1353</sup>	60-71

---

1348 Théorodoque de Delphe  
1349 Prêtre chrétien  
1350 Θεόδοτος père de Λυκόφρων  
1351 Λυσην père d'Ἄνδρων  
1352 Νικάνωρ Ταυρίσ[κου].

		Ξένυς <sup>1354</sup> Πραύγισσος <sup>1355</sup> Πραύλος <sup>1356</sup> Συμμαχίς <sup>1357</sup> Σωστρίων <sup>1358</sup> Σω[τίων] <sup>1359</sup> Ταυρίσκος <sup>1360</sup> <i>Τιμοδίκη</i> <sup>1361</sup> Τρύγητος Φίλητος Φίλιππος <sup>1362</sup> <i>Φιλίστα</i> <sup>1363</sup> Φιλοκλής	
--	--	---	--

### Les inscriptions provenant de l'extérieur qui mentionnent la ville d'ANTIGONEIA

Type d'inscription	Prévenance, ville ou région	Noms femme/homme	N° <i>CIGIME 3</i>
Dédicace à Artémis Hegémona	Rodotopi	Φί[λίππος] Φορμίσκος <sup>1364</sup>	72

### HADRIANOPOLIS-SOFRTAKE

- 
- 1353 Νικόδαμος père de Πραύγισσος.  
 1354 Ξένυς Αρχ[ελ]ίου.  
 1355 Πραύγισσος Νικοδάμου.  
 1356 Πραύλος Σωστρίωνος.  
 1357 Dédicant à Poséidon.  
 1358 Σωστρίων père de Πραύλος et Φιλίσιστα.  
 1359 Σω[τίων] père de Ταυρίσκος.  
 1360 Ταυρίσκος fils de Σω[τίωνος].  
 1361 Πραύγισσος fils de Νικοδάμου et sa femme Τιμοδίκη.  
 1362 Φίλιππος père de Λυσίμαχος.  
 1363 Φιλίστα Σωστρίωνος.  
 1364 ἀγωνοθετοῦν[τος] Φορμίσκου τοῦ Φιλίππου Ἀντιγονέος Ἀγεμό[ναι]. Cf. CABANES 1976, p. 552 ; Φί[λίππος], père de Φορμίσκος Ἀντιγονεύς, agonothète.

Type d'inscription	Prévenance, ville ou région	Noms femme/homme	N° <i>CIGIME 3</i>
Inscriptions diverses		Ἀρίστων Ἐπαγρόδιτος Συμφόρα <sup>1365</sup>	74-77.

## LA REGION DE SARANDA

### ONCHESMOS (78-93)

Type d'inscription	Prévenance, ville ou région	Noms femme/homme	N° <i>CIGIME 3</i>
Stèle funéraire	Saranda	Ἀνδρόκκας Λύκα Νηρεύς Νίκη <sup>1366</sup> Φιλωτέρα <sup>1367</sup>	78-83
Stèle funéraire	Naravicë	Ἀλκινόα Γλαυ[κία] Γλαυ[κίας ] <sup>1368</sup> Λυκίσκος Λυκότας Παμφίλα <sup>1369</sup>	86
Inscription chrétiennes	Saranda	Γεόργι(ος) Ἡακλείων Παῦλος [Στέ]φανο(ς) <sup>1370</sup>	87-92

<sup>1365</sup> Συμφόρα Ἀρίστωνος, affranchie.

<sup>1366</sup> Prêtresse d'Artémis Ibéria.

<sup>1367</sup> Φιλωτέρα file d'Ἀνδρόκκας.

<sup>1368</sup> Γλαυ[κίας ] père d' Ἀλκινόα.

<sup>1369</sup> Ἀλκινόα Γλαυ[κία] Παμφίλα Λυκότα χαίρ[ε]τε. *SEG* 24 :468.

<sup>1370</sup> Prêtre chrétien.

## Les inscriptions provenant de l'extérieur qui mentionnent la ville d'ONCHESMOS

Type d'inscription	Prévenance, ville ou région	Noms femme/homme	N° <i>CIGIME 3</i>
Dodone		Φιλίσστος <sup>1371</sup>	93

## Les noms provenant d'inscriptions de l'extérieur mentionnant la Chaonie

Type d'inscription	Prévenance, ville ou région	Noms femme/homme	N° <i>CIGIME 3</i>
Liste des théorodoques d'Épidaure	Epidaure	Δόροφος	1
Lamelle oraculaire	Dodone	Μυρτίλος <sup>1372</sup>	2 et 3
Décret deproxénie	Delphes	Ἄντάνωρ Ἐυθυμίδας	4
Inscription honorifique	Thyrreion	[Ἀλύ]πητος <sup>1373</sup> Κλεοφάνης <sup>1374</sup> Ξενίας Σωτι[--- Ξ]ενίας <sup>1375</sup>	5
Concours panathénaïques	Athènes	[Ἀλ]κέμαχος <sup>1376</sup> Χάρωψ <sup>1377</sup>	6

<sup>1371</sup> Φιλίσστος fils de Λυκότα est père de Νίκανος.

<sup>1372</sup> Μυρτίλος Χάων.

<sup>1373</sup> Selon P. Cabanes on a le nom [Ἀλυ]πητοῦ, cf. *CIGIME 3*, n° 5.

<sup>1374</sup> [-----] δίων[ος προξέν]ου<ς> εἶ[μεν καὶ εὐεργέτας] τᾶς πόλιος τῶν Θυρρείων Κλεοφά[νη . ]- πητοῦ Χάωνα Πευκεστόν, Σωτι[.c.7.. Ξ]- ενίας Κασσωπαῖον αὐτοῦς καὶ ἐγγό[νους εἰ]- 5 ς ἅματα πάντα· εἶμεν δὲ αὐτοῖς [καὶ ἀσφ]- ἀλειαν καὶ ἀσυλίαν καὶ αὐτοῖς καὶ χρ[ήμασι] [καὶ κατὰ γ[ᾶν καὶ κατὰ θ]άλασσαν [. . . . .]. [-----] ]κειαν [. . . . .]. cf. *IG IX, I*<sup>2</sup> 2, 243.

Dans cette inscription P. Cabanes voit la présence de Πευκεστόν comme une petite ethnique au sein des Chaones. Cf. CABANES 1976, p. 359, cette communauté est informée aussi à Bouthrôtos, cf. *CIGIME 2*, n° 15, n° 192.

<sup>1375</sup> Kassopéen.

<sup>1376</sup> Χάρωπος Ἡπειρώτης Λυσίας.

### 3.1.5. Les noms illyriens et leur diffusion

À la vue de cette liste, on peut tout d'abord noter que les noms illyriens ou non grecs sont composés de façon simple, avec au plus un suffixe ou un préfixe, et ils sont donc facilement identifiables<sup>1378</sup>. La liste qui suite reprend les noms illyriens attestés dans les tableaux précédents :

- Ἀβαῖος est présent à Byllis<sup>1379</sup>, à Dyrrhachion sous la forme féminine Ἀβαια<sup>1380</sup>, et sous sa forme courte Ἀβα dans trois inscriptions<sup>1381</sup>.
- Ἀβοζίκα se trouve seulement à Dyrrhachion<sup>1382</sup>.
- Ἀμμία se trouve seulement à Orikos<sup>1383</sup>,
- Ἀμμίκας est connu comme prytane à Byllis<sup>1384</sup>, et la forme féminin Ἀμμίνα à Dyrrhachion<sup>1385</sup> et Ἀμμύλα à Apollonia<sup>1386</sup>. On a une Ἀμμαλα Σερδελαίδου Ἰλλυρία<sup>1387</sup>.
- Ἄνα- Ἄννολλα-Ἄννύλα-Ἄννούλα, ce groupe est identifié par « Ἄνα τὸ γένος Ἰλλυράν » trouvé à Delphes<sup>1388</sup>. Ἄννολλα est présenté à Belsh<sup>1389</sup>, Ἄννίκα dans la région d'Amantia<sup>1390</sup>, et Ἄννύλα à Dodone<sup>1391</sup>.
- Ἄνδήνα est attesté à Dyrrhachion<sup>1392</sup>.
- Βάτων-Βατούνα, est un nom plutôt répandu dans la partie du nord<sup>1393</sup>, mais aussi dans les villes coloniales. Il n'est identifié dans l'arrière-pays de l'Albanie que par des pièces monétaires<sup>1394</sup> et des timbres en forme BAT ou Πατώ<sup>1395</sup>.

---

<sup>1377</sup> Χάρων père d' [Ἀλ]κέμαχος.

<sup>1378</sup> Selon Seit Mansaku la composition des noms n'est pas une caractéristique marquante des illyriens. Cf. MANSAKU 1993, p 91-92. Cf. aussi GILG 1993.

<sup>1379</sup> CIGIME 3, n° 423.

<sup>1380</sup> CIGIME 2, n°65, 68, 69.

<sup>1381</sup> CIGIME 2, n°65, 67, 68.

<sup>1382</sup> Ἀβοζίκα χαῖρε. CIGIME II, 1, 2, n°70.

<sup>1383</sup> CIGIME 3, n°161.

<sup>1384</sup> CIGIME 3, n° 315.

<sup>1385</sup> CIGIME 2, n° 96.

<sup>1386</sup> CIGIME 2, n° 14.

<sup>1387</sup> MASSON 1987, p. 117.

<sup>1388</sup> SGDI II, 2014.

<sup>1389</sup> CIGIME 3, n°439.

<sup>1390</sup> CIGIME 3, n° 98.

<sup>1391</sup> LHÔTE 2006, n° 49.

<sup>1392</sup> CIGIME 2, n° 98.

<sup>1393</sup>



- Βέρσας, avec deux exemples à Dyrrhachion<sup>1396</sup>.
- Γένθιος-Γένθεις est l'anthroponyme illyrien le plus répandu dans tous les types de sources, à la fois littéraires et épigraphiques et monnayages<sup>1397</sup> ; à Dimale sur une tuile<sup>1398</sup>, à Korça sur des *pithoi*<sup>1399</sup>, à Selca e Poshtme sur les inscriptions funéraires comme Γενθιανὸς Πλάτορος<sup>1400</sup> et sur timbre Γένθιος<sup>1401</sup>.
- Γλαυκίας est aussi un nom très répandu en Illyrie<sup>1402</sup> ; on le trouve sur des timbres au sud-est de l'Albanie<sup>1403</sup>, comme bénéficiaire de la *politeia* à Klos<sup>1404</sup>, en Chaonie<sup>1405</sup>.
- Δάζιος est le nom le plus répandu en aire illyrienne avec des variantes : Δάζα à Shetaj<sup>1406</sup> au nord de l'Albanie ; Δάζος affranchi à Phoiniké<sup>1407</sup> et le même sur un sceau de Délos<sup>1408</sup>, Δαζείωνος dans la région de Mokër (près de Selce e Poshtme)<sup>1409</sup>. Il est mentionné dix fois à Dyrrhachion sous les formes Δάζιος, Δαζαῖος, Δαζέος, Δάζεις<sup>1410</sup>. Sur les monnaies il se trouve aussi à Dyrrhachion comme Δάζιος.<sup>1411</sup> À Apollonia on ne trouve que la forme féminine Δαζιώ.<sup>1412</sup> Carlo de Simone pense que la famille du nom Δάζιος est plus large et a une origine messapienne<sup>1413</sup>.
- Δάρδανος à Dyrrhachion, Δάρδανα-Δέρδα-Δερδαία<sup>1414</sup>.
- Ἐορταῖος à Dimale sur un timbre<sup>1415</sup>, et sur une mosaïque à Lissos<sup>1416</sup>. On le trouve bien présent à Dyrrhachion et en aire macédonienne<sup>1417</sup>.

1394 CEKA 1967, p. 114.

1395 CIGIME 3, n° 432.

1396 CIGIME 2, n° 140 Βέρσας Τρίτου et n° 184 Ἐπίκαδος Βερσάντου χαῖρε.

1397 CEKA 1967, p. 131.

1398 CIGIME 3, n°420.

1399 *Ibidem*, n° 445.

1400 *Ibidem*, n° 453.

1401 *Ibidem*, n° 454.

1402 On a aussi Γλαυκίας, τὸ γένος Δάρδανον. Cf. *FD* III 3:27. La Dardanie correspond à la région illyrienne aujourd'hui dans le territoire du Kosovo.

1403 CIGIME 3, n° 433, n° 445, n° 450,

1404 *Ibidem*, n° 370

1405 *Ibidem*, n° 86

1406 *Ibidem*, n° 462.

1407 *Ibidem*, n° 8.

1408 *Ibidem*, n°479.

1409 *Ibidem*, n° 453.

1410 CIGIME 2. I, 1, n° 30 ; n° 84 ; n° 146 ; n° 153 ; n°161-165 ; n° 203 ; n°246.

1411 CEKA 1972, p. 187, n° 127.

1412 CIGIME II, 1, 2, n° 20.

1413 DE SIMONE 1993, p. 38-39.

1414 *Ibidem*, p. 68.

- Ἐπίκαδος est un nom aussi bien diffusé dans les villes côtières que dans l'arrière-pays ; sur un timbre à Dimale (deux fois)<sup>1418</sup>, à Korça<sup>1419</sup> ; à Oropos on a Ἐπίκαδος père de Πλάτορ Διμαλλίτης, sur une monnaie à Apollonia<sup>1420</sup>.
- Μονούνιος est le nom porté par le roi illyrien reconnu comme tel dans les sources littéraires, et on le trouve sur les émissions monétaires que lui-même a frappées<sup>1421</sup>. On le trouve aussi dans une inscription funéraire d'Apollonia : Μονούνιε χαῖ[ρε], mais il ne peut s'agir du roi<sup>1422</sup>. Jusqu'à présent on ne le trouve sur aucune inscription dans le reste de l'Albanie.
- Πρευραδος- Πλεύρατος-Πρευρᾶτος est un nom illyrien d'origine royale<sup>1423</sup>. Il se trouve distribué géographiquement depuis la côte jusque vers la région d'Ohrid<sup>1424</sup> ; à Dyrrhachion<sup>1425</sup> il y a trois occurrences sous la forme Πρευρᾶτος, la même qu'à Klos<sup>1426</sup> ; à Apollonia une en forme de Πρευραδου comme prytane sur une monnaies<sup>1427</sup>.
- Τριτεύτα est prytane à Bylis<sup>1428</sup>.
- Τρίτος, - Τόρου, Τριτῶ<sup>1429</sup> sont des noms illyriens, avec une étymologie grecque, attestés à Apollonia et à Dyrrhachion, mais aussi dans l'est de l'Albanie, à Belsh<sup>1430</sup>, à Irmaj<sup>1431</sup> et à Kolonj<sup>1432</sup>.

À partir de cette occurrence d'une quinzaine de noms les plus répandus, on peut essayer de voir s'il y a des tendances régionales, en étudiant les grandes lignes de la diffusion des

<sup>1415</sup> CIGIME 3, n° 420.

<sup>1416</sup> *Ibidem*, n° 464.

<sup>1417</sup> DE SIMONE 1993, p. 57.

<sup>1418</sup> CIGIME 3, n°420.

<sup>1419</sup> *Ibidem*, n° 447.

<sup>1420</sup> CEKA 1972, p. 184, n.° 3.

<sup>1421</sup> CEKA 1972, p. 196, n.° 342.

<sup>1422</sup> CIGIME 2, n° 124.

<sup>1423</sup> CABANES 1988, p. 298-302.

<sup>1424</sup> EAM, n° 179.

<sup>1425</sup> CIGIME 2, n° 48 ; n° 106 ; n° 364.

<sup>1426</sup> Ἀνδρί[σ]κω[ι] τῶι Πρευράτου (Πρευρᾶτος père d' Ἀνδρί[σ]κος. Cf. CIGIME III, n° 372.

<sup>1427</sup> CEKA 1972, p. 186, n.° 94.

<sup>1428</sup> CIGIME 3, n° 309. Cf. Pour comparer avec Dyrrhachion, Τευταία (CIGIME 2. I, 1, n°407-408; n°410-412) ; Τευταία (CIGIME 2, n°409)

<sup>1429</sup> Σκενετα Τόρου, Τριτῶ Ἰλλυρία : SEG 30:529 ; à Démétrias en Thessalie : IG IX, 2. Cf. MASSON 1987, p. 117.

<sup>1430</sup> CIGIME 3, n° 441

<sup>1431</sup> *Ibidem*, n° 432

<sup>1432</sup> *Ibidem*, n° 460.

noms sur tout le pays. Si on compare l'onomastique des villes coloniales de Dyrrhachion et d'Apollonia avec celle de l'arrière-pays comme c'est le cas de Byllis et son *Koinon*, d'Amantia et de son *Koinon*, on trouve beaucoup de similitudes<sup>1433</sup>. On a aussi des inscriptions officielles comme celle de Klos, de Byllis ou de Rabije à la frontière sud-est du *Koinon* qui fournit une onomastique très proche de celle d'Épire<sup>1434</sup>. Dans ce même territoire on a le cas de Μεγαλλίς trouvé à Gjerbës à l'est de Byllis<sup>1435</sup>, sur une stèle funéraire qui renvoie donc à un contexte privé<sup>1436</sup>. Le grec comme langue administrative et officielle du *Koinon* n'est donc plus une explication suffisante. Deux hypothèses peuvent être formulées, mais ne sont pas vérifiables dans l'état actuel de nos connaissances. La première est de faire de Megallis une grecque d'origine, qui pour des raisons qui nous échappent, peut-être matrimoniales ou commerciales, se serait installée dans la région. Dans ce cas on est dans une problématique qui est plutôt celle des mobilités en contexte colonial. La seconde est de faire de Megallis une indigène originaire du lieu, et dans ce cas on est dans une problématique d'acculturation, avec une « hellénisation » de l'onomastique indigène, comme conséquence de l'expansion du royaume épirote et de l'intensification des échanges avec les colonies grecques de la côte<sup>1437</sup>. Dans le même contexte funéraire on a la stèle de Veternik près de Berat qui se situe dans le territoire des Bylliones et qui montre une forme d'écriture métrique composée par une alternance d'hexamètres et de pentamètres iambiques<sup>1438</sup> ; le nom Κέββας apparaît deux fois, porté par deux membres différents de la même famille ; on est ici dans un cas d'acculturation onomastique<sup>1439</sup>.

Le *Koinon* d'Amantia dans ses décrets officiels et ses inscriptions funéraires affiche des noms connus dans la région comme dans les villes côtières. L'exemple le plus récent sont deux inscriptions trouvées ces dernières années, l'une dans la ville d'Amantia qui mentionne pour la première fois le nom de Ζώπυρος et du patronyme Παρμενίσκος qui sont bien connus

---

<sup>1433</sup> ANAMALI 1993, p. 114.

<sup>1434</sup> SEG 37 : 626 ; CABANES 1976, p. 385-386 ; CEKA 1982, p. 71-89 ; ANAMALI 1993, p.114. CIGIME 3, n° 394.

<sup>1435</sup> Une petite correction à faire dans le CIGIME 3, n° 326 : l'endroit d'où vient l'inscription est indiqué au sud-ouest de Ballsh, mais en réalité il est au sud-est, à 10 km à l'est de Byllis.

<sup>1436</sup> Pour l'instant, les inscriptions funéraires en grec retrouvées dans les territoires de l'arrière-pays d'Apollonia se comptent sur les doigts d'une main. Près de Gjerbës, on ne connaît que l'épithaphe de Grishicë : cf. CEKA 1987 n° 44 p. 94 sq. L'inscription de Gjerbës, limitée à deux mots, se caractérise par son caractère très laconique.

<sup>1437</sup> J AUPAJ 2017, p. 287-311.

<sup>1438</sup> CEKA 1987, n°43, p. 93-94.

<sup>1439</sup> CIGIME 3, n° 329.

ailleurs dans la région (Illyrie méridionale et Épire) et dans le reste du monde grec<sup>1440</sup>. Ils sont notamment bien attestés à Dyrrhachion<sup>1441</sup> et à Apollonia<sup>1442</sup>. La deuxième inscription est une épitaphe gravée sur une stèle en mémoire d'un défunt nommé Aratos à qui a été dédiée la stèle comme l'indique la forme au datif. Ce nom apparaît pour la première fois dans les inscriptions locales et enrichit donc le fonds onomastique régional. L'usage du datif pourrait aussi faire penser à une divinité en l'honneur de qui la stèle aurait été érigée, mais Aratos n'est pas connu comme théonyme, et il est donc difficile de retenir cette interprétation. Le seul Aratos connu est Aratos de Sicyone<sup>1443</sup>, divinisé par sa cité, qui refuse l'alliance avec de Philippe V de Macédoine en 214 av. J.-C., dans son combat pour l'Illyrie<sup>1444</sup>. Rien ne prouve sa présence dans notre région<sup>1445</sup>, mais le contexte où a été retrouvée la stèle, à savoir la forteresse de Matohasanaj, peut nous orienter vers cette interprétation<sup>1446</sup>.

Le croisement des données numismatiques et des timbres est aussi intéressant car il montre des recoupements, sans qu'on puisse toutefois être sûr qu'il s'agisse toujours de la même personne. C'est le cas avec Ἀγαθοκλῆς sur les timbres à Dyrrhachion et à Antigonea, et sur des pièces monétaires de Dyrrhachion comme prytane<sup>1447</sup>. De même Ἀριστήν, est attesté sur des tuiles à Dimale et sur des monnaies à Dyrrhachion<sup>1448</sup>. On remarque aussi que les noms fournis par des timbres sont importants mais disproportionnés entre les villes côtières où ils sont très nombreux et l'arrière-pays illyrien. Dans l'arrière-pays d'Apollonia on a le nom purement grec de Λεωνίδας<sup>1449</sup> qui se trouve bien sur les timbres et sur les monnaies<sup>1450</sup>. À Dimale, on a une liste de noms sur timbres qui montrent un mélange de noms purement illyriens et de noms à étymologie grecque. Certains sont des noms connus comme Νικάνορ qui figure sur le timbre à Dimale et comme stratège à Klos<sup>1451</sup>.

---

<sup>1440</sup> CEKA 1972, p. 80. CEKA 1987, n° 50 p. 99 ; *CIGIME* 2, n° 319, 356, 515 ; aussi sur des monnaies d'Apollonia et de Dyrrhachion datées vers 229-100 av. J.-C. GJONGECAJ-PICARD 2000, n° 1-2, p. 153 et n° 43, p. 158.

<sup>1441</sup> *CIGIME* 2, n° 226 - 230.

<sup>1442</sup> GJONGECAJ 2001, n° 7, p. 226 ; GJONGECAJ-PICARD 1998, p. 523.

<sup>1443</sup> Le chef de la ligue achéenne vers 271-213 av. J.-C. Cf. Plutarque, *Vie d'Aratos*, 50.

<sup>1444</sup> Polybe, VII, 12 ; Strabon, VIII, 8 ; Plutarque, *Vie d'Aratos*, 50. WALBANK 1967, p.74-75.

<sup>1445</sup> WALBANK 1967, p. 68-107.

<sup>1446</sup> JAUPAJ 2017, p. 443-453.

<sup>1447</sup> Sur les timbres à Dyrrhachion cf. HIDRI 1976, p. 245-258. ; pour le timbre d'Antigonea cf. *CIGIME* 3, n° 71, et sur les monnaies CEKA 1966, n. °1.

<sup>1448</sup> À Dimale cf. *CIGIME* 3, n° 420 ; monnaies cf. CEKA 1972, n. °16. Chez les Balaiites comme trésorier et péripolarque : cf. *CIGIME* III, n° 423

<sup>1449</sup> *CIGIME* 3, n° 489.

<sup>1450</sup> ANAMALI 1993, p.114-115.

<sup>1451</sup> *CIGIME* 3, n° 385.

En général, on fait une distinction classique, noms « grecs » et noms « non grecs » ou bien « locaux », comme on dit « importation grecque » et « production locale ». C'est une méthode dichotomique qui n'est pas forcément adaptée à notre sujet. Si les noms sont beaucoup plus nombreux dans les villes côtières c'est parce que la population y est plus importante et l'usage de l'écriture développé dès l'origine ; mais si on regarde la proportion de noms grecs et non grecs elle n'est pas plus importante dans l'arrière-pays. C'est assez normal, car dans la mesure où dans les centres illyriens le grec est utilisé comme langue administrative, pour ce qui est de l'épigraphie officielle publique, la situation n'est pas différente de celle des cités coloniales. L'importance des noms illyriens sur les timbres, quel que soit leur lieu de provenance, tendrait à montrer que la classe artisanale est la plus perméable à la mixité ethnique.

La classification ethnique des noms trouvés à ce jour sur le territoire albanais nécessite une étude plus approfondie. Cependant, sur la base des données précédentes, on peut affirmer que l'utilisation de la langue grecque par les Illyriens est la conséquence d'une forte pénétration de la culture grecque qui accompagne et supporte le processus d'urbanisation et la formation des *Koina* à partir de la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Cette pénétration vient d'abord prioritairement des colonies grecques de l'arrière-pays et ensuite massivement de l'expansion du Royaume de Pyrrhus en Illyrie méridionale.

### 3.1.6. Bilan

Les données actuelles montrent qu'Apollonia a été fondée comme une ville *ex novo* dans le dernier quart du VII<sup>e</sup> siècle<sup>1452</sup>. À Épidamne-Dyrrhachion, par contre tant les sources littéraires que les données archéologiques montrent l'existence d'un centre illyrien précédent<sup>1453</sup>. Cette différence ne semble pas avoir eu d'impact car il est difficile de percevoir une différence dans la situation onomastique entre l'arrière-pays de ces deux cités. Cela vient du fait que la diffusion de la langue grecque chez les Illyriens n'a lieu qu'avec les formations étatiques qui se développent dans tout l'arrière-pays. Mais cette diffusion n'implique pas que tous les indigènes apprennent et connaissent le grec. Cet apprentissage n'est nécessaire qu'en ville pour ceux qui participent à l'administration du *Koinon*. Seule une connaissance superficielle de plusieurs formules de décodage en grec semble avoir suffi à cette population.

---

<sup>1452</sup> Les fouilles jusqu'à aujourd'hui n'ont pas confirmé l'existence sur place d'un centre indigène, mais l'usage des nécropoles tumulaires qui contient du matériel indigène confirme une présence illyrienne, sans doute la tribu des Taulantins : cf. AMORE 2010.

<sup>1453</sup>

ANAMALI 1956, p. 3-39 ; 1971, p. 125-135. ; CABANES 1993, p. 7-20 ; 1999, p. 373-382. ; CEKA 1951, p. 132-138 ; 1969, p. 133-143.

La situation est la même en Asie Mineure, Sicile, l'Italie du Sud et jusqu'à la péninsule ibérique, où des populations autochtones entrent en contact durables et permanents avec des Grecs installés sur place<sup>1454</sup>. Dans l'ensemble de la Méditerranée orientale et occidentale, y compris sur la côte Adriatique, ce sont les colonies grecques ou les *emporía* qui ont joué ce rôle principal pendant une période de plus de 500 ans<sup>1455</sup>.

Des chercheurs américains, linguistes et ethnologues, ont étudié les problèmes d'acculturation et ont tenté de les formaliser<sup>1456</sup>. Comme on l'a déjà vu dans la définition de M. Herskovit, R. Linton et R. Redfield dans le « Mémoire pour l'étude de l'acculturation », la langue est un facteur très important. Elle permet en effet de donner plus de cohérence aux échanges culturels. Dans ce processus, les classes dominantes de la société jouent un rôle essentiel, car ce sont elles qui achètent les produits de luxe grecs et qui peuvent collaborer avec des puissances étrangères, mais il ne faut pas négliger le rôle des artisans et des marchands très ouverts à la mobilité<sup>1457</sup>.

M. Lejeune, spécialiste de la linguistique antique, prend comme exemple la période d'évangélisation des peuples non grecs qui avaient déjà une langue écrite. Les premiers chrétiens utilisent la langue grecque pour répandre le message chrétien oralement et par écrit : les Coptes au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., les Goths au IV<sup>e</sup> siècle et les Slaves au IX<sup>e</sup> siècle, avec comme résultat de ce processus le bilinguisme de ces peuples. Mais pour les périodes plus anciennes, selon lui, un rôle clé a été joué par les colonies grecques d'Asie Mineure d'abord, puis d'occident ensuite en diffusant l'alphabet grec<sup>1458</sup>. Dans de nombreuses régions il y a eu adoption de cet alphabet qui a coexisté avec la langue locale, comme l'alphabet phrygien dans la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, Lydien au VII<sup>e</sup> siècle. En Italie centrale et méridionale également, y compris en Sicile, l'adoption de l'alphabet grec par les populations indigènes est une conséquence de l'arrivée des Grecs : c'est le cas des Etrusques qui au contact des Grecs installés à Pithécusses et à Cumès ont adopté l'alphabet eubéen<sup>1459</sup>. Au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, les Messapiens installés dans le sud de l'Apulie adoptent l'alphabet tarentin. Dans tous les cas, l'alphabet est utilisé pour transcrire la langue locale.

On a un phénomène différent dans nos régions. En effet, malgré la présence des villes coloniales et les nombreux contacts attestés par les échanges commerciaux, les Illyriens

---

<sup>1454</sup> DE SIMONE 1983, p. 755-784; WASOWICZ 1983, p. 911-936 ; TESTA 1983, p. 1005-1015.

<sup>1455</sup> LEJEUNE 1983, p. 731-753.

<sup>1456</sup> Cf. introductions « le concept d'acculturation ».

<sup>1457</sup> Sur la mobilité grecque cf. BOUFFIER 2016, p.1-13.

<sup>1458</sup> LEJEUNE 1983, p. 731-753.

<sup>1459</sup> Un exemple typique est le «la tablette de Marsiliana d'Albegna», POCETTI 2010, p. 659-678.

n'utilisent pas l'alphabet grec et leur langue reste toujours orale. Cela reflète une société déjà bien structurée qui n'évolue pas significativement au contact des Grecs, et n'a donc pas besoin d'écrire pour s'adapter à une situation nouvelle<sup>1460</sup>. On peut observer que c'est aussi le cas des Ligures qui, contrairement aux Gaulois de l'arrière-pays massaliote, n'ont pas utilisé la langue des colons et n'ont pas été tentés d'écrire dans leur propre langue<sup>1461</sup>.

Il est vraisemblable aussi que des mariages mixtes avec Taulantins et Atintanes ont eu lieu dès le moment des fondations coloniales. Jean Pouilloux, dans sa recherche menée sur l'établissement des colons pariens sur l'île de Thasos, a montré que les colons Pariens épousent des femmes indigènes dès qu'ils se sont installés sur l'île<sup>1462</sup>. Le problème reste qu'on n'a aucune donnée pour bien appréhender ce phénomène. Vu la position de la femme dans les familles antiques grecques, il y a fort à penser que si un colon épousait une illyrienne, celle-ci était totalement intégrée dans l'*oikos* et devait s'helléniser au sens fort du terme<sup>1463</sup>. Si donc les femmes illyriennes épousées par des Grecs pouvaient devenir bilingues, le fait d'épouser une illyrienne n'obligeait pas les Grecs à apprendre l'illyrien. Si on peut parler de familles mixtes lors de la première génération des colons, aux générations suivantes la culture grecque devient la seule norme au sein de l'*oikos*<sup>1464</sup>. Il est impossible de savoir si les femmes pouvaient conserver des relations durables avec leur famille d'origine, auquel cas pouvaient se mettre en place des réseaux sociaux mixtes. Souvent les femmes faisaient partie des butins de guerre, ou faisaient l'objet de rapt comme le rappelle l'événement un peu légendaire de l'enlèvement des Sabines à Rome. Elles étaient donc arrachées à leur famille d'origine. Le problème des mariages mixtes reste donc ouvert, et il n'est pas certain qu'ils aient contribué à tisser des liens étroits entre les deux communautés, contrairement à l'opinion émise par V. Compernelle quand il écrit : « *le rôle joué par la femme indigène dans l'élaboration des sociétés coloniales explique sans doute, pour une part non négligeable, certains aspects caractéristiques propres aux différentes colonies grecques de la Méditerranée, et ceci dans plusieurs domaines* »<sup>1465</sup>.

L'alliance des aristocrates d'Epidamnos avec les Illyriens et les rapines qu'ils mènent ensemble sur terre et sur mer implique bien une compréhension réciproque<sup>1466</sup>. On peut parler

---

<sup>1460</sup> LEJEUNE 1983, p. 731-753; MANO 1983, 1986; ISLAMI 1976.

<sup>1461</sup> DE SIMONE 1983, p. 755-784.

<sup>1462</sup> POUILLOX 1954 ; COMPERNELLE 1983, p. 1033-1049

<sup>1463</sup> VERNANT 1973.

<sup>1464</sup> GHERCHANOC 2012.

<sup>1465</sup> COMPERNELLE 1983, p. 1048.

<sup>1466</sup> Thucydide I, 24-55 ; cf. *supra* note 778.

d'un bilinguisme des élites car tout ne peut se faire par l'intermédiaire d'interprètes. Plus tard, lorsque le grec se répand dans les villes illyriennes, ce sont les Grecs qui l'amènent avec eux, tout comme les Romains amèneront le latin. Dès lors le grec peut devenir pour les Illyriens un moyen d'ascension sociale. Le bilinguisme est alors nettement un moyen d'intégration<sup>1467</sup>. Dès lors qu'un indigène peut parler le grec, il n'est plus considéré comme « barbare » et il rentre dans cette *koinè* culturelle illyro-épirote dont la langue est bien le grec.

---

<sup>1467</sup> HEGYI: 1978.





## 3.2. Les productions matérielles

### 3.2.1. L'évolution chronologique des relations commerciales

Les productions matérielles en aire illyro-épirote peuvent être étudiées à partir des mobiliers archéologiques retrouvés en contexte sur le territoire actuel de l'Albanie. De nombreuses fouilles de nécropoles ou d'habitats, des sondages, des prospections ont sorti beaucoup de matériel, mais malheureusement, à part l'étude des amphores hellénistiques, de la céramique d'époque romaine d'Apollonia, des objets métalliques, et de la coroplastique, aucune étude systématique de ce matériel n'a eu lieu<sup>1468</sup>.

On connaît surtout les données des sites grecs côtiers Apollonia, Épidamne-Dyrrhachion et Phoinikè. À partir de la fin du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., tous les sites, urbains et ruraux ont livré les productions d'origine coloniale locale mais aussi de Grande Grèce et de Sicile. Lorsqu'on retrouve le même matériel dans les sites de l'arrière pays, on a la preuve d'un marché à court rayon d'action régional<sup>1469</sup>. On remarque que la céramique, vases et coroplastique, et les productions métalliques représentent la classe d'objets les plus anciens mais aussi les plus nombreux retrouvés dans tous les centres urbains et ruraux de l'Albanie. On remarque aussi que les artisans illyriens et épirotes ont emprunté des techniques grecques, puis romaines, et très rapidement ont mis au point des procédés de fabrication originaux qui les distinguent des autres centres de production de la Méditerranée orientale et occidentale<sup>1470</sup> ; on parle dans ce cas d'imitations locales<sup>1471</sup>. Malheureusement ces productions locales n'ont pas encore été bien étudiées et on continue à utiliser le matériel d'importation grecque ou romaine, mieux connu, pour établir la chronologie<sup>1472</sup>.

Pour les premiers temps de la période coloniale, le matériel de référence est la céramique corinthienne qui est prédominante dans les nécropoles archaïques d'Apollonia et d'Épidamnos-Dyrrhachion<sup>1473</sup>. Les produits rhodiens et ioniens sont assez rares, et il est

---

<sup>1468</sup> Pour les amphores, cf. LAHI 2009 ; pour le matériel d'Apollonia un rapide aperçu dans Apollonia 1, p. 129-146 sq. ; pour le matériel romain cf. BARRIERE 2015 (en cours de publication). Pour les objets métalliques cf. VESELI 2014 et VESELI 2019. Pour la coroplastique cf. MUKA 2009 (en cours de publication).

<sup>1469</sup> GAMBERINI 2008, p. 45-53 ; GAMBERINI-VECCHIETTI 2011, p. 513-530.

<sup>1470</sup> AURIEMMA *et alii* 2012, p. 255-298.

<sup>1471</sup> CEKA 1982, p. 103-130 ; CEKA 1985, p. 176-192. Une étude exemplaire de ces productions locales a eu lieu, sous la direction d'A. Müller, pour les milliers de figurines en terre cuite de l'*Artémision* de Durrës : cf. MUKA 2011, p. 61-76.

<sup>1472</sup> MANO 1973a, p. 307-316 ; MANO 1976a, p. 113-124.

<sup>1473</sup> MANO 1976a, p. 113-124 ; MANO 1981, p. 95-103 ; MANO 1986a, p. 155-163.

difficile d'établir si ce matériel arrive dans les régions par l'intermédiaire de Corinthe et Corfou, ou si des commerçants de l'est égéen arrivent directement sur la côte adriatique<sup>1474</sup>.

À partir du V<sup>e</sup> siècle, la concurrence attique finit par avoir raison de la domination corinthienne qui résiste malgré tout pendant les premières décennies du siècle ; mais les productions attiques, à f.n. puis à f.r., fabriquées en séries et d'excellente qualité, font désormais partie de l'inventaire des riches tombes apolloniates et illyriennes<sup>1475</sup>. Après la guerre du Péloponnèse et la défaite d'Athènes la chute de ces importations est brutale dans tous les sites illyro-épirotes<sup>1476</sup>.

À partir du IV<sup>e</sup> siècle quelques productions attiques réapparaissent mais surtout commencent les importations d'Italie méridionale, principalement de l'Apulie, mais aussi de Sicile<sup>1477</sup>. On peut citer l'amphore du peintre d'Amykos retrouvée à Apollonia, le cratère du peintre de Pisticci retrouvé à Durrës, la *pelikè* de l'école proto lucanienne retrouvée à Amantia<sup>1478</sup>. Une amphore de Durrës du groupe de Dirce montre, elle, une influence du Checquer Painter qui selon Trendall est une officine de la fin V<sup>e</sup>-début du IV<sup>e</sup> siècle installée à Syracuse<sup>1479</sup>. Cette influence syracusaine est en mettre en relation avec ce qu'on a appelé la politique adriatique de Denys l'Ancien et de son fils à qui on attribue la fondation de Lissos, d'Issa, d'Ancone et deux colonies inconnues dans la région du canal d'Otrante<sup>1480</sup>. Des imitations locales de vases italiotes à f.r. sont attestées dans plusieurs centres, outre Apollonia et Epidmanos, notamment à Skodra et à Belsh<sup>1481</sup>

Apparemment, les relations commerciales avec Rhodes sont restaurées pendant les III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> av. J.-C. On assiste à la même période à la disparition des corinthiennes B remplacées par les gréco-italiques qui semblent accompagner l'avancée des Romains dans la région<sup>1482</sup>.

En l'absence de découverte de fours de potier, il est difficile de savoir si les productions locales de céramique dite commune, et notamment les vases à feu, que l'on retrouve à l'identique dans les cités côtières et dans l'arrière-pays, sont fabriquées dans les colonies ou

---

<sup>1474</sup> CEKA 1982, p. 103-130 ; *Apollonia* 1, p.135-140. On retrouve ces produits rhodiens et ioniens dans tous les *emporia* de l'Adriatique (Spina, Adria, Naron), mais la fondation de Corcre la Noire pouvait très bien servir de relai pour des marchands corinthiens.

<sup>1475</sup> *L'arte albanese* 1985, fig. 178-181, p. 46.

<sup>1476</sup> VREKAJ 1988, p. 121-142.

<sup>1477</sup> NANAJ 1988, p. 51-74 ; BERETI 1988, p. 105-115.

<sup>1478</sup> *L'arte albanese* 1985, fig. 190,191, 192. D'ANDRIA 1986

<sup>1479</sup> *Ibidem*, 1985, fig. 192.

<sup>1480</sup> BRACCESI 1971, p. 185 sq.

<sup>1481</sup> *L'arte albanese* 1985, fig. 216-217 pour Scodra, fig. 218-222 pour Belsh.

<sup>1482</sup> LAHI 2009.

dans les centres illyro-épirotes. Il y a indiscutablement un marché régional, mais les termes de l'échange ne sont pas toujours identifiables<sup>1483</sup>.

Le développement rapide des productions locales de l'intérieur des terres peut s'expliquer par le degré de développement des tribus illyro-épirotes qui étaient entrées en contact avec le monde grec bien avant l'arrivée des colons, et qui, bénéficiant de ressources minières, avaient pu acquérir un certain degré de technologie<sup>1484</sup>. Les échanges commerciaux avec les colonies ont constitué un nouveau stimulus dont on a vu que le principal effet a été le phénomène d'urbanisation avec pour conséquence le développement du commerce et de l'artisanat<sup>1485</sup>.

### 3.2.2. Les productions céramiques

Il faut distinguer les vases, que l'on peut subdiviser en quatre groupes principaux, les figurines en terre cuite, et les matériaux de construction (briques, tuiles, éléments architectoniques). Le premier groupe de vases est représenté par les vases containers de grandes dimensions et à parois épaisses. On peut distinguer les vases de transport, à savoir les amphores commerciales, et les vases de stockage comme les *pithoi*. Les *pithoi* sont des objets d'usage quotidien, de grande taille, utilisées principalement pour stocker les céréales, mais ils servent aussi l'enterrement des enfants et même des adultes, en particulier au début de la période coloniale. Certains *pithoi* présentent un décor simple de types lignes parallèles droites ou ondulées sur les épaules et sur les lèvres.<sup>1486</sup> Les *pithoi* trouvés jusqu'à présent sont des produits importés et locaux<sup>1487</sup>. Les amphores sont également utilisées pour l'enterrement des enfants dans le rituel d'incinération, mais on les trouve partout, et c'est le type de vase le mieux représenté dans toutes fouilles ; à l'époque archaïque et classique dominant très largement les amphores corinthiennes A et B, de production corcyréenne beaucoup plus que corinthienne ; les amphores orientales restent assez rares (quelques exemplaires rhodiens toutefois), et à partir du III<sup>e</sup> siècle les amphores gréco-italiques dominant. On suit donc une évolution qui est celle du monde grec occidental. Pour l'instant on n'a pas identifié de productions locales d'amphores de transport à Apollonia ou à Epidamnos. Il est vrai que ces régions ne sont pas productrices de vin et d'huile. Par contre on aurait pu attendre à Apollonia une production spécialisée pour le conditionnement et l'exportation du bitume. On trouve

---

<sup>1483</sup> CEKA 1983b, p. 203-218.

<sup>1484</sup> MANO 1986a, p. 155-163.

<sup>1485</sup> MANO 1995, p. 225-230.

<sup>1486</sup> MANO 2006

<sup>1487</sup> *Apollonia* 1, p.135-140.

dans les différents quartiers de la cité pas mal de tessons d'amphores bitumées, mais il s'agit d'amphores corinthiennes ou corcyréennes, et il est impossible de savoir si elles ont servi à conditionner le bitume ou si elles étaient simplement imperméabilisées.

Le deuxième groupe est représenté par des vases de dimensions plus réduites et parois moins épaisses ; on peut distinguer la céramique de cuisine, ou vases à feu, appelée souvent dans la littérature locale « *vorba* », et la céramique de table, appelée aussi céramique fine. Pour la céramique de table les productions à vernis noir sont typiques des productions grecques, corinthiennes, attiques ou de Grande-Grèce. Bien que des fours de potiers n'aient pas été retrouvés, il est vraisemblable qu'Epidaunos et Apollonia avaient leur propre production de vases à vernis noir. La troisième catégorie regroupe les vases liés à la toilette (lécythes, *unguentaria*, aryballes, pyxides etc...) qui sont toujours d'importation. Enfin dans la dernière catégorie on place les lampes à huiles qui, grâce à leur timbre, indiquent parfois leur provenance ; c'est le cas par exemple des lampes produites à Byllis, provenant des ateliers de *FELIX* et *FORTIS* que l'on retrouve dans tous les sites côtiers à l'époque impériale. La même observation peut être faite pour les fabrications de briques et de tuiles<sup>1488</sup>.

Les productions illyro-épirotes avant l'arrivée des colonies se caractérisent par des vases de forme simple sans décor<sup>1489</sup>. Dès les implantations coloniales, ces formes évoluent et se diversifient avec une utilisation systématique du tour. On les identifie par la couleur de la pâte, à savoir une argile ocre peu dégraissée, tirant sur le noir avec des nuances grises provenant d'une cuisson imparfaite, alors que les vases importés ont une argile ocre-claire et jaune, avec des nuances vertes et grises, caractéristique des productions corcyro-corinthiennes<sup>1490</sup>.

La céramique avec décors, plus rare, a servi souvent comme élément de datation et de marqueur exclusif des relations économiques entre les Illyro-épirotes et les Grecs. On les trouve principalement dans les mobiliers funéraires les plus riches. Cette poterie est divisée en sous-groupes en fonction de sa décoration, de sa chronologie et de son origine.

- a) les céramiques de style oriental,
- b) les céramiques à f.n.,
- c) les céramiques à f.r..
- d) les céramiques à décors en relief (dite aussi mégarienne).

---

<sup>1488</sup> MANO 1965, p. 51-79. Pour les timbres de Byllis, cf. CEKA2005, fig. 9 p. 13.

<sup>1489</sup> VREKAJ 1994a, p. 205-214 ; GAMBERINI-VECCHIETTI 2011, p. 513-530.

<sup>1490</sup> HIDRI 1986b, p. 192-193.

Ce sont généralement des céramiques à parois fines d'importation<sup>1491</sup>. Elles se caractérisent par un haut niveau de décoration avec des motifs géométriques, zoomorphes, floraux et anthropomorphes. À partir du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. on identifie quelques imitations locales<sup>1492</sup>. C'est le cas notamment du cratère à volutes de la nécropole de Belsh (cf. *infra* fig. 39)<sup>1493</sup>

### 3.2.3. Les figurines en terre cuite

Un nombre considérable de figurines et reliefs en terre cuite ont été trouvées dans les nécropoles tumulaires et dans les sanctuaires, mais aussi dans les espaces publics et privés des villes. Les terres cuites sont considérées comme des produits domestiques, et elles sont caractérisées par une variété de motifs, même si les sont les représentations féminines sont les plus nombreuses. Leur présence dans les tumulus et les sanctuaires montre qu'elles sont un élément important des cérémonies rituelles, religieuses et funéraires<sup>1494</sup>.

Une monographie est en cours de publication par B. Muka<sup>1495</sup>. Fondé sur une étude analytique de chaque site, avec un inventaire exhaustif de toutes les figurines déposées dans les différents musées et dépôts d'Albanie, ce travail propose la première synthèse d'envergure sur ce type de matériel. Avec la double perspective d'étudier sa fonctionnalité et sa distribution, il prend en considération plus de 2000 fragments de figurines, protomés, moulages et surmoulages ainsi que les contextes où ils ont été trouvés<sup>1496</sup>. Les figurines datant de l'époque archaïque sont peu nombreuses et témoignent de la présence d'un artisanat qui se caractérise à ses débuts par l'importation des moules et des figurines. Elles sont majoritairement importées des grandes métropoles grecques, surtout de Corinthe et Corfou, et sont de très bonne qualité. Malgré leur faible nombre, moins de 200 au total, leur diffusion à l'époque archaïque semble déjà importante, mais on ne connaît pas le ou les ateliers locaux qui les ont fabriquées à partir des matrices ou des figurines importées.

---

<sup>1491</sup> VREKAJ 1988, p. 121-142 ; VREKAJ 1994, p. 165-206 ; VREKAJ 2002, p. 189-210 ; VREKAJ 2004a, p. 269-291.

<sup>1492</sup> VREKAJ 1994, p. 165-206.

<sup>1493</sup> Un très bel exemple avec le cratère à volute de Belsh, daté au IV<sup>e</sup> siècle : *Albanien* 1988, n° 113 p. 247.

<sup>1494</sup> *Artémis* 2009, p. 2-27 ; MULLER-TARTARI 2011, p. 289-298.

<sup>1495</sup> MUKA 2009.

<sup>1496</sup> MUKA 2013, p. 187-204.

Vers la fin de la période classique et surtout pendant la période hellénistique, la production de figurines augmente significativement : le nombre de plus de 1900 sur 2000 objets et moules en est la preuve. La plupart sont des productions locales, moins attentives à la qualité, mais fabriquées à partir modèles importés de Grèce<sup>1497</sup>. Cela ne peut s'expliquer que par des pratiques culturelles fortement marqués par la culture grecque<sup>1498</sup>.

Un bon exemple est celui des milliers de figurines retrouvées dans l'*Artémision* d'Épidamne-Dyrrhachion. Leur poids total a été estimé à 1800 kg et elles forment un ensemble exceptionnel sur le territoire de l'Albanie<sup>1499</sup>. Les exemplaires les plus anciens de la fin du VI<sup>e</sup> siècle représentent des *korès* porteuses d'offrandes dont certaines sont de type corinthien, et de protomés-masques de la Grèce de l'Est et pour les plus récents d'Italie méridionale et de Sicile mais avec une forte influence corinthienne<sup>1500</sup>. Dans 94 % des cas, le répertoire iconographique est presque exclusivement composé d'images féminines, des protomés à épaules, des représentations d'Artémis, et des porteuses de plateau à offrandes<sup>1501</sup>. On a dénombré une soixantaine de types de protomés : protomés-masques archaïques, protomés à épaules, protomés-bustes nues avec ou sans revers, et protomés-bustes habillées du *chiton* ou du *peplos*, avec ou sans avant-bras<sup>1502</sup>. Les statuettes relèvent d'environ 130 types techniquement différents. Les types féminins, avec environ 70 exemplaires pour chaque groupe, sont principalement les femmes assises sur un siège, des jeunes filles assises sans siège, souvent nues, mais certaines habillées d'un *chiton* et portant un diadème. Les dames trônant aux coiffures variées sont montrées de face, les mains posées sur les cuisses ou tenant une ou deux patères. Les types masculins ne sont qu'une vingtaine ; ce sont essentiellement des bergers criophores apportant l'animal pour le sacrifice, la plupart coiffés d'un *pilos* et accompagnés d'un chien. On a aussi une dizaine de personnages debout, identifiés comme des éphèbes nus ou demi-nus, un ensemble de six banqueteurs, et trois garçonnets. Les animaux sont essentiellement des béliers, des pigeons ou colombe ; on a aussi une panthère, un bœuf et quelques chiens<sup>1503</sup>.

---

1497 *Ibidem*, p. 188-194.

1498 MULLER 2004, p. 463-485.

1499 MULLER - TARTARI, 2010, p. 289-298.

1500 MULLER-TARTARI 2011, p. 289-298.

1501 *Artémis* 2009, p. 2-27.

1502 MUKA 2013, p. 187-204.

1503 MUKA - MULLER *et alii*. 2014, p. 275-284.

Le nombre de séries des protomés et des statuettes est élevé mais l'utilisation de l'argile locale montre que la pluparts des figurines de l'*Artémision* d'Épidamne-Dyrrhachion ont été fabriquées sur place ou dans les environs. Seule quelques protomés de la fin de l'archaïsme ont été importées de corinthien, Corfou et aussi d'Italie du Sud<sup>1504</sup>. L'artisanat céramique est bien attesté par des vestiges d'ateliers locaux et la production de moules retrouvés sur place confirme que la coroplastie à Dyrrhachion est local<sup>1505</sup>.

### 3.2.4. Une étude de cas : le site de Belsh et de sa région

Le site illyrien de Belsh domine sur une colline escarpée la région de Dumre avec une position géographique stratégique au carrefour de la branche sud de la *via Egnatia* qui reliait Apollonia avec la vallée du Shkumbin, et de la branche nord qui reliait d'Épidamne-Dyrrhachion avec la vallée du Devoll (**fig. 37**). La stratigraphie confirme une occupation depuis le Bronze récent jusqu'aux II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles après J.-C<sup>1506</sup>. Le mobilier de la couche culturelle du bronze récent (Belsh I)<sup>1507</sup> est le même que celui des sites contemporains de Maliq III d, Tren III b, Sovjan, Bënjë II, Cetush IV, Mashkiezë et Margëllic. L'inventaire du mobilier archéologique est composé de récipients à hautes anses en forme ; rubanées, cornues, bifores ou wishbone, ou bien des amphores tronconiques ou cylindriques à col long. À la fin de cette époque, apparaît la céramique du style de Devoll, variété de céramique matt painted, caractérisée par sa très bonne qualité, avec une surface externe lisse et lustrée. Les motifs géométriques en triangles la pointe en bas sont réalisées avec un engobe brun (**fig. 36**)<sup>1508</sup>. Ce type de céramique qu'est produit au sud-est de l'Albanie est distribué sur un large territoire dont Belsh fait partie<sup>1509</sup>. À l'Âge du fer, la céramique du style de Devoll disparaît et laisse place une céramique gris noir, décorée par ciselage et cannelures, d'une cuisson médiocre. La fin de cette période se marque par un changement radical du matériel archéologique où apparaissent des importations grecques, comme on le note aussi à Kalivo, à Bouthrôtos I et et Margëllic<sup>1510</sup>. Dans cette phase, on trouve des importations corinthiennes comme des amphores de type A et B ; les importations de produits attiques sont aussi présentes, et on a des vases de production locale, des *skyphoi* de forme elliptiques allongée avec des figures rayées.

---

<sup>1504</sup> MUKA - MULLER *et alii* 2014, p. 275-284.

<sup>1505</sup> *Artémis* 2009, p. 2-27.

<sup>1506</sup> CEKA 1974, p. 435-442.

<sup>1507</sup> XV<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles.

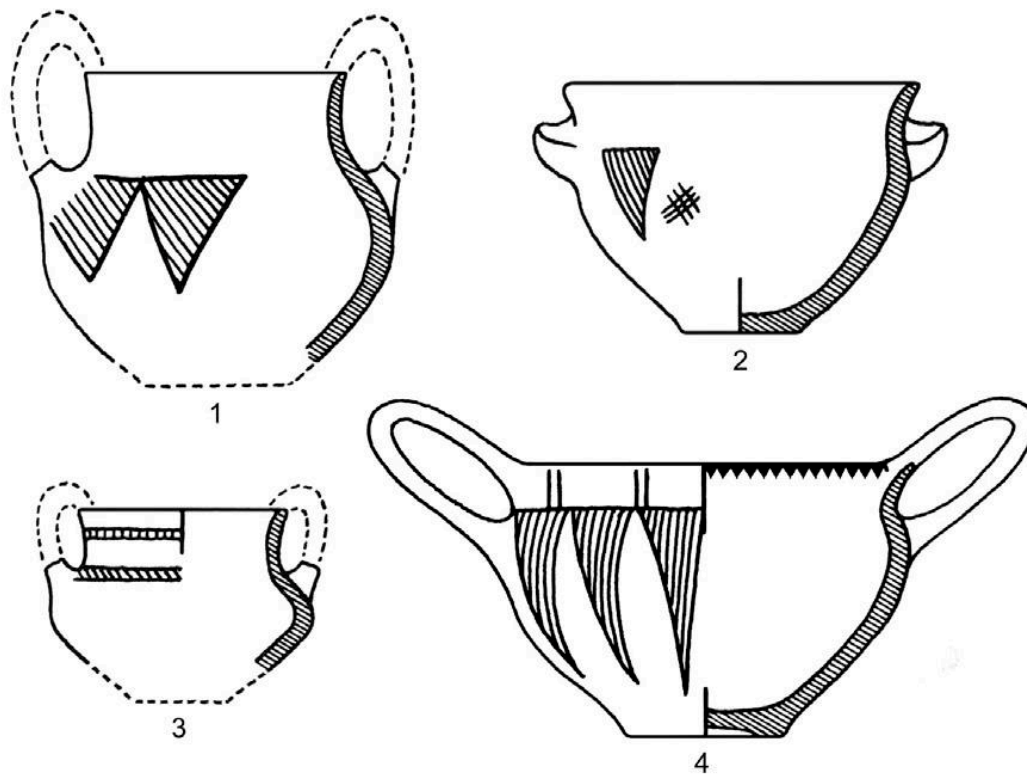
<sup>1508</sup> PRENDI 1985, p. 83-117 ; C.A.A., p. 35-62.

<sup>1509</sup> CEKA 1974, p. 435-438.

<sup>1510</sup> C.A.A., p. 35-62.



Dans le courant du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., la production locale de mauvaise qualité est moins importante au profit des importations grecques avec parmi les formes les plus attestées les *skyphoi*, les *kylix* et les lécythes. Ces importations grecques deviennent massives aux IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Durant toute cette période, le mobilier est comparable avec celui d'Apollonia ou de Dyrrhachion, comme le montre la riche tombe de guerrier fouillée par N. Ceka dans la nécropole de Belsh en 1975, datant du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et contenant environ 70 objets<sup>1511</sup>.



**Fig 36:** vase du style de Devoll trouvé à Maliq IIIId (C.A.A., fig. 16, p.43).

La richesse du mobilier funéraire se vérifie d'abord à la présence de vases en bronze dont l'auteur pense qu'ils ont été fabriqués à Apollonia : un chaudron<sup>1512</sup>, une louche et une passoire<sup>1513</sup>, des *oinochoés*<sup>1514</sup>, des *kylix*<sup>1515</sup>. La tombe contenait également un casque illyrien (**fig. 40**) et des cnémides, des bijoux en argent, et des vases à f.r. fabriqués à Apollonia ou à Epidamnos, notamment un *askos* qui représente la tête d'Aphrodite avec un décor de

<sup>1511</sup> CEKA 1976a, p. 361- 363.

<sup>1512</sup> Albanien 1988, fig. 114-116, p.248-249. On sait que ce type de chaudron est utilisé pour le lavement des pieds.

<sup>1513</sup> *Ibidem*, fig. 117-118, p. 250.

<sup>1514</sup> *Ibidem*, fig. 119, p. 251.

<sup>1515</sup> *Ibidem*, fig. 121 a, b, p. 253.

palmettes (**fig. 38, 1**), et *skyphos* (**fig. 38, 2**), dont le style se rapproche beaucoup de celui des productions apuliennes. Il faut remarquer aussi le cratère à volute de fabrication locale avec de très beaux motifs floraux et géométriques (**fig. 39**). Le mobilier de cette tombe, dont la richesse rappelle celle de Trebenishte deux siècles plus tôt, avec notamment tout le service en bronze lié à la consommation du vin, confirme la pratique du *symposium* telle qu'on la connaît dans les villes grecques. La présence des armes est par contre typique de la société illyrienne aristocratique.

À 3.5 km environ au sud-ouest du lac de Belsh, le lac de Seferan a reporté à la lumière des figurines en terre cuite et des vases datés aux III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles av. J.-C. C'est une trouvaille fortuite en 1982 dans un moment de grande sécheresse qui a fait baisser le niveau du lac et à une profondeur de 1,5-3 sont apparus les objets<sup>1516</sup>. Les figurines en terre cuite représentent plus de 90 % des objets ; la plupart sont de protomés-bustes sans avant-bras, nues ou revêtues d'un *chiton* agrafé sur les épaules par des fibules rondes et ceinturé sous la poitrine ; elles sont ornées de colliers, boucles d'oreille, diadèmes ou couronnes ornées de boutons de fleur<sup>1517</sup>. Ce qui est très intéressant dans ce mobilier typiquement féminin, est la présence de vases à boire le vin et de figurines représentées en banqueteuses tenant un canthare<sup>1518</sup>. On sait que la femme dans les sociétés illyro-épirotes avaient une certaine liberté, et il n'est donc pas impossible qu'elles aient pu, au moins dans les milieux aristocratiques, participer au *symposia*. Les analyses à la fluorescence X réalisées sur ce matériel a confirmé le caractère local de l'argile<sup>1519</sup>. Il est difficile de savoir si dans l'Antiquité le niveau du lac était plus bas, auquel cas ce matériel votif pouvait appartenir à un sanctuaire situé sur les bords du lac, ou s'il s'agit d'un rite consistant à jeter du matériel dans les eaux<sup>1520</sup>.

La position du site de Belsh sur le parcours de la future *via Egnatia* (**fig. 37**) est bien sûr très favorable à l'arrivée des produits provenant des deux grandes cités coloniales, mais avec les produits c'est visiblement tout un mode de vie à la grecque qui touche cette région.

### 3.2.5. Bilan

Avec l'étude du matériel, on retrouve l'importance du réseau de communications de la côte vers l'intérieur des terres, avec une artère principale qui est le parcours de la future *Via*

---

<sup>1516</sup> Sur les terres cuites cf. MUKA 2015, p.219-229.

<sup>1517</sup> *BCH*, 134, 2, 2010, p. 431-432 ; MUKA 2015, p. 222.

<sup>1518</sup> *Ibidem*, p. 223.

<sup>1519</sup> MUKA 2015, p. 221.

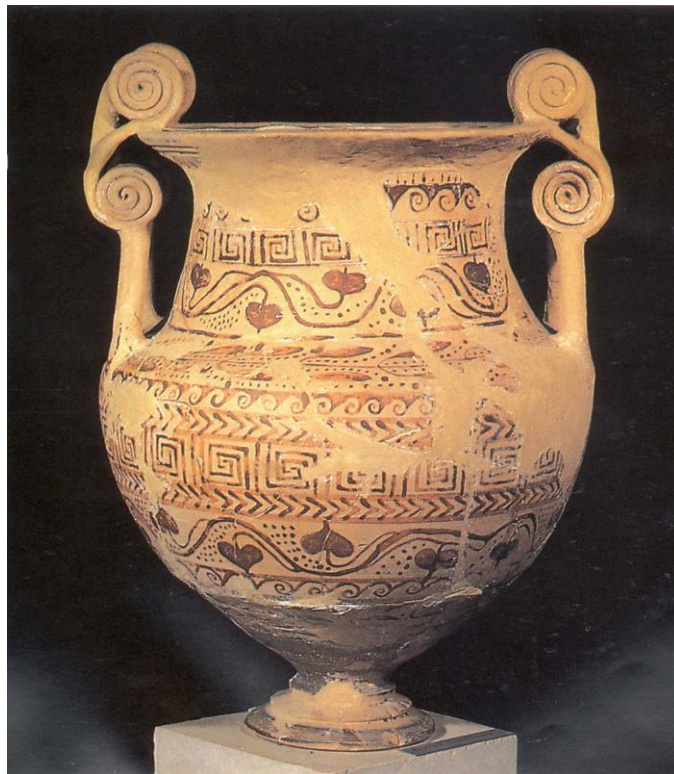
<sup>1520</sup> On a voulu associer ces mobiliers à un sanctuaire d'Aphrodite « illyrisée », mais jusqu'à présent les données archéologiques sont insuffisantes pour confirmer cette hypothèse ; cf. CEKA-ZEQO 1984, p. 135-136.



Fig. 37: le parcours de la Via Egnatia.



**Fig. 38:** n° 1 *askos* ; n°2 *skyphos* de la tombe d'un combattant « illyrien » à Belsh  
(Albanien 1988, fig. 122, 123, p. 254.).



**Fig 39 :** cratère à volutes à décor phytomorphe de la tombe de Belsh (CEKA 1976a, fig. 20,  
p. 362).



**Fig 40** : casque de la tombe de Belsh (*Albanien* 1988 n° 111 p. 245).

*Egnatia*. Epidmanos et Apollonia constituent comme un double cœur qui impulse les courants commerciaux vecteurs des transformations culturelles. Le matériel, qu'il soit d'importation ou de production locale, reflète le développement économique et social des populations autochtones et leur degré de perméabilité aux influences grecques ; celles-ci sont beaucoup plus manifestes dans les couches aisées. La tombe de Belsh montre que si le phénomène d'hellénisation au sommet était le seul perceptible à l'époque archaïque et classique, comme l'atteste le site de Trebénishte, ce phénomène perdure à l'époque hellénistique. Toutefois, les imitations locales sont un bon indicateur d'une demande plus forte, et à des prix moins chers, de produits grecs, qui cette fois concerne aussi des classes moins aisées qui bénéficient de l'essor économique lié à l'urbanisation, ce que confirme l'augmentation du volume des importations mais aussi des productions locales.

Enfin, dans la mesure où les objets commercialisés peuvent être des marqueurs culturels, l'étude de ce matériel peut faire apprécier le degré de transformation des sociétés indigènes. Toutefois, c'est plus l'usage que l'on fait de l'objet, plus que l'objet lui-même, qui reflète un mode de vie. Ainsi placer un vase dans une tombe ou un sanctuaire relève d'un acte rituel qui semble le même dans les sociétés grecques et indigènes ; par contre un *skyphos* retrouvé dans un habitat indigène ne signifie pas forcément qu'il servait à boire du vin dans le cadre d'un *symposion*.

Inversement, l'étude de la production et de la diffusion des productions locales pourrait

permettre de mesurer l'influence de l'élément illyrien dans la vie des colonies, présence attestée aussi par les données épigraphiques. Il est possible que des ateliers coloniaux se soient spécialisés dans la fabrication de produits répondant à la demande des autochtones, et ceci afin d'élargir leur marché, mais cet aspect de la recherche n'a pas encore été développé. Pour l'instant il faut se contenter d'observer que, notamment dans les mobiliers funéraires, on ne trouve pas de différences significatives entre une tombe grecque et une tombe indigène, mise à part la présence des armes. Cela ne signifie pas forcément que les croyances funéraires sont les mêmes, mais cela prouve l'existence d'une sorte de marché unique sur tous les territoires.



### 3.3.Rites funéraires et mythologie

#### 3.3.1. Rites funéraires

Dès l'Âge du bronze les Illyriens utilisent des nécropoles dites tumulaires. On appelle tumulus une éminence artificielle faite de terre et de pierres, de forme en général circulaire, recouvrant une ou plusieurs sépultures. Cet usage marque une rupture définitive avec les anciennes traditions néolithiques. Souvent les tumulus se forment et grandissent par adjonction de tombes successives à partir d'une tombe centrale considérée comme celle de l'ancêtre de la famille ou de la tribu. Ce sont les riches artefacts archéologiques découverts dans ces nécropoles, céramiques, armes, ornements et outils, qui ont permis de suivre le développement culturel de ces populations pendant toute la période<sup>1521</sup>. Un indicateur important est l'importation d'objets métalliques provenant de la mer Égée surtout dans les régions de l'Illyrie méridionale et d'Épire à la fin du deuxième millénaire. Au cours de l'Âge du fer, fin XI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles av. J.-C., ont été construits sur des collines protégées les établissements caractéristiques de la période dite proto-urbaine<sup>1522</sup>. Les limites de ces villages fortifiés étaient déterminées par les murs d'enceinte construits avec de grosses pierres non travaillées. Ont été identifiés les centres de Gajtan à Shkoder<sup>1523</sup>, à Tren à Korça<sup>1524</sup> et Kalivo tous près de Bouthrôtos<sup>1525</sup>. Au même moment, l'usage des tumulus devient la règle commune et leur nombre s'intensifie : les premiers ont été identifiés à Cinamak près de Kukes<sup>1526</sup>, dans la région de Shkodra, à Mat<sup>1527</sup>, à Pazhok près Elbasan<sup>1528</sup>, à Barç près de Korça<sup>1529</sup>, à Dukat

---

<sup>1521</sup> Les recherches menées en Albanie sur les tumulus cf. ALIU- VANGJEL 1975, p. 421-424 ; ANAMALI 1955, p. 110-138 ; ANDREA 1969a, p. 27-35 ; ANDREA 1971, p. 31-37 ; ANDREA 1972, p. 187-202 ; ANDREA 1974, p. 24-31 ; ANDREA 1975, p. 348-354 ; ANDREA 1976a, p. 165-233 ; ANDREA 1976b, p. 331-333 ; ANDREA 1978, p. 127-155 ; ANDREA 1982, p. 75-120 ; ANDREA 1984, p. 261-262, 2, p. 254 ; ANDREA 1986, p. 254 ; ANDREA 1985 ; *Apollonia I* ; BUDINA 1969, p. 49-55 ; BUDINA 1971b, p. 57-66 ; BODINAKU 1974a, p. 394-401 ; BODINAKU 1982, p. 49-101 ; BERETI 1986a, p. 129-137 ; BERETI 1995, p. 199-223 ; BERETI 2001, p. 167-188 ; BERETI 2011, p. 175-206 ; C.A.A, 2008 ; CEKA 1974b, p. 139-161 ; CEKA 1976a, p. 361- 363. CEKA 1984, p. 27-58 ; GARASHANIN 1974, p. 321-325 ; HAMMOND: 1974, p. 153-161 ; HOTI 1975, p. 11-16 ; ISLAMI, p. 121-152 ; JUBANI: 1969, p. 37-48 ; JUBANI 1971, p. 41-56 ; JUBANI: 1972, p. 377-415 ; JUBANI 1986, p. 18-29 ; JUBANI 1992, p. 23-47 ; KOKA 1985, p. 241-250 ; KOKA 1986, p. 254-255 ; KOKA 1990, p. 27-62 ; KURTI 1971, p. 67-72 ; KURTI 1985, p. 205-210 ; KURTI 1987, p. 95-103 ; LEPORE 2006 ; LEPORE 2011 ; LEPORE 2013 ; LEPORE 2014 ; MANO 1971, p. 103-207 ; MANO 2006 ; PËRZHITA-BELAJ 1987, p. 223-224 ; *Phoinike I-V* ; PRENDI 1957, p. 76-110 ; PRENDI 1959, p. 190-211 ; PRENDI 1988, p. 5-33 ; PRENDI 1982, p. 33-47 ; PRENDI 2008 ; SHPUZA-DESCOEUDRES- BERETI 2013, p. 345-352.

<sup>1522</sup> ANDREA 1975, p. 348-354 ; PRENDI 1985, p. 83-117.

<sup>1523</sup> JUBANI: 1972, p. 377-415.

<sup>1524</sup> ANDREA 1975, p. 348-354.

<sup>1525</sup> CEKA 1984, p. 27-58.

<sup>1526</sup> JUBANI: 1969, p. 37-48 ; JUBANI: 1971, p. 41-56.

<sup>1527</sup> ANAMALI 1955, p. 110-138 ; KURTI 1985, p. 205-210 ; ISLAMI 1982, p. 121-152.

<sup>1528</sup> BODINAKU 1974a, p. 394-401 ; BODINAKU 1982, p. 49-101.

<sup>1529</sup> ANDREA 1971, p. 31-37 ; ANDREA 1974, p. 24-31 ; ANDREA 1976b, p. 331-333.



près de Vlora<sup>1530</sup>, à Dropull près de Gjirokastra<sup>1531</sup>. L'usage des nécropoles tumulaires est considéré comme un trait culturel spécifique des Illyriens. On retrouve ce type de nécropole dans toute les régions occidentales des Balkans, jusqu'en Istrie et en Bosnie avec par exemple le site de Gllasinc<sup>1532</sup>.

Les tombes des personnes décédées réunies dans un tumulus avaient différentes tailles et formes qui variaient en fonction du niveau social du défunt. Plus il occupait un rang élevé, plus la tombe et le mobilier funéraire étaient importants, et plus le tumulus augmentait de taille<sup>1533</sup>. L'étude des nécropoles et de leur mobilier funéraire est le seul moyen de connaître les pratiques et les croyances religieuses des Illyriens en l'absence de tout autre témoignage littéraire ou épigraphique<sup>1534</sup>.

La pratique funéraire chez les Illyriens connaît toutefois une évolution à partir des fondations coloniales côtières qui préservent le rite du tumulus mais ont des modes d'inhumation et des compositions de mobiliers funéraires propres qui vont peu à peu pénétrer en milieu illyrien. Au IV<sup>e</sup> siècle, les tombes monumentales d'inspiration macédonienne apparaissent tant dans les colonies grecques qu'à l'intérieur des terres, comme à Selce e Poshtme, Amantia ou Phoinikè (**fig. 41**)<sup>1535</sup>. Le maintien de la tradition tumulaire jusqu'à la période romaine et l'apparition de nouvelles formes de sépultures à partir de l'époque hellénistique est donc une marque importante des transformations que connaissent les populations illyro-épirotes.

Malheureusement la documentation archéologique concernant les fouilles des nécropoles n'est pas optimale. Les premières fouilles ont été faites par des archéologues étrangers, mais elles n'ont pas été archivées, et les informations recueillies jusqu'à ce qu'aient lieu des fouilles programmées sont rares<sup>1536</sup>. Les premières fouilles systématiques ont été faites par des archéologues albanais en coopération avec des archéologues étrangers après la seconde guerre mondiale, et ensuite elles ont été réalisées uniquement par l'archéologie albanaise<sup>1537</sup>.

---

1530 CEKA 1974b, p. 139-161.

1531 PRENDI 1988, p. 5-33 ; HAMMOND : 1974, p. 153-161.

1532 GARASHANIN 1974, p. 321-325.

1533 ALIU- VANGJEL, p. 421-424

1534 WILKES 1992, p. 241.

1535 CEKA 1975, p. 35-53.

1536 AMORE 2010, p. 24-26.

1537 AMORE 2010, p. 26-46.

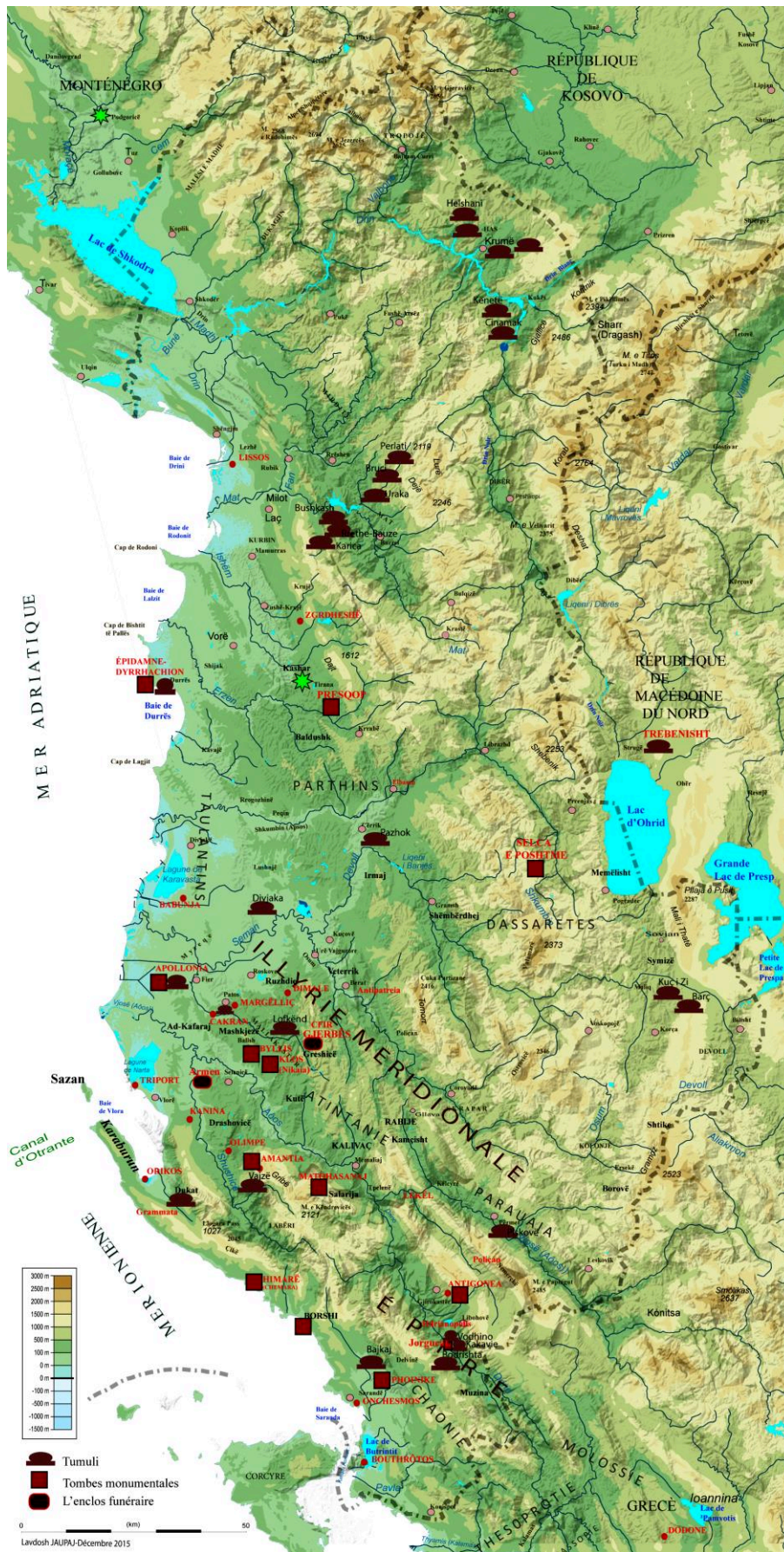


Fig. 41 : carte des nécropoles sur le territoire albanais.

Par ailleurs les études comparées du mobilier funéraire entre nécropoles coloniales et nécropoles illyriennes fournissent des données importantes pour les échanges commerciaux ; en effet lorsque les mêmes objets grecs sont retrouvés dans les tombes des sites côtiers et dans celles de l'arrière pays, c'est la preuve évidente d'échanges commerciaux<sup>1538</sup>. Inversement la présence de matériel indigène dans les nécropoles grecques est plutôt la preuve d'une mixité ethnique et d'une influence de l'élément illyrien dans la vie des colonies<sup>1539</sup>. Ainsi, Alexander Dhima, après avoir étudié des squelettes découverts dans la nécropole d'Épidamnos, a conclu que le type adriatique caractéristique de la population illyrienne représente un grand pourcentage des squelettes étudiés<sup>1540</sup>.

Les données obtenues dans la nécropole prennent une importance particulière par le fait qu'à travers eux nous obtenons des informations sur la culture, les coutumes et les croyances de la population locale et des colons. Le maintien ou l'émergence de nouvelles coutumes funéraires est une indication des changements ou des événements que la ville a connus et qui peuvent entraîner des conséquences sociales et culturelles. La ville des morts reflète donc en partie le monde des vivants, et pour cela son étude apporte de nombreuses informations<sup>1541</sup>.

### 3.3.1.1. Typologie des tombes dans les fondations grecques

Les nécropoles des colonies grecques présentent de nombreuses similitudes mais elles ont aussi leurs propres caractéristiques. On y trouve les rites d'inhumation et d'incinération utilisés en parallèle mais selon les périodes un rite prédomine sur l'autre<sup>1542</sup>..

Les premières tombes découvertes dans la nécropole **d'Épidamnos-Dyrrhachion** datent de la fin du VII<sup>e</sup> siècle et début du siècle. VI av. J.-C. et sont situées au nord et nord-est de la colline de Dautës, partie protégée des vents soufflant du nord. Elles ne sont pas tumulaires. Les plus densément utilisées sont situées sur les collines Dautaj et Kokomana<sup>1543</sup>. Au nord, les sépultures sont les plus rares dans les collines de Pitokut et Kozana, mais des tombes isolées ont été identifiées dans toutes les collines alentour<sup>1544</sup>. Elles continuent à être utilisées jusqu'à l'époque romaine. Pendant la période hellénistique la nécropole s'étend vers le nord et le sud-

---

<sup>1538</sup> MANO 1973a, p. 307-316 ; MANO 1973b, p. 185-294 ; MANO 1973c, p. 155-162.

<sup>1539</sup> MANO 1976a, p. 113-124.

<sup>1540</sup> DHIMA 1983, p. 61-67.

<sup>1541</sup> MANO 1978b, p. 71-82.

<sup>1542</sup> HIDRI 1996, p.141-163.

<sup>1543</sup> HIDRI 1997, p. 121-126.

<sup>1544</sup> *Ibidem*, p. 124.

est à mesure que la population augmente<sup>1545</sup>. À l'époque romaine, les nécropoles se sont étendues dans la zone des marais, sans doute par manque de place. Ce qui caractérise l'organisation de ces nécropoles est l'existence de parcelles distribuées sur les pentes douces des collines, chaque parcelle devant correspondre à un groupe familial, sans qu'il soit possible de savoir si ces parcelles étaient regroupées par tribus<sup>1546</sup>. H. Hidri a pu distinguer 7 types de tombes pour le rite d'inhumations et 3 types pour le rite d'incinération<sup>1547</sup>.

#### *Les 7 types de tombes à inhumation*

- I. *Enchytrismos*<sup>1548</sup>. Le mort est déposé dans un *pithos* ou une amphore de transport. Il est utilisé surtout pour l'enterrement des enfants. Six de ces tombes ont été trouvées parmi lesquelles quatre *pithoi* (trois du milieu du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., et un du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), et deux amphores de transport d'époque archaïque. Ce type ne se trouve qu'ici et à Apollonia<sup>1549</sup>.
- II. Tombe à fosse simple sans construction. Le squelette est placé directement dans le sol ; c'est le type dominant dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>1550</sup>.
- III. Tombe à ciste. Le tombeau est construit avec des tuiles qui sont placés perpendiculairement et entourent le squelette sur les quatre côtés, avec pour couverture une grande tuile plate<sup>1551</sup>. Ce type est considéré comme une continuation de la simple fosse utilisée à la fin du IV<sup>e</sup> siècle et début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>1552</sup>.
- IV. Tombe *a capuccina*. Le cadavre est placé sur une tuile et les parois latérales sont formées de tuiles appuyées les unes sur les autres avec des kalyptères pour couvrir le joint au sommet ; sur les deux côtés courts, à la tête et aux pieds, la fermeture se fait par une tuile plate placée verticalement. Ce type de tombe est utilisé en même temps que le second type et s'avère le plus fréquent<sup>1553</sup>.
- V. Tombe à ciste, mais avec des tuiles arrondies ou à profil angulaire (gros kalyptères) placées au-dessus et en dessous du corps. Habituellement, ce type est utilisé pour inhumer les enfants jusqu'à l'âge de 15 ans. Ces tombes sont souvent placées les unes à

---

<sup>1545</sup> HIDRI 1997, p. 121–126.

<sup>1546</sup> HIDRI 1986a, p. 99-113.

<sup>1547</sup> HIDRI 1983, p. 137-180 ; HIDRI 1986, p. 99-113; HIDRI 1996, p.141-163. Il y a également le cas d'un cénotaphe.

<sup>1548</sup> Le corps est déposé à l'intérieur d'un grand récipient ; il n'est utilisé que pour l'inhumation ; AMORE 2010, p. 99, fig. 5.18 ; cf. aussi AMORE 2004, p. 267-291.

<sup>1549</sup> HIDRI 1996, p. 143.

<sup>1550</sup> *Ibidem*, p. 143.

<sup>1551</sup> Tuile couvre-joint ordinaire, cf. GINOUVES 1992, Pl. 82, 3-b.

<sup>1552</sup> *Ibidem*, p. 143.

<sup>1553</sup> *Ibidem*, p. 143.

côté des autres autour d'une tombe centrale qui peut être celle d'un parent. Elles ont en général un mobilier très riche avec une grande quantité de vases miniatures, et des jouets comme les osselets. Ce type de tombe représente un pourcentage important qui confirme un fort taux de mortalité infantile<sup>1554</sup>.

- VI. Sarcophage. Ce type est rare ; il n'y en a qu'un, daté des II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles av. J.-C., à la phase de transition entre la période hellénistique et la période romaine. L'utilisation du sarcophage devient ensuite le type dominant pendant toute la période romaine<sup>1555</sup>.
- VII. Tombe à chambre maçonnée construite avec des briques liées par un mortier, et le même matériau est utilisé pour le sol. Un seul cas répertorié ; ce devait être une tombe commune car les os étaient dispersés de manière irrégulière et sans mobilier. Ce type semble utilisé aux deux premiers siècles av. J.-C.<sup>1556</sup>.

#### *Les types de tombes selon le rite d'incinération*

- I. Urne en céramique. Après la crémation, les cendres sont placées à l'intérieur de vases comme des *pithoi*, des amphores, des hydries et des cratères. On les trouve à deux époques différentes : du VI<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., et après une pause au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Au cours de la période hellénistique, on ne trouve comme urnes que des amphores locales de type à fond plat<sup>1557</sup>.
- II. Urne en pierre. L'urne à la forme d'un cippe parallélépipédique, recreusé dans sa partie supérieure pour recevoir les cendres. Ces urnes en pierre se trouvent dans la couche tardive de l'utilisation de la nécropole où elles cohabitent avec le type précédent<sup>1558</sup>.
- III. Fosse à incinération. Il semble que dans ce cas le cadavre soit brûlé sur place, et les restes sont directement jetés dans la fosse où on trouve aussi des fragments de vases utilisés lors de la cérémonie funéraire<sup>1559</sup>.

La nécropole tumulaire d'**Apollonia** s'étend dans la plaine vallonnée à l'est et au nord-est de la cité entre les villages de Kryegjata et Radostina<sup>1560</sup>. Des prospections menées par l'équipe albano-américaine ont indiqué qu'en fait la nécropole s'étendait sur plus de 10 km

---

<sup>1554</sup> *Ibidem*, p. 143-144.

<sup>1555</sup> *Ibidem*, p. 144.

<sup>1556</sup> *Ibidem*, p. 143.

<sup>1557</sup> *Ibidem*, p. 144.

<sup>1558</sup> *Ibidem*, p. 144.

<sup>1559</sup> *Ibidem*, p. 144.

<sup>1560</sup> *Apollonia I*, p. 300-305, fig. 203.

au-delà de ces villages en direction de Fieri. Les tumulus d'Apollonia sont facilement identifiables par leur forme, et on en dénombre plus de 300 aux alentours immédiats de la cité, protégés aujourd'hui par la végétation qui les recouvre, mais à l'époque communiste ils ont été détruits par les travaux militaires et agricoles, et de nos jours les fouilles clandestines y font des ravages. Dans la mesure où les colons corcyro-corinthiens ne connaissaient pas l'usage des tumulus dans leur métropole, il faut voir dans le choix de ce type de sépulture une forte influence locale<sup>1561</sup>. On peut observer toutefois que la région était occupée, avant l'arrivée des colons, et selon les témoignages littéraires, par les Abantes, c'est-à-dire les Eubéens ; or l'usage des tumulus est attesté chez ce peuple, notamment dans la nécropole de Pithécusses, même si les tumulus sont de dimensions beaucoup plus modestes<sup>1562</sup>. À l'époque hellénistique les tombes monumentales s'installent sur les terrasses au pied des remparts à l'est et sud-est de la cité. À l'époque romaine, les nécropoles se situent sur toute la partie occidentale de la ville<sup>1563</sup>.

Dans la nécropole d'Apollonia comme à 'Épidamnos-Dyrrhachion, on a à la fois des rites d'inhumation et d'incinération. Les plus anciens tumulus fouillés à ce jour sont situés sur la bordure nord-est à environ 2 km des murs de la ville ; il s'agit des tumulus 9, 10 et 11. Les tumulus en question étaient utilisés par la population locale avant la fondation de la colonie, mais ils ont continué à être utilisés après par les Grecs jusqu'à la période hellénistique. Apparaissent alors des tombes à chambre maçonnées en briques à toit voûté que l'on retrouve au pied des remparts sur toute la partie orientale de la cité. À la période romaine, les tumulus ne sont plus utilisés et les nécropoles se déplacent sur le côté ouest à l'extérieur des murs<sup>1564</sup>.

La disposition des tumulus ne répond à aucune règle précise ; ils se succèdent les uns à côté des autres. Un espace suffisamment grand devait être prévu dès le départ, car les tumulus augmentent de taille au fur et à mesure de leur utilisation. Généralement ils conservent la forme d'une petite talus et leur hauteur varie de 2 à 4 m avec un diamètre pouvant atteindre jusqu'à 20 m. Leurs dimensions sont très variées car certains présentent des phases d'interruption alors que d'autres sont utilisés depuis la période archaïque jusqu'à l'époque hellénistique sans solution de continuité<sup>1565</sup>.

---

<sup>1561</sup> MANO 2006.

<sup>1562</sup> BUCHNER-RIDGWAY 1993

<sup>1563</sup> DIMO 1974, p. 226-229 ; DIMO 1975, p. 188-191 ; DIMO 1976, p. 365-366 et pl. XXXI ; DIMO 1978, p. 225 ; et 1978a, p. 37-41 ; DIMO 1983, p. 41-45 ; DIMO 1985, p. 9-13 ; DIMO 1987, p. 245-246 ; DIMO 1988, p. 253-254 ; DIMO 1990, p. 256-257 ; DIMO 1991, p. 65-74. DIMO 1992, p. 323-329 ; DIMO 2013, p. 249-252

<sup>1564</sup> MANO 1978b, p. 71-82.

<sup>1565</sup> DIMO 1988, p. 253- 254 ; DIMO 1990, p. 256-257.

La position des tombes dans les tumulus ne répond elle aussi à aucune règle. Normalement, les tombes les plus anciennes se trouvent à la base du tumulus et les plus récentes dans les couches supérieures, mais ce n'est pas toujours le cas car tout dépend de l'évolution du tumulus. Il commence à être construit autour d'une tombe centrale et s'élève en hauteur avec des tombes postérieures, puis lorsqu'il a atteint une certaine hauteur, il se développe vers la périphérie. On a donc au centre du tumulus dans la partie supérieure des tombes plus anciennes que celles qui se trouvent en périphérie à un niveau inférieur. D'autre part, on peut recréer la surface du tumulus pour y installer de nouvelles tombes, ce qui entraîne la destruction des tombes plus anciennes et perturbe toute la stratigraphie. Ainsi, dans une même couche homogène on peut trouver des tombes qui ne sont pas contemporaines<sup>1566</sup>.

Sur la base des publications disponibles, on peut proposer la typologie suivante.

#### *Typologie des tombes à inhumation*

- I. L'*enchytrismos* est largement utilisé à l'époque archaïque puis disparaît ensuite. Ces tombes étaient principalement utilisées comme à Épidamnos-Dyrrhachion pour les enfants. Après avoir placé le cadavre et le mobilier qui l'accompagnait, le container était recouvert d'une dalle de pierre ou d'un fragment de tuile. Habituellement, ils sont placés verticalement ou selon un angle allant jusqu'à 45 °. L'utilisation du *pithos* est dominante<sup>1567</sup>.
- II. Les sarcophages sont largement utilisés dans la nécropole d'Apollonia, principalement à l'époque archaïque. Ils servent à l'inhumation des adultes, leur taille variant entre 1,80 et 2,25 m de longueur, 0,75-1 m de largeur et jusqu'à 0,65 m de profondeur, mais il existe des exceptions lorsqu'ils sont utilisés pour des enfants. Le sarcophage lui-même est creusé dans un monolithe calcaire avec l'extérieur des parois mieux travaillé que l'intérieur. Le sarcophage était recouvert d'une dalle de pierre taillée en forme de toit qui faisait saillie sur les quatre côtés. Les sarcophages peuvent parfois servir pour recueillir des urnes, mais cela reste rare<sup>1568</sup>.
- III. Tombe à fosse couverte avec couvertures en briques. Un seul cas attesté<sup>1569</sup>.

---

<sup>1566</sup> MANO 1971, p. 103-110, fig. 2, 3,4, 5.

<sup>1567</sup> AMORE 2010, p. 99-100, fig. 5.18.

<sup>1568</sup> AMORE 2010, p. 100, fig. 5.19-5.21 ; MANO 2006, p. 122-123, tab, V-VII.

<sup>1569</sup> MANO 2006, p. 126.

- IV. Tombe à ciste avec parois en tuiles ; c'est le type le plus utilisé à la période classique et hellénistique. Le corps était placé à même le sol et la couverture devait être une planche en bois car aucun élément de couverture n'a été retrouvé.<sup>1570</sup>.
- V. Type *a capuccina*. C'est le type le plus fréquent à la période hellénistique et dans les premiers siècles de notre ère. La plupart des tombes sont des tombes d'enfants, et les squelettes sont généralement bien conservés<sup>1571</sup>.
- VI. Tombe à chambre construite en briques qui présentent des dimensions standard 0,38 x 0,38 x 0,08 m et sont liées par une mince couche d'argile<sup>1572</sup>. Les tombes de ce type sont principalement utilisées à l'époque hellénistique (III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles av. J.-C.) et ont un plan rectangulaire. Ce sont des tombes familiales car elles reçoivent plusieurs dépositions. Pour cette raison, les dimensions sont grandes, là aussi standardisées, 3,2 x 2 x 0,80m. Dans ce type de tombeau la couverture devait être en bois car aucun reste n'a été retrouvé. Le mobilier est en général très riche.<sup>1573</sup>.
- VII. Tombe à fosse bordée de pierres irrégulières qui servent uniquement à délimiter la sépulture. On trouve ce type de la période archaïque à l'époque hellénistique. Ce sont des tombes simples à mobilier modeste<sup>1574</sup>.

#### *Les types de tombes selon le rite d'incinération*

- I. Urne en céramique ; après crémation les cendres et les résidus d'os sont placés dans un vase, type amphore, cratère ou *pithos*. L'urne était placée dans la fosse où avait eu lieu la crémation, et était simplement recouverte de terre. Dans d'autres cas la crémation a lieu ailleurs. Ce type d'urne se rencontre à partir du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>1575</sup>.
- II. Tombe à urnes ; l'urne est placée à l'intérieur d'une structure faite en briques crues ou cuites, ou en tuiles installée à l'intérieur du tumulus. On n'a aucune trace de combustion de ce type de tombe<sup>1576</sup>.

#### *Les types de tombes à inhumation et incinération*

- I. Tombe à fosse ; il n'y a pas de structure pour la protection du corps et il est difficile d'identifier les contours de la fosse car elle est creusée dans le sol du tumulus et le

<sup>1570</sup> MANO 2006, p. 126-127.

<sup>1571</sup> AMORE 2010, p. 101, fig. 5.24.

<sup>1572</sup> MANO 1971, 125, fig. 22.

<sup>1573</sup> MANO 2006, p. 125-126, tab. X.

<sup>1574</sup> AMORE 2010, p. 102, fig. 5.27.

<sup>1575</sup> MANO 2006, p.121-122. Cf. aussi AMORE 2004, p. 267-291 ; AMORE 2010, p. 98-99, fig. 5.15.

<sup>1576</sup> AMORE 2010, p. 101-103, fig. 5.25-5.26 ; AMORE 2011.



remplissage est souvent fait de même nature (couleur, composition, etc.) que le sol du tumulus. Dans le cas d'inhumations, le cadavre a été placé directement sur le sol et recouvert de planches ou directement avec la terre. Dans le cas d'incinérations, le cadavre est brûlé à l'intérieur de la fosse<sup>1577</sup>.

- II. Tombe en briques crues ou pisé<sup>1578</sup>. Les briques mesurent 0,38 x 0,38 x 0,08 m ou 0,46 x 0,46 x 0,08 m. La taille des tombes est différente en fonction de la taille des défunts ; certaines n'ont que trois ou quatre assises de briques, et atteignent rarement les 70cm de hauteur<sup>1579</sup>. Dans le cas d'inhumations, le corps est placé directement dans la tombe et vraisemblablement dans un cercueil car on a retrouvé de nombreux clous et des tiges de laiton<sup>1580</sup>. Dans le cas d'incinérations, le cadavre était brûlé à l'intérieur de la tombe, avec le matériel qui l'accompagne. Ce type de tombeau remonte à la fin de la période classique. L'utilisation de briques non cuites est liée au manque important de pierres de construction à Apollonia et à leur prix élevé. Ce choix économique pour les habitants d'Apollonia est aussi pratique car la construction est rapide<sup>1581</sup>. Ce type de tombes est dominant au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C<sup>1582</sup>.

### *Les cénotaphes*

- I. Ce type de tombeau est rare, comme à Épidamnos-Dyrrhachion et doit avoir une valeur commémorative comme. Des murets de briques crues sont placés parallèlement à une distance de 20-30 cm. qui ne permet ni de brûler un corps, ni de recevoir un cadavre<sup>1583</sup>. À l'intérieur ont été retrouvés les restes osseux d'animaux, et des fragments éparpillés de vases en céramique. On pense que ces tombes ont été construites pour les personnes qui sont mortes loin de leur maison, par exemple à la guerre, et dont la famille n'a pas pu récupérer la dépouille<sup>1584</sup>.

### *Tombes monumentales de la période hellénistique*

Les tombes monumentales d'Apollonia sont très peu connues et les publications à leur sujet manquent presque complètement. Le premier à les avoir identifiées fut Sestieri, qui, dans

---

<sup>1577</sup> AMORE 2010, p. 98-101, fig. 5. 16-5.17.

<sup>1578</sup> *Apollonia 1*, fig. 220.

<sup>1579</sup> MANO 1971, 111, fig. 7.

<sup>1580</sup> AMORE 2010, p. 95, fig. 5.8

<sup>1581</sup> MANO 2006, p. 120 ;

<sup>1582</sup> AMORE 2010, p. 101.

<sup>1583</sup> MANO 1971, p. 112-1123, fig. 8.

<sup>1584</sup> MANO 2006, p. 121.

des fouilles près de la Kryegjata, trouva un *naiskos* funéraire, mais personne n'a plus mentionné ces tombes depuis<sup>1585</sup>.

Ces tombes se multiplient entre le III<sup>e</sup> et le I<sup>er</sup> av. J.-C., et semblent marquer la transition entre l'époque des tumulus et les nécropoles romaines occidentales. Ce sont des tombes à chambre voutées, entièrement construite en briques, directement au pied des remparts sur les terrasses à l'est et au sud-est de la ville.<sup>1586</sup> Le changement vient aussi du fait que le rite d'incinération est prédominant. Sur les sept tombes fouillées, une seule contenait des cadavres. Toutes les autres contenaient des urnes cinéraires. Dans tous les cas, la combustion se fait dans un autre endroit à l'extérieur de la tombe et ensuite les cendres sont mises dans les vases habituels. On a aussi des urnes creusées dans un bloc calcaire qui porte le patronyme du défunt et la mention *XAIPE*.

Les tombes sont toutes du même type : elles utilisent des briques de module hellénistique (0,38 x 0,38 x 0,08 m ou 0,46 x 0,46 x 0,08 m) liées avec du mortier ou de l'argile. Elles sont de plan rectangulaire mesurant 3,35 x 2,4 m et la présence de nombreuses briques en forme de coin montre que les tombes étaient couvertes d'une voûte en plein cintre. Des cloisons intérieures pouvaient subdiviser la pièce en petites alvéoles. Ces tombes monumentales avaient aussi des portes qui permettaient l'entrée au tombeau pour le dépôt des urnes ; quelques portes sculptées en pierre tombale ont été trouvées. À en juger par le nombre d'urnes retrouvées, il s'agit de caveaux familiaux qui remplacent désormais les tumulus<sup>1587</sup>. Le mobilier est en général modeste<sup>1588</sup>.

Pour **Orikos**, les données archéologiques sur la nécropole étant limitées, nous ne pouvons pas tirer des informations utiles pour notre sujet. La nécropole d'Orikos était située dans la partie basse près du lac<sup>1589</sup>. Aucun tumulus n'est signalé. Les rites funéraires sont les mêmes qu'à Dyrrhachion et Apollonia. Les tombes à ciste sont construites en briques, en tuiles et en dalles de calcaire. Les tombes monumentales en briques, mesurant 2,9 x 2,85 x 0,6 m et daté aux III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles av. J.-C. sont les mêmes que celles d'Apollonia. On peut toutefois noter l'utilisation plus importante des dalles en calcaire, ce qui s'explique sans doute par la proximité des carrières des Monts Acrocérauniens. Les tombes découvertes dans l'arrière pays d'Orikos, sur le territoire d'Amantia, utilisent les mêmes matériaux, et les rituels

---

<sup>1585</sup> SESTIERI 1942, p. 40-50 ; 1943, 1958, 1976.

<sup>1586</sup> *Apollonia I*, p. 305, fig. 209.

<sup>1587</sup> HAXHIMIHALI-DIMO 2018, p. 389-400.

<sup>1588</sup> *Apollonia I*, p. 311, fig. 226 et 227.

<sup>1589</sup> KUMI 1989, p. 277-278.

funéraires, d'après la nature des mobiliers, sont aussi les mêmes. Par exemple, les tombes monumentales près de l'Armen<sup>1590</sup>, celles de Karbunar, de Lubonja, de Lepenica, de Krička<sup>1591</sup> ont des similitudes avec les tombeaux d'Orikos, tant dans leur architecture que dans les matériaux utilisés<sup>1592</sup>. Il semble donc qu'il y ait eu une influence réciproque entre les populations locales et les fondations grecques. Ces ressemblances reflètent certainement des contacts fréquents qui ont affecté et uniformisé le mode de vie quotidienne, situation qui se reflète ensuite dans les tombes<sup>1593</sup>.

### **Bilan : comparaison entre Epidamnos et Apollonia**

Dans les deux colonies le rite d'inhumation est le plus utilisé et le plus continu. L'incinération attestée à l'époque archaïque disparaît complètement à l'époque classique pour ne réapparaître qu'à l'époque hellénistique. Avec l'arrivée des Romains, le rite d'incinération devient peu à peu dominant<sup>1594</sup>. La situation dans l'arrière pays illyrien est la même. On ne peut donc pas dire qu'il y a des préférences ethniques. C'est plutôt le rang social qui détermine le choix de l'un ou de l'autre rite, et l'incinération n'a pas été importée par les colons grecs. De même, il n'y a pas de différence dans la façon de déposer les cadavres qui sont toujours placés en décubitus dorsal qu'ils soient grecs ou indigènes, ni dans la pratique de déposer du mobilier funéraire. L'orientation des cadavres est plutôt nord-sud à Epidamnos, et plutôt est-ouest à Apollonia, mais ne suit pas une règle infrangible. Dans le cas de la nécropole tumulaire d'Apollonia, les tombes sont parfois disposées en cercle autour de la tombe centrale, comme c'est le cas dans les tumulus 2 à 11<sup>1595</sup>. Toutefois, on observe qu'avec le temps la tombe centrale semble être oubliée, et dès lors les tombes suivent une orientation propre aléatoire.

Une partie importante du rite funéraire est l'offrande des objets qui a lieu au moment de l'enterrement. La dépose de vases, d'armes, de figurines ou autres ornements est lié aux croyances funéraires mais il est difficile d'en apprécier la signification exacte. Plutôt que

---

<sup>1590</sup> BERETI 1986a, p. 129-137.

<sup>1591</sup> BERETI 1995, p. 199-223.

<sup>1592</sup> SHPUZA-DESCOEUDRES-BERETI 2013, p. 351-352.

<sup>1593</sup> BERETI 2001, p. 167-188 ; BERETI 2011, p. 175-206.

<sup>1594</sup> À Épidamno-Dyrrhachion par exemple, le rite d'incinération semble avoir prévalu au cours du VI<sup>e</sup> siècle av., alors qu'à partir du V<sup>e</sup> siècle av., celui d'inhumation domine. Un tel rapport indique clairement la préférence pour le rite de placement corporel. Entre les deux rites funéraires, le rituel avec le placement du corps représente la continuité tout au long de l'utilisation de la nécropole vallonnée. Le rituel d'incinération a connu une interruption à l'époque classique, dans les tombes datant de cette période, ce rituel est presque absent et réapparaît à l'époque hellénistique dans les urnes en pierre et des amphores de table. Cf. HIDRI 1996, p.141-163.

<sup>1595</sup> FENET-DIMO 1999, p. 217-223.

d'exprimer la croyance en une vie dans l'au-delà, ils servent plutôt à indiquer la position sociale du défunt, mais les pratiques évoluent avec le temps. On observe une augmentation du nombre d'objets pendant la période classique et une réduction significative à la période hellénistique<sup>1596</sup>. Il a été remarqué que les tombes des femmes et des enfants ont les mobiliers les plus riches. Des vases servaient aussi aux libations au moment de l'inhumation, et ils étaient ensuite brisés et dispersés dans et autour de la tombe, ce qui représente un rituel funéraire pratiqué aussi bien dans les colonies grecques que dans les nécropoles illyriennes<sup>1597</sup>.

Sur l'évolution topographique des nécropoles, il y a peu à dire. On constate leur extension à partir de l'époque hellénistique, sans doute à cause d'un accroissement démographique, mais il n'y a pas d'exploitation d'aires nouvelles avec abandon des aires précédentes, alors que c'est le cas à l'époque romaine qui marque de ce point de vue une rupture. Un cas particulier peut être représenté par Apollonia ; en effet, on a vu qu'entre l'époque de la fondation et l'époque romaine les nécropoles évoluent d'est en ouest en suivant le mouvement du soleil. Il semble donc que la nécropole d'Apollonia a suivi le mouvement quotidien du soleil, et que ce mouvement a été accompli lentement par les nécropoles tout au long de l'existence de la cité. Faut-il y voir une valeur symbolique pour une ville qui porte le nom de Phoibos Apollon ?

En ce qui concerne la typologie des tombes, elles sont quasiment les mêmes à Apollonia et à Dyrrhachion, avec toutefois un usage beaucoup plus important du sarcophage à Apollonia ; par contre l'usage de l'*enchytrismos* et du sarcophage est totalement inconnu chez les Illyriens.

### 3.3.1.2. Typologie des tombes en Illyrie méridionale

Les nécropoles découvertes jusqu'à présent sur le territoire actuel de l'Albanie, tant dans les centres urbains que dans les campagnes, l'ont été au cours de fouilles de sauvetage, et n'ont fait souvent l'objet d'aucune publication. Il n'y a eu aucune fouille programmée de nécropoles, sauf à Amantia, et les tombes ont toujours été trouvées détruites par les travaux agricoles ou les fouilleurs clandestins. Les informations disponibles sont donc très limitées.

---

<sup>1596</sup> DIMO 1990, p. 256-257 ; DIMO 1992.

<sup>1597</sup> DIMO 1992.

Pour l'instant, les tombes monumentales ne se trouvent que dans les centres urbains. La plus septentrionale est située à Presqop (**fig. 41**)<sup>1598</sup>.

Aucune nécropole entière n'ayant été identifiée, il est difficile d'établir une typologie exhaustive ou d'apprécier des évolutions. Un élément important reste l'usage du tumulus qui, à partir de l'époque hellénistique, cohabite avec des tombes non tumulaires<sup>1599</sup>. Comme pour les inscriptions, on étudiera d'abord les régions au nord de la Vjosë, puis celles du sud, et enfin celle de l'Épire (Chaonie)

Le site de **Persqop** se trouve dans le massif du Krrabë, dans une position stratégique qui contrôle la voie reliant la vallée du Shkumbin avec son affluent l'Erzeni. On connaît son système de fortifications et surtout son bastion qui confirme l'importance régionale de ce centre au milieu d'un carrefour de circulation<sup>1600</sup>. Le monument principal connu jusqu'à présent est la tombe monumentale composée de deux pièces avec un toit en voûte<sup>1601</sup>. Elle a une planimétrie quadrangulaire, mesurant 4 x 3,60 m, et est composée d'une antichambre étroite de seulement 0,80 m de large, et de la chambre funéraire de 2,65 x 2 m<sup>1602</sup>. La hauteur de la voûte mesure 2,60 m. Le rite d'incinérations est confirmé par la présence d'emplacements destinés à recevoir les urnes. Malheureusement la tombe a été endommagée dès l'Antiquité et en l'absence de matériel il est difficile de la dater (**fig. 42**)<sup>1603</sup>. Pour l'instant on n'a pas retrouvé d'autres tombes monumentales au nord de Presqop.

Dans la région de Pogradec, le complexe funéraire de **Selce e Pohtmë** constitue un cas exceptionnel. Dans le sud-ouest du village sur une hauteur rocheuse d'environ 1040 m d'altitude, connue par les habitants comme « Gradishte », on a en effet un très bel exemple de tombes rupestres à façade d'inspiration macédonienne. La colline a une superficie d'environ 6 ha avec des pentes raides vers le nord-est et le sud-ouest. Elle est bordée de tous côtés de rochers. La vallée du Shkumbin est l'artère principale de communication, empruntée par la *via Candavia*. Selca est située le long de cette route, reliant la haute vallée du Devoll à la côte adriatique d'un côté et à la Macédoine de l'autre. Sur cette colline ont été découvertes cinq tombes monumentales impressionnantes, construite à la fin du IV<sup>e</sup> et au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. De 1969 à 1972 les fouilles ont été faites par l'archéologue albanais Neritan Ceka. Selon lui, la col-

---

<sup>1598</sup> CEKA 1975, p. 35-53.

<sup>1599</sup> C.A.A, 2008

<sup>1600</sup> KARAIKAJ 1981, p. 45 ; MIRAJ 1970, p. 153-156.

<sup>1601</sup> C. A. A, p. 261-262, fig. 4.

<sup>1602</sup> *Ibidem.*

<sup>1603</sup> CEKA 1975, p. 41-42;



**Fig. 42** : la tombe monumentale de Persqop (Institut des Monuments de Tirana).

colline a été habitée sans interruption de l'Âge de bronze à l'Âge de fer. Du VI<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. s'est développé un centre proto-urbain qui se transforme en au cours du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. en centre urbain fortifiée, période au cours de laquelle les tombes monumentales sont construites. Il a identifié le site comme étant celui de Pelion, mais sans aucune preuve décisive<sup>1604</sup>.

Les tombes monumentales de Selca, datées au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., sur la base de matériaux de construction et leur forme architecturale sont classées en deux types principaux.

- I. le type creusé à l'intérieur de la falaise (type à façade rupestre)
- II. le type à voûte en berceau.

Le premier type est représenté par 4 tombeaux monumentaux placés côte à côte sur la façade de la colline. *La tombe n° 1* a une façade monumentale de 4 x 2,40 m sculptée sur le rocher, utilisant l'ordre ionique (**fig. 43**). L'entrée se trouve au centre mesurant 1,98 m x 1,02 m, et était fermée par une porte en pierre encadrée par deux demi-colonnes ioniques<sup>1605</sup>. Elle donne accès à un vestibule quadrangulaire mesurant 3,80 m x 3,50 m. La chambre funéraire

---

<sup>1604</sup> HADDAD 2015, p. 143-162.

<sup>1605</sup> C. A. A, p. 243-244, fig. 4.

mesure 2,8 m x 3 m avec un plafond en forme de voûte<sup>1606</sup>. La moitié de la pièce est occupée par deux bancs de pierre pour poser les défunts. Devant la façade est aménagé un vestibule de 3,8 x 3,5 m qui servait pour les rituels funéraires.

La tombe n° 2, au sud-est, est presque accolée à la tombe 1. Elle se compose de deux espaces : la chambre funéraire creusée dans la falaise, jadis recouverte d'une grande dalle rectangulaire de 1,68 x 1,78 m, et au-dessus était aménagé un petit théâtre qui servait pour le déroulement des rituels funéraires ; il a un diamètre de 5,55 m, deux *analemmes* droits et deux rangées de gradins. L'*orchestra* recouvrait la salle funéraire La scène est formée par une simple paroi de 0,45 m où s'ouvrait une entrée donnant accès à la salle souterraine.

La tombe n° 3, la plus spectaculaire, se situe au nord de la tombe 1. Elle présente une façade rupestre à étage<sup>1607</sup>. L'étage supérieur imite un portique ionique semi circulaire d'une hauteur de 3 m, formant une exèdre avec huit colonnes ioniques<sup>1608</sup>. Le plus intéressant dans ce monument est la présence sur les deux panneaux latéraux d'un bucrane à gauche et d'un casque de type attique et à droite avec un bouclier de type illyrien<sup>1609</sup>.



**Fig. 43:** la tombe monumentale n°1 à Selca e Poshtme.

<sup>1606</sup> CEKA 1972a, p. 159-160, fig. 5. . CEKA 1975, p. 37-38, tab. XXI.

<sup>1607</sup> CEKA 1972a, p. 162-164, fig. 7.

<sup>1608</sup> C. A. A, p. 244-245, fig. 6.

<sup>1609</sup> CEKA 1975, p. 39-40, tab. XXIV-XXVII.

Au centre de l'exèdre l'entrée mesurant 2 x 1,10 m était fermée par une dalle de pierre ; elle donnait accès à une salle de 21,5 x 1,15 m qui a été retrouvée inachevée et vide. La chambre funéraire se trouve en fait à l'étage inférieur sous l'exèdre ; elle mesure 2,77 x 2,72 m avec une voûte en berceau. À l'intérieur deux sarcophages encastrés dans les parois imitent des lits funéraires ioniques.

La tombe n° 4, trouvée à 110 m au nord-est, a une façade de 7 x 5 m qui rappelle celle d'un temple, construite avec des éléments séparés aujourd'hui perdus. L'entrée mesure 2 x 1,3 m et donne accès à la chambre funéraire de 3,5 x 3,10 avec une voûte en berceau d'une hauteur de 2,15 m. Un seul sarcophage a été retrouvé à l'intérieur. Sur la façade rupestre ont été creusées 5 niches quadrangulaires, et sur une partie ont été gravées 4 inscriptions grecques dont la plus importante porte le nom de l'architecte Μηκος<sup>1610</sup>.

Le deuxième type est représenté par une seule tombe, découverte sur le versant oriental de la colline, à environ 40 m. au-dessous de la tombe 4<sup>1611</sup>. C'est une construction rectangulaire de 4.25 x 2.50 m qui est couverte par une voûte en berceau de 2.40 m de hauteur. Elle est construite en blocs de calcaire local. La tombe se composait d'un *dromos* d'accès et de la chambre funéraire<sup>1612</sup>. Ce type est le mieux connu en Illyrie méridionale et Épire et présente de fortes similitudes avec des tombes macédoniennes de la même époque<sup>1613</sup>.

Les tombes monumentales rupestres de Selca constituent un cas unique dans l'architecture funéraire illyrienne. La tombe 1 présente des analogies avec les tombes macédoniennes de Palatitza (Vergina) et de Pydna datées de la fin du IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C.<sup>1614</sup>. Le principe commun est le traitement architectural de la façade sculptée dans la roche avec une prédilection pour l'ordre ionique selon le style de l'époque hellénistique<sup>1615</sup>. Le petit théâtre de la tombe n° 2 est pour l'instant un cas unique. Les deux rites, inhumation et incinération, sont utilisés.

**Byllis** et son *Koinon* comprend des centres urbains importants, mais les nécropoles sont peu connues. À ce jour, nous ne connaissons que les tombes monumentales de Byllis et sporadiquement de Klos (Nikaia). Son territoire connu pour l'usage exclusif des tumulus pendant toute la durée de l'Âge du fer, semble laisser sa place à une autre forme

---

<sup>1610</sup> CEKA 1972a, p. 166-170, fig. 12 ; C. A. A, p. 245, fig. 7.

<sup>1611</sup> CEKA 1972a, p. 170-171, fig. 16.

<sup>1612</sup> CEKA 1975a, p. 40-41.

<sup>1613</sup> C. A. A, p. 245-246.

<sup>1614</sup> *ibidem*, p. 243-246.

<sup>1615</sup> ANDRONICOS 1987, p. 1-16 ; FREDRICKSMEYER 1981, p. 331-334.



d'enterrement, les tombes monumentales pour les villes et les tombes à fosse ou à ciste pour les zones rurales<sup>1616</sup>.

La nécropole hellénistique de Byllis, qui date des IV<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles av. J.-C., se compose de trois zones de tombes monumentales, la plupart creusées dans la falaise, toutes situées dans la partie orientale au pied du mur d'enceinte ou à proximité<sup>1617</sup>. Leur position est intéressante, car les tombes semblent regarder directement la ville mère de Klos. On a respectivement, la nécropole orientale à l'entrée 4, la nécropole nord-est entre l'entrée 4 et le bastion, et la nécropole sud-est au sud de l'entrée 4 (**fig. 44**). Il est fort probable que ces trois petites nécropoles appartiennent à une seule et même nécropole mais les explorations sont insuffisantes pour l'affirmer<sup>1618</sup>.

La plupart des tombes sont divisées en deux catégories : tombes monumentales et tombes à ciste. Les tombes monumentales peuvent être subdivisées en deux sous-groupes : tombes mixtes en partie construites dans le roc avec l'élévation en blocs de calcaire, et les tombes entièrement construites en blocs. Jamarber Buzo en analysant les deux groupes a pu déterminer trois types de tombes<sup>1619</sup>:

- I. Tombes monumentales à voûte en berceau. Les dimensions intérieures des tombes sont de 3,10 m x 1,86 m et 4 m x 2,27 m. La chambre est subdivisée en petites pièces carrées de 1,80 m x 1,78 m et 1,90 m x 2 m<sup>1620</sup>. L'utilisation de la voûte en berceau est sans doute une importation technique macédonienne.
- II. Tombes monumentales en forme de Π. De plan carré, elles présentent sur les trois côtés une superstructure en forme de Π. Elles sont orientées est/ouest, avec la façade à l'est ; les dimensions internes sont de 2,69 x 1,88 m et 2,80 x 2,25 m<sup>1621</sup>.
- III. Tombes à toit à double pente construit avec des dalles de pierres, Elles mesurent : 2,56 m de long, 1,22 m de large et 1,90 m de haut<sup>1622</sup>.

---

<sup>1616</sup> Cela par rapport à des études très faibles.

<sup>1617</sup> La zone a été partiellement fouillée entre 1978 et 1991.

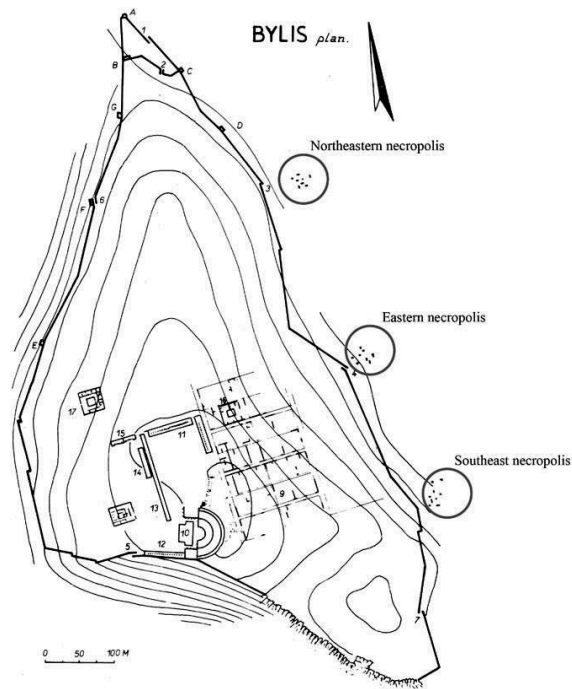
<sup>1618</sup> C.A.A, 2008, p. 164-174.

<sup>1619</sup> BUZO 2014, p. 425-437.

<sup>1620</sup> *Ibidem*, p. 425-427, pl. II, 1, 2; CEKA 1975, p. 40.

<sup>1621</sup> *Ibidem*, p. 227-231, pl. V, 3, 4;

<sup>1622</sup> *Ibidem*, p. 431-433, pl. VIII, 1, 2.



Pl. I: Hellenistic Byllis - general plan (after Ceka 1990a)

**Fig. 44** : les nécropoles hellénistiques de Byllis, (BUZO 2014, PL. I, p. 426).



**Fig. 45** : le tombeau de Klos (BUZO-JAUPAJ 2018).

La plupart des tombes de la nécropole hellénistique de Byllis ont été violées, ce qui rend difficile l'identification des rites funéraires ; il semble toutefois que le rite d'inhumation domine. Cependant le rite d'incinération est bien présent dans cette typologie de tombes. À Klos, un des centres principaux du *Koinon* des Bylliones, on a des tombes de type III, et un type mixte, à une ou deux chambre, avec une planimétrie quadrangulaire et des dimensions internes de 2.40 x 3.45 m<sup>1623</sup>, et un toit également à double pente<sup>1624</sup> (**fig. 45**).

**Amantia** est le centre illyrien dont les nécropoles sont les mieux connues grâce notamment aux investigations conduites sur le site par 'l'archéologue albanais V. Bereti. C'est le site qui a donné le plus grand nombre de constructions monumentales funéraires à ce jour. Malheureusement, la plupart d'entre elles ont été gravement endommagées par les pillards au cours des siècles, mais nous disposons des planimétries et des éléments d'architecture. Quatre nécropoles ont été identifiées aux quatre points cardinaux tout autour de la cité. Chacune d'elle présente les mêmes caractéristiques<sup>1625</sup>.

Les tombes monumentales dépassent une quarantaine mais n'ont fait l'objet d'aucune étude d'ensemble. Datées entre la fin du IV<sup>e</sup> et le premier quart du II<sup>ème</sup> siècle avant J.-C., on peut distinguer trois types<sup>1626</sup>.

Type 1. Tombe monumentale à voûte en berceau, du même type que celui déjà identifié à Byllis<sup>1627</sup>. Ce type est largement répandu dans tout le territoire de l'Albanie<sup>1628</sup>. Les tombes ont un plan rectangulaire avec une surface qui varie de 10,4 m<sup>2</sup> jusqu'à 34,8 m<sup>2</sup>. Ces tombes ont une à trois pièces, et peuvent être subdivisées en deux sous groupes : le premier a une chambre funéraire et une ou deux antichambres donc la voûte est commune, tandis que le deuxième groupe se caractérise par une chambre funéraire voûtée précédée d'un *dromos* couvert de dalles en pierre<sup>1629</sup>. La fermeture est réalisée avec une ou plusieurs dalles qui sont glissés par une rainure sur les deux piédroits<sup>1630</sup>.

Type 2. Tombes monumentales en forme de Π comme à Byllis, mais à Amantia les plateformes sont de dimensions plus grandes et la chambre comprend plusieurs tombes aménagées à l'intérieur. Des chercheurs ont pensé que ces monuments étaient à ciel ouvert, la

---

<sup>1623</sup> BUZO-JAUPAJ 2018, en cours de publication.

<sup>1624</sup> CEKA 1975, p. 40, tab. VI, 1.

<sup>1625</sup> Cela est dû au fait que les tombes monumentales sont visibles à la surface, tandis que pour les tombes à fosse ou à ciste des fouilles sont nécessaires.

<sup>1626</sup> HOBDARI-BUZO 2014, p. 19-74.

<sup>1627</sup> BUZO - HOBDARI 2018, p. 479-508.

<sup>1628</sup> CEKA 1972, p. 171-175 ; CEKA 1985, p. 47-51 ; BUZO 2014, p. 425-437.

<sup>1629</sup> BUZO - HOBDARI 2018, p. 479-508.

<sup>1630</sup> *Ibidem*.

plateforme servant pour les banquets. Mais si on compare avec la situation de Byllis, cette hypothèse est peu probable<sup>1631</sup>. La datation proposée se situe entre la fin du III<sup>e</sup> et la première moitié du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>1632</sup>

Type 3. Tombes monumentales du type tumulus avec un mur de péribole plus ou moins circulaire<sup>1633</sup>. L'enclos ainsi défini contient de simples tombes à fosse ou à cistes en briques avec pour couverture une dalle de pierre<sup>1634</sup>. Le tertre de terre n'est pas toujours identifié. Le diamètre de l'enclos varie entre 3,90 et 9,12 m<sup>1635</sup>. La datation proposée est la du fin IV<sup>e</sup> début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>1636</sup>. Ce type de tumulus n'est pas spécifique à cette région car on en trouve des exemples à Corcyre, à Athènes (Kerameikos), à Hiéropolis en Asie mineure et à Cyrène<sup>1637</sup>.

Les nécropoles contiennent aussi des tombes simples du type à ciste ; ce type apparaît ici dans la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle et perdure jusqu'au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C, mais on le trouve à une période antérieure dans les tumulus de Vajzë ou les autres tumulus dans toute l'Illyrie méridionale<sup>1638</sup>. La ciste est formée de cinq dalles de pierre, souvent en grès, dont deux longitudinales ont une longueur variant entre 0.75 et 2.36 m et les deux transversales entre 35 et 70 cm, avec une cinquième dalle de couverture<sup>1639</sup>. La hauteur des dalles verticales varie entre 48 et 70 cm ce qui correspond à la hauteur de la tombe<sup>1640</sup>. On remarque que dans ce type de tombe les deux rites funéraires, l'inhumation et l'incinération, sont pratiqués mais l'inhumation domine<sup>1641</sup>. Elles ont en général un riche mobilier funéraire avec des vases à figures rouges ou à vernis noir de toutes les catégories : cratères, amphores, *pélikès*, *guttus*, coupes, assiettes, lécythes, lampes à huile, *unguentaria* etc<sup>1642</sup>. On y trouve aussi des vases en bronze comme des hydries, des plats, des cotyles, lécythes, *oinochoés*. Des diadèmes d'argent, des épingles en bronze argenté, des bagues en argent et en fer, des armes en fer ou

---

<sup>1631</sup> À Byllis cf. BUZO 2014, p. 425-437.

<sup>1632</sup> BUZO - HOBDAI 2018, p. 479-508.

<sup>1633</sup> Définis par Janos Fedak comme « Rundbau » ou « built tumuli », « stone tumuli ». Cf. FEDAK 1990.

<sup>1634</sup> HOBDAI-BUZO 2015, p. 293-320.

<sup>1635</sup> BERETI 1989, p. 272; Bereti 2002, p. 167-168, fig. 2, 6; BERETI 2018, p. 483-496.; HOBDAI-BUZO 2014, p. 39-41,

<sup>1636</sup> BERETI 2002, p. 169.

<sup>1637</sup> FEDAK 1990, p. 62-63.

<sup>1638</sup> PRENDI 1957, p. 76-110.

<sup>1639</sup> On trouve des cas isolés des tombes doubles séparées par une des dalles verticales longitudinales. Cf. BERETI 1989, p. 272.

<sup>1640</sup> BUZO - HOBDAI 2018, p. 479-508.

<sup>1641</sup> ANAMALI 1972, p. 96-98 ; BERETI 1988, p. 256 ; BERETI 1989, p. 272; BERETI 2018, p. 483-496; BUZO - HOBDAI 2018, p. 479-508.

<sup>1642</sup> BERETI 1988, p. 105-119 ; BERETI 2002, p. 176-181.

en bronze, des pointes de flèche, et des monnaies sont aussi présents<sup>1643</sup>. Comme les monnaies, le mobilier aussi confirme des échanges étroits avec les autres centres illyro-épirotes, mais surtout avec Corcyre et de l'Italie méridionale, les vases à f.r. étant pour l'essentiel de production apulienne<sup>1644</sup>.

Le dernier type de sépulture est attesté par seulement deux exemples. Il s'agit d'enclos de forme ellipsoïdale contenant des tombes à ciste<sup>1645</sup>. Les dimensions de l'enclos sont respectivement de 4,03 x 3,10 m et 4,79 x 3,60 m. Aucune de ces tombes n'a fait l'objet d'études et il faut donc attendre les publications. Ce type était inconnu jusqu'à présent.

La présence de nécropoles avec de grandes tombes monumentales tout autour de la cité confirme l'importance et la richesse d'Amantia considérée comme le chef-lieu du *Koinon* des Amantes situé au sein du territoire des Atintanes<sup>1646</sup>. Elle occupe une position stratégique entre la Vjosë et la Shushicë sur la voie de passage qui rejoint Vlora à l'ouest, et par le col de Sevaster rejoint la route provenant de Byllis pour aller en Épire et en Macédoine. Cette position fait d'Amantia un relai important dans les échanges commerciaux entre la côte adriatique et les régions de l'intérieur des terres, ce que reflète bien la composition des mobiliers funéraires.

À **Matohasanaj**, situé à la frontière entre la Chaonie et le territoire des Amantes, ont été retrouvées deux tombes monumentales et des vestiges superficiels qui confirment la présence de tombes à ciste. Les tombes monumentales sont les mêmes que celles du type I d'Amantia, mais faute de publications on ne peut en dire plus<sup>1647</sup>. La première tombe a une chambre de 2.30 x 1.40 m, et la deuxième de 2.70 x 1.82<sup>1648</sup> ; on y a trouvé une urne en marbre avec son couvercle en forme de fronton triangulaire sculpté avec des éléments architecturale au relief<sup>1649</sup>.

---

<sup>1643</sup> BERETI 2011, p. 499-511 ; BERETI 2011a, p. 175-206.

<sup>1644</sup> ANAMALI 1972, p. 92-98 ; GJONGECAJ 1988, p. 83-112.

<sup>1645</sup> BERETI 2018, p. 483-496.

<sup>1646</sup> CABANES 1988, p. 62 ; CEKA 1998, p. 19-35.

<sup>1647</sup> C.A.A, 2008, p. 210-211.

<sup>1648</sup> CEKA 1975, p. 39-40, pl. IV.

<sup>1649</sup> *Ibidem*, p. 40, pl. IV, 2, c.

### 3.3.1.3 La situation en Chaonie

À *Phoinikè*<sup>1650</sup> on a identifié deux nécropoles, une à l'ouest et une au sud ; elles sont en cours de publication par l'équipe albanais-italienne<sup>1651</sup>. À partir des données des rapports de fouilles régulièrement publiés, nous pouvons donner une image assez complète des types de tombes et des rituels funéraires utilisés dans ces nécropoles<sup>1652</sup>. Il est vraisemblable que les deux nécropoles se rejoignaient dans la partie sud-ouest où la pente de la colline descend vers la plaine. La partie méridionale de la nécropole est étudiée par la mission albanais-italienne depuis 2001<sup>1653</sup>. Les tombes les plus anciennes, du type à ciste, datent de la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. jusqu'à la fin du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>1654</sup>. La nécropole est traversée par un axe routier majeur qui conduit à la porte sud de la ville<sup>1655</sup>. Le long de cette route, de 6,70 m de large, il y a de nombreuses tombes monumentales, principalement du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et de nombreuses stèles de type *naiskos* liées à des rites d'incinération<sup>1656</sup>. Un autre axe est-ouest structure également la nécropole en attirant sur ses côtés les tombes les plus monumentales. On remarque donc une évolution de la nécropole par rapport aux phases précédentes de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>1657</sup>.

Des citoyens choisissent ainsi de placer leurs tombes à un point de visibilité maximale et de communiquer clairement un message aux voyageurs qui entrent et sortent de la cité<sup>1658</sup>. Pour les auteurs des fouilles cela reflète l'émergence d'un groupe social qui se manifeste aussi par la richesse des mobiliers funéraires, et cela au moment où la ville connaît son apogée sous le règne de Pyrrhus. Malgré cela, la société de la *Phoinikè* hellénistique semble plutôt égalitaire avec une majorité de tombes simples contenant des mobiliers funéraires assez standardisés et sans importance particulière<sup>1659</sup>.

Il est intéressant de noter qu'à l'époque romaine, à partir du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., la présence des tombes monumentales alignées le long des deux axes principaux continue mais réutilise des matériaux provenant des tombes anciennes<sup>1660</sup>. La monumentalisation des tombes gagne

---

<sup>1650</sup> Cf. *Phoinike IV à VI*.

<sup>1651</sup> NANAJ 1989, p. 272-273 ; NANAJ 1990, p. 265-266 ; BUDINA 1986, p. 113-121.

<sup>1652</sup> LEPURE-MUKA 2018.

<sup>1653</sup> C.A.A., 2008, p. 108 ; LEPURE 2006, p. 186-188.

<sup>1654</sup> C.A.A., 2008, p. 108.

<sup>1655</sup> DE MARIA-GJONGECAJ 2014, p. 211-213.

<sup>1656</sup> LEPURE 2014, p. 212.

<sup>1657</sup> LEPURE 2013, p. 865-877.

<sup>1658</sup> On a identifié aussi un substrat géologique avec la fonction évidente de compactage et de drainage des eaux de pluie dans toute la nécropole. Cf. LEPURE 2011, p. 366-368.

<sup>1659</sup> DE MARIA-GJONGECAJ 2014, p. 211-211.

<sup>1660</sup> *Ibidem*, p. 212-213.

en importance<sup>1661</sup>. Autour du milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., un petit temple type *thesauros* a été construit le long de la route nord-sud avec une frise de denticules en terre cuite<sup>1662</sup> ; sur le sol une mosaïque représente un dauphin et un trident. Ainsi, la divinité de référence semble être Poséidon. À l'intérieur il y avait un podium en pierre destiné à recevoir les statues ; les murs en pisé étaient crépis avec un enduit peint représentant une frise végétale et des têtes féminines, peut être d'Aphrodite ou d'Artemis<sup>1663</sup>. La nécropole est abandonnée dans les premières décennies du III<sup>ème</sup> siècle après J.-C. peut-être à la suite d'un important séisme<sup>1664</sup>.

Selon la stratigraphie, on distingue six périodes d'utilisation de la nécropole de Phoinikè qui correspondent plus ou moins avec les phases de développement de la ville.

*La première période* entre le VI<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. est documentée par des résidus éparpillés à même le sol, résultant visiblement des destructions causées par les occupations successives. On n'a aucun témoignage sur les rites utilisés.

*La deuxième période* commence par un nivellement de grosses pierres à l'intérieur duquel on trouve encore des matériaux archaïques et classiques. Au début du III<sup>ème</sup> siècle av. J.-C., commencent les grands travaux de restauration de la zone qui se poursuivent pendant le II<sup>ème</sup> siècle. C'est l'époque des tombes à ciste et des tombes monumentales.

*La troisième période* est datée au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., De nombreux éléments architecturaux et diverses stèles funéraires de la période précédentes sont réutilisés.

*La quatrième période*, sous les Julio-Claudiens, est marquée par des problèmes de montée des eaux ; c'est l'époque où on construit le temple.

*La cinquième période* peut être placée à l'âge Trajan et Hadrien. Toute la zone de la nécropole est surélevée pour répondre au problème de la montée des eaux

*La sixième période* date entre la fin du II<sup>e</sup> et le début du III<sup>e</sup> siècle après J.-C. et précède l'abandon définitif de la zone.<sup>1665</sup>.

La nécropole hellénistique de Phoinikè par la fouille systématique dont elle a fait l'objet représente un exemple unique en Épire, mais de manière générale l'évolution des rites funéraires reste la même que celle que l'on connaît dans toute l'Illyrie méridionale, avec notamment le développement des tombes à ciste pour les citoyens des classes moyennes, et des tombes monumentales pour les citoyens les plus riches. L'une des données nouvelles les plus intéressantes est la série de stèles sculptées qui portent des inscriptions courtes avec le

---

<sup>1661</sup> *Phoinike IV*, p. 89-119.

<sup>1662</sup> MUKA 2011, p. 379-386, fig. 1 à 8.

<sup>1663</sup> DE MARIA-GJONGECAJ 2014, p. 213.

<sup>1664</sup> Cf. *Phoinike IV à VI* ; DE MARIA-GJONGECAJ 2014, p. 199-217.

<sup>1665</sup> *Phoinike V*, p. 98-100.

nom du défunt, habituellement accompagné du patronymique, mais rarement avec un ethnique ou l'indication de son origine<sup>1666</sup>.

La nécropole de **Borsh** (Sopot) est située sur des terrasses au sud-ouest de la ville antique. On y a découvert 13 tombes simples et une seule avec une construction monumentale<sup>1667</sup>. On retrouve donc les typologies habituelles.

I. *Le tombeau monumental* semi enterré à une chambre unique voûtée mesurant 2.85 x 2.85 x 2.93 m avec un *dromos* d'accès mesurant 3.6 x 1.2 m. composé de 7 marches. Au bout du *dromos* une porte coulisse en tuf de 1,50 x 0,94 m imitait les portes en bois des maisons<sup>1668</sup>. Les murs de la chambre étaient construits en blocs isodomes de 50 cm enduits d'un crépi isolant peint en marron et en bleu. Le sol était mosaïqué avec des galets de fleuve et des tessons de tuile<sup>1669</sup>. Sur les trois côtés courait une banquette. La tombe était entourée à l'extérieur, sauf en façade, d'un petit canal assurant l'évacuation des eaux et l'isolement de la tombe. Ce canal est une caractéristique que nous n'avons pas rencontrée dans des constructions de ce genre en Illyrie méridionale<sup>1670</sup>.

II. *Les tombes à ciste* au nombre de 13 ont été retrouvées tout près de la tombe monumentale ; huit seulement remontent à l'Antiquité, les 5 autres étant d'époque médiévale. Les tombes étaient construites avec des dalles de tuf.

Il est possible que la tombe monumentale entourée des autres tombes à ciste ait constitué un *nucleus* familial occupant une terrasse où pouvaient avoir lieu les cérémonies funéraires<sup>1671</sup>. Selon les données de fouilles, en particulier les monnaies épirotes datées entre 234-218 av. J.-C., les tombes à ciste sont datées au III<sup>e</sup> siècle av., et la tombe monumentale au milieu du IV<sup>e</sup> siècle ce qui en fait la plus ancienne de toutes celles retrouvées en Albanie<sup>1672</sup>. Le rite d'inhumation domine, avec le corps, placé en décubitus dorsal la tête à l'est. Le rite d'incinération est aussi présent mais dans un seul cas où la crémation a été faite sur place.

---

<sup>1666</sup> Phoinike V, p. 100-104 ; DE MARIA 2011, p. 100-104 ; LEPURE 2011, p. 373-377, fig. 17-18 ; LEPURE-MUKA 2018.

<sup>1667</sup> KOÇI 1987, p. 135-151.

<sup>1668</sup> *Ibidem*, p. 135-136, fig. 1-6.

<sup>1669</sup> C.A.A., 2008, p. 144-145, fig. 5.

<sup>1670</sup> CEKA 1975, p. 35-53.

<sup>1671</sup> KOÇI 1987, p. 139-145, fig. 9-11.

<sup>1672</sup> *Ibidem*, p. 145-151.



Les nécropoles de la **vallée du Drinos** sont méconnues. À **Antigonéia** la nécropole a été identifiée avec quelques tombes à ciste sur le versant sud-est de la colline où se trouve l'ancienne route conduisant à la porte principale située sur ce côté. Les types de tombes et les stèles qui leur sont associées rappellent la situation de Phoinikè mais les informations archéologiques publiées demeurent rares<sup>1673</sup>. On connaît aussi une tombe monumentale, semi enterrée, endommagée par des fouilles clandestines, située sur le versant sud-est de la colline. C'est une construction avec toit en voûte orientée est en ouest. Un mur divise le monument en deux espaces<sup>1674</sup>. La chambre orientale mesure 2,90 x 3,13 m, et la chambre occidentale 2,80 x 3,20 m. Les deux espaces communiquent avec une porte de 1,19 m de large et de 2,15 m de haut<sup>1675</sup>. Cette tombe à deux chambres funéraires et voûte en berceau est, comme on l'a vu dans les cas précédents, directement inspirée de l'architecture funéraire macédonienne telle qu'elle se diffuse dans ces régions au III<sup>ème</sup> siècle av. J.-C<sup>1676</sup>.

Une autre tombe monumentale a été découverte à **Jorgucat**, à l'occasion de travaux publics en 2000, dans la partie supérieure de la vallée de Drinos, à l'endroit où on peut prendre à l'ouest la route pour rejoindre Phoinikè. Comme à Borsh, la tombe a une planimétrie rectangulaire avec une chambre unique de 4.70 x 2.25 m orientée est-ouest avec *dromos* d'accès<sup>1677</sup>. Il n'y a pas une datation claire, mais la fourchette III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles av. J.-C. est la plus probable compte tenu de la typologie.

#### **3.3.1.4. Le cas particulier de la tombe de Gjerbës (fig. 46-48)**

On s'arrête sur ce cas particulier car c'est le seul exemple étudié de petite nécropole rurale<sup>1678</sup>. Le village de Gjerbës est situé dans la partie orientale du district de la Mallakstra et relève de la municipalité de Selit qui fait partie de la préfecture de Fier (**fig. 46**). Il occupe un large territoire, avec des hauteurs allant de 300 à 600 m d'altitude au-dessus du niveau de la mer ; le paysage est une combinaison de formations géologiques calcaires et de zones terrigènes, avec de nombreux cours d'eau et des sols aménagés aujourd'hui en terrasses

---

<sup>1673</sup> ÇONDI 2007, p. 49-52 ; ÇONDI 2010 ; ÇONDI 2012, p. 97-102. ÇONDI 2012a, p. 109-120.

<sup>1674</sup> ZACHOS *et alii.* 2006, p. 379-390.

<sup>1675</sup> Ses murs sont construits avec de grands blocs de pierre isodomes de 0,46-0,50 m d'épaisseur, semblables aux blocs standard utilisés dans la *stoa* de l'agora de la ville.

<sup>1676</sup> FREDRICKSMEYER 1981, p. 331-334. TOMLINSON 1977, p. 473-479.

<sup>1677</sup> *Phoinike II*, p. 96-97, fig. 84-86.

<sup>1678</sup> JAUPAJ 2017, p. 1-25.

agricoles<sup>1679</sup>. Bénéficiant d'un climat méditerranéen doux favorable au développement de la vie, la Mallakastër a un territoire densément peuplé, comme l'ont montré les données archéologiques provenant des différents sites<sup>1680</sup>. Le climat tempéré, les précipitations régulières et le bon ensoleillement qui caractérisent la région aujourd'hui n'ont pas subi de grandes variations depuis les époques anciennes et expliquent cet environnement favorable aux populations. Le site dans l'Antiquité appartient au *Koinon* des Bylliones dont la capitale Byllis se situe à environ 10 km à l'ouest, mais très près aussi de la *chora* d'Apollonia. La proximité de cette colonie explique en grande partie les influences grecques diffusées dans toute la région de la Mallakastra, dont la tombe est une belle illustration.

Le village se divise entre une partie haute appelée localement « Jaupaj », construite sur une dorsale montagneuse, et une partie basse appelé « Goras », située au pied d'une colline en direction de « Përroit de Çurkës » (fig. 46).



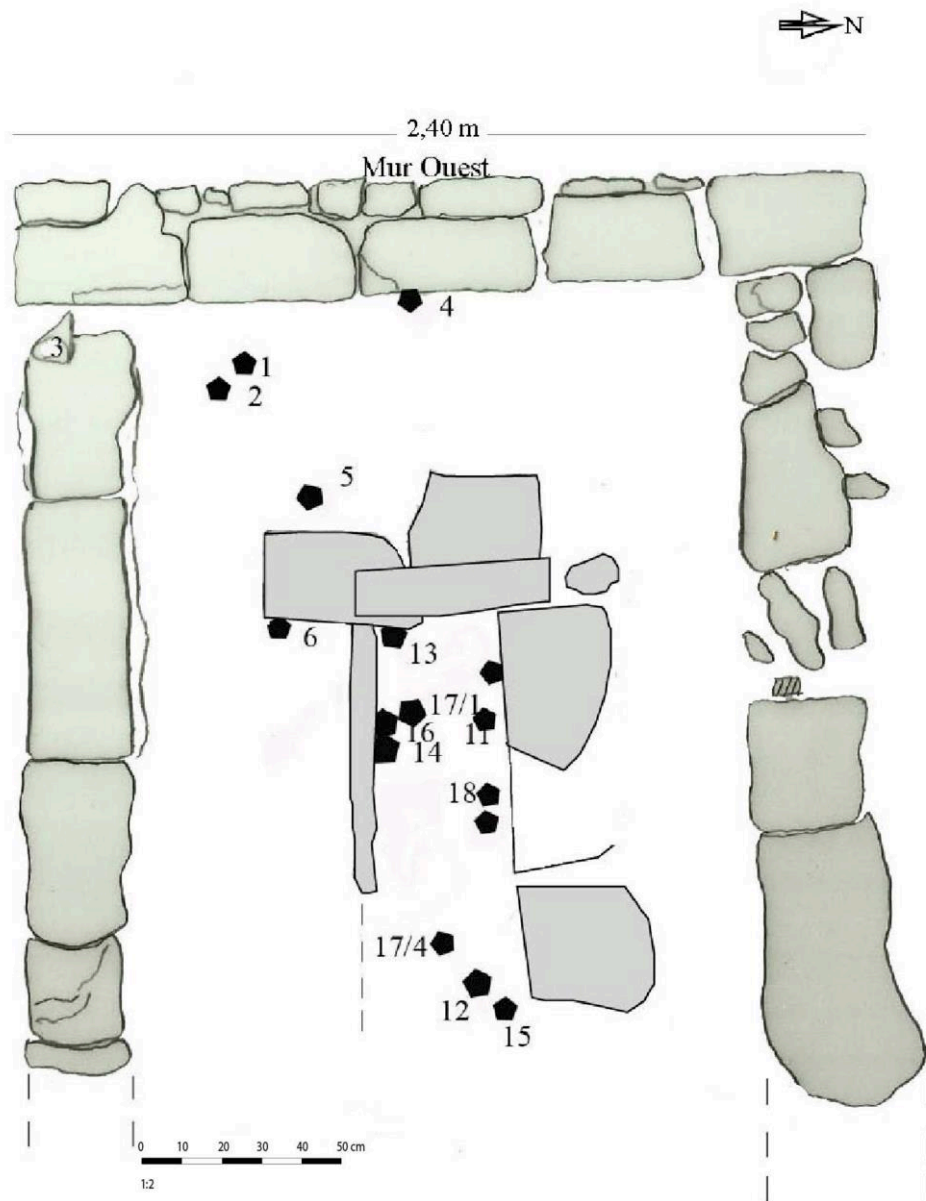
**Fig. 46** : localisation de la tombe de Gjerbës (BCH, 141, 2017, fig. 2, p. 291).

À l'endroit appelé « Yrti Haredinit », au cours de travaux agricoles durant le mois de septembre 2007, un tracteur a sorti une urne de pierre calcaire avec inscription en langue grecque sur deux lignes, Μεγαλλεί Χαῖρε, quelques blocs de taille moyenne provenant de la

1679 GJF SH 1991 , p. 431-452.

1680 C.A.A, 2008, p. 146-224.

maçonnerie de la tombe, des fragments de céramique et des fragments d'os brûlés<sup>1681</sup>. Le propriétaire signala la découverte et nettoya superficiellement l'endroit où apparaissait une ligne de mur<sup>1682</sup>.



**Fig. 47** : plan général de l'enclos funéraire (*BCH*, 141, 2017, fig. 4, p. 292).

<sup>1681</sup> Les coordonnées de la tombe sont les suivantes : latitude 40°33'34.66"N ; longitude 19°49'52.96"E ; altitude : 391 m.

<sup>1682</sup> L'Institut archéologique de Tirana alerté par mes soins de la découverte fortuite de cette tombe, me chargea de récupérer le plus d'informations possible, car en 2007 il était encore responsable des fouilles de sauvetage. Cependant, la tombe se trouvant dans une propriété privée, il fallait l'autorisation du propriétaire. Ce dernier donna son accord, mais lorsqu'il s'aperçut qu'il s'agissait d'une tombe riche en matériel, il interdit la poursuite des travaux. L'urne cinéraire est toujours conservée par le propriétaire. Le reste du mobilier a été transporté dans les réserves du musée d'Apollonia, à l'exception des monnaies rapatriées au Cabinet des médailles de l'Institut archéologique de Tirana.

Après avoir recueilli tous les matériaux de surface laissés sur place par le propriétaire, on a ouvert un sondage de 2 x 2 m dont l'exploration s'est avérée positive. Après l'évacuation de la terre végétale travaillée par le tracteur, est apparue l'angle sud-ouest d'un mur, une couche de pierres où l'on distinguait la trace négative laissée par l'extraction de l'urne, et le couvercle de l'urne dans l'angle sud-ouest. On a ensuite dégagé les parois nord, ouest et sud de la structure, mais la paroi est n'a pas été retrouvée car le propriétaire a refusé que l'on poursuive les travaux d'exploration. D'une manière générale on a pu observer que toute la zone a été fortement perturbée par les travaux agricoles qui ont éparpillé les sépultures et leur mobilier. Seule la paroi ouest de la structure a été entièrement dégagée : elle mesure 2,40 m pour une largeur variant entre 35 et 38 cm, avec cinq blocs conservés. La paroi nord a été dégagée sur 2,60 m (5 blocs dégagés) et la paroi sud sur 2,50 m (5 blocs dégagés); elles présentent des largeurs identiques à celle de la paroi ouest (**fig. 47**). La fouille n'a pu être menée que dans la partie ouest de la structure sur un peu plus de 2 m. Au centre de la fouille, ont été dégagés trois blocs en calcaire formant l'angle nord-ouest d'une tombe, orientée est-ouest, où a été récupérée la plus grande partie du matériel. Sur le côté sud, la paroi est constituée d'une plaque de schiste ; sur le côté nord seuls trois blocs on pu être dégagés. La largeur de la tombe est de 35 cm. Elle se trouve à 85 cm du mur ouest et à 55 cm du mur sud de la structure rectangulaire que l'on peut identifier comme un enclos funéraire. La fouille a été interrompue par le propriétaire avant que la paroi est de la tombe n'ait pu être atteinte. La tombe n'a donc été dégagée que sur une longueur de 105/108 cm. Une dernière photo de l'état de la fouille avant son interruption a pu être faite en urgence ainsi que le relevé de la paroi nord de la tombe. Ce profil montre, sous la terre arable, une couche de terre cendreuse avec des restes d'os brûlés correspondant à la couche d'occupation de l'enclos funéraire, et des éléments de la paroi nord de la tombe, très détruite<sup>1683</sup>. La fouille n'a pas pu descendre au-delà de 40 cm de profondeur, et le fond de la tombe n'a pas été atteint.

Même si la fouille n'a pu être achevée, on peut identifier un enclos funéraire sans doute familial, de plan rectangulaire, orienté est/ouest, avec des murs faits de blocs de calcaire et de dalles de schiste montés à sec de façon peu soignée, et abritant au centre une tombe à ciste construite et orientée de la même façon, sans couverture conservée. Cette tombe contenait une amphore renfermant les cendres d'un défunt, et peut donc être interprétée comme le

---

<sup>1683</sup> Les os ont été récupérés en vue d'analyses anthropologiques qui n'ont pas encore pu être faites du fait de l'absence en Albanie de laboratoire spécialisé.

réceptacle de cette incinération<sup>1684</sup>. L'hypothèse d'un simple enclos funéraire est une hypothèse minimale. On pourrait penser aussi aux restes d'un édifice funéraire type *naiskos* abritant la tombe centrale, comme ils sont attestés à Apollonia, Amantia ou Phoinikè, mais aucun élément architectural n'a pu être récupéré<sup>1685</sup>. L'urne cinéraire devait être adossée au mur ouest ou sud (**fig. 48**). On a ainsi deux sépultures bien identifiées au sein de l'enclos ou de l'édifice. Le seul rite attesté, dans les deux cas, est celui de l'incinération, mais on sait qu'il cohabite avec les rites d'inhumation en territoire illyrien pendant toute l'époque hellénistique.

La présence d'un fragment de sarcophage retrouvé sur l'angle sud-ouest de l'enclos (cf. *infra* catalogue n° 3) pourrait correspondre à une sépulture à inhumation, mais le fragment peut provenir d'un enclos avoisinant.

Les données archéologiques de l'enclos funéraire de Gjerbës montrent que le rite d'incinération est le seul utilisé. Il est difficile de dire si c'est un cas isolé ou une caractéristique de la région car malheureusement les nécropoles des grands centres voisins, Byllis et Nikaia (Klos), n'ont pas fait l'objet d'études systématiques, et les tombes étaient toutes violées. Le rite funéraire dominant pratiqué pendant la période hellénistique dans cette région reste donc méconnu<sup>1686</sup>. On peut par contre établir des comparaisons avec les cités coloniales de Dyrrhachion et surtout d'Apollonia dont les nécropoles hellénistiques sont bien connues<sup>1687</sup>. Le rite de l'incinération est pratiqué par les colonies de Corinthe et Corcyre, et il a coexisté avec le rite de l'inhumation qui est en usage sans discontinuité. Au cours de certaines périodes, on remarque toutefois que le rite de l'incinération est prédominant par rapport à l'autre, par exemple dans la nécropole de Dyrrhachion située sur les collines de la ville, dans les tombes les plus anciennes remontant à la fin du VII<sup>e</sup> et au début du VI<sup>e</sup> siècles, ce qui correspond à l'installation des premiers colons. Pendant la période hellénistique et à l'arrivée des Romains, on note la prédominance de l'inhumation, surtout au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.,

---

<sup>1684</sup> Toutefois, on ne peut éliminer l'hypothèse d'un *bustum* vu que tout l'espace est rempli de terre cendreuse et de restes d'ossements. Dans ce cas, la structure aurait été réutilisée dans un second temps comme réceptacle de l'amphore contenant les cendres. Il est impossible de trancher entre les deux hypothèses, car le fond de la tombe n'a pas été atteint, et toute la zone a été fortement perturbée par les travaux agricoles, ce qui a pu entraîner le déplacement des objets.

<sup>1685</sup> Pour Apollonia MANO 1971, p. 121-138 ; pour Amantia ANAMALI, 1972, p. 107-120 ; BERETI, 1986, p. 129 – 138 ; pour Phoinikè, *Phoinike IV*, p. 93-94 ; pour Olympè DAUTAJ, 1981, p. 57-82 ; pour Byllis CEKA, 1975, p. 40 ; BUZO 2014, p. 425-437 ; pour des tombes à *naiskos* en dehors d'Albanie, cf. LAMBOLEY, 1988, p. 161-175.

<sup>1686</sup> PAPAANI, 1986, p. 64-67.

<sup>1687</sup>

ANAMALI, 1956, p. 3-39 ; ANAMALI, 1971, p. 125-135 ; ANDREA, 1985, p. 14-19 et 105-108 ; MANO 2006, p. 116-120 et en fr. 210-216 ; HIDRI, 1983, p. 137-145.

et plus encore aux I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècles ap. J.-C.<sup>1688</sup>. À Apollonia, grâce aux recherches menées dans les nécropoles tumulaires, on a pu attester la présence de sépultures indigènes précédant l'implantation de la colonie, mais aucun établissement indigène n'a pu être identifié sur le site. Ce qui est certain, c'est que les colons grecs adoptent dès le départ la tradition tumulaire bien établie en Illyrie<sup>1689</sup>. Par contre, il est difficile d'affirmer de façon définitive que le rite d'incinération est importé par les colons grecs, car les données provenant des nécropoles illyriennes des VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles sont encore insuffisantes. Il semblerait toutefois que le rite illyrien soit plutôt celui de l'inhumation, et dans ce cas l'introduction de l'incinération serait à mettre en relation avec l'arrivée des Grecs. À partir du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., comme cela a été bien montré à Barc et Kuç i Zi dans le bassin de Korça, les influences grecques sont bien diffusées, en même temps que les produits commerciaux, à l'intérieur des terres<sup>1690</sup>.

La période des III<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles av. J.-C. correspond à l'invasion romaine en Illyrie<sup>1691</sup>. Il semblerait que cet événement entraîne une plus forte utilisation du rite de l'incinération dans les régions conquises, sans toutefois faire disparaître le rite de l'inhumation qui reste dominant. Il est difficile cependant d'affirmer que la pratique de l'incinération dans l'enclos funéraire de Gjerbës est une conséquence de l'arrivée des Romains. En effet, la tombe reste pour l'instant trop isolée, et il n'est pas impossible que le même enclos, ou d'autres nécropoles du site, attestent le rite d'inhumation. À la même période, à Dyrrhachion et à Apollonia, les nécropoles ne montrent pas de changement notable dans les rites. La découverte de Gjerbës permet en tout cas de poser les données du problème et est une bonne opportunité pour développer l'étude des nécropoles dans la région.

### *Qui est Megallis ?*

La tombe se trouvant dans un site indigène, situé à la frontière du territoire d'Apollonia, la question de l'identité des défunts est cruciale pour appréhender les phénomènes d'interactions culturelles. Les peuples de cette région étaient des habitants du *Koinon* des Bylliones qui ont reçu une forte influence épirote au moment de l'expansion du royaume de Pyrrhus. Un problème encore non résolu est de savoir si ce *Koinon* existait avant la conquête romaine, ou s'il est une solution régionale mise en place par Rome pour institutionnaliser son protectorat

---

<sup>1688</sup> HIDRI, 1996, p. 160-161.

<sup>1689</sup> AMORE, 2010, p. 91-105.

<sup>1690</sup> ANDREA 1985, p. 53-99.

<sup>1691</sup> Dion Cassius II, 4.

dans une région qui, selon les sources littéraires, témoigne sa sympathie pour Rome<sup>1692</sup>. Quoiqu'il en soit, la langue officielle du *Koinon* reste le grec, ce qui témoigne d'une réelle autonomie du *koinon* à la période où l'enclos funéraire de Gjerbës est en usage.



**Fig. 48** : l'urne vue de face (BCH, 141, 2017, fig. 7, p. 295).

---

<sup>1692</sup> ISLAMI, 1973, p. 5-23 ; CABANES, 1986, p. 71-99.

On a pu noter en effet dans les chapitres précédents noter que la langue grecque est présente non seulement sur des actes officiels, mais aussi sur les légendes monétaires, les matériaux de construction et les productions céramiques (timbres sur tuiles, briques, lampes à huile et amphores).

Un problème encore non résolu est de savoir si ce *Koinon* existait avant la conquête romaine, ou s'il est une solution régionale mise en place par Rome pour institutionnaliser son protectorat dans une région qui, selon les sources littéraires, témoigne sa sympathie pour Rome<sup>1693</sup>. Quoi qu'il en soit, la langue officielle du *Koinon* reste le grec, ce qui témoigne d'une réelle autonomie du *Koinon* à la période où l'enclos funéraire de Gjerbës est en usage. On peut en effet noter que la langue grecque est présente non seulement sur des actes officiels, mais aussi sur les légendes monétaires, les matériaux de construction et les productions céramiques (timbres sur tuiles, briques, lampes à huile et amphores).

L'intérêt de l'épithèque de Gjerbës est qu'elle se situe dans un contexte familial et donc privé<sup>1694</sup>. Le grec comme langue administrative et officielle du *Koinon* n'est donc plus une explication suffisante. Deux hypothèses peuvent être formulées, mais ne sont pas vérifiables dans l'état actuel de nos connaissances. La première est de faire de Megallis une grecque d'origine, qui pour des raisons qui nous échappent, peut-être matrimoniales, se serait installée dans la région. Dans ce cas on est dans une problématique qui est plutôt celle des mobilités en contexte colonial. La seconde est de faire de Megallis une indigène originaire du lieu, et dans ce cas on est dans une problématique d'acculturation, avec une « hellénisation » de l'onomastique indigène, comme conséquence de l'expansion du royaume épirote et de l'intensification des échanges avec les colonies grecques de la côte.

### 3.3.1.5. Bilan

Paradoxalement il y a plus de différences entre les nécropoles d'Apollonia et d'Épidamnos qu'entre les nécropoles illyriennes et celles des cités grecques. La nécropole tumulaire d'Apollonia reste une exception, aucun tumulus n'étant par ailleurs connu dans les autres fondations grecques. La parcellisation de la nécropole d'Épidamnos reste aussi un cas unique. Les tombes monumentales en briques avec rites d'incinération qui remplacent les

---

<sup>1693</sup> ISLAMI, 1973, p. 5-23 ; CABANES, 1986, p. 71-99.

<sup>1694</sup> Pour l'instant, les inscriptions funéraires en grec retrouvées dans les territoires de l'arrière-pays d'Apollonia se comptent sur les doigts d'une main. Près de Gjerbës, on ne connaît que l'épithèque de Grishicë : cf. CEKA, 1987, n° 44 p. 94-121. L'inscription de Gjerbës, limitée à deux mots, se caractérise par son caractère très laconique : on ne peut pas faire plus court. Cette brièveté se retrouve aussi dans l'épigraphie funéraire de Dyrhachion et pourrait donc être une caractéristique régionale.



tumulus à Apollonia à partir de l'époque hellénistique sont aussi inconnues à Epidamnos alors qu'on les retrouve dans la plupart des cités illyriennes. Les sarcophages sont aussi très rares à Epidamnos, alors qu'ils sont fréquents à Apollonia à l'époque archaïque et classique. Côté illyrien, il faut noter une différence entre la situation au nord de l'Albanie où la tradition des tumulus perdure dans ces régions non urbanisées, alors que dans toute la partie sud, beaucoup plus urbanisée, les tumulus sont abandonnés au profit des tombes monumentales ou à ciste. Cette uniformisation des rites funéraires est une forte marque d'acculturation.

Les tombes à ciste avec des dalles en pierre sont rares à Epidamnos et Apollonia qui préfèrent la tuile et la brique, alors que c'est l'usage normal dans tous les centres illyriens et à Orlikos. Cela est probablement dû au fait que les carrières de pierre sont absentes de la *chora* des deux colonies grecques, alors qu'elles sont nombreuses partout ailleurs. Dans les tombes monumentales en Illyrie méridionale, avec la voûte en berceau, on a pu distinguer deux variantes : celui avec deux pièces, l'antichambre et la chambre funéraire comme à Amantia, Selca e Poshtme, et Persqop, datant des IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles av. J.-C., et celui avec une chambre précédée d'un *dromos* comme à Metohasanaj et Byllis<sup>1695</sup>. Les tombeaux monumentaux en Épire (cas de Borsh, Antigonea et Jorgucat) sont dans une situation intermédiaire car ils présentent des variantes par rapport au type standard précédent. Il s'agit d'hypogées semi enterrés. (Jorgucat et de Borsh) qu'on ne trouve qu'en Chaonie<sup>1696</sup>. Cependant, ce type de tombes se rattache aussi au type macédonien, du fait de leur voûte en berceau et de l'utilisation d'un *dromos* ; elles commencent à être utilisées dans le sud de l'Illyrie méridionale et en Épire à partir de la fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., juste quelques décennies après leur apparition en Macédoine. On a donc ici une influence très nette qui ne vient pas des colonies de l'Adriatique mais du Royaume de Macédoine à partir du règne de Philippe II et de son fils Alexandre le Grand qui se sont attachés à l'urbanisation de leur royaume, tout en menant de nombreuses expéditions militaires en terres illyriennes<sup>1697</sup>. À partir du standard macédonien, chaque région a développé indépendamment ses propres types en adoptant des dimensions plus modestes et une architecture plus simple, mis à part le cas exceptionnel en Albanie de Selca e Poshtme<sup>1698</sup>. Ce type de tombes monumentales était principalement utilisé par l'aristocratie et elles se trouvent à proximité des résidences royales, comme on le suppose à Selca e Poshtme, ou dans des zones privilégiées le long des voies d'accès aux villes comme

---

<sup>1695</sup> Les deux variantes sont aussi inspirées du type macédonien cf. HADDAD 2015, p. 143-162.

<sup>1696</sup> BUZO 2014, p. 335.

<sup>1697</sup> FREDRICKSMEYER 1981, p. 331-334.

<sup>1698</sup> BOYD 1978, p. 83-100 ; ANDRONICOS 1987, p. 1-16.

à Phoinikè. Les tombes de Selce e Poshtme trouvent des parallèles avec des tombeaux de la basse Macédoine, du Péloponnèse et aussi d'Asie Mineure<sup>1699</sup>.

On a vu aussi que l'étude des mobiliers funéraires confirme la commercialisation des produits depuis les colonies côtières vers leur arrière pays. Les termes de l'échange ont été stables dans les premières années de la vie coloniale avec une prévalence de la céramique corinthienne dans les dépôts funéraires. Ensuite, une nouvelle orientation des relations commerciales est observée après la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. où dominent les produits d'attique, alors qu'à partir du IV<sup>e</sup> siècle c'est la céramique italiote qui domine, ce qui montre le renforcement des liens avec l'Italie du sud, l'Apulie essentiellement, mais aussi la Sicile, en conséquence vraisemblablement de ce qu'on a appelé la politique adriatique des Denys. Il faut noter cependant que ce sont les produits locaux qui prévalent dans les nécropoles, et font l'objet d'un commerce à court rayon d'action vers l'intérieur des terres. La présence d'armes est signalée dans toutes les nécropoles du pays quel que soit le type de tombe. Les mobiliers sont également un bon indicateur de la différenciation socio-économique de la population, mais aussi parmi les membres d'une tribu ou d'une famille dès lors qu'on admet que les tumulus ou les parcelles funéraires sont utilisés par une même famille ou les membres d'une même tribu. Il a été noté souvent par les chercheurs que les tombes les plus riches sont celles des femmes et des enfants, mais on remarque aussi l'usage de choisir les objets en fonction du métier du défunt.

Toutes ces conclusions sont forcément partielles car l'étude des nécropoles des cités illyro-épirotes doit être développée, et Phoinikè devrait de ce point de vue servir d'exemple. Un élément important à reprendre est le rôle de la population illyrienne à Épidamno-Dyrrhachion et à Apollonia. Dans la nécropole tumulaire d'Apollonia il y a un tumulus beaucoup plus ancien que l'arrivée des colons et qui continue après la fondation de la cité. Comment faut-il l'interpréter ? Il resterait à voir si d'autres tumulus ont été utilisés de façon continue ou ont été interrompus. Il faut aussi développer les études anthropologiques des restes osseux qui apporteront des éléments de réponse sur les liens familiaux ou non au sein d'un même tumulus, sur la nutrition, les causes de décès, l'importance de la mortalité infantile.

Il faut aussi développer l'étude des campagnes et identifier les nécropoles rurales. On a vu que le cas de Gjerbës est intéressant, mais sans éléments de comparaison avec un échantillon suffisamment représentatif les questions que pose cette sépulture demeureront sans réponse.

---

<sup>1699</sup> FREDRICKSMEYER 1981, p. 331-334 ; HATZOPOULOS 1994, p. 147.

Il faut enfin reprendre le dossier de l'évolution respective des rites d'inhumation et d'incinération dans une même nécropole, mais aussi sur l'ensemble du pays. Pour l'instant il est impossible de lier le choix de l'un ou l'autre rite à une identité ethnique.

### 3.3.2. Réception et diffusion des données mythologiques

Les mythes, en Illyrie comme partout ailleurs, sont des récits oraux dans un premier temps puis mis par écrit quand il s'agit de les consolider car le texte fige une tradition alors que l'oralité permet plus facilement des variantes ; ces récits sont mêlés de légendes et de ce fait ne rendent pas compte d'une réalité historique précise. Par contre, leur élaboration est toujours liée à un contexte historique et la mythologie nous permet ainsi de voir les relations étroites qui existent entre le pouvoir politique et la religion<sup>1700</sup>. Il faut étudier l'évolution d'un mythe comme on étudie une coupe stratigraphique. C'est ce qu'a fait M.P. Castiglioni pour les mythes reçus et diffusés en terres illyriennes, et on reprendra donc ici l'essentiel de ses conclusions<sup>1701</sup>.

En fait il n'y a pas de mythologie proprement illyro-épirote, mais des mythes grecs qui ont été accueillis et diffusés dans ces régions. Ce sont principalement des généalogies qui servent à légitimer et célébrer des pouvoirs dynastiques, ou à faciliter les relations entre Grecs et Illyriens. M.P. Castiglioni définit ainsi le mythe à la suite de J. A. Hall : « *le mythe reflète aussi les nuances diversifiées des modes de contacts entre Grecs et non Grecs à travers une multiplicité de combinaisons et d'utilisations hybrides de récits. Ainsi les mythes grecs, « projetés » à l'origine sur les milieux panhelléniques, utilisent parfois un code conceptuel et expressif partagé par les indigènes eux-mêmes (ou par un groupe, souvent élitiste, de la communauté autochtone), qui peuvent alors s'en servir à leur tour pour affirmer leur propre identité et leurs valeurs. Dans ce cas, le mythe est souvent perçu comme un vecteur de prestige et donc comme un facteur essentiel du pouvoir: son impact social et politique est tel qu'il contribue à l' « héroïsation » des aristocraties indigènes. On assiste dans cette circonstance à une manifestation particulièrement révélatrice de la réception mythique »*<sup>1702</sup>.

Donc le rôle du mythe en aire illyro-épirote pour comprendre l'histoire des relations Grecs/indigènes est particulièrement important. Ce n'est pas par hasard que la diffusion des mythes dans ces régions remonte à l'âge des fondations coloniales, et qu'ils prennent leur forme définitive quand les Illyriens et les Épirotes ont créé leur formations étatiques.

---

<sup>1700</sup> CABANES 2008, p. 155-166.

<sup>1701</sup> CASTIGLIONI 2010.

<sup>1702</sup> *Ibidem*, p. 4-5.

Certaines données mythiques ne sont pas loin d'une vraie propagande politique et impérialiste pour justifier la présence grecque en terre illyrienne, et normaliser ainsi les relations et les contacts les autochtones, mais ils permettent aussi de considérer ces autochtones comme une puissance en développement capable, grâce à ses élites « hellénisées », de s'intégrer dans une *koinè* dont la culture dominante est celle des Grecs<sup>1703</sup>. Le mythe a toujours une forte fonction identitaire car il est toujours assumé par la société qui le reçoit et l'élabore, et à laquelle il sert d'autoreprésentation<sup>1704</sup>. De ce point de vue, il est comme un passeport culturel qui permet une compréhension réciproque entre des étrangers.

Le mythe le plus célèbre en Illyrie est celui du couple Cadmos et Harmonia, et en Épire il faut retenir celui du passage d'Enée à Bouthrôtos et de la présence du fils d'Achille Néoptolème en Molossie, à l'origine de la dynastie des Eacides. Mais il faut noter que les liens entre le monde grec et les indigènes du nord-ouest du Balkans sont reflétés dans les légendes sur les Hyperboréens, chez qui Apollon avait habité pendant une longue période avant son arrivée à Delphes<sup>1705</sup>. On a vu aussi dans les chapitres précédents le rôle d'Héraclès dans la fondation d'Épidamnos Dyrrhachion et on n'y reviendra pas ici. Le héros est honoré aussi à Apollonia, à Antigonea et à Borsh<sup>1706</sup>. Apollonius de Rhodes dans les *Argonautiques* fait voyager ses héros de retour chez eux de la mer Noire et le long du Danube jusqu'à la mer Adriatique<sup>1707</sup>. Ils traversent donc les régions balkaniques par les vallées des affluents du Danube. Pour être complet, il ne faut pas oublier le *nostos* du héros Diomède, fils de Tydée et de Déipyle, vénéré sur les deux côtes de l'Adriatique<sup>1708</sup>.

### 3.3.2.1. Cadmos de Thèbes en Illyrie<sup>1709</sup>

Le mythe qui fournit des preuves de contacts très significatifs et certainement le plus répandu en aire illyrienne est celui de Cadmos et son épouse Harmonia. Cadmos est un héros civilisateur, comme Héraclès, et se rencontre un peu partout dans le monde méditerranéen,

---

<sup>1703</sup> Sur les mythes en Illyrie, en particulier celui de Cadmos et Harmonia cf. aussi ŠASEL KOS 1993, p. 113-136.

<sup>1704</sup> CASTIGLIONI 2005, p.241-242.

<sup>1705</sup> ŠASEL KOS 1993, p. 113-115.

<sup>1706</sup> Pour Apollonia *CIGIME* 2, n° 8 ; pour Antigonea *CIGIME* 3, n° 64 et pour Borsh *CIGIME* 3, n° 170.

<sup>1707</sup> Un nombre important de légendes sur l'Adriatique liées aux Argonautes sont traitées par F. Vian. Cf. VIAN 1963.

<sup>1708</sup> Homère, *Illiade* V, 334-340 et VI. 234-236 ; Strabon V, 1, 8-9, et VI, 3, 9, Antonius Liberalis 37, JustinXII, 2.

<sup>1709</sup> La version la plus complète du mythe se trouve dans la *Bibliothèque* d'Apollodore, III, 4, 2 ; III, 5, 4 sq. Bon résumé dans GRIMAL 1951, p. 71-73.

mais avec un rôle très particulière en Illyrie<sup>1710</sup>. Fils d'Agénor, roi de Tyr et de Téléphassa (ou d'Argiopé ?), frère d'Europe, de Cilix et de Phoenix, qui se sont installés dans divers pays, il se rend en Thrace avec sa mère et ses frères sur ordre de son père qui leur demande de retrouver leur sœur Europe qui a été enlevée. Il vient interroger l'oracle de Delphes qui lui conseille d'abandonner la poursuite d'Europe et de fonder une ville. Selon les consignes de l'oracle, quand il traversait la Phocide, il vit, dans les troupeaux de Pélagon, une vache choisie par le destin et il la suivit jusqu'en Béotie où elle se coucha enfin à l'emplacement de la future ville de Thèbes<sup>1711</sup>. Il doit alors tuer le dragon, et sème ses dents d'où naîtront, tout armés, les Spartes, les premiers citoyens de Thèbes. Il devient alors le premier roi de Thèbes sous la protection d'Athéna avec la bénédiction de Zeus qui lui offre comme épouse la déesse Harmonia, la fille d'Arès et d'Aphrodite. Le mariage est célébré en grande pompe, en présence des Muses, au cours duquel il reçoit pour sa femme des cadeaux somptueux comme une robe des Charites et un collier d'or forgé par le dieu Héphaïstos lui-même. À la fin de sa vie il est exilé et trouve refuge en Illyrie chez les Enchéléens. Ceux-ci en guerre contre leurs voisins avaient consulté un oracle qui leur avait prédit la victoire s'ils s'alliaient avec Cadmos et son épouse. Celui-ci obtint effectivement la victoire et fut choisi comme roi par les Enchéléens. Il eut alors un fils Illyros qui donna son nom à toute la région. À leur mort, le couple royal fut transformé en serpents et reçut une sépulture en Illyrie sur les bords du fleuve Arion<sup>1712</sup>.

C'est l'exil en Illyrie et la métamorphose du couple mythique qui a fait l'objet de nombreux épisodes littéraires depuis la fin du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., le plus célèbre étant celui d'Euripide dans les *Bacchantes*. Il est aussi représenté aussi sur les vases et sur les monnaies<sup>1713</sup>. L'exil lui est bien connu d'Hérodote qui rapporte, dans une perspective résolument historique, que les Cadméens s'étaient retirés de Thèbes pour se réfugier chez les Enchéléens<sup>1714</sup> :

« ἐξανιστέαται Καδμεῖοι ὑπ' Ἀργείων καὶ τρέπονται ἐς τοὺς Ἐγγελέας.

*Les Cadméens, chassés par les Argiens, se réfugièrent chez les Enchéléens.*

Il rappelle aussi le pillage de Delphes par les Illyriens et les Enchéléens (dirigé par Cadmos ?)<sup>1715</sup> :

---

<sup>1710</sup> Κάδμος en grec ancien et *Cadmus* en latin.

<sup>1711</sup> La fondation de Thèbes par Cadmos est déjà attestée chez Hérodote II, 49.

<sup>1712</sup> Pseudo-Skylax 24.

<sup>1713</sup> GARASANIN 1952, p. 268-276 ; STIPCEVIC 1976, p. 250-251, LEVEQUE 1965.

<sup>1714</sup> Hérodote V, 61, 2.

<sup>1715</sup> Hérodote IX, 43.

« Τοῦτον δ' ἔγωγε τὸν χρησμόν, τὸν Μαρδόνιος εἶπε ἐς Πέρσας ἔχειν, ἐς Ἴλλυριούς τε καὶ τὸν Ἐγγελέων στρατὸν οἶδα πεποιημένον, ἀλλ' οὐκ ἐς Πέρσας ».

*Je sais que cet oracle, que Mardonius croyait regarder les Perses, ne les concernait pas, mais les Illyriens et l'armée des Enchééléens, et nullement à propos des Perses.*

A l'époque d'Hérodote, les Enchééléens apparaissent donc comme un peuple puissant qui a des ambitions en Grèce centrale.

### 3.3.2.2. Exil, métamorphose, pétrification et tombeaux

La première attestation de la métamorphose se trouve donc dans *les Bacchantes* d'Euripide, tragédie jouée à Athènes en 405 av. J.-C.<sup>1716</sup>. La pièce présente la prédication de Dionysos pour Cadmos<sup>1717</sup> :

« Δράκων γενήση μεταβαλὼν, δάμαρ τε σὴ  
ἐκθηριωθεῖς ὄφεος ἀλλάξει τύπον,  
ἦν Ἄρεος ἔσχες Ἄρμονίαν θνητὸς γεγώς.  
Ὅχον δὲ μόσχων, χρησμὸς ὡς λέγει Διός,  
ἔλας μετ' ἀλόχου, βαρβάρων ἡγούμενος.  
Πολλὰς δὲ πέρσεις ἀναρίθμῳ στρατεύματι  
πόλεις ὅταν δὲ Λοξίου χρηστήριον  
διαρπάσωσι, νόστον ἄθλιον πάλιν  
σχήσουσι· σὲ δ' Ἄρης Ἄρμονίαν τε ρύσεται  
μακάρων τ' ἐς αἶαν σὸν καθιδρύσει βίον.

*Tu seras métamorphosé en dragon, et celle que tu as reçue pour épouse bien que tu sois mortel, Harmonie, fille d'Arès, changée en bête sauvage, prendra la forme d'un serpent. Porté sur un char à bœufs, comme l'annonce un oracle de Zeus, avec ton épouse, tu commanderas à des Barbares. Tu ravageras, avec une armée innombrable, beaucoup de cités. Mais ils saccageront le sanctuaire prophétique de Loxias et subiront un funeste retour. Toi et Harmonie, Arès vous sauvera, vous transportera dans la Terre des Bienheureux. »*

Dans ce récit on peut distinguer quatre moments dans la métamorphose : Cadmos et Harmonia transformés en reptile, l'exil en terre barbare, Cadmos-serpent comme chef de guerre parmi les barbares et allusion au sac de Delphes, puis après sa mort le séjour dans le pays des Bienheureux<sup>1718</sup>. Euripide insiste bien sur le fait que Cadmos règnera sur des « barbares » dont l'aspect négatif est souligné par le sacrilège qu'il commette en attaquant le sanctuaire de Delphes. Il est d'ailleurs à noter que Cadmos ne participe pas à cette expédition qui lui aurait interdit de séjourner chez les Bienheureux. La métamorphose au moment de l'exil n'est attestée que chez Euripide. Cela signifie que c'est en dragon que Cadmos a

---

<sup>1716</sup> Sur l'origine la légende de Cadmos comme fondateurs de Thèbes et sont exilés dans une deuxième patrie en Illyrie cf. VIAN 1963, en particulier le chapitre V.

<sup>1717</sup> Euripide, *Les Bacchantes*, 1330-1339.

<sup>1718</sup> CASTIGLIONI 2005 ; CASTIGLIONI 2010, p. 53-87. ; CASTIGLIONI 2011a, p. 1-17 ; CASTIGLIONI 2011b, p. 31-46 ; CASTIGLIONI 2011c, p. 715-731.

conduit la guerre menant les Enchéléens à leur victoire, et c'est peut-être cet épisode qui est représenté sur la fameuse boucle de ceinture retrouvée dans une tombe de Selce e Poshtme (fig. 49 et 50).

Dans la version plus complète, mais plus tardive d'Apollodore la métamorphose est placée après<sup>1719</sup>:

« Ὁ δὲ Κάδμος μετὰ Ἀρμονίας Θήβας ἐκλιπὼν πρὸς Ἐγγελέας παραγίνεται. Τούτοις δὲ ὑπὸ Ἰλλυριῶν πολεμουμένοις ὁ θεὸς ἔχρησεν Ἰλλυριῶν κρατήσειν, ἐὰν ἡγεμόνας Κάδμον καὶ Ἀρμονίαν ἔχωσιν. Οἱ δὲ πεισθέντες ποιοῦνται κατὰ Ἰλλυριῶν ἡγεμόνας τούτους καὶ κρατοῦσι. Καὶ βασιλεύει Κάδμος Ἰλλυριῶν, καὶ παῖς Ἰλλυριὸς αὐτῷ γίνεται. Αὐθις δὲ μετὰ Ἀρμονίας εἰς δράκοντα μεταβαλὼν εἰς Ἥλύσιον πεδίον ὑπὸ Διὸς ἐξεπέμφθη .

*Cadmus et Harmonie ayant abandonné Thèbes, se retirèrent chez les Enchéléens, qui étaient alors en guerre avec les Illyriens ; l'oracle leur ayant prédit la victoire s'ils prenaient Cadmos et Harmonia pour leurs chefs, ils suivirent ce conseil, leur donnèrent le commandement de leur armée, et vainquirent les Illyriens. Cadmus régna sur ces derniers et eut un fils qu'il nomma Illyros. Ils furent ensuite, lui et sa femme Harmonie, changés en serpents, et les dieux les placèrent aux Champs Elysées. »*

Ici les Illyriens et des Enchéléens sont présentés comme deux peuples différents, mais l'appellation d'Illyriens est une anticipation puisque, dans la logique du mythe, ce n'est qu'après la naissance d'Illyros qu'ils prennent cette appellation<sup>1720</sup>. L'intention quoi qu'il en soit est claire : tous les illyriens deviennent une même famille sous la paternité ancestrale de Cadmos et d'Harmonie, très étroitement associé dans le mythe, et comme chefs de guerre et comme couple royal, ce qui ne devait pas déplaire à des princesses comme Olympas ou Teuta.

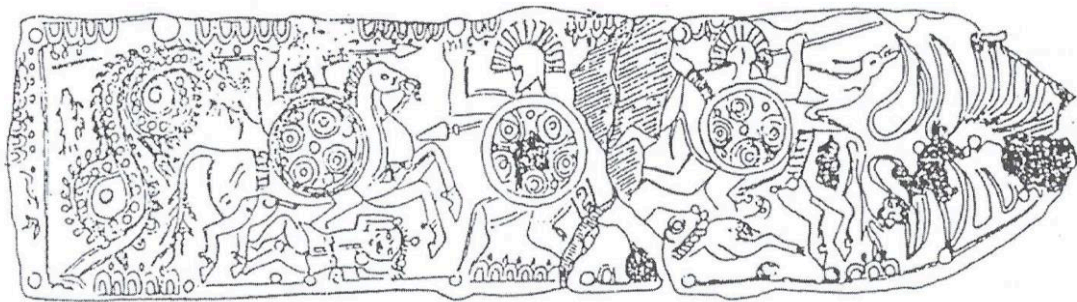


Fig. 49 : le fermoir de ceinturon de Selca e Poshtme<sup>1721</sup>.

<sup>1719</sup> Apollodore, III, 5, 4.

<sup>1720</sup> On a aussi une version différente chez Photius qui rapporte l'opinion de Ptolémée Héphestion affirmant que Cadmos et Harmonie furent changés en lions. Photius, *Bibliothèque*, 190.

<sup>1721</sup> Dessin repris de G. KOSSAC, Prolegomena zur Bilderzählung bei den Illyriern, dans *Zbornik radova posvećenih akademiku aloizu bencu*, Sarajevo 1991, p. 151-162.

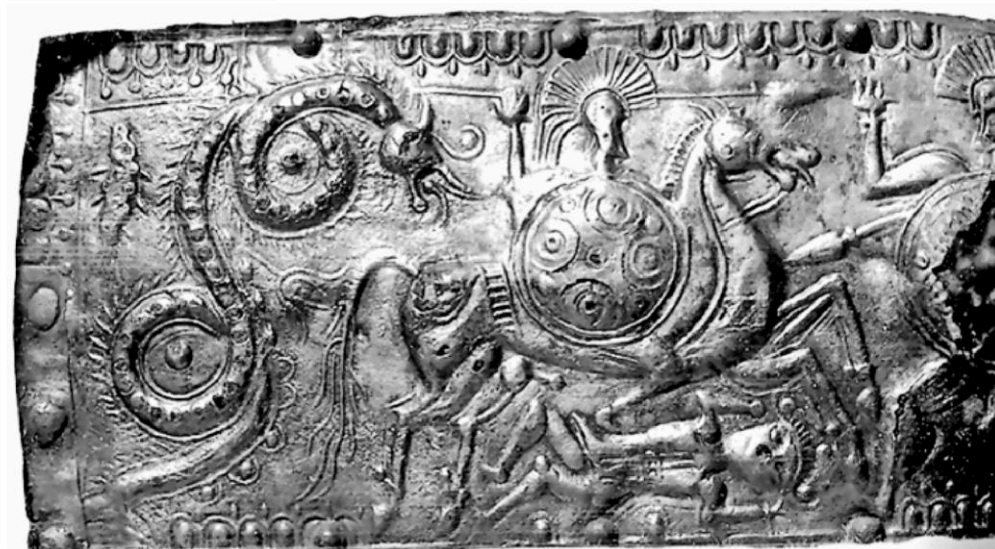
Les sources sont concordantes sur le dernier épisode du mythe à savoir la sépulture du couple royal en Illyrie, mais l'endroit précis ne fait pas consensus. La source la plus fiable est



a. la plaque de Basse Selca (état antérieur).



b. la plaque de Basse Selcé (état postérieur).



c. le soldat vaincu de la plaque de Basse Selcéa

**Fig. 50** : le fermoir de ceinturon de Selce e Poshtme  
(PROEVA 2011, fig. 2, 2a, 2b, p. 586-587).



celle du Pseuo-Skylax qui situe le tombeau sur la côte adriatique sur les bords du fleuve Arion. On n'est donc plus en territoire enchéléen, mais le mythe indique que l'autorité du roi a largement dépassé les frontières de cet État. Les localisations extrêmes, à savoir Pola au nord en Istrie, et la frontière illyro-épirote au sud, se situent aux frontières de l'illyrie prise dans sa plus grande extension géographique<sup>1722</sup>. On mesure ici le rôle du mythe : là où sont enterrés Cadmos et Harmonie, là est l'Illyrie.

Sans reprendre ici le problème de la localisation des Enchéleens, qui a été traité dans la première partie de ce travail, il faut relever que dans la version la plus antique du mythe, ce peuple est placé dans la région du lac Ohrid.

Ainsi Apollonios de Rhodes dans l'aventure de Jason et des Argonautes connaît bien les Enchéleens<sup>1723</sup> :

« οἱ δ' ἄρ' ἐπ' Ἰλλυρικοῖο μελαμβαθέος ποταμοῖο,  
τύμβος ἴν' Ἀρμονίης Κάδμοιό τε, πύργον ἔδειμαν,  
ἀνδράσιν Ἐγγελέεσσιν ἐφέστιοι· οἱ δ' ἐν ὄρεσσιν  
ἐνναίουσιν, ἅπερ τε Κεραύνια κικλήσκονται,  
ἐκ τόθεν, ἐξότε τούσγε Διὸς Κρονίδαο κεραυνοὶ  
νῆσον ἐς ἀντιπέραιαν ἀπέτραπον ὀρηθῆναι.

*D'autres, auprès du profond et sombre fleuve d'Illyrie, à l'endroit où se trouve le tombeau d'Harmonia et de Cadmos, bâtirent une forteresse et s'établirent ainsi dans le pays des hommes Enchéleens ; d'autres, enfin, habitent dans les montagnes qui ont reçu le nom de Cérauniens, du jour où le tonnerre du Cronide Zeus les a détournés de passer dans l'île qui est située en face (Probablement l'île de Sazan en face de Vlora). »*

Il est difficile d'identifier avec précision quel est ce fleuve appelé Illyrie, qui est connu aussi d'Hécatee ce qui est une bonne preuve d'une existence réelle. Les qualificatifs poétiques de « sombre et profond » peuvent évoquer la situation des bouches du Kotor qui est aussi celle donnée par le Pseudo-Skylax. Nonnos de Panopolis parle de la pétrification du couple royal sous forme de serpents près de l'embouchure d'un fleuve sur la mer illyrienne<sup>1724</sup> ; chez Nicandre parle « *du Sidonien Cadmos et d'Harmonie séjour, l'iris qu'ont nourri le Drilon et les berges du Naron* ». Le tombeau pourrait donc se situer entre ces deux fleuves tombeaux<sup>1725</sup>. Stéphane de Byzance localise le tombeau au nord d'Apollonia entre l'Aôos et le Drilon<sup>1726</sup>.

<sup>1722</sup> CASTIGLIONI 2005, p. 244.

<sup>1723</sup> Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, 516-521.

<sup>1724</sup> Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, XLIV 107-118.

<sup>1725</sup> Nicandre, *Thériaques*, 607-609.

<sup>1726</sup> Stéphane de Byzance, *s.v. Dyrrhachion*.

Il est intéressant de remarquer que le mythe de Cadmos et d'Harmonias s'entrelace avec les récits des *nostoi* d'origine troyenne, *a priori* plus anciens. Ainsi Stéphane de Byzance parle d'un fleuve en Thesprôtie qui porte le nom de Cadmos : « *Cammania ou Cestrinè, fils d'Héléno s; d'où vient le fleuve Cadmos.* »<sup>1727</sup>. On ne sait pas de quel fleuve il peut s'agir ; selon P. Cabanes, ce n'est pas le Thyamis, mais plus vraisemblablement la Pavla en Chaonie, tous près de Bouthrôtos<sup>1728</sup>. Une autre version aussi poétique est celle de Parthénios de Nicée qui fait d'Epeiros éponyme de cette région, la fille d'Agavè (fille de Cadmos et Harmonie), et la sœur de Penthée ; ils auraient émigré depuis Thèbes vers ces régions en compagnie de Cadmos et Harmonia qui se seraient fait enterrer en Thesprôtie, aux limites du monde grec près des rivières infernales de l'Achéron et du Cocyte<sup>1729</sup>.

Les *nostoi* qui concernent l'Épire, sont celui d'Ulysse, d'Andromaque et d'Hélène, et la visite d'Énée et de ses compagnons qui séjournent à Bouthrôtos, avant de se rendre en Italie. Le rôle du mythe de Pyrrhus-Neoptoleme, fils d'Achille et de Déidamie, accompagnés par le fils de Priam Helenus est aussi intéressant car il est un peu le même pour l'Épire que celui de Cadmos et d'Harmonie pour l'Illyrie. Devenu le roi des Chaoniens, il fonde la dynastie des Eacides qui règnera sur ces régions, et intervient même dans la fondation de Byllis. Il est évident que ce mythe est réactivé au moment où la dynastie Molosse, Avec Alexandre puis Pyrrhus, intervient comme puissance géopolitique méditerranéenne, et étend son pouvoir en illyrie méridionale<sup>1730</sup>. Là aussi intervient une contamination avec le mythe de Cadmos, à travers le nom de Cadmeia qui est la sœur du roi Néoptolème II<sup>1731</sup>.

### 3.3.2.3. La valeur du mythe dans les contacts et échanges entre Grecs et Illyro-Épirotes

Le mythe de Cadmos et de son épouse, de leurs familles, en particulier sa sœur Europe, la consultation du sanctuaire d'Apollon à Delphes, la fondation de Cadmée, l'exil chez les Enchéléens et la création du premier royaume d'Illyrie, enfin la métamorphose en dragons, animal emblématique des Illyriens, et la sépulture le long d'un fleuve de la côte adriatico-illyrienne, tous ces épisodes se sont transmis depuis la période archaïque jusqu'à l'époque moderne. Cette vivacité du mythe dans notre région s'explique parce qu'il touche à des questions vitales pour toutes les sociétés comme les questions de fondations et de légitimité du droit du sol, les influences extérieures, les contacts et les conflits culturels qui sont

---

<sup>1727</sup> Stéphane de Byzance, *s.v. Kammania*.

<sup>1728</sup> CABANES 2019.

<sup>1729</sup> Parthénios de Nicée, *Erotica pathemata*, XXXII, 4; CABANES 2019.

<sup>1730</sup> LAMBOLEY 2006, p. 148-149.

<sup>1731</sup> Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, 5, 11.

déterminants dans les processus d'autoreprésentation. Le mythe ici n'est qu'un moyen de comprendre et d'accepter le changement culturel qu'implique l'arrivée de l'autre par excellence qu'est l'étranger, et d'offrir un cadre interprétatif pour appréhender les relations entre Grecs et Illyriens. Les mythes d'origine grecque ont été rapidement codifiés pour mieux être intégrés par les sociétés illyriennes parvenues à un niveau de développement économique, politique, social et culturel qui leur permettait de comprendre et d'accepter ces schémas représentatifs et interprétatifs<sup>1732</sup>. Là encore, on voit que la voie de diffusion de ces mythes passe par la région d'Ohrid, au carrefour entre la mer Egée, la côte Adriatique et les vallées danubiennes, et suit la via *Candavia*, future *Via Egnatia*, que l'on aurait pu aussi baptisée *Via Cadmea*<sup>1733</sup>. La présence des tombes royales de Selca e Poshtme montre qu'aux IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles cette région est toujours au cœur des échanges. En même temps, la localisation de la tombe royale sur la côte adriatique, sans doute liée à un *emporion*, est aussi la marque de l'identité adriatique des Illyriens.

On voit aussi l'intérêt que les Grecs pouvaient trouver dans la diffusion de ces mythes. Si Thèbes et l'Illyrie ont le même ancêtre fondateur, cela signifie une consanguinité mythique qui justifie des rapports amicaux. Ces rapports ne sont pas gratuits car les intérêts économiques sont évidents. En premier lieu les richesses minières de la région des lacs, avec le site de Damastion qui selon Strabon a été exploitée par les Eginètes à partir de la deuxième moitié du V<sup>e</sup> siècle av J.-C.<sup>1734</sup>. Il ne s'agit pas d'une fondation coloniale, car le site préexistait à l'arrivée des Eginètes, mais de ce que l'on pourrait appeler un *emporion* minier, contrôlé par les Illyriens de l'endroit, peut être les Enchéens ou les Dassarètes, mais exploité au profit de négociants grecs qui assurent en même temps la richesse et le prestige de l'aristocratie locale, telle qu'elle s'affiche dans le mobilier princier de la nécropole de Trebenishte. Est-ce un hasard si Cadmos métallurgiste est bien connu en Thrace où on lui attribue la technique de l'extraction minière, avant qu'il n'arrive en Béotie. Il se réfugie ensuite chez les Enchéléens, qui selon Strabon est le même peuple que les Dassarètes qui ont le contrôle des mines d'argent de Damastion<sup>1735</sup> :

« Τῆς γὰρ Ἐπιδάμου καὶ τῆς Ἀπολλωνίας μέχρι τῶν Κεραυνίων ὑπεροικοῦσι Βυλλιονές τε καὶ Ταυλάντιοι καὶ Παρθῖνοι καὶ Βρῦγοι· πλησίον δέ που καὶ τὰ ἀργυρεῖα τὰ ἐν Δαμαστίῳ, περὶ ἃ Δυέσται συνεστήσαντο τὴν δυναστείαν καὶ Ἐγγέλειοι, οὓς καὶ Σεσαρηθίους καλοῦσι· πρὸς δὲ τούτοις Λυγκῆσταί τε καὶ ἡ Δευρίοπος καὶ ἡ τρίπολις Πελαγονία καὶ Ἑορδοὶ καὶ

---

<sup>1732</sup> Correspondant avec les fondations coloniales sur la côté illyriens.

<sup>1733</sup> LISIČAR 1953, p. 245-261 ; ŠAŠEL KOS 1993, p. 113-136.

<sup>1734</sup> Strabon VII, 7, 8 et VIII, 6, 16.

<sup>1735</sup> Strabon VII, 8.

Ἐλίμεια καὶ Ἐράτυρα. Ταῦτα δὲ πρότερον μὲν κατεδυναστεύετο ἕκαστα, ὧν ἐν τοῖς Ἐγγελείοις οἱ Κάδμου καὶ Ἀρμονίας ἀπόγονοι ἦρχον, καὶ τὰ μυθεύμενα περὶ αὐτῶν ἐκεῖ δεῖκνυται. Οὗτοι μὲν οὖν οὐχ ὑπὸ ἰθαγενῶν ἦρχοντο· οἱ δὲ Λυγκῆσται ὑπ' Ἀρραβαίῳ ἐγένοντο, τοῦ Βακχιαδῶν γένους ὄντι· τούτου δ' ἦν θυγατριδῆ ἢ Φιλίππου μήτηρ τοῦ Ἀμύντου Εὐρυδίκη, Ἴρρα δὲ θυγάτηρ· καὶ τῶν Ἡπειρωτῶν δὲ Μολοττοὶ ὑπὸ Πύρρῳ τῷ Νεοπτολέμου τοῦ Ἀχιλλέως καὶ τοῖς ἀπογόνοις αὐτοῦ, Θετταλοῖς οὖσι, γεγονότες· οἱ λοιποὶ δὲ ὑπὸ ἰθαγενῶν ἦρχοντο »

« *Non loin de là, autour des mines d'argent de Damastium, se sont groupés en États puissants les Sadyes, les Enchéléens et les {Dassarétiens} connus aussi sous le nom de Sésaréthiens, auxquels il faut ajouter les Lyncestes, les habitants du canton de Deuriope, ceux de la Tripolis Pélagonienne, les Eordes et toute la population des cantons d'Elimée et d'Eratyre. Chacun de ces peuples formait anciennement un État séparé sous des princes ou dynastes de différentes familles. Les Enchéléens, par exemple, avaient pour rois des descendants de Cadmus et d'Harmonie, couple célèbre dont la fabuleuse histoire a laissé plus d'une trace dans le pays. Comme on le voit, ce n'était pas des princes indigènes qui régnaient sur ce peuple. Les Lyncestes de même furent longtemps gouvernés par Arrhabée, prince de la famille des Bacchiades et aïeul, par sa fille Sirra, d'Eurydice, mère de Philippe-Amyntas. L'un des peuples épirotes, le peuple Molosse, eut également des rois d'origine étrangère, des rois thessaliens, à savoir Pyrrhus, fils de Néoptolème et ses descendants ; mais ce fut le seul, tous les autres n'ayant eu que des chefs nationaux.* »

La mention des Bacchiades par Strabon est tout-à-fait intéressante car elle fait intervenir l'incontournable composante corinthienne, et notamment le tyran à l'origine de la colonisation ionio-adriatique. Si Corinthe fait partie, avec Egine, des premières cités grecques à battre monnaie, c'est qu'elle peut se ravitailler facilement en minerai, et l'implantation de Dyrrhachion puis d'Apollonia aux départs de la *via Candavia* n'est pas un hasard. On voit bien les fondations corinthiennes sur la côte illyrienne répondre à la nécessité de sécuriser et pérenniser des relations économiques avec ces régions pour l'exploitation des mines d'argent, mais aussi du bitume indispensable pour la flotte militaire et commerciale de Corinthe<sup>1736</sup>, et des bulbes d'iris conditionnés dans les aryballes corinthiens produits en série dès la deuxième moitié du VII<sup>e</sup> siècle<sup>1737</sup>. Les mythes étant universels au sein des Grecs, chaque cité pouvait utiliser le mythe de Cadmos pour justifier ses prétentions politiques et économiques en terre illyro-épirote. Comme on la vu, l'institution du *polète* à Dyrrhachion en charge d'assurer les relations commerciales avec les Illyriens (ou les « barbares » comme les dit Plutarque<sup>1738</sup>)

<sup>1736</sup> Selon Thucydide I, 13, ce sont les Corinthiens qui inventent la trière.

<sup>1737</sup> CASTIGLIONI 2010, p.103-129.

<sup>1738</sup> Plutarque, *Questions grecques*, 29 : Ἐπιδάμνιοι γεινιῶντες Ἰλλυριοῖς ἡσθάνοντο τοὺς ἐπιμεγνυμένους αὐτοῖς πολίτας γιγνομένους πονηροὺς καὶ φοβούμενοι νεωτερισμὸν ἡροῦντο πρὸς τὰ τοιαῦτα συμβόλαια καὶ τὰς ἀμείψεις καθ' ἕκαστον ἑνιαυτὸν ἓνα τῶν δεδοκιμασμένων παρ' αὐτοῖς, ὃς ἐπιφοιτῶν τοῖς βαρβάροις παρεῖχεν ἀγορὰν καὶ διάθεσιν πᾶσι τοῖς πολίταις 'πωλήτης' προσαγορευόμενος. Les habitants d'Épidamne qui s'étaient aperçus que leurs citoyens, en commerçant avec les Illyriens, leurs voisins, se laissaient insensiblement corrompre, craignirent qu'il n'en résultât une révolution. Pour l'éviter, ils choisirent chaque année un homme

montre l'importance de ces activités. Tout devait donc être mis en œuvre, au niveau institutionnel comme au niveau religieux à travers le mythe, pour faire en sorte que ces activités se déroulassent dans les meilleures conditions.

#### 3.3.2.4. Bilan

M. Sašel Kos ont bien montré combien le mythe de Cadmos et Harmonia est intimement lié aux régions illyriennes<sup>1739</sup>. Du fait de l'origine phénicienne de Cadmos, il faut certainement reconnaître le rôle important joué par les influences du Proche-Orient qui ont atteint ces régions plus ou moins indirectement à travers la Grèce. Dès l'Âge du bronze ces contacts ont eu lieu, et ont contribué à la création d'un substrat local perméable aux influences extérieures<sup>1740</sup>. Il est difficile de savoir quand exactement apparaissent les premiers éléments du mythe de Cadmos ; selon M. Sašel Kos, ils pourraient remonter à l'Âge du bronze<sup>1741</sup>.

Des recherches archéologiques, littéraires, épigraphiques et mythologique ont confirmé que les contacts entre la Béotie et les régions illyro-épirotes sont anciennes et durables. Certaines sources font des Béotiens un peuple d'origine épirote, émigré en Béotie par le mont *Boion* au nord de la chaîne du Pinde aux confins de l'Illyrie et de l'Épire, pas loin de la région des Enchéléens<sup>1742</sup>. Certains mythographes comme Phérécyde d'Athènes trouvent une origine dodonienne à Dionysos élevé par des Nymphes de Dodone avant de se rendre à Thèbes<sup>1743</sup>. Malheureusement aucune source archéologique ne confirme vraiment des contacts étroits entre Béotiens d'une côté et Illyro-Épirote de l'autre avant le V<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'époque hellénistique<sup>1744</sup>.

Le passage à Thasos et en Thrace de Cadmos, puis son installation définitive dans la région des mines du lac Ohrid, montre un lien étroit du mythe avec les activités minières. Thasos est situé dans le voisinage immédiat de la Chalcidique et du Mont Pangée, et une route ancienne reliait le golfe Thermaïque au lac d'Ohrid<sup>1745</sup>. Il semble que la plupart des objets métalliques de Trebenishte ont été produits dans des ateliers de Chalcidique, ce qui confirme

---

d'une probité reconnue, qui se rendait chez ces Barbares et faisait, au nom de ses concitoyens, tous les marchés nécessaires. On l'appelait le *polète*, ou le commerçant».

<sup>1739</sup> ŠASEL KOS 1993, p. 121-130 ; CASTIGLIONI 2005, p.241-250.

<sup>1740</sup> CASTIGLIONI 2010, p.121-129;

<sup>1741</sup> ŠASEL KOS 1993, p. 121-130.

<sup>1742</sup> ROESCH 1987, p. 179-183.

<sup>1743</sup> *Ibidem*, p. 180.

<sup>1744</sup> Comme on l'a déjà vu avec les proxènes en Béotie, les concours et autres documents épigraphiques confirment des relations, même si elles ne sont pas nombreuses et ne remontent pas avant l'époque hellénistique. Cf. ROESCH 1987, p. 179-183.

<sup>1745</sup> ŠASEL KOS 1993, p. 113-136, avec bibliographie.

l'utilisation fréquente de cette route. D'autres vases semblent avoir été produits en Grande-Grèce ; ils ont donc transité par Epidamnos ou Apollonia avant de rejoindre Trebénishte par le versant adriatique de la même route. Les mines d'argent ont été exploitées très tôt par les Enchéléens puis par les Grecs qui ont besoin de ce métal très rare chez eux<sup>1746</sup>. On sait que durant la première phase de l'État illyrien, à partir du V<sup>e</sup> siècle av., les mines étaient exploitées sous leur contrôle<sup>1747</sup>. On a vu aussi que s'ils étaient situés à l'origine dans la région des lacs, les Enchéléens ont émigré vers la côte adriatique, jusqu'à conquérir le royaume des Taulantins<sup>1748</sup>. Cela peut expliquer dans les sources la triple localisation des Enchéléens : autour des lacs d'Ohrid et de Prespa ; sur la côte adriatique d'Epidaurum au nord jusqu'à Olcinium au sud, et entre Apollonia et Orikos y compris dans l'arrière-pays des Bylliones et Amantes<sup>1749</sup>. Cela explique aussi pourquoi le tombeau royal est situé sur la côte adriatico-illyrienne.

À partir de l'expansion du royaume Molosse avec Alexandre puis Pyrrhos, on assiste à une réactivation du mythe de Néoptolème fils d'Achille, fondateur de la dynastie des Eacides<sup>1750</sup>. La fonction de propagande dynastique du mythe est ici évidente. Dans tous les cas, les mythes ne peuvent fonctionner efficacement que s'ils sont acceptés par les différents protagonistes. Quel était donc l'intérêt des Illyriens à recevoir et diffuser de tels mythes ? D'abord cela suppose un certain niveau d'hellénisation, au sens de maîtrise des composantes mythologiques de la culture grecque, car les mythes sont d'origine grecque et il est peu probable qu'il ait circulé une version illyrienne. Ce sont bien évidemment les élites, comme celles de Trebenishte ou de Selce e Poshtme qui sont les plus aptes à maîtriser ces composantes<sup>1751</sup>. Elles y ont un intérêt évident, car c'est un moyen pour elles de renforcer la légitimité de leur pouvoir, dans le cas de tribus organisées en royauté, ou simplement de renforcer leur supériorité sociale et culturelle<sup>1752</sup>. Si, sur le fermoir de Selce e Poshtme, le dragon représente bien Cadmos menant ses armées à la victoire, on voit quelle est la puissance du mythe qui permet ici une forte autoreprésentation ; l'image est comme le blason

---

<sup>1746</sup> CASTIGLIONI 2011b, p. 31-46.

<sup>1747</sup> NICOLET-PIERRE – GJONGECAJ 1995, p. 283-338.

<sup>1748</sup> ŠAŠEL KOS 1993.

<sup>1749</sup> PAJAKOWSKI 2000, p. 16-17; CABANES 2019, p. 109-126.

<sup>1750</sup> CABANES 2008, p. 155-185.

<sup>1751</sup> CASTIGLIONI 2005, p.249-250.

<sup>1752</sup> *Ibidem*, p.249-250.

familial ou étatique et exprime donc une forte valeur identitaire. Cette valeur est la même pour les monnaies épirotes représentant Néoptolème<sup>1753</sup>.

---

<sup>1753</sup> CEKA 1972, p. 138, GJONGEJAJ 2011a, p. 29-60.

### 3.4. Urbanisme et architecture : le cas des théâtres et des stades

Parmi les signes les plus évidents d'hellénisation des régions illyro-épirotes il y a la construction de théâtres et autres monuments à spectacles dans la plupart des centres urbains. Pendant des décennies, les archéologues albanais sont parvenus à dégager et à identifier ces monuments et depuis 1992 des missions internationales continuent le travail. Cependant, ces découvertes restent encore en cours d'étude et comportent encore aujourd'hui des mystères. Ainsi, aucune monographie n'existe sur le sujet et le manque de monographies pour chacun des monuments ne rend pas facile l'établissement d'une synthèse. C'est pourquoi ce chapitre vise d'abord à faire un état des lieux. Si on laisse de côté l'odéon d'Apollonia qui date de l'époque impériale, on a recensé sur le territoire albanais deux stades et sept théâtres. Du nord au sud :

Apollonia : théâtre ; Byllis : théâtre et stade ; Klos : théâtre ; Amantia : stade ; Dimale : théâtre ; Hadrianopolis : théâtre ; Phoinikè théâtre ; et Bouthrôtos : théâtre. Il pourrait y avoir deux autres théâtres, à Orikon et à Onchesmos, mais leur identification est contestée (**fig. 51**)<sup>1754</sup>.

#### 3.4.1. Description et datation des bâtiments

##### 3.4.1.1. Le théâtre d'Apollonia (pour la localisation cf. *supra*. fig. 17)

À la suite des sondages très encourageants menés par H. Ceka en 1948, dont les résultats avaient permis de supposer l'existence du monument à cet endroit, les fouilles de 1971-1978 ont remis au jour les vestiges du théâtre. Il est situé à peu près au centre géométrique de la cité, dans une conque naturelle du terrain séparant la terrasse du portique aux 17 niches des terrasses inférieures où se développe l'habitat d'époque hellénistique et romaine, c'est-à-dire au point d'articulation entre la ville haute et la ville basse. La grande rue est-ouest qui mène au centre monumental, passe à proximité de sa partie méridionale (**fig. 52**).

Une équipe réduite utilisant la méthode de Wheeler a ouvert 44 carrés de 5 x 5 m couvrant ainsi une surface de 1100 m<sup>2</sup>.<sup>1755</sup> Il y a eu successivement cinq campagnes en 1971, 1973, 1975, 1976 et 1978 sous la conduite d'A. Mano et B. Dautaj. La première campagne a dégagé *in situ* des blocs de pierre calcaire, taillés régulièrement, provenant des gradins de la *cavea*.

---

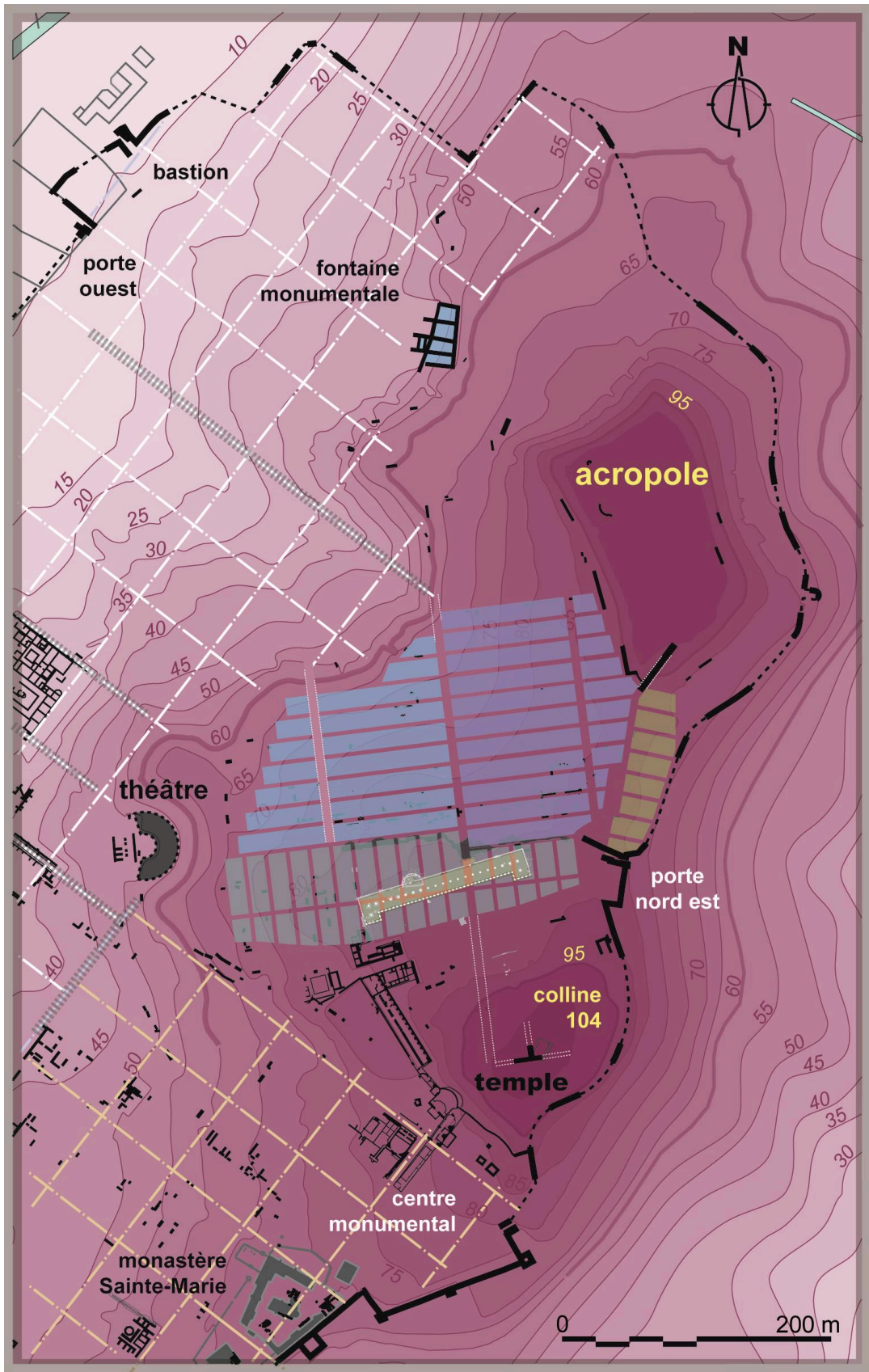
<sup>1754</sup> JAUPAJ 2018, p. 1029-1044.

<sup>1755</sup> *Apollonia I*, p. 265 sq.





Fig. 51 : les théâtres et les stades en Illyrie méridionale.



**Fig. 52 :** les orientations des réseaux urbains d'Apollonia (Mission épigraphique et archéologique française en Albanie).

Le bâtiment de scène a également été localisé, mais la plupart des blocs étaient en position d'ébouillis occupant l'*orchestra*. Les très nombreux fragments d'architecture et d'éléments décoratifs ont fait l'objet de la deuxième et de la troisième campagne. Au cours des travaux de 1976, les chercheurs se sont fixé pour but de découvrir l'aile sud du *proskénion* et le couloir. Ils ont découvert des fragments architectoniques isolés, des sculptures et des monnaies. La fouille de 1978 a dégagé le canal entourant l'*orchestra*, un passage inférieur au pied des gradins et la proédrie. Dans les années 1980 et 1981 les travaux ont porté sur la *cavea* qui s'est avérée très endommagée et l'arrière du bâtiment de scène. L'interruption de la fouille et la restauration qui a suivi ont laissé inachevé le dégagement des parties situées au nord du canal et des passages périphériques<sup>1756</sup>. En 2007 une coopération albano-allemande a repris les fouilles sous la direction de B. Lahi et B. Dautaj de l'Institut archéologique de Tirana, et Henner von Hesberg et Werner Eck pour la partie allemande. Les travaux sont actuellement en cours, mais les premières publications fournissent un bon état des lieux<sup>1757</sup>.

Le théâtre d'Apollonia est construit au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C., et reste en fonction jusqu'à l'époque impériale<sup>1758</sup>. Quatre phases avaient été identifiées par A. Mano, mais l'équipe albano-allemande en a identifié six (**fig. 53**). La *première phase*, non identifiée par A. Mano, n'est repérable que dans le bâtiment de scène. Elle se caractérise par les murs parallèles qui partagent la scène en deux pièces symétriques. Le même type de disposition est observable aussi à Erétrie<sup>1759</sup>. Cette phase pourrait remonter au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. La *deuxième phase* datée par A. Mano à la première moitié du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. est datée par H. Von Hesberg d'après des reliefs des métopes doriques à la deuxième moitié du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. À cette période datent aussi la construction de le *diazoma* inférieur, les murs d'*analemma*, le *koilon*, surtout le *proskénion* qui s'avance vers l'est sur l'espace de l'*orchestra*. Le rez-de-chaussée du bâtiment de scène se caractérise par des semi-colonnes ioniques et le premier étage par des colonnes doriques. Entre les colonnes, il y avait des *pinakes* peintes. La *troisième phase* correspond à la construction d'une *stoa* à l'arrière du bâtiment de scène. Aucune datation n'est proposée par les fouilleurs. La *quatrième phase* datée au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., correspond au réaménagement le plus important car l'*orchestra* est équipée pour accueillir des gladiateurs ; un muret ferme l'*orchestra* au débouché des *parodoi* qui sont légèrement déplacées, l'euripe est reconstruit et couvert de dalles, tous les sièges de la proédrie sont

---

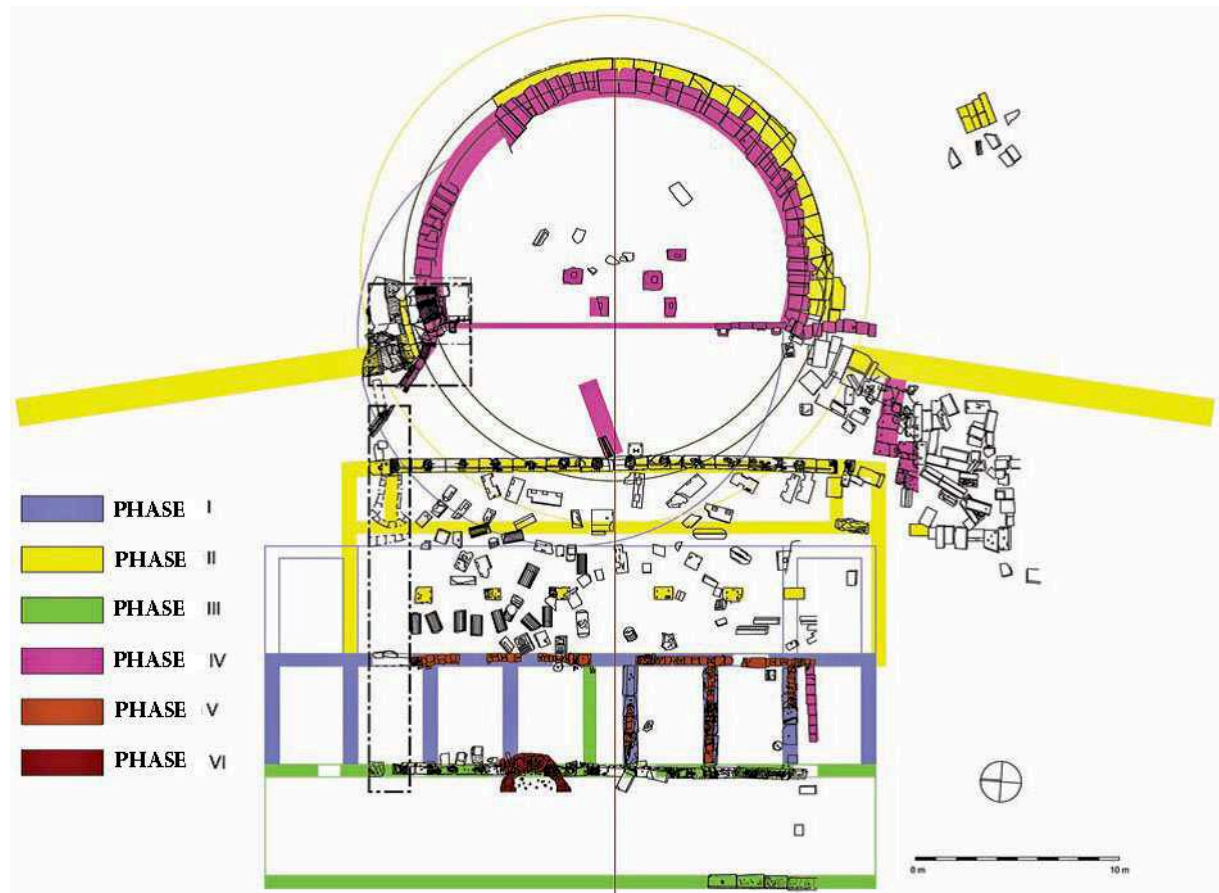
<sup>1756</sup> MANO 2000, p. 183-210.

<sup>1757</sup> ANGELINOUDI 2008, p. 17-29. ; VON HESBERG 2008, , p. 31-97.

<sup>1758</sup> *Apollonia 1*, p. 265-274.

<sup>1759</sup> Sur le théâtre d'Erétrie cf. FIECHTER 1937; ANTI 1947, p. 128-231.

supprimés et sans doute replacés sur le premier rang des gradins ce qui modifie le *diazoma* inférieur. Tous cela conduit à réduire la capacité du *koilon*. Toutes ces interventions son faites avec des matériaux de remploi : elles intègrent une inscription funéraire datant de la fin du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.<sup>1760</sup> ; la couverture du canal et la frise à décoration végétale d'époque flavienne qui appartiendrait à la porte de la *parados* sud datent de cette époque<sup>1761</sup>. *Les deux dernières phases* correspondent à l'abandon au IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. puis à des constructions tardives en abside sur le bâtiment de scène<sup>1762</sup>.



**Fig. 53** : les phases du théâtre d'Apollonia.  
(ANGELINOUDI 2008, p. 21, pl. 3).

*La cavea* est extrêmement endommagée, et aujourd'hui plus aucun gradin n'est visible. Il est toutefois certain que son plan est en fer à cheval, dépassant donc le demi-cercle. Le mur de *parados* au sud est difficile à repérer ; au nord, un bloc en place indique sans doute la direction du mur, et offre peut-être une limite de la *cavea*. Son emprise n'est donc pas

<sup>1760</sup> MANO 2000 p. 187-193.

<sup>1761</sup> *Ibidem*, p. 207.

<sup>1762</sup> ANGELINOUDI 2008, p. 17-29.

précisément observable et seule la forme du terrain permet de l'évaluer. Les murs d'*analemma* ne sont pas non plus identifiés, mais les blocs calcaires de la plateforme 15 peuvent avoir été extraits du mur qui délimitait la *parodos* méridionale. Au pied de la *cavea*, les fouilleurs ont identifié un passage d'une largeur de 80 à 90 cm qui longe le canal de l'*orchestra* dont il est contemporain. Au sud, près du collecteur des eaux du canal (cf. *infra*), ont été découverts 13 blocs du premier rang des gradins servant plutôt de repose pieds. On estime la capacité d'accueil à 11000-13000 personnes, le diamètre devant atteindre environ 100 m<sup>1763</sup>.

L'*orchestra* devait avoir un sol en terre battue. Elle a un plan cercle tronqué par le bâtiment de scène ; son diamètre est d'environ 18 m, et elle est entourée par une canalisation qui évacuait les eaux de pluie. Le canal a été dégagé lors des campagnes 1976-1978 ; sa profondeur est d'environ 72 cm, et sa largeur ne dépasse pas les 39 cm. Le fond est dallé en dalles de pierre. Les deux parois latérales sont constituées de blocs monolithiques réguliers mesurant 90 x 70 x 34 cm. Les blocs sont retaillés à leur partie supérieure afin de recevoir les plaques de couverture. Ils sont liés par des cuvettes de crampon. Après des dégâts subis par le théâtre, les dalles de couvertures sont remplacées par des plaques de toute sorte, comme des socles de gradins, des bases de colonnes ou des dalles du *diazoma*. Les monnaies de bronze découvertes dans ce canal datent des II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècles av. J.-C., et des I<sup>er</sup> et III<sup>e</sup> siècles après. J.-C., et fournissent une indication sur la durée de fonctionnement du caniveau.

Entre les *parodos* sud et nord ont été identifiés deux embranchements du canal qui forment quasiment un rectangle avec le principal canal entourant l'*orchestra*, et servent à réunir les eaux des parties sud et nord des fosses. Ils ont la forme d'une sorte de gouttière large de 18 cm et profonde de 20 cm.

Dans l'*orchestra*, furent découverts six blocs de frise à décoration végétale - guirlandes, fruits, rosettes, grappes de raisin, grenades, pommes de pin - dont le style suggère une datation à l'époque flavienne, ainsi qu'une statue de femme<sup>1764</sup>.

Le bâtiment de scène à l'ouest empiète sur l'*orchestra* mais laisse un passage au nord et au sud pour permettre au public d'accéder aux gradins. Il faut dire que l'édifice n'a été que partiellement fouillé par les équipes albanaises qui n'ont publié aucune étude complète ni restitution graphique de l'édifice et de ses différentes phases. Le bâtiment n'est conservé qu'au niveau de ses fondations, et tout l'espace est un champ de ruines jonché de blocs

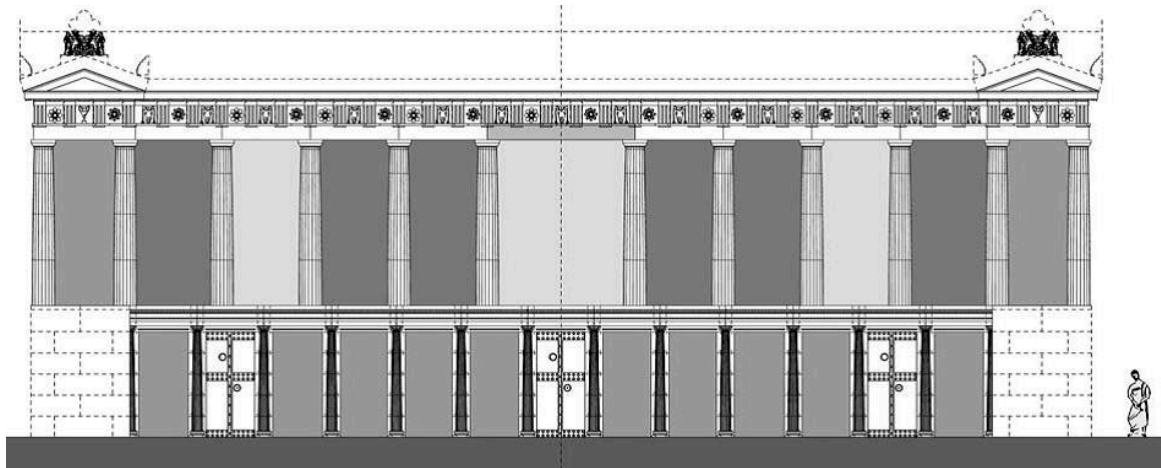
---

<sup>1763</sup> MANO 1978, 1982, 2000 ; *Apollonia I*, p. 266-270.

<sup>1764</sup> MANO 1978a, p. 275-284 ; MANO 1982, p. 191-205 ; MANO 2000, p. 183-210 ; *Apollonia I*, p. 270-280.

architectoniques qui permettent d'affirmer la coexistence des deux ordres, ionique pour le *proskénion*, et dorique pour le front de scène selon E. Von Hesberg (fig. 54).

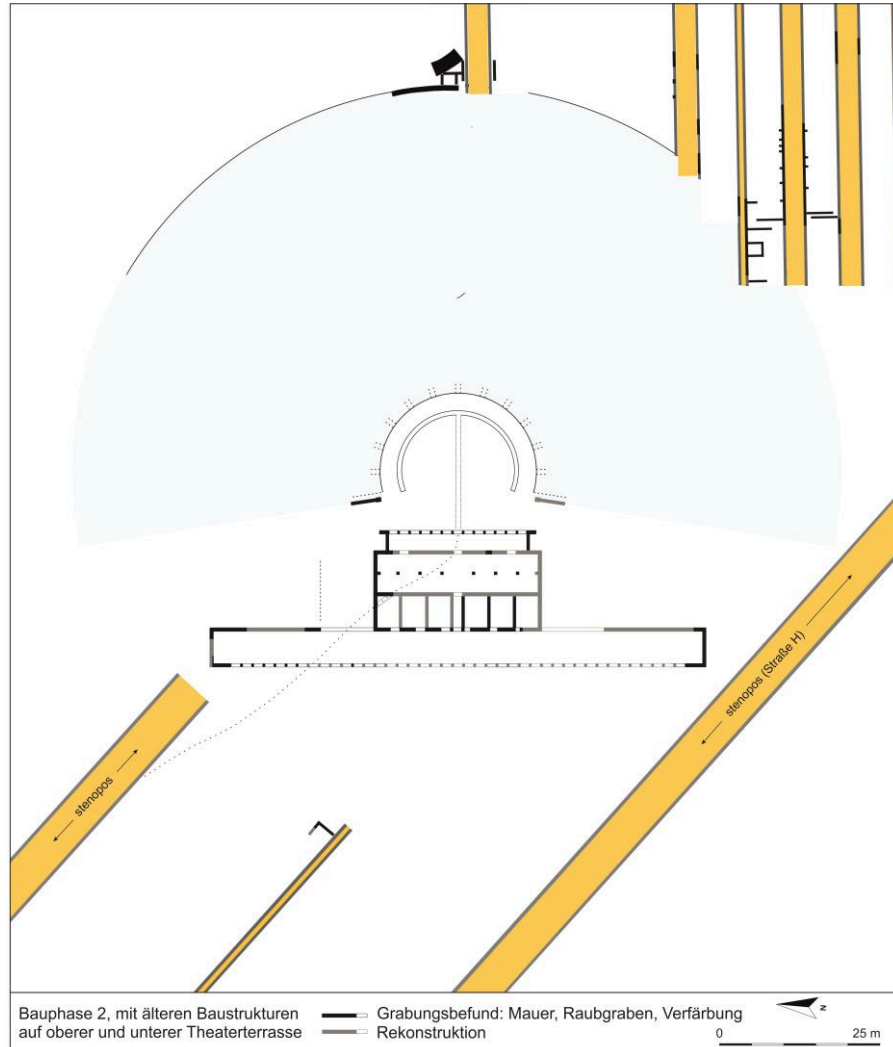
Aleksandra Mano a été la première à identifier les murs en calcaire blanc qui doivent correspondre aux murs de la scène dont on peut estimer la largeur à 16,65 m, avec une longueur connue d'une vingtaine de mètres À l'est, vers l'*orchestra*, une construction formée de blocs bien appareillés porte très vraisemblablement la colonnade du *proskénion*. Malheureusement ce stylobate est détruit vers le sud par des constructions tardives. On peut cependant reconstituer une façade composée de 12 semi-colonnes ioniques engagées, un pilastre à chaque extrémité, et des panneaux formant cloisons dans les entrecolonnements réguliers. Il conserve aussi la trace de trois seuils pour une porte à double vantaux. Dans cette configuration, on aurait une longueur de 22 m.



**Fig. 54** : reconstruction de la scène d'Apollonia.  
(ANGELINOUDI 2008, p. 21, pl. 3).

À l'ouest du bâtiment de scène, on a aussi un stylobate dont les piliers sont de section quadrangulaire, qui doit correspondre au mur de fond du bâtiment. Les entrecolonnements mesurent 2,5 m et quatre seuils de portes à doubles vantaux sont repérables grâce à la présence des cuvettes de crapaudines. La structure est également perturbée au nord par les restes d'une église médiévale. À l'intérieur du bâtiment de scène, ont été identifiés dans la partie centrale six socles de colonnes quadrangulaires partiellement conservés, à 8,10 m du mur précédent et à 5,75m du stylobate du *proskénion*. Les bases sont espacées de 2,5 m sauf la travée centrale qui mesure 5 m. Ces bases supportaient une colonnade dorique, qui, avec le mur précédent permet de reconstituer un étage ou *logeion*. Dans ce cas, le rez-de-chaussée de la scène serait séparé du *proskénion* par une colonnade, et non pas par un mur plein percé de

baies. À 5 m à l'ouest du mur du fond, ont été découverts les restes d'un mur parallèle, conservés sur seulement quatre blocs, qui pourraient appartenir à un portique intégré au *postscaenium* (fig. 55)



**Fig. 55** : le théâtre d'Apollonia à l'époque hellénistique.  
(FIEDLER-VON HESBERG 2013, fig. 7, p. 221)

Au cours des campagnes 1971-1978 ont été recueillis un grand nombre de fragments architectoniques isolés. Les fouilleurs ont découvert des fragments de colonnes doriques, des blocs d'architrave et de frise où les métopes sont décorées de masques de théâtre, de bucranes, de canthares et de rosettes, que l'on peut voir dans le portique sud du Musée dans le

monastère Sainte-Marie <sup>1765</sup>. Toutes ces trouvailles ont été inventoriées et décrites dans le gros article de H. Von Hesberg et W. Eck <sup>1766</sup>.

- Sur les 13 blocs du premier rang de gradin dégagés près du collecteur, on peut voire des lettres gravées sur la face antérieure qui semblent être des abréviations des divisions du corps civique : A. AM, AY, E, EY, I, MA <sup>1767</sup>. Une inscription funéraire découverte sur un bloc de fondation de la scène et datable d'après la forme des lettres du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., fournit un *terminus post quem* pour la construction ou le réaménagement de ce bâtiment <sup>1768</sup>. Un cippe funéraire mentionnant une Cléopatra fille de Theomeneus a également été retrouvé dans la zone du théâtre en septembre 1993 <sup>1769</sup>.

- Une autre inscription importante pour l'histoire de l'édifice, datée au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., est celle gravée sur un bloc d'architrave qui mentionne un agonothète ayant vraisemblablement financé une restauration de l'édifice <sup>1770</sup>.

- On a également une dédicace civique faite par le conseil et l'assemblée des Apolloniates pour une prêtresse à vie du nom d'Alexô <sup>1771</sup>. Enfin des bases de statues conservent le nom de leur personnage, comme Peducea Philippa ou Furia Alexô. Toutes ces inscriptions sont recensées dans le corpus de P. Cabanes ou dans l'article de Von Hesberg-Eck <sup>1772</sup>.

#### 3.4.1.2a. Le théâtre de Byllis (fig. 56-59)

Entre les années 1978 – 1991 les fouilles archéologiques se sont déroulées sur l'*agora* de la ville par les Albanais, à l'initiative du Centre des Recherches Archéologiques de l'Académie des Sciences avec une collaboration de l'Institut Archéologique sous la direction de Neritan Ceka et Skënder Muçaj, et l'Institut des Monuments de Tirana dirigé par Lazër Papajani. Le théâtre fut fouillé pendant les années 1978-1981, mais on ne dispose pas d'une publication synthétique <sup>1773</sup>. D'orientation est-ouest, il est situé le long du mur de fortification méridional, à l'angle sud-est de l'*agora* au pied de la plus haute colline de la cité (fig. 56). Depuis les gradins on a une vue imprenable sur toute la vallée de la Vjosë.

---

<sup>1765</sup> *Apollonia I* p.265 -275 ; MANO 2000, p. 183-210 ; VON HESBERG 2008, p. 33-57.

<sup>1766</sup> VON HESBERG 2008, p. 33-57.

<sup>1767</sup> MANO1982, p. 191-205 ; MANO 2000, p. 183-210 ; *Apollonia I*, p. 275.

<sup>1768</sup> MANO1982, p. 191-205 ; MANO 2000, p. 183-210 ; *CIGIME* 1, 2 n° 170.

<sup>1769</sup> *CIGIME* 1.2, n° 376.

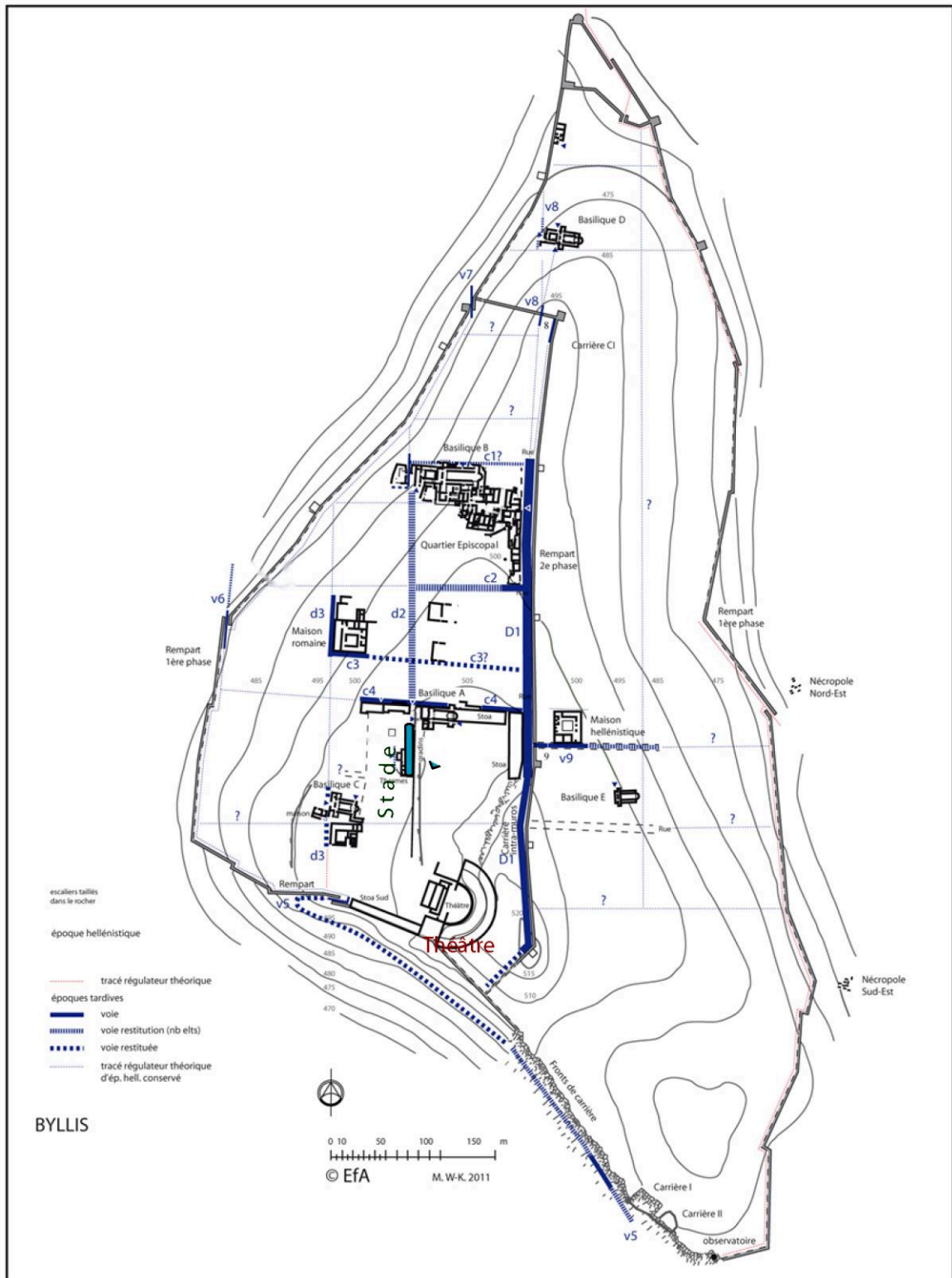
<sup>1770</sup> MANO 1982, p. 204 ; *CIGIME* 1.2, n° 188.

<sup>1771</sup> *CIGIME* 1.2, n° 186.

<sup>1772</sup> *CIGIME* 1.2, n° 170, 186, 188, 376 ; VON HESBERG 2008 ; FIEDLER-VON HESBERG 2013, p. 213-258.

<sup>1773</sup> CEKA 1981 a et 1986.





**Fig. 56** : plan de la ville hellénistico-romaine de Byllis  
(© Efa, BEAUDRY *et alii* 2013).

La datation du théâtre est liée à la composition architectonique de l'agora qui a été datée vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Le théâtre de Byllis appartient au type illyro-épirote caractérisé par les *parodoi* frontales, l'*analemma* droit et l'usage du *proscenium* pour les jeux théâtraux. C'est un type un peu à part si on le compare aux autres théâtres grecs, mais il leur en emprunte cependant les principaux éléments. Il se rapproche des théâtres de Dodone et de Syracuse. Il continue à être utilisé à l'époque romaine, mais le bâtiment de scène qui avait deux étages à l'époque épirote est alors remanié.

La *cavea* a la forme d'un demi-cercle dont le diamètre est de 78 mètres, avec un dénivelé de 16 mètres. Les gradins ne sont plus conservés, mais en prenant en compte la hauteur des sièges de 40 cm, on peut reconstituer une quarantaine de gradins pouvant accueillir entre 7500 et 8000 personnes<sup>1774</sup>. La partie centrale des gradins s'appuie sur le flanc rocheux de la colline alors que les parties latérales reposent sur des murs d'*analemma* bien conservés aux deux extrémités. Quelques restes de sièges taillés dans des blocs de pierre calcaire ont été découverts pendant les fouilles, et on en retrouve en remploi dans le mur byzantin du V<sup>e</sup> siècle ou bien dans les thermes de Justinien.



**Fig. 57** : l'esclave à l'autel de Dionysos (CEKA 2009, fig. 38, p. 41).

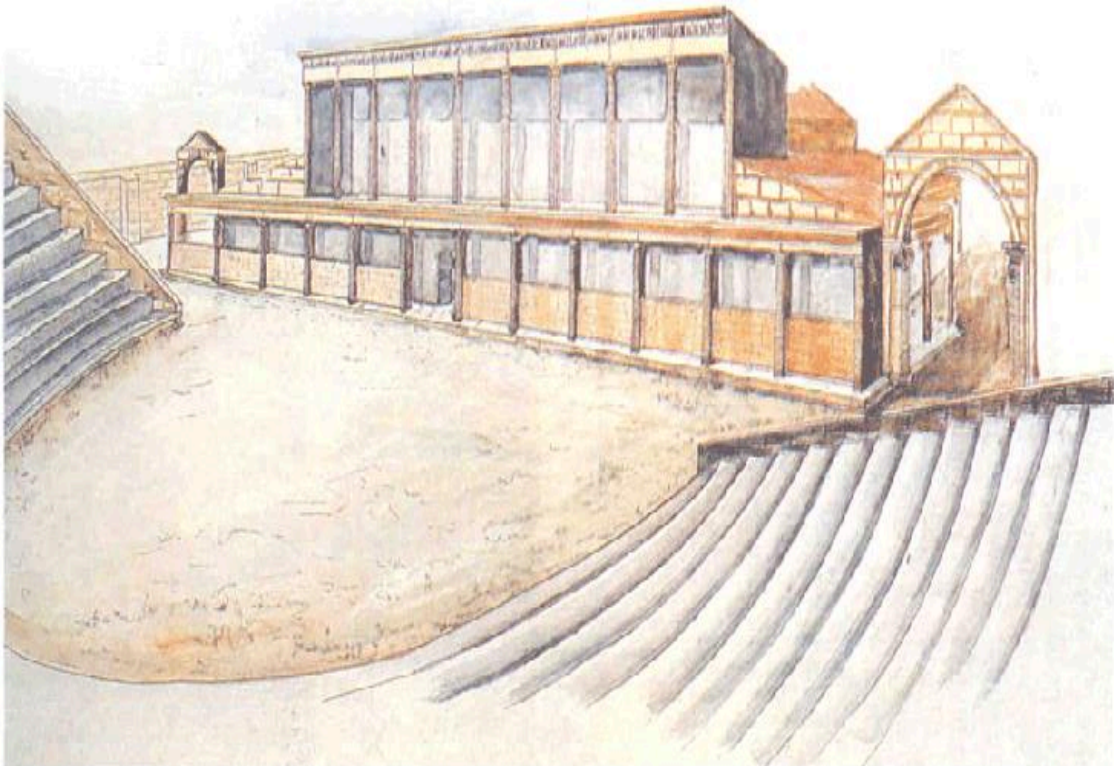
---

<sup>1774</sup>

Les gradins visibles aujourd'hui au nord de la *cavea* sont des restaurations.

L'*orchestra* du théâtre de Byllis à une forme semi-circulaire d'un diamètre de 11,60 m ; le sol était en terre battue. Elle était entourée d'un caniveau de dalles en pierre servant à collecter les eaux de pluie ; le caniveau passe sous l'*orchestra* et le bâtiment de scène pour déboucher à l'extérieur du théâtre. Dans un coin de l'*orchestra* se trouvait un autel découvert par hasard au début du XX<sup>e</sup> siècle et qui a été conservé dans la collection de Egerem Bej à Vlora (**fig. 57**).

À partir des murs de fondation et des fragments architectoniques trouvés sur la place, les archéologues ont pu proposer une reconstitution de la scène (**fig. 58**). Face aux spectateurs s'élevait un *proscenium* d'une hauteur de quelque trois mètres, et d'une profondeur de 2,80 m, décoré d'une colonnade ionique, avec un entablement aux motifs floraux. Le front de scène présentait un grand portique à colonnade dorique qui donnait au bâtiment une monumentalité absente sur les autres théâtres de la même époque.



**Fig. 58** : reconstitution de la scène du théâtre (CEKA 2009, fig. 37, p. 40).



**Fig. 59** : vue du théâtre de Byllis (JAUPAJ 2017).

Une entrée frontale permettait aux acteurs de passer vers les pièces de l'arrière-scène, alors que les spectateurs passaient par les *parodoi* embellies par des portes à arcs décoratifs. Ces portes ouvraient latéralement sur les murs latéraux du bâtiment de scène, et le corridor d'accès à l'*orchestra* faisait donc un coude à angle droit à l'angle du *proscenium*. À l'époque romaine le portique du *frons scenae* est réduit, des murs en brique étant construits à chaque extrémité (**fig. 58-59**).

L'absence de publication ne permet pas de dresser une liste précise des blocs retrouvés lors des fouilles. Les rapports préliminaires mentionnent seulement quelques sièges, des colonnes ioniques et doriques, des fragments d'entablement à décor floral, ainsi qu'une rangée de dalles orthostates qui devaient séparer le bord de l'*orchestra* de la proédrie (**fig. 59**).

Plusieurs reliefs et statues ont été retrouvés dans la zone du théâtre dont les plus anciens datent du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Parmi eux, on distingue l'esclave à l'autel qui se trouve au Musée Archéologique de Tiranë, en pierre calcaire, d'une hauteur 0,95 m. Cet autel de Dionysos a été découvert par hasard par Eqerem Bej Vlora au début de XX<sup>e</sup> siècle dans la zo-

du théâtre ; il a été réalisé à partir d'un bloc calcaire de Byllis (**fig. 57**). La sculpture est travaillée avec beaucoup de maîtrise par un artiste local. Elle représente un acteur portant un casque comique, qui joue sans doute le rôle d'un esclave poursuivi par son maître et trouvant refuge sur l'autel de Dionysos. Elle appartient à l'époque de la construction du théâtre, dans le second quart du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C.<sup>1775</sup>.

Deux inscriptions antiques proviennent du théâtre ; l'une est un acte d'affranchissement d'un esclave du nom illyrien de *Praullos* et l'autre traite d'une question de partage de propriété, le lapicide se faisant payer pour son travail. Deux autres inscriptions découvertes pendant les fouilles du côté nord du théâtre, près du mur porteur des gradins, sont des dédicaces à Poséidon<sup>1776</sup>.

### 3.4.1.2b : le stade de Byllis (**fig. 60-62**)

Comme le théâtre, le stade a été fouillé pendant les années 1978 -1981. Il se situe sur le côté ouest de l'agora et la piste se termine à proximité du théâtre (**fig. 56**)<sup>1777</sup>. Au vu de la technique de construction et de la céramique, le stade et la citerne datent de la grande époque de la construction de l'agora, vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Il reste en usage pendant toute la période romaine.

Le stade de Byllis présente un plan original à cause du manque d'espace et de la conformation du terrain. Il n'a en effet qu'une seule aile qui s'appuie à la déclivité du terrain (**fig. 60-61**). Les gradins mesurent 134 mètres de long et la longueur normale du stade, de quelque 190 mètres, était complétée par un prolongement de la piste devant le théâtre. La caractéristique la plus typique est la présence d'une immense citerne d'eau sous la piste de son aile nord, qui servait à collecter les eaux de pluie des gradins du stade et du toit du grand portique. La citerne a un plan rectangulaire de 50,90 x 4,20 mètres et plus de 6 mètres de profondeur ; elle était couverte par un système d'arcs en blocs calcaires qui supportaient des dalles de pierre atteignant le niveau de la piste du stade, mais ces dalles ont aujourd'hui disparu, et on n'a donc pas le niveau du sol de la piste que l'on peut retrouver seulement à

---

<sup>1775</sup> Albanien 1988 n° 211 ; C.A.A. 2008 p. 173.

<sup>1776</sup> CEKA 1987.

<sup>1777</sup> Le stade n'a pas fait l'objet d'une publication spécifique ; l'information provient essentiellement de CEKA-MUÇAJ 2009. L'absence du sol de la piste dans la partie nord, et l'impossibilité d'identifier clairement les limites d'une piste dans la partie sud entraînent des doutes quant à l'identification de cette structure comme un stade ; la présence des gradins, où on ne peut pas s'asseoir, est-elle suffisante pour autoriser cette interprétation ? Il pourrait s'agir aussi d'un mur de terrassement en escalier contenant le bas de la colline.



**Fig. 60** : vue aérienne du stade de Byllis (Parku Arkeologjik Kombetar Byllis).



**Fig. 61** : les gradins du stade de Byllis (JAUPAJ 2018).



**Fig. 62** : les gradins et la piste du stade de Byllis (JAUPAJ 2018).

proximité du théâtre, mais aucune des deux extrémités du stade n'est vraiment identifiable. En partie creusée dans le rocher, les murs de la citerne était en *opus quadratum*. Du côté sud du stade il ne reste que quelques rangées de gradins (**fig. 62**). C'est sur le côté nord qu'ils sont le mieux conservés ; 19 rangées sont visibles ; ils sont formés de blocs de calcaire isodomes. Chaque gradin a une hauteur de 30 cm et une largeur de 40 cm, ce qui laisse supposer que les spectateurs devaient rester debout. Sur le côté sud, les gradins sont beaucoup moins bien conservés.

Les publications disponibles ne permettent pas d'établir si des fragments architectoniques et des statues ont été découverts dans cette zone, mais il faut signaler la présence d'inscriptions. Sur un bloc de la première rangée de gradins a été gravée une inscription en grec, qui parle d'un affranchissement d'esclave fait par Botichos fils de Lykiskos sous la prytanie d'Alexomas. Ont été également retrouvés des jetons en bronze troués au centre, portant l'inscription Byllis. Ils permettaient d'identifier les spectateurs qui avaient payé leur entrée au stade.

### 3.4.1.3. Le théâtre de Klos (fig. 63-64)

Le théâtre de Klos a été découvert pendant les fouilles archéologiques effectuées durant les années 1973 - 1976 par Lazer Papajani<sup>1778</sup>. Orienté nord-sud, il est adossé à la pente supérieure de la colline, et creusée dans la formation rocheuse. Seule l'aile orientale des gradins repose sur un talus artificiel contenu par des murs d'*analemma*. Depuis le théâtre, comme à Byllis la cité voisine, on a une très belle vue sur la vallée.

La datation est fournie par les 14 décrets gravés sur le mur de l'*analemma* oriental accordant la citoyenneté et datables dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle av. J.- C. La construction du théâtre ne peut donc être postérieure à 250 av. J.-C. Les données stratigraphiques de la fouille et le matériel retrouvé ne contredisent pas cette datation.

Le *koilon* est très endommagé. N'est conservé que le premier rang inférieur des gradins réservé à la proédrie (fig. 64). Partout ailleurs il n'y a plus que la marque dans le rocher qui permet de reconstituer un ensemble de 15 à 17 gradins pouvant accueillir entre 800 et 1000 spectateurs. Le calcul se fonde sur la hauteur générale de la *cavea* estimée à 8 m, et aux marques dans le rocher qui donnent une hauteur de 45 cm pour chaque gradin.

Les sièges de la proédrie ont une hauteur de 42 cm et une largeur variant entre 34 et 44 cm, et bénéficient d'un dossier. À leur pied, à 32 cm au dessus du niveau de l'*orchestra*, une banquette plus petite permettait aux spectateurs de poser commodément leurs pieds. Les blocs de ce rang sont taillés simplement en forme de cube, alors que les blocs sur lesquels s'asseyaient les spectateurs sont légèrement en arc avec leur partie inférieure plus étroite. En général le dossier fait partie intégrante du bloc.

Derrière cette première rangée, est aménagé un couloir permettant la circulation des spectateurs dans la *cavea* sans déranger les personnalités du premier rang. Aucune trace d'escalier n'est visible. Rappelons que l'aile orientale de la *cavea* repose sur un talus artificiel contenu par des murs de soutènement sur lesquels sont gravées 14 inscriptions.

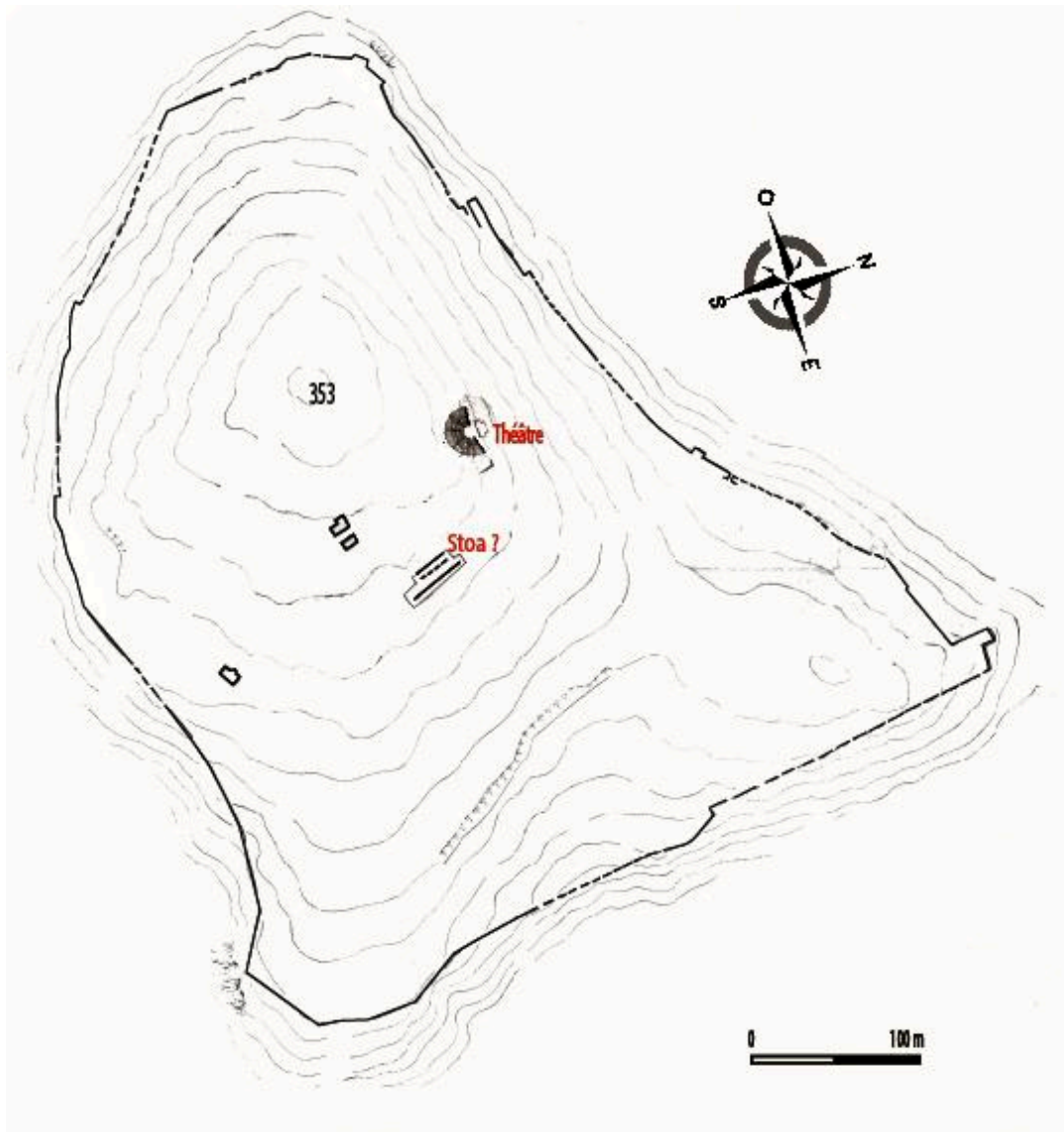
L'*orchestra* de plan semi-circulaire a un diamètre de 11,60 mètres et est intégralement taillée dans le rocher. Un caniveau d'une profondeur de 5 à 6 cm a été recreusé juste à l'avant de la première rangée des blocs de la *cavea*, afin de faciliter l'évacuation de seaux. Seule la *parodos* sur le côté nord-est en direction du portique est visible ; elle longe le mur du *proscenium* et le mur d'*analemma* oriental de la *cavea* (fig. 61-62).

Aucun mur du bâtiment du bâtiment de scène n'est conservé et seules les marques des fondations des murs gravées dans le rocher permettent de reconstituer un plan avec *proscenium*

---

<sup>1778</sup> PAPAJANI 1979, p. 43-55.

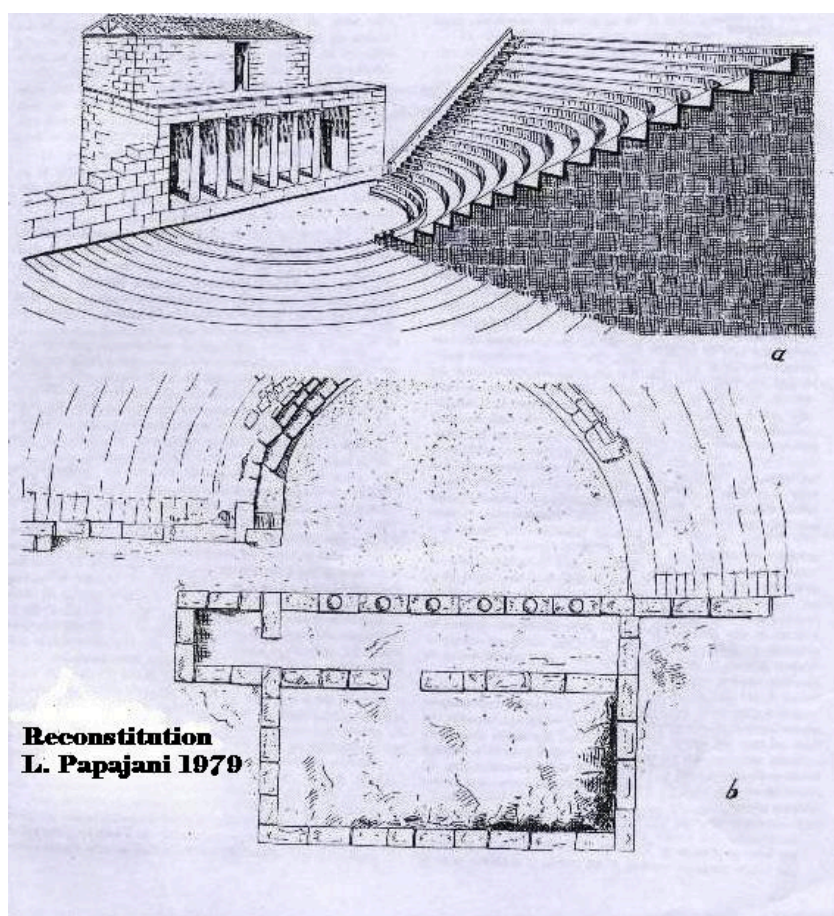




**Fig. 63** : plan de la ville de Klos (JAUPAJ 2018, fig. 2, p. 1031).



**Fig. 64** : vue du théâtre de Klos (JAUPAJ 2019)



**Fig. 65:** plan et reconstitution du théâtre de Klos (PAPAJANI 1979, tab III, p. 53).

um et scène. Le *proscenium* avait une longueur de 10,60 m, qui est légèrement inférieure au diamètre de l'orchestra. Ses fondations reposent sur deux tranchées parallèles creusées dans la roche d'une largeur de 50-60 cm. La distance entre ces deux tranchées montre que la largeur du *proscenium* comprise entre les colonnes et le mur de scène est de 1,65-170 m. Dans ce mur, à 2,90 m de l'extrémité nord-est, avait été aménagée la seule porte reliant le *proscenium* et la scène. Cette porte avait une largeur de 1,08 m. Quelques empreintes permettent de restituer des colonnes sur la partie frontale du *proscenium*. Les murs latéraux de la scène comportent quelques blocs entiers.

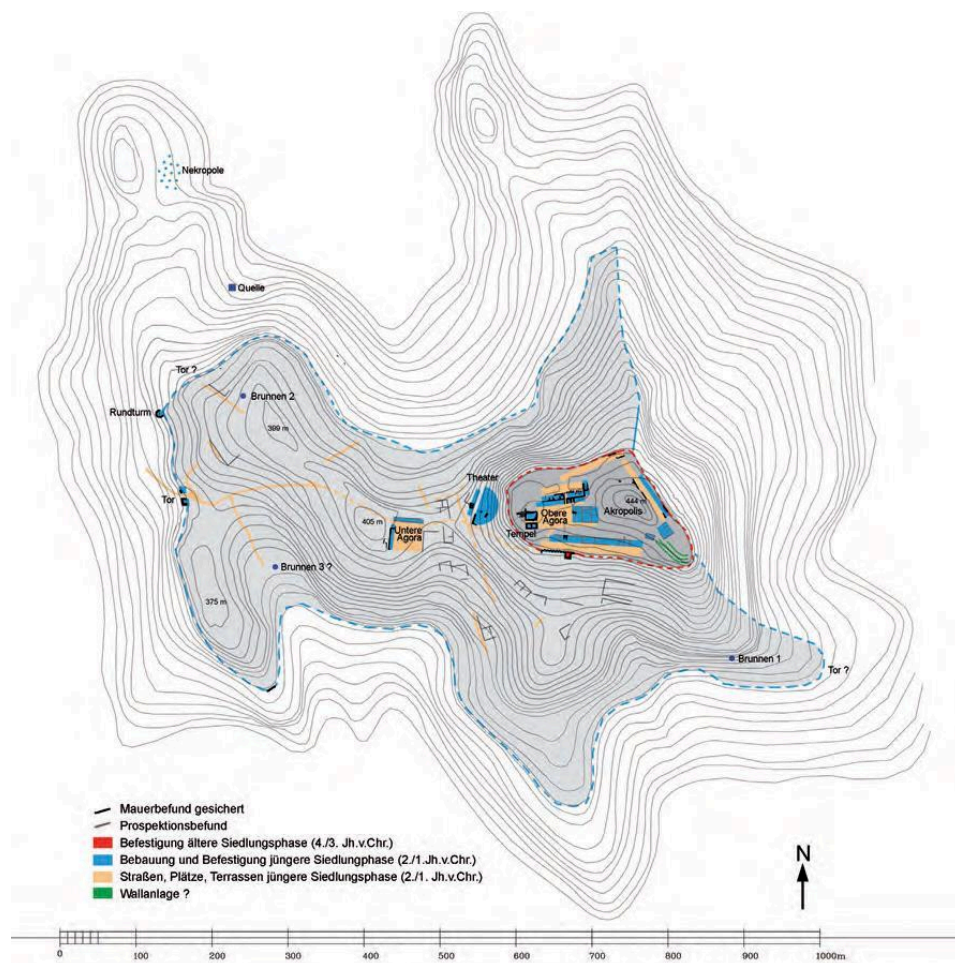
Aucun fragment architectonique erratique, ni aucun élément de statuaire n'ont été retrouvés dans la zone du théâtre. Quatorze décrets accordant la citoyenneté et un acte d'affranchissement sont gravés sur le mur de l'*analemma* occidentale ; ils datent de la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle av. J.- C.<sup>1779</sup>.

<sup>1779</sup> Pour le texte de ces inscriptions cf. CEKA 1987, p. 85-92 et *CIGIME* 3 n° 370-385.

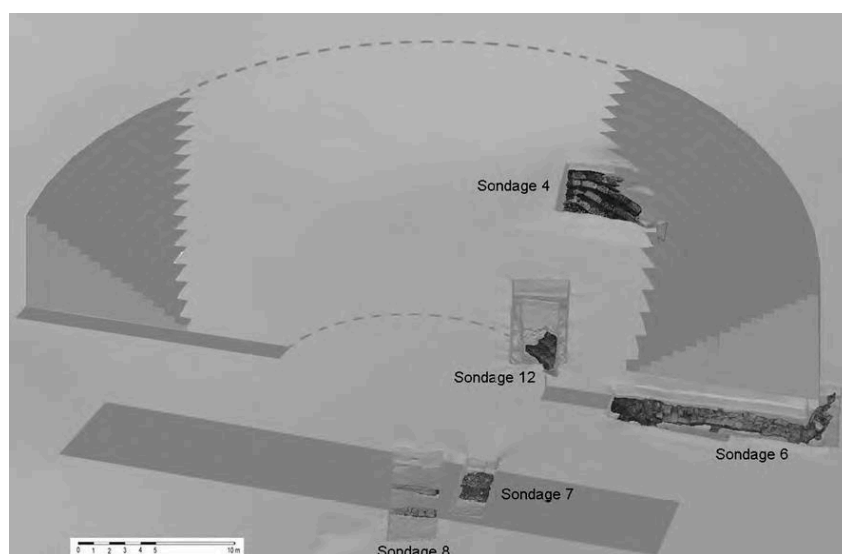
### 3.4.1.4. Le théâtre de Dimale (fig. 66-67)

Le monument est situé au pied des pentes ouest de l'acropole, non loin de l'agora (fig. 66). Il a été identifié pour la première fois en 2010 par l'équipe albano-allemande codirigée par B. Muka pour la partie albanaise et M. Heinzelmann pour la partie allemande, le sondage ayant fait apparaître quelques rangs du *koilon*. Lors de la deuxième campagne en 2011, des éléments de l'*orchestra*, du bâtiment de scène et des murs d'*analemma* ont pu être dégagés. Les données de fouilles, encore inédites, sont insuffisantes pour fournir une description détaillée de ce théâtre.

Grâce aux informations recueillies sur le site avec la permission de B. Muka et M. Heinzelmann, on peut simplement affirmer que la *cavea* adossée à la pente de l'acropole se ferme par deux murs d'*analemma* qui délimitent une forme dépassant le demi-cercle. Un petit sondage, réalisé entre le *koilon* et l'*orchestra*, ne donne pas les dimensions de l'*orchestra* mais a dégagé une portion de la *proedria*, avec quatre sièges taillés dans des blocs monolithes, et de l'euripe (fig. 67).



**Fig. 66** : planimétrie de la ville de Dimale  
(HEINZELMANN *et alii* 2012, fig. 6, p. 117).



**Fig. 67** : la reconstruction du théâtre de Dimale (HEINZELMANN *et alii* 2012, fig. 12, p. 122).

#### 3.4.1.5. Le cas suspect du « théâtre » d'Orikos (fig. 68-69)

Le monument fut découvert durant l'été 1958 dans le cadre des fouilles albano-soviétiques sur le versant oriental de la colline . Les premiers travaux de terrassement au pied de la colline mirent au jour deux gradins en pierre. Les fouilles régulières furent entreprises et identifièrent plusieurs couches d'occupation, la plus ancienne remontant au VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Les travaux dégagèrent une place pavée de forme circulaire d'un diamètre de 9,55 m, située au centre et quatre rangées de sièges tout autour avec une proédrie au centre ; tous ces éléments amenèrent les fouilleurs à interpréter le bâtiment comme un théâtre de petites dimensions<sup>1780</sup> (**fig. 68**). Le matériau utilisé pour sa construction est un calcaire blanc d'excellente qualité, provenant des carrières du Mont Karaburun. D'après les premières observations faites par l'équipe albano-suisse, l'identification de ce bâtiment comme théâtre est très discutable<sup>1781</sup>. Il pourrait plutôt s'agir d'un nymphée adossé au mur oriental de la cité.

Sur la base des données stratigraphiques, le monument d'Orikos a été construit au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., sur un édifice plus ancien dont on ignore la fonction. Il est abandonné au IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. comme le prouvent les vestiges d'une habitation à trois pièces construites sur son emplacement.

La *cavea* a une forme en hémicycle avec des gradins disposés sur quatre rangées conservées. Elle est divisée en deux *maeniana* ou *diazomata*, la première insérée dans la pente

<sup>1780</sup> BUDINA 1964, p. 73-85 ; 1976b, p. 255-263.

<sup>1781</sup> BERETI-CONSAGRA 2011, p. 419-430.

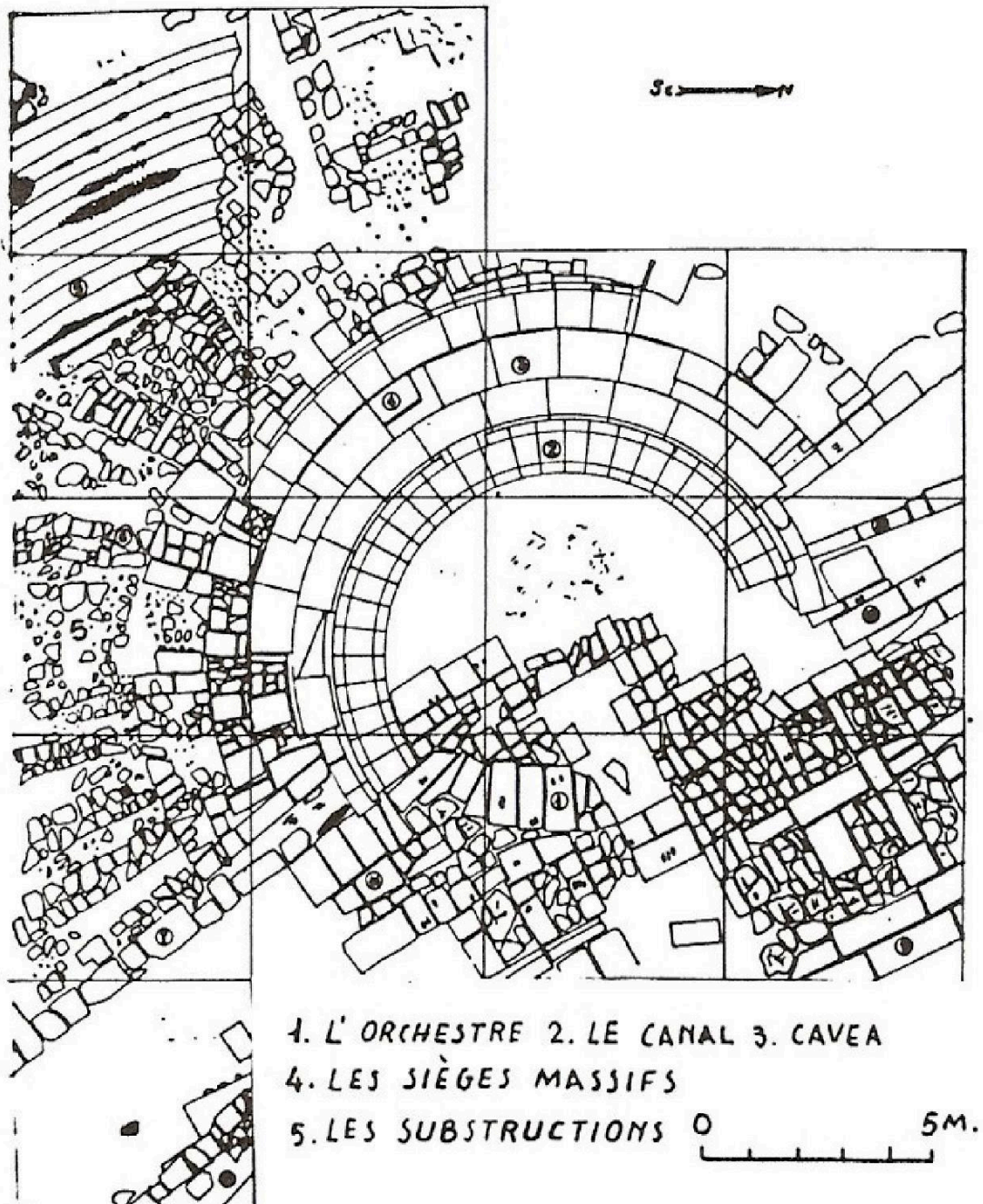


Fig. 68 : le plan du « théâtre » d'Orikos (BUDINA 1976b, fig. 5, p. 58).



**Fig. 69** : le « théâtre » d'Orikos (K. ÇİPA).

de la colline, la seconde appuyée sur une structure d'*analemma* composée d'un mur périmétral avec des segments radiaux formant des caissons remplis de terre. Les gradins sont construits en grands blocs de calcaires de forme trapézoïdale et de dimensions différentes, mais parfaitement appareillés. Les dimensions moyennes de blocs sont de 100 x 80 x 16 cm. On remarquera la très faible hauteur des gradins qui ne rendait pas très confortable la position assise des spectateurs. Par contre leur grande largeur permet aux spectateurs de la rangée supérieure de placer leurs pieds sans déranger les spectateurs assis. On note la présence de deux couloirs au commencement de la *cavea* et à la jonction des deux *maeniana*, ainsi que de trois escaliers de 1 m de large permettant la circulation des spectateurs. La partie basse des escaliers ainsi que les pieds des sièges du premier rang sont décorés de pattes de sphinx. L'escalier central, qui sépare la *cavea* en deux secteurs égaux était bordé de chaque côté par des fauteuils en pierre dont il ne reste que des traces (**fig. 69**).

Selon Dhimosten Budina, la rangée la plus basse était réservée pour la circulation des spectateurs et servait de *praecinctio*. Elle s'élève à 1,57 m au-dessus du niveau de l'*orchestra*. La rangée est formée par 11 blocs de calcaires trapézoïdes, de dimensions quasiment égales avec une largeur de 80 cm. Les blocs sont parfaitement taillés à leur surface et sur leurs côtes,

la face antérieure prenant la forme de l'arc de cercle pour former l'hémicycle du théâtre. Cette face a également une corniche en bec de corbin qui fait le tour du podium dominant l'orchestra. La deuxième rangée, plus large, conserve les restes de quelques sièges massifs en pierre de 40 x 50 cm pourvus d'une *cyma reversa*<sup>1782</sup>. Elle se situe à 16 cm au dessus de la rangée inférieure et est formée aussi de 11 blocs d'une largeur de 97 cm. La troisième rangée a une hauteur de 19 cm et une largeur de 77 cm. Elle est aussi formée par 11 blocs de forme trapézoïdale de dimensions plus réduites que les blocs de fondation. La quatrième rangée a une hauteur de 16 cm, avec des blocs de dimensions variables mal conservés ; ce niveau est surtout attesté par l'assise de fondation. Il y avait d'autres rangées de gradins adossés à la colline, mais ils ont tous été détruits.

L'*orchestra* est la seule partie qui se trouve dans un parfait état de conservation. L'hémicycle a un diamètre de 9,40 m, le côté curviligne se trouvant au nord-ouest. Elle est entièrement dallée et entourée d'un caniveau peu profond à ciel ouvert qui servait de toute évidence à l'évacuation des eaux provenant des gradins. Le caniveau est formé de 27 blocs en calcaire monolithes, parfaitement taillés et de dimensions égales : longueur 1,12 m, largeur 0,72 m, profondeur 0,65 m. Les bordures sont épaisses de 20 cm ; le bord du caniveau dépasse le niveau du dallage d'environ 10 cm. Le diamètre de l'*orchestra* sans le caniveau est de 7,56 m. Deux entrées (*parodoi*) mal conservées au nord et au sud donnaient accès à l'*orchestra* au niveau du bâtiment de scène. La longueur maximale des structures conservées est de 12,80 m sur le rayon nord-est/sud-ouest. D'après la conformation du terrain et la présence de blocs sporadiques plus ou moins en place, on peut estimer que la dimension maximale du théâtre atteignait 34 m et qu'il avait une capacité de 600 personnes.

Le bâtiment de scène n'a pas encore été vraiment identifié ; on n'a pour l'instant qu'un seul mur d'une longueur de 3,55 m, large de 62 cm, et conservé sur une hauteur de 72 cm par rapport au niveau du dallage de l'*orchestra*. Il est construit en grands blocs parfaitement appareillés des trois côtés. Dans l'état actuel des fouilles, on ne peut encore rien affirmer sur ce mur ; selon Dhimosten Budina il est probable qu'il supportait le front de scène et que le mur de fond était constitué par le parement interne du rempart oriental de la cité. Pour l'équipe albano-suisse l'absence de bâtiment de scène est la preuve que le bâtiment n'est pas un théâtre. La présence de gradins, même inconfortables, plaide toutefois en faveur d'un bâtiment de spectacles.

Pendant les fouilles ont été récupérés plusieurs fragments architectoniques :

---

<sup>1782</sup> BUDINA 1976b, p. 255 – 263.

1. Deux fragments d'une semi colonne ionique appuyée à un pilastre ; premier fragment : 45 x 20 cm, diamètre 30 cm ; deuxième fragment : 43 x 17 cm, diamètre 30 cm.
2. Une semi colonne ionique, trouvé au voisinage du mur du bâtiment de scène, taillée dans un bloc calcaire massif. Dimensions du bloc : 80 x 74 x 44 cm.
3. Trois fauteuils identiques (1, 04 x 0, 40 x 1 0, 56 m) taillés dans le même calcaire blanc, l'un trouvé sur la plateforme même de l'*orchestra* et deux retrouvés près du mur du fond.

Aucune statue ou fragment de statue n'a été retrouvé dans ou à proximité du théâtre, mais dans la partie sud du théâtre ont été dégagés deux blocs portant des inscriptions ; l'un des blocs est parfaitement visible ; l'autre ne se voit qu'en partie car il passe sous le premier. Le bloc visible mesurant 1, 00 x 0, 41 x 0, 78 m ; la hauteur des caractères est de 4 cm, et selon Dhimosten Budina l'inscription date du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., mais la publication ne donne pas le texte.

#### **3.4.1.6. Le théâtre de Bouthrôtos (fig. 70-73)**

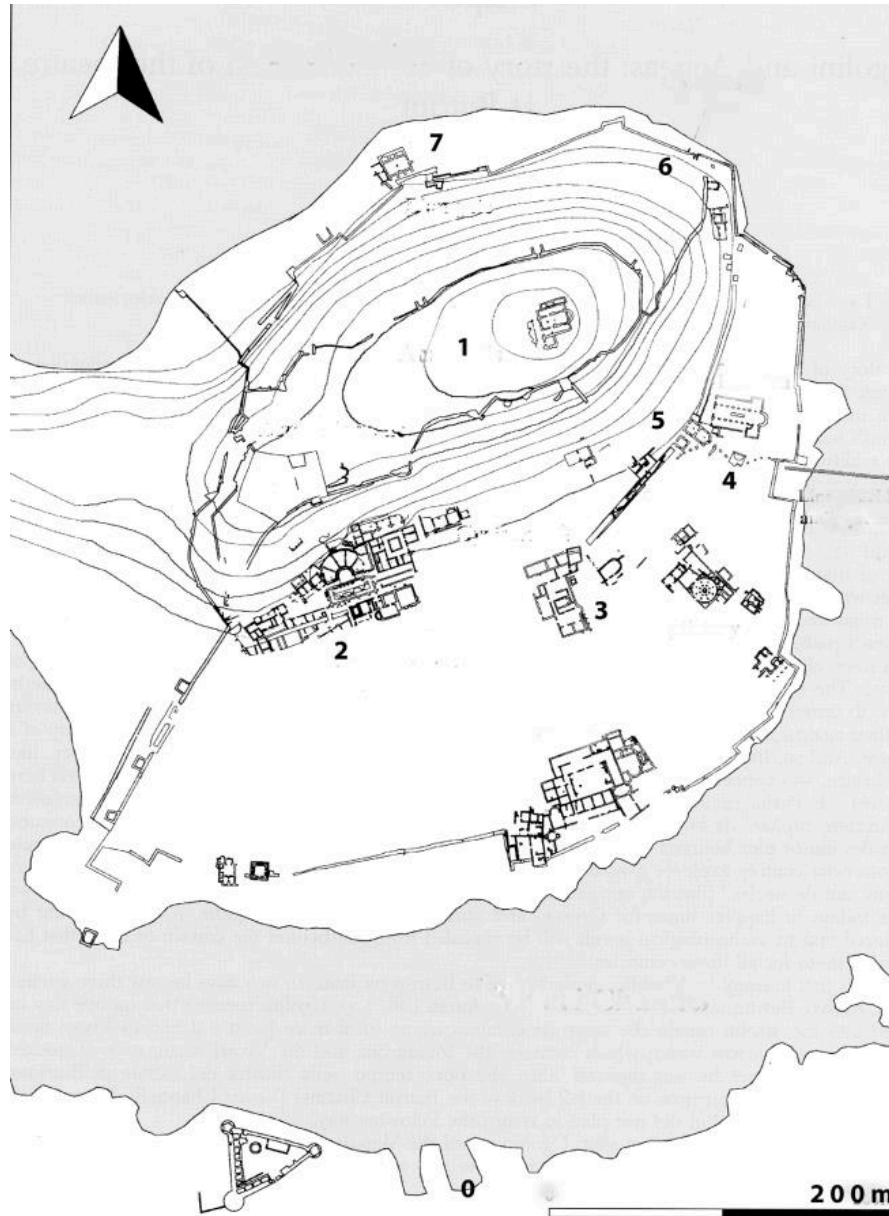
Le bâtiment est situé au pied sud-ouest des pentes de l'acropole, inséré entre le temple d'Asclépios et le prytanée (fig. 70-71). Le théâtre a été fouillé pour la première fois par L. Ugolini qui commença les travaux fin mai 1928. Durant cette période furent dégagés quatre piliers massifs qui supportaient des arches et qui constituent le mur de scène ; le reste du bâtiment de scène n'a pu être dégagé. Les tentatives de localisation des gradins ont échoué, mais le profil de la *cavea* était indiqué par la courbure d'un mur d'époque post-romaine ; par contre l'*orchestra* et la proédrie ont pu être localisés. Au printemps 1929 ont été dégagés la paroi avant de la scène et les éléments de l'assise de la *cavea* à l'ouest. Plusieurs statues étaient découvertes, ainsi que le sanctuaire d'Asclépios et le mur de la *parodos* ouest qui portaient des inscriptions. Le reste du bâtiment a été dégagé durant les saisons d'hiver de 1930-31 et 1931-32<sup>1783</sup>. Les rapports conservés d'Ugolini décrivent les travaux entrepris sur le théâtre par la mission italienne jusqu'à 1933. Le texte a été écrit en 1934 et n'a pas été révisé par la suite. Les travaux sur le théâtre ont continué, malgré la mort d'Ugolini en octobre 1936. Malgré la perte de toute la documentation dans un accident d'avion, il y a quelques observations qui peuvent être faites sur l'état le plus tardif du monument. D'après la description donnée par Ugolini et le dossier photographique conservé, il est clair qu'une grande partie du remplissage de la *cavea* se composait d'une terre relativement homogène de remplissage, avec au moins

---

<sup>1783</sup> GILKES 2003, p. 107.

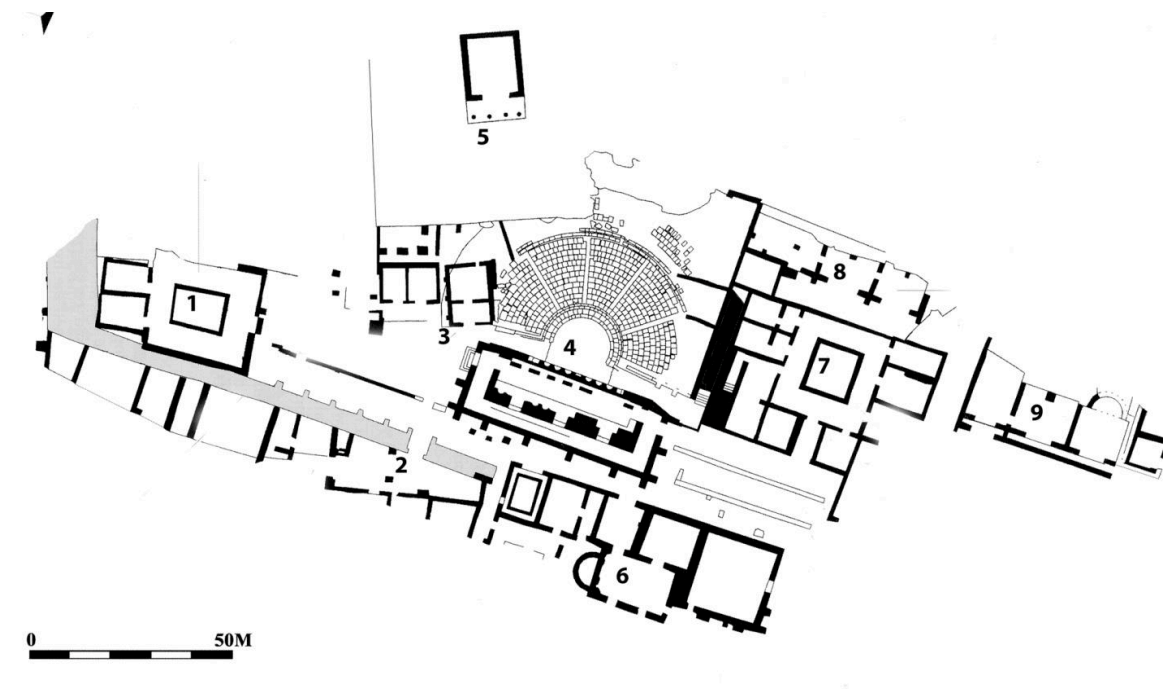


une couche de fragments de blocs. Ceux-ci semblent provenir d'un mur de terrassement polygonal <sup>1784</sup>. Luigi Morricone a étudié l'ensemble des inscriptions trouvées par la mission, et celles du théâtre en particulier.



**Fig. 70** : planimétrie de la ville antique de Bouthrôtos. 1. L'acropole ; 2. L'agora-*forum* ; 3. Le gymnase ; 4. Le nymphée ; 5. La porte aux tours ; 6. La porte Scée ; 7 La porte du lion (C.A.A. fig. 3, p. 74).

<sup>1784</sup> UGOLINI 1935 ; GILKES 2003, p. 75-106, et 177.



**Fig. 71** : les monuments de l'agora de Bouthrôtos : 1. le prytanée ; 2. La porte de l'agora ; 3. Le temple d'Asklépios ; 4. Le théâtre ; 5. Le temple anonyme ; 6. Les thermes romains ; 7. L'habitation avec *atrium* ; 8. La *stoa* ; 9. Le Capitole (C.A.A 2008 p. 77).

Il semble que l'intention était d'inclure leur publication dans le volume final de la revue *Albania antica*, mais le texte n'était pas terminé au moment où la mission a cessé de fonctionner<sup>1785</sup>.

La phase de construction romaine fouillée par Ugolini a été restaurée plusieurs fois. En 1966, l'ouverture est dans la paroi arrière de la scène a été reconstruite par l'Institut albanais des monuments. Des interventions majeures et la reconstruction exécutées au mortier qui imitent l'œuvre originale de l'époque romaine, ont considérablement modifié les dimensions et l'apparence de la structure. D'importants travaux de reconstruction ont également eu lieu sur le temple voisin d'Esculape où une voûte en briques neuves a été insérée pour soutenir ce qui reste de l'extension ouest de la partie inférieure de la *cavea* qui se trouve au-dessus. En 1996, la rénovation de la *cavea* pour accueillir dans des conditions de sécurité acceptables les spectateurs assistant aux représentations modernes, a impliqué la reconstruction de l'escalier occidental<sup>1786</sup>.

Le théâtre est parmi les monuments les mieux conservés de Butrint. La partie des gradins construits en blocs de pierres taillées date le théâtre à la deuxième moitié du III<sup>e</sup> siècle av. J.-

<sup>1785</sup> GILKES 2003, p. 113. Pour les inscriptions du théâtre, cf. *CIGIME 2*.

<sup>1786</sup> GILKES 2003, p. 114.

C., tandis que la scène, où a été employé le mortier, est une reconstruction romaine du début du II<sup>e</sup> siècle après J.-C.<sup>1787</sup>. Ces reconstructions expliquent la forme irrégulière du plan. Ainsi, le mur d'*analemma* oriental devrait être situé plus à l'est, permettant ainsi un espace suffisant pour les sièges à l'ouest, à côté du sanctuaire d'Asclépios. L'emplacement retenu pour son implantation a certainement impliqué la démolition partielle de la structure d'époque grecque. S'il y avait eu une autre structure existante, on l'aurait trouvée sous le bâtiment péristyle romain d'époque plus tardive. On ne peut toutefois exclure la possibilité que ce mur d'*analemma* oriental existât déjà à la phase précédente, car il est manifestement de la même époque que le mur de soutènement en face de la *parodos* est.

Le théâtre originel de la phase hellénistique devait répondre à ce qui sera le canon de Vitruve : le carré inscrit dans le cercle concentrique avec l'*orchestra* définit d'un côté le bord avant de la rangée inférieure des sièges, et de l'autre le bord avant de la scène. Mais avec le temps, la taille du cercle de l'*orchestra* se réduisit, permettant au devant de la scène de se rapprocher de la *cavea*. L'*orchestra* elle-même n'est plus en contact avec le gradin inférieur, mais en est séparée par un caniveau permettant l'évacuation des eaux. La forme commune de la *cavea* est celle d'un fer à cheval, dans lequel le bord intérieur, limitrophe de l'*orchestra*, est un demi-cercle exact, mais le périmètre extérieur atteint un diamètre qui est le double, et débordé le diamètre intérieur.

Après la fondation de la colonie romaine, des changements importants se remarquent notamment avec la reconstruction du mur d'enceinte hellénistique repérable à l'utilisation de l'*opus reticulatum*.

La partie supérieure des gradins présente une irrégularité qui est exceptionnelle pour un théâtre grec. Ce fait explique peut-être son abandon éventuel à la période romaine. En effet, au nord-ouest, une grande surface de la *summa cavea* est perdue par l'intrusion du promontoire rocheux sur lequel se dresse le sanctuaire supposé d'Aphrodite. Ainsi, le long espace confiné entre le promontoire et la *praecinctio* supérieure ne permet qu'une seule rangée de sièges<sup>1788</sup> (**fig. 72**).

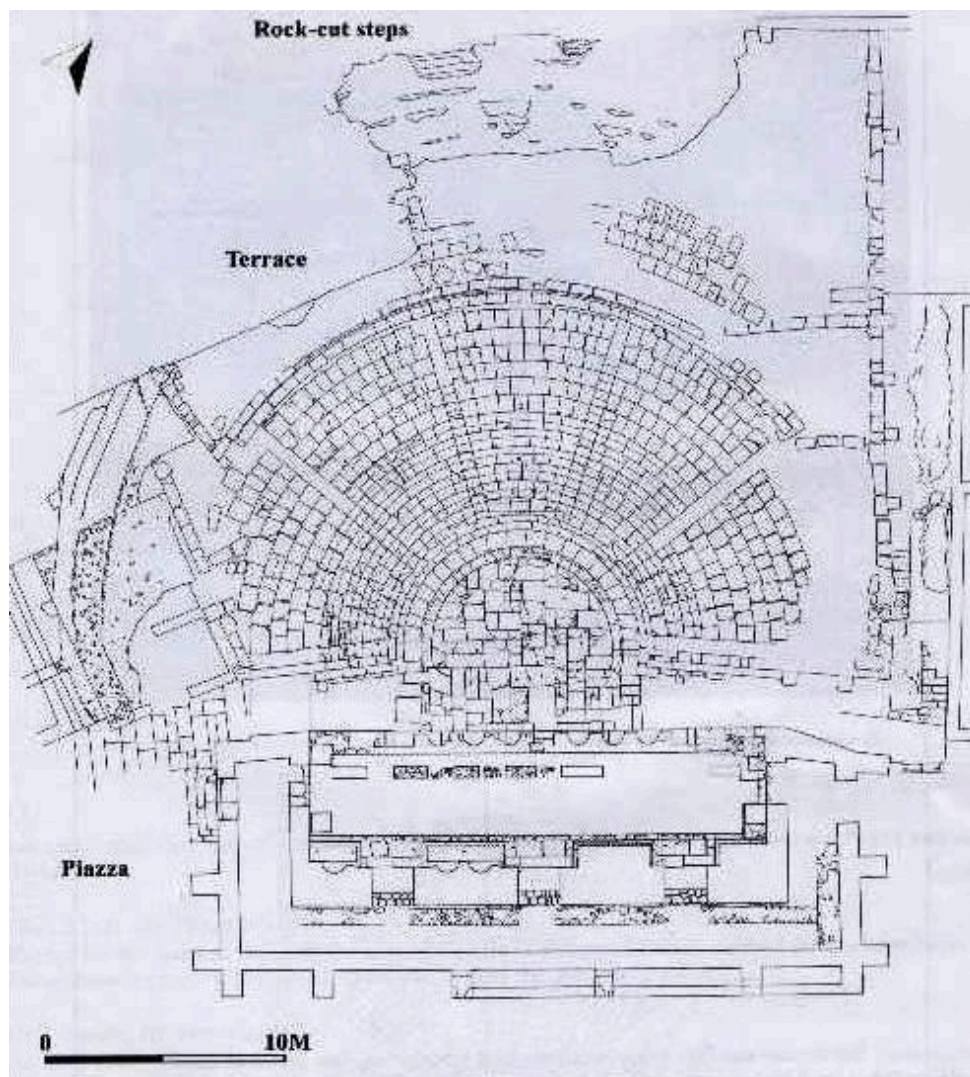
La forme particulière du théâtre romain, dans laquelle la scène, l'*orchestra* et la *cavea* s'intègrent dans un plan organique, semble avoir été mise au point en Italie et en Sicile durant la période hellénistique tardive. À l'époque de Vitruve, les principes de la conception sont

---

<sup>1787</sup> C.A.A 2008 p. 78; CEKA 2002, p. 34-35.

<sup>1788</sup> GILKES 2003, p. 167.

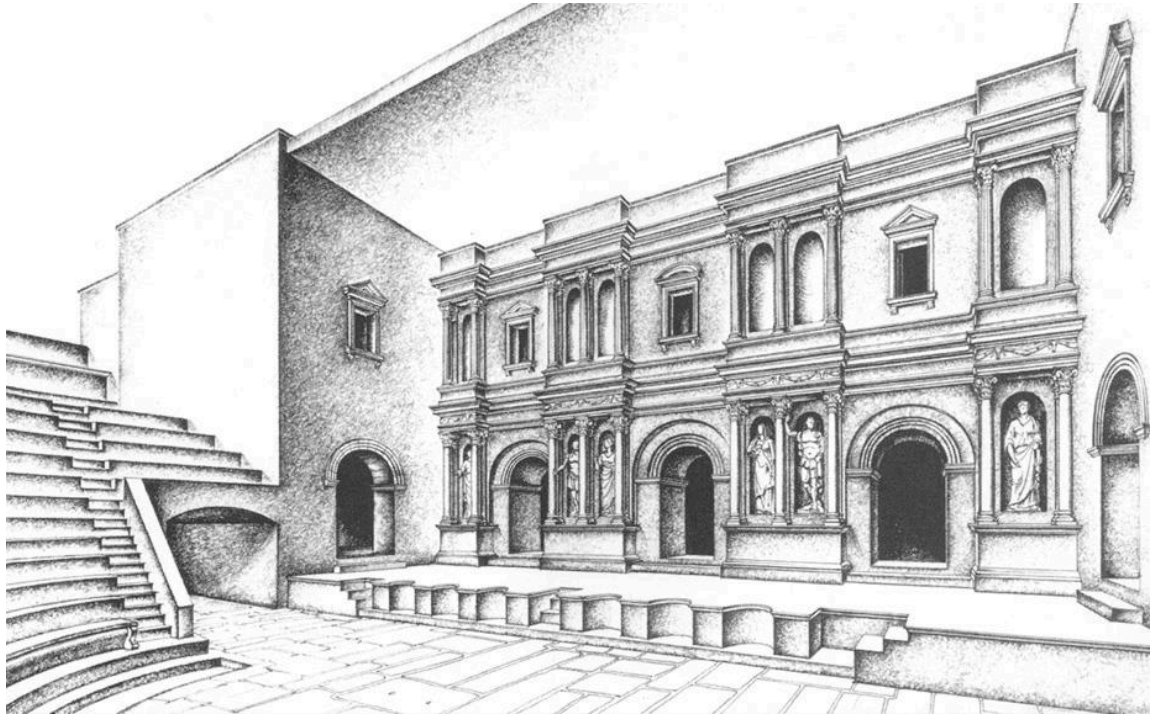
formalisés<sup>1789</sup>. Comme pour le théâtre grec, les proportions sont fondées sur le cercle de l'*orchestra*, mais en utilisant des triangles inscrits plutôt que des carrés. La règle de Vitruve s'applique aussi au théâtre de Butrint, bien que le débordement au-delà de la ligne du demi-cercle soit plus réduit que dans de nombreux théâtres hellénistiques.



**Fig. 72** : plan général des vestiges du théâtre de Bouthrôtos.  
(GILKES 2003, fig. 6.14, p. 118).

1789

Vitruve, *De architectura*, V, 6- 7, et il faut consulte GROS 1996, p. 278 -280.



**Fig. 73** : la reconstruction de la scène du théâtre selon Ceschi (C.A.A 2008 fig. 12 p. 78).

Ce schéma détermine à l'arrière la ligne emplacement du front de scène, tandis qu'à l'avant la façade du *logeion* ou *pulpitum* est aligné sur le centre du cercle (**fig. 72**). À cette époque le bord de l'*orchestra* est régulièrement utilisée pour les sièges des dignitaires, parfois isolés du reste du public par une balustrade de pierre ; dès lors l'abaissement de la scène était essentiel pour permettre une meilleure visibilité à ce niveau inférieur. On distingue deux types. Le type occidental avec l'entrée centrale (*valva regia*) de la scène située au fond d'un hémicycle ou d'une niche aménagée profondément dans la paroi, avec le même dispositif, moins accentué toutefois, pour les deux entrées latérales (*valvae hospitales*). Par ailleurs le *pulpitum* est une simple plateforme peu élevée. Le type oriental lui, semble avoir été mis au point lors du processus de conversion des théâtres hellénistique à une forme romaine. C'est le cas du théâtre de Butrint. Ici, le mur de scène reste avec plat, avec des niches peu profondes qui ne coupent pas profondément la ligne de façade. Dans ces théâtres, la hauteur de la scène reste proche du modèle hellénistique, aux alentours de 7 à 10 pieds <sup>1790</sup>(**fig. 73**).

Le théâtre de Butrint a été utilisé jusqu'à la domination du culte chrétien vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle après J.-C. Son abandon définitif semble être lié également à un tremblement de terre

<sup>1790</sup> GILKES 2003, p. 169 -174.

qui entraîna l'avancée de la mer, sous le règne de l'empereur romain Gratien<sup>1791</sup>. La remontée de la nappe phréatique a également contribué à le rendre inutilisable.

La *cavea* s'inscrit à l'intérieur d'un carré mesurant 28,50 m de côté, soit cent pieds épirotes. Elle est bordée des deux côtés par des murs latéraux consolidés par des contreforts. Elle est divisée en cinq secteurs (*kerkides*) par six escaliers. Les sièges de la proédrie sont sculptés avec des pattes de lion à leur base. Les autres gradins ont une même hauteur de 0,42 m et une profondeur de 0,74 m où l'on distingue, sur les six premiers rangs, l'endroit retailé pour les pieds. Il y a en tout 23 rangées de gradins, 11 en bas et 12 en haut, séparées par un *diazoma*, offrant une capacité de 2500 spectateurs<sup>1792</sup>. À l'époque romaine ont été rajoutées deux galeries au flanc des gradins pour faciliter le déplacement des spectateurs. La galerie occidentale s'étendait sur la voûte du temple d'Asclépios, tandis que la galerie orientale était directement reliée à un escalier qui conduisait à la *parodos*. Sur la face avant de la deuxième rangée de sièges de la deuxième à la cinquième section a été gravée la grande inscription de dédicace du théâtre<sup>1793</sup>. À l'ouest, les huit premiers rangs de gradins sont complets. Le neuvième atteint l'angle sud-ouest, mais le dixième est lacunaire. On ne sait pas non plus pourquoi des rangées de sièges ont été supprimés sur le côté est.

Les extrémités extérieures de la *cavea* (bordure extérieure de la *summa cavea*) ont été déterminées à partir du centre de l'orchestra, et non pas à partir des murs des *parodoi* ; par contre le cercle inférieur de l'*ima cavea* n'est pas concentrique avec l'*orchestra*. La section de mur à l'extrémité ouest du *diazomma* semble avoir continué en direction de l'*orchestra*, sous les gradins de la *cavea* inférieure ; c'est ce qui ressort de la subsidence visible sur les deux côtés. Les affleurements du rocher visibles au niveau de l'*ima cavea* sont maintenant cachés sous les blocs d'escalier insérés pendant les travaux de restauration en 1996.

L'accès au théâtre se faisait par des couloirs latéraux (*parodoi*) voûtés. Le mur porteur du couloir ouest, qui était lié au temple d'Asclépios, a été utilisé pour la gravure de 31 actes ou listes d'affranchissement d'esclaves datables des années 230-167 av. J.-C. Trois niches carrées y sont également aménagées pour la déposition d'offrandes.

Au nord du temple d'Asclépios a été construite une entrée voûtée (*vomitorium*) qui passait au-dessus du dépôt votif du temple jusqu'au niveau du *diazoma*. Cela a entraîné la destruction d'une partie de la rampe d'escalier<sup>1794</sup>.

---

<sup>1791</sup> CEKA 2002, p. 36.

<sup>1792</sup> CEKA 2002, p. 34-35, et C.A.A 2008, p. 72 – 73.

<sup>1793</sup> CIGIME 2 n° 7.

<sup>1794</sup> GILKES 2003, p. 141.

Le secteur entier de l'*orchestra* est maintenant submergé et envahi en permanence par les mauvaises herbes. Il a à l'origine un plan en trois quarts de cercle. Selon le témoignage d'Ugolini, la surface de l'*orchestra* hellénistique était en terre battue et a été revêtu de dalles seulement à l'époque romaine. Le pavement est régulier devant de la scène et se composait de pierres en remploi comme le montre la présence des trous de pince. La construction de la phase romaine semble avoir réduit sa surface (bien qu'il demeure incertain si l'*orchestra* originale grecque était un cercle complet). Nous ne savons pas non plus si le *pulpitum* s'étendait jusqu'au *parodoi*. Le caniveau qui entoure l'*orchestra* doit remonter à la phase originale. À l'est, l'évacuation passait sous la première niche du *frons pulpiti* de la phase romaine, et il y avait un dispositif semblable à l'ouest. Près du centre, un espace rectangulaire a été réservé dans le pavement, conçu peut être pour accueillir un autel ?<sup>1795</sup>

Le bâtiment de scène est une structure à deux étages avec une plate-forme de 10 à 12 pieds romains de haut (de 2,95 à 3,53 m) recouvrant les restes du *proskénion* d'époque hellénistique (**fig. 73**). Les fondations sont constituées de blocs en remploi projetée sous quatre piliers qui constituent l'armature du front de scène. La scène à l'époque romaine se composait d'une plate-forme basse flanquée par des ailes latérales, les *versurae* romaines, correspondant au *paraskénion* du théâtre grec, dans lesquelles était aménagée une entrée latérale. Le reste de l'escalier sur la face interne de la paroi extérieure de l'aile orientale est la preuve de la présence d'un étage supérieur, comme cela est le cas dans la plupart des théâtres romains<sup>1796</sup>. Entre ces chambres latérales court le mur de scène. Le mur de fond extérieur est renforcé par six contreforts. Les murs latéraux, dont chacun est soutenu par deux contreforts, étaient beaucoup plus épais que la paroi arrière. Il n'y a pas d'entrées à l'arrière, mais une sur chaque côté.

Le mur de scène présente trois entrées voutées, séparées par des niches semi-circulaires six au total. Ces entrées s'ouvrent dans toute l'épaisseur du mur qui a été doublée à l'occasion d'une phase de réfection repérable aux différentes techniques de construction, visibles également dans la partie supérieure et inférieure de la paroi. Les quatre piliers présentent des moulures de corniche en pierre gris-bleu, avec des traces de fixation de revêtements en marbre. La surface devant le mur de scène a été en partie pavée.

Entre la ligne de front des deux *versurae*, un mur intégrant six niches semi circulaires décorées de marbres polychromes, repose sur une base au même niveau que le reste de la

---

<sup>1795</sup> GILKES 2003, p. 141-145.

<sup>1796</sup> *Ibidem*, p. 95-100, et 150-155.

construction. La face inférieure des blocs en remploi de cette base repose sur le pavement de l'*orchestra*. Il s'agit du mur de façade du *pulpitum*. Au centre et sur les côtés était aménagé un petit escalier permettant l'accès à l'*orchestra*. À noter que l'escalier central n'est pas axé sur le centre de l'*orchestra*. À chaque extrémité, il y a des bases, sans doute pour des statues ou des colonnes, reposant directement sur l'épaisseur de la paroi. À 51 cm à l'arrière de ce mur, on a la présence d'un petit muret à arcades qui crée une sorte de fosse servant au mécanisme du rideau<sup>1797</sup>.

Dans la *parodos* occidentale a été récupéré un tambour de colonne en marbre, de 68 cm de hauteur et 43 cm de diamètre. Sur la zone frontale est sculpté un masque dramatique et une amphore. Sous le centre, il y a un autre masque, de plus petite taille. Elle est datée de l'époque tardive impériale<sup>1798</sup>. Ont été récupérés également un fragment de frise calcaire avec les restes d'une guirlande de fruits, feuilles, fleurs et liée par une bande, mesurant 57 x 42 x 17 cm<sup>1799</sup>, et un bloc rectangulaire utilisé comme base dans la *parodos* ouest<sup>1800</sup>. Ces fragments architectoniques datent de l'époque romaine sans plus de précision.

Plusieurs statues célèbres, actuellement conservées au Musée national de Tirana, proviennent de la zone du théâtre : la fameuse déesse de Butrint, en fait d'une tête du dieu Apollon, découverte par Ugolini près d'une des niches de la scène du théâtre de Bouthrôtos et datant de l'époque des Flaviens<sup>1801</sup> ; un portrait d'Agrippa réalisé vers le dernier quart du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. découvert aussi par Ugolini<sup>1802</sup> ; la Grande Herculanese dont la tête seule est conservée au Musée national de Tirana. La statue, enlevée pendant l'occupation fasciste d'Albanie, a disparu. Elle occupait une des niches de la scène et est datée au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.<sup>1803</sup>. Beaucoup d'autres fragments de statues ont été retrouvés dans le théâtre de Butrint et sont toujours en attente de restauration.

Le mur d'*analemma* de la *parodos* ouest, qui était reliée au temple d'Asklépios, a été utilisé pour la gravure de 31 actes ou listes d'affranchissement d'esclaves et de deux décrets du *Koinon* des Prasaiboi, postérieurs à la construction du théâtre et surtout à la fondation du *Koinon* des Prasaiboi daté vers 163 av. J.-C. Plusieurs actes d'affranchissement étaient aussi gravés sur le *diazoma*<sup>1804</sup>.

---

<sup>1797</sup> GILKES 2003, p. 157.

<sup>1798</sup> *Ibidem*, p. 243 - 244, fig. 6, 13; 8, 48.

<sup>1799</sup> *Ibidem*, p. 244 - 245, fig. 8, 49; 8, 50.

<sup>1800</sup> *Ibidem* 2003, p. 246.

<sup>1801</sup> UGOLINI 1928.

<sup>1802</sup> GILKES 2003, p. 205-208, fig. 8, 11 et 812 ; et CEKA 2002, p. 74-75, fig. 69.

<sup>1803</sup> GILKES 2003, p. 205-208, fig. 8, 1; 8, 3 ; 8, 6, ; 8, 7; 8, 8; 8,9; 8, 10 ; et CEKA 2002, p. 75, fig. 70.

<sup>1804</sup> *CIGIME* 2, n° 14-65.



### 3.4.1.7. Le théâtre d'Hadrianopolis (fig. 74-77)

Les fouilles des années 1979-82 ont découvert le théâtre qui a été dégagé par Apollon Baçe<sup>1805</sup>. En 2006, furent effectuées des mesures géophysiques qui ont permis d'estimer la surface urbaine à 16 ha environ et de révéler un réseau orthogonal. Fut également fouillée en partie une construction aux alentours du théâtre<sup>1806</sup>.



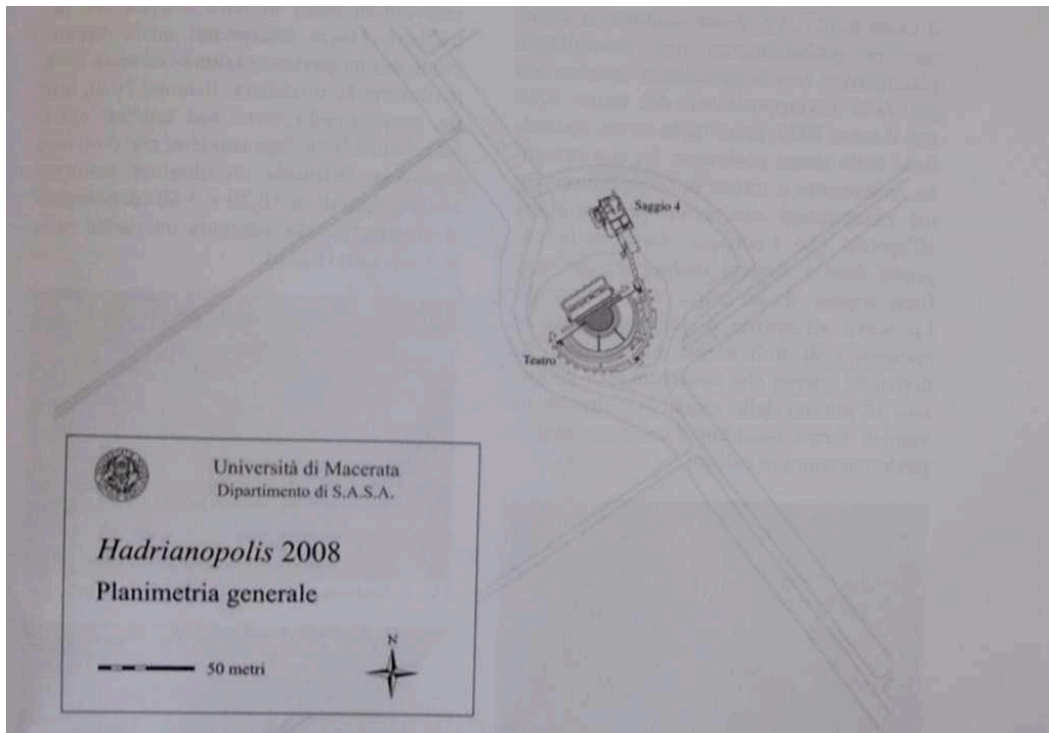
**Fig. 74** : vue aérienne du théâtre d'Hadrianopolis (*Hadrianopolis I*).



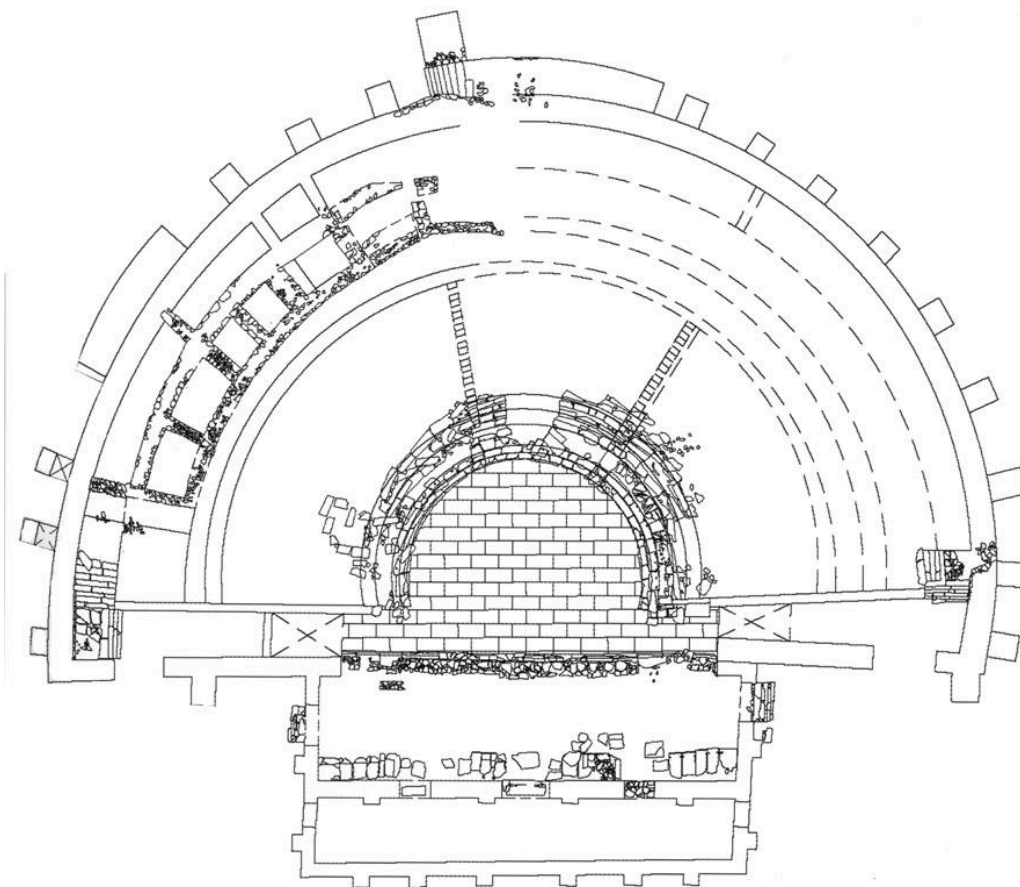
**Fig. 75** : vue du théâtre d'Hadrianopolis (JAUPAJ 2014).

---

<sup>1805</sup> BACE 1972, p. 112-113, et BAÇE 1983, p. 255-256  
<sup>1806</sup> C.A.A. 2008, p. 135



**Fig. 76** : planimétrie des fouilles à Hadrianopolis (*Hadrianopolis I*).



**Fig. 77** : plan du théâtre romain d'Hadrianopolis (*Hadrianopolis I*).

Celui-ci occupe une position périphérique à l'extrémité sud-ouest de la ville (**fig. 75-76**) ; sa conception et son plan répondent aux canons de Vitruve. La technique du pseudo *opus reticulatum*, la présence d'un *postscaenium* rectangulaire qui communique directement avec la scène, les monnaies et les céramiques retrouvées lors des fouilles permettent une datation sous Hadrien. Selon le témoignage de Dion Cassius, on doit à cet empereur la construction de théâtres dans tout le monde romain<sup>1807</sup>. Une phase antérieure ne semble pas avoir existé.

La *cavea* d'un diamètre de 57,20 m est entourée et portée par un mur de ceinture extérieur de 15 m de haut et de 1,6 m de large (**fig. 77**). Cinq murs concentriques réunis par 11 murs transversaux en position radiale constituent l'armature de la *cavea* qui, construite, en plaine, ne peut s'appuyer sur une hauteur naturelle. Tous ces murs constituent des caissons remplis de terre, avec du matériel du I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> siècles ap. J.-C., qui forment la structure portante de la *cavea*. À l'extérieur, le mur de ceinture est renforcé par des contreforts de 1,5 x 1,5 m, en correspondance avec les 11 murs radiaux. À noter que le centre de l'*orchestra* n'est pas dans l'axe avec les murs d'*analemma*. La *cavea* est traversée par trois *praecinctiones* ; seul le passage inférieur, de 1,5 m de large est conservé. L'accès des spectateurs se faisait grâce à cinq escaliers radiaux en pierre de grès de 1 m de large qui suivent les murs porteurs de la *cavea*, avec deux marches pour chaque rang, et deux escaliers extérieurs pour accéder à la *summa cavea*, un au centre (14,4 x 2,5 m) et l'autre dans la partie méridionale (10,2 x 2,5 m). Les gradins mesurent 60 x 37 cm et sont formés de blocs de calcaire de 1,2 x 0,45 x 0,6 m, traités selon une courbure analogue à celle du bâtiment. Ils présentent un profil avec *cima reversa*. Des plaques en pierre servent de support pour les pieds. Restent *in situ* 4 à 5 rangées, mais en exécutant une anastylose avec les blocs restés sur l'*orchestra*, on peut probablement arriver à 7 ou 8 rangées<sup>1808</sup>. La *cavea* a une proedrie formée par une rangée de sièges à *cima reversa* séparés par une balustrade de la *praecinctio* inférieure. Commence ensuite l'*ima* et *media cavea* divisée en trois secteurs par deux escaliers radiaux qui présentent la particularité de ne pas être centrés par rapport à l'*orchestra*, et ne sont donc pas symétriques par rapport à la *cavea* mais sont décentrés vers l'ouest. Après la *praecinctio* centrale, s'élève la *summa cavea*, avec escalier central et deux escaliers latéraux, construite sur l'armature des murs concentriques et radiaux<sup>1809</sup>. On estime la capacité d'accueil à 3500-4000 spectateurs.

---

<sup>1807</sup> Dion Cassius LXIX, 10, 1.

<sup>1808</sup> *Hadrianopolis I*, p. 33.

<sup>1809</sup> *Hadrianopolis I*, p. 38.

L'*orchestra* a une forme semi-circulaire avec un diamètre de 20 m et est pavée de dalles de calcaire. Sur les deux côtés, entre la *cavea* et le front du *proscenium*, deux galeries servent de *parodos*, et supportaient les loges (*tribunalia*) réservées aux personnalités (fig. 74).

Le mur du *proscenium* mesure 80 cm de haut pour 3,42 m de largeur ; il supportait le *pulpitum* revêtu autrefois d'éléments décoratifs en pierre calcaire. La façade était décorée de deux niches latérales et un troisième devait se trouver au centre. La scène mesure 26,12 x 12,34 m ; elle était remplie de terre battue, et a conservé le front de scène avec les trois entrées traditionnelles, entre lesquelles se trouvent des bases de statue. Des éléments en marbre et des fragments de statues attestent la présence d'une décoration sculpturale malheureusement pillée. Elle présente deux entrées sur les extrémités latérales. À l'arrière se trouve le *postscaenium* de plain-pied avec la scène, mesurant 26 x 2,52 m, avec trois entrées en façade, peut être construit à la fin du I<sup>er</sup> siècle après J.-C.

La particularité du théâtre d'Hadrianopolis est son aspect dissymétrique. Par rapport à l'axe de l'édifice, les courbes de la *cavea* ne sont pas symétriques : la courbure ouest est plus ample, avec un rayon de 30,87 m, même si elle arrive au voisinage du bâtiment de scène à la même distance que la partie est dont le rayon de courbure n'est que de 30,10 m et qui, elle, est bien axée par rapport à l'édifice.

La moitié ouest de la *cavea* apparaît plus courte, et cette dissymétrie se reflète sur la façade ouest du bâtiment de scène qui doit s'adapter à une situation anormale, alors qu'à l'est tout est parfaitement intégré. Cela est peut-être dû à des réfections modifiant le plan initial.

Aucun fragment architectural erratique, ni aucune inscription, ni aucun élément de statuaire n'ont été retrouvés dans la zone du théâtre.

### 3.4.1.8 Le théâtre d'Onchesmos<sup>1810</sup>

Le seul témoignage dont on dispose est celui d'Evangelidès<sup>1811</sup>. Il s'agirait d'un petit théâtre ou odéon de type non classé dont il ne reste presque rien. Il n'a jamais été étudié par les archéologues<sup>1812</sup>.

---

<sup>1810</sup> Il faut dire qu'il n'y a aucune information dans la littérature albanaise sur la présence d'un théâtre à Onchesmos.

<sup>1811</sup> EVANGELIDES 1919, p. 39

<sup>1812</sup> Cf. *Théâtres grecs et romains* 1994.

### 3.4.1.9 Le théâtre de Phoinikè (fig. 78-81)

W. M. Leake fut le premier à repérer le théâtre antique sur la troisième conque du flanc méridional de la colline, qui est la plus large, juste en dessous de la place étroite de l'agora, au départ de la pente (fig. 78)<sup>1813</sup>. La vue jusqu'au lac de Butrint est superbe (fig. 79). Ugolini commença le dégagement du bâtiment de scène, mais il faut attendre les années 80 pour le début de fouilles suivies, et c'est surtout avec la mission albano-italienne que le bâtiment fait l'objet d'une étude systématique<sup>1814</sup>.

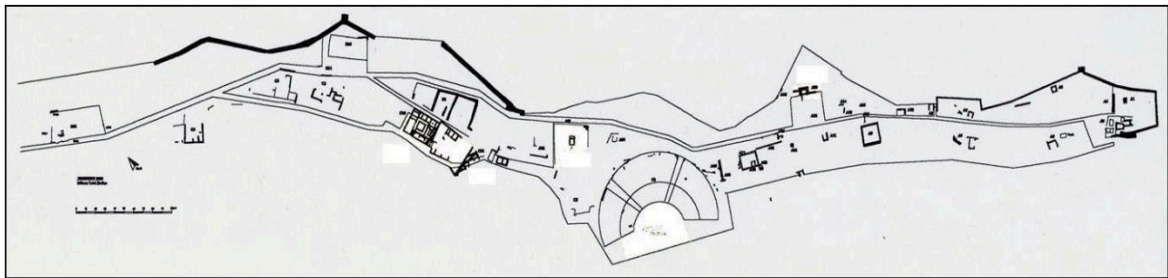


Fig. 78 : plan de Phoinikè (*Phoinike IV*).

Dans l'état actuel de la documentation, le théâtre de Phoinikè présente trois phases de construction<sup>1815</sup>. La première étape date de la première moitié du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Une phase importante d'aménagement a lieu ensuite dans la deuxième moitié II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Ces deux phases répondent à un programme de construction parfaitement planifié dont le premier est à placer sous le règne de Pyrrhus, la seconde après la bataille de Pydna. Les caractéristiques architecturales sont celles de la période hellénistique. La troisième phase concerne la période romaine et remonte au début du III<sup>e</sup> siècle de notre ère ; elle correspond à une forte restructuration du bâtiment de scène à la suite vraisemblablement d'une destruction. Les étapes les plus remarquables sont donc celles les plus tardives, de la deuxième et de la troisième phase, qui donnent au théâtre son aspect définitif. Les éléments repérables de la première phase sont les travaux de terrassement, le mur qui délimite la *summa cavea*, l'*analemma* oriental, une partie de l'*analemma* occidental, la *praecinctio* du secteur occidental de la *cavea*, le caniveau, et quelques éléments architectoniques du *proscenium* et de la scène.

---

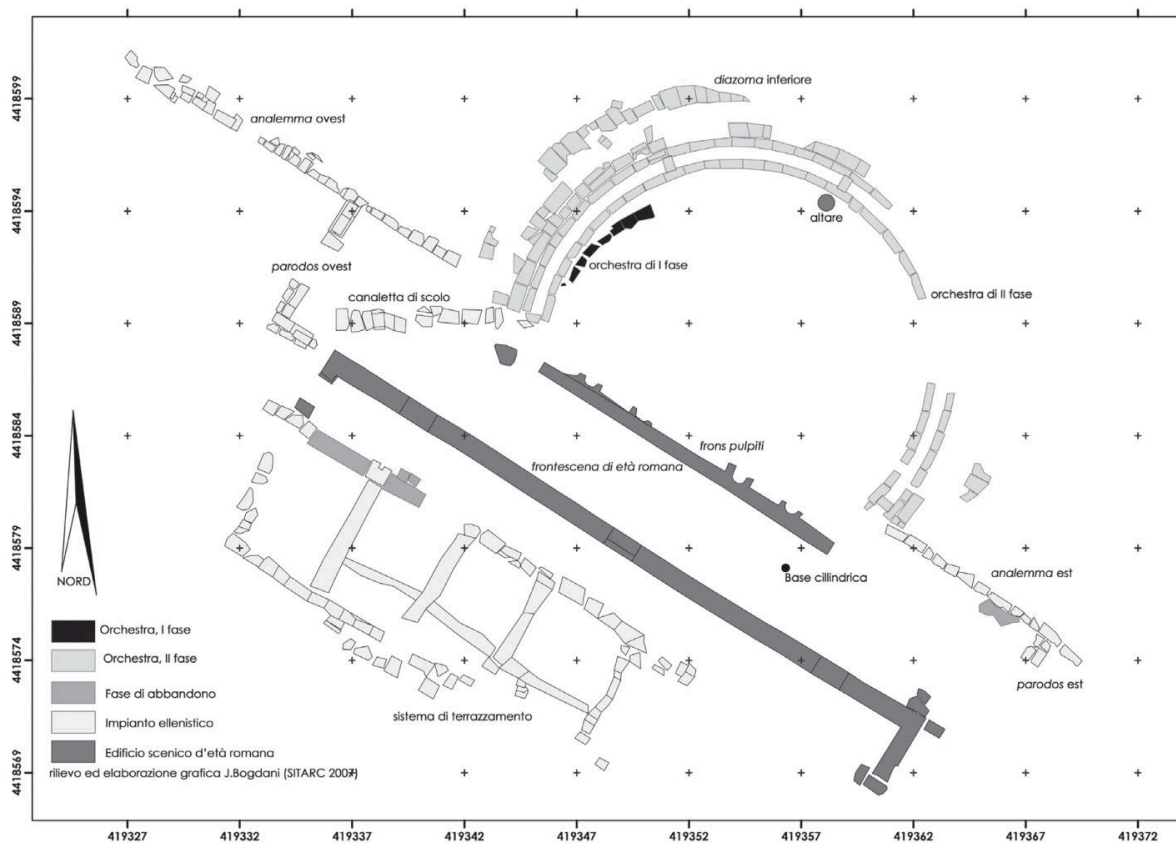
<sup>1813</sup> LEAKE 1835.

<sup>1814</sup> UGOLINI 1932 ; *Phoinikè II*, p. 53-61 ; *Phoinikè III*, p. 67-87 ; *Phoinikè IV*, p. 59-84.

<sup>1815</sup> DE MARIA 2005, p. 683-699 ; DE MARIA 2008, p. 683-699 ; DE MARIA 2008a, p. 347-363 ; DE MARIA 2011, p. 63-88 ; DE MARIA 2011a, p. 347-364 ; DE MARIA-GJONGECAJ 2014, p. 199-217 ; DE MARIA-MERCURI 2007, p. 147-174.



**Fig. 79** : vue du théâtre de Phoinikè (JAUPAJ 2009).



**Fig. 80** : plan du théâtre de Phoinikè (*Phoinike IV*, fig. 3.3, p.61).

Lors de la deuxième phase l'*orchestra* est entièrement reconstruite, ainsi que la proédrie, le couloir de circulation du *diazoma* inférieur et sans doute la plus grande partie de l'*ima cavea*. Le bâtiment de scène est agrandi, les *parodoi* s'adaptent au nouveau bâtiment de scène, et l'*analemma* occidental est lui aussi agrandi. Tous les travaux de cette phase sont repérables à l'usage d'un calcaire blanc de bonne qualité, alors que les travaux de la première phase utilisent un grès gris-jaunâtre. La troisième phase semble avoir eu des conséquences majeures car elles apportent une modification majeure du bâtiment de scène qui est presque entièrement refait, avec un *pulpitum* de dimensions plus réduites qui contraste avec la longueur du bâtiment de scène. Une caractéristique de cette période est l'utilisation de l'*opus testaceum* pour la construction des murs. Ce nouveau théâtre ne semble pas avoir eu une longue durée de vie, car dès la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle, il devient une zone de carrière.

Le *koilon* n'est pas dans un bon état de conservation (**fig. 80**). Déjà à l'époque d'Ugolini il n'était identifiable que par sa forme générale et la présence de quelques blocs de gradins épars. Grâce aux campagnes de fouilles de 2004 - 2006 il a été possible de recueillir plus d'informations, mais on ne peut pas encore proposer une reconstitution car le nombre exact de volées et de secteurs est impossible à établir, de même que le nombre total de gradins. Les sondages réalisés dans la *media cavea* ont simplement montré que les gradins n'étaient pas taillés dans le rocher naturel qui n'est pas de bonne qualité, mais construits avec des blocs et des dalles de calcaire. Lorsque le théâtre est utilisé comme carrière, tous les éléments de la *cavea* ont donc été emportés. Ont été dégagés pour l'instant des éléments du mur de terrassement délimitant la *summa cavea*, une partie du *diazoma* inférieur dans le secteur occidental avec la *praecinctio* dallée séparant le bord de l'*orchestra* de la proédrie dont sont conservés quelques blocs monolithes, le mur d'*analemma* oriental dégagé sur environ 5 m et conservé sur cinq assises entièrement construites en blocs de grès, et le mur d'*analemma* occidental dégagé sur plus de 15 mètres, qui utilise la rocher naturel comme fondation et intègre des blocs de calcaire blanc caractéristiques des réfections de la seconde phase, de forme trapézoïdale plutôt que parfaitement rectangulaire. La proédrie se trouve à 60 cm au-dessus du niveau de l'*orchestra*. La distance en plan entre le mur de délimitation de la *summa cavea* et la *praecinctio* du *diazoma* inférieur est d'environ 46 m ; les murs d'*analemma* devaient donc avoir une longueur d'environ 50 m avant de rejoindre les extrémités du mur circulaire délimitant la *summa cavea*, ce qui donne malgré tout une idée des dimensions importantes de la *cavea*.

La *parodos* ouest a été bien identifiée ; d'une largeur totale de 6 m, elle se rattache au

nord au mur d'*analemma* et au sud au mur du *proscenium*. L'entrée proprement dite mesure 2 m de large. Elle est construite en blocs rectangulaires bien appareillés conservés sur deux assises ; elle fait aussi l'objet d'une réfection lors de la deuxième phase d'époque hellénistique. Il n'y a visiblement qu'une seule porte à hauteur de l'angle du bâtiment de scène, le corridor conduisant directement sur l'*orchestra* et la proédrie sans porte secondaire. La *parodos* orientale n'a pas été dégagée ; elle peut être localisée par symétrie et grâce au bloc angulaire conservé contre le mur d'*analemma*.



**Fig. 81** : vue de la scène et de l'*orchestra* du théâtre de Phoinikè (JAUPAJ 2009).

Bien que l'*orchestra* ait été identifié dès Ugolinia d'après la forme du terrain, il a fallu les fouilles régulières effectuées pendant la période 2004-2006 pour en préciser les dimensions<sup>1816</sup>. La découverte du caniveau aménagé lors de la seconde phase, qui longe tout le périmètre de l'*orchestra*, a permis d'en calculer le diamètre qui avoisine les 20 m et de confirmer le plan en fer à cheval plus grand qu'un simple demi-cercle. Comme dans le théâtre de Byllis ou d'Apollonia, il n'y a pas de pavement, le sol étant simplement réalisé en terre battue (**fig. 81**).

---

<sup>1816</sup> Phoinike IV, p. 71 sq.



Le caniveau, bien conservé, a une profondeur de 60 cm et est construit avec des blocs de calcaire blanc de bonne qualité pour les parois et pour le fond du canal<sup>1817</sup>. La taille du canal montre la grande quantité d'eau qui pouvait provenir de la *cavea*, et correspond donc bien aux dimensions importantes du théâtre. Les sondages ont permis de vérifier l'existence d'un canal antérieur en blocs de grès, correspondant à la première phase du théâtre. Cela confirme l'agrandissement de l'*orchestra* lors de la deuxième phase, et cet agrandissement a sacrifié la *praecinctio* et la proédrie d'origine. L'écoulement se poursuivait sous la *parodos* ouest. Un autel de forme cylindrique, décoré d'une guirlande de laurier, a été retrouvé probablement *in situ*, sur le bord interne du caniveau dans l'axe central du bâtiment de scène ; il appartient à la phase d'époque romaine.

Le bâtiment de scène a fait l'objet d'une fouille très attentive par l'équipe albano-italienne sous la conduite de R. Villicich<sup>1818</sup>. Il est bâti sur une terrasse artificielle aménagée dans la pente de la colline de 32,50 x 7,10 m. Il présente la particularité d'être refait à la période romaine, avec des murs en *opus testaceum* alors que les phases précédentes utilisaient des blocs en grès ou en calcaire. Dans l'état actuel, le front de scène a une longueur de 31 m avec trois entrées de mêmes dimensions (1,47 m soit 5 pieds) séparées par des niches de plan rectangulaire, en briques, ornées de semi-colonnes ; la porte centrale était surélevée par rapport aux deux portes latérales, et elle était la seule à donner accès au *proskénion*. Le dénivelé avec le pavement du *post scaenium* est de 29,5 cm, ce qui explique la présence d'une marche d'escalier en brique. La porte latérale est située à 4 m de l'extrémité du mur qui a une épaisseur de 85 cm, et est conservé sur une hauteur de 80-90 cm. Le mur arrière du bâtiment est celui de la phase hellénistique, et il n'est pas certain qu'il était toujours en usage à l'époque romaine. Si tel est le cas, la largeur du bâtiment de scène s'établit autour de 10 m. Seul le mur latéral oriental est assez bien conservé, sur une longueur de 4 m, et ne présente pas d'ouverture, à la différence du mur occidental, moins bien conservé. Le *post scaenium* ne devait donc être accessible que depuis cette entrée située à l'ouest, à moins qu'une entrée n'ait été aménagée également sur le mur de fond<sup>1819</sup>. Il est impossible de reconstituer le bâtiment de scène d'époque hellénistique car il a été complètement détruit et recouvert par la construction d'époque romaine.

Le *pulpitum* ou *proskénion* a été définitivement identifié lors des fouilles de 2001, lorsqu'est apparu à 4 m en avant du mur du front de scène un mur parallèle constituant le

---

<sup>1817</sup> Phoinike IV, p. 72, fig. 3. 12 et 3. 13.

<sup>1818</sup> *Ibidem*, p. 59-71.

<sup>1819</sup> Phoinike III, p. 76.

*frons pulpiti*<sup>1820</sup>. Il est conservé sur une longueur de 15,21 mais devait atteindre 15,90 m, et présentait en façade quatre niches semi-circulaires ; l'estrade devait se situer à environ 40 cm au-dessus du niveau de l'*orchestra*. La particularité, qui est une anomalie, vient de la longueur inférieure à celle du front de scène, puisqu'il ne donne pas accès aux deux portes latérales (*valvae hospitales*) de la scène, et de sa faible hauteur. Cela s'explique par le fait que le *pulpitum* a été construit en empiétant un peu sur l'*orchestra*, et qu'il convenait de laisser un passage à la sortie des *parodoi* pour accéder commodément à la proédrie et à la *praecinctio* inférieure.

On a ainsi l'impression qu'à l'époque impériale le bâtiment de scène a été agrandi ; pour ce faire le *pulpitum* a été déplacé vers le nord, et le *post scaenium* élargi ou déplacé vers le sud. Le résultat est que toutes les structures précédentes ont été détruites et oblitérées.

Des fragments architectoniques ont été récupérés lors des fouilles albano-italiennes ; ils appartiennent au bâtiment de scène.

1. Trois bases ioniques réutilisées à l'époque romaine dans le mur du *pulpitum* ; elles proviennent sans doute de la scène hellénistique<sup>1821</sup>.
2. Une base de semi-colonne ionique *in situ*<sup>1822</sup>.
3. Un fragment inférieur d'un pilastre avec semi-colonne qui vient du *proskénion*<sup>1823</sup>.
4. Un chapiteau ionique, venant du front de scène<sup>1824</sup>.
5. Une base ionique de semi-colonne ionique venant du front de scène<sup>1825</sup>.
6. Une base honorifique de forme cylindrique (75 cm de diamètre) avec au sommet une inscription sur 4 lignes complètement arasée et donc illisible<sup>1826</sup>.

Aucune statue n'a été retrouvée lors des fouilles albano-italiennes. Il faut cependant rappeler la découverte en 1959 de trois têtes féminines d'époque hellénistique à 50 m au sud du théâtre<sup>1827</sup>. Une inscription fragmentaire a été découverte sur un bloc en éboulis au pied de l'*analemma* oriental ; son déchiffrement est en cours<sup>1828</sup>. Par ailleurs un timbre amphorique rhodien provient des fouilles de la *cavea* ; il mentionne un certain Iasicrate<sup>1829</sup>.

---

<sup>1820</sup> *Phoinike II*, p. 57 - 62, fig. 48 et 52 (R. Villicich).

<sup>1821</sup> *Phoinike IV*, p. 63, fig. 3. 5.

<sup>1822</sup> *Ibidem*, p. 63, fig. 3. 6 et 3, 9.

<sup>1823</sup> *Ibidem*, p. 64, fig. 3. 7.

<sup>1824</sup> *Ibidem*, p. 67, fig. 3. 10.

<sup>1825</sup> *Ibidem*, p. 68, fig. 3. 11.

<sup>1826</sup> *Ibidem*, p. 76, fig. 3.23, 3, 24, 3, 25.

<sup>1827</sup> BUDINA 1972, p. 298-299. Cf. également C.A.A. 2008 p. 109.

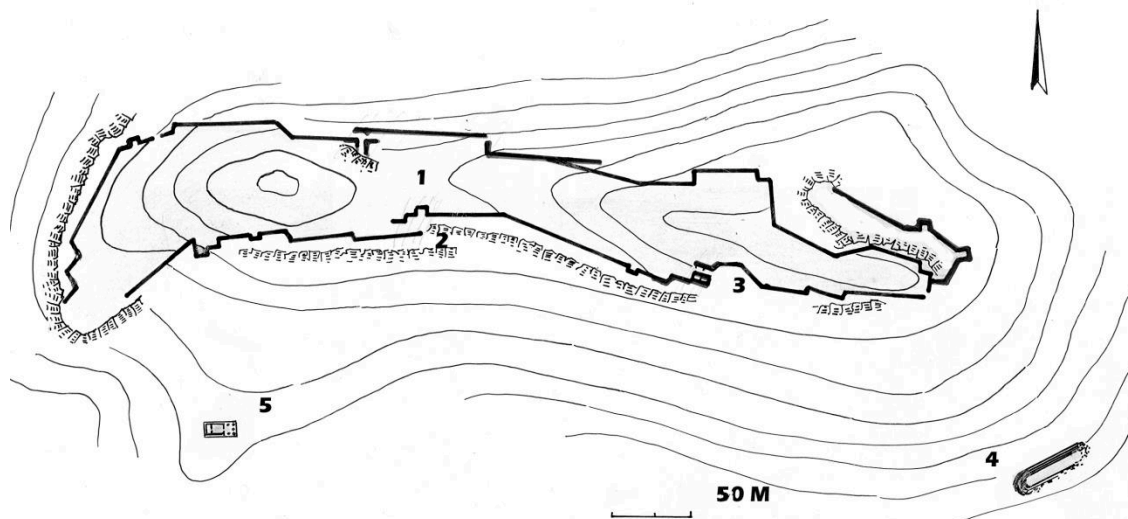
<sup>1828</sup> *Phoinike IV*, p. 74, fig. 3. 19.

<sup>1829</sup> *Ibidem*, p. 82, fig. 3. 30.

### 3.4.1.10. Le stade d'Amantia (fig. 82-85)

Découvert pour la première fois par le voyageur français Isambert qui dénombra 11 gradins, le monument a fait l'objet de fouilles seulement en 1950, 1952-1953 et 1957<sup>1830</sup>. Il est construit sur une terrasse naturelle, située *extra muros* à 200 m au sud-est du piton de l'acropole de la ville (fig. 82-83). L'endroit s'appelle aujourd'hui *Grop e Kovaçit* « le cul-de-sac du forgeron ». Non loin se trouve la *Qaf e Pazarit* « le col du marché », que les paysans encore aujourd'hui rattachent à la ville antique<sup>1831</sup>. Un élément important pour la datation est la planimétrie à fer à cheval allongé (fig. 84-85) caractéristique de l'époque hellénistique, au moment où Amantia connaît son plus grand épanouissement économique et culturel, comme en témoignent par exemple les tombes monumentales de sa nécropole.

Le bas de pente de la colline a servi à appuyer les gradins du côté ouest. L'édifice s'intègre parfaitement au paysage, et les constructeurs ont à l'évidence choisi l'emplacement le plus idoine.



**Fig. 82** : planimétrie de la ville antique d'Amantia : 1. L'agora ; 2. Porte n°1 ; 3. Porte n°6 ; 4. Le stade ; 5. Le temple d'Aphrodite (C.A.A. 2008, fig. 2, p. 205).

Les archéologues ont pu identifier deux phases de construction ou d'utilisation. La *première phase* date du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ; elle est établie sur la base paléographique des lettres grecques lues sur la face antérieure des gradins ; l'absence de noms latins confirme par ailleurs que le stade a été construit avant la domination de Rome. Il est resté longtemps en usage car il a connu des restaurations importantes ; ainsi des blocs de gradins qui devaient porter des lettres ont été remplacés par des blocs sans inscription

<sup>1830</sup> ISAMBERT 1873 ; ANAMALI 1949 et 1972.

<sup>1831</sup> ANAMALI 1965, p. 59.



**Fig. 83:** vue panoramique de la colline d'Amantia (JAUPAJ 2017).

*La deuxième phase* est datable aux premiers siècles ap. J.-C. A cette époque, il y avait dans la cité un magistrat chargé de l'organisation des fêtes, avec le nom d'agonothète. Cette information est donnée par une inscription fragmentaire où il est question d'une décision du conseil de la cité et d'une somme de 600 deniers, un don fait par un citoyen d'Amantia pour restaurer le stade et financer des jeux. Il est difficile de préciser jusqu'à quand il a été en usage. Il est probable qu'avec le développement du christianisme, attesté par la construction de la basilique près des ruines du temple d'Aphrodite, les coutumes païennes ont perdu de leur actualité et que cela a entraîné la disparition des fêtes sportives<sup>1832</sup>.

*Les gradins* sont construits à l'est et à l'ouest sur les côtés longs, et sur le petit côté sud où ils sont disposés en demi-cercle. L'entrée du stade devait se faire par le nord, mais aucune structure n'est conservée à cet endroit. Sur le côté ouest ont été dégagées 15 rangées de gradins bien conservées, mais quelques blocs conservés au-dessus permettent de reconstituer au moins deux rangées supplémentaires. Ils sont conservés sur une longueur de 44,40 m. Un bloc de 90 cm, retrouvé fixé sur le sol et dans le même alignement que les blocs de la

---

<sup>1832</sup> ANAMALI 1958, 1965, et 1972. Ce sont les seules publications dont on dispose.

première rangée à 3, 90 m de l'extrémité nord conservée, permet de rétablir une longueur de gradins sur cette partie ouest de 54,50 m.

Sur le côté est, il n'y a que 8 rangées de gradins. Les deux files se rencontrent sur le côté sud curviligne appelé *sphendonê*, mais quand on arrive à hauteur de cette extrémité, le nombre des gradins ouest se réduit en même temps que la pente de la colline, jusqu'à atteindre huit rangées ce qui permet de se raccorder aux gradins est. Sur ce côté les gradins ne sont conservés que sur une vingtaine de mètres. Les pierres qui sont utilisées pour construire ces gradins sont des blocs calcaires de conglomérat, extraits des carrières de Ploça dont la qualité n'est pas excellente.

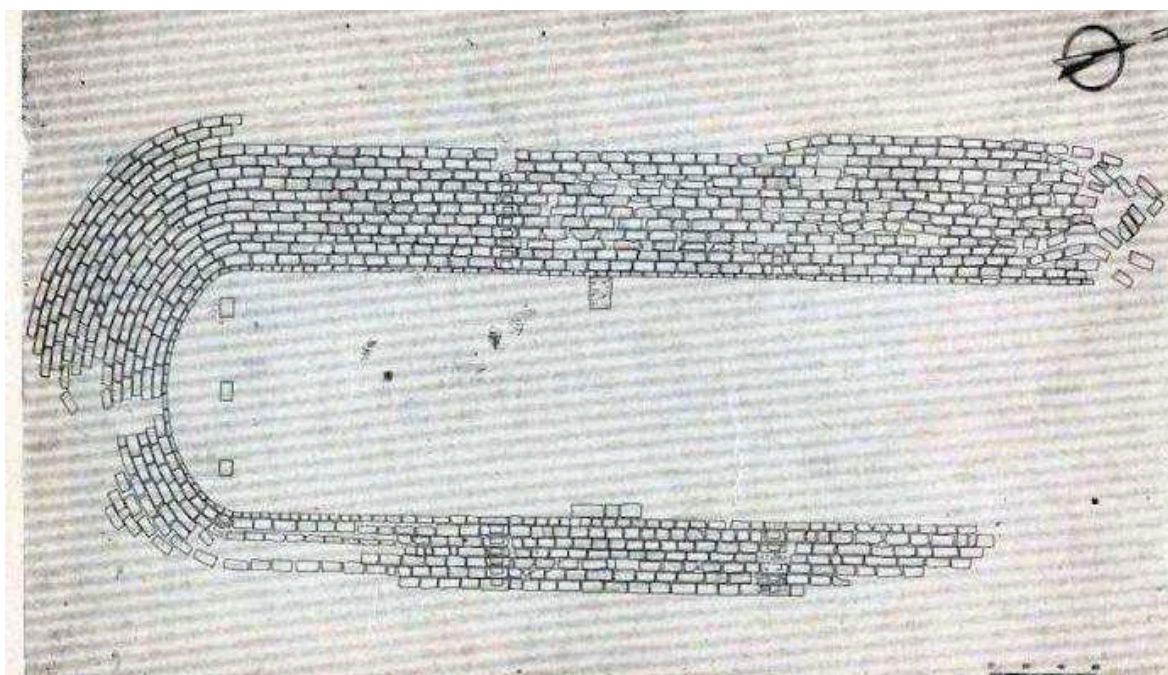


**Fig. 84:** le stade d'Amantia vu du sud (JAUPAJ 2008).

Les blocs parallélépipédiques ont des dimensions plutôt irrégulières variant entre 60 et 68 cm pour la largeur et 30 à 37 cm pour la hauteur. À la suite des restaurations effectuées, aujourd'hui les gradins n'ont plus leurs dimensions originales. La profondeur des gradins était suffisante pour permettre à la fois aux spectateurs de s'asseoir et à ceux de la rangée supérieure de placer leurs pieds. Les blocs reposent en appui les uns sur les autres, et à partir de la deuxième rangée une deuxième file plus large assure les fondations pour la rangée supérieure ; leur face postérieure est insérée dans la pente de la colline à l'ouest, et dans un talus artificiel au sud et à l'est, ce qui explique que le nombre de gradins soit moins important sur ces côtés. La première rangée était insérée dans le sol et servait uniquement d'appui pour les pieds des spectateurs assis à partir de la seconde rangée. En effet cette première rangée ne

fait saillie que de 20 à 25 cm ; les blocs n'ont une épaisseur que de 10 à 11 cm et leur face antérieure n'est pas ravalée ; il n'y a pas non plus de deuxième file de renforcement comme pour les rangées supérieures. À l'arrière du talus artificiel, côté est, on voit émerger plusieurs pierres grossières de grès. Elles ont consolidé, selon toute vraisemblance, le talus artificiel de la terre sur laquelle reposaient les gradins.

Pour faciliter l'accès des spectateurs, les gradins sont entrecoupés par de petits escaliers taillés dans les gradins mêmes à partir de la deuxième rangée. Il y a trois escaliers aménagés dans la partie ouest, et deux autres dans la partie est, le premier escalier étant réalisé au point de jonction avec la *sphendonê*. Les marches prennent en général la moitié de la hauteur et de la largeur du gradin. Elles sont taillées soit au milieu des blocs, soit parfois à la jonction entre deux blocs. Les largeurs des escaliers sont variables et semblent aller en se rétrécissant à mesure que l'on monte ; sur les gradins est, le premier escalier conservé sur cinq rangées présente les mesures suivantes : à la première rangée 60 cm, à la deuxième 58 cm, à la troisième 59 cm, la quatrième 50 cm, et à la cinquième 40 cm. Les escaliers sont distants les uns des autres de 50 pieds, soit environ 15,50 m.



**Fig. 85:** planimétrie du stade d'Amantia (ANAMALI 1972, pl. IX, p. 129).

La piste large de 12,50 m ne présentait pas de revêtement particulier. Le sol était donc constitué par la terre argileuse naturelle. Trois blocs retrouvés en place à son extrémité, côté nord, devaient marquer la ligne de départ des coureurs. Ils ont une forme parallélépipède et

sont enfoncées en partie dans le sol. La partie supérieure est taillée avec soin, avec des rebords faiblement surélevés des deux côtés est et ouest ; au centre il y a une cuvette remplie de plomb. Les dimensions des blocs sont les suivantes : longueur moyenne 1 m ; largeur 0,60 m ; hauteur 0,35 m. Ils se trouvent à différentes distances ; la pierre située à l'est se trouve à 2 m du premier gradin et à 3,35 m de la pierre centrale ; la pierre de l'ouest est à 1,50 m du premier gradin et à 3 m de la pierre centrale. Les distances des pierres par rapport au côté court sont à 2 et 2,60 m pour les pierres latérales et à 3 m pour le bloc central, mais l'extrémité nord du stade n'est pas clairement délimitée ; la longueur de la piste dans l'état actuel est conservée sur 54,50 m, ce qui ne correspond à la longueur du stade antique<sup>1833</sup>.

Les publications ne font état d'aucun fragment de statue ou de blocs architectoniques retrouvés dans la zone du stade, mais il convient de signaler les inscriptions de noms grecs retrouvés sur la face antérieure des gradins, comme Hipparchos ou Apollônos<sup>1834</sup>. Il s'agit sans doute des noms des donateurs qui ont contribué à la construction de l'édifice. Rappelons qu'une autre inscription dégagée dans les environs de Ploça, mentionne les noms de riches citoyens qui ont financé les jeux qui s'y déroulaient<sup>1835</sup>.

### 3.4.2. Étude topographique

#### 3.4.2.1. Apollonia (fig. 17 et 52)

L'espace urbain d'Apollonia se développe de la rupture de pente à l'Est, où culminent l'acropole et la colline 104, jusqu'aux dernières pentes occidentales et la plaine littorale, ce qui permet de distinguer la ville haute située entre les deux collines encadrant le plateau de l'agora, et la ville basse située près de la plaine à l'ouest occupée par l'habitat d'époque hellénistique et romaine (fig. 17 et 52). Les prospections pédestres *intra-muros* et les différentes prospections géophysiques ont permis de distinguer deux réseaux urbains qui correspondent à chacun de ces deux secteurs : le réseau bleu dans la ville haute, et le réseau rouge dans la ville basse<sup>1836</sup>. Ces deux réseaux mettent en œuvre un système orthogonal régulier, de type *per strigas* dans la ville haute, et de type hippodaméen dans la ville basse, et ce malgré des pentes souvent fortes et accidentées. Le réseau bleu est contemporain de la

---

<sup>1833</sup> La valeur du stade est normalement de 177,60 m (600 pieds attiques). C'est la distance qui doit être parcourue à la course. La piste doit donc atteindre une longueur d'environ 185 m, mais tout dépend de la valeur du pied. A Delphes la piste du stade mesure 177,55 m et à Olympie 212 m. Les dimensions du stade d'Amantia sont incontestablement plus réduites. Elles correspondent plus ou moins à 1/3 de stade. La distance à parcourir à la course ne devait pas dépasser les 200 pieds.

<sup>1834</sup> ANAMALI 1972 ; repris par J. et L. ROBERT, *Bulletin épigraphique* V, 1967, n° 338.

<sup>1835</sup> ANAMALI 1972, p. 87.

<sup>1836</sup> *Apollonia I*, p. 339-349.

fondation de la colonie, alors que le réseau rouge répond à un accroissement de la ville vers l'ouest à l'époque hellénistique, mais le réseau bleu continue à fonctionner pendant toute la durée de vie de la cité. L'objectif est de mettre en scène l'acropole et la colline 104 qui donnent son volume au paysage urbain, et de trouver une solution au fort pendage est/ouest<sup>1837</sup>.

On voit bien sur le plan que le théâtre d'Apollonia est adossé au talus naturel qui sépare la ville haute de la ville basse ; la configuration naturelle de la colline en forme de fer à cheval tourné vers la mer Adriatique et la vallée de l'Aôos est tout particulièrement adaptée pour la construction de ce type d'édifice. Alexandra Mano se référant à Vitruve<sup>1838</sup> estime que le choix de l'emplacement du théâtre a été aussi influencé par l'orientation générale de la colline qui permet à l'édifice d'être protégé à la fois des vents du nord et du soleil au plus fort de la journée<sup>1839</sup>.

Le théâtre se trouve par ailleurs exactement au centre de l'espace urbain situé au nord du *diateichisma*, là où se concentrent l'habitat et les espaces publics, et à proximité de la grande rue H qui constitue l'axe principal et central est-ouest de la ville<sup>1840</sup>. Sa construction dans la première moitié du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. se fait au moment où le réseau rouge est en cours de réalisation ou déjà achevé. Toutes ces observations permettent de faire l'hypothèse que le théâtre d'Apollonia ne s'intègre à aucun des deux réseaux, mais est un peu comme le centre ombilical de la cité, et que c'est autour de lui que s'articulent les deux réseaux de la ville haute et de la ville basse. On peut aussi observer que de la *summa cavea* on peut accéder directement à la terrasse intermédiaire qui donne elle-même accès à l'arrière de l'édifice à mosaïque, interprété comme le *pompeion* d'où part la voie sacrée conduisant à l'agora et à l'acropole<sup>1841</sup>. Il est intéressant de noter ce lien direct entre ces pôles de rassemblement au moment des fêtes civiques. Symboliquement et topographiquement le théâtre marque bien l'unité urbanistique de la cité, et on a là toutes les caractéristiques d'une ville grecque.

La présence d'un odéon dans le centre monumental d'époque romaine oblige à reconsidérer la topographie générale de la cité à cette époque. Il se situe au sud-ouest de la colline 104, avec un ensemble d'édifices publics monumentaux groupés autour d'une petite place ; ils datent tous du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. et ont été découverts par l'archéologue français L.

---

<sup>1837</sup> *Apollonia I*, p. 339-349; BOUFFIER *et alii*, p. 349-366.

<sup>1838</sup> Vitruve, v, 3, 8.

<sup>1839</sup> MANO 2000, p. 183-210.

<sup>1840</sup> *Apollonia I*, p. 265-275, fig. 170 ; 243 ; 244 ; 245 et 246 ; DAUTAJ 1974, p. 55-69.

<sup>1841</sup> *Apollonia I*, p. 233-240.



Rey<sup>1842</sup>. Cet ensemble comprend l'odéon, situé au nord-est de la place, dont la *summa cavea* vient s'intégrer au mur de *temenos* de la colline 104. En face se situent le bâtiment des agonothètes et le sanctuaire de Diane. Au sud, la place est bordée par une série de pièces, dont l'une a été interprétée comme une bibliothèque, mais qui correspondent plus vraisemblablement à des boutiques. À noter enfin la présence d'un arc de triomphe qui vient barrer étrangement la façade du monument des agonothètes et occulte le porche de l'odéon<sup>1843</sup>. On appelle traditionnellement ce quartier le centre monumental d'Apollonia ; le bâtiment des agonothètes étant interprété comme un *bouleutérion*, on a voulu y voir le centre politique de la cité à l'époque grecque comme à l'époque romaine<sup>1844</sup>. Il est important de noter que l'aménagement de ce quartier à l'époque des Sévères restructure une situation précédente remontant à l'époque hellénistique, caractérisée par une place dont les côtés est et sud sont rythmés par des exèdres, et par les trottoirs bordant la rue nord-sud<sup>1845</sup>. Il est impossible de savoir si les bâtiments d'époque impériale remplacent des bâtiments plus anciens assumant les mêmes fonctions, mais le portique aux 17 niches, d'époque hellénistique, grâce à son étage, permet une communication rapide entre cette place et celle de l'agora.

Quoi qu'il en soit, l'odéon fait partie de cet ensemble architecturalement et chronologiquement homogène qui s'intègre bien au plan orthogonal rouge de la cité. En effet le mur méridional du bâtiment des agonothètes longe une rue principale de direction *grosso modo* nord-sud qui arrive de la porte sud et croise à angle droit la rue qui longe la façade du monument des agonothètes et qui descend vers l'ouest de la cité sans qu'on puisse établir avec certitude qu'il s'agisse de l'extrémité orientale de la rue H identifiée plus à l'ouest. N. Ceka identifie ces deux axes comme le *cardo* et le *decumanus* de la cité à l'époque romaine, mais il est clair que ces axes respectent une orientation précédente remontant au moins à l'époque hellénistique<sup>1846</sup>.

L'odéon n'est pas aligné avec ces axes parce qu'il est contraint de s'appuyer à la pente de la colline 104 dont il suit la conformation générale. Son entrée principale soulignée par un grand porche ouvrant à l'arrière du mur de scène, ce qui n'est pas banal, montre bien qu'il est pourtant indissociable de la petite place située à la rencontre des deux axes principaux de la

<sup>1842</sup> REY 1928 ; 1929 ; 1930 ; 1932 ; 1935 ; 1935a ; 1935b ; 1939 ; 1939a ; 1940.

<sup>1843</sup> *Apollonia d'Illyrie I*, p. 186-217.

<sup>1844</sup> L'identification récente de l'agora sur le plateau entre les deux acropoles doit inciter à plus de prudence.

<sup>1845</sup> On voit encore très bien aujourd'hui que le mur méridional du monument des Agonothètes repose sur le trottoir nord de la rue.

<sup>1846</sup> CEKA-MUČAJ 2009.

ville, ce que souligne encore la présence à cet endroit de l'arc de triomphe. On est donc bien en présence d'un quartier important et central, mais qu'il faut distinguer de celui de l'agora. On sait maintenant que l'agora est abandonnée à la fin du IIe siècle ap. J.-C. car le grand portique qui la bordait au nord est détruit et n'est pas reconstruit. On y a retrouvé une tombe d'enfant avec du matériel du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Il est donc vraisemblable que le centre monumental d'époque impériale a pris le relai de l'agora d'origine.

Il faut rappeler aussi que le théâtre de la cité est toujours utilisé à l'époque romaine et que l'odéon garde donc ses fonctions spécifiques d'édifice public où ont lieu des concours artistiques et musicaux. On sait que la cité organisait annuellement des jeux en l'honneur d'Auguste. La présence juste en face du monument des agonothètes, à condition de renoncer à y voir le sénat de la cité, est donc tout à fait cohérent. Rappelons que l'inscription sur l'architrave du monument indique qu'à son inauguration ont été donnés des combats de gladiateurs qui pouvaient très bien se dérouler sur la petite place<sup>1847</sup>. L'odéon caractériserait ainsi à un quartier à vocation festive et agonistique qui se développe à l'époque impériale.

En conclusion, il faut noter qu'Apollonia est la seule cité où sont attestés à la fois un théâtre et un odéon ce qui témoigne d'une vie artistique et culturelle intense comme on peut l'attendre d'une *polis* grecque aristocratique. Les deux édifices sont situés dans des quartiers différents mais centraux chacun à leur manière : le théâtre au centre géométrique et à l'articulation des deux réseaux urbains ; l'odéon, plus récent, à l'intersection des deux axes principaux de la cité à l'époque romaine. Cette organisation polycentrique de l'espace urbain, correspond bien à la tradition d'un urbanisme grec qui privilégie une organisation par quartiers répondant chacun à une fonction spécifique.

### 3.4.2.2. Byllis (fig. 56)

La ville antique de Byllis a été construite selon un système urbanistique hippodaméen adapté au plateau de la colline<sup>1848</sup>. On peut distinguer trois parties principales à l'intérieur des murs d'enceinte : l'agora et le stade qui se trouvent dans la partie la plus élevée sur le côté sud et occupe une surface de 4 ha<sup>1849</sup> ; la zone habitée qui représente environ les deux tiers de la ville au nord et à l'est de l'agora, et l'*euchorion* vide de toute habitation au sud-est<sup>1850</sup>.

---

<sup>1847</sup> CABANES-DRINI 1994, p. 113-130.

<sup>1848</sup> Selon Neritan Ceka il y a quatre rues larges de 8, 30 m, appelé *plateia*, qui suivent la direction nord sud, à 134 m de distance entre elles.

<sup>1849</sup> Ce qui correspond exactement à la surface de 6 *insulae*.

<sup>1850</sup> CEKA 1984 ; 2009.

Le stade de Byllis en l'absence d'une étude détaillée qui nécessiterait la reprise des fouilles reste un monument pas très clair tant pour sa localisation que pour son architecture. Seule la présence de gradins appuyés à la colline du théâtre a permis son identification. N. Ceka doit d'ailleurs reconnaître son caractère particulier puisque sur le côté ouest, il estime que les spectateurs devaient rester debout<sup>1851</sup>. On peut toutefois rappeler que le stade de Delphes ne présente lui aussi qu'une seule aile de gradins appuyée au pied du Parnasse. Il y a la place pour la construction de gradins sur l'aile occidentale à Byllis, mais cela aurait nécessité de gros travaux de terrassement. On peut aussi remarquer que depuis les gradins du théâtre les spectateurs avaient une vue très dégagée sur le stade, et tout particulièrement sur son extrémité méridionale.

Cette extrémité sud n'a jamais été bien identifiée, mais compte tenu de la longueur réglementaire d'un stade, cette extrémité devrait empiéter largement sur l'aire du théâtre<sup>1852</sup>. Un autre problème est posé par la présence d'une citerne qui se situe sous la piste du stade et dont on se demande comment on pouvait y accéder. Par ailleurs, compte tenu des arcs, encore en place, qui soutenaient la toiture, celle-ci semble se situer plus haut que le niveau du premier gradin.

Quoi qu'il en soit, si on accepte l'existence d'un stade à Byllis, sa présence à cet endroit peut se justifier par la conception unitaire de l'agora qui veut regrouper sur un même espace toutes les activités civiques non seulement de la ville mais sans doute aussi du *Koinon*, réunions politiques, représentations théâtrales et concours sportifs. On peut constater aussi que le stade est en relation avec la *stoa* A, tout comme le théâtre est en relation avec la *stoa* B. On voit bien que l'organisation de l'agora cherche à tisser un réseau unitaire entre les divers monuments publics.

Si les fouilles à venir remettent en question l'existence d'un stade, qui pourrait effectivement trouver facilement sa place dans une autre partie de la cité, cela ne remet pas en cause l'organisation générale de l'agora, dans laquelle le théâtre occupe une position originale puisque c'est le premier monument visible pour le visiteur qui arrive par la porte sud. Le théâtre est installé à l'extrémité sud de l'agora au pied de la plus haute colline de la ville qui lui sert de support naturel depuis la *cavea* la vue est superbe sur toute la vallée de l'Aoôs. L'agora et tous ses monuments ont été construits vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C.,

---

<sup>1851</sup> On peut toutefois rappeler que le stade de Delphes ne présente lui aussi qu'une seule aile de gradins appuyée au pied du Parnasse. Il y a la place pour la construction de gradins sur l'aile occidentale à Byllis, mais cela aurait nécessité de gros travaux de terrassement.

<sup>1852</sup> Selon N. Ceka le stade ne mesure que 134 m de long, alors que la longueur réglementaire avoisine les 200m.

suyvant un plan organique unitaire, qui comprenait l'harmonisation de la position du théâtre, des portiques, du stade, du gymnase et des autres constructions publiques<sup>1853</sup>. Le théâtre pouvant difficilement trouver une meilleure position, et c'est lui qui a déterminé l'organisation de tout cet espace public ; il est un élément architectural, et sans doute politique, constitutif de l'agora. Comme le stade d'Amantia, le théâtre est directement accessible depuis la porte sud ; cela signifie que les citoyens venant des autres centres du *Koinon*, pouvaient y avoir accès sans avoir à traverser le reste de la cité. L'aménagement de la *stoa* B qui relie la porte à la *parodos* sud du théâtre est donc tout à fait fonctionnel dans cette perspective. Vers le nord, le théâtre est directement au contact avec l'extrémité méridionale du stade. Byllis est la seule ville où ces deux types d'édifice à spectacles se retrouvent ainsi à proximité immédiate l'un de l'autre comme c'est le cas dans le sanctuaire de Dodone.

### 3.4.2.3. Orikos

La ville d'Orikos est la ville côtière la plus proche d'Apollonia ; elle a été construite sur la colline de Palokastër<sup>1854</sup>. Les données topographiques sont très pauvres compte tenu des publications disponibles. Les quelques restes d'habitations s'échelonnent le long des terrasses du versant oriental de part et d'autre d'une rue en escalier creusée dans le rocher<sup>1855</sup>. On ignore où se trouvait l'agora. La rue passe à proximité d'un édifice traditionnellement interprété comme un théâtre à cause de son hémicycle à gradins<sup>1856</sup>. À la suite des recherches conduites récemment par l'équipe albano-helvétique, il semble qu'il faille renoncer à cette identification<sup>1857</sup>. Si le théâtre n'en est plus un, il n'est guère raisonnable de vouloir s'interroger sur sa place dans l'urbanisme d'une ville qui nous est par ailleurs presque inconnue.

### 3.4.2.4. Bouthrôtos (fig. 86)

La situation de l'*emporion* corcyrien de Bouthrôtos changea entièrement au début du IV<sup>ème</sup> siècle av. J.-C., lorsque ce centre devient la capitale du *Koinon* des Chaônes, avant

---

<sup>1853</sup> CEKA 1990a, p. 137-160.

<sup>1854</sup> Palokastër est la colline où se trouve la ville antique d'Orikos.

<sup>1855</sup> La rue est visible sur 10,8 m de long, et est large de 2,40 m ; on peut compter 27 marches gravées sur la roche naturelle.

<sup>1856</sup> BUDINA 1964 ; 1965.

<sup>1857</sup> BERETI 2011, p. 419-430.

d'être intégré dans le royaume éacide<sup>1858</sup>. À cette date on peut distinguer dans l'aire urbaine cinq espaces principaux (**fig. 70**) ;

1. L'acropole qui se situe naturellement sur la partie la plus élevée.
2. La zone résidentielle au nord, donnant sur le lac.
3. La zone des bâtiments publics avec l'*agora* au pied méridional de l'acropole.
4. Un quartier au sud-est sur la rive opposée du canal de Vivar.
5. La nécropole, sur le versant de la colline en face, à l'ouest.

Si on compare ces cinq espaces principaux, on note que la zone la plus ancienne de la ville est l'acropole, protégée par une fortification propre défendant une surface de 0,7 ha de surface, construite au milieu du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Vers la fin du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. apparaissent les premiers éléments d'urbanisme avec la muraille en appareil polygonal et trapézoïdal de 700 m de long, et les bâtiments publics vers le sud où se situent l'*agora*, la grande *stoa*, le temple d'Asclépios, le théâtre, et le prytanée. Ce qui frappe c'est la relative exigüité de cet espace public : l'*agora* est de superficie très réduite (environ 1000m<sup>2</sup>) et est complètement encadrée par le mur de fortification au sud, le prytanée à l'ouest, le temple d'Asclépios au nord, et le théâtre à l'est (**fig. 71**). On n'y accédait que par la porte qui s'ouvrait dans le rempart sud, ou par la voie plutôt étroite longeant le mur de fond de la scène du théâtre. Quant à l'espace s'étendant du prytanée à l'ouest jusqu'au Capitole à l'est, il ne dépasse pas 1,5 ha.

Le théâtre lui-même, de dimension modeste puisqu'il ne peut guère accueillir plus de 2500 spectateurs, semble presque asphyxié dans ce tissu urbain très dense, surtout à l'époque romaine : adossé au versant méridional de l'acropole il bute à l'ouest sur le temple d'Asclépios qui empêche le plein déploiement de la *cavea*, et plus étrange encore il est limité à l'est par une grande maison à *atrium*, dont on pense qu'elle a pu servir d'hôtel public pour héberger les invités officiels et les acteurs. Au sud se trouvent des thermes, et au nord la présence d'un sanctuaire avec le temple anonyme (peut-être dédié à Aphrodite), a limité l'extension normale de la *summa cavea*. L'emplacement du petit sanctuaire d'Asclépios a été conditionné par la présence d'une crevasse dans le rocher où coulait une source sulfureuse similaire à celle du nymphée romain qui se trouve à une courte distance au sud-est. Les fouilles réalisées par la mission italienne ont identifié deux phases de construction, la première datant du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C, suivie d'une reconstruction totale à la période romaine.

---

<sup>1858</sup> CAA 2008, p. 70-72.



**Fig. 86** : Bouthrôtos et le canal de Vivar (E. QILLA-ZAKPK Butrint).

L'original a été un temple à pronaos à deux colonnes *in antis*<sup>1859</sup>. L'autre temple se dresse sur la plate-forme rocheuse à 15 m au-dessus du sanctuaire d'Asclépios. Les blocs de calcaire encore en place du stylobate correspondent à ceux du théâtre, ce qui semble prouver que les deux monuments ont été construits au même moment, dans la deuxième moitié du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., et constituent une unité architecturale. Pour cette raison, on a suggéré que le temple a pu être dédié à Dionysos<sup>1860</sup>. La *stoa* située sur le côté est du théâtre, au bord du rocher, fait aussi partie de l'agora de l'époque hellénistique<sup>1861</sup>; elle permettait une communication directe avec la *summa cavea*, et on pense qu'elle servait aussi d'*abaton* pour les pèlerins ou les malades qui visitaient le sanctuaire d'Asclépios. Au moment de la construction du théâtre l'extrémité ouest de la *stoa* a été détruite par la construction du mur de support des gradins du théâtre, alors que l'autre partie a continué à garder sa fonction d'origine<sup>1862</sup>.

Ce qui frappe à Bouthrotos c'est donc la liaison très étroite du théâtre avec les principaux monuments de l'agora, un peu comme s'il servait aussi d'espace de communication entre les parties orientale et occidentale de la zone publique. Il est possible qu'il ait servi aussi de lieu

<sup>1859</sup> Temple prostyle *in antis*, GILKES 2003, p. 166; fig. 6.16.

<sup>1860</sup> Toutefois d'autres auteurs préfèrent y voir un temple d'Aphrodite (GILKES 2003).

<sup>1861</sup> Il comporte une salle unique de 30, 50 m de long et 4, 60 m de large, accessible par quatre entrées.

<sup>1862</sup> CEKA 2008.

de rassemblement pour les fidèles fréquentant le sanctuaire d'Asclépios, en lien avec la *stoa*. Le nombre très important d'actes d'affranchissement retrouvés sur les murs d'*analemma* confirme qu'il se situe dans la zone très fréquentée de la ville<sup>1863</sup>. Une autre caractéristique est l'aspect assez intriqué des monuments les uns par rapport aux autres, à cause d'une surface urbaine très exiguë, et le théâtre semble effectivement manquer d'espace pour se déployer librement.

### 3.4.2.5. Phoinikè (fig. 78)

La ville de Phoiniké connaît son plein développement urbanistique au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., et c'est à cette date qu'est construit le théâtre. Comme dans d'autres villes de la région on peut distinguer trois secteurs principaux dans l'aire *intra-muros* : la zone des habitations, l'agora avec les monuments publics, et l'*euchorion*<sup>1864</sup>. Toutefois Phoiniké montre une structure urbaine plus complexe car la ville se situe au sommet d'une colline très étroite et allongée, comme Amantia, qui ne permet pas la mise en place d'un plan régulier orthogonal, mais qui doit s'adapter aux difficultés du terrain<sup>1865</sup>. L'*euchorion* peut être situé dans la pointe occidentale de la colline ; la zone d'habitation, avec les maisons à péristyle, vient immédiatement après à l'est jusqu'au théâtre ; à l'est du théâtre on peut situer l'agora à l'endroit où les fouilles ont identifié un petit temple interprété comme un trésor à proximité de la basilique paléochrétienne, construit au même moment que la première phase du théâtre. Malheureusement on n'a pas identifié d'autres monuments publics donnant sur l'agora car les transformations successives ont pu en supprimer les traces. Il faut aussi noter l'exigüité de cette espace comme à Amantia<sup>1866</sup> (fig. 75).

Le choix de l'emplacement du théâtre est en partie dicté par la conformation du terrain<sup>1867</sup>. En effet la *cavea* occupe la troisième cuvette naturelle qui est la plus grande de la colline. Les fouilles ont confirmé des gros travaux de terrassement indispensables pour préparer le terrain sur lequel bâtir l'*orchestra* et le bâtiment de scène au pied de la cuvette<sup>1868</sup>. On peut aussi constater que le théâtre occupe une position centrale en se situant à la moitié de l'axe longitudinal de la colline, et qu'il sert d'articulation entre la zone publique et privée de la ville haute, un peu comme à Apollonia. Par ailleurs, l'orientation fait que la *summa cavea* présente

---

<sup>1863</sup> CIGIME 2.

<sup>1864</sup> CEKA 1990a, p. 137-160.

<sup>1865</sup> Selon Dh. Budina le plan de Phoinike est le contraire même de celui d'Antigonea qui a toutes les caractéristiques d'une ville planifiée avec le système orthogonal ; BUDINA 1971 et 1984.

<sup>1866</sup> Phoinike I.

<sup>1867</sup> Un bassin long de la partie méridionale de la colline.

<sup>1868</sup> Phoinike, II, III.

sa plus grande longueur dans la partie de la ville haute occupée par les habitations ; il était donc aisé pour ces habitants d'accéder directement au théâtre par le haut, sans avoir à redescendre les pentes pour accéder aux *parodoi*. Il est possible enfin que le théâtre se situait le long d'un axe de circulation permettant de remonter la colline depuis le bas où se trouvent les nécropoles. Encore aujourd'hui c'est depuis le bas du théâtre qu'il est le plus facile de rejoindre la plaine.

#### 3.4.2.6. Klos (fig. 63)

Nos connaissances de l'urbanisme de Klos sont limitées. La ville d'une surface de 18 ha, englobe deux collines, dont l'une présente une terrasse où ont été identifiés des monuments publics construits au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C : deux portiques et le théâtre. L'hypothèse de la présence d'un stade sur cette même terrasse reste totalement invérifiée<sup>1869</sup>. Dans la mesure où c'est la seule partie de la ville à présenter une surface relativement plane avec des bâtiments publics, on y a localisé l'agora.

L'emplacement du théâtre dans cette partie de la ville est conditionné essentiellement par la présence au nord de la terrasse d'un escarpement rocheux qui a permis d'y installer l'aile occidentale ; l'aile orientale des gradins a nécessité la création d'un talus artificiel soutenu par des murs d'*analemma*. Il y avait sans doute des emplacements mieux adaptés sur les flancs des collines, mais dans ce cas le théâtre aurait été situé plus loin de l'agora. Comme dans le cas de Byllis, sa sœur jumelle, le théâtre est un élément constitutif de l'agora. On peut aussi remarquer que le théâtre est orienté vers le nord, ce qui n'est pas fréquent en aire illyrienne ; ce choix peut s'expliquer par le fait que c'est dans cette direction que se situe la ville de Byllis ; depuis le théâtre les citoyens avaient donc une très belle vue sur la cité voisine, capitale du *Koinon*<sup>1870</sup>.

#### 3.4.2.7 Dimale (fig. 66)

Les données sont encore insuffisantes, et il faut attendre les premières publications des fouilles albano-allemandes. D'après notre visite sur le terrain, on peut simplement constater que la localisation du théâtre sur les pentes de l'acropole répond à une situation normale, et que le choix de la pente ouest en vis-à-vis directe avec la *stoa* qui conduit à l'agora confirme

---

<sup>1869</sup> PAPAJANI 1976, p. 23-33.

<sup>1870</sup> PAPAJANI 1979, p. 43-55, TAB I, p. 51.



le lien étroit entre le théâtre et la vie politique comme dans les autres centres illyriens de l'intérieur des terres.

#### 3.4.2.8. Hadrianopolis (fig. 76)

Dans l'Antiquité, Hadrianopolis a été le principal centre urbain d'une zone densément peuplée qui s'étend le long de la vallée du rivière Drinos<sup>1871</sup>. Des prospections archéologiques récentes ont montré que la ville occupe une superficie d'environ 16 ha (environ 400 x 400 m)<sup>1872</sup>. Les structures parallèles des anomalies magnétiques témoignent d'un système urbain orthogonal. On pensait que le théâtre occupait une position périphérique, se trouvant à l'extrémité sud-ouest de la ville, alors que la ville s'étendait au nord et à l'est du théâtre, jusqu'à son contact avec le fleuve<sup>1873</sup>. En fait, les sondages réalisés au nord du théâtre par l'équipe italienne de Macerata ont révélé l'existence d'un grand bâtiment rectangulaire ouvert à l'ouest sur une grande place qui fait face au théâtre.<sup>1874</sup>. Ces nouvelles données montrent que le théâtre se situe dans un secteur urbain densément occupé, moins périphérique qu'on pouvait le penser. Il est bien sûr trop tôt pour savoir si la grande place correspond au *forum* de la ville romaine. Nos connaissances actuelles de l'urbanisme d'Hadrianopolis sont encore trop lacunaires pour pouvoir discuter du choix de l'emplacement du théâtre. Il faut aussi tenir compte qu'il s'agit d'une fondation romaine *ex novo* de la fin de la première moitié du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C, ce qui interdit des comparaisons avec les situations de l'époque hellénistique qui constituent l'essentiel de nos exemples.

#### 3.4.2.9. Amantia (fig. 82)

Amantia occupe le plateau d'une colline rocheuse avec les fortifications qui courent sur le sommet de l'éperon rocher, formant ainsi une sorte d'acropole d'une superficie de seulement 13 ha, ce qui laisse peu de surface pour l'urbanisation. Si on compare la ville d'Amantia avec la ville de Byllis ou les autres villes illyriennes, on constate que les édifices publics et les habitations ont été construits autour de l'acropole, mais en dehors des murs d'enceinte sur des grandes terrasses aménagées élargies et consolidées par les murs de terrassement sur les flancs de la colline<sup>1875</sup>. C'est le cas du temple d'Aphrodite et de la basilique paléochrétienne située

---

<sup>1871</sup> Hadrianopolis I.

<sup>1872</sup> PERNA 2011, p.403-415.

<sup>1873</sup> BACE 1972, p. 112 – 113.

<sup>1874</sup> PERNA – ÇONDI 2011, p. 403-415, fig. 11 et 16.

<sup>1875</sup> Ces plateaux et terrasses sont à différentes altitudes.

au sud de l'acropole, mais aussi du stade qui se situe sur une terrasse naturelle du versant est de la colline dont il peut utiliser la pente naturelle pour installer les gradins.

On observe aussi que ce stade est situé immédiatement à l'entrée de la ville au débouché de la seule voie naturelle d'accès. Il n'était pas complètement isolé car en aval du stade, ont été mis au jour les traces d'un édifice monumental, vraisemblablement de culte, qui n'a pas encore été dégagé ni vraiment étudié. Selon E. Isambert, dans les années 1870, non loin du stade étaient encore visibles les ruines d'un édifice monumental à planimétrie rectangulaire allongée, vraisemblablement les ruines d'un gymnase<sup>1876</sup>. Selon Skënder Anamali on doit penser qu'au voisinage du stade, outre le gymnase, se trouvaient aussi un temple et un sanctuaire, dans lequel avaient lieu les jeux sportifs<sup>1877</sup>. Ainsi le stade ne semble pas avoir été un monument isolé, mais il s'intégrait dans un quartier *extra muros* à l'entrée de la cité, qui pourrait jouer le même rôle que celui de l'odéon et du monument des Aganothètes à Apollonia.

On a pu localiser une petite agora au centre de l'acropole à l'endroit où se situe aujourd'hui le petit village de Ploçë. La surface réduite de cet espace public était sans doute suffisante pour accueillir les citoyens de la seule cité d'Amantia. Mais la ville était aussi la capitale d'un *Koinon* comme c'est le cas pour les Byllis ; il lui fallait une aire publique assez vaste pour accueillir les magistrats des villes fédérées lors des fêtes et des réunions politiques du *Koinon*. Aucun théâtre n'a pu être identifié sur le site, et il n'est donc pas impossible que le stade ait pu servir non seulement pour les activités sportives, attestées par la mention, dans une inscription aujourd'hui perdue, d'un aganothète de Zeus et par la participation des Amantes aux jeux pythiques, mais aussi pour accueillir les assemblées politiques de la confédération<sup>1878</sup>.

#### 3.4.2.10. Bilan

On éliminera le cas du théâtre d'Orikos qui n'en est peut-être pas un, et celui d'Onchesmos pour lequel les informations sont trop lacunaires. Le théâtre d'Hadrianopolis constitue aussi un cas à part car il est construit *ex novo* à l'époque romaine sur une surface plane, alors que tous les autres théâtres remontent à l'époque hellénistique et sont adossés à une pente naturelle. On retiendra trois critères topographiques pour les comparaisons :

---

<sup>1876</sup> ISAMBERT 1873.

<sup>1877</sup> ANAMALI 1965 p. 59-63.

<sup>1878</sup> Pour la participation des Amantes aux jeux Pythiques, cf. liste des Théorodques de Delphes, dans *BCH*, 45, 1921, p. 1-85, col. IV, ligne 56.

l'orientation de la *cavea*, la proximité de l'édifice par rapport à l'agora, sa connexion avec des aires de circulation (rue ou portique).

1. L'orientation de la *cavea* des théâtres grecs est libre <sup>1879</sup>; en Grande-Grèce, ils s'ouvrent plutôt vers le sud-est avec une orientation variant entre 90° et 120°; en Illyrie méridionale et en Épire, comme le montre le tableau suivant, l'orientation se fait vers l'ouest ou le sud-ouest et varie entre 138° et 350°<sup>1880</sup>. On note une seule exception pour le théâtre de Klos.

Apollonia	Ouest
Byllis	Ouest
Klos	Nord
Dimale	Ouest
Butrint	Sud-est
Phoinikè	Sud-ouest

L'orientation « anormale » du théâtre de Klos peut s'expliquer par le fait qu'on a voulu l'orienter en direction de la ville sœur de Byllis. Ce serait une orientation symbolique propre à l'organisation d'un *Koinon*. Quant à Butrint, on verra plus loin qu'il peut s'agir de raisons religieuses. Quant à l'orientation « normale », vers l'ouest, elle s'explique par le fait que les chaînes montagneuses ou les alignements de colline de l'Illyrie méridionale et de l'Épire sont en général orientées nord-sud. Par ailleurs l'air frais arrivant de la mer, il était préférable d'orienter les théâtres vers l'ouest plutôt que vers l'est. Une telle orientation permet aussi de ne pas avoir le soleil dans les yeux pendant les représentations, ce qui est une des recommandations que l'on trouve chez Vitruve<sup>1881</sup>.

La vue panoramique sur de beaux paysages et la conformation naturelle du terrain jouaient donc un rôle important dans l'orientation des théâtres, surtout lorsqu'ils se situent sur des sites en bordure de mer mais peut-être ce critère s'est-il affaibli au fur et à mesure que les décors

---

<sup>1879</sup> Les *koinons* de l'Asie Mineure sont orientés vers le sud à Priene, Nysa, Rhodiapolis, Balbura, Antiphellos, Oeneanda, Kyanae, Termessos ; vers l'ouest à Heraclea, Pinara, Efeso ; vers le nord-est à Balbura et Aphrodisias et vers le nord pour le théâtre d'époque romaine de Xanthos. DE BERNARDI FERRERO, IV, 1974, p. 21-28. Cf aussi BRESSAN 2009.

<sup>1880</sup> BAÇE 2002-2003, p. 365-411.

<sup>1881</sup> Vitruve V, 3, 8.

du bâtiment de scène ont pris plus d'importance, ce qui est toujours le cas à l'époque romaine  
1882 .

## 2. Lien direct avec l'agora

Lien direct	Pas de lien direct
Byllis	Apollonia
Butrint	Phoinikè
Dimale	
Klos	
Dimale 5 ?)	

On remarque que tous les théâtres de l'intérieur des terres sont construits à proximité immédiate de l'agora, alors que dans les cités grecques, Apollonia fondation corcyro-corinthienne, et Phoinikè création du roi Pyrrhus, le théâtre est indépendant de l'agora. Il reste une exception avec Butrint, que l'on peut expliquer par l'exiguïté de l'espace public concentré au pied de l'acropole et peut être aussi par un lien particulier avec le sanctuaire d'Asclépios. En effet, on peut remarquer que lorsqu'ils sont liés à des aires sacrées, les théâtres peuvent prendre des orientations différentes. C'est le cas du théâtre de Dodone où le théâtre est aligné sur la rue principale qui donne accès à l'oracle de Zeus. Dans le cas de Butrint, le théâtre doit à la fois s'aligner sur la seule rue qui traverse l'espace public en longeant le rempart, et desservir le sanctuaire d'Asclépios lui-même dépendant d'une source. Si à Boutrotôs le théâtre est à proximité immédiate de l'agora comme dans les autres centres illyriens, il l'est d'une manière différente : il se trouve entre la grande *stoa* et le temple d'Asclépios presque asphyxié dans un tissu urbain très dense, alors qu'à Byllis comme à Klos, le théâtre est un élément constitutif de l'agora, l'espace public étant conçu de façon organique.

## 3. Connections avec rue ou portique

Les théâtres sont les bâtiments qui peuvent accueillir le plus grand nombre de personnes, jusqu'à 13000 dans le cas d'Apollonia. De ce fait ils doivent être aménagés à proximité de rues ou de portiques suffisamment larges pour faciliter la circulation des foules.

---

<sup>1882</sup> En Épire, pour les théâtres d'Ambrakia I et de Cassiopée I la vue panoramique sur le golfe ambraciote fut déterminante.

Apollonia	Grande rue H + terrasse de la <i>summa cavea</i>
Byllis	<i>Stoa</i> connectée à la porte sud+accès direct à l'agora
Klos	Portique à proximité de la <i>parodos</i> est ouvrant vraisemblablement sur l'agora
Dimale	Données insuffisantes
Phoinikè	<i>Summa cavea</i> donnant directement sur l'habitat et l'agora
Butrint	<i>Stoa</i> + rue derrière le bâtiment de scène + <i>parodos</i> ouest donnant sur l'agora

On remarque que les différences tiennent en fait à la proximité ou non de l'agora car les places publiques constituent par elles-mêmes de grandes aires de dégagement et de circulation. Les portiques permettent dans ce cas de canaliser la circulation : *stoa* B à Byllis reliant le théâtre à la porte d'entrée sud, *stoa* est de Butrint permettant l'évacuation de la *summa cavea*, *stoa* de Klos reliant la *parodos* à l'agora. Dans les cas où le théâtre n'est pas à proximité de l'agora (Apollonia et Phoinikè), on est dans le schéma d'un urbanisme polycentrique où le théâtre est un point d'articulation dans le tissu urbain. À Apollonia la rue longeant l'arrière du bâtiment de scène rejoint la rue principale de la cité (rue H considérée comme un *decumanus*), et de la *summa cavea* on rejoint facilement le *pompeion* d'où part la voie sacrée traversant l'agora et conduisant à l'acropole. À Phoinikè, la situation est identique : la *summa cavea* d'un côté donne accès à la zone d'habitation, et de l'autre à l'agora, et depuis le bas du théâtre on rejoint facilement la ville basse.

Pour les stades, on ne dispose que de deux exemples, Byllis et Amantia, qui se situent tous les deux en contexte illyrien mais présentent une situation très différente. A Byllis le stade - si on admet son existence – est à proximité immédiate du théâtre et de l'agora dans un schéma qui rappelle bien évidemment celui de Dodone, alors qu'à Amantia il se situe dans un quartier *extra muros*. On ne connaît malheureusement pas l'emplacement du théâtre d'Amantia, à supposer qu'il en existât un, et toute comparaison avec Byllis est donc difficile, mais l'exiguïté de l'aire *intra-muros* où il est logique de situer l'agora est la meilleure explication à la situation périphérique du stade. Toutefois, à Byllis comme à Amantia, il vaut la peine de rappeler que l'édifice à spectacle, théâtre à Byllis, stade à Amantia, se trouve à proximité immédiate d'une porte d'entrée principale de la cité.

### 3.4.3. Etude architecturale : les évolutions

#### 3.4.3.1. Le cadre général de l'évolution des théâtres

À la période classique, l'architecture du théâtre grec était au stade embryonnaire car les gradins et le bâtiment de scène étaient en bois. Comme le montre le théâtre de Thorikos<sup>1883</sup>, l'exemple le mieux connu pour cette période, le *koilon* n'avait pas encore pris sa forme demi-circulaire, mais avait une forme trapézoïdale plus simple qui tendait vers le demi-cercle et la zone destinée aux acteurs était une construction légère en bois. La scène de pierre apparaît au début de l'époque hellénistique seulement, par exemple au théâtre de Dionysos à Athènes<sup>1884</sup>, alors qu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. la littérature théâtrale grecque avait déjà donné, d'après les œuvres qui nous sont parvenues, le meilleur d'elle-même avec des auteurs comme Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane. Quelques décennies plus tard, à l'extrême fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., plusieurs théâtres sont construits avec un bâtiment de scène de pierre ; ainsi le théâtre de Corinthe est remplacé par une scène en matériaux durs sans *parascaenia*<sup>1885</sup>, tandis que dans le théâtre d'Épidaure la scène est pourvue de chambres latérales<sup>1886</sup>.

Dans tous les cas que nous avons étudiés, il n'y a pas de théâtre sur le territoire actuel de l'Albanie avant la première moitié du III<sup>e</sup> siècle (Apollonia et Phoiniké), c'est-à-dire une époque où s'est déjà répandue la nouvelle comédie qui a entraîné partout dans le monde grec, en Orient comme en Occident, une évolution de l'architecture car les acteurs jouent désormais sur la scène, et non plus sur l'*orchestra*, ce qui permet au *koilon* de prendre une forme semi-circulaire ou en fer à cheval<sup>1887</sup>.

Il est donc inutile de remonter aux origines des premières formes architecturales. Par ailleurs, l'étude de l'évolution de l'architecture des théâtres n'est pas aisée, car les premières phases d'époque hellénistique sont mal connues du fait qu'elles sont obliérées par les réaménagements successifs de l'époque romaine, sans compter aussi le fait que les publications disponibles ne sont pas toujours très détaillées.

Il semble judicieux de commencer par l'étude des théâtres d'Apollonia et de Phoiniké, car il s'agit de deux villes grecques plus perméables aux courants architecturaux venus du reste

---

<sup>1883</sup> ANTI 1947, p. 143 - 146

<sup>1884</sup> BRESSAN 2009, p. 102-139.

<sup>1885</sup> *Ibidem*, p. 158-180.

<sup>1886</sup> *Ibidem*, p. 140-144.

<sup>1887</sup> À la fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. apparaît la nouvelle comédie ; en détachant les acteurs du chœur théâtral, elle favorise la construction d'une estrade en avant de la scène – nommée *proscenium*. La première construction du *proscenium* avec des matériaux durables apparaît à Epidaure à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, tandis qu'au théâtre d'Assos le *proscenium* a été construit entre les III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècles av. J.-C.. COURTOIS 1989; DE BERNARDI FERRERO 1974, IV, p 51.

de la Grèce, et c'est à partir d'elles que les influences sont arrivées jusqu'à l'intérieur des terres illyriennes, grâce notamment à l'extension du royaume épirote. Selon N. Ceka, le théâtre en Illyrie est intimement lié à l'urbanisation qui se situe les trente premières années du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. qui correspondent à la quatrième et dernière phase de l'évolution des villes illyriennes<sup>1888</sup>.

Tous les théâtres en pierre du monde grec à l'époque hellénistique ont des caractéristiques communes :

1. Les gradins sont fondés sur une conque naturelle, éventuellement renforcée aux extrémités par les murs d'*analemma* qui longent les *parodoi*. Ils sont disposés en hémicycle – gradins en demi-cercles outrepassés (Grèce et Asie-Mineure) ou semi circulaires (Grande-Grèce) - divisé en paliers appelés *praecinctiones* auxquels on accède par des escaliers radiaux
2. Le premier rang (proédrie) est réservé aux magistrats de la cité et se caractérise par des fauteuils individuels ou une banquette richement décorée.
3. L'*orchestra* est de forme circulaire ; au centre de l'*orchestra* se trouve la « thymélè », autel en l'honneur de Dionysos. Sur le pourtour de l'*orchestra* court en général un canal pour l'évacuation des eaux, appelé aussi euripe.
4. Face au *koilon*, se dresse un bâtiment qui sert de coulisses aux acteurs : la *skéné* précédée par une estrade appelée *proskénion* où jouent les acteurs<sup>1889</sup>. Trois portes percées dans le *frons scaenae* permettent de faire communiquer le *proskénion* et le bâtiment de scène.

- À l'époque romaine les principales transformations tiennent au fait que l'*orchestra* n'est plus occupée par le chœur mais réservée aux spectateurs de marque. Les acteurs jouent sur la scène qui doit être profonde et plus basse que celle du théâtre grec d'où l'importance du *pulpitum*. Le décor joue aussi un rôle plus important qui explique le développement du *frons scaenae*. La largeur du bâtiment de scène s'assimile en général au diamètre de la *cavea*. Le fait que des jeux de gladiateurs ou des joutes aquatiques pouvaient aussi avoir lieu dans les théâtres a entraîné des modifications par rapport au plan classique. Enfin, la conque semi-circulaire des gradins est portée par des murs rayonnants surmontés de voûte ce qui permet de construire sur un terrain plat et de ne plus être tributaire du relief naturel.

---

<sup>1888</sup> CEKA 1985, 2, p.119-161; BAÇE 2002-2003, p. 365-411.

<sup>1889</sup> GINOUVÈS 1998, p. 130-143; HELLMANN 2002.

- Le théâtre d'Hadrianopolis (**fig. 77**) permet bien de vérifier toutes ces caractéristiques. D'après des découvertes archéologiques et le style des éléments architecturaux, on pense qu'il a été construit *ex novo* dans la première moitié du II<sup>ème</sup> siècle après J.-C. Il est donc possible que sa construction ait débuté à la fin du règne de l'empereur Hadrien<sup>1890</sup>. La technique de construction en pierres et *opus caementicium*, le fait que la *cavea* est construite sur une structure artificielle et la connexion structurelle entre la *cavea* et le bâtiment de la scène sont autant d'éléments caractéristiques de la tradition architecturale romaine. Le plan de l'*orchestra* et de la *cavea*-est plus grand que le demi-cercle ; la forme de la scène proprement dite est étroite est presque détachée de la *cavea*. On trouve des éléments semblables dans les théâtres de la tradition gréco-hellénistique de la partie orientale de l'empire<sup>1891</sup>.

### Tableau synoptique : les principales phases et les capacités d'accueil

Seuls les théâtres d'Apollonia, Byllis, Butrint et Phoinikè ont été suffisamment étudiés pour pouvoir distinguer plusieurs phases d'aménagement.

Cités	I <sup>ère</sup> phase	II <sup>e</sup> phase	III <sup>e</sup> phase	IV <sup>e</sup> phase	V <sup>e</sup> phase
<b>Apollonia</b>	Constructions dans le bâtiment de scène qui pourraient remonter au IV <sup>e</sup> siècle av. J.-C.	Pour A. Mano première moitié du III <sup>e</sup> siècle av. J.-C. Pour H. Von Hesberg deuxième moitié du III <sup>e</sup> siècle av. J.-C., Construction du <i>diazoma</i> inférieur, des murs d' <i>analemma</i> , du <i>proskénion</i> qui s'avance vers l'est sur l'espace de l' <i>orchestra</i> .	Construction d'une <i>stoa</i> à l'arrière du bâtiment de scène. Aucune datation n'est proposée par les fouilleurs.	Datée au II <sup>e</sup> siècle ap. J.-C., correspond au réaménagement le plus important car l' <i>orchestra</i> est équipée pour accueillir des gladiateurs. Réaménagements des <i>parodoi</i> et de l'euripe.	Abandon puis constructions tardives
<b>Bouthrôtos</b>	Deuxième moitié du III <sup>e</sup>	Au début du III <sup>e</sup> ap. J.-C. la scène, l' <i>orchestra</i> et la <i>cavea</i> s'intègrent dans un plan organique.			

<sup>1890</sup> Hadrianopolis I, p. 34-37.

<sup>1891</sup> PERNA-ÇONDI 2011, p. 403-415.



	av. J.-C. : la <i>summa cavea</i> ne couvre pas tout l'hémicycle ce qui est exceptionnel.	Abaissement de la scène mais la hauteur reste proche du modèle hellénistique. La partie supérieure de la <i>cavea</i> est abandonnée. L' <i>orchestra</i> est revêtue de dalles et a été utilisée pour la proédrie, ce qui réduit sa surface. Deux galeries sont ajoutées au flanc des gradins.			
<b>Byllis</b>	Au milieu du III <sup>e</sup> av. J.-C., construction du théâtre qui se caractérise par la <i>parados</i> frontale, l' <i>analemma</i> droit et l'usage du <i>proscenium</i> pour les jeux théâtraux.	A l'époque romaine le portique du <i>frons scenae</i> est réduit, des murs en brique étant construits à chaque extrémité.			
<b>Phoinikè</b>	Première moitié du III <sup>e</sup> av. J.-C. terrassement du mur de la <i>summa cavea</i> ; <i>analemma</i> oriental et une partie de l' <i>analemma</i> occidental ; <i>proscenium</i> central.	Deuxième moitié II <sup>e</sup> av. J.-C. : tous les travaux de cette phase sont repérables à l'usage d'un calcaire blanc de bonne qualité. Réaménagement de l' <i>orchestra</i> , qui s'agrandit au détriment de la <i>cavea</i> , avec un nouveau canal plus grand que le précédent. Agrandissement du bâtiment de scène avec les <i>paradoi</i> qui arrivent au niveau de bâtiment de scène ; Agrandissement de l' <i>analemma</i> occidental.	Au début du III <sup>e</sup> siècle ap. J.-C. ; une forte restructuration du bâtiment de scène, entièrement refait, avec un <i>pulpitum</i> réduit qui contraste avec la longueur du bâtiment de scène. Utilisation de l' <i>opus testaceum</i> .		
	<b>Diamètre de cavea (m)</b>	<b>Diamètre d'orchestra (m)</b>	<b>La longueur de la scène</b>	<b>Capacité (personnes)</b>	<b>Forme du koilon</b>
<b>Apollonia</b>	100	18	22	11000-13000	Dépassant le demi-cercle

<b>Bouthrôtos</b>	28,5	11,5		2500	Demi-cercle
<b>Byllis</b>	78	11,6	30,5	7500-8000	Demi-cercle
<b>Hadrianopolis</b>	57,20	20	26,12 x 12,34	3500-4000	Demi-cercle
<b>Klos</b>	?	11,60		?	Demi-cercle
<b>Phoinikè</b>	?	20	25	?	Demi-cercle

### 3.4.3.2. Le cas des théâtres des cités grecques

Les théâtres d'Apollonia et de Phoinikè sont vraiment caractéristiques de la grande tradition architecturale grecque.

Ressemblances	Différences
Réaménagement de l' <i>orchestra</i> qui s'agrandit au détriment de la <i>proédrie</i> .	Apollonia présente une phase pré-hellénistique absente à Phoiniké qui date de l'époque de Pyrrhus.
La grandeur du <i>koilon</i>	À Apollonia le <i>koilon</i> dépasse le demi-cercle et à Phoinié il est en demi-cercle.
Importance du bâtiment scénique avec <i>proskénion</i> .	<i>Stoa</i> à l'arrière de la scène à Apollonia ; Phoiniké communique par la <i>summa cavea</i> .

La première phase du théâtre de Phoinikè date de la première moitié du III<sup>e</sup> siècle alors qu'à Apollonia, selon une étude récente, on aurait une phase pré-hellénistique. Cet écart est normal dans la mesure où Apollonia est une colonie fondée dès la fin du VII<sup>e</sup> siècle, alors que Phoinikè est une fondation récente de l'époque de Pyrrhus. La première phase d'Apollonia correspond bien à l'évolution générale des théâtres grecs où les premières constructions durables en pierre ne sont pas attestées avant le IV<sup>e</sup> siècle<sup>1892</sup>. La deuxième phase de construction du théâtre de Phoinike est différente de celle d'Apollonia ainsi que des autres théâtres ici étudiés. Dans la deuxième moitié II<sup>e</sup> av. J.-C l'*orchestra* est reconstruite intégralement ce qui a occasionné de profondes modifications : la *proedrie* supprime partiellement le *diazoma* inférieur de même qu'une grande partie de l'*ima cavea*. À la même phase, a été partiellement modifié le bâtiment de scène qui s'est agrandi. À Apollonia les plus

<sup>1892</sup> ANGELINOUDI 2008, p. 17-29.

grandes modifications datent de l'époque romaine. On peut cependant remarquer que lors de la deuxième phase, on a aussi un réaménagement de l'*orchestra* du à un agrandissement du bâtiment de scène. De fait, le théâtre de Phoinikè et celui d'Apollonia relèvent de la catégorie des bâtiments scéniques avec *proskénion* comme le théâtre de Priène<sup>1893</sup>, l'un des modèles les mieux conservés. Cette caractéristique se retrouve aussi dans la plupart des monuments de la zone illyro-épirote (comme à Dodone, Byllis, Kassope, et Klos)<sup>1894</sup>.

Le théâtre de Phoinike est le plus grand de la période hellénistique dans le territoire épirote, à l'image de celui de Dodone, sans doute à cause de sa proximité. Celui d'Apollonia est le plus ancien dans le territoire actuel de l'Albanie. Le *koilon* du théâtre de Phoinikè n'a pas été entièrement fouillé ce qui rend difficile l'estimation du nombre de spectateurs qu'il peut accueillir, mais on peut le comparer avec celui de Dodone qui possède un *koilon* de 129 m de diamètre. Selon les estimations, celui de Phoinikè présenterait les mêmes dimensions, et sa taille reste comparable à celle du théâtre d'Apollonia<sup>1895</sup>. On trouve également une même caractéristique dans ces deux théâtres, à savoir la construction des gradins en deux pièces et non pas dans un même bloc taillé<sup>1896</sup>.

Pendant la période romaine, le théâtre d'Apollonia au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. et de Phoinikè au début du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. présentent tous les deux une forte restructuration. À Apollonia le réaménagement de l'*orchestra* répond peut-être à la nécessité de s'adapter aux jeux des gladiateurs ; à Phoinikè la restructuration complète du bâtiment de la scène fait plutôt suite à une destruction causée par un tremblement de terre. À Apollonia, la construction de la *stoa* intégrée à un *postscaenium* s'explique par la présence de la rue qui rejoint un des grands axes majeurs de la cité. À Phoinikè, la configuration du terrain rendait difficile l'aménagement d'une telle structure qui aurait nécessité de gros travaux de terrassement. Le centre public se situant au-dessus du théâtre, c'est par la *summa cavea* que se faisait la circulation<sup>1897</sup>.

En conclusion on peut dire que le théâtre d'Apollonia et de Phoinikè font partie des grands théâtres du monde grec, comme ceux d'Athènes, de Dodone ou d'Épidaure<sup>1898</sup>.

L'évolution du théâtre de Bouthrôtos est caractérisée, comme pour la plupart des théâtres de la région, par deux phases de construction, l'une hellénistique, l'autre romaine. Elle est

---

<sup>1893</sup> DE BERNARDI FERRERO 1970, p. 48-52.

<sup>1894</sup> *Phoinike IV*, p. 59-66 ; BAÇE 2002-2003, p. 365-411.

<sup>1895</sup> *Phoinike III*, p. 67-73.

<sup>1896</sup> MANO 1999-2000, p. 188, fig. 2; *Phoinike IV*, p. 78-79.

<sup>1897</sup> ANGELINOUDI 2008, p. 17-29.

<sup>1898</sup> BRESSAN 2009, p. 102-139 et 140-144.

bien connue grâce aux nombreuses études qui lui ont été consacrées<sup>1899</sup>. Cependant, la lecture de ces évolutions est rendue délicate par les restaurations souvent abusives réalisées par l'Institute albanais des monuments. Réalisées au mortier, elles cherchent à imiter l'œuvre originale d'époque romaine ce qui rend maintenant la lecture des différentes phases difficile.

Durant la phase hellénistique, le théâtre de Bouthrôtos appartient au type à *proskénion*. Il s'agit d'une structure à deux étages avec une plate-forme de 10 pieds de hauteur. Le cercle de l'orchestra a été réduit, permettant au devant de la scène de se rapprocher de la *cavea*. Les sièges des rangées inférieures n'atteignent plus l'orchestra : ils en sont séparés par un large canal recouvert de pierres qui a entraîné une diminution de la largeur du couloir en face de la première rangée. Quant à l'irrégularité de la *summa cavea*, elle est due à l'emplacement topographique qui doit faire place aussi au sanctuaire d'Aphrodite. Les gradins sont inscrits à l'intérieur d'un carré mesurant 28,5m de côté, soit 100 pieds épirotes.

Pendant la période romaine, d'importants changements liés à la nouvelle colonie ont lieu. Les Romains utilisent la brique et le mortier et la technique de *l'opus reticulatum*. L'avant du *pulpitum*, décoré de six niches semi-circulaires, a été aligné sur le centre du cercle de l'orchestra, ce qui en réduit la surface, et le *frons scenae* a été agrémenté de niches flanquées de colonnes sur des piédestaux, avec un ordre corinthien sur les deux étages. La transformation romaine a donc vu le remplacement de la scène grecque par une construction massive typique des théâtres romains dans tout l'Empire. Des voûtes sont construites au-dessus des entrées latérales pour les relier au bâtiment de scène et deux galeries sont rajoutées sur les deux côtés des gradins pour faciliter le déplacement des spectateurs. Dans la *cavea*, les principales modifications portent sur l'extension de la partie inférieure des rangées de sièges à l'ouest et au-dessus du temple d'Asclépios. Cette extension a également modifié la *parodos* grecque du théâtre remplacée par un passage voûté (*vomitorium*) qui permet de contourner le temple d'Asclépios et d'accéder à la *cavea* au niveau du *diazoma* central.

Dans le même temps, il est intéressant de noter que parmi les nombreuses inscriptions connues du théâtre (31 ont été gravées sur le mur d'*analemma* de la *parodos* ouest), aucune ne semble appartenir à la période romaine. Les transformations d'époque romaine laissent à penser que le théâtre a perdu son lien avec le culte d'Asclépios.

---

<sup>1899</sup> BAÇE 2002-2003, p. 365-411.

### 3.4.3.3. Le cas des théâtres illyro-épirotes

Il y a des éléments de similitudes entre les différents théâtres de Byllis, Klos, Dodone, Cassopè qui permettent de définir peut-être une *koinè* illyro-épirote. Les plus évidents sont les *analemmata* rectilignes et le *proskénion* rapproché de l'*orchestra*. Les gradins sont construits avec des blocs de pierre différents pour les sièges et les repose-pieds. Cette forme de travail est caractéristique de la plupart des théâtres de l'époque hellénistique sur le territoire illyro-épirote<sup>1900</sup>.

Selon N. Ceka qui a fouillé le théâtre de Byllis, celui-ci constitue l'exemple le plus élaboré du schéma du théâtre canonique par sa manière de traiter les volumes. Cela se constate surtout dans la structure de l'édifice et de la scène qui acquiert une nouvelle fonction avec son portique destiné à héberger le public<sup>1901</sup>. Le premier bâtiment de scène a été détruit et remplacé par un bâtiment dont le *frons scenae* est monumental comme celui de Bouthrôthos. La façade du mur de briques repose sur une assise de blocs calcaires<sup>1902</sup>. En Illyrie du Sud et en Épire les *paradoi* ont une forme particulière en gamma que l'on retrouve aussi bien dans les grands que dans les petits théâtres. Cependant, les théâtres plus anciens comme ceux de Goumanis de Cassiopée I, mais aussi les petites installations sans *paradoi*, ne rentrent pas dans cette catégorie. La scène des théâtres d'Illyrie méridionale et d'Épire est plus grande que le diamètre de leur *orchestra*. Par exemple pour Dodone, 36 mètres pour la scène contre 24 pour l'*orchestra*. À Byllis, 30,5 m contre 20,7 m et à Apollonia, 35 m contre 21,7 m. À l'inverse, les théâtres siciliens, même celui de Syracuse, sont dotés d'une scène relativement courte qui ne dépasse pas le diamètre de l'*orchestra* ; en conséquence les *paradoi* débouchent directement sur l'*orchestra*. Dans les théâtres illyro-épirotes, les *paradoi* ne peuvent pas atteindre immédiatement l'*orchestra*, mais ils longent d'abord les côtés du bâtiment de la scène, et tournent à angle droit pour rejoindre les murs d'*analemma* (d'où la forme en gamma)<sup>1903</sup>.

L'*orchestra* a l'extension standard des théâtres contemporains. Jusqu'au cercle de la *proedrie*, son diamètre oscille dans les grands théâtres comme Apollonia et Dodone entre 21,7 et 24 mètres ; dans les théâtres moyens, Byllis, Cassiopée I, entre 18 et 21 mètres, et dans les petits, comme les théâtres de Nikaia, Cassopé II, entre 10 et 16,3 mètres. Du fait de la largeur

---

<sup>1900</sup> Les gradins à la période hellénistique sont en général en calcaire, mais dans certains cas, comme au théâtre de Priène, ils sont ornés d'un cadre en marbre qui lui confère une valeur monumentale ; DE BERNARDI FERRERO 1974, IV, p 45, III, p. 9-20.

<sup>1901</sup> CEKA 1987 ; BAÇE 2002-2003, p. 365-411.

<sup>1902</sup> CEKA 2009.

<sup>1903</sup> BAÇE 2002-2003, p. 365-411.

des bâtiments de scène, dans la plupart des cas le cercle de la proédrie touche à ses extrémités le bâtiment de scène, et l'euripe les extrémités du *proskénion*.

En dehors de Cassopé II et Dodone, à Byllis, Apollonia, Klos et Bouthrotôs, la façade du bâtiment de scène en incluant les *paraskénia*, déborde de moitié le diamètre de l'*orchestra*. Si on compte en plus à Cassiopée I les murs de soutènement des rampes conduisant au *proskénion*, on obtient un rapport à peu près de 3 à 2 (25,7 à 18 m) et également à Dodone, bien que là le *proskénion* soit plus long que le diamètre de l'*orchestra* : 29, 5 m contre 24 m. On retrouve aussi ce rapport entre largeur de la scène et le diamètre de l'*orchestra* (36 m à 24 m)<sup>1904</sup>.

#### 3.4.3.4. Les stades

Les éléments qui permettraient une datation des stades d'Amantia et de Byllis ne sont que peu nombreux jusqu'à présent, et il est impossible de mesurer une évolution architecturale<sup>1905</sup>. Le stade d'Amantia est datable à partir du III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles av. J.-C. ; celui de Byllis vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Le stade d'Amantia a connu aussi des restaurations comme la substitution de quelques blocs portant des lettres par d'autres blocs sans lettres<sup>1906</sup>.

À Olympie, où se trouve le stade le plus ancien, ce n'est qu'à partir de 700 que l'on a une trace indirecte de la présence d'une piste. Sa forme, évidemment commandée par le caractère rectiligne des lignes de départ et d'arrivée, est rectangulaire et les pentes des gradins sont faibles. On pourrait penser que le traitement en hémicycle de l'une des extrémités constitue un trait ultérieur de l'évolution de la forme<sup>1907</sup>. Une source importante de datation est la forme même du stade : la forme rectangulaire à côté court semi circulaire n'est en usage qu'à l'époque hellénistique où on assiste à une monumentalisation progressive mais décisive de ce type de monument. Tous les éléments constitutifs sont en place dès la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. : piste bornée avec lignes en pierre, *hysplex*, drainage, *théâtron* en U aux longs côtés concaves avec gradins en pierre, podium, tribune officielle, adduction et évacuation d'eau, portique périphérique, prototype de *vomitorium*, et porte triomphale<sup>1908</sup>. À ses débuts, le monument était simplement une piste sans structure durable pour les spectateurs. À Delphes,

---

<sup>1904</sup> Le *paraskénion* peut-être une pièce intégrée au bâtiment de scène qui permet de loger les mécanismes des machines théâtrales ; sa présence renforce en général les qualités acoustiques du bâtiment. Presque tous les théâtres siciliens, à l'exception d'Arkai et Syracuse, ont des *paraskénia*.

<sup>1905</sup> A l'exclusion des objets des premiers siècles après J.-C., l'autre partie remonte aux siècles III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles av. J.-C.

<sup>1906</sup> ANAMALI 1972, p. 84-89.

<sup>1907</sup> Y compris la *sphendoné* et le *théâtron*.

<sup>1908</sup> AUPERT 1994, p. 95-99.

par exemple, ce n'est qu'aux I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècles ap. J.-C. qu'ont été construits les gradins définitifs. Cette monumentalisation du stade par les Romains n'est pas liée à une évolution des techniques architecturales romaines, mais à une décision de restructurer les stades grecs<sup>1909</sup>. En Grèce, seuls les anciens stades d'Athènes et Delphes ont été complètement remaniés au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., avec gradins en pierre, introduction du podium, des escaliers perpendiculaires aux gradins, des *diazomata*<sup>1910</sup> et, pour Delphes, avec la traduction en arc de triomphe à trois baies de l'ancienne *psalis* hellénistique<sup>1911</sup>. Mais la plupart des quelque soixante-quinze villes où un stade est attesté ont conservé l'état ancien et les stades d'Amantia et de Byllis font partie de la liste<sup>1912</sup>.

Les concours sportifs qui s'y déroulaient sont liés à l'origine aux jeux funéraires accompagnant la mort d'un héros<sup>1913</sup> ; ce sont donc des cérémonies religieuses et c'est toujours le cas dans les grands sanctuaires panhelléniques. Sur les bases des données épigraphiques et celles des auteurs antiques, F. Drini a présenté un tableau des jeux qui ont été organisés dans les contrées illyriennes dans l'Antiquité. Les vainqueurs proviennent surtout des deux fondations corinthiennes d'Apollonia et surtout d'Épidamne<sup>1914</sup>, mais aux jeux d'Amphiaraios au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., on a la mention d'un Illyrien « Byllion de Nikaia »<sup>1915</sup>. On n'a qu'un seul cas témoignant de la participation aux jeux de la Grèce d'un athlète illyrien, mais il n'a sans doute pas été le seul. La présence de stades dans deux cités de l'intérieur des terres atteste de l'existence de concours athlétiques dans le cadre sans doute de fêtes religieuses du *Koinon*.

### 3.4.3.5. Bilan : existe-t-il un type illyro-épirote ?

Selon Neritan Ceka<sup>1916</sup>, on a une série de similitudes concernant la typologie des théâtres de Byllis<sup>1917</sup>, Klos<sup>1918</sup>, Dodone et Cassopé<sup>1919</sup> : les murs d'*analemma* rectilignes, le

---

<sup>1909</sup> AUPERT 1979, p. 65-180.

<sup>1910</sup> AUPERT 1994, p. 97-103.

<sup>1911</sup> AUPERT 1979, p. 95-180.

<sup>1912</sup> AUPERT 1994, p. 97-103.

<sup>1913</sup> Au chant XXIII de *l'Iliade*, Homère décrit les concours de course de chars, de pugilat, de lutte, de course à pied, de lancer du disque, de tir à l'arc etc. Les héros sont honorés comme Ajax à Egine, Opheltès à Némée, Léonidas à Sparte, Mélikertès-Palaimon à l'Isthme, Python à Delphes, Pélops à Olympie etc

<sup>1914</sup> Deux athlètes d'Épidamne et un d'Apollonia ont gagné aux Olympiades 66, 70 et 74. DRINI 1993, p. 133-142.

<sup>1915</sup> Pseudo-Skylax, *22-Illyrioi* ; ANAMALI 1993, 1-2, p. 13.

<sup>1916</sup> CEKA 1990, p. 99-146 ; 1993, p. 123-133.

<sup>1917</sup> CEKA 1987, p. 145, fig. 13-15.

<sup>1918</sup> PAPAANI 1976, 11, p. 27 ; 1979, 18, p. 43-55, tab. I, II, II.

<sup>1919</sup> DAKARIS 1971, p. 65-70.

*proskénion* rapprochée du *théâtron*. Selon A. Baçe les théâtres de Byllis et de Dodone ont en plus un autre trait commun, à savoir les entrées frontales surmontées d'arcs.

Byllis a une superficie 28 ha, semblable à celle de Cassopè. L'agora se situe au nord-est, séparée du reste de la ville par son propre rempart, comme à Goumani. Sur le flanc nord-est se trouve le théâtre qui a été autant utilisé comme édifice de spectacles que pour les réunions du *koinon*. Un stade se trouve devant du théâtre, comme dans le sanctuaire de Dodone.<sup>1920</sup> Il semble donc que par rapport aux théâtres de pure tradition grecque come ceux d'Apollonia et de Phoinikè, ou par rapport aux théâtres de Sicile (Syracuse, Ségeste, Monte Iato), Byllis suive une évolution différente inspirée de celle de Dodone et de la Grèce du nord-ouest. En ce sens on peut parler d'un style illyro-épirote.

### **3.4.4. Les marques d'influences**

#### **3.4.4.1. Le cadre général**

Selon N. Ceka, à la différence des tribus illyriennes centrales et septentrionales, les villes d'Illyrie méridionale et d'Épire entretiennent des relations entre elles, avec d'autres cités grecques, et avec des sanctuaires grecs et notamment celui de Dodone. Elles adorent des dieux grecs et prennent pour cadre de vie la cité grecque telle qu'elle existe au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C.<sup>1921</sup>. La participation des artistes et athlètes illyriens, épirotes et acarnaniens aux concours béotiens a été constante, sinon forte, pendant toute la période hellénistique, mais elle cesse complètement et définitivement au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Les motifs de cette interruption ne sont pas certains ; historiquement on peut la mettre en rapport avec l'extension de l'empire romain.

Les rapports entre Béotiens et Grecs du nord-ouest, Illyriens, Épirotes et Acarnaniens, sont donc très anciens : P. Roesch signale qu'ils sont attestés par des documents épigraphiques de la fin du V<sup>e</sup> siècle au milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.<sup>1922</sup>. On a vu que les contacts des régions illyro-épirotes avec le monde hellénique deviennent consistants et permanents après la colonisation grecque des côtes ionienne et adriatique, étant donné la proximité géographique et les conditions environnementales favorables. On peut ainsi noter deux foyers d'influence : sur la côte celui des colonies grecques et de l'aire d'influence

---

<sup>1920</sup> DAKARIS 1987, p. 71-80.

<sup>1921</sup> CEKA 1985.

<sup>1922</sup> ROESCH 1987, p. 179-183. Ces documents restent cependant peu nombreux. Les relations commerciales ont été fort peu développées entre les deux régions si l'on en juge par le très petit nombre des monnaies béotiennes trouvées en Épire et en Illyrie, et des monnaies épirotes et acarnaniennes découvertes en Béotie. La distance et la difficulté des communications par voie de terre en sont certainement une des causes principales.



corcyréenne (Epidamnos, Apollonia, Orikos, Butrint), et celui de la Chaonie que les sources anciennes situent en marge ou périphérie du monde grec, très proche du monde "barbare" des Illyriens, mais la présence du sanctuaire de Dodone en marque indéniablement l'appartenance au monde grec<sup>1923</sup>. L'urbanisation reste dans tous les cas un signe fort de la culture grecque qui sait prendre racine dans n'importe quel territoire<sup>1924</sup>. C'est pourquoi ces contacts à partir des foyers d'influence ont sans aucun doute joué un rôle important dans l'accélération de l'évolution et du processus même d'urbanisation de l'Illyrie méridionale et du nord de l'Épire, et le théâtre toujours présent est un des signes les plus manifestes du caractère grec de cette urbanisation<sup>1925</sup>.

À l'époque où l'urbanisation y est achevée, la Chaonie présente l'exemple type d'une région à l'urbanisation bien hiérarchisée, J.-N. Corvisier distingue trois groupes<sup>1926</sup>:

1. Les grandes villes, comme Antigoneia et Phoinikè, d'environ 51 ha.
2. Les villes moyennes, comme Kalivo, 12 ha, et Lekel, 15 ha.
3. Les petites villes, comme Orikos, 5 ha.

Il laisse à part le cas particulier de l'*emporion* grec de Bouthrôtos dont le système est différent<sup>1927</sup>.

Au nord de la Chaonie, l'Antintanie opère une évolution comparable. Le tissu urbain est analysé par Corvisier de la même manière que pour la Chaonie :

1. Les grandes villes comme Amantia (60 ha), Klos et Byllis (46 ha), Dimale.
2. Les villes moyennes comme Olympè.
3. Les petites villes, Margelliç (5 ha)...<sup>1928</sup>.

Il est intéressant de constater que les théâtres ne sont pour l'instant attestés que dans le cas des grandes villes qui jouaient le rôle de capitale du système confédéral.

#### 3.4.4.2. Formes du *koilon*

Les débuts du théâtre illyro-pirote sont très fortement influencés par Athènes. Cependant, tandis qu'à Athènes, et ce sans transition, on passe au *koilon* en forme d'oméga, en Épire, le *koilon* polygonal se développe progressivement. L'utilisation de cette forme particulièrement rare en Épire pourrait être due à l'influence du théâtre polygonal de Goumani. Tandis que

---

<sup>1923</sup> Selon Thucydide I, 5-6 et III, 97,3 on est ici en terre barbare,

<sup>1924</sup> WILKES 1992 ; CABANES 1976; ANTONETTI 2007, p. 89-111.

<sup>1925</sup> CABANES 1993, p. 145-153 ; MANO 1973, 1983, 1986, 1986b,

<sup>1926</sup> CORVISIER 1999, p. 85-61.

<sup>1927</sup> Hors organisation de type *koinon*, le maillage des sites urbains importants est de l'ordre de 10 à 15 km.

<sup>1928</sup> Le maillage est 15 à 35 km.

dans l'ancien exemple d'Héphaïstos, de la deuxième moitié du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C., l'angle central reste étroit (110°), il est plus large en Épire, à Kassiopée, et à Mirtissa qui peuvent être considérées comme des étapes intermédiaires dans l'évolution du *koilon* polygonal vers le *koilon* en éventail puis le *koilon* en demi-cercle. Ils sont en pierre calcaire blanche avec un mur arrière en forme de demi-cercle, et des murs d'*analemma* en biais, incurvés vers l'intérieur<sup>1929</sup>.

Leur plan représente une transition entre les formes de théâtre polygonal antérieures (théâtre de Dionysos ou de Goumani<sup>1930</sup>), et les plus tardifs avec *koilon* en demi-cercle. En Grande Grèce, il existe treize théâtres au *koilon* semi-circulaire, et trois avec un *koilon* en oméga. En Illyrie méridionale et en Épire, on ne trouve en revanche aucun exemple de ce type. Tous les *koila*, à l'exception des archaïques, sont de forme semi-circulaire. Dans les centres grecs au contraire, le théâtre en forme d'oméga domine et le *koilon* en demi-cercle n'est pas utilisé, à l'exception du théâtre tardif de Pergame (197/159 av. J.-C.), qui était de forme demi-circulaire en raison du relief du site qui peut rappeler le paysage montagneux épirote. Le polygone en forme d'oméga convenait mieux pour les représentations des pièces qui étaient jouées sur une *orchestra* circulaire : en effet, grâce à ce système, même les spectateurs disposés sur les côtés pouvaient suivre les choristes de près. Ce n'était en revanche pas adapté pour les pièces plus tardives qui étaient jouées sur la scène (les spectateurs latéraux voyaient alors seulement les acteurs de profil qui se cachaient les uns les autres). En outre, les ondes sonores réfléchies par la scène n'atteignaient pas aussi bien les spectateurs latéraux. D'ailleurs, à l'origine dans le théâtre en forme d'oméga il n'y avait pas de *proskénion* parce que la vue et l'acoustique auraient été encore plus réduites. Au contraire, le *koilon* en demi-cercle est mieux adapté pour le jeu sur scène, et dans ce cas le *proskénion* et *paraskénion* présentaient des avantages acoustiques et techniques évidents. Ils amélioreraient la vue des spectateurs latéraux et rendaient plus complète l'unité *koilon -orchestra -scène*. C'était donc la forme la mieux adaptées à l'évolution même de la nature des spectacles, et c'est celui que les Romains adoptèrent et développèrent<sup>1931</sup>.

En ce qui concerne l'angle d'inclinaison de la *cavea*, il oscille entre 24° 45' à Kassiopée I, et 26° à Nikaia. Cela s'approche beaucoup du rapport idéal vitruvien. Il est à noter cependant que cette norme n'est pas de règle dans les grands théâtres comme à Athènes<sup>1932</sup> ou

---

<sup>1929</sup> BAÇE 2002-2003, p. 365-411.

<sup>1930</sup> DAKARIS 1972.

<sup>1931</sup> MORETTI 1993 ; MORETTI 1997, p. 13-39 ; MORETTI 2001

<sup>1932</sup> ANTI 1947, p. 55-82.

Syracuse<sup>1933</sup>. L'écart par rapport à cette norme à Bouthrotôs (31°) et Kassiopée II (21°) s'explique par la topographie du paysage. À cause des petites dimensions, cet écart n'avait que peu de conséquences pour l'acoustique et la vue des spectateurs. Dodone et vraisemblablement Byllis anticipèrent déjà une autre exigence vitruvienne à savoir qu'une corde tendue de la marche inférieure à la marche supérieure devait toucher les arêtes de tous les gradins pour permettre la meilleure propagation des ondes sonores<sup>1934</sup>. C'est en raison de cette contrainte qu'à Dodone les rangées qui sont au niveau des *diazomata* ne sont pas utilisées comme sièges à cause de leur hauteur excessive<sup>1935</sup>. La non-observance de cette règle aurait particulièrement nui à l'acoustique<sup>1936</sup>.

La distance de 36 m qui à Dodone et à Byllis sépare la dernière rangée de sièges de la première zone du *théâtron* avec la scène correspond à la longueur idéale pour une bonne visibilité des mouvements et du jeu des acteurs. Des dernières rangées de sièges de la *summa cavea* éloignées de 70 m à Dodone, on peut encore suivre ce qui arrive sur la scène, mais déjà avec difficulté. Les normes des théâtres d'aujourd'hui s'accordent encore avec ces chiffres ; par contre le cas exemplaire d'Épidaure ne satisfait pas ces mesures<sup>1937</sup>. À Dodone et à Byllis il y avait donc à l'œuvre des architectes qui n'avaient pas seulement une bonne expérience de l'architecture théâtrale du monde grec, mais qui aussi, de manière visionnaire, ouvraient de nouveaux chemins.

#### 3.4.4.3. Les *parodoi*

En Illyrie du Sud et en Épire les *paradoi* ont une forme particulière, sauf dans les théâtres anciens de Goumanis, de Kassiopée I et les petites installations sans *parodoi* : ils sont en forme de gamma. Cela signifie qu'ils s'ouvrent frontalement par rapport au théâtre, qu'ils suivent les côtés du bâtiment de scène avant de revenir à angle droit vers l'*orchestra*<sup>1938</sup>. Les théâtres siciliens, même à Syracuse, avaient un bâtiment de scène relativement court qui ne dépassait pas le diamètre de l'*orchestra*, et en conséquence les *paradoi* frontales pouvaient rencontrer l'*orchestra* directement sans faire de coude. Mais en Illyrie méridionale et en Épire les bâtiments de scènes sont plus longs que le diamètre de l'*orchestra* (à Dodone 36 contre 24, à Byllis 30,5 contre 20,7 à Apollonia 35 contre 21,7) et la pente à côté de la scène est plus

---

<sup>1933</sup> ANTI 1947, p. 85-106.

<sup>1934</sup> Vitruve V, 6, 8.

<sup>1935</sup> BAÇE 2002, *illustrations n° 9*.

<sup>1936</sup> BRESSAN 2009, p. 24-26, fig. 9.

<sup>1937</sup> *Ibidem*, p. 140-144.

<sup>1938</sup> BAÇE 2002, p. 399.

raide. Pour cette raison les *paradoi* ne pouvaient pas atteindre directement l'*orchestra* mais devaient se développer d'abord sur les côtés du bâtiment de la scène, ensuite après un angle droit, le long des murs d'*analemma*<sup>1939</sup>.

#### 3.4.4.4. Rapport *orchestra*/bâtiment de scène

Jusqu'au cercle de la *proédrie*, le diamètre de l'*orchestra* oscille dans les grands théâtres, comme Apollonia, Phoinikè et Dodone entre 21,7 et 24 mètres ; dans les théâtres moyens, Byllis, Kassiopé I entre 18 et 21 mètres et les petits comme les théâtres de Nikaia, Kassiopée II 10 et 16, 3 mètres. La recommandation de Vitruve de faire toucher la scène, le cercle de la *proédrie* et le *proskénion* par un carré inscrit dans ce cercle, n'est cependant pas suivie<sup>1940</sup>. En effet la longueur non canonique du bâtiment de scène crée pour le *proskénion* une situation que l'on a comparée au lit de Procuste, car il déborde systématiquement du carré vitruvien quel que soit le diamètre de l'*orchestra*<sup>1941</sup>. Ainsi, dans les théâtres illyro-épirotes la scène était sécante au cercle de la *proédrie* et le *proskénion* au cercle de l'*euripe*. Il n'y a qu'à Klos que l'*euripe* touche la scène et pas le *proskénion*<sup>1942</sup>. A Butrint où le canal est peu profond et plutôt large, on remarque clairement que le *proskénion* est touché par le côté interne et par le côté externe de l'*euripe*<sup>1943</sup>.

Ainsi, en dehors de Kassiopée II et Dodone<sup>1944</sup> le *proskénion* reste à Byllis, Apollonia, Klos, Bouthrotôs, aussi long que le diamètre de l'*orchestra*, tandis que la façade du bâtiment de scène en incluant les *proskénion* déborde de la moitié du diamètre de l'*orchestra*. Si on compte en plus à Kassiopée I les murs des rampes, on obtient un rapport à peu près 3 à 2 (25,7 à 18 m) et également à Dodone, bien que là le *proskénion* soit plus long que le diamètre de l'*orchestra* (29,5 m pour le *proskénion* contre 24 pour le diamètre de l'*orchestra*). Le rapport de la largeur de la scène au diamètre de l'*orchestra* (36 à 24) est partout observé sauf à Kassiopée II. Cette réalité repose probablement sur d'anciennes expériences en acoustique et en optique qui ne peuvent trouver leur origine ni dans le théâtre sicilien avec sa scène relativement courte, ni dans le théâtre grec de la Grèce égéenne où la longueur de la scène est variable<sup>1945</sup>. On a donc là une spécificité de la Grèce du Nord-ouest.

---

<sup>1939</sup> BAÇE 2002, p. 365-411.

<sup>1940</sup> Vitruve V, 6, 8.

<sup>1941</sup> BAÇE 2002, p. 365-411.

<sup>1942</sup> PAPAJANI 1979, p. 43-55.

<sup>1943</sup> UGOLINI 1935 ; GILKES 2003,

<sup>1944</sup> DAKARIS 1960, p. 17-40, 1991, 1992.

<sup>1945</sup> BAÇE 2002, p.399-400.

Notons enfin qu'à Dodone la roche a été modifiée au milieu de l'*orchestra* pour devenir la base de la *thymélè* qui en même temps était le point médian de toutes les mesures du théâtre. Le fût de colonne qui a été trouvé à Bouthrotôs avait probablement la même fonction, ce qui souligne encore les similitudes entre les deux théâtres.

#### 3.4.4.5. Le bâtiment de scène : rampes et *proskénion*<sup>1946</sup>

Selon Apollon Baçe, il existe un type de scène à rampes et à *thyroma*<sup>1947</sup>. À l'intérieur de ce type, on peut facilement suivre le développement des formes simples anciennes jusqu'aux formes complexes plus tardives. Le type simple de la première génération est attesté à Kassiopée I, mais aussi aussi à Corinthe<sup>1948</sup>, Argos, et Apollonia<sup>1949</sup>. On pense que le lieu de naissance de ce type de scène à rampes fut l'Argolide. À l'exception de deux théâtres en Cyrénaïque, le type est seulement répandu sur le continent en Europe. En Épire, sa présence peut s'expliquer par le rôle de Corinthe et de ses colonies. Tous les théâtres du type de scène à rampes simples, Kassiopée I, Corinthe, Argos, Apollonia, ont une scène quadrangulaire, un *proskénion* étroit, et des escaliers centraux en commun. Ils ont en outre une *orchestra* en forme de 'U', et le *koilon* de Kassiopée I présente la forme remarquable en éventail. Ces particularités ne se retrouvent plus après la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

À Kassiopée I, le bon état de conservation dû au fait qu'il n'y a pas de bâtiments plus tardifs permet de bien situer chronologiquement l'origine de ce type de scène. L'analyse est nécessaire puisque l'origine de la scène à rampe au II<sup>ème</sup> et I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. repose sur des préjugés et devient même un sujet « tabou »<sup>1950</sup>. Il est à noter que la scène de Kassiopée I qui ne mesure que 11,7 m est la plus petite de toute la région<sup>1951</sup>. Le deuxième théâtre dit de Kassiopée II présente une scène plus large de 16,6 m. Cela s'explique par le fait que le mur arrière de la rampe est la prolongation du mur de façade de la scène. Si les murs de la rampe n'avaient pas été surélevés, celle-ci aurait atteint, derrière le *proskénion*, les murs latéraux de la scène. Ceci prouve que le mur de la rampe arrière était plus haut que le niveau supérieur de la rampe, et devait être aussi haut que la façade de la scène. Les vases avec représentations

---

<sup>1946</sup> JAUPAJ 2018, p. 1029-1044.

<sup>1947</sup> BAÇE 2002, p. 400-405.

<sup>1948</sup> BRESSAN 2009, p. 158-180.

<sup>1949</sup> BAÇE 2002, p. 399-400.

<sup>1950</sup> Les fouilles prouvent que les *koilons* d'Isthmia, Corinthe et Argos ont été construits au début du IV<sup>ème</sup> siècle av. J.-C. mais dans les publications les bâtiments de scène en pierre furent toujours remplacés par des scènes en bois. Les trouvailles archéologiques furent toujours méprisées, les *terminus ante quem* furent changés en les *terminus post quem* et les inscriptions furent passées sous silence : BAÇE 2002, p. 399-400.

<sup>1951</sup> BAÇE 2002, p.399-400.

phlyques expliquent la nécessité de cette structure : la comédie moyenne était jouée partiellement sur des escaliers ou au passage de l'*orchestra* à la scène. Dans le cas des théâtres à rampes, c'est sur ces rampes que jouaient les acteurs.

Parmi les genres théâtraux, seule la comédie joue un rôle important pour l'évolution de l'architecture scénique. La tragédie qui connaît son apogée au V<sup>ème</sup> av. J.-C., pouvait être jouée sur des scènes simples, d'autant que le chœur évoluait sur l'*orchestra*. Les costumes grotesques et lourds de la comédie ancienne jusque vers 388 av. J.-C. et de la tragicomédie, étaient seulement adaptés à un jeu assez statique. Dans ces pièces, les acteurs n'étaient pas encore définitivement séparés entre un groupe d'acteurs qui agissaient séparément sur la scène et un groupe qui agissaient dans l'*orchestra*. Ils devaient monter depuis le cercle de l'*orchestra* sur le *proskénion*. La scène la mieux adaptée à cela était une scène basse reliée par des rampes à l'*orchestra*, ce qui correspond au type simple de scène à rampe. Le chœur qui dans la comédie moyenne a quitté progressivement son rôle dirigeant, a été réduit dans la comédie nouvelle à des intermèdes entre les actes, tandis que l'action se développait seulement entre les acteurs<sup>1952</sup>. De ce fait, la liaison *orchestra-scène* originellement produite à travers le mouvement des acteurs, fût interrompue et l'*orchestra* perdit la fonction de place des acteurs au bénéfice du *proskénion*. En conséquence de quoi, les figurants se rassemblèrent aussi autour des protagonistes sur le *proskénion*. À la même époque, le passage du burlesque à la comédie de caractères entraîna une libération des costumes lourds et développa les mouvements rapides des acteurs en tous sens sur la scène. Dès lors, la scène à rampe qui était la mieux adaptée aux exécutions de la comédie ancienne ne répondait plus aux exigences de la comédie moyenne et encore moins à celles de la comédie nouvelle. De ce fait, à Démetras, Epidaure I et Eretria II<sup>1953</sup>, elle fut remplacée par la nouvelle génération de scènes à rampes plus complexes qui montrent un plateau de scène plus élaboré, un *proskénion* doublé en profondeur, des rampes de scène internes aveugles et recouvertes, et des pièces à l'arrière du bâtiment de scène soigneusement travaillées. Ces nouveaux traits se développèrent parallèlement à la nouvelle comédie. Les transitions de l'ancienne, à la moyenne, puis à la nouvelle comédie étant variables dans le temps et dans l'espace, la modification de

---

<sup>1952</sup> Comédie moyenne entre 388-321. Ce que les anciens critiques ont nommé la Comédie moyenne est assez difficile à définir, et paraît avoir eu des caractères forts divers, selon l'humeur et l'esprit des poètes. Cependant la Comédie moyenne n'était point une imitation vraisemblable des mœurs, une reproduction idéalisée des scènes de la vie. Ménandre, l'inventeur de la Comédie nouvelle, passe pour être le premier qui ait présenté, comme on dit, le miroir aux hommes. Les poètes de la Comédie moyenne étaient Antiphane et Alexis. Antiphane était un Rhodien établi à Athènes.

<sup>1953</sup> BRESSAN 2009, p. 140-144.

l'*orchestra* et de la scène, n'intervint pas de manière abrupte mais progressivement. Un exemple privilégié est celui de Démétrás qui innove pour le groupe du type de scène à rampes, développé au théâtre d'Épidaure, et dont la datation est à placer dans le quatrième quart du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Pour résumer, le type de scène à rampe simple était le mieux adaptée pour la comédie ancienne. Sa datation est établie grâce à Kassiopée I entre le premier quart du IV<sup>ème</sup> siècle et 352-350 av. J.-C. Le type à rampe complexe ne se développe qu'à partir du dernier quart du IV<sup>e</sup> siècle pour répondre aux exigences du jeu des acteurs de la nouvelle comédie et du genre phlyaque.

La scène à *proskénion* outre la bonne qualité acoustique que lui donne sa structure, permet d'utiliser le bâtiment de scène à d'autres fins que le seul déplacement des acteurs : elle devient, avec le *frons scenae*, le support du décor - au moment où les techniques de peinture en trompe l'œil et de la « mégalographie sont mises au point<sup>1954</sup>-, et permet d'abriter les mécanismes des machines de spectacle. Presque tous les théâtres siciliens à l'exception d'Arkai, Syracuse et du théâtre plus récent de Pietra Abbondante, présentent des scènes à *proskénion*. Si l'on met à part le théâtre ancien de Kassiopée I, tous les théâtres connus d'Illyrie méridionale et d'Épire sont de cette sorte. Le *koilon* en demi-cercle est inséparablement lié à la scène à *proskénion*<sup>1955</sup>.

La date d'apparition de ce type de scène est difficile à établir. Rien que pour le seul théâtre de Tyndaris on a proposé quatre dates différentes : IV<sup>e</sup> siècle, III<sup>e</sup> siècle, av. J.-C., 100 après J.-C., ou bien la période de l'Empire romain<sup>1956</sup>. En Illyrie méridionale et Épire, le premier exemple est le *proskénion* en pierre de Klos, de la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> av. J.-C.<sup>1957</sup>. A Byllis, le *proskénion* est contemporain du bâtiment de scène à deux étages daté au III<sup>e</sup> siècle. Les *proskénia* des théâtres siciliens et de Grande-Grèce, qui à l'exception de Morgantina et Métaponte, sont intégrés dans le bâtiment de scène, peuvent avoir un toit commun avec le bâtiment de scène<sup>1958</sup>. Au contraire, les *proskénia* illyro-épirotes ne touchent le bâtiment de scène que sur un côté ce qui interdit un toit commun. S'ils étaient couverts, il

---

<sup>1954</sup> ROUVERET 1989.

<sup>1955</sup> BAÇE 2002, p.365-411

<sup>1956</sup> Les origines de la scène à *proskénion* ont été cherchées dans des monuments de la V<sup>e</sup> à la XII<sup>e</sup> dynastie égyptienne, ou dans des temples mésopotamiens. On peut cependant, à partir des vases avec des scènes phlyaques, suivre l'évolution de la scène à *proskénion* depuis la scène primitive en bois des théâtres ambulants jusqu'à la scène en pierre du milieu du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

<sup>1957</sup> Selon A. Baçe le théâtre de Klos est datable dans la moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., BAÇE 2002, p.380, p.389-391.

<sup>1958</sup> BAÇE 2002, p.380, fig. 12.

ne pouvait s'agir que d'une toiture plate. L'existence d'une toiture reste cependant très douteuse, car elle gêne la manœuvre des machineries de théâtre et notamment de la grue pour les effets de *deus ex machina*. Cette grue devait être invisible, mais rester sous le strict contrôle visuel du machiniste pour éviter les accidents<sup>1959</sup>. La localisation de la grue sur l'*orchestra* telle qu'elle était proposée par les défenseurs de la scène à étage unique est pour cette raison peu vraisemblable. Les indications de Pollux rendent clair que le *geranos* était amené au-dessus de la scène, ce qui est en même temps une preuve pour la scène à deux étages<sup>1960</sup>. Alors que les autres types de scène posaient un problème pour l'installation de la grue, cela était donc plus simple pour des scènes à *proskénion*<sup>1961</sup>.

En comparaison avec la scène fermée par un mur aveugle, la scène à *thyroma* offre elle aussi des avantages notables : la possibilité de décors multiples rapidement modifiables, et, par l'introduction de panneaux de bois massifs, une acoustique sensiblement meilleure puisque les chanteurs qui s'accompagnent à la cithare, quand ils veulent chanter crescendo, se tournent vers les portes du bâtiment de scène pour obtenir un effet de résonance<sup>1962</sup>. En même temps le *thyroma* offre un système de communication scéniquement réussi<sup>1963</sup> : tandis que les rampes ou les portes des *paraskénia* conduisaient de la rue ou de l'*orchestra* au *proskénion*, on arrivait conventionnellement par le *thyroma* au palais royal et aux chambres d'hôte. Cependant c'est une opinion répandue que le *thyroma* était ouvert et que les acteurs jouaient partiellement à l'intérieur. Dans ce cas, le spectacle n'aurait pu être suivi que par un huitième des spectateurs, tandis que le reste aurait dû se contenter de contempler les pilastres !

Alors que les théâtres de Grande Grèce et de Sicile, jusque vers le milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., connaissaient seulement la scène à murs plats et aveugles ornés de bucranes et de masques, dans le reste du monde grec et dans les régions illyro-épirotes la scène typique est la scène à *thyroma*. Elle est bien attestée à Dodone (sept entrées), Apollonia et Byllis (cinq entrées), et l'exemple la plus ancien est celui de Kassiopée avec trois entrées<sup>1964</sup>. Elle est donc déjà connue dès le premier quart du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Cela contredit l'opinion jusqu'à présent dominante que les *thyromata* apparaîtraient seulement au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Cette vue s'appuie sur une interprétation problématique des inscriptions sur *pinakes*. D'après les

---

<sup>1959</sup> Aristophane frag. 188.

<sup>1960</sup> Pollux IV ; Pollux est un lexicographe du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. ; il a consacré plusieurs chapitres de son *Onomasticon* au théâtre et à la vie théâtrale (éd. E. Bethe, Leipzig, 1930-1937).

<sup>1961</sup> Pollux mentionne aussi l'identification possible, dans la mise en scène tragique, d'un des accès à la scène à l'appartement des hôtes, Pollux IV, 125-131 ; SALIOU 2009, p. 65-78.

<sup>1962</sup> Vitruve V, 5, 7.

<sup>1963</sup> Comme à Priène : cf. DE BERNARDI FERRERO, 1974, p. 93-94.

<sup>1964</sup> BAÇE 2002, p.365-411.



inscriptions de Délos autour de 300-282 av. J.-C. le prix pour la peinture<sup>1965</sup> et l'installation d'un *pinax* de *proskénion* atteignait 30 drachmes<sup>1966</sup>. Si l'on considère que les *pinakes* du *proskénion* mesuraient à peu près 2,5 m<sup>2</sup> et étaient peints de manière rudimentaire, les prix de 65 à 156 drachmes ne peuvent concerner ce type de panneau<sup>1967</sup>. Cependant un panneau de *thyroma* peut atteindre 20 m<sup>2</sup> et doit être peint soigneusement (technique du trompe-l'œil et de la mégalographie) ; dès lors le prix des inscriptions de Délos est adéquat<sup>1968</sup>.

Ces murs de scène à cinq ou sept entrées dont la largeur atteignait 4,5m à Dodone présentent des longueurs surprenantes. Les dimensions de Dodone ne sont dépassées qu'à Ephèse et plus tard à Pergame, mais elles sont identiques à celles du théâtre de Dionysos à Athènes<sup>1969</sup>, de Magnésie et de Mégalopolis<sup>1970</sup>. Cette grande longueur ne peut pas être expliquée par la tendance à un plus grand espace pour le mouvement des acteurs, parce que les pièces de théâtre étaient conçues de la même manière pour tous les théâtres. Elle doit répondre plutôt à un goût pour des bâtiments plus luxueux exprimant le prestige de la cité, avec des décors somptueux et une machinerie de plus en plus sophistiquée, éléments caractéristiques de l'époque hellénistique.

Il paraît difficile de définir des influences précises qui expliqueraient les caractéristiques spécifiques des théâtres de l'aire illyro-épirote. Si on met à part le cas d'Apollonia, on voit que les théâtres de l'intérieur des terres sont intimement liés au phénomène d'urbanisation et que celui-ci se produit à un moment où l'architecture théâtrale a déjà considérablement évolué en s'adaptant aux exigences des nouveaux genres théâtraux. Ces théâtres *ex novo*, même à Phoinikè, bénéficient donc des connaissances et de l'expérience d'architectes qui se sont formés dans les grandes villes du monde grec. Un cas particulier est constitué par Byllis qui montre de très fortes influences du modèle de Dodone. Les influences de Grande-Grèce et de

---

<sup>1965</sup> IG XI, 2, 158 A, 1, 171.

<sup>1966</sup> IG XI, 2, 158 A, «Ἡρακλείδῃ εἰς τὸ προσκήνιον γράψαντι πίνακας δύο μισθός δραχμαὶ ΗΗ Ἀντιδότῳ τοῦ προσκήνιου γράψαντι πίνακας δύο μισθός δραχμαὶ ΗΗ · Θεοδήμῳ πίνακα εἰς τὸ προσκήνιον ποιήσαντι μισθός δραχμαὶ ἀλλ · εἰς τοῦτον κατείρησάμεθα ξύλονι ἐλάτινον τῶν ὑπαρχόντων»

Traduction (MORETTI 1997, p. 20) : à Héracléidès pour la peinture de deux *pinax* pour le *proskénion*, salaire : 200 drachmes; à Antidotos pour la peinture] de deux *pinax* du *proskénion*, salaire : 200 drachmes; à Théodèmos pour la fabrication d'un *pinax* pour le *proskénion*, salaire : 30 drachmes; pour cela [nous nous sommes servis du bois] de sapin en stock.

<sup>1967</sup> IG XI, 2, 142 ; IG XI, 2, 158 A ; IG XI, 2, 159 A ; IG XI, 2, 199 A ; ID 442, A.

<sup>1968</sup> MORETTI 1997, p. 13-39 ; MORETTI 2001 ; BAÇE 2002-2003, p. 365-411.

<sup>1969</sup> BRESSAN 2009, p. 102-134.

<sup>1970</sup> *Ibidem*, p. 187-196.

Sicile semblent beaucoup moins fortes. Avec la romanisation, il est normal que tous les théâtres de la région suivent ensuite la même évolution.

### **3.4.5. En guise de conclusion : les spectacles dans la vie des cités.**

#### **3.4.5.1. Théâtre et politique**

Le théâtre est bien sûr le lieu des représentations dramatiques lors des grandes fêtes des cités, mais à Athènes dans la seconde moitié du quatrième siècle, on sait que le théâtre sert aussi à accueillir l'assemblée des citoyens lorsqu'on attendait une participation plus élevée. De fait, une fois par an, l'Assemblée se réunissait au théâtre de Dionysos et non sur la Pnyx<sup>1971</sup>. L'utilisation du théâtre comme espace de réunion de politique n'est cependant pas une caractéristique exclusive d'Athènes. Il est maintenant largement reconnu que le théâtre des cités grecques était un édifice multifonctionnel dès le départ. Dans les cités illyro-épirotes, la présence du théâtre à proximité immédiate de l'agora renforce encore la dimension politique et il est vraisemblable que les réunions politiques du *Koinon* avaient lieu dans le théâtre du siège de la confédération.

Le théâtre grec classique est une institution politico-religieuse où le citoyen s'éduque à la citoyenneté en réfléchissant aux problèmes évoqués lors des représentations théâtrales, et exerce sa citoyenneté en prenant part activement aux débats. Selon Louis Gernet avec la naissance de la cité classique, ce sont de nouvelles questions politiques et juridiques que tout citoyen, ayant droit de parole, est amené à poser et à débattre, et l'éloquence a besoin d'un espace spécifique pour s'exprimer<sup>1972</sup>. Le théâtre grec rassemblait un corps de citoyens d'autant plus hétérogène qu'il était ouvert à un plus grand nombre. À Apollonia, on sait que le corps civique était réduit, mais pour les autres cités de la région on ne dispose d'aucune donnée. Selon Pierre Cabanes, le développement rapide des villes en Épire comme en Illyrie méridionale à partir du IV<sup>e</sup> siècle s'accompagne d'une unification des différents États selon le système du *Koinon*, à un rythme variable d'une contrée à l'autre, mais qui se manifeste à travers le règne de souverains puissants, tels Bardylis l'Illyrien, Philippe II le Macédonien, et Pyrrhos l'Épirote<sup>1973</sup>. L'organisation des populations en *ethnè* se prête peut-être plus à la constitution d'un corps civique large, moins jaloux de la *politeia* que les Cités-États, mais les sources écrites manquent pour savoir quel était le degré d'ouverture de ce mode civique et si

---

<sup>1971</sup> GALLO 2003, p. 537-548.

<sup>1972</sup> GERNET 1982, qui a mis au jour la présence du vocabulaire du droit dans la tragédie grecque.

<sup>1973</sup> CABANES 1976. Avant 350 les principales tribus épirotes, Chaones, Thesprotes, Cassopéens, Molosses, vivaient dispersées dans des villages selon le témoignage du Pseudo-Skylax 26-32.

les institutions fédérales étaient de type démocratique ou oligarchique<sup>1974</sup>. Il est donc difficile d'apprécier la fonction "éducatrice" du théâtre dans les *Koina*, et le modèle athénien ne doit pas avoir valeur universelle.

Au contraire de la *polis* grecque mono ethnique et très centralisée, les cités illyro-épirotes sont dispersées sur un territoire polyethnique où l'une d'entre elle joue le rôle de capitale du *Koinon* ; elle doit donc disposer de tous de tous les bâtiments publics que l'on trouve aussi dans les *poleis*, et comme le théâtre dans une *polis* rassemble tous les citoyens par tribus, dans les *Koina* le théâtre rassemble les représentants de tous les *ethnè*.

On peut donc admettre que les théâtres illyro-épirotes sont étroitement liés aux fondations de villes sur le modèle grec et à leur organisation politique. On remarque l'existence d'un grand théâtre pour chaque chef-lieu de *Koinon*. Le cas de Byllis et de Klos est intéressant car les deux centres ont tous les deux un théâtre. On sait par les inscriptions que Byllis était le chef lieu du *Koinon* et Klos en faisait forcément partie compte tenu de sa proximité géographique. La présence de deux théâtres nous permet ainsi de comprendre l'organisation de la vie politique dans un *Koinon*. Le théâtre de Klos qui peut contenir au maximum 1000 personnes était utilisé pour les réunions de l'administration communale locale alors que le théâtre de Byllis qui est le chef-lieu du *Koinon*, était utilisé aussi comme lieu de réunion des assemblées fédérales. Encore à l'époque romaine, le théâtre est le lieu où se réunissent population urbaine et population rurale ; ainsi à Hadrianopolis le théâtre n'accueille pas les assemblées d'un *Koinon*, mais, situé probablement à proximité d'un temple, il est le lieu de convergence des populations rurales de la plaine de la Vrina ; il est le symbole même de la vie communale.

Le cas d'Apollonia est particulier ; on est ici dans le cadre normal d'une *polis* grecque aux institutions oligarchiques. Le théâtre ne sert pas à rassembler les habitants d'un vaste territoire, mais seulement les citoyens de la Cité-État. En absence de données épigraphiques on ne connaît pas le calendrier religieux de la cité, mais il est probable que des représentations dramatiques étaient données au moment des fêtes en l'honneur de Dionysos ou d'Apollon. La vie politique devait être centrée sur l'agora, comme en témoigne le grand édifice en hémicycle récemment découvert sur le côté nord de la place.

Quelques cités posent problème, comme Dimale. La ville est-elle le chef-lieu d'un *Koinon*, ou était-elle organisée en Cité-État ? L'ethnique sur les monnaies ne permet pas d'apporter une réponse définitive. La proximité du théâtre et de l'agora semble plus proche du

---

<sup>1974</sup> CABANES 1989, p. 49-62.

modèle illyro-épirote que du modèle des cités grecques. On peut donc supposer que le théâtre était utilisé comme lieu des assemblées politiques.

Une question se pose alors dans le cas d'Amantia ; le site a été bien exploré et il est certain qu'il n'y a pas de théâtre. Il est pourtant très probable qu'elle était capitale d'un *Koinon*. Par contre la présence d'un stade est intéressante, car elle suppose l'existence de concours athlétiques liés à des fêtes religieuses. Le stade, situé à l'entrée principale de la ville, a peut-être remplacé le théâtre et accueilli aussi les rassemblements politiques.

La caractéristique essentielle des théâtres illyro-épirotes reste donc sa proximité avec l'agora, et sa fonction essentielle devait être celle d'accueillir les assemblées politiques de la cité mais aussi du *Koinon*. Pour l'instant nous ne connaissons l'existence d'aucun calendrier religieux dans ces régions, et il est donc difficile de savoir si des représentations dramatiques avaient lieu périodiquement. On a cependant vu dans le chapitre précédent que l'évolution architecturale de ces théâtres répondait aux exigences des nouveaux genres théâtraux, et il n'y a donc aucune raison de nier l'existence de festivals comme dans les autres villes grecques.

#### 3.4.5.2. Théâtre et société

Selon P. Cabanes l'Illyrie méridionale et l'Épire présentent un type de société originale qui est peut-être révélateur de tout un monde balkanique différent du monde grec<sup>1975</sup>. Les actes d'affranchissement retrouvés à Bouthrôtos sur le mur d'*analemma* de la *parodos* ouest, fournissent de bonnes informations pour la connaissance de la vie sociale de cette petite cité avant la conquête romaine<sup>1976</sup>. La société repose sur une cellule familiale très soudée où les femmes jouent un rôle important puisqu'elles ont la capacité juridique. On remarque aussi la possibilité pour l'affranchi(e) de s'intégrer dans la « maisonnée », dans le groupe familial au sens large de ceux qui habitent sous le même toit, sans consécration à une divinité ; on a pu parler d'actes d'affranchissements laïcs<sup>1977</sup>. Ce qui est intéressant c'est le choix du théâtre pour publier ces actes. La proximité du sanctuaire d'Asclépios ne peut fournir une explication car on a vu que les affranchis ne sont pas consacrés à une divinité. Il faut plutôt penser que le théâtre était le lieu le plus fréquenté qui pouvait donner la plus grande publicité à ces actes. Sa fréquentation ne tient pas seulement aux représentations qui y étaient données, mais aussi à sa position dans l'espace public : pour accéder à l'agora il faut traverser le théâtre lorsqu'on arrive

---

<sup>1975</sup> CABANES 1989, p. 49-62. *CIGIME 2*.

<sup>1976</sup> Butrint n'est pas mentionnée par le Pseudo-Skylax, ce qui peut laisser penser que la cité n'est pas encore aux Chaones, mais fait partie de la pérée de Corcyre, ce qui est le plus probable, ou est indépendante .

<sup>1977</sup> CABANES, 1974, 1994 ; *CIGIME 2*, DRINI 1981, 1986 ; HAMMOND 1976 ; HANSEN 2004 ; GILKES 2003.

de l'est de la ville ; sa fréquentation est aussi liée à la présence du sanctuaire d'Asclépios (cf. *infra*). Cette utilisation du théâtre comme lieu d'affichage ou vitrine de la cité se vérifie aussi à la présence des statues de dignitaires ou des inscriptions honorifiques qu'on a pu retrouver à proximité. Les dignitaires et les évergètes qui finançaient les représentations théâtrales, avaient tout intérêt à afficher leur image dans le monument le plus fréquenté de la cité.

### 3.4.5.3. Théâtre et religion

La fonction première d'un théâtre est étroitement liée à la vie religieuse de la cité, puisqu'il accueille les festivals au rythme du calendrier religieux de la cité. On ne connaît malheureusement aucun calendrier pour les régions illyro-épirotes, et la vie religieuse nous échappe en grande partie.

À Butrint on a une situation un peu particulière, car l'implantation du théâtre le lie étroitement au sanctuaire d'Asclépios. Les fouilles menées par L.M. Ugolini ont montré que ce sanctuaire contenait les restes d'un petit temple du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. lui-même lié à la présence d'une source aux eaux curatives. On a pu voir aussi que le portique supérieur du théâtre pouvait jouer le rôle d'un *abaton*. On est donc en présence d'un cas assez particulier que l'on retrouve aussi en Sicile (Akrai, Morgantina, Ségeste, Agrigente) où le théâtre assume une fonction religieuse liée au sanctuaire auquel il est intégré. On peut parler d'un théâtre-temple.

Fait pour servir de cadre à des concours dramatiques, les théâtres en Illyrie méridionale et en Épire ont aussi servi, au cours de leur histoire, à d'autres activités dont certaines comme les combats de gladiateurs à l'époque romaine, ont nécessité des transformations du bâtiment<sup>1978</sup>. Ils ont servi aussi à accueillir les assemblées politiques, celle de la cité elle-même, mais aussi celles du *koinon* dans le cas des villes capitales comme Byllis ou Phoinikè<sup>1979</sup>.

---

<sup>1978</sup> Les gradins ont alors été séparés de l'*orchestra* par de fortes dénivellations, par des murets ou par des grilles et des filets, tandis que des refuges étaient aménagés pour les chasseurs ; même à Apollonia, ville de pure tradition grecque, *immunis et libera*, l'*orchestra* a été aménagée à l'époque impériale pour accueillir des combats de gladiateurs dont l'existence est bien attestée par l'inscription du monument des agonothètes (*CIGIME* 1.2 n° 187).

<sup>1979</sup> JAUPAJ 2018, p. 1029-1044.

### 3.5. Les institutions : royauté et *Koinon*.

La forme d'organisation politique en Épire et en Illyrie méridionale est différente de celle qu'on connaît dans la Grèce égéenne sous le nom de *polis*, ou Cité-État. Les communautés dans ces régions de montagne sont organisées en familles villageoises regroupées en *ethnè*, qu'on peut traduire par « peuples » ou « tribus ». Plusieurs *ethnè* peuvent se regrouper à leur tour sous une autorité politique issue de l'un des peuples et former ainsi un véritable État. C'est ce qu'on appelle un *Koinon*, que l'on peut traduire par ligue ou confédération<sup>1980</sup>. Les premiers *Koina* apparaissent en Épire au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., avec le *Koinon* des Molosses, dirigé par la dynastie des Eacides qui peu à peu étend son autorité sur toute la région. Le régime politique de ces *Koina* peut varier : selon le témoignage du Pseudo Skymnos, certains peuples obéissent à des rois, auquel cas on parle de royaume, d'autres à des chefs militaires, ou d'autres enfin s'administrent eux-mêmes et dans ce cas le terme de *Koinon* est plus approprié<sup>1981</sup>. La composition ethnique de ces *Koina* peut aussi varier en fonction des époques, certaines tribus se retirant et d'autres y adhérant. En Illyrie, ils ne se mettent pas en place avant le milieu du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C, et ils cohabitent avec les royaumes. Ainsi le premier royaume illyrien connu est celui du roi Bardylis, mort vers 348, mais son royaume se situe en Dardanie. Il étendit ensuite son pouvoir en Lyncestide. Le dernier connu est celui du roi Genthios qui régna sur les Ardiaens sous protectorat romain au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.. Avant cette date, faute de données épigraphiques, l'organisation politique des Illyriens est mal connue<sup>1982</sup>.

Un *Koinon* se compose d'une ville principale qui sert de chef lieu, où se réunissent les instances fédérales, et de l'ensemble des autres centres urbains confédérés, mais son territoire est essentiellement rural et parsemé de forteresses placées le long des voies de communication pour assurer la sécurité du commerce. Il est probable que chaque centre urbain conservait des institutions municipales propres. Ce système pyramidal est donc assez souple pour intégrer

---

<sup>1980</sup> CABANES 1999, p. 373-375.

<sup>1981</sup> Pseudo-Skymnos v. 420-422 : «Καί τινα μὲν αὐτῶν βασιλικαῖς ἐξουσίαις / ὑπήκο'εῖναι, τινὰ δὲ καὶ μοναρχίαις / ἃ δὲ αὐτονομεῖσθαι *Les uns obéissent à des autorités royales, d'autres même à des régimes monarchiques, et d'autres se gouvernent eux-mêmes.*

<sup>1982</sup> Les populations illyriennes des régions du centre et du nord ne connaissaient pas, jusqu'au début d'époque romaine, une organisation étatique.

des communautés différentes sous une seule autorité<sup>1983</sup>. Si les Molosses ont pu étendre facilement leur domination sur toute l'Épire et le sud de l'Illyrie, c'est en grande partie grâce au système du *Koinon*. De même lorsque ces régions passent sous protectorat romain, le modèle du *Koinon* semble parfaitement convenir à Rome. Polybe, en parlant des Achéens de son époque, décrit une sorte d'État idéal constitué de peuples alliés et vivant dans une amicale κοινωνία<sup>1984</sup>:

« τοιαύτην καὶ τηλικαύτην ἐν τοῖς καθ' ἡμᾶς καιροῖς ἔσχε προκοπὴν καὶ συντέλειαν τοῦτο τὸ μέρος ὥστε μὴ μόνον συμμαχικὴν καὶ φιλικὴν κοινωνίαν γεγενῆσθαι πραγμάτων περὶ αὐτούς, ἀλλὰ καὶ νόμοις χρῆσθαι τοῖς αὐτοῖς καὶ σταθμοῖς καὶ μέτροις καὶ νομίσμασι, πρὸς δὲ τούτοις ἄρχουσι, βουλευταῖς, δικασταῖς

*Mais aujourd'hui la concorde a fait partout de tels progrès, elle est même devenue si parfaite, que non-seulement règnent entre ces peuples alliance et amicale communauté, mais qu'ils ont mêmes lois, mêmes mesures, mêmes poids, même monnaie, mêmes magistrats, mêmes sénateurs».*

Pierre Cabanes précise que « *le koinon peut désigner l'association de quelques personnes regroupées dans une association culturelle, comme un thiasé, ou servir à désigner une communauté étatique large... le koinon désigne souvent et en même temps l'État et l'assemblée populaire, l'ekklesia...* »<sup>1985</sup>.

Il est important de noter que le développement des *Koina* est inséparable du phénomène d'urbanisation. Là encore on n'est pas si éloigné des conditions d'apparition des *poleis* toutes centrées sur un pôle urbain constitué en général par synœcisme. Toutefois, la composante fortement rurale des sociétés illyro-épirotes, dont on sait qu'elles étaient semi nomades du fait de la pratique de la transhumance, ne se prêtait pas au mécanisme du synœcisme. La vie urbaine commence à se développer à partir de la fin du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., comme on le voit avec l'apparition des grandes enceintes urbaines à Amantia et à Klos en Illyrie méridionale, à Phoinikè en Épire ; même à Bouthrôtos la phase la plus ancienne phase du rempart date du milieu du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>1986</sup>. Dès la multiplication des villes dans la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., comme Byllis, Dimale ou Olympè, l'architecture urbaine est celle des cités grecques avec des agoras, des monuments public et des zones résidentielles adoptant le système hippodaméen et les maisons à péristyle<sup>1987</sup>. On notera cependant une différence

---

<sup>1983</sup> CABANES 1976 et 1988.

<sup>1984</sup> Polybe II, 37, 10-11.

<sup>1985</sup> CABANES 1999, p. 373.

<sup>1986</sup> CEKA 2012, p. 66.

<sup>1987</sup> CEKA 1992a, p. 73-96.

notable : l'absence de temples consacrés à une divinité poliade, la seule exception étant le temple d'Aphrodite à Amantia, mais il est situé *extra muros*.

### 3.5.1. L'organisation étatique en Illyrie méridionale

#### 3.5.1.1. Le *Koinon* des Bylliones

Le *Koinon* des Bylliones tient son nom de la cité de Byllis qui en était le chef-lieu ; il est connu par des inscriptions indiquant *Βυλλιώνων τὸ κοινὸν*<sup>1988</sup> et par les sources littéraires<sup>1989</sup>. Selon les périodes historiques les frontières politiques du *Koinon* ont évolué mais on peut en définir le cadre général. Dans la moyenne vallée de la Vjosë (Aôos) au sud, il est délimité par les postes frontaliers de Rabije et Kalivçë, sous la responsabilité de *péripoloi*<sup>1990</sup>. Au nord et à l'est, il suit les collines de la région de Mallakastra et ses frontières sont balisées par les forteresses de Cfir et Margëlliç ; enfin à l'ouest, il était frontalier avec Apollonia, et le centre de Gurzezë près de Cakran devrait être le plus occidental<sup>1991</sup>. Le *Koinon* inclut le centre de Klos (Nikaia ?), le plus ancien et le plus important, considéré comme la cité-mère de la communauté<sup>1992</sup>. L'évolution politique de ce *Koinon* est difficile à suivre faute de sources. On ne sait rien notamment des relations entre les Bylliones et les Atintanes jusqu'au début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. quand le *Koinon* passe sous la domination du royaume des Éacides. Un certain nombre d'inscriptions trouvées sur le territoire ou dans divers sites de Grèce donnent une présentation presque complète de l'organisation étatique et politico-militaire du *Koinon*

Une inscription du IV<sup>e</sup> siècle retrouvée à Dodone sur une base qui devait supportait une statue de Krisôn fils de Sabyrtios de l'*ethnos* des Molosse, indique qu'il a été honoré par le *Koinon* des Bylliones<sup>1993</sup>. Au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., une autre inscription provenant de Sparte mentionne le magistrat éponyme des Bylliones, le prytane<sup>1994</sup>. À noter que les inscriptions provenant du territoire du *Koinon* ne mentionnent jamais un groupe ethnique. Une inscription récemment découverte de la fin du III<sup>e</sup> ou début du II<sup>ème</sup> siècle av. J.-C., malheureusement lacunaire, dédiée à Zeus *Tropaios*, donne une liste des magistratures<sup>1995</sup> : le prytane

---

<sup>1988</sup> CIGIME 3, n°366.

<sup>1989</sup> Par exemple César, *Guerre civile*, III, 40, 4.

<sup>1990</sup> CEKA 1982, p. 71-89.

<sup>1991</sup> CEKA 1984, p. 61-89.

<sup>1992</sup> PAPAANI 1976, p. 411-422.

<sup>1993</sup> CIGIME 3, n°366.

<sup>1994</sup> CIGIME 3, n°368.

<sup>1995</sup> CIGIME 3, n° 302.



éponyme, un stratège, un hipparque, un collègue de *damiourgoi*<sup>1996</sup>. À Klos, les inscriptions de *politeia* qui sont gravées sur les blocs de l'*analemme* et de la *parodos* du théâtre, indiquent que le prytane et le stratège sont accompagnés d'un *gymnasiarque*. Les décisions de l'attribution de la *politeia* sont prises sous l'autorité du prytane éponyme qui est aussi le magistrat éponyme du *Koinon* des Bylliones. On connaît aussi les *péripolarques* en charge de la surveillance des frontières, les *grammateus* (secrétaires), et les *sympéripoloi* comme le confirment l'inscription de Rabije<sup>1997</sup> (**fig. 87**) et l'inscription conservée à l'Ashmolean Museum d'Oxford qui provient certainement de la région<sup>1998</sup>.



**Fig. 87** : l'inscription de Rabije (CIGIME 3, n°394).

<sup>1996</sup> Cette dédicace à Zeus d'un trophée est la preuve que Byllis a pu participer à une victoire, qui n'est pas précisée ici mais dans le contexte historique plausiblement doit être une victoire contre les armées de Philippe V de Macédoine. La représentation d'armes macédoniennes en relief a facilité la datation de cette inscription. Cf. CEKA 1984, p. 69-70.

<sup>1997</sup> CIGIME 3, n°394.

<sup>1998</sup> C'est une dédicace à Dionysos qui selon P. Cabanes appartiendrait plutôt à la cité d'Apollonia, mais la possibilité qu'elle vienne de l'arrière-pays n'est pas à écarter ; cf. CIGIME 3, 385-386 et 563 (40). L'inscription est gravée sur une plaque de bronze : ἐπι πρυτάνιος Μάισωνος τοῦ Φιλωνίδα Ἀμφινέος, Διονύσωι Ἀπελλέας Ἀλκαίου Λίτας περιπολαρχήσας καὶ ὁ γραμματεὺς καὶ οἱ συμπερίπολοι σκανάν καὶ τὸ ἄγαλμα ἀνέθηκαν. Ἡρακλειόδωρος ἐπόησε. *Sous le prytane Mason fils de Philônidas Amphineus, Apelleas fils d'Alkaios Litas qui a été péripolarque, et le secrétaire, et les symperipoloi ont consacré à Dionysos une hutte et cette statue. Herakleodóros l'a sculptée.* Cf. L. ROBERT, *Hellenica*, X, p. 283-291, pl. XXXIX 1 (SEG XV (1958), 412) ; CIGIME 3, n° 394 p. 250.

À partir du II<sup>e</sup> siècle, plus précisément dès 168 av. J.-C., les Bylliones se sont positionnés dans le camp romain et ont fourni des troupes auxiliaires enrôlées par Appius Claudius, comme l'ont fait aussi les cités d'Apollonia et de Dyrrhachion<sup>1999</sup>. Durant cette période Byllis préserve son autonomie mais à partir de 148 elle est rattachée à la province romaine de Macédoine<sup>2000</sup>, jusqu'à l'époque d'Auguste où elle devient colonie romaine<sup>2001</sup>.

### 3.5.1.2. Le *Koinon* des Balaiites (fig. 88)

Ce petit *Koinon* n'est connu que par une seule inscription qui donne l'organisation presque complète d'une communauté autonome au début du II<sup>ème</sup> siècle av. J.-C.<sup>2002</sup>. L'inscription mentionne donc τὸ κοινὸν τῶν Βαλαιεῖτῶν, et sa décision de faire participer aux affaires communes (μετέχειν δὲ τῶν κοινῶν), ce qui dans une polis équivaldrait à l'octroi de la citoyenneté, un péripolarque (un Byllion ?) qui leur a rendu service. Elle mentionne le prytane éponyme, le conseil des Anciens (les *presbyteroi*), l'assemblée populaire (l'*ekklesia*), le trésorier<sup>2003</sup> :

« ...πρυτανεύοντος Βίωνος τοῦ Κλειγένεος, Ψυδρέος ἡ΄, τοῦ ταμία Ἀριστήνος τοῦ Ἐξακίου ἀπολογιζα μένου τοῖς πρεσβυτέροις καὶ ταῖ ἐκκλησίαι ὅτι εἶη ὁ περιπόλαρχος Ἀριστήν ὁ Παρμῆνος πεποηκῶς τοῖς Βαλαιταῖς φιλόανθρωπα καὶ πλήω, ἔδοξε τοῖς Βαλαιεῖταις στεφανωθῆ- μεν τὸν περιπόλαρχον Ἀριστήνα τὸν Παρμῆνος στεφάνωι χρυσέωι ἀπὸ χρυσῶν πέντε ἀρετᾶς ἕνεκα καὶ εὐ- νοίας ἂν τοῦ δὲ περιπόλαρχου Ἀριστήνος τοῦ Παρμῆνος εὐχαριστήσαν- τος τοῖς Βαλαιταῖς ἐπὶ τῶι δοθέντι αὐτῶι φιλανθρώπωι καὶ ἀντιστεφανώσαντος τὸ κοινὸν τῶν Βαλαιεῖ- τῶν τῶι αὐτῶι στεφάνωι ἔδοξε τοῖς Βαλαιεῖταις ψάφισμα ἀναγραφῆμεν εἰς χάλκωμα καὶ κατασταθῆμεν εἰς ἐπιφανῆ τόπον διὰ τὰ προγεγονότα ὑπ' αὐτοῦ φιλόαν- θρωπα, μετέχειν δὲ καὶ τῶν κοινῶν αὐτὸν καὶ ἐκγόνους, μετέχειν δὲ τῶν κοινῶν καὶ τοὺς γραμματεῖς αὐτοῦ Παρμῆνα Τεισάρχου καὶ Βούλοντὸν Ἀβαίου.

*Durant la prytanie de Biôn fils de Kleigénès, le 18 du mois Psydreus, le trésorier Aristèn fils d'Exakios ayant fait rapport aux Anciens et à l'Assemblée sur les nombreux services que le péripolarque Aristèn fils de Parmèn a rendus aux Balaiites, il a plu aux Balaiites de couronner le péripolarque Aristèn fils de Parmèn d'une couronne d'or d'une valeur de 25 pièces d'or pour sa valeur et son dévouement. Le péripolarque Aristèn fils de Parmèn ayant témoigné sa reconnaissance aux Balaiites pour le privilège qui lui a été conféré et ayant en retour couronné la communauté des Balaiites de la même couronne, il a plu aux Balaiites que le décret soit transcrit sur une plaque de bronze et qu'elle soit placée dans un endroit bien en vue à cause des services antérieurs qu'il a rendus, que lui et ses descendants prennent part aux affaires communes et que prennent part aussi aux affaires communes ses secrétaires Parmèn fils de Teisarchos et Boulos fils d'Abaios. »*

1999 DENIAUX 2014, p. 143-156.

2000 Tite-Live, XLIV, 30, 10.

2001 Pline l'Ancien, *H.N.*, IV, 35. DENIAUX 2014, p. 143-156.

2002 CEKA 1987, p. 92-93.

2003 CIGIME 3, n° 423.



Fig. 88 : l'inscription des Balaiites (Musée archéologique d'Apollonia).

On ignore les limites de son territoire mais selon Neritan Ceka les Balaites faisaient partie du *Koinon* de Bylliones et donc leur territoire devait être très proche. Toutefois, cette thèse est rejetée par P. Cabanes qui voit plutôt un État indépendant, mais n'arrive pas à le localiser<sup>2004</sup>. L'inscription date d'une période où la région est bouleversée par l'arrivée des Romains, ce qui a pu permettre à des petites communautés de gagner leur indépendance en se détachant d'un *Koinon*. Le plus probable est qu'effectivement il faisait partie du *Koinon* des Bylliones.

### 3.5.1.3. Le *Koinon* des Amantes

Amantia est considérée comme la capitale de la tribu illyrienne des Amantes (ou Abantes) au sein du pays des Atintanes<sup>2005</sup>. La ville aurait été fondée vers le V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>2006</sup>. Elle se situe près du village actuel de Ploça, au sud-est de Vlora, dans la vallée de la Shushicë, sur une voie de communication en provenance de Vlora, qui par le col de Sevaster rejoint la route venant de Byllis et permet de rejoindre l'Épire (**fig. 89**). Cette position fait d'Amantia un carrefour important dans les rapports commerciaux entre la côte sud de l'Illyrie et les régions de l'intérieur. Le site d'une surface de 13 ha se caractérise par sa colline rocheuse isolée qui se dresse à une altitude à 613 m parmi les contreforts épaulant à l'ouest la montagne de Tartari. Au sud, le territoire des Amantes est limitrophe de celui des Chaones, la forteresse de Matohasanaj marquant l'extrême défense des Amantes dans cette direction<sup>2007</sup>.

Selon le témoignage de Pausanias, le nom d'Amantes provient de l'Eubée. Des Eubéens, associés à des Locriens, revenant de la guerre de Troie sur huit navires, firent route vers les Monts Acrocérauniens et s'établirent dans l'arrière-pays<sup>2008</sup>. La présence d'Eubéens dans la région est également attestée par Plutarque et par le Pseudo Skymnos<sup>2009</sup>. Cette tradition forte d'une présence eubéenne avant même la période des premières fondations coloniales s'est conservée sur place, comme le prouve l'*ex voto* que les Apolloniates érigèrent à Olympie à la suite de leur victoire sur Thronion vers le milieu du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>2010</sup>. S'il n'est pas

---

<sup>2004</sup> CEKA 1987, p. 92-93 ; CABANES 1999, p. 381.

<sup>2005</sup> CABANES 1988, p. 62 sq.

<sup>2006</sup> Le nom d'Amantia est connu du Pseudo-Skylax 26, et d'Etienne de Byzance, s.v. *Abantis* et *Amantia*.

<sup>2007</sup> ANAMALI 1972, p. 67 sq ; MYRTO 1998 p. 5-12 ; C.A.A, 2008, p. 204 sq.

<sup>2008</sup> Pausanias V, 22, 2-4.

<sup>2009</sup> Plutarque, *Questions grecques*, 11, 293 : selon cet auteur des Eubéens étaient installés dans la région de Corcyre, et en sont chassés vers 733 par le corinthien Chersicratès. Le Pseudo-Skymnos, 442-443, indique que des Eubéens étaient présents dans la région d'Orikos.

<sup>2010</sup> La dédicace du monument conservée par Pausanias (V, 22, 2-4), indique que les Apolloniates, sous les auspices d'Apollon, se considèrent comme les « conquérants des confins de l'Abantide ». Cf. également *S.E.G.* XV 251.

possible d'identifier Thronion avec Amantia, il est probable que la ville fut le centre d'un *Koinon*, ou la capitale d'une cité-État, les données épigraphiques et numismatiques ne permettant pas de trancher entre les deux hypothèses. En effet les monnaies portent simplement la légende AMANTΩN, et les inscriptions mentionnent l'existence d'un Conseil, d'un prytane éponyme, et d'un agonothète de Zeus<sup>2011</sup>.

Au IV<sup>e</sup> siècle Amantia est incontestablement une ville importante qui au début du III<sup>e</sup> siècle est absorbée dans le royaume de Pyrrhos. Les Amantes retrouvent ensuite leur indépendance et frappent une monnaie à partir des années 230<sup>2012</sup>. Ils sont invités par les théores de Delphes à participer aux concours pythiques comme le montre leur nom sur la liste des théorodokes<sup>2013</sup>. Pour le II<sup>e</sup> siècle on ne dispose d'aucune information, mais il est probable que la ville est intégrée, en même temps que Byllis, à la province romaine de Macédoine à partir de 148 av. J.-C. Sous le siècle des Antonins, elle connaît une certaine prospérité comme le montre l'inscription latine conservée à la fontaine du village de Ploça, qui mentionne la construction d'un grenier à grain<sup>2014</sup>. L'utilisation dans cette inscription de la langue grecque et latine prouve la présence d'une communauté bilingue, avec certainement une enclave latine et une administration gérée par des décurions. La cité est encore active à l'époque de Justinien I<sup>er</sup> où elle procède à une réfection de ses fortifications<sup>2015</sup>.

Jusqu'à présent, on hésitait à reconnaître l'existence d'un *Koinon* des Amantes, et on parlait plutôt d'une Cité-État sur le modèle des villes coloniales, mais ces inscriptions, en particulier celle de Matohasanaj, plaident plutôt pour une organisation étatique en *Koinon*<sup>2016</sup>. Les données numismatiques et historiques confirment qu'Amantia du IV<sup>e</sup> au-I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. devient un centre important dans le sud de l'Illyrie. Durant cette période, l'acropole prend sa forme complète et tout autour, sur les terrasses de la colline, se développe la ville, identifiée par les constructions de caractère public. Il faut attendre le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., pour mieux connaître le développement social et politique de la ville. Durant cette période, on assiste, ainsi que dans d'autres centres d'Illyrie méridionale, au renforcement de l'État illyrien sous la dynastie des Taulantins et surtout le règne de Pyrrhus où Amantia atteint sa pleine croissance. Peut-être qu'après la désintégration du royaume de Pyrrhus, Amantia située dans

---

<sup>2011</sup> Amantia émet des séries en bronze entre 260 et 168 ; les types les plus fréquents sont la tête de Zeus ou le buste d'Artémis sur le droit ; sur le revers apparaissent plusieurs comme le foudre, l'étoile, la torche, l'obélisque. Cf. CEKA 1957 et GJONGEÇAJ 1986.

<sup>2012</sup> CEKA 1957, p. 18.

<sup>2013</sup> Pour la publication de cette liste, cf. PLASSART 1921, p. 1-85, colonne IV, ligne 56.

<sup>2014</sup> ANAMALI 1972, p. 71, et C.A.A. 2008 p. 204-205.

<sup>2015</sup> Procope, *de Aedificiis*, IV, 4, 3.

<sup>2016</sup> JAUPAJ 2017, p. 447-449.

une zone tampon entre le Royaume d'Illyrie et celui des Molosses, a suivi l'exemple de ses voisins, à savoir une organisation en *Koinon*, probablement dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. C'est la période où la ville connaît un grand développement commercial en jouant un rôle dans les échanges locaux, ce que montre l'émission de monnaies avec en légende le nom des Amantes (sous la forme au génitif)<sup>2017</sup>, selon l'exemple des Bylliones<sup>2018</sup>.

La thèse d'une *Koinon* des Amantes est fortement soutenue par deux inscriptions en langue grecque des III<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles av. J.-C. qui ont été récemment découvertes sur le territoire de la tribu illyrienne des Amantes. La première retrouvée près de l'ancienne ville d'Amantia nous informe de l'existence d'un prytane, magistrat éponyme ; c'est la deuxième inscription connue à ce jour dans cette ville à mentionner cette magistrature (**fig. 90**). Une autre inscription trouvée à Matohasanaj présente un intérêt particulier car elle nous permet de mieux connaître l'organisation politico-militaire du sud de l'Illyrie à la période hellénistique : elle atteste la fonction de péripolarque, qui apparaît à la ligne 2, dont le rôle était de présider les *peripoloi* pour assurer la sécurité des frontières de l'État (**fig. 91**).

Cette fonction n'était connue jusqu'à présent dans cette région, que pour le *Koinon* des Bylliones, comme l'atteste une inscription provenant de la forteresse de Rabije (*CIGIME* 3, n° 394)<sup>2019</sup>. Ce qui est intéressant est le fait que l'on rencontre souvent cette fonction qui peut être exercée par un étranger comme le prouve l'inscription du *Koinon* des Balaiites, et comme c'est le cas à Athènes.

La forteresse de Matohasanaj où a été découverte la deuxième inscription, se situe à la frontière orientale du *Koinon* des Amantes, dans une position stratégique entre le l'Illyrie méridionale et l'Épire. À la frontière du *Koinon* des Chaones elle surveillait les routes commerciales venant de la mer Ionienne et conduisant vers l'Épire et la Macédoine<sup>2020</sup>. L'inscription de Matohasanaj est d'un intérêt particulier car elle nous permet de mieux connaître l'organisation politico-militaire du sud de l'Illyrie à la période hellénistique (**fig.91**)<sup>2021</sup>. L'interprétation des deux dernières lettres conservées sur la dernière ligne, A P, est délicate. Il est possible qu'il s'agisse de l'abréviation d'un démotique ou d'un groupe tribal au sein du *Koinon* des Amantes<sup>2022</sup>. Cette interprétation s'appuie sur une comparaison avec

---

<sup>2017</sup> CEKA 1957 p. 18; CEKA 1987a, p. 135-149 ; *CIGIME* 3, p. 100.

<sup>2018</sup> ANAMALI 1972, p. 77-120 ; GJONGECAJ 1978, p. 71-112.

<sup>2019</sup> N. Ceka partage la même idée sur l'inscription de Rabijes ; elle ferait référence aux Atintanes et non pas aux Bylliones. Cf. CEKA 1982, p. 71-79.

<sup>2020</sup> CEKA 1975, p. 33-37 ; C.A.A., p.21.

<sup>2021</sup> CABANES 1991, f. 197-221 ; HADZIS, 1993, p. 201-209.

<sup>2022</sup> JAUPAJ 2017, p. 443-453.

une inscription d'Apollonia, qui est une dédicace à Aphrodite faite par trois hiéromnâmes et trois secrétaires, dont le patronymique est suivi d'un groupe de deux lettres pour cinq d'entre eux, et de quatre dans un cas<sup>2023</sup>. L. Robert voit à juste titre dans ces abréviations l'indication de subdivisions civiques de la ville d'Apollonia, comme on les trouve à Corinthe<sup>2024</sup>.



Fig. 89 : carte de la région d'Apollonia, Byllis, Amantia et les réseaux routiers antiques.

Donc chez les Amantins on retrouve les mêmes magistrats, le prytane éponyme, un secrétaire du conseil, et la *boulè* (le Conseil), le péripolarque, dont la fonction était de présider les *péripoloi* pour surveiller les frontières du *koinon*. Tous ces indices, ajoutés aux

<sup>2023</sup> CIGIME 1,2, n° 7. Les abréviations sont les suivantes, dans l'ordre du texte, Λι, Πο, Αρ, Πολο, Ιπ, Λε  
<sup>2024</sup> L. ROBERT, *Hellenica* XI-XII, p. 563 n° 1.

nombreuses monnaies portant la légende AMANTΩΝ, confirment l'existence d'un État autonome<sup>2025</sup>.

Une cité qui pourrait faire partie du *Koinon* des Amantins est Olympè qui se trouve sur la colline de Mavrovë sur la rive droite du cours moyen de la Shushicë<sup>2026</sup>. Elle est située sur la route qui part du port de Vlora en direction de la vallée du Drinos en Épire, et passe par Amantia. Elle est identifiée par des monnaies qui portent le nom Ὀλυμπας, dont 4 ont été trouvées à Amantia<sup>2027</sup>. La ville a été datée dès le V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., avec des remparts qui sont contemporains à ceux d'Amantia et protègent une surface de 15 ha<sup>2028</sup>. Le mobilier archéologique est riche, avec des amphores à f.r. imitant le style apulien, des protomés féminines, des masques de fabrication locale<sup>2029</sup>. On y a retrouvé des séries des monnaies provenant de la Ligue épirote, d'Orikos, d'Apollonia et d'Amantia. Malheureusement les recherches actuelles ne permettent pas de connaître l'organisation de cette petite communauté, dont on connaît seulement le nom grâce aux légendes monétaires et à un timbre sur tuile<sup>2030</sup>.



**Fig. 90** : l'inscription d'Amantia (JAUPAJ 2017, fig. 2 p. 445).

---

<sup>2025</sup> ANAMALI 1972, p. 67-148 ; CABANES 1999, p. 381 ; *CIGIME* 3, p. 93-100, et n° 94-127; CABANES-JAUPAJ 2016, p. 404-408 ; JAUPAJ 2017, p. 443-453.

<sup>2026</sup> DAUTAJ 1981, p. 57-91.

<sup>2027</sup> *CIGIME* 3, p.114-119.

<sup>2028</sup> DAUTAJ 1981, p. 60-65.

<sup>2029</sup> Elles sont datées des IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles av. J.-C. Une amphore à f.r. de fabrications locales imitant le type apulien représente Hermès assis et un couple se donnant la main. Cf. DAUTAJ 1981, p. 71.

<sup>2030</sup> DAUTAJ 1981, p. 65-66.



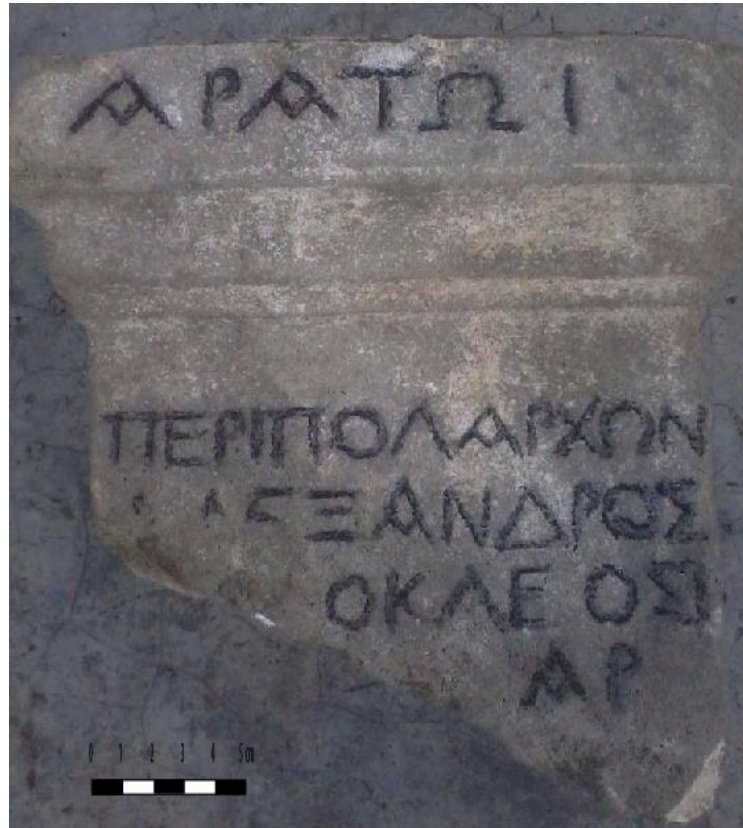


Fig. 91 : l'inscription de Matohasanaj (JAUPAJ 2017, fig. 3 p. 446).446).

### 3.5.2. L'organisation étatique en Épire

#### 3.5.2.1. Du *Koinon* des Molosses à la Ligue épirote.

Depuis la royauté de Tharyps, fin du V<sup>e</sup>-début IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., l'Épire est soumise à l'autorité du roi des Molosses avec un pouvoir limité par le *prostatès*, magistrat le plus haut après le roi. Il règne sur d'anciennes formations tribales réunies en petits *ethnè* autonomes. Un changement important intervient sous le règne d'Alcétas dans la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., qui se lance dans une politique d'expansion territoriale<sup>2031</sup>. Il a gagné le soutien des Athéniens en adhérant à la Seconde Ligue Maritime d'Athènes et fort de cet appui il prend le contrôle de la côte Ionienne<sup>2032</sup>. L'unification des territoires conquis se fait simplement par intégration des nouveaux *ethnè* dans le *Koinon*. Il est donc dirigé par le roi de la dynastie des Éacides, assisté par le *prostatès* (égal au magistrat éponyme), élu chaque année par les tribus. Il y a aussi un *grammateus* (le secrétaire), et le conseil fédéral des représentants d'*ethnè*, assisté de *damiorgoi*, *synarchontes*, et *hieromnamones*. Les décisions sont prises par le Conseil qui au nom du *Koinon* des Molosses, décerne par exemple la proxénie et différents

<sup>2031</sup> FRANKE 1954 ; FRANKE : 1961.

<sup>2032</sup> ISLAMI 1985, p. 148.

autres privilèges. Le nombre des *ethnè* entre 370-368 était de dix, mais ils varient en fonction des conquêtes territoriales du roi<sup>2033</sup>. Les Thesprôtes font partie de ce *Koinon* où tous les membres sont égaux sous l'autorité du roi.

À partir du 330 av. J.-C. on a un changement connu par une inscription de Dodone qui mentionne les « Épirotes et leurs alliés » réunis dans une ligue (σύμμαχοι τῶν Ἀπειρωτῶν)<sup>2034</sup>. Que faut-il entendre par « Épirotes » ? S'agit-il toujours du *Koinon* des Molosses, ou un nouveau *Koinon*, celui des Épirotes a-t-il été créé entre temps ?<sup>2035</sup>. Quant aux alliés qui sont-ils ? Normalement des États indépendants qui n'entrent pas dans le cadre du *Koinon* ou qui en sont sortis. On peut penser à la Cassopée et les cités voisines y compris celles de Thesprôtie<sup>2036</sup>. La formule employée montre en tout cas une Épire totalement unifiée telle qu'on la connaît ensuite avec le Royaume de Pyrrhus.

En 234-233, après la période florissante de Pyrrhos, l'Épire sort affaiblie et la dynastie des Éacides s'éteint avec la mort de la dernière reine Déidamie. La royauté cède la place à un État « républicain » appelé *Koinon* des Épirotes dont la capitale politique est Phoinikè, la capitale religieuse restant Dodone<sup>2037</sup>. Il s'agit toujours d'une confédération d'*ethnè* dirigée par un stratège assisté d'au moins deux *prostatèi*, dont l'un est Molosse et l'autre Chaone. Une inscription de Dodone, en Molossie, mentionne en effet un stratège des Épirotes, Εὐάλκος Ἀριαντεύς, accompagné du *prostatès* des Molosses Πολυκλείτης Ὅσσονίος<sup>2038</sup> ; à Bouthrôtos, en Chaonie, le même stratège Εὐάλκος n'est pas mentionné avec son ethnique local (Ἀριαντέος) mais avec l'ethnique générique Μολοσσοῦ, et il est accompagné du *prostatès* des Chaones Λυκίδα Ἐλιννοῦ<sup>2039</sup>. On peut donc remarquer que l'ethnique local n'est précisé que lorsqu'on se trouve dans la région d'appartenance où l'ethnique peut être facilement identifié.

Pierre Cabanes en se référant à une inscription trouvée à Passaron a pu proposer la composition du *Koinon* des Épirotes avec les ethniques des magistrats<sup>2040</sup>. Le *Koinon* des Épirotes comprend deux communautés principales, celle des Molosses et celle des Chaones. Le *Koinon* des Molosses est composé lui-même de trois communautés, celle des Aterargoi,

---

<sup>2033</sup> On arrive à 15 membres vers 344, et on retombe à 9 avant 330. Cf. CABANES 1999, p. 376.

<sup>2034</sup> CABANES 1976, p. 547, 12.

<sup>2035</sup> CABANES 1999, p. 376.

<sup>2036</sup> Les raisons de ce changement ne sont pas claires ; elles sont sans doute liées à l'avènement d'Alexandre le Molosse qui a dû renforcer le pouvoir royal au détriment du conseil fédéral. Cf. ISLAMI 1985, p.152-156.

<sup>2037</sup> ISLAMI 1985, p. 164-165.

<sup>2038</sup> SEG 37 : 510.

<sup>2039</sup> CIGIME 2, n° 1, p. 67-68.

<sup>2040</sup> CABANES 1976, p. 379-383.

des Pergamioi (avec deux *ethnè*, les Akralestou et les Charadroi) et celle des Kyestoi<sup>2041</sup>. L'organisation institutionnelle est la suivante :

- Le premier magistrat est le stratège des Épirotes ; il y a une alternance entre stratège chaone et stratège molosse ; il est assisté de deux *prostatai*, l'un des Molosses, l'autre des Chaones qui représentent les deux communautés fédérales principales. On peut toutefois se demander s'il n'y avait pas un troisième *prostatès* représentant les Thesprôtes., mais aucune source épigraphique ou littéraire ne l'atteste.
- Les communautés secondaires sont elles aussi représentées par un *prostatès* qui siège à l'assemblée fédérale.

Le *Koinon* des Épirotes, héritier du *Koinon* des Molosses, apparaît donc comme le modèle de *Koinon* le plus complexe et le plus abouti. Au sommet, le pouvoir central conduit par trois magistrats qui gèrent les affaires communes de l'État : guerre, diplomatie, finances, octroi des privilèges aux étrangers etc... . Les décisions sont entérinées par l'assemblée fédérale composée des représentants de tous les *ethnè*. Des secrétaires assurent la gestion administrative, et en temps de guerre il semble que le commandant de la cavalerie, l'hipparque, joue un rôle important.

Il y avait bien sûr une vie municipale au sein de chaque *ethnos* qui disposait de son prostate pour le représenter au niveau fédéral, d'un conseil des Anciens et d'une assemblée populaire. Avec les *prostatai*, le *Koinon* des Épirotes renoue avec l'ancienne tradition telle qu'on la connaît pour le *Koinon* des Chaones.

### 3.5.2.2. Le *Koinon* des Chaones

Le territoire des Chaones comprend principalement la vallée de la Bistricë et du Drinos. Au sud, il confine avec la vallée du Thyamis qui les sépare des Thesprôtes. Au nord la vallée de l'Aôos les sépare des Illyriens. Sur le Drinos on a deux villes principales, Antigonéia et Hadrianopolis, entourées par une série de petites agglomérations rurales<sup>2042</sup>. La partie côtière est très urbanisée, avec des villes comme Bouthôtos, Phoinikè, Onchesmos, Himara, Borsh, Cuka, elles aussi entourées de nombreuses agglomérations rurales<sup>2043</sup>. À la différence des

---

<sup>2041</sup> CABANES 1976, p. 379-384 ; CABANES 1999, p. 377.

<sup>2042</sup> *Hadrianopolis*, I ; PERNA-ÇONDI 2011, p. 401-415 ; PERNA-ÇONDI 2011a, p. 365-386 ; PERNA-ÇONDI 2017, p. 353-374.

<sup>2043</sup> GIORGI-BOGDANI 2012.

Molosses, ce *Koinon* n'a jamais été pas dirigé par un roi, mais par deux *prostatai* comme Thucydide le confirme<sup>2044</sup>:

« Καὶ αὐτῶ παρήσαν Ἑλλήνων μὲν Ἀμπρακιῶται καὶ Λευκάδιοι καὶ Ἀνακτόριοι καὶ οὓς αὐτὸς ἔχων ἦλθε χίλιοι Πελοποννησίων, βάρβαροι δὲ Ξάονες χίλιοι ἀβασίλευτοι, ὧν ἡγοῦντο ἐπετησίῳ προστατεία ἐκ τοῦ ἀρχικοῦ γένους Φώτιος καὶ Νικάνωρ. ξυνεστρατεύοντο δὲ μετὰ Ξαόνων καὶ Θεσπρωτοὶ ἀβασίλευτοι.

*Parmi les Grecs que comptait son armée, il y avait des Ambrakiôtes, des Leukadiens, des Anaktoriens et les mille hoplites qu'il avait amenés ; parmi les Barbares, mille Chaones, qui ne reconnaissaient pas de roi, et que commandaient, en vertu d'un pouvoir annuel, deux chefs appartenant à la famille dominante, Phôtios et Nikanôr. Avec les Chaones marchaient également des Thesprôtes, eux aussi ne reconnaissant pas de rois. »*

Donc, au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les Chaones sont dirigé par deux magistrats annuels d'origine aristocratique. Ils appartenaient à la même famille dominante, mais le fait qu'ils soient deux était sans doute une garantie contre un régime de type monarchique ou tyrannique. On évoque la présence d'une Assemblée populaire qui possède le pouvoir suprême, mais on n'a aucune preuve jusqu'à présent de son existence. La situation perdure jusqu'à ce qu'ils passent sous la domination des Molosses à la fin du IV<sup>e</sup> siècle. L'urbanisation de cette région ne commence qu'à partir de ce moment là. La dynastie éacide applique la même politique que celle des Argéades, à savoir urbaniser le royaume pour sédentariser les populations et moderniser le système étatique<sup>2045</sup>. La fondation de la ville d'Antigonéia par Pyrrhos au début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. confirme que les Chaones sont bien intégrés à son royaume. L'intégration des Chaones avec les Molosses n'a pas une date précise mais les sources archéologiques, en particulier numismatiques, confirment que les Chaones sont indépendants jusqu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle et l'association aurait eu lieu à ce moment ou au début du III<sup>e</sup> av J.-C.

Juste après la chute de la dynastie des Éacides en 232, ils font partie de la Ligue épirote mais conservent une certaine autonomie locale<sup>2046</sup>. Une inscription sur une stèle funéraire de Phoinikè montre qu'ils ont la compétence d'accorder la *proxénie* à un étranger<sup>2047</sup>. Le problème est de donner une datation précise à cette inscription<sup>2048</sup>.

La situation change complètement à partir de l'année 170 av. avec Charops le Jeune, Thesprôte de l'*ethnos* des Opatas, bien connu dans les inscriptions de Bouthrôtos<sup>2049</sup>, et

---

<sup>2044</sup> Thucydide II, 80,5.

<sup>2045</sup> *Hadrianopolis I et II* ; GIORGI-BOGDANI 2012 ; GJONGECAJ 2011, p.133-142.

<sup>2046</sup> *CIGIME* 3, p.11-26.

<sup>2047</sup> *Phoinike IV*, n° 11, p. 122-124 ; DE MARIA 2004, p. 342 ; *CIGIME* 3, n° 23

<sup>2048</sup> Pierre Cabanes date la stèle fin IV<sup>e</sup> début III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. On est alors dans une autre situation politique et peut être les Chaones ne sont pas encore entrés dans le Royaume de Pyrrhus.

<sup>2049</sup> *CIGIME* 2, n° 69-71.

surtout après la défaite de Persée à Pydna en 168 av. J.-C. Les Chaones apparaissent alors comme l'élément dominant au sein des Épirotes. On mentionne τὸ κοινὸν τῶν Ἡπειρωτῶν τῶν περὶ Φοινίκην (*le koinon des Épirotes qui vivent autour de Phoinikè*) à Delphes<sup>2050</sup> et à Alexandrie de Troade<sup>2051</sup> ; les inscriptions datent des alentours de 165 av. J.-C. juste après le pillage de l'Épire, et en particulier de la Molossie. Après la mort de Charops le Jeune vers 157, l'Épire passe sous l'influence romaine et c'est à ce moment qu'apparaît un nouveau *Koinon* autour de Bouthrôtos<sup>2052</sup>, celui des Prasaiboi<sup>2053</sup>.

### 3.5.2.3. Le *Koinon* des Prasaiboi

Ce *Koinon* est sûrement née après 163, après que Rome a détruit les grandes entités politiques de l'Épire et favorisé la formation de petits États satellites plus faciles à contrôler. La Chaonie a souffert des guerres ; 70 *oppida* ont été détruits et un nombre important d'habitants ont été réduits en esclavage<sup>2054</sup>. C'est dans ce contexte que naît le *Koinon* des Prasaiboi avec des institutions inspirées du *Koinon* des Épirotes. On a une Assemblée du peuple (*Ecclesia*), un Conseil (la *Boulè*), un *prostatès* des Prasaiboi et un stratège<sup>2055</sup>. Au début du *Koinon* on a une double stratégie et parfois aussi une double prostasie dans la même année, situation qui n'a pas duré longtemps car on ne la trouve plus dans les inscriptions postérieures<sup>2056</sup>. Les inscriptions de Bouthrôtos mentionnant ce *Koinon* donnent les noms de plusieurs *ethnè* comme les Kestrinoi, les Kammanoi, les Bouthrôtioi. Cependant rien ne confirme l'existence d'une véritable fédération ; il pourrait s'agir d'un petit État indépendant avec pour capitale la ville de Bouthrôtos, où le *prostatès* et l'Assemblée du peuple ont le droit d'accorder la proxénie<sup>2057</sup>.

Le *Koinon* des Prasaiboi est un bon exemple de l'organisation étatique de l'Épire au sein de la République romaine qui permet à des petites communautés de s'organiser selon les

<sup>2050</sup> [τὸ κοινὸν τῶ[v Ἡπειρωτῶν] τῶ[v περὶ Φοινίκην], *FD III I*, 218 ; *CIGIME III*, n° 56.

<sup>2051</sup> *CIGIME 3*, n° 55.

<sup>2052</sup> DRINI-BUDINA 1981, p. 227-234 ; DRINI 1982, p. 281-287 ; DRINI 1986, p. 67-73 ; DRINI 1987, p. 151-158 ; DRINI 1988, p. 35-144 ; DRINI 1989, p. 55-64 ; DRINI 1993, p. 219-224 ; DRINI 1993a ; DRINI 2004

<sup>2053</sup> *CIGIME 2*, p. 242-249.

<sup>2054</sup> Tite-Live XLV 34, 6. La chiffre de plus de 150 000 habitants est sans doute exagéré mais montre cependant l'importance des dégâts. Cf. CABANES 1976, p. 303.

<sup>2055</sup> L'ethnique est dans lance plus large, celui des Prasaiboi.

<sup>2056</sup> *CIGIME 2*, n° 66-71 mention de 2 stratèges ; n° 72-74 mention de 2 *prostatètai* ; n° 75 sq, mention d'un seul stratège et *prostatès*

<sup>2057</sup> CABANES 1976, p. 386-388 ; CABANES 1999, p. 378-379.

traditions héritées de leurs ancêtres. Cela continue jusqu'à la création des colonies romaines dont la langue officielle est désormais le latin<sup>2058</sup>.

### 3.5.3. Tableau synoptique des *Koina* en Illyrie méridionale et Épire (fig. 92)

Les <i>Koina</i> en Illyrie méridionale						
<i>Nom</i>	Type d'organisation	Chronologie	Chef-lieu	Magistratures	<i>Ethnè</i> des représentants du <i>Koinon</i>	Cités et forteresses
<b>Byllions</b>	Fédéral	Mal connu avant 230 av. J.-C. jusqu'à 146. Dès 146 jusqu'à l'époque d'Auguste, sous protectorat romain.	Byllis	Prytane éponyme Stratège <i>Grammateus</i> Hipparque Collège des démi-urges Gymnasiarque Péripolarques <i>Symperipoloi</i>	Aucune mention	Byllis Klos Margëlliç Gurzezë Rabije et Kalivaç Cfir.
<b>Balaites</b>	Petit État indépendant	Début du II <sup>ème</sup> siècle av. J.-C. Dans l'arrière-pays d'Apollonia	Inconnu	Prytane éponyme Trésorier Conseil des Anciens Assemblée populaire ( <i>ekklesia</i> ).	Balaites	Aucun centre n'est mentionné
<b>Amantes</b>	Fédéral	III <sup>e</sup> -I <sup>e</sup> siècles av. J.-C.	Amantia	Prytane éponyme Secrétaire Conseil ( <i>Boulè</i> ) Péripolarque	Amantins	Amantia, Olympè, Matohasa-naj

2058

DENIAUX 2005a, p. 507-515.

### Les *Koina* en Épire

Nom	Type d'organisation	chronologie	Le chef-lieu	Magistratures	<i>Ethnos</i> des représentants du <i>koinon</i>	Cités
<i>Koinon</i> des Molosses	Monarchie	Dès le milieu du IV <sup>e</sup> siècle av. J.-C. jusqu'à Pyrrhus	Dodone	Roi <i>Prostatès</i> <i>Grammateus</i> , Conseil des représentants d' <i>ethnè</i> , Demiurges <i>Synarchontes</i> , <i>Hieromnamones</i>	Molosses, Thesprôtes	Toutes les cités de Molossie et de Thesprôtie
Royaume de Pyrrhus	Monarchie	307-23 L'Épire la Parauia, l'Atintanie, la Tymphaia, les territoires entre Apollonia et Épidamne, l'Athamanie, l'Amphilochie l'Acarnanie, l'enclave d'Ambracie	Ambracie puis Phoinikè	Monarchie absolue	Molosses, Thesprôtes, Chaones Parauai Atintanes), etc.	Les villes d'Épire et d'Illyrie méridionale
Ligue épirote.	République fédérale	De 232 la conquête romaine	Phoinikè	Stratège des Épirotes 2 <i>Prostatai</i> fédéraux des Molosses, et des Chaones, <i>Prostatai</i> représentant les entités plus petites ;	Aterargoi Pergamioi Kuestoi, Akralestoi et Charadroï	

<i>Koinon</i> des Chaones	Confé- déral	Indépendant jusqu'à son intégration dans le royaume éacide. À partir de 232 un des <i>ethnè</i> principaux de la Ligue épirote. À partir du 170 retrouve son autonomie mais sous protectorat romain.	Phoinike,	Au début deux <i>prostatai</i> .	Chaones	Phoinike, Bouthrôtos, Antigonea Melan Himara Onchesmos
<i>Koinon</i> des Prasaiboi	Fédéra- lou petit État indé- pendant.	Après 163 av. J.-C., jusqu'à l'époque d'Auguste.	Bouthrô- tos	2 puis 1 stratège 2 puis 1 <i>prostatès</i> Assemblée du peu-ple ( <i>Ecclesia</i> ) Conseil ( <i>Boulè</i> )	Prasaiboi, Kestrinoi, Kammanoi, Bouthrôtioi	Bouthrôtos



### 3.5.4. Liste des rois illyriens

Nom	Dates du règne	Capitale	Tribu
Galauros <sup>2059</sup>	Fin VII <sup>e</sup>	?	Taulantins
Grabos I <sup>er</sup>	423- ?	?	Enchléléens/Dassarètes
Bardylis I <sup>er</sup>	385-357	Skodra ( ?)	?
Grabos II (petit-fils de Grabos I <sup>er</sup> )	356-344	?	Dassarètes (?)
Pleurat	344-335	?	Dassarètes
Kleitos	335-317		Dassarètes
Glaukias	317-303		Taulantins
Bardylis II (Petit fils de Bardylis I)	295-290	Skodra ( ?)	?
Monounios	290-270	?	Dardaniens
Mytilos	270- ?	?	Dardaniens
<b>Royaume Ardiaen (260-168 av. J.-C.)</b>			
Pleurat II	260-250	?	Ardiaens
Agron	250-230	Skodra/Rhizon	Ardiaens
Teuta <sup>2060</sup>	230-218 (?)	Skodra	Ardiaens
Skerdilaidas	218-206	Rhizon	Ardiaens
Pleurat III	205-181	Skodra	Ardiaens
Genthios	181-168	Skodra	Ardiaens

<sup>2059</sup> Connu seulement par un passage de Polyen. IV, 1 : « Ἀργαῖος βασιλεὺς Μακεδόνων, Ταυλαντίων Γάλαυρος· Ταυλάντιοι στρατεύουσιν ἐπὶ Μακεδόνας. Ἀργαῖος, ἦν γὰρ αὐτῷ χεῖρ ὀλίγη. Argée était roi de Macédoine, et Galaure l'était des Taulantins. Les Taulantins firent la guerre aux Macédoniens dans un temps qu'Argée n'avait que peu de troupes ». Pour P. Cabanes, son existence réelle n'est pas assurée : cf. CABANES 1988 p. 90-91.

<sup>2060</sup> Bien que les sources lui donnent le titre de reine, Teuta n'est que régente ; en effet à la mort de son époux Agron, le prince héritier Pinnes, né d'un premier mariage n'est pas encore en âge de régner et visiblement il n'a jamais accédé au trône.

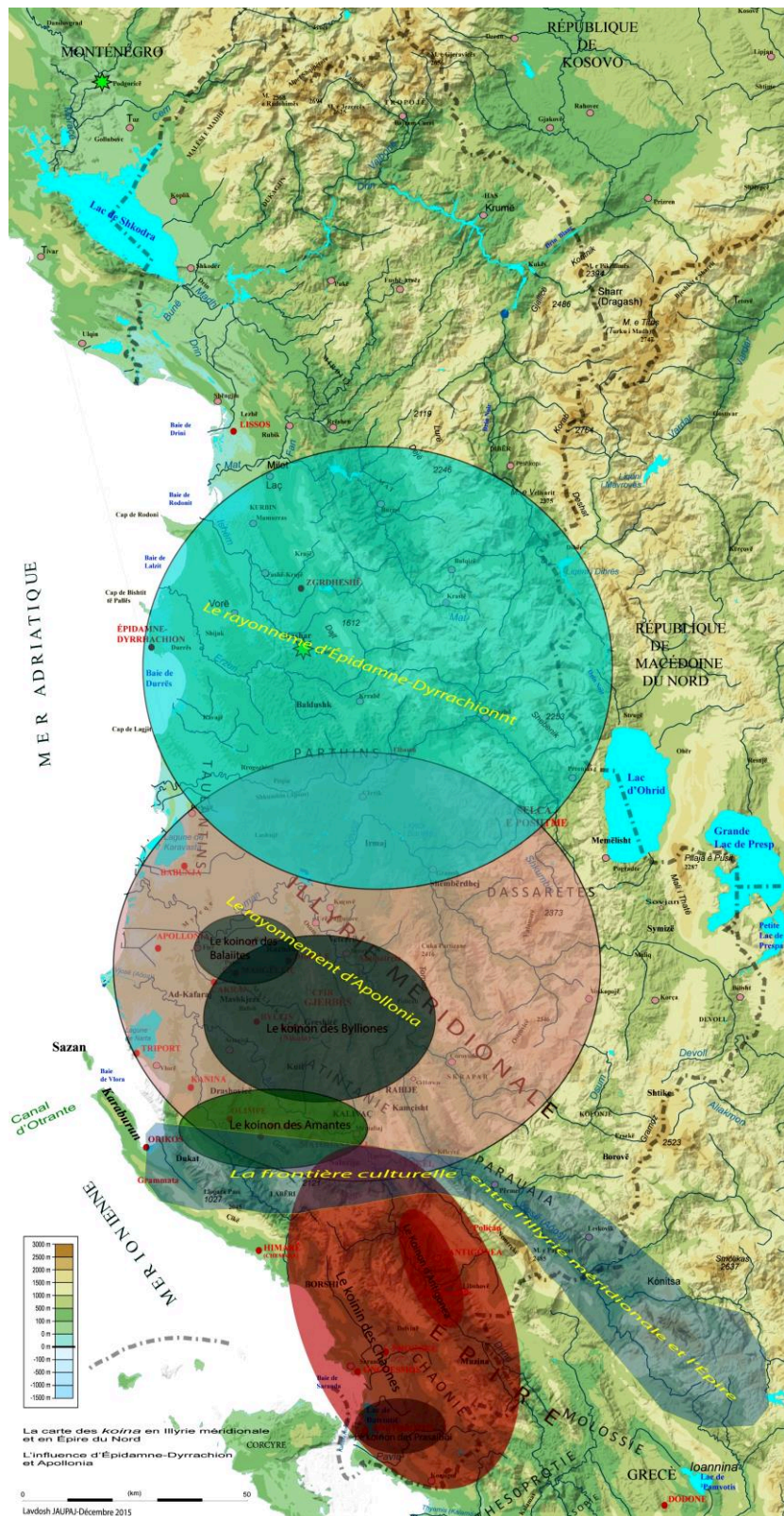


Fig. 92 : les *Koina* en Illyrie méridionale et en Épire.

On constate que les royaumes illyriens se situent soit dans la partie orientale (Enchéléens, Dassarètes) soit avec les Dardaniens et les Ardiaens dans la partie septentrionale de l'Illyrie. Ces royaumes ont pu s'étendre en direction du sud et de la mer au hasard des conquêtes territoriales, mais ils se situent dans des régions moins urbanisées que celles qui ont préféré le système du *koinon*.

### 3.5.5. Bilan

Ces petites communautés typiques de l'Illyrie méridionale et d'Épire sont pour la plupart des entités fragiles, au territoire limité, avec une démographie modeste, souvent en but aux prétentions territoriales d'États voisins plus puissants comme le royaume des Molosses, celui de Macédoine, voire même les colonies grecques, et plus tard les Romains. Ce qui caractérise le mieux le *Koinon* est l'existence des *ethnè* qui se fédèrent en unités plus vastes à partir du moment où les villes se développent et peuvent devenir le siège administratif d'une organisation politique plus structurée (fig. 92).

On oppose traditionnellement le *Koinon* à la *Polis*, mais en fait il s'agit surtout d'une différence d'échelle. En effet la *polis* peut aussi être considérée comme la réunion des tribus entre lesquelles se répartissent les citoyens, et les *dèmes*, qui ont leur propre autonomie, seraient alors l'équivalent des communautés du *Koinon* ; par exemple, le démotique athénien correspondrait à l'ethnique dans le système du *Koinon*. La différence tient surtout au fait qu'une *polis* ne peut être que monoethnique (οἱ Ἀθηναῖοι), alors que dans un *Koinon* il y a pluralité ethnique. On pourrait dire aussi que la citoyenneté est constitutive d'une *polis* alors qu'elle l'est moins pour un *Koinon*. Il est intéressant de constater que les noms des magistratures d'un *Koinon* ne diffèrent pas des noms des magistratures dans les *poleis* ; c'est le signe évident d'une hellénisation des institutions. Ces *Koina* coexistent avec des royaumes qui constituent en général des États plus grands et plus puissants, qu'ils soient illyriens ou épirotes. Si la langue officielle des *Koina* est de manière évidente le grec, tout comme dans le royaume éacide, on ne peut pas l'affirmer pour les royaumes illyriens car on n'a aucune inscription grecque faisant état d'une décision prise par un roi illyrien. Cela conduit à penser que le développement des *Koina* à l'époque hellénistique en Illyrie méridionale est bien la marque d'une hellénisation de ces régions, le modèle provenant des grandes communautés épirotes. Si la royauté reste un système strictement vertical, propice à une hellénisation au sommet, le *Koinon* est un système pyramidal qui se prête mieux à une hellénisation dite horizontale de la société. Si on reprend la carte de distribution des inscriptions (fig. 35), on

remarque sans surprise que les régions où les inscriptions sont les plus nombreuses, mises à part bien sûr les cités coloniales, sont les régions qui se sont organisées en *Koina*.

La sédentarisation urbaine indissociable des *Koina* ne semble pas avoir entraîné un exode rural. En effet, les établissements ruraux se multiplient partout à l'époque hellénistique et le pastoralisme n'a bien sûr pas disparu. Le ravitaillement nécessaire des villes n'a pu que renforcer les productions agricoles du pays et alimenter les marchés locaux et régionaux. Cette vitalité économique explique aussi le dynamisme politique et militaire des *Koina* de l'Illyrie méridionale et de l'Épire dès le milieu IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. que l'on voit alors apparaître chez les historiens comme des acteurs incontournables des relations internationales<sup>2061</sup>.

Au III<sup>e</sup> siècle, en raison de la puissance des royaumes illyriens et épirotes, les *Koina* passent au second plan, mais dès que les royaumes s'effondrent, que ce soit celui de Pyrrhus ou de Teuta, ils reprennent de l'importance. Ainsi le *Koinon* le plus puissant est celui des Épirotes qui réussit à maintenir l'unité de toute l'Épire malgré l'extinction des Éacides, et l'apparition de petites entités comme le *Koinon* des Ballaiites ou celui des Prasaiboi montre le succès de ce modèle en Illyrie méridionale, les régions plus au nord restant dans le système monarchique.

Si les magistratures sont à peu près les mêmes dans les *Koina* d'Illyrie méridionale et d'Épire, on observe toutefois des différences au niveau de la première magistrature éponyme : on a des prytanes en Illyrie et des stratèges ou *prostatai* en Épire. Comme il représente l'ensemble du *Koinon*, le nom du prytane dans les inscriptions officielles ne comporte pas d'ethnique autre que celui du *Koinon*. Cette magistrature est la même que celle des cités coloniales d'Epidamnos et d'Apollonia. On peut donc voir une influence directe de ces deux cités, ainsi que celle de Corinthe et Corfou. Il est intéressant de constater qu'en Épire, le seul prytane mentionné, dans une inscription du II<sup>e</sup> siècle, est pour Cassiopée, cité directement sous influence de Corinthe<sup>2062</sup>.

Chaque *Koinon* devrait disposer d'un trésor fédéral alimenté par les contributions versées par les représentants de chaque communauté. La charge de trésorier n'est connue que dans le cas du *Koinon* des Balaiites, mais il devait exister aussi partout ailleurs. Peut-être le trésor était-il conservé dans le sanctuaire fédéral. Dans le cas de l'Épire on connaît le rôle très important joué par le sanctuaire de Dodone, qui devient la capitale religieuse du royaume de

---

<sup>2061</sup> CABANES 1996, p. 195-204 ; CABANES 1988 p. 106-124

<sup>2062</sup> CABANES 1976, p. 564, 42.

Pyrrhus et de la Ligue épirote, et le siège de concours stéphanites qui sont des occasions de rencontres et d'échanges<sup>2063</sup>. Chaque *Koinon* devait aussi avoir un centre religieux servant de sanctuaire fédéral, mais, sauf peut-être le cas du sanctuaire d'Aphrodite à Amantia et d'Asclépios à Bouthrôtos, on ne dispose d'aucune information à ce sujet.

Un problème intéressant est le degré d'autonomie de chaque centre au sein du *Koinon*. Certains peuvent battre monnaie, par exemple Olympè au sein du *Koinon* des Amantes<sup>2064</sup>. D'autres peuvent accorder la proxénie sans passer par l'instance fédérale, comme les Chaônes au sein de la Ligue épirote. Un autre cas intéressant est celui de Klos (Nikaia ?) qui décerne la *politeia* alors qu'après la fondation de la ville de Byllis, Klos devient un centre secondaire, intégré au *Koinon* des Bylliones<sup>2065</sup>. Le problème est qu'on ne peut pas établir quel est l'ethnique du prytane éponyme. Est-il de Klos, ou s'agit-il du prytane du *Koinon* ? On ne sait pas non plus qui prend la décision. P. Cabanes pense que c'est le *Koinon* des Bylliones sur proposition de Klos qui assure ensuite le publicité de la décision<sup>2066</sup>. On s'est étonné aussi de la présence de deux centres aussi proches<sup>2067</sup>. La configuration de la colline de Klos, avec ses versants très escarpés, ne permettait pas le débordement de la cité en dehors de ses murs, et la ville n'a peut-être pas pu faire face à un accroissement rapide de sa population qui est partie s'installer sur la colline la plus proche où s'est développé le centre de Byllis<sup>2068</sup>.

Que ce soit par leurs royaumes ou leur *Koina*, l'Illyrie méridionale et l'Épire ont mis en place des institutions solides et performantes qui leur ont permis, grâce aussi à l'urbanisation de ces régions, de jouir d'une grande stabilité politique et prospérité économique. Dès le IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les centres urbains se multiplient et mutualisent leurs ressources au sein de ces États modernes, dont la langue officielle est le grec (sauf pour les royaumes illyriens) et qui contribuent à l'enrichissement des classes moyennes et à la diffusion de la culture grecque. Au-delà d'un simple jeu de mot, le *koinon* apparaît comme le meilleur outil pour la diffusion et l'intégration de la *koinè* culturelle illyro-épirote.

---

<sup>2063</sup> PARKE 1967 ; *Lamelles Oraculaires*.

<sup>2064</sup> GJONGECAJ 2011, p.133-142; GJONGECAJ 2011a, p. 29-60; GJONGECAJ 2014.

<sup>2065</sup> *CIGIME* 3, n° 370-384.

<sup>2066</sup> *C.A.A* 2008 p. 175.

<sup>2067</sup> CEKA 1984.

<sup>2068</sup> *C.A.A* 2008 p. 175.

## CONCLUSION

### Rappel du contexte

L'Illyrie méridionale et la partie nord de l'Épire (Chaonie) correspondent au territoire de l'actuelle Albanie sur lequel les recherches archéologiques se sont intensifiées au cours des vingt dernières années grâce notamment à la collaboration avec des missions étrangères. Tout au long de la période archaïque, ces territoires historiquement divisés entre différentes tribus autochtones ont été le lieu de processus d'interactions culturelles entre d'une part les colonies grecques installées sur les côtes et les indigènes de l'arrière-pays, et d'autre part, à partir du IV<sup>e</sup> siècle avec la Macédoine. Ce travail avait pour but une première synthèse sur cette problématique qui reste encore peu explorée en Albanie malgré la présence de trois chercheurs albanais au fameux colloque de Cortona en mai 1981 qui a donné une véritable impulsion aux approches de la *frontier history* et de l'anthropologie culturelle en histoire ancienne. Il faut également tenir compte de l'apport des écoles anglo-saxonnes qui dans la même période ont développé les notions d'ethnicité et d'identité culturelle. Dans toutes ces études, les régions balkaniques sont quasiment absentes et il fallait donc combler cette lacune. Principalement centré sur la notion de *koinè* illyro-épirote, ce travail s'efforce d'en dégager les aspects en se plaçant à la fois de l'extérieur, c'est par exemple le regard que les colons grecs pouvaient porter sur leurs voisins, et de l'intérieur à partir des données produites par les autochtones eux-mêmes.

Pour le regard extérieur, l'analyse s'est appuyée sur les textes grecs et latins, aussi bien des auteurs anciens que des inscriptions recueillies dans le corpus de P. Cabanes<sup>2069</sup>. Pour le regard intérieur, en l'absence de sources écrites en langue illyrienne, il a fallu étudier la culture matérielle. Enfin, l'étude de toutes les formes de mobilité et des circuits de distribution a permis de ne pas rester enfermer dans le couple endo/exo.

Les sources restent assez substantielles pour traiter le problème de la colonisation grecque sur la côte ionio-adriatique des Balkans. Les recherches en numismatique notamment ont beaucoup progressé grâce aux travaux des chercheurs albanais avec leurs collaborations extérieures, en particulier Olivier Picard et Shpresa Gjongecaj. Or, l'étude de la circulation monétaire est déterminante pour appréhender les phénomènes d'échanges. Les missions

---

<sup>2069</sup> CIGIME 1, 2, 3.

archéologiques publient régulièrement leurs résultats<sup>2070</sup>. Les colloques sur l'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité qui ont lieu tous les 6 ans depuis 1984 sont l'occasion de faire régulièrement le point, et cette étude a pu profiter des informations fournies dans le VI<sup>e</sup> colloque organisé à Tirana en 2015, dont les Actes viennent de paraître au moment où s'achève ce travail<sup>2071</sup>.

À partir de ces nouvelles données, on a essayé d'aborder la problématique comme cela a été fait pour l'étude des civilisations indigènes d'Italie du Sud ou de Sicile où la situation est à peu près identique puisque les sociétés indigènes ne vivent pas selon le système grec de la Cité-État mais ont une organisation à base tribale comme les Illyriens, et sont en contact avec des communautés grecques installées dans des colonies côtières, les vallées fluviales restant les principales voies de pénétration et de contacts.

L'acculturation représente donc un problème complexe et pose la question de l'existence ou pas d'une identité illyrienne, appréhendable à travers la culture matérielle et immatérielle. On n'a pas utilisé le terme d'hellénisation, même si la langue grecque est la seule qui soit attestée dans tous les documents officiels de la région à partir du IV<sup>e</sup> siècle. Dans la mesure où il existe une langue illyrienne que l'on ne connaît malheureusement pas faute d'un corpus épigraphique, on peut défendre le concept d'une culture illyrienne. Les Illyriens sont bien reconnus comme un peuple barbare spécifique par tous les auteurs anciens depuis Hécatee et Hérodote jusqu'à Strabon. La question était de savoir comment caractériser cette culture à travers les vestiges matériels et de voir son évolution, en termes de ruptures ou de continuité, lorsqu'elle entre en contact avec les populations grecques. L'évolution du contexte historique est accessible grâce aux témoignages des historiens comme par exemple Thucydide à propos des Taulantins et de la situation à Dyrrhachion au début de la guerre du Péloponnèse. Les informations sont aussi substantielles pour les conflits des IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles opposant les Illyriens au Macédoniens puis aux Romains.

Aborder un tel sujet supposait aussi de se placer dans une chronologie longue pour mieux saisir les rythmes d'évolution. L'époque des contacts dits pré coloniaux n'a pas été retenue car la documentation archéologique et épigraphique est trop lacunaire. Il a semblé plus raisonnable de partir du VII<sup>e</sup> siècle qui voit s'implanter les colons grecs sur le golfe

---

<sup>2070</sup> Par exemple les premiers résultats de la mission franco-albanaise à Apollonia sont parus dans *l'Atlas archéologique et historique* publié en 2007. Les fouilles albanais-italiennes de Phoinikè ont donné lieu à la publication de 6 volumes (*Phoinikè I à VI*).

<sup>2071</sup> J.-L. LAMBOLEY, L. PËRZHITA, A. SKËNDERAJ (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, Actes du VI<sup>e</sup> colloque international de Tirana, (20-23 mai 2015)*, De Boccard, 2018.

ionien, et de s'arrêter au moment de la conquête romaine qui ouvre une nouvelle ère historique.

### **Difficultés rencontrées et limites de l'enquête.**

Les problèmes rencontrés n'ont pas été toujours simples. Jusqu'ici, parler de l'Illyrie méridionale et de l'Épire, même à partir des données historiques, archéologiques, épigraphiques et linguistiques, impliquait de faire face à des polémiques nationalistes dont les idéologies ont bouleversé, fragmenté, déchiré les débats scientifiques. Ainsi, l'illyrologie fondée sur le mythe pélasgique n'avait pour principale raison d'être que de contester l'antériorité et la suprématie de la culture hellénique. Ce travail part de l'existence de deux cultures différentes, celle des Grecs et des Illyriens, sans chercher à savoir laquelle précède l'autre, et sans aucun jugement de valeur. En partant de l'étude des lieux et des modes d'échanges et de contacts, replacés dans leur contexte historique et social, il s'agissait d'appréhender des phénomènes d'acculturation et de contre acculturation sans *a priori* idéologique.

Il a fallu d'abord rassembler toute la documentation disponible sur les sites archéologiques de l'actuelle Albanie et de replacer ces données, en particulier les monuments, dans leur environnement archéologique et historique. Ce travail de compilation, jamais définitif, n'a pas toujours été facile à réaliser car une grande partie de la documentation albanaise n'est pas directement accessible, même pour des collègues albanais. Le travail d'informatisation des archives et des dépôts de musée n'a été entrepris que tout récemment et est toujours en cours ; il été l'occasion de constater que beaucoup de données ont été perdues ou ne sont pas exploitables faute d'informations précises sur les circonstances des trouvailles.

Par ailleurs, cette recension dépend des hasards des découvertes archéologiques. Par exemple, si on prend le cas de Durrës, il est surprenant que l'on n'ait découvert aucun monument datant de la période grecque, car la ville devait sûrement avoir au moins un théâtre. À Amantia, on peut aussi être surpris de l'absence d'un théâtre, alors que la ville possède un stade hors les murs ; de même pour la ville d'Antigonéia où les recherches sont toujours en cours et ne portent que sur des secteurs très réduits, les premiers résultats ne sont pas très satisfaisants pour ce qui concerne l'évolution architecturale de la cité. Ce premier bilan permet aussi de constater que la documentation se réduit souvent à des rapports de fouilles ou à de simples notices. Seuls quelques sites comme Apollonia, Butrint, Phoinikè, ont fait l'objet de publications à caractère monographique. Mais il s'agit de villes grecques et



paradoxalement aucun site proprement illyrien de l'intérieur des terres n'a fait l'objet d'une synthèse. Pendant la période communiste, on a plutôt cherché l'identité illyrienne dans les villes grecques côtières, l'arrière-pays n'étant exploité que pour les périodes préhistoriques, principalement à travers les nécropoles. Ainsi, notre connaissance de la culture illyrienne à la période archaïque et classique reste très générale et fondée sur des archétypes remontant au Néolithique et à l'Âge du bronze. Par exemple, il est impossible de dire à quoi ressemble une agglomération illyrienne des VII<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles. De même la religion illyrienne, en dehors du cas des rites funéraires dans les nécropoles tumulaires, est très mal connue. Comment dans ce cas pouvoir mesurer les évolutions et les transformations ?

Enfin, une des limites de ce travail est qu'il ne prend en compte, pour l'essentiel, que les données disponibles sur le territoire de l'actuelle Albanie qui ne correspond qu'à une partie de l'Illyrie méridionale et de l'Épire. Néanmoins, cette partie de l'Illyrie correspond à ce que Pline appelle les « Illyriens proprement dits »<sup>2072</sup> et semble être représentative de ce qui se passe dans les territoires indigènes limitrophes. Toutefois, d'autres études régionales devront être menées pour vérifier s'il existe ou non des variations culturelles fortes entre les différentes tribus.

### **Les principaux résultats atteints**

L'étude du cadre géographique et ethnique dans la première partie a montré qu'au nord comme au sud des Monts Acrocérauniens le paysage est à peu près identique, avec des plaines côtières séparées par des promontoires, qui communiquent avec l'arrière-pays montagneux grâce aux vallées fluviales. Les communications sont plus aisées depuis la côte adriatique, mais par la région du lac Ohrid l'Illyrie communique aussi avec la Macédoine et le bassin égéen. La localisation des différentes tribus illyriennes ne peut se faire qu'en fonction de leur position dans ces vallées. Cette situation a favorisé la vie humaine sans interruption depuis la préhistoire jusqu'à l'époque moderne, et à partir de l'implantation des colonies grecques sur la côte, puis du développement du royaume de Macédoine au IV<sup>e</sup> siècle, les produits et les hommes ont pu circuler relativement aisément dans tous les territoires de la partie méridionale de l'Illyrie et de l'Épire qui constitue de ce fait un ensemble culturel, social et économique d'autant plus homogène qu'il est en contact étroit avec les Grecs.

Ainsi, les Illyriens apparaissent dès l'Âge du bronze comme des communautés tribales réparties dans des villages fortifiés. Dès que les colonies grecques de Corinthe et de Corfou

---

<sup>2072</sup> Pline l'Ancien, *H. N.*, III, 144.

viennent s'installer sur les côtes, des relations commerciales s'établissent rapidement avec la diffusion des produits de luxe qui intéressent seulement les chefs locaux ; on est donc en présence d'une acculturation dite verticale. Parallèlement, les villages se transforment en véritables centres urbains, sièges de la vie politique des *ethnè*. L'urbanisation rapide et généralisée de l'Illyrie méridionale et de l'Épire est le signe le plus fort de cette évolution qui aboutit au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., non pas au système de la *polis*, mais à celui du *koinon*. Les relations conflictuelles avec le royaume de Macédoine à partir de Philippe II puis de ses successeurs ne sont pas un frein à ce processus. Si les armées illyriennes peuvent résister aux phalanges macédoniennes, c'est bien le signe d'une organisation sociale bien structurée avec des moyens économiques suffisants, ce que confirme le développement accru des échanges à cette période. La *koinè* illyro-épirote atteint son apogée sous l'autorité de Pyrrhus au III<sup>e</sup> siècle avec un royaume d'Épire qui intègre la totalité de l'Illyrie méridionale.

Dans la deuxième partie, on a pu montrer que les circuits commerciaux régionaux et interrégionaux confirmant la circulation des biens mais aussi celles des hommes d'affaire ou des artisans, sont les principaux vecteurs de contacts et d'échanges. Le développement de la circulation monétaire correspond aussi avec la période de l'urbanisation générale de l'ensemble du territoire actuel de l'Albanie. La distribution et les échanges des biens qui s'intensifient à partir du IV<sup>e</sup> siècle, suivent les principales voies de communication que sont les vallées fluviales, celle du Drin au nord, du Shkumbin au centre, du Devoll et Osum à l'est puis de la Vjosë (Aôos) au sud. Une autre région qui connaît une forte évolution est celle du lac d'Ohrid, considérée comme le berceau de la culture illyrienne, située sur le passage de la future *via Egnatia*. L'influence macédonienne y est manifeste comme le montre l'architecture des tombes rupestres de Selca e Poshtmë.

À partir de la fin du IV<sup>e</sup>, début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., on a pu identifier un large éventail de produits artisanaux illyriens (armes, outils, bijoux et ornements). Ces produits témoignent de relations suivies entre les différents centres locaux mais aussi avec des grandes métropoles méditerranéennes. Le rôle de la monnaie comme moyen d'échange est très important, non seulement dans les villes grecques de la côte mais aussi dans les villes à l'intérieur des terres comme Byllis, Amantia, Olympè, Phoinikè. Ce sont le plus souvent des capitales de *koinon* qui ont frappé leurs monnaies de bronze au nom des communautés civiques respectives. Aussi le système monétaire est-il très solide, non seulement avec des monnaies de bronze pour le marché intérieur, mais aussi avec des frappes en argent, comme les tétradrachmes du roi Monounios, pour payer les mercenaires ou avoir accès aux échanges internationaux. L'accès

des Illyro-Épirotes à l'économie monétaire est un signe fort d'acculturation. Ce type d'économie suppose que les produits proposés sont hautement standardisés et concurrentiels, et que la demande a atteint un niveau suffisant pour que le système soit rentable. À ce stade il ne peut plus s'agir d'une simple acculturation verticale. Cela suppose aussi que l'économie illyrienne était capable de produire des surplus disponibles pour l'exportation. Les données archéologiques sont encore insuffisantes pour exploiter cet aspect, mais, grâce à quelques témoignages littéraires, on sait que ces régions disposaient de ressources minières, que le bétail y était important avec la pratique de la transhumance, à quoi on peut rajouter les produits de l'industrie forestière. Le groupe monétaire le plus important des villes illyriennes est celui des *Koina* de la basse vallée de l'Aôos (Vjosë). Ici, la vie civique a commencé dès la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., et ce sont les monnaies d'Apollonia et Dyrrhachion qui sont les plus représentées jusqu'à la mort de Pyrrhus (272 av. J.-C.) qui crée les conditions d'émancipation de ces *koina*. Le mobilier archéologique retrouvé sur ces sites confirme des relations étroites avec Dyrrhachion et Apollonia, qui deviennent plus intenses à partir de l'apparition de la monnaie.

La céramique reste le principal marqueur des échanges. Les amphores sont évidemment très importantes pour comprendre quels produits sont commercialisés, et quelles voies commerciales sont empruntées. Mais en tant qu'éléments les plus utilisés dans la vie quotidienne, les vases de table et de cuisine deviennent partie intégrante de la culture matérielle et peuvent refléter un mode de vie, par exemple dans l'usage ou non de la consommation du vin, dans les pratiques de toilette, ou encore le mode de cuisson des aliments, autant d'activités qui peuvent être de bons indices d'interactions culturelles. Bien que les études sur la céramique dans ce territoire n'en soient encore qu'au début, dans certains cas des analyses de composition des argiles ont rendu possibles des comparaisons et permis de mieux cerner les lieux de production et les aires de circulation de ces objets. Mais ce qui rend le travail difficile, c'est qu'on ne dispose pas encore d'un échantillonnage suffisant des pâtes locales, notamment pour les vases à feu qui sont très répandus.

Les contacts ont lieu aussi à travers les guerres et les relations diplomatiques qui peuvent être appréhendées grâce aux sources littéraires et épigraphiques à partir du V<sup>e</sup> siècle. Elles deviennent plus nombreuses et plus denses à partir des IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles avec les guerres contre la Macédoine puis contre Rome. Le cas de l'aristocratie de Dyrrhachion nouant des relations avec les Taulantins est assez exemplaire de la perméabilité des populations en dépit de leur culture différente.

Dans le dernier chapitre il s'agissait d'observer les évolutions et les transformations. Les données disponibles en onomastique permettent d'affirmer une nouvelle fois l'existence d'une *koinè* illyro-épirote. On le voit sur les inscriptions officielles du territoire du *Koinon* de Byllis, qui fournit une onomastique très proche de celle de l'Épire. L'observation la plus intéressante est que la proportion de noms reconnus comme illyriens n'est pas plus importante dans les cités indigènes de l'intérieur des terres que dans les cités grecques coloniales. Cela s'explique essentiellement par le fait que le grec est la langue administrative des cités épiro-illyriennes, et n'est donc utilisée que par ceux qui maîtrisent le grec.

Les rites funéraires avec les nécropoles tumulaires restent un élément principal de la culture autochtone ; cet usage est répandu dans tout l'aire illyro-épirote et est attesté même à Apollonia, sans qu'on puisse vraiment prouver qu'il s'agit d'un phénomène de contre acculturation. Les mobiliers funéraires eux montrent par contre une forte perméabilité aux influences grecques dès le VI<sup>e</sup> siècle, puis macédoniennes à partir de la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle. Il est intéressant de noter que le matériel archéologique montre une évolution semblable quel que soit leur contexte d'origine. Dans le domaine religieux, nos connaissances de la religion illyrienne restent très sporadiques. Elle était vraisemblablement aniconique et le seul complexe religieux connu est le fameux observatoire de Kokino, actuellement en Macédoine du Nord. La perméabilité aux influences grecques dans ce domaine est toutefois manifeste avec la présence d'un temple d'Aphrodite à Amantia et la pénétration de quelques mythes grecs en Illyrie, tout particulièrement celui de Cadmos et d'Harmonie, ou de héros liés aux *nostoi* comme Néoptolème.

Un élément des interactions culturelles, qui a eu des conséquences sur la transformation de la société indigène, est le rôle joué par les monuments de spectacle. Dix sites ont pu être étudiés qui rassemblent douze monuments, un odéon, deux stades et neuf théâtres. Ces monuments sont typiques de l'architecture et de la culture grecques. La création du grand royaume de Pyrrhus au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., a été incontestablement un facteur important de diffusion de ces monuments sur toute l'étendue du royaume, mais l'étude de leur emplacement à proximité des agoras a montré qu'ils étaient aussi le lieu de réunion de l'assemblée du *koinon*.

Si les transformations observées montrent une influence grecque indéniable, on ne doit pas conclure que ces communautés illyro-épirotes se sont hellénisées au sens que des traits culturels grecs seraient devenus dominants dans la culture locale au point d'être une composante de leur identité ethnique. La meilleure preuve en est que l'illyrien continue à

rester une langue purement orale ; à la différence des Messapiens, les Illyriens n'ont pas éprouvé le besoin d'utiliser l'alphabet grec pour transcrire leur langue. Les inscriptions grecques sont, quant à elles, la marque de l'administration grecque et de l'extension du royaume éacide. On peut analyser de la même façon la diffusion du panthéon grec bien attesté dans les inscriptions au III<sup>e</sup> siècle. Ce n'est pas le signe d'une véritable hellénisation de la religion illyrienne, mais un marqueur beaucoup plus politique ou ethnique. Le développement urbain et architectural est bien influencé par le modèle grec, mais les plans des villes ne sont pas de type strictement hippodaméen, comme l'est par exemple la ville basse d'Apollonia. Quant aux théâtres, ils apparaissent plus comme des lieux de rassemblement politique du *koinon*, que comme des lieux de représentations de tragédies grecques. La pratique de la consommation du vin par les élites dès le VI<sup>e</sup> siècle reste le seul élément plaidant en faveur de l'adoption d'une coutume grecque. Mais là encore, il s'agit plus d'un moyen pour les élites d'affirmer leur prestige et de renforcer leur pouvoir, que d'une pratique où aurait pu se diffuser la poésie lyrique grecque ou se créer une poésie illyrienne.

En même temps que l'urbanisation des centres illyriens, on observe également une structuration plus articulée de la société, ou ce qu'on pourrait appeler une différenciation sociale avec le développement de classes moyennes vivant de l'artisanat et du commerce, qui est sans doute la conséquence de l'absorption par les villes d'une bonne partie des populations rurales. Ce qui se passe en Illyrie est identique à ce qui se passe en Macédoine sous Philippe II dont l'œuvre la plus décisive a été l'urbanisation de son royaume, avec la fixation de populations rurales encore semi-nomades. Certes, chez les Grecs la ville reste le lieu de la culture et de la civilisation, mais l'intention de Philippe est de se constituer les bases solides d'un royaume bénéficiant d'un meilleur potentiel économique, pas de faire entrer la Macédoine dans le monde grec quand bien même sa dynastie a le privilège de pouvoir participer aux jeux panhelléniques. À la mort de Philippe la société macédonienne a sans doute été profondément transformée, mais tous les vétérans de l'armée d'Alexandre perdus au fond de l'Asie se considèrent d'abord comme Macédoniens.

On peut donc dire qu'il y a eu une dynamique qui a conduit à l'urbanisation de ces régions, que les contacts avec les colonies grecques par le biais des échanges commerciaux et des relations politiques de voisinage ont joué un rôle décisif dans cette dynamique, mais ce serait forcer et dénaturer cette dynamique que d'y voir un signe d'hellénisation. À la différence des époques archaïque et classique où l'on pouvait parler d'hellénisation au sommet, ou hellénisation verticale repérable chez les élites, à l'époque hellénistique

l'ensemble de la société est touchée par les conséquences socio-culturelles de l'urbanisation qui connaît son apogée à l'époque du grand royaume de Pyrrhos ; il ne s'agit pas vraiment d'une hellénisation horizontale, mais, faute de mieux, on peut parler d'une *koinè* culturelle illyro-épirote.

### **Les perspectives de recherche**

Ce sont les nouvelles investigations archéologiques, avec leurs moissons de nouveaux documents épigraphiques, numismatiques et iconographiques, qui pourront venir compléter cette étude, pour en confirmer, en infirmer ou en compléter les premiers résultats. À partir du bilan actuel, il est possible de dégager quelques observations qui pourraient orienter les recherches à venir. La première est l'importance d'une approche comparative. On peut partir du cas des théâtres. Si on met à part le théâtre d'*Hadrianopolis* qui s'inscrit dans un contexte uniquement romain, les autres sites peuvent être regroupés en deux ensembles géographiques qui se trouvent sur la rive gauche et droite de la basse vallée de la Vjosë (Aôos), et dans la région de la Chaonie en Épire du Nord, deux ensembles actuellement situés dans le sud de l'Albanie à proximité immédiate de la Grèce. Il est clair qu'une confrontation avec le théâtre de Dodone est indispensable, mais plus largement, il faudra aussi faire des comparaisons avec le sud de l'Italie, où, à Métaponte par exemple, il a été montré que le théâtre jouait aussi le rôle d'*ekklesiasterion*. Par rapport aux recherches entreprises en Italie méridionale et en Sicile, l'Albanie est encore en retard, alors que le territoire à couvrir est beaucoup plus réduit ; mais il faut aussi des programmes de coopération scientifique avec les États voisins, Grèce, Macédoine, Kosovo, pour couvrir une surface plus grande qui corresponde à la réalité de l'Illyrie antique, au-delà-même des Illyriens *proprie dicti*.

Un des problèmes à affronter est aussi celui des limites de la *chora* des colonies grecques. Le cas de la tombe et de l'inscription de Gjerbës est de ce point de vue intéressant. Selon que l'on place ce village dans la *chora* d'Apollonia ou en territoire frontalier illyrien, l'interprétation du nom grec sur la stèle ne peut pas être le même : s'il s'agit d'une Apolloniate rurale, la stèle est presque sans intérêt, sinon de confirmer l'existence de petites nécropoles rurales dans la *chora* des cités ; s'il s'agit d'une grecque installée en territoire illyrien, ou d'une illyrienne qui a pris un nom grec, la thématique de l'acculturation d'impose d'elle-même. On se heurte ici à un paradoxe de la *frontier history* : la thématique des échanges culturels rendent les frontières floues et perméables ; certains vont même jusqu'à dire qu'elle nie la notion même de frontière, et à étendre la *chora* à l'ensemble de l'aire

d'influence d'une cité, au-delà de ses seules frontières territoriales ; cependant, il y avait certainement des *horoi* qui marquaient la limite administrative de la souveraineté des colonies grecques, et la contextualisation indispensable des données archéologiques doit tenir compte de ces limites administratives. Dans le futur, les fouilles et les prospections devraient se concentrer davantage en dehors des zones urbaines côtières, et s'intéresser aux établissements ruraux de l'arrière-pays illyrien. À la différence de l'Italie méridionale, on ne connaît pas pour l'instant de sanctuaires de frontière, sauf peut-être le cas de l'*Artémision* de Durrës, dont on sait qu'ils sont des lieux privilégiés de contacts et d'échanges.

Cela permettrait aussi de mieux connaître l'organisation territoriale des *koina* et les circuits d'échanges entre centres urbains et habitats ruraux. La géographie historique et la topographie des établissements illyriens dans les régions plus reculées et montagneuses pourraient modifier la donne. Jusqu'où pénètre la langue grecque et pour quel usage ? Jusqu'où circulent les monnaies ? Les études numismatiques ont bien avancé mais certaines régions sont encore des déserts monétaires. Est-ce dû à un manque de prospections, ou certaines parties de l'Illyrie, celle par exemple des zones de transhumance, sont-elles réellement à l'écart de tout contact avec l'extérieur ? La même réflexion pourrait être faite pour la circulation des amphores. Les productions locales illyriennes, ce qu'on appelle la céramique commune, de table ou de cuisine, restent aussi fort mal connues que ce soit au niveau de l'analyse des pâtes ou de la localisation des ateliers. Sont-elles importées dans les cités grecques côtières, ou ces cités ont-elles leurs propres ateliers de production qui exportent dans l'arrière-pays ?

Un autre domaine à mieux explorer est celui de la religion et des cultes illyriens. La religion est en général conservatrice du fait de sa forte dimension identitaire, mais en même temps elle peut enregistrer les évolutions des mentalités et les mythes sont très souvent de bons marqueurs de pluri et trans culturalité. Il faudrait ainsi reprendre l'étude iconographique des vases figurés retrouvés dans les nécropoles tumulaires, par exemple à Amantia, pour vérifier si les choix iconographiques sont les mêmes entre les utilisateurs des colonies grecques et les autres. Dans les tombeaux les plus riches, dès le VI<sup>e</sup> siècle, les importations grecques sont associées aux productions locales, mais une analyse anthropologique de ces mobiliers n'a jamais été faite, et on se contente de considérer ces ensembles comme une simple confirmation des relations commerciales.

Au terme de ce travail, il est difficile de juger si les problématiques de la *frontier history* et

de l'*ethnicity* sont pertinentes pour l'étude des populations illyro-épirotes. La fragmentation des données archéologiques, l'absence d'un corpus d'inscriptions illyriennes, l'attention presque exclusive accordée aux grands centres urbains avec pour conséquence une connaissance réduite des territoires ruraux restent des obstacles lourds que nous avons rencontrés tout au long du travail. Toutefois, le principal avantage de cette approche est de fonder l'illyrologie sur des bases scientifiques exemptes de tout *a priori* nationaliste, ce qui est resté longtemps une entreprise difficile dans les pays balkaniques. On espère que ce travail a contribué à cette évolution.





## INDEX DES ILLUSTRATIONS<sup>2073</sup>

<b>Fig. 1</b> : l'Adriatique du Pseudo-Skylax. (LAMBOLEY 2018, fig. 1, p. 272)	p. 8
<b>Fig. 2</b> : l'Adriatique du Pseudo-Skymnos. (LAMBOLEY 2018, fig. 2, p. 273)	p. 9
<b>Fig. 3</b> : carte archéologique de l'Albanie	p. 11
<b>Fig. 4</b> : carte géographique des Balkans	p. 54
<b>Fig. 5</b> : géographie physique de l'Albanie	p. 56
<b>Fig. 6</b> : carte des populations antiques de l'Illyrie méridionale et Épire	p. 64
<b>Fig. 7</b> : localisation des tribus illyriennes à la fin du III <sup>e</sup> siècle av. J.-C.	p. 65
<b>Fig. 8</b> : carte des sites paléolithiques en Albanie	p. 101
<b>Fig. 9</b> : carte des sites mésolithiques en Albanie	p. 104
<b>Fig. 10</b> : carte des sites néolithiques en Albanie	p. 107
<b>Fig. 11</b> : carte des sites énéolithiques en Albanie	p. 110
<b>Fig. 12</b> : carte des sites de l'Âge du bronze en Albanie	p. 112
<b>Fig. 13</b> : carte des sites de l'Âge du fer en Albanie	p. 118
<b>Fig. 14</b> : ortho-photographie d'Orikos avec localisation des ports, (© <i>Projet Orikos</i> ; SHPUZA 2014, fig. 2, p. 58.)	p. 123
<b>Fig. 15</b> : plan du site d'Orikos, (© <i>Projet Orikos</i> ; SHPUZA 2014, fig. 5, p. 61)	p. 124
<b>Fig. 16</b> : plan d'Épidamne-Dyrrhachion ( <i>Artémis 2009</i> , p. 4.)	p. 125
<b>Fig. 17</b> : plan d'Apollonia (Mission épigraphique et archéologique française en Albanie)	p. 128
<b>Fig. 18</b> : casque avec l'inscription ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΟΝΟΥΝΙΟΥ ( <i>Albanien 1988</i> , p. 268, fig. 135.).	p. 135
<b>Fig. 19</b> : carte des activités rurales	p. 155
<b>Fig. 20</b> : carte générale de la diffusion des amphores	p. 160
<b>Fig. 21</b> : la diffusion des amphores corinthiennes A	p. 162
<b>Fig. 22</b> : la diffusion des amphores corinthiennes B	p. 163
<b>Fig. 23</b> : la diffusion des amphores égéennes	p. 166
<b>Fig. 24</b> : la diffusion des amphores gréco-italiques	p. 167
<b>Fig. 25</b> : localisation des trésors monétaires (GJONGECAJ 2018, fig. 1, p. 186)	.....p. 171
<b>Fig. 26</b> : la diffusion des monnaies grecques (GJONGECAJ, <i>Nomisma 2011</i> , p. 215, fig. 1)	p. 173
<b>Fig. 27</b> : la diffusion des monnaies corinthiennes.	p. 174

<sup>2073</sup>

Sauf indication contraire les cartes ont été réalisées par l'auteur.

<b>Fig. 28</b> : la diffusion des monnaies d'Épidamnos et Apollonia (GJONGECAJ dans <i>Nomisma</i> 2011, p. 218, fig. 3)	p. 176
<b>Fig. 29</b> : les émissions de Byllis (META-MUÇAJ 2017, Plate 1, p.477)	p. 178
<b>Fig. 30</b> : statères de type corcyréen au nom du roi Monounios frappés à Dyrrhachion (META 2018, Pl. I, p. 195)	p. 179
<b>Fig. 31</b> : carte des sanctuaires	p. 202
<b>Fig. 32</b> : les sanctuaires de la <i>chora</i> d'Épidamne-Dyrrhachion	p. 205
<b>Fig. 33</b> : les divinités honorées sur le territoire actuel de l'Albanie	p. 229
<b>Fig. 34</b> : carte des sanctuaires extra-urbains	p. 230
<b>Fig. 35</b> : les inscriptions grecques sur le territoire albanais (situation à l'époque hellénistique)	p. 257
<b>Fig. 36</b> : vase du style de Devoll trouvé à Maliq III <sup>d</sup> (C.A.A., fig. 16, p.43)	p. 302
<b>Fig. 37</b> : le parcours de la <i>Via Egnatia</i>	p. 304
<b>Fig. 38</b> : n° 1 <i>askos</i> ; n°2 <i>skyphos</i> de la tombe d'un combattant « illyrien » à Belsh ( <i>Albanien</i> 1988, fig. 122, 123, p. 254.)	p. 305
<b>Fig. 39</b> : cratère à volutes à décor phytomorphe de la tombe de Belsh (CEKA 1976a, fig. 20, p. 362)	p. 305
<b>Fig. 40</b> : casque de la tombe de Belsh ( <i>Albanien</i> 1988 n° 111 p. 245)	p. 306
<b>Fig. 41</b> : carte des nécropoles sur le territoire albanais	p. 311
<b>Fig. 42</b> : la tombe monumentale de Persqop (Institut de Monument de Tirana)	p. 323
<b>Fig. 43</b> : n°1 à Selca e Poshtme la tombe monumentale	p. 324
<b>Fig. 44</b> : les nécropoles hellénistiques de Byllis, (BUZO 2014, PL. I, p. 426)	p. 327
<b>Fig. 45</b> : le tombeau de Klos (BUZO-JAUPAJ 2018)	p. 327
<b>Fig. 46</b> : localisation de la tombe de Gjerbës ( <i>BCH</i> , 141, 2017, fig. 2, p. 291)	p. 335
<b>Fig. 47</b> : plan général de l'enclos funéraire ( <i>BCH</i> , 141, 2017, fig. 4, p. 292)	p. 336
<b>Fig. 48</b> : l'urne vue de face ( <i>BCH</i> , 141, 2017, fig. 7, p. 295)	p. 340
<b>Fig. 49</b> : le fermoir de ceinturon de Selca e Poshtme	p. 348
<b>Fig. 50</b> : le fermoir de ceinturon de Selca e Poshtme (PROEVA 2011, fig. 2, 2a, 2b, p. 586-587)	p. 349
<b>Fig. 51</b> : les théâtres et les stades en Illyrie méridionale	p. 358
<b>Fig. 52</b> : les orientations des réseaux urbains d'Apollonia (Mission épigraphique et archéologique française en Albanie)	p. 359
<b>Fig. 53</b> : les phases du théâtre d'Apollonia (ANGELINOUDI 2008, p. 21, pl. 3)	p. 361
<b>Fig. 54</b> : reconstruction de la scène d'Apollonia (ANGELINOUDI 2008, p. 21, pl. 3)	p. 363
<b>Fig. 55</b> : le théâtre d'Apollonia à l'époque hellénistique	

(FIEDLER-VON HESBERG 2013, fig. 7, p. 221)	p. 364
<b>Fig. 56</b> : plan de la ville hellénistico-romaine de Byllis (© EfA, BEAUDRY <i>et alii</i> 2013)	p. 366
<b>Fig. 57</b> : l'esclave à l'autel de Dionysos (CEKA 2009, fig. 38, p. 41)	p. 367
<b>Fig. 58</b> : reconstitution de la scène du théâtre (CEKA 2009, fig. 37, p. 40)	p. 368
<b>Fig. 59</b> : vue du théâtre de Byllis (JAUPAJ 2017)	p. 369
<b>Fig. 60</b> : vue aérienne du stade de Byllis (Parku Arkeologjik Kombetar Byllis)	p. 371
<b>Fig. 61</b> : les gradins du stade et la citerne de Byllis (JAUPAJ 2018)	p. 371
<b>Fig. 62</b> : les gradins et la piste du stade de Byllis (JAUPAJ 2018)	p. 372
<b>Fig. 63</b> : plan de la ville de Klos (JAUPAJ 2018, fig. 2, p. 1031)	p. 374
<b>Fig. 64</b> : vue du théâtre de Klos (JAUPAJ 2019)	p. 374
<b>Fig. 65</b> : plan et reconstitution du théâtre de Klos (PAPAJANI 1979, tab III, p. 53)	p. 375
<b>Fig. 66</b> : planimétrie de la ville de Dimale (HEINZELMANN <i>et alii</i> 2012, fig. 6, p. 117)	p. 376
<b>Fig. 67</b> : la reconstruction du théâtre de Dimale (HEINZELMANN <i>et alii</i> 2012, fig. 12, p. 122)	p. 377
<b>Fig. 68</b> : le plan du « théâtre » d'Orikos (BUDINA 1976b, fig. 5, p. 58)	p. 378
<b>Fig. 69</b> : le « théâtre » d'Orikos (K. ÇIPA)	p. 379
<b>Fig. 70</b> : planimétrie de la ville antique de Bouthrôtos (C.A.A. fig. 3, p. 74)	p. 382
<b>Fig. 71</b> : les monuments de l'agora de Bouthrôtos (C.A.A 2008 p. 77)	p. 383
<b>Fig. 72</b> : plan général des vestiges du théâtre de Bouthrôtos (GILKES 2003, fig. 6.14, p. 118)	p. 385
<b>Fig. 73</b> : la reconstruction de la scène du théâtre selon Ceschi (C.A.A 2008 fig. 12 p. 78)	p. 386
<b>Fig. 74</b> : vue aérienne du théâtre d'Hadrianopolis ( <i>Hadrianopolis I</i> )	p. 390
<b>Fig. 75</b> : vue du théâtre d'Hadrianopolis (JAUPAJ 2014)	p. 390
<b>Fig. 76</b> : planimétrie des fouilles à Hadrianopolis ( <i>Hadrianopolis I</i> )	p. 391
<b>Fig. 77</b> : plan du théâtre romain d'Hadrianopolis ( <i>Hadrianopolis I</i> )	p. 391
<b>Fig. 78</b> : plan de Phoinikè ( <i>Phoinike IV</i> )	p. 394
<b>Fig. 79</b> : vue du théâtre de Phoinikè (JAUPAJ 2009)	p. 395
<b>Fig. 80</b> : plan du théâtre de Phoinikè ( <i>Phoinike IV</i> , fig. 3.3, p.61)	p. 395
<b>Fig. 81</b> : vue de la scène et de l' <i>orchestra</i> du théâtre de Phoinikè (JAUPAJ 2009)	p. 397
<b>Fig. 82</b> : planimétrie de la ville antique d'Amantia (C.A.A. 2008, fig. 2, p. 205)	p. 400
<b>Fig. 83</b> : vue panoramique de la colline d'Amantia (JAUPAJ 2017)	p. 401
<b>Fig. 84</b> : le stade d'Amantia vu du sud (JAUPAJ 2008)	p. 402
<b>Fig. 85</b> : planimétrie du stade d'Amantia (ANAMALI 1972, pl. Ix, p. 129)	p. 403

<b>Fig. 86:</b> Bouthrôtos et le canal de Vivar, (E. QILLA-ZAKPK Butrint)	p. 411
<b>Fig. 87 :</b> l'inscription de Rabije ( <i>CIGIME</i> 3, n°394)	p. 446
<b>Fig. 88 :</b> l'inscription des Balaiïtes (Musée archéologique d'Apollonia)	p. 448
<b>Fig. 89 :</b> carte de la région d'Apollonia, Byllis, Amantia et les réseaux routiers antiques	p. 452
<b>Fig. 90 :</b> l'inscription d'Amantia (JAUPAJ 2017, fig. 2 p. 445)	p. 453
<b>Fig. 91 :</b> l'inscription de Matohasanaj (JAUPAJ 2017, fig. 3 p. 446)	p. 454
<b>Fig. 92 :</b> les <i>Koina</i> en Illyrie méridionale et en Épire	p. 463

## BIBLIOGRAPHIE

Les abréviations sont celles de l'*Année philologique*.

ADAMI 1953 : J. ADAMI, Historia e rrugëve të Shqipërisë, I. Rrugët e Shqipërisë në kohën antike. (Histoire des routes d'Albanie I. Les communications dans l'Antiquité), *Buletin për Shkencat Shoqërore*, 1953, 1, p. 36-65. Res. fr.

ADAMI 1983 : J. ADAMI, *Rrugë dhe objekte arkeologjike në Shqipëri (Routes et objets Archeologiques en Albanie)*, Tiranë 1983.

*Albania Antica I* = L. M. UGOLINI, *Albania Antica. Vol. I: Ricerche Archeologiche*, Rome, Milan 1927.

*Albania Antica II* = Luigi Maria UGOLINI, *L'Acropoli di Fenice, Albania Antica, 2*. Milan, Rome 1932.

*Albania Antica III* = Luigi Maria UGOLINI, *L'Acropoli di Butrinto, Albania Antica, 3*. Rome 1942.

*Albanien 1988 : Albanien Schätze aus dem Land der Skipetaren (Catalogue de l'exposition de Hildesheim)*, Mainz 1988.

ALIU-BEJKO 2009 : S. ALIU-L. BEJKO, Fibulat e varrezave të Kolonjës (The Fibulae of the Kolonjë Cemteries), *Iliria*, XXXII, 2005-2006, p. 59-104.

ALIU 1984 : S. ALIU, Tuma e Prodanit (letumulus de Prodanit), *Iliria*, 1984, 1, p.27-68.

ALIU 1985 : S. ALIU, Aspekte të kulturës ilire në krahinën e Kolonjës në shek. VII-V p.e. sonë (Aspects de la culture illyrienne dans la région de Kolonjë aux VII-V siècles av. J.-C.), *Iliria*, 1985, 2, p. 271–280.

ALIU 1986 : S. ALIU, Varreza mesjetare në tumën e Rehovës (La nécropole médiévale dans le tumulus de Rehova), *Iliria*, 1986, 2, p. 215-250.

ALIU 1987 : S. ALIU, *Tuma e Rehovës (le tumulus de Rehova)*, Dissertation, Tiranë 1987, p. 1-397.

ALIU 1994 : S. ALIU, Varreza e Boroves (la nécropole de Borova), *Iliria*, 1994, 1-2, p. 5-86.

ALIU 1995 : S. ALIU, Tuma e Psarit (le tumulus de Psar), *Iliria*, 1995, 1-2, p. 119-148.

ALIU 1996 : S. ALIU, Tuma e Shtikës (Le tumulus de Shtike), *Iliria*, 1996, 1-2, p. 5-86.

ALIU 2002 : S. ALIU, Les rapports entre l'Albanie du Sud-Est et l'Europe Centrale pendant la transition de l'Âge du Bronze à l'Âge du Fer, à la lumière des découvertes de Kolonjë, dans, G. TOUCHAIS et J. RENARD (ed.), *L'Albanie dans l'Europe préhistorique. Actes du colloque de Lorient, organisé par l'École française d'Athènes et l'Université de Bretagne-Sud, Lorient, 8-10 juin 2000*, BCH Suppl. 42, Recherches franco-albanaises I, Paris, 2002, p. 217-229.

ALIU 2004 : S. ALIU, *Tuma e Luarasit (Le tumulus de Luaras)*, Tiranë 2004.

ALIU-VANGJEL 1975: S. ALIU-Q. VANGJEL, la nécropole tumulaire de Prodanit, *Iliria*, III, 1975, p. 421-424.

AMBAGLIO 2002 : D. AMBAGLIO, L'Adriatico nei frammenti degli storici greci, dans *I Greci in Adriatico I, Hesperia 15*, L'Erma di Bretschneider, Roma 2002, p. 95-100.

- AMORE 2004 : M.-G. AMORE, Necropolis of Apollonia : News Results from Tumulus 9, *Iliria*, XXXI, 2003-2004, *Kushtuar Leon Rey – À la mémoire de Léon Rey*, p. 267-291.
- AMORE 2006 : M.-G. AMORE, Use and reuse of Konispol cave : The terracotta figurines, dans L. BEJKO, R. HODGES (éds), *New Directions in Albanian Archaeology, Studies presented to Muzaffer Korkuti*, International Centre for Albanian Archaeology Monograph Series 1, Tirana, 2006, p. 107-117.
- AMORE 2010: M.G. AMORE, *The complex of Tumuli 9, 10 and 11 in the necropolis of Apollonia (Albania)*, 2 vol., *BAR International Series* 2059, 2010.
- AMORE 2011: M. G. AMORE, The complex of tumuli 9, 10, and 11 in the necropolis of Apollonia. New light on the history of colony, dans J.-L. LAMBOLEY, et M.P. CASTIGLIONI (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, V. Actes du V<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (8-11 octobre 2008)*, De Boccard, 2011, p. 181-188.
- AMOURETTI 1979 : M. -C. AMOURETTI, Les céréales dans l'Antiquité : espèces, mouture et conservation, liaisons et interférences dans la Grèce classique, dans *Les techniques de conservation des grains à long terme, leur rôle dans la dynamique des systèmes de cultures et des sociétés*, Marseille, 1979, p. 57-69.
- ANAMALI 1949 : S. ANAMALI, Vjosë dhe qendrat antike në luginën e saj, *Buletin i Institutit të Shkencave*, 41, 1949, p. 55 sq.
- ANAMALI 1955 : S. ANAMALI, Zbulime të kulturës ilire në luginën e Matit (Découvertes de la culture illyrienne dans la vallée du Mat), *Buletin për Shkencat Shoqërore*, 1955, 1, p.110-138.
- ANAMALI 1956 : S. ANAMALI, Të dhëna mbi elementin ilir në qytetet antike Epidamn dhe Apolloni. (Données sur l'élément illyrien dans, les villes antiques d'Épidamne et Apollonie), *Buletin për Shkencat Shoqërore*, 1956, 1, p. 3-39.
- ANAMALI 1957 : S. ANAMALI, Nekropoli helenistik i Epidamnit (La nécropole hellénistique d'Épidamne), *Buletin për Shkencat Shoqërore*, 1957, 1, p. 31-62.
- ANAMALI I 1965 : S. ANAMALI, Le stade d'Amantie, (Stadiumi Amanties), *Studia Albanica*, 1 1965, p. 59 – 67,
- ANAMALI 1972 : S. ANAMALI, Amantia, *Iliria*, 2, 1972, p. 67-148.
- ANAMALI 1983 : S. ANAMALI, Les Illyriens et les villes de l'Illyrie du Sud dans les inscriptions de la Grèce, dans *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes, Actes du colloque de Cortone, 24-30 mai 1981*, Coll. E.F.R. n° 67, Pise-Rome 1983, p. 219-225.
- ANAMALI 1992, S. ANAMALI, Santuari di Apollonia, dans *La Magna Grecia e i Grandi Santuari della Madrepatria, (Atti del 31 convegno di studi sulla Magna Grecia Taranto 4-8 ottobre 1991)*, Taranto 1992, p. 127-136.
- ANAMALI 1993 : S. ANAMALI, Aperçu comparatif entre l'onomastique Dyrrhachienne et Apolloniate et celle des centres de l'arrière-pays illyrien, dans P. Cabanes (ed.) *Greco et Illyriens dans les inscriptions en langue grecque d'Épidamne-Dyrrhachion et d'Apollonia d'Illyrie, Actes de la Table ronde internationale (Clemont-Ferrand, 19-21 octobre 1989)*, Paris 1993, p. 113-117.
- ANAMALI et alii 2009 (CILA 2009): Sk. ANNAMALI, H. CEKA et E. DENIAUX, *Corpus des inscriptions latines d'Albanie*, Coll. EFR n° 410, Rome 2009.
- ANDEL - RUNNELS 2005: T. H. ANDEL - C. N. RUNNELS, Karstic Wetland Dwellers of Middle

Palaeolithic Epirus, Greece, dans *Journal of Field Archaeology*, Vol. 30, n°4, 2005, Published by: Taylor & Francis, Ltd., p. 367-384.

ANDREA 1969a : ZH. ANDREA, Gërmime arkeologjike në tumën ilire të Kuçit të Zi (Korçë). (Les fouilles archéologiques au tumulus de Kuçi Zi (Korça), *Buletin Arkeologjik*, 1, 1969, p. 27-35.

ANDREA 1971 : ZH. ANDREA, Varreza tumulare ilire e Barçit. (La nécropole tumulaire illyrienne de Barç), *Buletin Arkeologjik*, 3, 1971, p. 31-37.

ANDREA 1972 : ZH. ANDREA, Kultura e tumave të pellgut të Korçës dhe vendi i saj në Ballkanin Juglindor. (La civilisation des tumuli du Bassin de Korça et sa place dans les Balkans du sud-est), *Studia Albanica*, 2, 1972, p. 187-202.

ANDREA 1974 : ZH. ANDREA, Varreza tumulare ilire e Barçit. Gërmime të vitit 1973. (La nécropole tumulaire illyrienne de Barç. Fouilles de 1973/), *Buletin Arkeologjik*, 4, 1974, p. 24-31.

ANDREA 1975 : ZH. ANDREA, I contatti fra l'Albania del Sud e l'Italia meridionale durante il primo fero, dans *Civiltà preistoriche e protostoriche della Daunia, Atti del Colloquio di Preistoria e Protoistoria della Danuia (Foggia 24-29 Aprile 1973, Firenze 1975, p. 348-354.*

ANDREA 1976 : ZH. ANDREA, La civilisation tumulaire du Bassin de Korçe et sa place dans les Balkans du Sud-Est, *Iliria* 4, 1976, p. 133-156.

ANDREA 1976a : ZH. ANDREA, Tumat e Kuçit të Zi. (Les tumuli de Kuç i Zi), *Iliria*, VI, 1976, p. 165-233.

ANDREA 1976b : ZH. ANDREA, Rezultatet e gërmimeve të vitit 1975 në varrezën tumulare të Barçit. (Les resultats des fouilles dans la necropole tumularie de Barç), *Iliria*, VI, 1976, p. 331-333.

ANDREA 1978 : ZH. ANDREA, Tumat e Kuçit të Zi. (Les tumuli de Kuç i Zi), *Iliria* VII-VIII, 1977-1978, p. 127-155.

ANDREA 1982 : ZH. ANDREA, La civilisation illyrienne du Fer ancien en Albanie du sud-est et ses rapports avec les contrées voisines, dans Jan G. P. BEST et Nanny M. W. VRIES (eds), *Interaction and Acculturation In the Mediterranean*, II, B. R. Grüner Publishing co. – Amsterdam 1982, p. 75-120.

ANDREA 1984 : ZH. ANDREA, Gërmimet arkeologjike të vitit 1984 - Bujan (The archaeological excavations of the years 1984 - Bujan), *Iliria* 1984, 2, p. 261-262.

ANDREA 1985 : ZH. ANDREA, Kultura ilire e tumave në pellgun e Korçës (*The Illyrian culture of the tumuli in Korça basin*), Tiranë 1985.

ANDREA 1986 : ZH. ANDREA, Gërmimet arkeologjike të vitit 1986-Bujan (The archaeological excavations of the year 1986-Bujan), *Iliria*, 1986, 2, p. 254.

ANDREA 1988 : ZH. ANDREA, Aspects de la culture du néolithique moyen en Albanie (*Aspekte të kulturës së neolitit të mesëm në Shqipëri*), dans "BERYTUS", *Archaeological Studies*, vol. XXXVI, Beyrouth 1988, p. 127-141.

ANDRONICOS 1987 : M. ANDRONICOS, Some reflections on the Macedonian Tombs, *ABSA*, 82, 1987, p. 1-16.

ANGELINOUDI 2008 : A. ANGELINOUDI - J. BÄUERLEIN, Das Theater von Apollonia (Albanien). Ein Vorbericht, *MDAIR*, 114, 2008, p. 17-29.



ANSART 1999 : P. ANSART, Sociologie de la culture dans *Dictionnaire de sociologie*, Paris 1999, p. 125-128.

ANTI 1947: C. ANTI, *Teatri greci arcaici*, Monografie di archeologia, Padova 1947.

ANTONELLI 2000 : L. ANTONELLI, Κερκυραϊκά. *Ricerche su Corcira alto-arcaica tra Ionio e Adriatico*, L'Erma » di Bretschneider, Roma 2000.

ANTONETTI 2007 : C. ANTONETTI, Epidamno, Apollonia e il santuario olimpico: convergenze e discontinuità nella mitologia delle origini, in *Épire, Illyrie, Macédoine...* dans D. BERRANGER (éd.) *Épire, Illyrie, Macédoine : mélanges offerts au professeur Pierre Cabanes* (Collection ERGA Recherches sur l'Antiquité 10), Clermont-Ferrand 2007, p. 89-112.

*Apollonia I : Apollonia d'Illyrie I : Atlas archéologique et historique*, Études réunies par V. Dimo, P. Lenhardt et F. Quantin, Collection EFR n° 391, Rome 2007.

AREF 2016 : M. AREF, *Les Pélasges. Précurseurs de la civilisation gréco-romaine*, Connaissances et Savoirs, 2016.

*Artémis 2009 : Artémis à Dyrrhachion*, Guides de Durrës 1, Tiranë 2009.

ASHERI 1997 : D. ASHERI, Identita greche, identita greca, dans S. SETTIS (dir.), *I Greci. Storia cultura arte società*, 2, Turin 1997, p. 5-26.

AUPERT 1979: P. AUPERT, *Fouilles de Delphes, II, Topographie et architecture. Le Stade*, Paris 1979.

AUPERT 1994: P. AUPERT, *Évolution et avatars d'une forme architecturale*, dans C. Landes (dir.), *Le stade romain et ses spectacles. Catalogue de l'exposition*, Lattes 1994, p. 95-105.

AURIEMMA et alii 2012 : R. AURIEMMA- V. DEGRASSI-E. QUIRI, Produzione e circolazione di anfore in Adriatico tra III e IV secolo : dati da contesti emblematici, dans C.S. FIORIELLO (dir.), *Ceramica romana nella Puglia adriatica. Atti del seminario di studi, Fasano (BR) 09/05/2012*, Bari 2012, p. 255-298.

AUSTIN- VIDAL-NAQUET 2007 : M. AUSTIN- P. VIDAL-NAQUET, *Économies et sociétés en Grèce ancienne*, Paris 2007.

**BACE 1972 : A. BACE, Vështrim mbi qendrat e banuara antike e mesjetare në luginën e Drinos (Aperçu sur les établissements antiques et médiévaux dans la vallée du Drinos)), *Monumentet* 4, 1972, p. 103-109.**

BACE 1975 : A. BACE, A. Arkitektura ne periudhen romake ne Shqipëri (Architecture of the Roman period in Albania ) "M.K.SH", 1975, 2 , p. 35-41, 3 fig.

BAÇE 1981 : A. BAÇE, Onhezmi (La ville d'Onhezme), *Saranda*, 2, 1982, p. 63-66.

BAÇE 1984 : A. BAÇE, Vështrim mbi besimin dhe arkitekturën e kultit tek ilirët (Regard sur les croyances et l'architecture des cultes de la religion illyrienne), *Monumentet*, 1984, 2, p. 5-32.

BAÇE 2002-2003 : A. BAÇE, Griechische Theater des 5. bis 3. Jahrhunderts in Illyrien und Epirus, *Bonner Jahrbücher*, 202-203, 2002-2003, p. 365-411.

BAÇE-PAPAJANI 1977 : A. BAÇE-L. PAPAJANI, Kështjella dhe rikonstruksioni dhe restaurimi i saj. (Le castellum de Vig), *Monumentet*, 14, 1977, p. 75-100.

BAÇE-PAPAJANI 1983 : A. BAÇE-L. PAPAJANI, Kështjella dhe monumente të tjera në rrethet Pukë, Tropojë, Kukës (Forteresses et autres monuments dans les régions de Puka, Tropoja, et Kukës), *Monumentet*, 1983, 1, p. 125-143.

- BADER 1999 : Fr. BADER, Homère et le Pélasge, dans A. BLANC et A. CHRISTOL (eds.) *Langues en contact dans l'Antiquité : aspects lexicaux, Actes du colloque Rouenlac III (Mont-Saint-Aignan, 6 février 1997)*, *Etudes anciennes*, 19, 1999, p.15-56.
- BAILEY 2000: D. W. BAILEY, *Balkan Prehistory. Exclusion, Incorporation and Identity*. Routledge London & New York 2000.
- BAKHUIZEN 1986: S. C. BAKHUIZEN, Between Ilyrians and Greeks: The cities of Epidamnos and Apollonia, *Iliria*, XVI, 1986, 1, p. 165-177.
- BANDELLI 2001 : G. BANDELLI, *Roma e l'Adriatico fra III e II secolo a.C.*, dans C. ZACCARIA ed. *Strutture portuali e rotte marittime nell'Adriatico di età romana. Atti della XXIX Settimana di studi aquileiesi, (20-23 mai 1998)*, Coll. E.F.R n° 280, Rome 2001, p. 17-41.
- BARNARD - SPENCER 2002: A. BARNARD – J. SPENCER *Encyclopedia of Social and Cultural Anthropology*, London & New York, Routledge 2002.
- BARNARD - SPENCER 2010: A. BARNARD – J. SPENCER *Encyclopedia of Social and Cultural Anthropology*, London & New York, Routledge 2010.
- BARNET 1954: H.G. BARNET *et alii*, Acculturation: an exploratory formulation, The Social Science Research Council Summer Seminar on Acculturation 1953, *American Anthropologist*, 56, issue 6, 1954, p. 973-1002.
- BARRIERE 2015 : M.-H. BARRIERE, *Les céramiques romaines d'époque impériale à Apollonia d'Illyrie. Typologies, productions et échanges*, thèse soutenue à l'Université Lumière Lyon 2 sous la direction de J.-L. Lamboley le 28/03/2015.
- BARTH 1969: F. BARTH, Ethnic groups and boundaries: *The social organization of culture difference*, London (traduction française dans Ph. Poutignat et J. Streiff-Fenart, *Théories de l'ethnicité*, Paris 1969, p. 203-249).
- BATS 2010 : M. BATS, Les objets archéologiques peuvent-ils véhiculer une identité ethnique ? Introduction dans *Greco et indigènes de la Catalogne à la mer Noire, Actes des rencontres du programme Ramses (2006-2008)*, éd. par Henri TREZINY, *Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine*, 3, 2010, p. 9-13.
- BEAUDRY *et alii* 2013 : N. BEAUDRY-P. CHEVALIER-T. KOZELJ-S. MUÇAJ-MANUELA-WURCH-KOZELJ, Le quartier épiscopal de Byllis (Albanie). Les campagnes de fouilles 2011-2012 », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [En ligne], 17.2 | 2013, mis en ligne le 13 décembre 2013, consulté le 17 septembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cem/13268> ; DOI : 10.4000/cem.13268.
- BEAUMONT 1936: R. L. BEAUMONT, *Greek influence in the Adriatic Sea before the fourth century b.C.*, dans *JHS*, LVI, 1936, p. 159-204.
- BEAUMONT 1952: R. L. BEAUMONT, Corinth, Ambracia, Apollonia, *JHS*, 72, 1952, p. 62-73.
- BEAUREGARD 1993 : M. BEAUREGARD, L'apport des monnaies à l'étude de l'onomastique d'Apollonia d'Illyrie et d'Épidamne-Dyrrhachion, dans P. CABANES 1993 (cf. *GILG* 1993), p. 95-111.
- BEJKO : 1993 : L. BEJKO, Mbi praninë e qeramikës mikene në Shqipërinë Jugore dhe problemet lidhur me të (On the presence of the Mycenaean pottery in Southern Albania and problems related to it), *Iliria*, 1993, 1-2, p. 101-118.
- BEJKO: 1994 : L. BEJKO, Some problems of the Middle and Late Bronze Age in Southern Albania, *Bulletin of the Institute of Archaeology UC London*, 1994, p. 105-126.

- BEJKO 1998 : L. BEJKO, An overview of the Albanian archaeological thought and its social context, *Iliria*, 1-2, 1998, p. 195-208.
- BEJKO 2000 : L. BEJKO, Zakone mortore në bronzin e vonë të Shqipërisë juglindore (Coutumes funéraires au Bronze récent dans l'Albanie du sud-est), *Iliria*, 1-2, 1999-2000, p. 129-153.
- BEJKO 2002 : L. BEJKO, Mycenaean presence and influence in Albania, dans N. CAMBI, S. ČAČE et B. KIRIGIN (eds.) *Greek influence along the east Adriatic coast*, Književni Krug., Split 2002, p. 9-24.
- BEJKO 2002a : L. BEJKO, Mortuary customs in the Late Bronze Age of southeastern Albania, dans G. TOUCHAIS et J. RENARD (eds.), *L'Albanie dans l'Europe préhistorique*, BCH, Supplément 42, 2002, p. 171-198.
- BEJKO 2004 : L. BEJKO, Neue kulturelle Impulse in der Jüngerer Eisenzeit Albaniens, dans, *Die Illyrer*, Museum für Urgeschichte Asparn a. d., Zaya 2004, p. 21-35.
- BEJKO 2004a : L. BEJKO, The Iron Age Tumulus at Kamenica (Albania) dans P. CABANES-J.-L. LAMBOLEY (eds.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité IV, Actes du IV<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (10-12 octobre 2002)*, De Boccard 2004, p. 39-44.
- BEJKO 2007 : L. BEJKO, Expressions of identities in the late Bronze and early Iron Age southeastern Albania, dans *AEGEUM 2007*, p. 181-192.
- BEQUIGNON 1931 : Y. BEQUIGNON, Chroniques des fouilles. Illyrie, Apollonia, *BCH*, LV, 1931, p. 485-486.
- BERETI 1978 : V. BERETI, Gërmime në Triport. (Les fouilles à Triport), *Iliria*, VII-VIII, 1977-1978, p. 285-292.
- BERETI 1985 : V. BERETI, Vendbanimi ilir në Triport të Vlorës (Habitat illyrien à Triport de Vlora), *Iliria*, XV, 1985, p. 313-320.
- BERETI 1986 : V. BERETI, Triport, *Iliria*, XVI, 1986, p. 258.
- BERETI 1986a : V. BERETI, Dy varre antike pranë Armenit (Deux tombes antiques près d'Armen), *Iliria*, XVI, 1986, 2, p. 129-137.
- BERETI 1988 : V. BERETI, Kupat antike në vendbanimin e Triportit (Tasses antiques dans l'habitat de Triport), *Iliria*, XVIII, 1988, p. 105-119.
- BERETI 1992 : V. BERETI, Amfora transporti të zbuluara në vendbanimin e Triportit (Amphores de transport retrouvées dans l'habitat de Triport), *Iliria*, 22, 1992, p. 129-147.
- BERETI 1993 : V. BERETI, Gjurmë të fortiikimene në vendbanimin në Triport (Traces de fortifications dans l'habitat de Triport), *Iliria*, XXIII, 1993, p. 143-159.
- BERETI 1995 : V. BERETI, Gjetje nga varrezat antike në territoriet e Amanteve (Découvertes dans les nécropoles antiques des territoires des Amantins), *Iliria*, XXV, 1995, 1-2, p. 199-223.
- BERETI 1999 : V. BERETI, Le site antique de Triport, port des villes des Amantins, dans P. CABANES (ed.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité III, Actes du III<sup>e</sup> colloque international de Chantilly (16-19 octobre 1996)*, Paris 1999, p. 181-185.
- BERETI 2001 : V. BERETI, Enë me figura të kuqe të nekropolit të Amantias (*Red-figure Vessels from the Amantia Necropolis*), *Iliria*, XXX, 2001, p. 167-188.
- BERETI 2004 : V. BERETI, Aphrodite à Amantia, dans P. CABANES- J.-L. LAMBOLEY (eds.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité IV, Actes du IV<sup>e</sup> colloque international de*

Grenoble (10-12 octobre 2002), De Boccard 2004, p.588-594.

BERETI *et alii* 2011 : V. BERETI-F. QUANTIN-P. CABANES, Histoire et épigraphie dans la région de Vlora (Albanie), *REA*, 113, 1, 2011, p. 7-46.

BERETI 2011, Les vases de bronze de la période classique et hellénistique provenant d'Apollonia, Amantia et d'autres sites, dans J.-L. LAMBOLEY, et M.P. CASTIGLIONI (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, V. Actes du V<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (8-11 octobre 2008)*, De Boccard 2011, p. 499-511.

BERETI 2018 : V. BERETI, Types et particularités des tombes dans les nécropoles d'Amantia, dans J.-L. LAMBOLEY, L. PËRZHITA, A. SKËNDERAJ (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, Actes du VI<sup>e</sup> colloque international de Tirana, (20-23 mai 2015)*, De Boccard 2018, p. 483-496.

BERETI 2011a : V. BERETI, Onjnoheja e Amantias, kulesa dhe qepshe prej bronzi (L'oinochoé d'Amantia, passoirs et louches en bronze), *Iliria*, XXXV, 2011, p. 175-206.

BERETI 2013 : V. BERETI *et alii*, Orikos-Oricum : Final report on the Albano-Swiss Excavations, 2007-2010, *Mediterranean Archaeology*, 26, 2013, p. 95-186.

BERETI-CONSAGRA 2011 : V. BERETI, G. CONSAGRA, J.-P. DESCOEUDRES, S. SHPUZA, C. ZINDEL, Orikos première colonie grecque en Adriatique ? La première campagne de fouille albano-suisse, dans, J.-L. LAMBOLEY, et M.P. CASTIGLIONI (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, V. Actes du V<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (8-11 octobre 2008)*, De Boccard 2011, p. 419-430.

BERGMANN 1989 : J. BERGMANN, Griechische Grabreliefs im südlichen Illyrien, *Iliria*, XIX, 1989, 2, p. 103-114.

BERNABÓ BREA-CAVALIER 2000: L. BERNABÓ BREA, M. CAVALIER (éds), *Meligunìs Lipára X. Scoperte e scavi archeologici nell'area urbana e suburbana di Lipari*, L'Erma di Bretschneider, Roma 2000.

BERRY 1990 : J. W. BERRY, Psychology of acculturation, dans J. BERMAN (Ed.), *Nebraska Symposium on Motivation: Cross-cultural perspectives*, Lincoln 1989, University of Nebraska Press 1990, p. 201-234

BERRY 1997: J. W. BERRY, Immigration, acculturation, and adaptation, *Applied Psychology: An International Review*, 46, 1997 p. 5-34.

BERRY-SAM 1996: J. W. BERRY – D. SAM, Acculturation and adaptation., dans, J. W. BERRY, M. H. SEGALL, & C. KAGITCIBASI (eds.), *Handbook of cross-cultural psychology, Social behavior and applications*, Vol. III; Boston: Allyn & Bacon 1996 (2<sup>nd</sup> ed), p. 291-326

BERRY 2005: J. W. BERRY, Acculturation: Living successfully in two cultures, *International Journal of Intercultural Relations*, 29, 2005, p. 697–712.

BLAVATSKI-ISLAMI 1960 : V. D. BLAVATSKI-S. ISLAMI, Gërmimenë Apolloni dhe Orikum më 1958 (Fouilles à Apollonia et à Oricum. Travaux de 1958), *Buletini i Universitetit shtetëror të Tiranës, Seria e shkencave Shoqërore*, 1, 1960, p. 51-112.

BLONDÉ-MULLER 1998 : F. BLONDÉ - A. MULLER, Artisanat, artisans, ateliers en Grèce ancienne. Définitions, esquisse de bilan, *Topoi*, 8, 2, 1998, p. 831-845.

BLONDE-MULLER 2000 : F. BLONDE - A. MULLER, Les modalités de production et de diffusion dans l'artisanat grec. Esquisse de bilan », dans F. BLONDE, A. MULLER (eds.), *L'Artisanat en Grèce ancienne : les productions, les diffusions, Actes du colloque de Lyon, déc. 1998*,

Villeneuve d'Ascq 2000, p. 291-308.

BODINAKU 1974 : N. BODINAKU, Disa enë të pabotuara të periudhës së parë të hekurit. (Quelques récipients inédits de la première période du Fer), *Buletin Arkeologjik*, 4, 1974, p. 140-149.

BODINAKU 1974a : N. BODINAKU, Rezultatet e gërmimeve në varrezën tumulare të Pazhokut. (Fouilles archeologiques 1973, Pazhok-Elbasan), *Iliria*, III, 1974, p. 394-401.

BODINAKU 1975 : N. BODINAKU, Fouilles archéologiques 1973, Pazhok-Elbasan, *Iliria*, IV, 1975, p. 407-414.

BODINAKU 1978 : N. BODINAKU, Të dhëna arkeologjike nga rrethi i Përmetit. (Données archéologiques de la région de Përmet), *Iliria*, VII-VIII, 1977-1978, p. 355-361.

BODINAKU 1981 : N. BODINAKU, Kërkime arkeologjike në rrethin e Përmetit. (Recherches archéologiques dans le district de Përmet), *Iliria*, 1981, 2, p. 243-262.

BODINAKU 1982 : N. BODINAKU, Varreza tumulare e Pazhokut (La nécropole tumulaire de Pazhok), *Iliria*, 1982, 1, p. 49-101.

BODINAKU 1983 : N. BODINAKU, Kultura e varrezës së hershme mesjetare shqiptare në luginë sipërme të Vjosës të rrethit të Përmetit. (La civilisation du cimetière haut médiéval albanais dans la vallée du cours supérieur de la Vjosë), *Iliria*, 1983, 1, p. 241-250.

BODINAKU 1995 : N. BODINAKU, The Late Bronze Age Culture of Albania and the Relation with the Balkanic and Aegean-Adriatic Areas, dans B. HÄNSEL (ed.), *Handel Tausch und Verkehr in Bronze und Früheisenzeitlichen Südosteuropa*, Südosteuropa-Schriften 17, Prähistorische Archäologie in Südosteuropa 11, Munich-Berlin 1995, p. 259-268.

BODINAKU 1999 : N. BODINAKU, Some tumulus burials of the Early Bronze Age in Albania (Problems of Migrations), dans P. CABANES (ed.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité III, Actes du III<sup>e</sup> colloque international de Chantilly (16-19 Octobre 1996)*, De Boccard 1999, p. 11-17.

BOGDANI-GIORGI 2011 : J. BOGDANI, E. GIORGI, Assetto del territorio e popolamento in Caonia : il caso di *Phoinike*, dans *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité V, Actes du V<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (8-11 octobre 2008)*, ed. J.-L. LAMBOLEY, MP CASTIGLIONI, De Boccard 2011, p. 387-402

BOISSONOT 2015 : Ph. BOISSINOT, *Qu'est-ce qu'un fait archéologique ?* EHESS, Paris, 2015.

BOUFFIER 2016 : S. BOUFFIER, Migrations et mobilités antiques : l'exemple des Grecs en Méditerranée, dans *hal-01478258*, 2016, p.1-13.

BOUFFIER *et alii* 2018 : S-BOUFFIER - L. KOÇO - L. JAUPAJ, L'eau dans la ville antique d'Apollonia. État de la question, dans J.-L. LAMBOLEY, L. PËRZHITA, A. SKENDERAJ (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, VI. Actes du VI<sup>e</sup> colloque international Tirana, (20-23 mai 2015)*, De Boccard 2018, p. 349-366.

BOURDIN 2015 : S. BOURDIN, *Les peuples de l'Italie préromaine : identités, territoires et relations inter-ethniques en Italie centrale et septentrionale (VIII<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> s. av. J.-C.)*, BEFAR, Rome 2012.

BOYD 1978 : T.D. BOYD, The Arch and the Vault in Greek Architecture, *AJA*, 82, 1978, p. 83-100.

BRACCESI 1971 : L BRACCESI, *Grecità Adriatica. Un capitolo della colonizzazione greca in*

*Occidente*, Bologna 1971.

BRAUND 1997 : D. BRAUND, 'Plutarch's Pyrrhus and Euripides' Phoenician Women: biography and tragedy pleonectic parenting, *Histos*, 1, 1997, p. 113-127.

BRAUND 2011 : D. BRAUND, The slave supply in classical Greece, dans *The Cambridge World History of Slavery Volume I: The Ancient Mediterranean World*, Cambridge University Press 2011, p. 112-133.

BRESSON-ROUILLARD 1993 : A. BRESSON-P. ROUILLARD, (eds.) *L'emporion*, De Boccard, Paris 1993.

BRESSON 1987 : A. BRESSON, Aristote et le commerce extérieur, *REA*, 89, 1987, p. 217-238.

BRESSON 2000 : A. BRESSON, *La cité marchande*, Bordeaux 2000.

BRACCESI 1977 : L. BRACCESI, *Grecità adriatica*, 2<sup>ème</sup> ed., Bologna 1977.

BRACCESI 2001 : L. BRACCESI, Hellenikòs Kolpos : *Hesperia* 13, Supplemento a *Grecità Adriatica*, L'Erma » di Bretschneider, Roma 2001.

BRESSAN 2009: M. BRESSAN, *Il Teatro in Attica e Peloponneso tra età greca ed età romana : morfologie, politiche edilizie e contesti culturali*, Quasar, Roma 2009.

BRIQUEL 1984 : D. BRIQUEL, *Les Pélasges en Italie. Recherches sur l'histoire de la légende*, BEFAR 252, Rome-Athènes 1984.

BRULOTTEV1994: E. L. BRULOTTE, *The Placement of Votive Offerings and Dedications in the Peloponnesian Sanctuaries of Artemis*. Ph.D. diss: University of Minnesota, 1994.

BUCHNER-RIDGWAY 1993 : G. BUCHNER and D. RIDGWAY, *Pithekoussai I*, Monumenti antichi dei Lincei, Serie monografica, vol. 4, Roma 1993.

BUDINA-BERETI 1975: DH. BUDINA-V. BERETI, Gjurmime në sistemin fortifikues të Antigonesë. (Fouilles archéologique dans le système de fortification d'Antigonea), *Buletin Arkeologjik*, 5, 1975, p. 29-36.

BUDINA 1964 : Dh. BUDINA, Gjurmime në theatrin antik të Orikut (Fouilles au théâtre d'Oricum), *Studime Historike*, 1964, 1, p. 155-177, 15 tab. ; résumé français dans *Studia Albanica* 1965, 1, p. 73-85, 6 tab.

BUDINA 1969 : DH. BUDINA, Tuma e Çepunës /Gjirokastër (Le tumulus de Çepuna/Gjirokastra), *Buletin Arkeologjik*, Tiranë 1969, p. 49-55.

BUDINA 1971a : DH. BUDINA Harta arkeologjike e bregdetit Jon dhe e pellgut të Delvinës (Carte archéologique de la côte Ionienne et du bassin de Delvina), *Iliria*, I, 1971, p. 275-342.

BUDINA 1971b : DH. BUDINA Gjurmimet arkeologjike në varrezën tumulare të Bajkajt. (Les fouilles archéologiques de la nécropole tumulaire de Bajkajt), *Buletin Arkeologjik*, 3, 1971, p. 57-66.

BUDINA 1972 : DH. BUDINA, Antigonea/rezultatet e gjurmimeve të viteve 1966-1970 (Les résultats des fouilles 1966-1970 à Antigonea), *Iliria*, II, 1972, p. 245-378.

BUDINA 1974: DH. BUDINA, Harta arkeologjike e luginës së Drinosit (Carte archéologique de la vallée du Drinos), *Iliria*, III, 1974, p. 343-349.

BUDINA 1974a: DH. BUDINA, Rezultatet e gjurmimeve arkeologjike të vitit 1973 në Antigone. (Fouilles archéologiques 1973, Antigonea – Gjirokastër), *Iliria*, III, 1974, p. 449-454.

BUDINA 1974b: DH. BUDINA, Gjetje rasti/rrethi i Sarandës (Objets trouvés fortuitement dans le

district de Saranda), *Buletin Arkeologjik*, 4, 1974, p. 235-244.

BUDINA 1975: DH. BUDINA, Antigonee et son agglomeration dans *Utverdena Ilirska Naselja*, 1975, p. 183-185.

BUDINA 1975a: DH. BUDINA, Butrinti-qender arkeologjike dhe turistike e vendit tonë. (Butrint-centre archéologique et touristique de notre pays), *Monumente të Kulturës në Shqipëri*, 1, 1975, p. 25-29.

BUDINA 1976 : DH. BUDINA, Antigonea e Epirit (Antigonee d'Épire), dans *Kuvendi i I Studimeve Ilire (Tiranë, 15-20 shtator 1972)*, Tiranë 1974, p. 409-431.

BUDINA 1976° : DH. BUDINA, Bazilika e Antigonesë/gërmime të vitit 1974/. (La basilique d'Antigonee), *Iliria*, IV, 1976, p. 342-346.

BUDINA 1976b : Dh. BUDINA, Oricum à la Lumière des données Archéologiques, dans *Jadranska Obala u Protohistoriji (Simpozij održan u Dubrovniku od 19. Do 23. X 1972)*, Zagreb 1976, p. 255 – 263.

BUDINA 1978 : DH. BUDINA, Mozaiku i trikonkës paleokristiane të Antigonesë (La mosaïque de la triconque paleochretienne d'Antigonee), *Iliria*, VII-VIII, 1977-1978, p. 225-235.

BUDINA 1981 : DH. BUDINA, Mbishkrime të reja të zbuluara në Butrint. (Nouvelles inscriptions découvertes à Butrint), *Iliria*, 1981, 1, p. 227-234.

BUDINA 1981a : DH. BUDINA, Kërkimet dhe studimet arkeologjike në rrethin e Sarandës. (Recherches et études archéologiques dans le district de Saranda), *Saranda*, 1, 1981, p. 3-11.

BUDINA 1982: DH. BUDINA, Qyteti pararomak i Butrintit (La ville preromaine de Butrint), dans *Saranda*, 2, 1982, p. 23-31.

BUDINA 1986 : DH. BUDINA, Phoinike à la lumière des recherches archéologiques récentes, *Iliria*, 1986, 1, p.118-120.

BUNGURI 1993 : A. BUNGURI, Vendbanimi neolitik i Topojanit (Habitat néolithique de Topoja), *Iliria*, 1993, 1-2, p. 33-94.

BUNGURI 2009: A. BUNGURI, The new Data on the Neolithic and Eneolithic Civilisation of Kosovo, *Iliria*, XXXIII, 2007-2008, p. 51-106.

BUNGURI 2014: A. BUNGURI, Different models for the Neolithisation of Albania, *Documenta Praehistorica*, XLI, 2014, p. 79-94.

BUSCHHAUSEN 1976: H. & H. BUSCHHAUSEN, *Die Marienkirche von Apollonia in Albanien, Byzantina Vindobonensia VIII*, Wien 1976.

BUZO 2014: J. BUZO, Some monumental tombs in the Hellenistic necropolis of Byllis, dans *Proceedings of the international congress of Albanian archeological studies. 65<sup>th</sup> Anniversary of Albanian Archaeology (21-22 November, Tirana 2013)*, Tiranë 2014, p. 425-437.

BUZO-HOBDARI 2018: J. BUZO, E. HOBDARI, *La nécropole d'Amantia*, dans J.-L. LAMBOLEY, L. PËRZHITA, A. SKËNDERAJ (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, VI. Actes du V<sup>e</sup> colloque international (Tirana 20-23 mai 2015)*, De Boccard 2018, p. 497-506.

BUZO-JAUPAJ 2018: J. BUZI-L. JAUPAJ, Një varr monumental i identifikuar rishtazi në vendbanimin antik të Klosit (Nikaia?) - Rrethi Mallakastër, en cours de publication.

C.A.A. : *Carte archéologique de l'Albanie*, sous la dir. de P. CABANES, Unesco, Tirana 2008.

- CABANES-DRINI 1994: P. CABANES-F. DRINI, Appoitias, fils d'Antigonos théorodoke de Delphes, dans les inscriptions de Bouthrôtos, *BCH*, 118, 1994, p. 113-130.
- CABANES 1974 : P. CABANES, Les inscriptions du théâtre de Bouthrôtos, dans *Actes du colloque 1972 sur l'esclavage. Besançon 2-3 mai 1972. Besançon, (Actes des colloques du Groupe de recherche sur l'esclavage dans l'Antiquité, 3)*, Presses Universitaires de Franche-Comté, Besançon 1974, p. 105-209.
- CABANES 1976 : P. CABANES, *L'Épire de la mort de Pyrrhus à la conquête romaine (272-167 av. J.-C.)*, Les Belles Lettres, Paris 1976, 644 p.
- CABANES 1979 : P. CABANES, Frontière et rencontre de civilisations dans la Grèce du Nord-Ouest, *Ktéma*, 4, 1979, p. 183-199.
- CABANES 1980 : P. CABANES, La loi des *ateknoi* dans les affranchissements d'Épire, dans *Symposion 1977. Akten der Gesellschaft für griechische und hellenistische Rechtsgeschichte (Chantilly 1-4 juin 1977)*, vol 3, Koeln, Wien 1982, p. 197-213.
- CABANES 1981 : P. CABANE, Société et institutions en Épire et en Macédoine à l'époque classique et hellénistique, *Iliria*, 1981, 2, p. 55-94.
- CABANES 1987 : P. CABANES, Les habitants des régions situées au nord-ouest de la Grèce étaient-ils des étrangers aux yeux des gens de Grèce centrale et méridionale ? dans R. LONIS (éd.). *L'étranger dans le monde grec. Actes du colloque organisé par l'Institut d'Études anciennes (Nancy, mai 1987)*, Nancy 1988, p. 89-111.
- CABANES 1987a : P. CABANES, Bulletin épigraphique, *REG*, 100, fascicule 477-479, Juillet-décembre 1987, p. 416-421.
- CABANES 1988 : P. CABANES, *Les Illyriens de Bardylis à Genthios IV<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles avant J.-C.*, SEDES, Paris 1988.
- CABANES 1989 : P. CABANES, Cité et *ethnos* dans la Grèce ancienne, dans M. MADELEINE et M. et A. GENY, *Mélanges Pierre Lévêque 2 : Anthropologie et société, Annales Littéraires de l'Université de Besançon*, 377, 1989, p. 63-82.
- CABANES 1993a : P. CABANES, Apollonie et Épidamne - Dyrrhachion : Epigraphie et histoire dans *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité II, Actes du II<sup>e</sup> colloque international de Clermont-Ferrand 25-27 octobre 1990*, ed. P. CABANES, Paris, 1993, p. 145-153.
- CABANES 1993 : P. CABANES, L'apport des sources littéraires à l'onomastique d'Épidamne – Dyrrhachion et Apollonie d'Illyrie dans P. CABANES (ed.) *Grecs et Illyriens dans les inscriptions en langue grecque d'Épidamne-Dyrrhachion et d'Apollonia d'Illyrie, Actes de la Table ronde internationale (Clermont-Ferrand, 19-21 octobre 1989)*, Paris 1993, p. 7-20.
- CABANES 1995: P. CABANE, *Le monde hellénistique : de la mort d'Alexandre à la paix d'Apamée*, Éditions du Seuil, Paris 1995.
- CABANES 1996 : P. CABANES, La Grèce du nord en plein développement au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., dans P. CARLIER (ed.), *Le IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. : approches historiographiques*, Paris 1996, p. 195-204.
- CABANES 1999 : P. CABANES, États fédéraux et *koina* en Grèce du Nord et en Illyrie méridionale, dans P. Cabanes (ed.), *L'III<sup>e</sup> Épire dans l'Antiquité III, Actes du III<sup>e</sup> colloque international de Chantilly (16-19 octobre 1996)*, Paris 1999, p. 373-382.
- CABANES 2001 : P. CABANES, Les ports d'Illyrie méridionale, dans *Strutture portuali e rotte marittime nell'Adriatico di età Romana*, Coll. EFR n° 280, Rome 2001, p. 121-136.



- CABANES 2002 : P. CABANES, L'Illyrie à travers les historiens de l'Antiquité., dans *Points de vue sur les Balkans de l'Antiquité à nos jours*, sous la direction de J - L. LAMBOLEY, *Les cahiers du CRHIPA 5*, Grenoble 2002, p. 35-64.
- CABANES 2004 : P. CABANES, Archéologie et identité nationale en Albanie au XXe siècle, *DHA*, 30, 1, 2004, p. 115-122.
- CABANES 2004a : P. CABANES, Les affranchissements à Apollonia d'Illyrie, dans P. CABANES-J.-L. LAMBOLEY (eds.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité IV, Actes de l'IVe colloque international de Grenoble (10-12 octobre 2002)*, De Boccard 2004, p. 83-88.
- CABANES 2008: P. CABANES, Greek colonisation in the Adriatic, dans G. TSETSKHLADZE, (ed.), *Greek colonisation: an account of Greek colonies and other settlements oversea*, Vol. II, Boston 2008, p. 155-185.
- CABANES 2010 : P. CABANES, Institutions politiques et développement urbain (IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles avant J.-C.) : réflexions historiques à partir de l'Épire, dans C. ANTONETTI (ed.), *Lo spazio ionico e le comunità della Grecia nord-occidentale : territorio, società, istituzioni, Atti del Convegno Internazionale Venezia, 7-9 gennaio 2010*, Edizioni ETS, Venezia 2010, p. 117-140.
- CABANES 2018 : P. CABANES, Les Enchéleens, Les Dassarètes, Cadmos et Harmonia, dans J.-L. LAMBOLEY, L. PËRZHITA, A. SKENDERAJ (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, VI. Actes du VI<sup>e</sup> colloque international Tirana, (20-23 mai 2015)*, De Boccard 2018, p. 109-126.
- CARCOPINO 1961 : J. CARCOPINO, Pyrrhus, conquérant ou aventurier ? dans *Profils de conquérants*, Flammarion, 1961, p. 11-108.
- CASEVITZ 1993 : M. CASEVITZ, Les mots de la frontière en grec, dans *La Frontière. Séminaire de recherche sous la direction d'Yves Roman*, Travaux de la Maison de l'Orient, 21, 1993, p. 17-24.
- CASTIGLIONI 2005 : M.P. CASTIGLIONI, Cadmos-serpent chez les Illyriens. Diffusion et réception d'un mythe grec, *Hypothèses*, 2005/1, p. 241-250.
- CASTIGLIONI 2010 : M.P. CASTIGLIONI, *Cadmos-serpent en Illyrie : itinéraire d'un héros civilisateur*, Pisa University Press, 2010.
- CASTIGLIONI 2011a: M. P. CASTIGLIONI, Genealogical Myth and Political Propaganda in Antiquity: The Re-Use of Greek Myths from Dionysius to Augustus, dans *Myths, Heroes: Gender and Identities*, Pisa University Press 2011, p. 1-17.
- CASTIGLIONI 2011b: M. P. CASTIGLIONI, Myth as an Instrument for the Study of Greek and Indigenous Identities I:Greek Myths in the Illyrian Area, dans *Myths, Heroes: Gender and Identities*, Pisa University Press 2011, p. 31-46.
- CASTIGLIONI 2011c : M. P. CASTIGLIONI, Les étapes adriatiques du nostos des Argonautes : présdneces grecques e tillyriennes à la lumière de la tradition littéraire, dans *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité V, Actes du V<sup>e</sup> colloque international (Grenoble 8-11 octobre 2008)*, ed. J.-L. LAMBOLEY, MP CASTIGLIONI, De Boccard 2011, p. 715-731.
- CASTELLAN 1999 : G. CASTELLAN, *Histoire des Balkans*, Fayard 1999.
- CEKA 1956 : H. CEKA, Atintanët, *Buletin i Institutit të Shkencave, Seria Shkencat Shoqërore*, Tirana, 1, 1956, p. 108-122.
- CEKA 1957 : H. CEKA 1957, *Veprimtaria monetare në Ilirinë e Jugut* (Données sur l'activité

monétaire des villes de l'Illyrie du Sud), *Buletin i Universitetit Shtetëror të Tiranës*, Seria *Shkenca Shoqërore*, 1957, 1, p. 17-43.

CEKA 1972 : H. CEKA, *Questions de numismatique illyrienne*, Tirana 1972.

CEKA 1982 : H. CEKA, Observations sur l'inscription de Rabie, *Iliria* 1982, 2, p. 71-89.

CEKA 2008 : H. CEKA, *Monedhat e Dyrrahut dhe Apollonisë*, Tiranë 2008.

CEKA 1969 : N. CEKA, Vendi dhe roli i Parthinëve në Ilirinë e Jugut në shek. III-I p. Kr. dans *Konferenca e Dytë e Studimeve Albanologjike*, vol. II. Tiranë 1969, p. 347-351.

CEKA 1972 : N. CEKA, Vështrim arkeologjik mbi rrethin e Elbasanit (Vestiges archéologiques dans la région d'Elbasan), *Monumentet*, 3, 1972, p. 9-10.

CEKA 1972a : N. CEKA, Qyteti ilir në Selcën e Poshtëme (La cité illyrienne de Selcë Poshtme), *Iliria*, 2, 1972, p. 151-194.

CEKA - PAPAJANI 1972 : N. CEKA - L. PAPAJANI, La route de la vallée du Shkumbin dans l'Antiquité, *Studia Albanica*, 1972, p. 95-106.

CEKA 1974 : N. CEKA, Fortifications tardives de la Basse Antiquité à proximité de la Via *Monumentet*, 7-8, 1974, p. 71-89.

CEKA 1974° : N. CEKA, Vendbanimi paraqytetar në Gradishtë të Belshit (Etablissement préurbain sur la colline de Belsh), *Iliria*, III, 1974, p. 435-442.

CEKA 1974b : N. CEKA, Gërmimi i një tume në Dukat (Fouilles d'un tumulus à Dukat), *Iliria*, III, 1974, p. 139-161.

CEKA 1975 : N. CEKA, Ndërtime sepulkrale të qyteteve Ilire (Edifices funéraires des cités illyriennes), *Monumentet*, 9, 1975, p. 35-53.

CEKA 1976 : N. CEKA, Fortifikimi antik i Butrotit dhe i territorit të prasaibëve (La fortification antique de Bouthrôtos et du territoire des Prasaiboi), *Monumentet*, 12, 1976, p. 27-48.

CEKA 1976a : N. CEKA, Varri i një luftëtari ilir nga Belshi (La tombe d'un combattant illyrien de Belsh), *Iliria*, VI, 1976, p. 361- 363.

CEKA 1981 : N. CEKA, Shëtitoret e periudhës qytetare ilire (Les stoas de la période urbaine illyrienne), *Monumentet*, 1981, 2, p. 5-54, 68 fig., 3 tab.

CEKA 1982 : N. CEKA, Timbres antiques trouvés dans la contrée entre Aôos et Genusus, *Iliria*, 1982, 1, p. 103-130.

CEKA 1983a : N. CEKA, La naissance de la vie urbaine chez les Illyriens du Sud *Iliria*, XIII, 1983, 2, p. 176-192.

CEKA 1983b : N. CEKA, Processi di trasformazioni nell'Iliria del Sud durante il periodo arcaico, dans *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes. Actes du colloque de Cortone (24-30 mai 1981)*, coll. EFR n° 67, Pise-Rome 1983, p. 203-218.

CEKA 1983d : N. CEKA, Marrëdhëniet politike dhe ekonomike midis Dyrrahut e Apollonisë. (Les rapports politiques et économiques entre Dyrrhachion et Apollonia), *Durrësi*, 1983, 1, p. 15-20.

CEKA 1984: N. CEKA, Fortifikimet parahistorike ilire (The prehistoric Illyrian fortifications), *Monumentet*, 1984, 1, p. 27-58.

- CEKA 1985: N. CEKA, *Qyteti Ilir pranë Selcës së Poshtme* (La cité illyrienne près de Selcë e Poshtmë), Tiranë 1985.
- CEKA 1985a: N. CEKA, La civilisation protourbaine illyrienne, *Iliria*, 1985, 1, p. 111-150.
- CEKA 1985b : N. CEKA, Vështrim mbi zhvillimin e jetës qytetare tek ilirët e jugut (Aperçu sur le développement de la vie urbaine chez les Illyriens du sud), *Iliria*, 1985, 2, p. 119-161.
- CEKA 1986 : N. CEKA, *Apollonia e Ilirisë* (Apollonia d'Illyrie), Tiranë 1986.
- CEKA 1986d : N. CEKA, Fortifikimet parahistorike ilire II (The pre-historic Illyrian fortifications II), *Monumentet*, 1986, 1, p. 48-84.
- CEKA 1986e: N. CEKA, Amfora antike nga Margëlliçi (Ancient amphorae from Margëlliç), *Iliria*, 1986, 2, p.71-89.
- CEKA 1987 : N. CEKA, Mbishkrime byline (Les inscriptions de Byllis), *Iliria*, 1987, 2, p. 49-121, 48 fig.
- CEKA 1987a : N. CEKA, Le koinon des Bylliones dans *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité I, l'Antiquité I, Actes du I<sup>er</sup> colloque international de Clermont-Ferrand (22-25 octobre 1984)*, ed. P. CABANES, Adosa, Clermont-Ferrand 1987, p. 135-149, 16 fig.
- CEKA 1987b : N. CEKA, Gërmimet arkeologjike të vitit 1987 – Bylis (Agora) (The archaeological excavations of the year 1987 in the agora of Byllis), *Iliria*, 1987, 2, p. 246-248.
- CEKA 1988 : N. CEKA, Bylisi dhe etapat e zhvillimit urban në bashkësinë byline (Byllis and the urban developmental phases in the Byllini community), *Monumentet*, 1988, 2, p. 47-53, 9 fig., 1 tab.
- CEKA 1989: N. CEKA, Gërmimet arkeologjike të vitit 1989 - Bylis (The archaeological excavations of the year 1989 in Byllis), *Iliria*, 1989, 2, p. 274-276.
- CEKA 1989a: N. CEKA, Personaliteti i mbretit ilir Monun përmes të dhënave arkeologjike, *Iliria*, 1989, 2, p. 41-53.
- CEKA 1990 : N. CEKA, Fortifikimet antike të bashkësisë byline (The ancient fortifications of the Byllini community), *Iliria*, 1990, 1, p. 99-146.
- CEKA 1990a : N. CEKA, Periudha paraqytetare në trevën byline (The pre-urban period in the Byllini region), *Iliria*, 1990, 2, p. 137-160.
- CEKA 1990b : N. CEKA, Gërmimet arkeologjike të vitit 1990 - Byllis (The archaeological excavations of the year 1990 in Byllis), *Iliria*, 1990, 2, p. 261-262.
- CEKA 1992 : N. CEKA, Santuari dell'area illirico-epirotica, dans *La Magna Grecia e i Grandi Santuari della Madrepatria, Atti del trentunesimo Convegno di studi sulla Magna Grecia (Taranto 4-8 ottobre 1991)*, Taranto 1992, p. 123-125.
- CEKA 1992a : N. CEKA, Urbanistika dhe banesat në Bylis (L'urbanistique et les habitations à Byllis), *Iliria*, 1992, 1-2, p. 73-96.
- CEKA 1993 : N. CEKA, La datation des inscriptions en langue grecque d'Apollonia et de Dyrrhachion, dans P. CABANES (ed.) *Greks et Illyriens dans les inscriptions en langue grecque d'Épidamne-Dyrrhachion et d'Apollonia d'Illyrie, Actes de la Table ronde internationale (Clermont-Ferrand, 19-21 octobre 1989)*, Paris 1993, p. 21-28.
- CEKA 1999 : n. CEKA, Les Celtes en Illyrie méridionale et en Épire : témoignages historiques et archéologiques, dans, P. CABANES (ed.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité III, Actes du III<sup>e</sup> colloque international de Chantilly (16-19 Octobre 1996)*, De Boccard 1999, p.

327-333.

CEKA 2000 : N. CEKA, *Ilirët (Les Illyriens)*, Tiranë, 2000.

CEKA 2002: N. CEKA, *Buthrotum, Its History and Monuments*, Tiranë 2002.

CEKA 2004 : N. CEKA, Où était la capitale du roi Monounios ? dans P. CABANES-J.-L. LAMBOLEY (eds.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité IV, Actes du IV<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (10-12 octobre 2002)*, De Boccard 2004, p.203-207.

CEKA 2005 : N. CEKA, *Byllis, Historia dhe monumentet*, Tirana 2005.

Ceka 2008 : N. CEKA, Apollonia. *Histoire et Monuments*, Tiranë 2008 (= traduction française de CEKA 1982).

CEKA 2011 : N. CEKA, Les Atintanes, un nouvel aperçu de leur territoire et de leur histoire (*Atintanët: një rivështrim mbi territorin dhe historinë e tyre*), *Iliria*, XXXIV,2009-2010, p. 5-20.

CEKA 2012 : N. CEKA, Nascita ed evoluzione dei centri urbani nell'Iliria del sud, dans, G. de MARINIS, G. M. FABRINI, G. PACI, R. PERNA e M. SILVESTRINI (eds.), *I processi formativi ed evolutivi della città in area adriatica*, *BAR Series* 2419, 2012, p. 65-69.

CEKA 2012 : O. CEKA, Il koinon e la città. L'esevio di Byllis, dans, G. DE MARINIS, G. M. FABRINI, G. PACI, R. PERNA e M. SILVESTRINI (eds.), *I processi formativi ed evolutivi della città in area adriatica*, *BAR Series* 2419, 2012, p. 59-64.

CEKA 2014 : N. CEKA, *Nga ilirët deri te shqiptarët (Des Illyriens aux Albanais)*, Tiranë 2014.

CEKA-MUÇAJ 2009: N. CEKA-S. MUÇAJ *Byllis: Histoire et Monuments*, Migjeni, Tirana 2009.

CHAMOIX 1989 : F. CHAMOIX, De Pyrrhus à Marc Antoine : considérations sur la biographie historique, dans M. MADELEINE et M. et A. GENY, *Mélanges Pierre Lévêque 2 : Anthropologie et société, Annales Littéraires de l'Université de Besançon*, 377, 1989, p. 83-88.

CHARNEUX 1966 : P. CHARNEUX, Liste argienne de théorodques, *BCH*, 90/1, 1966, p. 156-239.

CHIEKOVA 2008 : D. CHIEKOVA, Cultes et vie religieuses des cités grecques du Pont Gauche (VII<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles avant J.-C.), *Publications Universitaires Européennes*, série XXXVIII, Archéologie Vol. 76, Peter Lang 2008.

*CIGIME* 1, 1= *CIGIME* II, 1 : P. CABANES (dir.), *Corpus des inscriptions grecques d'Illyrie méridionale et d'Épire 1.1. Inscriptions d'Epidamnos-Dyrrhachion*, Etudes épigraphiques 2.1.1, EFA, Athènes 1995.

*CIGIME* 1, 2. = *CIGIME* II, 1.2 : P. CABANES (dir.), *Corpus des inscriptions grecques d'Illyrie méridionale et d'Épire 1.2 : Inscriptions d'Apollonia d'Illyrie*, Etudes épigraphiques 2.1.2, EFA, Fondation D. et E. Botzaris, Athènes 1998.

*CIGIME* 2 = *CIGIME* II, 2 : P. CABANES, F. DRINI, avec la collaboration de M. HATZOPOULOS, *Corpus des Inscriptions grecques d'Illyrie méridionale et d'Épire 2, Inscriptions de Bouthrôtos*, Études épigraphiques 2.2, EFA, Fondation D. et E. Botzaris, Athènes 2007.

*CIGIME* 3=*CIGIME* III : P. CABANES, F. DRINI, avec la collaboration de M. HATZOPOULOS, *Corpus des Inscriptions grecques d'Illyrie méridionale et d'Épire 3*, Études épigraphiques 2.3, EFA, Athènes 2015.

CLOGG 1992: R. CLOGG, *A Concise History of Greece*, Cambridge, 1992.

- CONOVICI 1986 : N. CONOVICI, Aspecte ale circulatei drahmelor din Dyrrhachium si Apollonia în peninsula Balcanica si în Dacia, *BSNR*, 131-133, (1983-1985), p. 69-88.
- COLE 2004: S. G. COLE, *Landscapes, Gender, and Ritual Space. The Ancient Greek Experience*, University of California Press 2004.
- COLEMAN CARTER 2006 : J. COLEMAN CARTER, *Discovering the Greek Countryside at Metapontum*, Hardcover 2006.
- CONDURACHI 1967 : E. CONDURACHI, Problemi della Πόλις et della χώρα nelle città greche del Ponto Sinistro dans, *Atti del settimo Convegno di studi sulla Magna Grecia (Taranto 8-12 ottobre 1967)*, Napoli 1968, p. 143-163.
- CORBIER 2009 : P. CORBIER, Pyrrhus en Italie, réflexion sur les contradictions des sources, dans, *Pallas*, 79, 2009, p. 221-231.
- CORCELLA 1999 : A. CORCELLA, La frontiera nella storiografia sul mondo antico, dans *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente, Atti del XXXVII Convegno di Studi sulla Magna Grecia (Taranto 3-6 ottobre 1997)*, Napoli 1999, p. 43-81.
- CORVISIER 1991: J.-N. CORVISIER, *Aux origines du miracle grec: Peuplement et population en Grèce du Nord*, Collection Histoires, Paris 1991.
- CORVISIER 1999 : J.-N. CORVISIER, *Guerre et société dans les mondes grecs (490-322 av. J.-C.)*, Paris 1999.
- CROSS 1932 : G.N. CROSS, *Epirus : A Study in Greek Constitutional Development*, Cambridge University Press, 1932.
- CROSSLAND 2008: R. A. CROSSLAND, Linguistic problems of the Balkan area in the late prehistoric and early Classical periods., dans, *Cambridge Ancient History*, Cambridge University Press, 2008, p. 834-849.
- CUCHE 2010 : D. CUCHE, *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris 2010.
- CUSHMAN-ROISIN 2001: B. CUSHMAN-ROISIN – M. GAČIĆ - P.M. POULAIN, *Physical Oceanography of the Adriatic sea: Past, Present and Future*, Springer Science+Business Media B.V. 2001.
- ÇABEJ 1962: E. ÇABEJ, Disa probleme themelore të historisë së vjetër të gjuhës shqipe (Quelques problèmes fondamentaux de l'histoire de la linguistique ancienne albanaise), *Buletin i Universitetit Shtetëror të Tiranës. Seria e Shkencave Shoqërore*, 4, 1962, p. 117-148 (en allemand dans *Studia Albanica* 1, 1964).
- ÇABEJ 1962a : E. ÇABEJ, Zur Charakteristik der lateinischen Lehnwörter im Albanischen, dans *Revue roumaine de linguistique* 7, vol. 1, 1962, p. 161-99 (en Albanais Karakteristikat e huazimeve latine të gjuhës shqipe, *Studime Filologjike*, 2, 1974, p. 14-51).
- ÇABEJ 1969 : E. ÇABEJ, Ilirishtja dhe shqipja, dans *Ilirët dhe gjeneza e shqiptareve (sesion shkencor 3-4 mars 1969)*, Universitetit Shtetëror të Tiranës, Instituti i Historisë dhe i Gjuhësisë, Tiranë 1969, p. 41-52.
- ÇABEJ 1972 : E. ÇABEJ, Problemi i vendit të formimit të gjuhës shqipe (Problème du pays de formation de la langue albanaise ), *Studime Filologjike* , 4, 1972, p. 3-27.
- ÇONDI, et alt. 2016 : DH. ÇONDI, E. QILLA, M. SHAMETAJ, G. KAÇI, Gërmimet Arkeologjike Alinura 2015 (Fouilles archéologiques Alinura 2015), *Candavia*, 6, 2016, p. 197-204.

ÇONDI 1984a : Dh. ÇONDI, Fortesa-vilë e Malathresë (La maison fortifiée de Malathrese), *Iliria*, 1984, 2, p. 131-152.

ÇONDI 1984b : Dh. ÇONDI, Gërmimet arkeologjike të vitit 1984-Dobër/Sarandë (Fouilles archéologiques en 1984-Dobër/Saranda), *Iliria*, 1984, 2, p. 266-267.

ÇONDI 1986 : Dh. ÇONDI, Gërmimet arkeologjike të vitit 1986 – Dobër/Sarandë (Fouilles archéologiques en 1986-Dobër/Saranda), *Iliria*, 1986, 2, p. 262-263.

ÇONDI 2007 : Dh. ÇONDI, Ricerche ad Antigonea, dans E. GIORGI-E. VECCHIETTI, J. BOGDANI (eds), *Groma 1-2007. Archeologia tra Piceno, Dalmazia ed Epiro*, Quaderni del Centro Studi per l'Archeologia dell'Adriatico, Bologna 2007, p. 49-52.

ÇONDI 2010 : Dh. ÇONDI, *Banesat e fortifikuara-vila në Koinonin e Antigonesë. Banesa e fortifikuar-vilë në Kaoni (Maisons fortifiées dans le koinon d'Antigonéa. Maisons fortifiées en Chaonie)*, Gjirokastër 2010.

ÇONDI 2012 : Dh. ÇONDI, Varret monumentale në Kaoni (Tombs monumentales en Chaonie), dans Dh. ÇONDI-G. SALA, *Epiri antik : Koania (Épire antique : la Chaonie)* Gjirokastër 2012, p. 97-102.

ÇONDI 2012a : Dh. ÇONDI, Koinoni i Antigonesë dhe organizimi administrativ i territorit të tij në antikitet (Le *koinon* d'Antigonéa et l'organisation administrative de son territoire dans l'Antiquité), dans Dh. ÇONDI-G. SALA, *Epiri antik: Koania (Épire antique : la Chaonie)*, Gjirokastër 2012, p. 109-120.

ÇONDI 2014 : Dh. ÇONDI, Excavations in the ancient city of Antigonea, dans *Proceedings of the International Congress of Albanian Archaeological Studies, 65<sup>th</sup> Anniversary of Albanian Archaeology (21-22 November, Tirana 2013)*, Botimet Albanologjike, Tiranë 2014, p. 241-251.

DAKARIS 1971; S.I. DAKARIS, Cassopia and the Elean colonies, *Athènes* 1971.

DAKARIS 1972 : S. I. Dakaris, *Thesprôtia*, Athènes 1972.

DAKARIS 1987 : S.I. DAKARIS, Organisation politique et urbanistique de la ville dans l'Épire antique, dans P. CABANES (ed.) *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité I*, Clermont-Ferrand (22-25 octobre 1984) Adosa 1987, p.71-80.

DAKARIS – CHRISTIDIS –VOKOTOPOULOU 1990 : S. DAKARIS – A. PH. CHRISTIDIS – J. VOKOTOPOULOU, Les lamelles oraculaires de Dodone et les villes de l'Épire du Nord, dans P. CABANES ed., *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, Actes du colloque international de Clermont-Ferrand (25-27 octobre 1990)*, De Boccard 1993, p. 55-57.

D'ANDRIA 1986, F. D'ANDRIA, Nuovi dati sulle relazioni tra gli Illiri e le popolazioni dell'Italia meridionale, *Iliria*, 1, 1986, p. 43-55.

D'ANDREA 1987 : F. D'ANDREA, Problèmes du commerce archaïque entre la mer Ionienne et l'Adriatique, dans P. CABANES (ed.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité I, Actes du I<sup>e</sup> colloque international de Clermont-Ferrand (22-25 octobre 1984)*, Adosa 1987, p. 35-38.

DARITY 2008: W. A. DARITY, Ethnic conflict-Inquality, Gender, *International Encyclopedia of the Social Sciences*, Volume 3, Macmillan Reference USA, Thomson Gale, 2<sup>nd</sup> edition, 2008.

DAUTAJ 1965 : B. DAUTAJ, La cité illyrienne de Dimale, *Studia Albanica*, 1965, 1, p. 65-71.

- DAUTAJ 1965a : B. DAUTAJ, La découverte de la ville illyrienne de Dimale, *Studime Historike* 2, 1965, p. 93-105.
- DAUTAJ 1972 : B. DAUTAJ, La cite illyrienne de Dimale, *Iliria*, II, 1972, p. 135-150.
- DAUTAJ 1974: B. DAUTAJ, Një rrugë kryesore në Apolloni (Une rue principale à Apollonia), *Monumentet*, 7-8, 1974, p. 55-69.
- DAUTAJ 1975 : B. DAUTAJ, Aspects de la vie économique à Dimale, *Posebna izdanja, Knjiga XXIV*, 1975, p. 189-199.
- DAUTAJ 1976 : B. DAUTAJ, Aspekte të jetës ekonomike në Dimale (Aspects de la vie économique à Dimale), *Iliria*, VI, 1976, p. 147-163.
- DAUTAJ 1978 : B. DAUTAJ *Dimali dhe marrëdhëniet e tij me Apolloninë. (Dimale et ses rapports avec Apollonia)*, *Fieri 1976*, Fieri 1978, p. 32-36.
- DAUTAJ 1981 : B. DAUTAJ, La forteresse de Mavrovë et son identification avec la cité illyrienne d'Olympè (Kalaja e Mavrovës dhe identifikimi i saj me qytetin ilir Olympe.), *Iliria*, 1981, 1, p. 57-91.
- DAUTAJ 1986 : B. DAUTAJ, The political and social organization of the Dimalitan community in the 3d-2nd cent. BC., *Iliria*, 1986, 1, p.101-109.
- DAUTAJ-MANO 1997, B. DAUTAJ - A. MANO, Përpyetje për një katalogizim të amforave antike nga Dimali (Essai de catalogage des amphores antiques de Dimale), *Iliria*, 1997, 1-2., p. 127-165. Résumé en français.
- DAVIS-KORKUTI 1998 : J. L. DAVIS-M. KORKUTI (dir.), *The Mallakastra regional archaeological project. Interneteditio, 1998 interim report*, <http://river.blg.uc.edu/mrap/MRAP98.html>.
- DAVIS-KORKUTI 1999 : J. L. DAVIS-M. KORKUTI, The Mallakastra regional archaeological project. Internetedition. 1999 interim report, dans: <http://river.blg.uc.edu/mrap/MRAP99.html>.
- DAVIS-KORKUTI 1999a : J. L. DAVIS-M. KORKUTI, The Mallakastra regional archaeological project. Internetedition 1999, dans, *Geoarchaeological report*, <http://river.blg.uc.edu/mrap/Geology99.html>.
- DAVIS-KORKUTI 2000 : J. L. DAVIS-M. KORKUTI, The Mallakastra regional archaeological project. Internetedition, dans *2000 interim report*, <http://river.blg.uc.edu/mrap/mrap00.html>.
- DAVIS-KORKUTI 1999 : J. L. DAVIS-M. KORKUTI, The Mallakastra regional archaeological project. Internetedition, dans *2001 interim report*, <http://river.blg.uc.edu/mrap/mrap01.html>.
- DAVIS-KORKUTI 2001a : J. L. DAVIS-M. KORKUTI, The Mallakastra regional archaeological project. Internetedition dans *2001 lithics report*, <http://river.blg.uc.edu/mrap/lithics01.html>.
- DAVIS-KORKUTI 2001 : J. L. DAVIS-M. KORKUTI, The Mallakastra regional archaeological project. Internetedition, dans *2002 interim report*, <http://river.blg.uc.edu/mrap/mrap02.html>.
- DAVIS-KORKUTI 2002: J. L. DAVIS-M. KORKUTI, The Mallakastra regional archaeological project. Internetedition dans *2002 geoarchaeological report*, <http://river.blg.uc.edu/mrap/mrap/geology02.html>.
- DAVIS-KORKUTI 2004 : J. L. DAVIS-M. KORKUTI (et alti), *The Hinterlands of Apollonia*, dans *Kushtuar Leon Rey – À la mémoire de Léon Rey*, *Iliria*, 2003-2004, 1-2, p. 305-322.
- DAVIS 2006 : J. DAVIS *et alii*, Bonjakët Excavations, Apollonia: 2004-2005, dans L. BEJKO et R. HODJES (éds.), *New Directions in Albanian Archaeology: Studies Presented to Muzafer*

*Korkuti*, Tiranë 2006, p. 118-127.

DAVIS 2011 : J. DAVIS *et alii*, Archaic Apollonia: New Light from the Bonjakët Site, dans, J.-L. LAMBOLEY, et M.P. CASTIGLIONI (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, V. Actes du V<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (8-11 octobre 2008)*, De Boccard 2011, p. 209-214, Paris 2011.

DAUX 1949 : G. DAUX, Listes delphiques de théorodoques (Planches I et II), *REG*, 62/289, 1949, p. 1-30.

DAUX 1965 : G. DAUX, Note sur la liste des théorodoques, *BCH*, 89/2, 1965, p. 658-664.

DAUX 1967 : G. DAUX, Théores et théorodoques, dans *REG*, 80/379, 1967, p. 292-297.

DE BERNARDI FERRERO 1970 : D. DE BERNARDI FERRERO, *Teatri classici in Asia Minore*, Volume 1, 2, 3, 4, Roma 1970.

DE LA GENIÈRE 1999 (1997) : J. DE LA GENIÈRE, ΜΕΤΑΞΥ ΕΛΛΗΝΩΝ ΚΑΙ ΒΑΡΒΑΡΩΝ dans *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente, Atti del XXXVII Convegno di Studi sulla Magna Grecia (Tatanto 3-6 ottobre 1997)*, Napoli 1999, p. 503-518.

DE MARIA 2003 : S. DE MARIA, La Missione Archeologica Italiana a Phoinike, *Antichità Altoadriatiche*, 53, 2003, p. 291-322.

DE MARIA 2003a : S. DE MARIA, Le attività della Missione Archeologica Italiana a Phoinike, dans *Il patrimonio archeologico albanese: problematiche e prospettive (Atti della Conferenza Internazionale di Girocastro 2002)*, Tirana 2003, p. 36-54.

DE MARIA 2004a : S. DE MARIA, Leon Rey, Luigi Ugolini e le origini dell'archeologia albanese, *Iliria*, 2003-2004, 1-2, p. 83-94.

DE MARIA 2004 : S. DE MARIA, Nuove ricerche archeologiche nella città e nel territorio di Phoinike, dans P. CABANES-J.-L. LAMBOLEY (eds.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité IV, Actes du IV<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (10-12 octobre 2002)*, De Boccard 2004, p. 323-344.

DE MARIA 2005 : Recherche e scavi archeologici a Phoinikè 'Epiro), *Annuario della Scuola Archeologica di Atene e delle missioni Italiane in Oriente*, Volume LXXXIII, Serie III, 5, vol. II, 2005, p. 801-820.

DE MARIA 2008 : S. DE MARIA, Phoinike in età ellensitica, *Archaeologia Adriatica*, 2, 2008, p. 683-699.

DE MARIA 2008a : S. DE MARIA, R. VILICHIC, DH. ÇONDI, Urbanistica e aree monumentali di Phoinike, dans J.-L. LAMBOLEY – MP CASTIGLIONI (eds.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité V, Actes du V<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (10-12 octobre 2008)*, De Boccard 2011, p. 347-363.

DE MARIA 2011 : S. DE MARIA, Genesi e sviluppo della città nella Caonia antica. Nuovi dati dagli scavi di Phoinike, dans G. DE SENSI SESTITO e M. INTRIERI (eds.), *Sulla rotta per la Sicilia : l'Epiro, Corcira e l'Occidente*, Diabaseis 2, Pisa 2011, p. 63-88.

DE MARIA 2011a : S. DE MARIA, R. VILICHIC, DH. ÇONDI, Urbanistica e aree monumentali di Phoinike, dans, J.-L. LAMBOLEY, et M.P. CASTIGLIONI (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, V. Actes du V<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (8-11 octobre 2008)*, p. 209-214, De Boccard 2011, p. 347-364.

DE MARIA-GJONGECAJ 2014 : S. DE MARIA- SH. GJONGECAJ, L'agorà di Phoinike e le ricerche recenti nella città antica, dans, *Proceedings of the International Congress of Albanian*



*Archaeological Studies, 65<sup>th</sup> Anniversary of Albanian Archaeology (Tirana 21-22 November, 2013)*, Botimet Albanologjike, Tiranë 2014, p. 199-217.

DE MARIA-MERCURI 2007 : S. DE MARIA, L. MERCURI, *Testimonianze e riflessioni sul culto di Artemide a Phoinike*, dans, D. BERRANGER (éd.) *Épire, Illyrie, Macédoine: mélanges offerts au professeur Pierre Cabanes*, (Collection ERGA Recherches sur l'Antiquité 10), Clermont-Ferrand 2007, p. 147-174.

DE SIMONE 1983 : C. DE SIMONE, L'influenza linguistica greca nell'Italia antica : problemi generali, dans *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes. Actes du colloque de Cortone (24-30 mai 1981)*, coll. EFR n° 67, Roma-Pisa 1983, p. 755-784.

DE SIMONE 1993 : C. DE SIMONE, L'elemento non greco nelle iscrizioni di Durazzo ed Apollonia, dans P. Cabanes (ed.) *Grecs et Illyriens dans les inscriptions en langue grecque d'Épidamne-Dyrrhachion et d'Apollonia d'Illyrie*, Actes de la Table ronde internationale (Clermont-Ferrand, 19-21 octobre 1989), Paris 1993, p. 35-75.

DEMIRAJ 1998: SH. DEMIRAJ, Albanian, dans *The Indo-European Languages*, Routledge 1998, p. 480-501.

DENIAUX 1988 : E. DENIAUX, Cicéron et la protection des cités de l'Illyrie du Sud et de l'Épire, *Iliria*, 2, 1988, p. 143-164.

DENIAUX 2002 : E. DENIAUX, La via Egnatia et la romanisation des Balkans., dans *Points de vue sur les Balkans de l'Antiquité à nos jours*, sous la direction de J.-L. LAMBOLEY, *Les cahiers du CRHIPA*, 5, Grenoble 2002, p. 65-80.

DENIAUX 2005 : E. DENIAUX, Introductions. Le canal d'Otrante et la Méditerranée antique et médiévale, dans E. DENIAUX (éd.), *Le canal d'Otrante et la Méditerranée antique et médiévale : Colloque organisé à l'Université de Paris X-Nanterre (20-21 novembre 2000)*, Bari 2005, p. 7-14.

DENIAUX 2005a : E. DENIAUX, La colonie romaine de Buthrote: charges civiques et fonctionnement de la vie municipale, *MEFRA*, 117, 2. 2005, p. 507-515.

DENIAUX 2014 : E. DENIAUX, La famille des *Marii* et l'histoire de la colonie romaine de Byllis, dans M. CHIABA (éd.), *HOC QVOQVE LABORIS PRAEMIVM. Scritti in onore di Gino Bandelli*, Edizioni Università di Trieste, Trieste 2014, p. 143-156.

DERKS – ROYMANS 2009 : T. DERKS – N. ROYMANS, *Ethnic Constructs in Antiquity: The rôle of power and tradition*, Amsterdam University Press, Amsterdam, 2009.

DESCOLA 2012: PH. DESCOLA, *Claude Lévis-Strauss, un parcours dans le siècle*, Obile Jacob Paris 2012.

DESY 1982 : PH. DESY, À propos d'une première synthèse sur les amphores corinthiennes, *AC*, 51, 1982, p. 285-290.

DHIMA 1983: A. DHIMA, Elementi antropo-tipologjik ilir në nekropolin e Dyrrahut.(Elément anthropotypologique illyrien dans la nécropole de Dyrrachium), dans *Materiale të Sesionit Arkeologjik Durrës*, 1983, p. 61-67.

DHIMA 1982 : M. DHIMA Rezultatet e gërmimeve në monumentin e Çukës (Résultats des fouilles des monuments de Çukë), *Saranda*, 2, 1982, p. 58-62.

DIBRA 1981: M. DIBRA, Një depo me vegla bujqësore ilire nga fshati Melgush i rrethit të Shkodrës. (Un dépôt d'instruments de travail illyriens du village Melgush dans le district de

Shkodra), *Iliria*, 1981, 1, p. 235-238.

DIETLER 1999 (1997) : M. DIETLER, Consumption, Cultural Frontiers, and Identity : Anthropological approaches to Greek Colonial Encounters, dans *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente, Atti del XXXVII Convegno di Studi sulla Magna Grecia (Taranto 3-6 ottobre 1997)*, Naples 1999, p. 476-501.

DIETLER 2010 : M. DIETLER, *Archaeologies of colonialism. Consumption, Entranglement and Violence in Ancient Mediterranean*, University of California Press, 2010.

DIMO 1974 : V. DIMO, Gjetje rasti, rrethi i Fierit (Trouvailles fortuites à Apollonia, région de Fier), *Bulletin Arkeologjik*, 4, 1974 p. 226-229.

DIMO 1975 : V. DIMO, Gjetje rasti në Apoloni (Trouvailles fortuites à Apollonia), *Buletin Arkeologjik*, 5, 1975, p. 188-191.

DIMO 1976 : V. DIMO, Fouilles archéologiques 1974-1975. Apollonia, *Iliria*, VI, 1976, p. 365-366 et pl. XXXI.

DIMO 1978 : V. DIMO, Puse e stera në Apolloni (puits et citernes à Apollonia), *Iliria*, VII-VIII, 1977-1978, p. 225.

DIMO 1978a : V. DIMO, Monumentet kryesore të Apollonise si pasqyrim i zhvillimit socialekonomik të qytetit. (Les monuments principaux d'Apollonie comme reflet du développement social et économique de la ville), dans *Fieri 1976*, Fier 1978, p. 37-41.

DIMO 1983 : V. DIMO, Monumentet e Apollonisë, tregues i zhvillimit ekonomik te qytetit, (Les monuments d'Apollonia témoins du développement économique de la cité) dans *Konferenca e 1 shkencore për traditat*, Fier 1983, p. 41-45.

DIMO 1984 : V. DIMO, Nouvelles fouilles aux murailles d'Apollonia, *Iliria*, XIV, 1, 1984, p. 199-213.

DIMO 1985 : V. DIMO, Varreza e Apollonisë (Tombe à Apollonia), dans *Konferenca e 11 shkencore për traditat*, Fier 1985, p. 9-13.

DIMO 1987 : V. DIMO, Gërmimi i tumës 3 në Apolloni, (Fouilles du tumulus 3 à Apollonia) *Iliria*, 1987, 2, p. 245-246.

DIMO 1988 : V. DIMO, Gërmimet arkeologjike të vitit 1988. Apoloni nekropoli (Fouilles archéologiques en 1988. Nécropole d'Apollonia), *Iliria* 1988, 2, p. 253-254.

DIMO 1990 : V. DIMO, Gërmime të vitit 1990 (Fouilles 1990), *Iliria*, 1990, 2, p. 256-257.

DIMO 1991 : V. DIMO, Les céramiques corinthienne, attique à figures noires et celle à figures rouges découvertes à la nécropole d'Apollonia, *Iliria*, 1991, 1-2, p. 65-74.

DIMO 1992 : V. DIMO, *Tuma VI dhe VII të Apollonisë (Les tumulus VI et VII d'Apollonia)*, thèse présentée à l'Institut archéologique de Tirana.

DIMO 2011 : V. DIMO, Varri i një luftëtari. Varri nr. 56 i tumës 6 të nekropolit të Apollonisë (Tombe de guerrier : la tombe 56 du tumulus 6 de la nécropole d'Apollonia), *Iliria*, XXXIV, 2009-2010, p. 323-329.

DIMO 2013 : V. DIMO, Një medalion argjendi nga Apollonia (Un médaillon d'argent à Apollonia), *Iliria*, XXXVI, 2012, p. 249-252.

DOUZOUGLI-ZACHOS 2002 : A. DOUZOUGLI-K. ZACHOS, L'archéologie des zones montagneuses : modèles et interconnexions dans le Néolithique de l'épore et de l'Albanie méridionale, dans G. TOUCHAIS et J. RENARD (eds), *L'Albanie dans l'Europe préhistorique*.

*Actes du colloque de Lorient, organisé par l'École française d'Athènes et l'Université de Bretagne-Sud, Lorient, 8-10 juin 2000, BCH Suppl. 42, Recherches franco-albanaises I, Paris, 2002, p. 111-144.*

DOGANDZIC 2014 : T. DOGANDZIC, S. MCPHERRON AND D. MIHAIOVIC, Middle and Upper Paleolithic in the Balkans: continuities and discontinuities of human occupations, dans D. MIHAIOVIC (éd.), *Palaeolithic and Mesolithic Research in the Central Balkans*, Belgrade 2014, p. 83-96.

DRINI 1982 : F. DRINI, Pierre Cabanes, *L'Épire de la mort de Pyrrhos à la conquête romaine : (272-167 av. J.-C.)*, Paris 1976, *Iliria*, 1982, 2, p. 281-287.

DRINI 1986 : F. DRINI, Mbi institucionet politike të Koinonit të Prasaibëve (Institutions politiques du *Koinon* des Prasaiboi), *Iliria* 1986, 1, p. 67-73.

DRINI 1987: F. DRINI, À propos de la chronologie et des limites du *koinon* autonome des Prasaiboi à la lumière des données des nouvelles inscriptions dans P. CABANES (ed.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité I, Actes du I<sup>e</sup> colloque international de Clermont-Ferrand (22-25 octobre 1984)*, Adosa 1987, p. 151-158.

DRINI 1988 : F. DRINI, Mbi raportin kronologjik midis mbishkrimeve të teatrit dhe atyre të Kullës me mbishkrime në Butrint (On the chronological ratio between the inscriptions of the theater and those of the tower with inscriptions in Butrint), dans *BUTROTI*, Tiranë 1988, p. 35-144.

DRINI 1989 : F. DRINI, Ilirët dhe Epirotët. Paralele dhe veçanti (Les Illyriens et les Épirotes, parallèles et particularités), *Iliria*, 1989, 2, p. 55-64. Traduction en allemand.

DRINI 1993: F. DRINI, Remise en question du caractère de la propriété chez les Prasaiboi aux III<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles avant notre ère, sur la base des nouvelles données fournies par les actes d'affranchissement de Buthrôtos dans P. CABANES (ed.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, Actes du II<sup>e</sup> colloque international de Clermont-Ferrand (25-27 octobre 1990)*, De Boccard 1993, p. 219-224.

DRINI 1993a: F. DRINI, Dëshmi epigrafike dhe letrare për organizimin e lojrave në trevat ilire dhe për konkurrimin e përfaqësuesve të tyre në lojrat e mëdha të Greqisë (Témoignages épigraphiques et littéraires sur l'organisation des jeux dans les contrées illyriennes et sur le concours de leurs représentants dans les grands jeux de la Grèce), *Iliria*, 1993, 1-2, p. 133-142.

DRINI 2004: F. DRINI, Divinités et cultes dans les contrées antiques de l'actuelle Albanie à travers les inscriptions, dans P. CABANES-J.-L. LAMBOLEY (eds.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité IV, Actes du IV<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (10-12 octobre 2002)*, De Boccard 2004, p. 583-587.

DRINI-BUDINA 1981 : F. DRINI-DH. BUDINA, Mbishkrime të reja të zbuluara në Butrint. (Nouvelles inscriptions découvertes à Butrint), *Iliria*, 1981, 1, p. 227-234.

DUCAT 1962 : J. DUCAT, l'Archaïsme à la recherche de points de repère chronologiques, *BCH*, 86, 1962, p. 165-184.

DUCAT 1993 : J. DUCAT, L'esclavage collectif en Illyrie, à la recherche d'un hilotisme barbare, dans P. Cabanes ed., *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité II, Actes du colloque international de Clermont-Ferrand (25-27 octobre 1990)*, De Boccard 1993, p. 211-217.

DUCAT 1994 : J. DUCAT, *Les Pénestes de Thessalie*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 512, Besançon 1994.

DUSANIC 1977 : S. DUSANIC, Aspects of Roman mining in Noricum, Pannonia, Dalmatia and Moesia Superior, dans *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt*, 6, II, 1977, p. 52-94.

*Dyrrhachium I : Dyrrhachium, Annuario della Suola Archeologica di Atene e delle missioni Italiane in Oriente*, Volume LXXXIII, Serie III, 5 – Tomo II, 2005, p. 717-805.

EAM 1985 : TH. RIZAKIS and G. TOURATSOGLU, *Epigraphes Anō Makedonias (Elimeia, Eordaia, southern Lynkēstis, Orestis)*, Tomos A', Katalogos epigraphōn, Athens 1983.

*Epigr. Tou Oropou* : *Epigraphes tou Oropo*, Vivliothēkē tēs en Athēnais Archaialogikēs Hetaireias, 170, Athens 1997.

EVANGELIDES 1919 : D. E. EVANGELIDES, *I Vorios Ipiros*, Athènes 1919.

FASOLO 2003 : M. FASOLO, *La via Egnatia I, da Apollonia ad Herakleia Lynkestidos*, Rome, 2003.

*FD III = Fouilles de Delphes, III. Épigraphie*, par Robert FLACELIERES, De Boccard Paris 1954.

FEDAK 1990 : J. FEDAK, *Monumental Tombs of the Hellenistic Age : A Study of Selected Tombs from the Pre-Classical to the Early Imperial Era*, Toronto, 1990.

FENET 2005 : A. FENET, Sanctuaires marins du canal d'Otrante, dans E. Deniaux (éd.), *Le canal d'Otrante et la Méditerranée antique et médiévale : Colloque organisé à l'Université de Paris X-Nanterre (20-21 novembre 2000)*, Bari 2005, p. 39-50.

FENET-DIMO 1999 : A. FENET-V. DIMO, Nouvelles recherches sur la nécropole tumulaire d'Apollonia, dans P. Cabanes (ed.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité III, Actes du III<sup>e</sup> colloque international de Chantilly (16-19 octobre 1996)*, De Boccard 2004, p. 217-223.

FEYEL 2006 : CH. FEYEL, *Les Artisans dans les sanctuaires grecs aux époques classique et hellénistique à travers la documentation financière en Grèce*, EFA, Athènes 2006.

FIECHTER 1937 : E. R. FIECHTER, *Theater in Eretria*, Stuttgart 1937.

FIEDLER-VON HESBERG 2013: M. FIEDLER-VON HESBERG, Apollonia (Albanien) in der Zeit des Hellenismus. Eine Stadt zwischen italischem Westen und griechischem Osten, dans, *MDAIR*, 127/128, 2012/2013, p. 213-258.

FILOW - SCHKORPIL 1927 : B. FILOW - K. SCHKORPIL. *Die archaische Necropole von Trebenische am Ochrida*, Berlin und Leipzig, 1927.

FINLEY 1973 : M.I FINLEY, *The Ancient Economy*, California 1973.

FINLEY 1975 : M. I. FINLEY, Entre l'esclavage et la Liberté, *Recherches Internationales*, 84, 1975, p. 78-95.

FINLEY 1976 : M. I. FINLEY, Colonies : An Attempt at a Typology, *Transactions of the Royal Historical Society*, 5th ser., 26, 1976, p. 167-88.

FINLEY 1981: M. I. FINLEY, Between slavery and freedom, dans B. D. SALLER and R. P. SHAW (eds.), *Economy and Society, in Ancient Greece*, Penguin New York 1981, p. 116-132.

FINLEY 1981a: M. I. FINLEY, The servile statuses of ancient Greece, in B. D. SALLER and R. P. SHAW (eds.), *Economy and Society, in Ancient Greece*, Penguin New York 1981, p. 133-

FISTANI 1989 : A. FISTANI, Gjetje të Paleolitit në Afërsi të Shpellës së Gajtanit/Shkodër (Objets paléolithiques découverts à proximité de la grotte de Gajtan/Shkodra), *Iliria*, 1989, 1, p. 5-23.

FOUACHE 2002 : E. FOUACHE. Dynamiques paléo-environnementales en Albanie à l'Holocène, dans J. RENARD and G. TOUCHAIS, (eds.), *L'Albanie dans l'Europe préhistorique, Actes du colloque de Lorient 8-10 juin 2000*, BCH Suppl. 42, 2002, p. 3-42.

FOUACHE 2002a : E. FOUACHE, Dynamiques et évolutions des littoraux croates et albanais depuis la fin de l'Antiquité, dans *Points de vue sur les Balkans de l'Antiquité à nos jours*, sous la direction de J-L. LAMBOLEY, *Les cahiers du CRHIPA*, 5, Grenoble 2002, p. 9-34.

FOUACHE 2006 : E. FOUACHE, *10000 ans d'évolution des paysages en Adriatique et en méditerranée orientale : Géomorphologie, Paléoenvironnements*, Travaux de la maison de l'Orient et de la Méditerranée 45, Lyon 2006.

FRANKE 1954 : P.R. FRANKE, *Alt-Epirus und das Königtum der Molosser*, Uitgegeven doctoraatsverhandeling Friedrich-Alexander, Universität Erlangen-Nürnberg, 1954.

FRANKE : 1961 : P.R. FRANKE, *Die antiken Münzen von Epirus, Bd I, Poleis, Stimme und epirotischer Bund bis 27 v. Chr., Katalog und Untersuchungen*, Wiesbaden, 1961.

FRASER 1993 : P. M. FRASER, Funerary forms and formulae at Dyrrhachion and Apollonia, dans P. Cabanes (ed.) *Greco et Illyriens dans les inscriptions en langue grecque d'Épidamne-Dyrrhachion et d'Apollonia d'Illyrie, Actes de la Table ronde internationale (Clemont-Ferrand, 19-21 octobre 1989)*, Paris 1993, p. 29-33.

FRASHËRI 1969 : K. FRASHËRI, Mbi parauejtë, banorë të lashtë të luginës së Vjosës së Sipërme (Les Paraoueiens antiques de la vallée de la Vjosë Supérieure), dans *Ilirët dhe Gjenezat e Shqiptarëve (Les Illyriens et la genèse des Albanais)*, Tiranë 1969, p. 133-139.

FREDRICKSMEYER 1981 : E.A. FREDRICKSMEYER, Again the so-called tomb of Philip II, *AJA*, 85, 1981, p. 331-334.

FUNKE 2009 : P. FUNKE, Concilio Epirotarum habitato - Überlegungen zum Problem von Polyzentrismus und Zentralorten im antiken Epirus, dans *Thesprotia Expedition I. Towards a Regional History. Papers and Monographs of the Finnish Institute at Athens 15*, ed. Björn Forsén, Helsinki 2009, p. 97-112.

GALATY 2006: M. GALATY, From Points A to B: The Shala Valley Project and the Albanian Middle Palaeolithic, dans L. BEJKO, R. HODGES, (éds), *New Directions in Albanian Archaeology*, International Centre for Albanian Archaeology Monograph Series 1, Tirana, 2006, p. 18-30.

GALATY-LAFE 2008: M. GALATY-O. LAFE, Le peuplement préhistorique du littoral albanais, *Études Balkaniques, Cahiers Pierre Belon*, 15, 2008, 1, p. 257-272.

GALLINI 1973 : C. GALLINI, Che cosa intendere per ellenizzazione, *DArch*, VII, 1973, p. 175-191.

GAMBERINI 2008 : A. GAMBERINI, Le ceramiche a vernice nera di Phoinike (Albania meridionale) : aspetti cronologici ed economico-produttivi, *Rei Cretariae Romanae Acta*, 40, 2008, p. 45-53.

GAMBERINI 2016 : A. GAMBERINI, *Ceramiche fine ellenistiche da Phoinike : forme,*

*productioni, commerci*, Scavi di Phoinike : Serie Monografica 3, Bononia University Press 2016.

GAMBERINI-VECCHIETTI 2011 : A. GAMBERINI-E. VECCHIETTI, Aspetti economico-produttivi di Phoinike e del suo territorio in età ellenistica attraverso lo studio des reperti cermaici, dans J.-L. LAMBOLEY, et M.P. CASTIGLIONI (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, V. Actes du V<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (8-11 octobre 2008)*, De Boccard 2011, p. 513-530.

GARASHANIN 1974: D. GARASHANIN, Les tombes tumulaires préhistoriques de la Péninsule Balkanique et leur attribution ethnique et chronologiques, dans, *Kuvendi i I Studimeve Ilire (Tiranë 15-20 shtator 1972)*, 1974, vol. I, Tiranë 1974, p. 321-325.

GARASANIN 1952 : M. GARASANIN, Bracelets à extrémités en têtes de serpents de la Macédoine, *Artibus Asiae*, 15, 1952, p. 268-276.

GARLAN 1982 : Y. GARLAN, *Les esclaves en Grèce ancienne*, Paris 1982.

GAROUPHALIAS 1979 : P. GAROUPHALIAS, *Pyrrhus, King of Epirus*. London 1979.

GASSNER 2011 : V. GASSNER, Le anfore greco-occidentali : reconsi-derando la loro evoluzione e l'identificazione dei centri di produzione, dans R. ROURE (dir.), *Contacts et acculturations en Méditerranée occidentale. Hommages à Michel Bats. Actes du colloque de Hyères, 15-18 septembre 2011*, Arles/Aix-en-Provence, Centre Camille Jullian, 2015, p.345-356.

GATTINONI 2004 : F. L. GATTINONI, Gli Illiri e i Macedoni tra V e IV secolo a.C.: storia di una pacificazione impossibile, dans G. URSO (ed.), *Dall'Adriatico al Danubio: l'Illirico nell'età greca e romana: Atti del convegno internazionale, (Cividale del Friuli, 25-27 settembre 2003)*, Pisa, Edizioni ETS, 2004, p. 24-52

GENEVRIER 1987 : L. GENEVRIER, Les apports des collections étrangères à la connaissance du monnayage en Illyrie méridionale, dans P. CABANES (ed.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité I, Actes du I<sup>e</sup> colloque international de Clermont-Ferrand (22-25 octobre 1984)*, Adosa 1987, p.221-222.

GERNET 1982 : L. GERNET, *Droit et institutions en Grèce antique*, Paris 1982.

GHERCHANOC 2012 : F. GHERCHANOC, *L'oikos en fête : Célébrations familiales et sociabilité en Grèce ancienne*, Publications de la Sorbonne, Paris 2012.

GILKES 2003 : O. J. GILKES, *The Theatre at Butrint. Luigi Maria Ugolini's Excavations at Butrint 1928-1932 (Albania Antica IV)*, Supplementary volume n°35, British School at Athens, 2003.

GILG 1993 : *Greco et Illyriens dans les inscriptions en langue grecque d'Épidamne-Dyrrhachion et d'Apollonia d'Illyrie*, Actes de la Table ronde internationale (Clermont-Ferrand, 19-21 octobre 1989), ed. P. CABANES, Paris 1993.

GINOUVES 1992 : R. GINOUVES, *Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine. Tome II, éléments constructifs : supports, couvertures, aménagements, intérieurs*, Coll. EFR n° 84, Rome 1992.

GINOUVES 1998 : R. GINOUVES, *Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine. Tome III. Espaces architecturaux, bâtiments et ensembles*, Coll. EFR n° 84, Rome 1998.

GIORGI 2004 : E. GIORGI, Il sistema Phoinikè : nuove acquisizioni topografiche e cartografiche, dans *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité. Actes du IV<sup>e</sup> Colloque*

*International (Grenoble 10-12 octobre 2002)*, ed. P. CABANES, J.-L. LAMBOLEY, de Boccard 2004, p. 345-361.

GIORGI - BOGDANI 2012 : E. GIORGI - J. BOGDANI, , *Il territorio di Phoinike in Caonia. Archeologia del paesaggio in Albania meridionale*, Bologna 2012.

GIOVANNINI 2007 : A. GIOVANNINI, *Les relations entre États dans la Grèce antique, du temps d'Homère à l'intervention romaine (ca 700-200 av. J.-C)*, Historia Einzelschriften 193, Franz Steiner Verlag, Stuttgart 2007.

GIUFFRIDA 2002 : M. GIUFFRIDA, Una rifondazione corinzia a Epidamno (Thuc. 1, 24-27), dans *I Greci in Adriatico 1, Hesperia 15*, L'Erma » di Bretschneider, Roma 2002, p. 83-93.

*Gj. F. SH 2 : Gjeografia Fizike e Shqipërisë, Vëllimi II, Akademia e Shkencave e RSH*”, Qendra e Studimeve Gjeografike, Tiranë 1991.

GJIPALI 2006 : I. GJIPALI, Recent Research on the Palaeolithic and Mesolithic Archaeology of Albania, dans L. BEJKO, R. HODGES, (éds), *New Directions in Albanian Archaeology*, International Centre for Albanian Archaeology Monograph Series 1, Tirana, 2006, p. 31-42.

GJIPALI 2009 : I. GJIPALI, Prehistoric research in the Southwestern Albania, *Iliria*, XXXIII, 2007-2008, p. 107-133.

GJIPALI 2013 : I. GJIPALI, Stone Age investigations in Albania (1998-2013), dans, *Proceedings of the International Congress of Albanian Archaeological Studies, 65<sup>th</sup> Anniversary of Albanian Archaeology (21-22 November, Tirana 2013)*, Botimet Albanologjike, Tiranë 2014, p. 57-64.

GJIPALI 2018 : I. GJIPALI, Bronze and Iron Age fortified settlements in south-western Albania, dans J.-L. LAMBOLEY, L. PËRZHITA, A. SKËNDERAJ (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, VI. Actes du V<sup>e</sup> colloque international (Tirana 20-23 mai 2015)*, De Boccard 2018, p. 29-40.

GJONGECAJ 1978 : SH. GJONGECAJ, Le monnayage d'Amantia, *Iliria*, VII-VIII, 1977-1978, p. 71-112.

GJONGECAJ 1981 : S. GJONGEÇAJ, Un trésor de monnaies antiques provenant d'Apollonie, *Iliria*, XI, 1981, 2, p. 105-152.

GJONGECAJ 1984a : S. GJONGEÇAJ, La circulation des monnaies de Corcyre dans l'Illyrie Méridional. *Iliria*, XIV, 1984, 1, p. 171-182.

GJONGECAJ 1986b : S. GJONGEÇAJ, La circulation des monnaies de l'Épire dans les cités illyriennes, *Iliria*, XIV, 1984, 2, p. 119-128.

GJONGECAJ 1986 : S. GJONGEÇAJ, Qarkullimi i monedhave të huaja në Ilirinë e Jugut (La circulation des monnaies étrangères en Illyrie du Sud au cours des VI<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles av.J.-C.), *Iliria*, XVI, 1, 1986, p. 145-154.

GJONGECAJ 1986a: S. GJONGEÇAJ, Les monnaies Illyriennes, *Dossiers d'Histoire et archéologie. La très riche Albanie archéologique*, 101, 1986, p. 50-52.

GJONGECAJ 1987 : SH. GJONGECAJ, La circulation des monnaies de l'Épire dans les centres illyriens, dans P. CABANES (ed.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité I, Actes du I<sup>er</sup> colloque international de Clermont-Ferrand (22-25 octobre 1984)*, Adosa, Clermont-Ferrand 1987, p. 223-226.

GJONGECAJ 1990: S. GJONGEÇAJ, Le trésor de Hoxhare, *Iliria*, XXI, 1990, 2, p. 207-226.

- GJONGECAJ 1998 : S. GJONGEÇAJ, Hoards. An important source of information on Illyrian numismatics, dans *50 vjet arkeologji shqiptare, Simpozium ndërkombëtar, Tirana, 9-10 nëntor 1998, Iliria*, XXVIII, 1998, 1-2, p. 159-172.
- GJONGECAJ 1986a: S. GJONGEÇAJ, Le trésor de Kreshpan (Albanie), *RN*, CLIII, 1998, p. 81-102.
- GJONGECAJ 1990: S. GJONGEÇAJ, Deux trésors de monnaies antiques, *Iliria*, 1990, 1, p. 148-167.
- GJONGECAJ 2000 : S. GJONGEÇAJ, New data over the dating of Apollonia denarii, *Iliria* XXIX, 1999-2000, 1-2, p. 223-242.
- GJONGECAJ 1999 : S. GJONGEÇAJ, La circulation monétaire à Apollonia, dans, P. CABANES (ed.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité III, Actes du III<sup>e</sup> colloque international de Chantilly (16-19 octobre 1996)*, De Boccard 1999, p. 91-98.
- GJONGECAJ 2007 : SH. GJONGECAJ, Le trésor de Lleshan (Elbasan), *RN*, 6<sup>e</sup> série, 163, 2007, p. 101-140.
- GJONGECAJ 2011 : SH. GJONGECAJ, La circulation monétaire en Chaonie, dans J.-L. LAMBOLEY, et M.P. CASTIGLIONI (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, V. Actes du V<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (8-11 octobre 2008)*, De Boccard 2011, p.133-142.
- GJONGECAJ 2011a : SH. GJONGECAJ, Të dhënat numizmatike nga Iliria e Jugut dhe Epiri i Veriut në shekujt V-I p.e.s, (Données numismatiques de l'Illyrie du Sud et d'Épire du Nord aux V<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles av. J.-C.), *Iliria*, XXXIV, 2009-2010, 1-2, p. 29-60.
- GJONGECAJ 2014: SH. GJONGECAJ-VANGJELI, Thesare me Monedhe antike të gjetura në Shqiperi (shek. V-I p. Kr ) [*Trésors de monnaies antiques trouvées en Albanie (V<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles av.J.-C.)*], Tiranë 2014.
- GJONGECAJ 2018 : SH. GJONGECAJ, *Guerre et thésaurisation en Illyrie du sud et en Épire du V<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.*, dans J.-L. LAMBOLEY, L. PËRZHITA, A. SKËNDERAJ (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, VI. Actes du V<sup>e</sup> colloque international (Tirana 20-23 mai 2015)*, De Boccard 2018, p. 183-190.
- GJONGECAJ-PICARD 2005 : SH. GJONGECAJ- O. PICARD, Drachmes d'Apollonia et de Dyrrhachion dans les Balkans, *Studia Albanica*, 1, 2005, p. 139-154.
- GJONGECAJ-PICARD 1998 : S. GJONGECAJ-O. PICARD, Le trésor de Dimalla 1973 et le passage du monnayage hellénistique au monnayage impérial à Apollonia d'Illyrie, *BCH*, CXXII, 2, 1998, p. 511-527.
- GJONGECAJ-PICARD 2000 : S. GJONGEÇAJ-O. PICARD, Trésors de monnaies de bronze d'Apollonia d'Illyrie, dans *XII internationaler numismatischer Kongress (Berlin, 1997)*, Berlin 2000 p. 351-356.
- GJONGEÇAJ-PICARD 2004 : S. GJONGEÇAJ-O. PICARD, Le monnayage d'Apollonia sous l'Empire romain, dans, P. CABANES-J-L. LAMBOLEY (eds.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité IV, Actes du IV<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (10-12 octobre 2002)*, De Boccard 2004, p. 135-148.
- GJONGECAJ-PICARD 2004a : S. GJONGEÇAJ-O. PICARD, Monnaies d'Apollonia, dans *Kushtuar Leon Rey. À la mémoire de Léon Rey, Iliria*, XXXI, 2003-2004, p. 259-266.
- GOLDEN 2011 : M. GOLDEN, Slavery and the Greek family, dans *The Cambridge World*



*History of Slavery Volume I : The Ancient Mediterranean World*, Cambridge University Press 2011, p. 134-152.

GOODENOUGH 1957: W. H. GOODENOUGH, Cultural Anthropology and Linguistics, dans L. GARVIN (éd), “Raport of the 7<sup>th</sup> Annual Round table Meeting en Linguistic and language” Wachington 1957, p. 167-173.

GRIGOROVA-PROKOPOV 2002 : I. GRIGOROVA, V. PROKOPOV, Les drachmes d’Apollonia et Dyrrhachion en Illyrie dans la circulation monétaire en Thrace (II<sup>e</sup> – I<sup>er</sup> s. av. J.-C). Trésors et fonds de musées bulgares contenant des monnaies d’Apollonia et Dyrrhachion, dans *Proceedings of the Eighth International Congress of Thracology : Thrace and the Aegean, (Sofia – Yambol, 25–29 September 2000)*, International Foundation Europa Antiqua, Vol. 2, Sofia, 2002, p. 651–679.

GREENMAN 1963 : E. F. GREENMAN, The Upper Palaeolithic and the New World, *Current Anthropology*, 4, n<sup>o</sup>.1, 1963, p. 41-91

GRIMAL 1951 : P GRIMAL, *Dictionnaire de la Mythologie grecque et romaine*, Presses Universitaire de France, Paris 1951.

GUARDUCCI 1969 : M. GUARDUCCI, *Epigrafia Greca I. Epigrafia di carattere pubblico*, Roma 1969.

GUETTEL COLE 2000 : S. GUETTEL COLE, Landscapes of Artemis, *Classical World*, 93,5, 2000, p. 471-481.

GUETTEL COLE 2004 : S. GUETTEL COLE, *Landscapes, Gender and Ritual Space. The Ancient Greek Experience*, University of California 2004.

GUTTERIDGE 2001 : A. GUTTERIDG, A. HOTI, A.R. HURST, The walled town of Dyrrachium (Dures): settlement and dynamics, *JRA*, 14, 1, 2001, p. 391-410.

GRENIER 1997 : J. Y. GRENIER, Économie du surplus, économie du circuit : Les prix et les échanges dans l’Antiquité gréco-romaine et dans l’Ancien Régime, dans *Entretiens d’Archéologie et d’Histoire 3, (Économie antique ; Prix et formation des prix dans les économie antique)*, Toulouse 1997, p. 385-404.

HADDAD 2015 : N. A. HADDAD, Critical Assessment of the Barrel Vault Geometry and Structure of the Oldest Macedonian Tomb of Eurydice in Vergina, dans *Mediterranean Archaeology and Archaeometry*, 15, 2, 2015, p. 143-162.

HAJDARI *et alii* 2007 : A. HAJDARI-J.REBOTON-S. SHPUZA- P. CABANES, Les inscriptions de Grammata (Albanie), *REG*, 120, 2, 2007, p. 353-394.

HALKIN 1965 : L. HALKIN, *Esclaves Publics chez les Romains*, L’Erma di Bretschneider, Roma 1965.

HALL 1997 : J. M HALL, *Ethnic identity in Greek antiquity*, Cambridge, 1997.

HAMMOND 1967 : N. N. L. HAMMOND, *Epirus*, Oxford, 1967.

HAMMOND 1971 : N. G. L. HAMMOND, The dating of some burials in tumuli in South Albania, *ABSA*, 66, 1971, p. 229-241.

HAMMOND 1974: N. G.L. HAMOND, Varrimi në tuma në Shqipëri dhe problemet e etnogjenezës. (Tumulus in Albania and problems of Ethnogenesis), dans *Kuvendi i I Studimeve Ilire (Tiranë, 15-20 shtator 1972)*, I, 1974, p. 153-161.

- HAMMOND 1974a : N. G. L. HAMMOND, Alexander's Campaign in Illyria, *JHS*, 94, 1974, p. 66-87.
- HAMMOND 1977 : N. G. L. HAMMOND, *Migrations and Invasions in Greece and Adjacent Areas*, Noyes Pubns 1977.
- HAMMOND 1982a: N.G.L. HAMMOND, Illyris, Epirus and Macedonia in the Early Iron Age., dans *The Cambridge Ancient History*, Second edition, Volume III, I : *The Prehistory of the Balkans and the Middle East and the Aegean world, tenth to eighth centuries B.C.* , Cambridge University Press 1982, p. 619-656.
- HAMMOND 1982b: N.G.L. HAMMOND, Illyris, Epirus and Macedonia., dans *The Cambridge Ancient History*, Second edition, Volume III, III : *The Expansion of the Greek World, Eighth to Sixth Centuries B.C.* Cambridge University Press 1982, p.261-287.
- HAMMOND 1989: N. G. L. HAMMOND, The Illyrian Atintani, the Epirotic Atintanes and the Roman Protectorate, *JRS*, 79, 1989, p. 11-25.
- HAMMOND 1992 : N. G. L. HAMMOND, The relations of Illyrian Albania with the Greeks and the Romans, dans, T WINNIFRITH (ed.), *Perspectives on Albania*. New York: St. Martin's Press, 1992, p. 29-39.
- HAMMOND 1994 : N.G.L. HAMMOND, Illyrians and North-west Greeks., dans *The Fourth Century B.C., Volume VI : The Expansion of the Greek World, Eighth to Sixth Centuries B.C.* Cambridge University Press 1994, p.422-443.
- HAMMOND 1997: N. G. L. HAMMOND, The Tribal Systems of Epirus and Neighbouring Areas down to 400B.C., dans *Epirus 4000 Years of Greek History and Civilization*, ed. SAKELLARIOU, Ekdotike Athenos S.A. 1997, p. 54-57.
- HAMMOND 2000 : N.G.L. HAMMOND, The Continuity of Macedonian Institutions and the Macedonian Kingdoms of the Hellenistic Er, dans *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, 49, 2, 2000, p. 141-160.
- HAMMOND 2006: N. G. L. HAMMOND, Illyris, Epirus and Macedonia in the Early Iron Age, dans, *Cambridge Ancient History Second Edition*, Vol. III, I, Cambridge University Press, 2006.
- HANSEN 2002 : J. HANSEN, Konispol cave plant remains, *Iliria*, XXX, 2001-2002, p. 101-116.
- HARTOG 1980 : F. HARTOG, *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Gallimard, Paris 1980.
- HARTOG 1996 : F. HARTOG, *Mémoire d'Ulysse. Récits sur la frontière en Grèce ancienne*, Paris 1996.
- HASA 1987 : R HASA, Les fouilles archéologiques de 1987 à Lleshan, *Iliria*, XVII, 1987, 2, p. 244- 245.
- HASA 1988 : R HASA, Les fouilles archéologiques de 1988à Lleshan, *Iliria*, XVIII, 1988, 2, p. 252-253.
- HASA 1989 : R HASA, Les fouilles archéologiques de 1989 à Lleshan, *Iliria*, XIX, 1989, 2, p. 266- 267.
- HASA 1990 : R HASA, Les fouilles archéologiques de 1989 à Lleshan, *Iliria*, XXI, 1990, 2, p. 253- 254.
- HATZOPOULOS 1987 : M. B. HATZOPOULOS, Les limites de l'expansion macédonienne en Illyrie sous Philippe II, dans P. CABANES (ed.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans*

*l'Antiquité I, Actes du I<sup>e</sup> colloque international de Clermont-Ferrand (22-25 octobre 1984)*, Adosa, clermont-Ferrand 1987, p. 81-94.

HATZOPOULOS 1990 : M. B. HATZOPOULOS, *Le problème des Atintanes*, dans *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité II, Actes du II<sup>e</sup> colloque international (Clermont-Ferrand 25-27 octobre 1990)*, ed. P. CABANES, De Boccard 1993, p. 183-190.

HATZOPOULOS 1994 : M.B. HATZOPOULOS, *Macedonia: From Philip II to the Roman Conquest*, Princeton University Press, West Sussex 1994.

HATZOPOULOS-MARI 2004 : M. B. HATZOPOULOS-M. MARI, Dion et Dodone, dans P. CABANES-J.-L. LAMBOLEY (eds.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité IV, Actes du IV<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (10-12 octobre 2002)*, De Boccard 2004, p. 505-513.

HAXHIMIHALI-DIMO : M. HAXHIMIHALI-A. DIMO, *Nouvelles données sur la nécropole hellénistique d'Apollonia*, dans J.-L. LAMBOLEY, L. PËRZHITA, A. SKENDERAJ (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, VI. Actes du VI<sup>e</sup> colloque international de Tirana, (20-23 mai 2015)*, De Boccard 2018, p. 389-400.

HEINZELMANN *et alii* 2012 : M. HEINZELMANN – B. MUKA – N. SCHÖNDELING, Dimal in Illyrien – Ergebnisse, dans, *Kölner und Bonner Archaeologica (KuBA) 2*, 2012, p. 113-126.

HELLMANN 2002 : M.- C. HELLMANN, *L'architecture grecque. I, Les principes de la construction*, Picard, Paris 2002.

HENDRY 1999 : M. HENDRY, Epidaurus, Epirus, Epidamnus ? Vergil *Georgics* 3.44, dans *Harvard Studies in Classical Philology*, vol. 99, Harvard University 1999, p. 295-300.

HERSKOVITS 1952 : M. HERSKOVITS, *Les bases de l'anthropologie culturelle*, Payot, Paris 1952.

*Hesperia 72: The Durrës Regional Archaeological Project: Archaeological Survey in the Territory of Epidamnus/Dyrrachium in Albania*, par Jack L. DAVIS, Afrim HOTI, Iris POJANI, Sharon R. STOCKER, Aaron D. WOLPERT, Phoebe E. ACHESON and John W. HAYES, *Journal of the American School of Classical Studies at Athens*, 72, n° 1, 2003, p. 41-119.

HEUZEY 1860 : L. HEUZEY, *Le mont Olympe et l'Acarnanie*, Paris 1860.

HEUZEY 1876 : L. HEUZEY- H. DAUMET, *Mission archéologique de Macédoine*, Paris 1876, p. 403-406,

HEURGON 1959 : J. HEURGON, Les Pénestes étrusques de Denys d'Halicarnasse, *Latomus*, XVIII, 5, 4, 1959, p. 713-723.

HIDRI 1983 : H. HIDRI, Gërmime në nekropolin e Dyrrahut, Kodra e Dautës (Fouilles dans la nécropole de Dyrrhachion, secteur des collines de Dautës) , *Iliria*, 1983, 1, p. 137-180.

HIDRI 1986a : H. HIDRI, Nekropoli antik i Dyrrahut (The ancient necropolis of Dyrrhachion), *Iliria*, 1986, 2, p. 99-113.

HIDRI 1986b : H. HIDRI, Prodhimi i qeramikës vendasve të Dyrrahut në shek. VI-II p.e.sonë (The production of local pottery of Dyrrah in the 6<sup>th</sup>-2<sup>nd</sup> cent B.C.), *Iliria*, 1986, 1, p. 187-192.

HIDRI 1988 : H. HIDRI, Kupa me dekor në reliev të Dyrrahut (Kups with relief decorations from Dyrrhachion), *Iliria*, 1988, 1, p. 75-81.

HIDRI 1990a : H. HIDRI, Gërmimet arkeologjike të vitit 1990 – Spitalë/Durrës (The archaeological excavations of the year 1990 in Spitalë of Durrës), *Iliria*, 1990, 2, p. 260-261.

HIDRI 1990b : H. HIDRI, Qeramika arkaike e Dyrrahut (The Archaic pottery of Dyrrhachion), dans *Iliria*, 1990, 2, p. 161-206.

HIDRI 1994 : H. HIDRI, Qeramika e stilit atik e zbuluar në Dyrrah shek. VI-V p.e. sonë (The pottery of the Attic style discovered in Dyrrhachion in the 6<sup>th</sup>-5<sup>th</sup> cent. BC), *Iliria*, 1994, 1-2, p. 151-158.

HIDRI 1996 : H. HIDRI, Veçori të ritualit të varrimit, në nekropolin e Dyrrahut (shek. VI-I p. e. sonë) (Particularités du rituel d'inhumation à la nécropole de Dyrrachium du VI<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle), *Iliria*, 1996, 1-2, p.141-163.

HIDRI 1997 : H. HIDRI, Disa të dhëna mbi topografinë e nekropolit antik të Dyrrahut, shek. VI-I (Quelques données sur la topographie de la nécropole antique de Dyrrachium), *Iliria*, 1997, 1-2, p. 121-126.

HIDRI 1990 : H. HIDRI, Qeramika arkaike e Dyrrahut (Céramique archaïque à Dyrrachium), *Iliria*, 1990, 2, p. 161-206.

HIGGS - ROUBET 1984 : H. P. HIGGS- C. ROUBET, Palaeolithic investigations un Epirus: the results of the first season's excavations in Klithi, 1983, *ABSA*, 79, 1984, p. 7-22.

HUNT 2011 : P. HUNT, Slaves in Greek Literary Culture, dans *The Cambridge World History of Slavery Volume I: The Ancient Mediterranean World*, Cambridge University Press 2011, p. 22-47.

HUNTER 1994: V. J. HUNTER, *Policing Athens: Social Control in Attic Lawsuits, 420-320 BC.*, Princeton 1994.

HOBDAI-BUZO 2014: J. BUZO,-E. HOBDAI, Nekropoli i Amantias: Varre dhe shpërndarja e tyre gjatë shek. IV-I p.Kr.(La nécropole d'Amantia : les tombes et leur distribution au cours des IV<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles av. J.-C.), *Candavia*, 4, 2014, p. 19-74.

HOBDAI-BUZO 2015: E. HOBDAI-J. BUZO, Raporti i punës arkeologjike në Amantia 2013-2014 (Rapport sur les activités archéologiques à Amantia 2013-2014), *Iliria*, XXXVIII, 2015, p. 293-320.

HOTI 1975: A. HOTI, Tumat e Bardhocit /Kukës (Les tumuli de Bardhoc/Kukës), *Buletin Arkeologjik*, 5, 1975, p. 11-16.

HOTI 1993 : A. HOTI, Kërkime arkeologjike në fshatin Hamallaj (Recherches archéologiques dans le village de Hamallaj), *Iliria*, XXIII, 1993, 1-2, p. 123-131.

HORNUNG-BERTEMES 1998 : K. HORNUNG-BERTEMES-D. KASSAB TEZGOR-A. MULLER. Fabrication des moules, diffusion des produits moulés. À propos d'une «figurine-patrice » du Musée de Volos, *BCH*, 122, 1, 1998, p. 91-107.

HUPCHICK 2002 : D. P. HUPCHICK, *The Balkans from Constantinople to Communism*, Palgrave 2002.

H.P.SH 2002 = *Historia e popullit shqiptar. Vëllimi 1. Ilirët, Mesjeta, Shqipëria nën Perandorinë Osmane gjatë shek. XVI - vitet 20 të shek. XIX (Histoire du peuple albanais. Vol. 1 : Illyriens, Moyen-Âge, l'Albanie sous l'empire ottoman au cours des XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*, Akademia e Shkencave e Shqipërisë, Instituti i Historisë, Shtëpia botuese "Toena" 2002.

*IGBulg. I<sup>2</sup>: Inscriptiones graecae in Bulgaria repertae*, ed. Georgi ihailov. 5 vols. Sofia 1958-1970, 1997. Vol. 1, 2<sup>nd</sup> ed., *Inscriptiones orae Ponti Euxini* (1970).

INTRIERI 2002 : M. INTRIERI, *Biaios didascalos: Guerra e stasis a Corcira fra storia e storiografia*, Società antiche, 4, 2002.

INTRIERI 2011 : M. INTRIERI, Corcira fra Corinto e l'Occidente: rapporti e sincronismi di colonizzazione, dans G. DE SENSI SESTITO et M. INTRIERI (eds.), *Sula rotta per la sicilia : L'Epior, Corcira e l'Occidente*, Diabaseis 2, Pisa 2011, p. 174-208.

INTRIERI 2015 : M. INTRIERI, Atene, Corcira e le isole dello Ionio (415-344 a. C.), dans C. ANTONETTI e E. CAVALLI (eds.), *Prospettive corcirese*, Diabaseis 5, Edizioni ETS, Pisa 2015, p. 53-117.

ISAMBERT 1873 : E. ISAMBERT, *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient*, I, Paris 1873, p. 859-861.

ISLAMI-CEKA 1965 : S. ISLAMI-H. CEKA, Të dhëna të reja mbi lashtësinë Ilire ne territorin e Shqipërisë (Nouvelles informations sur l'ancienne Illyrie dans le territoire albanais), *Konferenca I, in Studimeve Albanologjike*, Tiranë, 1965, p. 441-456.

ISLAMI 1971 : S. ISLAMI, Qyteti ilir në Zgërdhesh (La cité illyrienne de Zgërdesh), *Monumentet*, 1, 1971, p. 23-41.

ISLAMI 1972b : S. ISLAMI, La cité illyrienne de Zgërdhesh près de Kruja, *Iliria*, II, 1972, p. 217-237.

ISLAMI 1972a : S. ISLAMI, Lindja dhe zhvillimi i jetës qytetare në Iliri (Naissance et développement de la vie urbaine chez les Illyriens), *Iliria*, II, 1972, p. 7-20.

ISLAMI 1974 : S. ISLAMI 1974: Kërkimet e vitit 1973 dhe të dhënat numizmatike nga Zgërdheshi (Recherches en 1973 et données numismatiques provenant de Zgërdesh), *Buletin Arkeologjik*, 4, 1974, p. 79-86.

ISLAMI 1974a : S. ISLAMI, Shteti ilir në luftat kundër Romës 231-168 para e. sonë (L'État illyrien en guerre contre Rome, 231-168 av. J.-C.), *Iliria*, III, 1974, p. 5-44.

ISLAMI 1976 : S. ISLAMI, L'État illyrien, sa place et son rôle dans le monde méditerranéen, *Iliria*, IV, 1976, p. 71-87.

ISLAMI: 1982 : S. ISLAMI, Aspects de la civilisation tumulaire de Mat dans la préhistoire, dans Jan G. P. BEST et Nanny M. W. VRIES (eds), *Interaction and Acculturation in the Mediterranean*, II, B. R. Grüner Publishing co., Amsterdam 1982, p. 121-152.

ISLAMI 1983 : S. ISLAMI, La cité en Illyrie et en Épire : analogies et particularités, *Iliria*, 1983, 2, p. 11-17.

ISLAMI : 1985 : S. ISLAMI (sous la direction de), *Les Illyriens : aperçu historique*, Tiranë 1985.

ISLAMI 1993 : S. ISLAMI, L'État Ilyrien et les colonies grecques sous la dynastie de Glaucias, dans P. CABANES ed., *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité II, Actes du Colloque de Clermont-Ferrand (25-27 octobre 1990)*, De Boccard 1993, p. 155-161.

ISLAMI 2008 : S. ISLAMI, *Historia e Ilirëve : përmbledhje punimesh (Histoire des Illyriens : résumé des travaux)*, Toena, Tiranë 2008.

*IThesp* : P. ROESCH (†), *Les Inscriptions de Thespies*, édition électronique par l'UMR 5189, Lyon 2007 (révision 2009).

JAUPAJ 2015 : L. JAUPAJ, Një varr helenistik në Gjerbës/Mallakastër (Une tombe hellénistique à Gjerbës/Mallakastër), *Candavia*, 5, 2015, p. 69-89.

JAUPAJ 2017 : L. JAUPAJ, Une tombe hellénistique de Gjerbës (Albanie) : un marqueur culturel ? *BCH*, 141, 2017, p. 287-311.

JAUPAJ 2017 : L. JAUPAJ, Des inscriptions grecques d'Amantia et Matohasanaj : quelques réflexions, dans L. PËRZHITA, I. GJIPALI, G. HOXHA, B. MUKA (eds) *New Archaeological Discoveries in the Albanian Regions*, (Tiranë, 30-31 Janar 2017), Botime Albanologjike, Tiranë 2017, p. 443-453.

JAUPAJ 2018 : L. JAUPAJ, Les théâtres dans les villes d'Illyrie méridionale et d'Épire, dans J.-L. LAMBOLEY, L. PËRZHITA, A. SKENDERAJ (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, VI, Actes du VI<sup>e</sup> colloque international Tirana, (20-23 mai 2015)*, De Boccard 2018, p. 1029-1044.

JELAVICH 1995 : B. JELAVICH, *History of Balkans Eighteenth and Nineteenth Centuries*, Cambridge University Press 1995.

JOHNSTON 2008 : S. I. JOHNSTON, *Ancient Greek Divination*, Wiley-Blackwell 2008.

JONES 1997 : S. JONES, *The archaeology of ethnicity : constructing identities in the past and present*, Routledge, London and New York 1997.

JUBANI 1972: B. JUBANI, Qeramika ilre e qytezës së Gajtanit (La céramique illyrienne de la cité de Gajtan), *Iliria*, II, 1972, p. 377-415.

JUBANI 1969: B. JUBANI, Varreza tumulare e Çinamakut/Kukës (La nécropole tumulaire de Çinamak/Kukës), *Buletin Arkeologjik*, 1, 1969, p. 37-48.

JUBANI 1971: B. JUBANI, Varreza tumulare e Çinamakut (La nécropole tumulaire de Çinamak), *Buletin Arkeologjik*, 3, 1971, p. 41-56.

JUBANI 1986: B. JUBANI, Gërmime në varrezën tumulare ilire të Krumës,/ rrethi i Kukësit (Fouilles dans la necropole tumulaire illyriene de Kruma, district de Kukës), dans *Material të Sesionit Arkeologjik*, Tiranë 1968, p. 18-29.

JUBANI 1992: B. JUBANI, Gërmimet në tumat nr. 2 e 3 të Fushës së Shtojtit (*Excavations in the tumuli 2 and 3 of Fushë e Shtojtit*), *Iliria*, 1992, 1-2, p. 23-47.

KARAISKAJ 1981 : G. J. KARAISKAJ, *5000 vjet fortifikime në Shqipëri (5000 ans de fortifications en Albanie)*, Tiranë 1981.

KATIC 2004 : M. KATIC, The Production of Late Corinthian B Amphoras in Pharos, dans P. CABANES-J.-L. LAMBOLEY (eds.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité IV, Actes du IV<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (10-12 octobre 2002)*, De Boccard 2004, p. 75-80.

KATICIC 1970 : R. KATICIC, *Illyricus fluvius*, dans *Adriatica praehistorica et antiqua, miscellanea Gregorio Novak dicata*, Zagreb 1970, p. 385-392.

KATICIC 1977 : R. KATICIC Die Encheleer, *Godišnjak Centra za Balkanološka ispitivanja*, 15, 1977, p. 5-82.

KELLEY 2006 : D. R. KELLEY, *Frontiers of History : Historical Inquiry in the Twentieth Century*, Yale University Press, New Haven & London 2006.

KEVIN - PAMELA – ORGANISTA, - GERARDO 2003 : M. KEVIN - CH. PAMELA – B. ORGANISTA, - M. GERARDO, *Acculturation, Advances in Theory, Measurement, and Applied Research*, American Psychological Association, Washington, DC 2003.

KILIAN 1985 : K. KILIAN, L'Albanie méridionale à l'âge du bronze récent, *Iliria*, 1985, 2, p.

175-180.

KNAPP 1993 : B. KNAPP, Thalassocracies in Bronze Age Eastern Mediterranean Trade: Making and Breaking a Myth, dans *Ancient Trade : New Perspectives* (Feb., 1993), *World Archaeology*, Vol. 24, n° 3, p. 332-347.

KOÇI 1987 : J. KOÇI, Varreza e qytetit antik në Borsh (La nécropole de la cité antique de Borsh), *Iliria*, 1987, 1, p. 135-151.

KOEHLER 1981 : C. G. KOEHLER, Corinthian Developments in the Study of Trade in the Fifth Century, dans *Greek Towns and Cities : a Symposium, Hesperia*, 50, n° 4, Oct- Dec. 1981, p. 449-458.

KOEHLER 1982 : C. G. KOEHLER, Amphoras on Amphoras, dans *Hesperia*, 51, n° 3, Jul.- Sep., 1982, p. 284-292

KOEHLER 1992 : G.C. KOEHLER, A brief typology and chronology of Corinthian transport amphoras, dans V.I. KATS S.IU. MONAKHOV (sous la direction de), *Grecheskie amfory: problemy razvitiia remesla i trgovli v antichnom mire, tematicheskii nauchnyi sbornik*, Saratov 1992 (en russe) ; version anglaise sur : <http://projects.chass.utoronto.ca/amphoras/corab92>.

KOKA 1985 : A. KOKA, Kultura e varrezës tumulare të Shtojit (The culture of the tumulus graves of Shtoji), *Iliria*, 1985, 2, p. 241-250.

KOKA 1986: A. KOKA, Gërmimet arkeologjike të vitit 1986 Shtoj (The archaeological excavations of the year 1986 in Shtoj), *Iliria*, 1986, 2, p. 254-255.

KOKA 1990: A. KOKA, Tuma nr. 6 e varrezës së Shtojit (Tumulus n° 6 of the graveyard of Shtoj), *Iliria*, 1990, 1, p. 27-62.

KOLIOPOULOS-VERMIS 2002 : J. S. KOLIOPOULOS, TH. M. VERMIS, *Greece: the modern sequel: from 1831 to the present*, Hurst & Company, London 2002

KOMATA 1978: D. KOMATA, Një vështrim arkeologjik në luginën e Shushicës. (Un aperçu archéologique dans la vallée de la Shushica), *Iliria*, VII-VIII, 1977-1978, p. 363-369.

KOMATA 1989: D. KOMATA, Një mbishkrim votiv nga Dushkaraku, Rrethi i Vlorës (Une inscription votive de Dushkaraku, région de Vlora), *Iliria*, 1989, 1, p. 267-268,

*Hadrianopolis I : Hadrianopolis I. Il Progetto TAU*, a cura di A. BACE, G. PACI, R. PERNA, Macerata 2007.

KORKUTI 1970 : M. KORKUTI, De la formation de l'ethnie illyrienne, *Studia Albanica*, 2, 1970, p. 15-30.

KORKUTI 1970b : M. KORKUTI, Rapports de civilisation illyro-égéenne à l'Âge du bronze et survivance des certains objets de type mycénien à l'Âge du fer, *Studia Albanica*, 2, 1970, p. 43-59.

KORKUTI 1971 : M. KORKUTI, L'agglomération préhistorique de Tren, *Iliria*, I, 1971, p. 31-48.

KORKUTI 1974: M. KORKUTI, Illyria of yesterday Albania of today, *The UNESCO Courier*, April 1974, p. 4-12.

KORKUTI 1975 : M. KORKUTI, Alcune caratteristiche degli abitati protourbani nell'Iliria meridionale, dans *Utvrdena ilirska naselja*, Sarajevo, 1975, p. 131-136.

KORKUTI 1976: M. KORKUTI, De la formation de l'ethnie illyrienne, (Premier colloque des études illyriennes, Tirana 15-20, septembre 1972), *Iliria*, IV, 1976, p. 57-70.

- KORKUTI 1985: M. KORKUTI, Probleme etnokulturore të epokës së eneolitit në Shqipëri (Problème d'ethnoculture à l'époque de l'énéolithique en Albanie), *Iliria*, 1985, 2, p. 43-82.
- KORKUTI 1985a : M. KORKUTI, Les rapports entre les deux côtes de l'Adriatique à l'époque du Bronze et du Fer, *Iliria*, 1985, 1, p. 93-109.
- KORKUTI 1996 : M. KORKUTI, Konispol Cave, Albania : A Preliminary Report on Excavations, 1992-1994, *Iliria*, XXVI, 1996, p. 209-224.
- KORKUTI 2001 : M. KORKUTI, The Neolithic and Copper Ages in Albania, dans *The Balkans in Prehistory*, The National Hellenic Research Foundation (NHRF), Athens 2001, p. 115-128.
- KORKUTI 2003 : M. KORKUTI, *Parailiret Iliret Arberit : Histori e shkurtër (Pré Illyriens, Illyriens, Albanais : une nouvelle histoire)*, Toena, Tiranë 2003.
- KORKUTI 2004 : M. KORKUTI, Die illyrische Kultur vom 11. Bis 6. Jh.vor Ch. In Albanien, dans *Die Illyrer*, Museum für Urgeschichte Asparm a. d. Zaya 2004, p. 10-20.
- KOURTESSI-PHILIPPAKIS 1986 : G. KOURTESSI-PHILIPPAKIS, *Le paléolithique de la Grèce continentale ; état de la question et perspectives de recherche*, Sorbone, Paris 1986.
- KOURTESSI-PHILIPPAKIS 1993 : G. KOURTESSI-PHILIPPAKIS, Les plus anciennes occupations humains dans le territoire épirote et aux confins de l'Illyrie méridionale, dans P. CABANES ed., *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, II, Actes du Colloque international de Clermont-Ferrand (25-27 octobre 1990)*, De Boccard 1993, p. 11-16.
- KOURTESSI-PHILIPPAKIS 2002 : G. KOURTESSI-PHILIPPAKIS, Les industries lithiques taillées du Bronze Moyen et Récent en Grèce du Nord et en Albanie : l'exemple de Sovjan, dans, G. TOUCHAIS et J. RENARD (eds), *L'Albanie dans l'Europe préhistorique. Actes du colloque de Lorient, organisé par l'École française d'Athènes et l'Université de Bretagne-Sud, Lorient, 8-10 juin 2000*, BCH Suppl. 42, Recherches franco-albanaises I, Paris, 2002, p. 73-84.
- KOURTESSI-PHILIPPAKIS 2011 : G. KOURTESSI-PHILIPPAKIS, Les îles Ioniennes au Paléolithique : peuplement et territoires en Grèce insulaire, dans *Archéologie du territoire, de l'Égée au Sahara*, sous la direction de G. KOURTESSI-PHILIPPAKIS et R. TREUIL, *Cahiers archéologiques de Paris 1, n° 2*, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2001, p. 59-71.
- KOZLOWSKI 2005 : J. K. KOZLOWSKI, Paléolithique supérieur et Mésolithique en Méditerranée : cadre culturel, *L'Anthropologie*, 109, 2005, p. 520-540.
- KRAHE 1964: H. KRAHE, *Die Sprache der Illyrier I-III*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1955-1964.
- KUMI 1989 : L. KUMI, Gërmimet arkeologjike të vitit 1989, Oriq (Fouilles archéologiques en 1989, Orikos), *Iliria*, 1989, 2, p. 277-278.
- KURTI 1971 : D. KURIT, Raport mbi rezultatet e gërmimit në tumën "Suka e Lepurit" në Burrel. (Rapport sur les résultats des fouilles sur le « Monticule du lièvre » à Burrel), *Buletin Arkeologjik*, 3, 1971, p. 67-72.
- KURTI 1985 : D. KURIT, Vështrim mbi tumat ilire të Burrelit në Mat (Overview of the Illyrian tumuli of Burrel and Mat), *Iliria*, 1985, 2, p. 205-210.
- KURTI 1987 : D. KURIT, Tumat IV, V, VI VII of Burrel (The tumuli 4, 5, 6, and 7 of Burrel), *Iliria*, 1987, p. 95-103.
- KYRTATAS 2011 : D. J. KYRTATAS, Slavery and economy in the Greek world, dans *The Cambridge World History of Slavery Volume I : The Ancient Mediterranean World*, Cambrid-



ge University Press 2011, p. 91-111.

LAHI 2009: B. LAHI, Një grup amforash nga Apollonia ; rezultate paraprake të viteve 2003-2008 (Un groupe d'amphores d'Apollonia ; résultats préliminaires des années 2003-2008), *Iliria*, XXXIII, 2007-2008, p. 199-217.

LAHI 2009a: B. LAHI, *Amfora transporti të shekujve 3-1 pr. Kr., në Shqipëri (Amphores de transport des III<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles av. J.-C. en Albanie)*, Tiranë 2009.

LAHI 2012: B. LAHI, Kultura e verës si rafinesë në kulturën qytetare ilire – rasti i Lissos (Der Weinkultur als Raffinesse der Stadtkultur in Süddillyrien – das Beispiel von Lissos), *Iliria*, XXXVI, 2012, p. 173-185.

LAHTOV 1965: V. LAHTOV, Problem Trebenishte Kulture, *Narodni muzej Ohrid*, 1965, p. 86-89.

LAMBOLEY 1987 : J.-L. LAMBOLEY, Le canal d'Otrante et les relations entre les deux rives de l'Adriatique, dans P. CABANES (ed.) *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité I, Actes du I<sup>er</sup> colloque de Clermont-Ferrand (22-25 octobre 1984)*, Adosa, Clermont-Ferrand 1987, p.195-202.

LAMBOLEY 1993 : J.-L. LAMBOLEY, État de la recherche sur les relations sud-adriatiques ; Bilan et perspectives, dans, dans P. CABANES ed. *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, II, Actes du II<sup>e</sup> colloque international de Clermont-Ferrand (25-27 octobre 1990)*, De Boccard 1993, p. 231-237.

LAMBOLEY 1998 : J.-L. LAMBOLEY, Apollonia : résultats de la campagne 1998, dans *50 vjet arkeologji shqiptare, Simpozium ndërkombëtar, Tirana, 9-10 nëntor 1998, Iliria*, 1998, 1-2, p. 231-251.

LAMBOLEY 2000 : J.-L. LAMBOLEY, Les cultes de l'Adriatique méridionale à l'époque républicaine, dans *les cultes polythéistes dans l'Adriatique romaine*, textes réunis par Chr. DELPLACE & Fr. TASSAUX, Ausonius, Etudes 4, De Boccard 2000, p. 133-141.

LAMBOLEY 2002 : J.-L. LAMBOLEY, La nuova documentazione archeologica di IV secolo ad Apollonia, dans *La Sicilia dei due Dionisi, Atti del Congresso internazionale (Agrigento 24-28 febbraio 1999)*, L'Erma, Bretschneider 2002, p. 217-221.

LAMBOLEY 2002a : J.-L. LAMBOLEY, Introduction, dans *Points de vue sur les Balkans de l'Antiquité à nos jours*, sous la direction de J.-L. LAMBOLEY, *Les cahiers du CRHIPA 5*, Grenoble 2002, p. 5-8.

LAMBOLEY 2003 : J.-L. LAMBOLEY, Les fouilles franco-albanaises d'Apollonia : résultats récents et perspectives, dans *Progetto Dürres. L'indagine sui beni culturali albanesi dell'Antichità e del Medioevo : tradizioni di studio a confronto, Parme-Udine, 19-20 aprile 2002*, Trieste, p. 323-351.

LAMBOLEY 2005 : J.-L. LAMBOLEY, Légendes troyennes d'une rive à l'autre du canal d'Otrante, dans E. DENIAUX (éd.), *Le canal d'Otrante et la Méditerranée antique et médiévale : Colloque organisé à l'Université de Paris X-Nanterre (20-21 novembre 2000)*, Bari 2005, p. 15-22.

LAMBOLEY 2006: J.-L. LAMBOLEY, Myth as an instrument for the study of Greek and indigenous identities II : the example of Western Greek Cities, dans *Religion, Ritual and Mythology. Aspects of identity Formation in Europe*, Pisa 2006, p. 143-150.

- LAMBOLEY 2008 : J.-L. LAMBOLEY- *et alii*, Les quartiers au pied de l'acropole et l'agora, *BCH*, 132/2, 2008 p. 905-921.
- LAMBOLEY 2010 : J.-L. LAMBOLEY *et alii*, Apollonia d'Illyrie : nouvelles données sur l'urbanisme et l'histoire de la ville antique, *DHA*, 36/2, p. 165-178.
- LAMBOLEY 2011 : J.-L. LAMBOLEY *et alii*, Apollonia d'Illyrie (Albanie), *MEFRA*, 123-1, 2011, p. 242-262.
- LAMBOLEY 2014 : J.-L. LAMBOLEY *et alii*, Apollonia d'Illyrie (Albanie), *Chronique des activités archéologiques de l'École française de Rome*, disponible sur : <http://cefr.revues.org.bibliotheque-nomade2.univ-lyon2.fr/1102> [consulté en mars 2017].
- LAMBOLEY 2015 : J.-L. LAMBOLEY *et alii*, Apollonia d'Illyrie (Albanie), *Chronique des activités archéologiques de l'École française de Rome*, 2015 disponible sur : <http://cefr.revues.org.bibliotheque-nomade2.univ-lyon2.fr/1464> [consulté en mars 2017].
- LAMBOLEY 2018 : J.-L. LAMBOLEY, D'un périple à l'autre. Les premières descriptions de l'Adriatique, dans *Bibere, ridere, gaudere, studere, hoc est vivere. Mélanges en l'honneur de Francis Tassaux*, ed. A. BOUET, C. PETIT-AUPERT, Ausonius, Bordeaux 2018, p. 265-281.
- LAMBOLEY-DRINI 2014, Apollonia. Bilan des opérations 2009-2012, dans *Proceedings of the International Congress of Albanian Archaeological Studies, 65<sup>th</sup> Anniversary of Albanian Archaeology (21-22 November, Tirana 2013)*, Botimet Albanologjike, Tiranë 2014, p 175-197.
- LAMBOLEY-VREKA 1999 : J.-L. LAMBOLEY-B. VREKA, Premiers résultats des fouilles franco-albanaises à Apollonia (1993-1996) dans P. CABANES (ed.) *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité III, Actes du III<sup>e</sup> colloque international de Chantilly (16-19 octobre 1996)*, De Boccard 1999, p. 189-203.
- LAMBOLEY-VREKAJ 2000 : J.-L. LAMBOLEY, B. VREKAJ, Apollonia d'Illyrie, *Archeologia*, décembre 2000, p. 31-33.
- LAMBOLEY-VREKAJ 2004 : J.-L. LAMBOLEY, B. VREKAJ, Les travaux de la mission épigraphique et archéologique française. Les fouilles franco-albanaises d'Apollonia : 1994-2004, dans *Kushtuar Leon Rey. À la mémoire de Léon Rey, Iliria*, 2003-2004, 1-2, p. 163-206.
- LAMBOLEY *et alii*. 2018 : J.-L. LAMBOLEY, L. PËRZHITA, A. SKËNDERAJ (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, Actes du VI<sup>e</sup> colloque international de Tirana, (20-23 mai 2015)*, De Boccard, 2018.
- LARCHER 2014 : S. LARCHER, *L'Autre citoyen. L'idéal républicain et les Antilles après l'esclavage*, Armand Colin, Paris 2014.
- L'arte albanese* 1985 : *L'arte albanese nei secoli*, catalogo della mostra del Museo nazionale "Luigi Pigorini" (Febbraio-Aprile 1985), De Luca editore, Roma 1985.
- LEAKE 1835 : W. M. LEAKE: *Travels in Northern Greece I*, Londres 1835 (précisément p. 368-374).
- LEFKOWITZ 1959 : M. R. LEFKOWITZ, 'Pyrrhus' Negotiations with the Romans, 280-278 BC', *Harvard Studies in Classical Philology*, vol. 64, 1959, p. 147-77.
- LEPORE 1962 : E. LEPORE, *Ricerche sull'Antico Epiro : Le origini storiche e gli interessi greci*, Collana di Studi Greci, XXXVIII, Napoli 1962.
- LEPORE 1967 : E. LEPORE, Per una fenomenologia storica del rapporto città-territorio in Magna Grecia, dans *La città e il suo territorio, Atti del settimo convegno di studi sulla Magna*

Grecia (Taranto 3-12 ottobre 1967), Taranto 1968, p. 29-56.

LEPORE 1982 : E. LEPORE, La Grande Grèce. Aspects et problèmes d'une « colonisation » ancienne dans *Quatre conférences au Collège de France*, (Paris, 1982, p. 53-74). New edition [online], Publications de l'École française de Rome, 2000. Available on Internet : <http://books.openedition.org/efr/343>, p. 1/3-13/13.

LEPORE 2006 : G. LEPORE, Problemi di interpretazione delle necropoli antiche : il caso di Phoinike, dans L. BEJKO, R. HODGES (éds), *New Directions in Albanian Archaeology, Studies presented to Muzafer Korkuti*, International Centre for Albanian Archaeology Monograph Series, 1, Tirana 2006, p. 186-206.

LEPORE 2011 : G. LEPORE, La necropoli meridionale di Phoinike : il nuovo settore monumentale", dans, J.-L. LAMBOLEY, et M.P. CASTIGLIONI (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, V. Actes du V<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (8-11 octobre 2008)*, De Boccard 2011, p. 365-378.

LEPORE 2013 : G. LEPORE, A New Interpretation of Roman Funerary Context from the Necropolis of Phoinike (Albania), dans N. CAMBI, G. KOCH (eds.), *Funerary Sculpture of the Western Illyricum and Neighbouring Regions of the Roman Empire (Proceedings of the Conference, Split 2009)*, Split 2013, p. 865-877.

LEPORE-MUKA 2018 : G. LEPORE-B. MUKA, *La necropoli meridionale di Phoinike : La tombe ellenistiche e romane*, Scavi di Phoinike : Serie Monografica 3, Bononia University Press 2018.

LERA 1983 : P. LERA, Pitosa antikë me vula nga rrethi i Korçës (*Pithoi* antiques munis d'estampilles découvertes dans le district de Korça), *Iliria*, 1983, 2, p. 211-222.

LERA-OIKONOMIDIS 2009 : P. LERA- ST. OIKONOMIDIS- A. PAPAYIANNIS, A. TSONOS, Settlement Organization and Social Context in the NW Balcanic Peninsula (Epirotic and Albanian Coasts) and Northern Italy during the Transitional Period between the Late Bronze Age and the Early Iron Age (13th-9th B.C.), dans, E. BORGNA, P. CÀSSOLA GUIDA (eds), *From the Aegean to the Adriatic: social organisations, modes of exchange and interaction in the Post-Palatial Times (12th-11th B.C.)*, *Atti del Seminario internazionale, Udine, 1-2 dicembre 2006*, Studi e Ricerche di Protoistoria Mediterranea 8, Rome 2009, p. 325-343.

LEVEQUE 1957 : P. LEVEQUE, *Pyrrhos*, BEFAR 185, Paris 1957.

LEVEQUE 1957B : P. LEVEQUE, Recherches nouvelles sur l'histoire de l'Épire, *REG*, 70, fascicule 331- 333, Juillet-décembre 1957, p. 488-499.

LEVEQUE 1965 : P. LEVEQUE, Compte-rendu de Francis Vian, Les origines de Thèbes. Cadmos et les Spartes, *AC*, 34, fasc. 2, 1965, p. 648-650.

LEVIS-STRAUSS 1950 : C. LEVIS-STRAUSS, Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss, dans Marcel MAUSS, *Sociologie et Anthropologie*, PUF, Paris 1950.

LHOTE 2006 (*Lamelles oraculaires*) : E. LHOTE, *Les lamelles oraculaires de Dodone*, Hautes Études du Monde Gréco-romain, 36, Geneva 2006.

LISIČAR 1953 : P. LISIČAR, De Cadmi tabula, *Živa ant*, 3, 1953, p. 245-261.

LOMAS 1993 : K. LOMAS, *Rome and the Western Greeks, 350 BC–AD 200 : Conquest and Acculturation in Southern Italy*, Routledge, London & New York, 1993.

LOMBARDO 1999 : M. LOMBARDO, intervention à la table ronde finale dans *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente*, *Atti del XXXVII Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto 3-*

6 ottobre 1997, Napoli 1999, p. 743-749.

LUCI 1997 : K. LUCI, Relations between Kosovo and Mycenae during the Bronze Age, dans *Macedonia and the Neighbouring Regions from 3<sup>rd</sup> to 1<sup>st</sup> Millenium B.C.*, Struga, 1997, p. 92-99.

MALEZ 1976 : M. MALEZ, Excavation of the Villafranchian site Sadalija I near Pula (Croatie), dans *IX<sup>e</sup> Congrès de l'Union Internationale des Sciences préhistoriques et protohistoriques, (Nice 13-18 septembre 1976)*, Colloque VIII, *Les premières industries de l'Europe*, Nice 1976, p. 104-123.

MALKIN 2001: I. MALKIN, *Ancient Perceptions of Greek ethnicity*, Washington 2001.

MALKIN-MÜLLER 2012 : I. MALKIN-C. MÜLLER, Vingt ans d'ethnicité : bilan historiographique et application du concept aux études anciennes, dans, L. CAPDETREY et J. ZURBACH, (éds.), *Mobilités grecques. Mouvements, réseaux, contacts en Méditerranée, de l'époque archaïque à l'époque hellénistique*, Bordeaux, 2012, p. 25-37.

MANGANARO 2002: G. MANGANARO, Epiro « Adriatico » e Sicilia: colonizzazione Timoleontea e monete, dans *I Greci in Adriatico 1, Hesperia 15*, L'Erma di Bretschneider 2002, p. 113- 122.

MANO 1959 : A. MANO, Les résultats des fouilles dans la nécropole d'Apollonie en 1956, *Buletin i Universiteti Shtetëror të Tiranës, Seria e Shkencave Shoqëror*, 1959, 2, p. 212-245.

MANO 1963 : A. MANO, Timbres amphoriques trouvés en Albanie, *Buletin i Universiteti Shtetëror të Tiranës, Seria e Shkencave Shoqëror*, 1963, 2, p. 86-123.

MANO 1965 : A. MANO, Données sur la céramique massive d'Apollonie utilisée comme matériau de construction, *Studime Historike*, II, 1965, 1, p. 51-79.

MANO 1965a : A. MANO Të dhëna të reja mbi lashtësinë ilire në Shqipëri, dans *Konferenca e parë e studimeve albanologjike (Tirana, 15-21 nëndor 1962)*, Tirana 1965, p. 639-642.

MANO 1971 : A. MANO Nekropoli i Apollonisë, Tuma I (Le tumulus I de la nécropole d'Apollonia), *Iliria*, I, 1971, p. 103-208.

MANO 1971a : A. MANO Rezultatet e kërkimeve për zbulimin e teatrit të Apollonisë; gërmime të vitit 1971 (Les résultats des recherches pour la découverte du théâtre antique d'Apollonie; fouilles de l'année 1971), *Buletin Arkeologjikë*, 1, 1971, p. 94-102.

MANO 1972 : A. MANO Le tumulus I de la nécropole d'Apollonia (fouilles 1958-1959), *Studia Albanica*, IX, 1972, 1, p. 107-120.

MANO 1973 : A. MANO, Les rapports commerciaux d'Apollonia avec l'arrière-pays illyrien, *Iliria*, IV, 1976, p. 307-316. Cf. également *Studia Albanica*, 1973, 1, p. 185-194 et *Studime Historike*, 1973, 1, p. 155-162.

MANO 1974 : A. MANO, Teatri i Apollonisë. Rezultatet e gërmimeve të vitit 1973 (Le théâtre d'Apollonia. Résultats des fouilles de l'année 1973), *Iliria*, III, 1974, p. 427-433 (= *Buletin Arkeologjik*, 4, 1974, p. 63-70) ; *Iliria*, IV, 1975, p. 433-439 ; *Monumente më Kultures në Shqipëri*, 1975, 1, p. 30-32, 1 fig. ; *Fieri 1976*, Fieri 1978, p. 20-25.

MANO 1974a : A. MANO, La nécropole d'Apollonia, *Iliria*, III, 1974, p. 163-264.

MANO 1974b : A. MANO Gjetje rasti. Rrethi i Fierit (Trouvailles fortuites. District de Fieri), *Bultin Arkeologjike*, 4, 1974, p. 222-224.

- MANO 1976a : A. MANO, Rezultatet e gërmimeve të vitit 1975 në teatrin e Apollonisë (Les résultats des fouilles archéologiques 1975 dans la théâtre d'Apollonia), *Iliria*, VI, 1976, p. 336-338.
- MANO 1976b : A. MANO, Commerce et artères commerciales en Illyrie du Sud, *Iliria* VI, 1976, p. 113-124.
- MANO 1978a : A. MANO – B. DAUTAJ, Teatri antik i Apollonisë (Le théâtre antique d'Apollonie), *Iliria*, VII-VIII, 1977-1978, p. 275-284. Res. fr.
- MANO 1978b : A. MANO Considérations sur la nécropole d'Apollonia, *Iliria* VII-VIII, 1977-1978, p. 71-82.
- MANO 1981 : A. MANO Trois vases antiques au Musée archéologique de Tirana, *Iliria*, 1981, 2, p. 95-103.
- MANO 1982 : A. MANO -B. DAUTAJ, Teatri i Apollonisë. (Le théâtre d'Apollonie), *Iliria*, 1982, 1, p. 191-205.
- MANO 1983 : A. MANO, Problemi della colonizzazione ellenica nell'Iliria meridionale, dans *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes, Actes du colloque de Cortone, 24-30 mai 1981*, Coll. EFR n° 67, Pise-Rome 1983, p. 227-238.
- MANO 1986a : A. MANO, Marrëdhëniet ekonomike dhe politike të helenëve me ilirët (The economic and politic relations of the Hellens with the Illyrians), *Iliria*, 1986, 1, p. 155-163.
- MANO 1986b : A. MANO, Aspekte të kolonizimit helen në Ilirinë e Jugut (Aspects de la colonisation grecque en Illyrie méridionale), *Iliria*, 1986, 2, p. 5-22.
- MANO 1995 : A. MANO, Dëshmi të reja midis dy brigjeve adriatike : Gjysma e dytë e shek.IV, fillimi i shek. III p. e. sonë. (Nouvelles attestations des rapports entre les deux côtes adriatiques de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle au début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), *Iliria*, 1995, 1-2, p. 225-230.
- MANO 1998 : A. MANO, The evolution of the albanian archaeological thinking about the hellenic colonization of southern Illyria, dans *50 vjet arkeologji shqiptare, Simpozium ndërkombëtar, Tirana, 9- 10 nëntor 1998*, *Iliria*, 1998, 1-2, p. 129-138.
- MANO 2000 : A. MANO, The ancient theatre of Apollonia, *Iliria*, 1999-2000, 1-2, p. 183-210.
- MANO 2004 : A. MANO, Apollonia dans les annales de l'histoire, dans *Kushtuar Leon Rey – À la mémoire de Léon Rey*, *Iliria*, 2003-2004, 1-2, p. 149-162.
- MANO 2006 : A. MANO, *Apollonia d'Illyrie : Recherches et études archéologiques*, Tirana 2006.
- MANO-DAUTAJ 1997 : A. MANO, B. DAUTAJ, Përpjekje për një katalogizim të amforave antike nga Dimali (Essai pour un nouveau catalogage des amphores antiques de Dimale), *Iliria*, 1997, 1-2, p. 127-165.
- MANSAKU 1983 : S. MANSAKU, Un regard sur les noms illyriens dans les inscriptions grecques de Dyrrhachion et d'Apollonia, dans P. Cabanes (ed.) *Grecs et Illyriens dans les inscriptions en langue grecque d'Épidamne-Dyrrhachion et d'Apollonia d'Illyrie, Actes de la Table ronde internationale (Clemont-Ferrand, 19-21 octobre 1989)*, Paris 1993, p. 89-93.
- MARTIN 2000 : P. MARTIN, Rome, cité grecque dressée contre les barbares, d'après les *excerpta* de Denys d'Halicarnasse, *Pallas*, 53, 2000, p. 147-158.
- MARTINIELLO-RATH 2010: M. MARTINIELLO, J. RATH, *Selected Studies in International*

*Migration and Immigrant Incorporation*, Amsterdam University Press, Amsterdam 2010.

MASSON 1968 : O. MASSON, Les rapports entre les Grecs et les Illyriens d'après l'onomastique d'Apollonia d'Illyrie et Dyrrhachion, dans *Actes du Premier Congrès International des Etudes Balkaniques et Sud-Est Europeennes, VI: Linguistique; Association Internationale D'Etudes de Sud-Est Europeen*; (Sofia, 26 aout-1 septembre 1966), Sofia, 1968, p. 233-239.

MASSON 1987 : O. MASSON, Quelques noms illyriens, dans P. Cabanes (ed.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité I, Actes du I<sup>e</sup> colloque international de Clermont-Ferrand (22-25 octobre 1984)*, Adosa, Clermont-Ferrand 1987, p. 115-117.

MASTRONUZZI 2013 : G. MASTRONUZZI, *Il luogo di culto di Monte Papalucio ad Oria. 1. La fase arcaica*, Edipuglia, Bari 2013.

MAY 1979: J. M. F. MAY, *The Coinage of the Damastion and the lesser Coinages of the Illyrian-Paeonian region*, Oxford, 1979.

MAYER 1951 : A. MAYER, Die illyrischen Gotter: Vidasus und Thana, *Glotta*, Bd.31, 3-4, 1951, p. 235-243.

McPHEE 1979 : I. McPHEE, The Agrinion group, *ABSA*, 74, 1979, p. 159–162.

MELFI 2007 : M. MELFI, The Sanctuary of Asclepius, dans I. L. HANSEN, R. HODGES, (eds.) *Roman Butrint, An Assessment*, Oxbow Books, 2007, p. 17-32.

META 2012 : A. META, Names and mintmarks at the mint of Dyrrhachium (ca. 270-60/55 av. J.-C.): a case study, dans *Actes du colloque Marking Coin Issues : Mint Administration and Mint Archives in Antiquity, Revue Belge de Numismatique et de Sigillographie*, CLVIII, 2012, p. 21-38.

MATA 2012a : A. META, Guerre et circulation monétaire : le cas des drachmes de Dyrrhachion, *Akanthina*, 7, 2012, p. 109-125.

META 2014 : A. META, La production et la circulation monétaire en Illyrie méridionale à partir des années 230 av. J.-C. jusqu'au milieu di I<sup>er</sup> siècle, dans, *Proceedings of the International Congress of Albanian Archaeological Studies, 65<sup>th</sup> Anniversary of Albanian Archaeology (21-22 November, Tirana 2013)*, Botimet Albanologjike, Tiranë 2014, p. 325-332.

META 2015 : A. META, *Le monnayage en argent de Dyrrhachion : 375-60/55 av. J.-C.* Recherches archéologiques franco -albanaises 1, EFA, Athènes 2015.

META 2018 : A. META, *Nouvelles recherches sur le monnayage en argent de Dyrrhachion*, dans J.-L. LAMBOLEY, L. PËRZHITA, A. SKËNDERAJ (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, VI. Actes du V<sup>e</sup> colloque international (Tirana 20-23 mai 2015)*, De Boccard 2018, p. 191-200.

META-MUÇAJ 2017: A. META-S. MUÇAJ, Hellenistic coinage of Byllis and the monetary reform around 38-30 B.C, dans L. PËRZHITA, I. GJIPALI, G. HOXHA, B. MUKA (eds) *New Archaeological Discoveries in the Albanian Regions*, (Tiranë, 30-31 Janar 2017), Botime Albanologjike, Tiranë 2017, p. 475-488.

MIHAILESCU-BIRLIBA 2006 : L. MIHAILESCU-BIRLIBA, *Les affranchis dans les provinces romaines de l'Illyricum*, Otto Harrassowitz Verlag 2006.

MIRAJ 1970 : F. MIRAJ, Muret antike të Përsqopit (Les murs antiques de Përsqop), *Monumentet*, 2, 1970, p. 153-156.

- MIRAJ 1992 : L. MIRAJ, Dati sulla vita del culto nei santuari di Dyrrah, dans *La Magna Grecia e i grandi santuari della Madrepatria, Atti del XXXI Convegno di studi sulla Magna Grecia (Taranto 4-8 ottobre 1991)*, Taranto 1992, p. 140-146.
- MIRDITA 1975 : Z. MIRDITA, À propos de la romanisation des Dardaniens, *Iliria*, V, 1976, p. 143-150.
- MIRDITA 1976 : Z. MIRDITA, Mbi një mbishkrim nga Municipium Ulpianum (À propos d'une inscription du municipe d'Ulpiana), dans *Enti i Historisë së Kosovës*, Prishtinë, 1976, p. 327-332.
- MIRDITA 1977 : Z. MIRDITA, *Problemi i Urbanizimit të Dardanisë në kohën e pushtimit romak (Problèmes de l'urbanisation de la Dardanie à l'époque de la conquête romaine)*, Instituti Albanologjik i Prishtinës, *Gjurmime Albanologjike*, IV-V, Prishtina 1977.
- MIRDITA 1979 : Z. MIRDITA, *Studime Dardane (Etudes dardaniennes)*, Prishtina 1979.
- MIRDITA 1980 : Z. MIRDITA, Rëndësia dhe mundësitë e materialit epigrafik në ndriçimin e strukturave etnike, politike dhe sociale të Dardanisë në kohën romake (Importance et opportunités du matériel épigraphique pour éclairer les structures ethniques, politiques et sociales de la Dardanie à l'époque romaine), *Përparimi*, 3, 1980, p. 341-365.
- MIRDITA 1981 : Z. MIRDITA, *Antroponimia e Dardanisë në kohën romake (Anthroponymie de la Dardanie à l'époque romaine)* Prishtinë, 1981.
- MIRDITA 1987 : Z. MIRDITA, O jednoj ari iz centralnog podruca Dardanije, *AV*, 38, 1987, p. 363-368.
- MIRDITA 2000a : Z. MIRDITA, Gjashtë shekujt e parë të krishtenizmit në trevat iliro-shqiptar (Les six premiers siècles de christianisme sur le territoire illyro-albanais), *Krishtërimi ndër shqiptarë-Simpozium Ndërkombëtar*, Tiranë, 2000, p. 35-39.
- MIRDITA 2000b : Z. MIRDITA, Emrat teoforik në onomastikën e Dardanisë në kohën romake (Noms théophoriques dans l'onomastique de la Dardanie à l'époque romaine), *Dardania Sacra*, 2, 2000, p. 57-77.
- MIRDITA 2001 : Z. MIRDITA, *Religjioni dhe kultet e Dardanëve dhe Dardanisë në antikë (Religion et cultes des Dardaniens et de la Dardanie dans l'Antiquité)*, Zagreb, 2001.
- MIRDITA 2013 : Z. MIRDITA, *Shqiptarët në kontekstin e katolicizmit dhe të ortodoksisë; fryma ekumenike ndërkishtare (Les Albanais dans le contexte du catholicisme et de l'orthodoxie ; un esprit oecuménique entre églises)*, Malësia nr° 8, Dedë Gjon Luli, Podgorica, 2013.
- MIRDITA 2015: Z. MIRDITA, *Dardanci i Dardanija u Antici, (Les Dardaniens et la Dardanie dans l'Antiquité)*, Zagreb 2015.
- MIRJAN 2007 : Y. MIRJAN, *Iliria dhe Epiri :Një vështrim mbi evolucionin historik dhe përkufizimin territorial të emrave Iliri dhe Epir, sipas burimeve Antike*, Tiranë 2007.
- MOLLEY 2010 : B. MOLLEY, Swords and Swordsmanship in the Aegean Bronze Age, *AJA*, 114, n° 3, July 2010, p. 403-428.
- MOMIGLIANO 1980 : A. MOMIGLIANO, *Sagesses barbares :les limites de l'hellénisation* (Traduis de l'anglais par M.-C. Roussel), Paris 1980.
- MONTET-WHITE 1996 : A. MONTET-WHITE, *Le Paléolithique en ancienne Yougoslavie*, Jérôme Million, Grenoble 1996.
- MOREL 1981 : J-P. MOREL, *Céramique campanienne : Les formes (texte et planches)*, BEFAR

244, Rome 1981.

MOREL 1983 : J-P. MOREL, Les relations économiques dans l'Occident grec, dans *Modes de contacts et processus de transformation, Actes du colloque de Cortone (24-30 mai 1981)*. Coll. EFR n° 67, Rome-Pise 1983, p. 549-580.

MORETTI 1993 : J-C. MORETTI, *Théâtres d'Argos, avec la collab. de S. Diez*, Ecole française d'Athènes, De Boccard, 1993.

MORETTI 1997 J-C. MORETTI, Forme et destinations du *proskènon* dans les théâtres hellénistiques de Grèce, dans, *Pallas*, 47, 1997, p. 13-39.

MORETTI 2001 : J.-CH. MORETTI, *Théâtre et société dans la Grèce antique*, Le Livre de Poche, Paris 2001.

MORETTI- FRAISSE 2007 : PH. FRAISSE ET J.-CH. MORETTI, *Le théâtre, Exploration archéologique de Délos*, 2 vol., EFA, Athènes 2007.

MORGAN 1988 : C. MORGAN, Corinth, the Corinthian Gulf and Western Greece during the Eighth Century BC, *ABSA*, 83, 1988, p. 313-338.

MORGAN 1999 : C. MORGAN, The Archaeology of ethnicity in the colonial world of the eighth to sixth centuries B.C.: approaches and prospects », dans *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente, Atti del XXXVII Convegno di Studi sulla Magna Grecia (Tarente 3-6 ottobre 1997)*, Naples 1999, p. 85-145.

MORGAN 2011 : D. U. MORGAN, The Pattern of Findspots of Coins of Damastion : a Cult to its Location, dans N. HOLMES (éd.), *Proceedings of the XIV<sup>th</sup> International Numismatic Congress (Glasgow 2009)*, University of Glasgow 2011, p. 487-496.

MORRIS 2005 : I. MORRIS, Early Iron Age Greece, dans W. SCHEIDEL-I. MORRIS-R. SALLER, *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge University Press, 2008, p. 211-242.

MORRIS 2011 : I. MORRIS, Archaeology and Greek Slavery, dans *The Cambridge World History of Slavery Volume I: The Ancient Mediterranean World*, Cambridge University Press 2011, p. 176-193.

MORRIS 2006 : S. MORRIS, *Illyrica pix* : the exploitation of bitumen in Ancient Albania, dans L. BEJKO, R. HODGES (éds), *New Directions in Albanian Archaeology. Studies presented to Muzafër Korkuti*, International Centre for Albanian Archaeology Monograph Series, 1, Tirana, 2006, p. 94-106.

MOSSE 1991 : C. MOSSE, *La femme dans la Grèce antique*, Éditions Complexe, Paris 1991.

MUÇAJ 1978: S. MUÇAJ, Gjurmime arkeologjike në luginën e Gjanicës. (Prospection archéologique dans la vallée de la Gjanica), *Iliria*, VII-VIII, 1977-1978, p. 331-337.

MUÇAJ 2018: S. MUÇAJ, L'évolution urbaine de Byllis de sa fondation jusqu'à l'abandon de la ville, dans J.-L. LAMBOLEY, L. PËRZHITA, A. SKËNDERAJ (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, VI, Actes du V<sup>e</sup> colloque international (Tirana 20-23 mai 2015)*, De Boccard 2018, p. 449-466.

MUKA 2009 : B. MUKA, *Terres cuites de type grec en Illyrie méridionale et en Épire du nord*, thèse soutenue à l'Université de Lille 3 sous la direction d'A. Müller en décembre 2009. En cours de publication.

MUKA 2011 : B. MUKA, Lokalizimi i punishteve të prodhimeve qeramike në zonën gjeografike të Ilirisë së Jugut dhe Epirit në antikitet dhe tipologjia e tyre (La localisation et la



typologie des ateliers de production céramique en Illyrie méridionale et en Épire dans l'Antiquité), *Iliria*, XXXIV, 2009-2010, p. 61-76.

MUKA 2013 : B. MUKA, Les terres cuites figurées en Illyrie méridionale et en Épire, *Iliria* XXXVI, 2013, p. 187-204.

MUKA 2015 : B. MUKA, Figurines dans un lac: la cas de Seferan en Illyrie, dans S. HUYSECOM-HAXHI, A. MULLER (dir.), "Archeologia" *Figurines grecques en context (Présence muette dans le sanctuaire, la tombe et la maison)*, Septentrion 2015, p. 219-229.

MUKA-HEINZELMANN 2014 : B. MUKA-M. HEINZELMANN, Dimale : new results of the Albanian-German research project dans *Proceedings of the International Congress of Albanian Archaeological Studies, 65<sup>th</sup> Anniversary of Albanian Archaeology (21-22 November, Tirana 2013)*, Botimet Albanologjike, Tiranë 2014, p. 275-284.

MUKA-MULLER 2014 : B. MUKA, A. MULLER *et alii.*, D'Aphrodite à Artémis. Le sanctuaire de la colline de Dautë à Épidamne-Dyrrhachion : recherches 2003-20012, dans *Proceedings of the International Congress of Albanian Archaeological Studies, 65<sup>th</sup> Anniversary of Albanian Archaeology (21-22 November, Tirana 2013)*, Botimet Albanologjike, Tiranë 2014, p. 275-284.

MULLER 2004 : A. MULLER, F. TARTARI, M. DUFEU-MULLER, ST. HUYSECOM, B. MUKAET, I. TOÇI, Les terres cuites votives du sanctuaire de la colline de Dautë à Dyrrhachion. Projet d'étude et de publication, dans, *Progetto Durrës. Atti del secondo e del terzo incontro scientifico (Udine-Parma, 27-29 marzo 2003 ; Durrës, 22 giugno 2004)*, a cura di M. BUORA e S. SANTORO, *AAAd*, 58, 2004, p. 463-485.

MÜLLER 2014 : Chr. MÜLLER, La fin de l'ethnicité ? *DHA* supplément 10, 2014, p. 15-33

MULLER-TARTARI-TOÇI 2004 : A. MULLER, F. TARTARI, I. TOÇI, Les terres cuites votives du « sanctuaire d'Aphrodite » à Dyrrhachion. Artisanat et piété populaire, dans, P. CABANES-J.-L. LAMBOLEY (eds.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité IV, Actes du IV<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (10-12 octobre 2002)*, De Boccard 2004, p. 609-622.

MULLER-TARTARI 2006 : A. MULLER, F. TARTARI, L'Artémision de Dyrrhachion : identification, offrandes, topographie, *CRAI*, 2006, p. 67-92.

MULLER - TARTARI, 2011 : A. MULLER, F. TARTARI, Des figurines aux collines. Contribution à la topographie d'Épidamne-Dyrrhachion, dans, J.-L. LAMBOLEY, M.P. CASTIGLIONI (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, V, Actes du V<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (8-11 octobre 2008)*, De Boccard 2011, p. 289-298.

MULLER 2011 : M. MULLER-DUFEU, E. SHEHI, *Skyphoi* avec dédicaces peintes de l'Artémision d'Épidamne-Dyrrhachion, *BCH* 133, 2009, p. 99-112.

MYRTO 1981 : H. MYRTO, Hartë e monumenteve dhe e gjurmëve antike e mesjetare të rrethit të Durrësit (Carte des monuments et des vestiges antiques et médiévaux de la région de Durrës), *Monumentet*, 1981, 2, p. 55-79.

MYRTO 1984 : H. MYRTO, Të dhëna mbi shtrirjen e Dyrrahut në pjesën jugperëndimore të «Kënetës» (*Data on the extension of Dyrrah in the southwestern part of "Kënetë"*), *Monumentet*, 1984, 2, p. 141-158.

MYRTO 1989 : H. MYRTO, Një saktuar antik në periferi të Durrësit (Un sanctuaire antique dans les environs de Durrës), *Iliria*, 1989, 1, p. 87-108.

MYRTO 1995 : H. MYRTO, Un luogo di culto con altare a gradini a Durazzo, *Studi di Antichità*,

8.1, 1995, p. 259-274.

MYRTO 1998 : H. MYRTO, *Albania archeologica. Bibliografia sistematica dei centri antichi, I (A-D)*, Edipuglia, Bari 1998.

NANAJ 1989 : A. NANAJ, Foinike, *Iliria*, 1989, 2, p. 272-273.

NANAJ 1990 : A. NANAJ, Foinike, *Iliria*, 1990, 2, p. 265-266.

NANAJ 1995 : A. NANAJ, Amforat arkaiko-klasike të Butrintit (amphores archaïques et classiques de Butrint), *Iliria*, 1995, 1-2, p. 149-173.

NICOLET-PIERRE-GJONGECAJ 1995 : H. NICOLET-PIERRE, SH. GJONGECAJ, Le monnayage d'argent d'Égine et le trésor de Hollm (Albanie) 1991, *BCH*, 119, 1, 1995, p. 283-338.

NIKOLANCI 1980 : M. NIKOLANCI, Iris Illirica, dans I.MAROVIC, Ž.RAPANIC, (eds), *La Vallée du fleuve Neretva depuis la Préhistoire jusqu'au début du Moyen-Âge*, Izdanja Hrvatskog arheološkog društva, Hrvatsko Arheološko Društvo, vol. V, Split, 1980, (résumé en français) p. 159-160.

NILSSON 1909 : M.P. NILSSON, *Studien zur Geschichte des alten Epeiros*, *Lunds Universitets Arsskrift*, N.F., Afd. 1, Bd. 6, n° 4, 1909.

ORFANOS 2007 : Ch. ORFANOS, Épidamne et la manipulation de l'histoire vue par Thucydide, *Pallas*, 73, 2007, p. 87-95.

OSANNA 1992 : M. OSANNA, *Chorai coloniali da Taranto a Locri. Documentazione archeologica e ricostruzione storica*, Roma 1992.

OSANNA 1996 : M. OSANNA, *Santuari e culti dell'Acaia antica*, Napoli 1996.

OSANNA 1999 : M. OSANNA, Hera protettrice degli Achei, fra madre patria e colonie, *SIRIS*, 1, 1998-1999, p. 19-29.

OSANNA 1999a° : M. OSANNA, Territorio coloniale e frontiera: la documentazione archeologica *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente*, *Atti del XXXVII Convegno di Studi sulla Magna Grecia (Taranto 2-6 ottobre 1997)*, Naples 1999, p. 273-292.

OTTE 1997: M. OTTE, Contacts transméditerranéens au Paléolithique, dans J.M. FULLOLA et N. SOLER (éd.), *El Món Mediterrani després del Pleniglacial (18.000-12.000 BP)*, *Actes du Colloque de Banyoles (18-20 mai 1995)*, Girona, Musée d'Archéologie de Catalogne, *Sèrie Monographica*, 17, 1997, p. 29-39.

PAJAKOWSKI 2000 : W. PAJAKOWSKI, *Die Illyrier : Illyrii Proprie Dicti*, *Seria Historia*, nr. 194, Poznan 2000.

PANI 1988 : G. PANI, Punimet e konservimit dhe restaurimit në Butrint (*Conservation and restorative work in Butrint*), *BUTROTI*, 1988, p. 251-259.

PANI 1988a : G. PANI, Arkitektura e dy tempujve në Butrint dhe punimet restauruese në të (The architecture of two temples in Butrint and the restorative work on it), *Monumentet*, 1988, 1, p. 23-37.

PAPADOPOULOS-MORRIS 2014 : J. K. PAPADOPOULOS, S. P. MORRIS *et alii*, *The Excavation of the Prehistoric Burial Tumulus at Lofkënd, Albania*, Regents of the University of California

2014.

PAPADOPOULOS 2010 : J. K. PAPADOPOULOS, A New type of early Iron age fibula from Albania and Northwest Greece, dans *Hesperia. The Journal of the American School of Classical Studies at Athens*, 79, n° 2 (April-June 2010), p. 233-252.

PAPAJANI 1973 : L. PAPAJANI, Qyteti ilir në Klos (La cité illyrienne de Klos), *Studime Historike*, 1973, 2, p. 105-112.

PAPAJANI 1974 : L. PAPAJANI, Qyteti ilir në Klos. (La cité illyrienne de Klos), *Kuvendi I Studimeve Ilire*, 1974, I, p. 507-519.

PAPAJANI 1974° : L. PAPAJANI, Gërmimet arkeologjike të vitit 1973 në qytetin ilir në fshatin Klos të Mallakastrës. (Fouilles archeologique 1973, Klos të Mallakastrës – Fier), *Iliria*, III, 1974, p. 455-560.

PAPAJANI 1975b : L. PAPAJANI, Gërmimet arkeologjike të vitit 1973 në qytetin ilir në fshatin Klos të Mallakastrës. (Fouilles archeologique 1973, Klos të Mallakastrës – Fier), *Buletin Arkeologjik*, 4, 1974, p. 95-101.

PAPAJANI 1976 : L. PAPAJANI, Qyteti ilir në Klos. (La cité illyrienne de Klos), *Iliria*, IV, 1976, p. 411-422.

PAPAJANI 1979 : L. PAPAJANI, Teatri i qytetit ilir në Klos të Mallakastrës dhe punimet restauruese në të (Le théâtre de la ville illyrienne à Klos de Mallakastër et les travaux de restauration qui ont été effectués) *Monumentet*, 18, 1979, p. 43-55.

PAPAZOGLU 1963 : F. PAPAZOGLU, Sur le territoire des Ardiéens, *Zbornik Filozfskog Facultera*, VII, 1963, p. 71-86.

PAPAZOGLU 1965 : F. PAPAZOGLU, Les origines et la destinée de l'État illyrien, *Historia*, Band XIV, April 1965, Helft 2, p. 141-179.

PAPAZOGLU 1988 : F. PAPAZOGLU, *Les villes de Macédoine à l'époque romaine*, BCH, Supp. XVI, Paris 1988

PARE 1997 : CH. PARE, *La dimension européenne du commerce grec à la fin de la période archaïque et pendant le début de la période classique*, dans P. BRUN et B. CHAUME (eds.) *Vix et les éphémères principautés celtiques : Les VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles avant J.-C. en Europe centro-occidentale. Actes du colloque de Châtillon-sur-Seine (27-29 octobre 1993)*, Errance, Paris 1997, p. 261-286.

PARKE 1967 : H. W. Parke, *The oracles of Zeus. Dodone-Olympia-Amman*, Oxford 1967.

PATSCH 1904 : C. PATSCH, Das Sandschak Berat in Albanien, *Schriften der Balkancommission, Antiquarische Ableitung III*, 1904, col. 148-195, Reprint : Nendeln, Lichtenstein: Kraus Reprint, 1976.

PATSCH 1938 : C. PATSCH, Der Jupiter, Parthinus, *Klio*, 31, 1938, p. 439-443.

PATTERSON 1982 : O. PATTERSON, *Slavery and Social Death: A Contemporary Study*, Harvard University Press 1982.

PECHOUX - SIVIGNON 1971 : P.-Y. PECHOUX, M. SIVIGNON, *Les Balkans* dans P. GEORGE (sous la direction de), *La géographie et ses problèmes*, Collection Magellan, PUF, Paris 1971.

PERNA-ÇONDI 2011 : R. PERNA, DH. ÇONDI, Nuovi dati dalle indagini archeologiche ad *Hadrianopolis* (Sofratikë) e nel territorio della valle del Drino - Campagna 2008, dans J.-L. LAMBOLEY, et M.P. CASTIGLIONI (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité*, V.

*Actes du V<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (8-11 octobre 2008)*, De Boccard 2011, p. 401-415.

PERNA-ÇONDI 2011a : R. PERNA-DH. ÇONDI, Indagini archeologiche ad Hadrianopolis (Sofratikë) e nel territorio della valle del Drino (campagne 2008-2010), *Iliria*, XXXIV, 2009-2010, p. 365-386.

PERNA-ÇONDI 2017 : R. PERNA-DH. ÇONDI, Urban formation processes in the Drino valley in the late Classical and Hellenistic periods, dans L. PËRZHITA, I. GJIPALI, G. HOXHA, B. MUKA (eds) *New Archaeological Discoveries in the Albanian Regions, (Tiranë, 30-31 Janar 2017)*, Botime Albanologjike, Tiranë 2017, p. 353-374.

PERRET 1946 : J. Perret, Néoptoleme et les Molosses, *REA*, 48, 1946, p. 5-28.

PËRZHITA-BELAJ 1987 : L. PËRZHITA-M. BELAJ, Objekte nga tumat e Pobregut (Kukës) (Objects from the tumuli of Pobreg in Kukës), *Iliria*, 1987, 1, p. 223-224.

PËRZHITA 2011 : L. PËRZHITA, Les forteresses de la basse Antiquité sur la voie Lissus-Naissus, dans, J.-L. LAMBOLEY, et M.P. CASTIGLIONI (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, V, Actes du V<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (8-11 octobre 2008)*, De Boccard 2011, p. 467-478.

PËRZHITA 1999 : L. PËRZHITA, Kështjella të periudhës antike të vonë përgjatë rrugës Lissus-Naissus (Chateaux de l'Antiquité tardive le long de la voie Lissus-Naissus), *Monumentet*, 43, 1999, p. 85-112.

PËRZHITA 2004 : L. PËRZHITA, Të dhëna të reja për fortifikime të shekujve IV-VI në pellgun e Drinit të Zi (Nouvelles données sur les fortifications des IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles dans la vallée du Drin Noir), *Candavia*, 1, 2004, p. 57-80.

PFLUG 1988: H. PFLUG, Illyrische Helme, *Antike Helme*, 1988, p. 42-64.

*Phoinike I : Phoinike I. Rapporto preliminare sulla campagna di scavi e ricerche 2000*, a cura di S. DE MARIA, e Sh. GJONGEÇAJ, All'Insegna del Giglio, Firenze 2002.

*Phoinike II : Phoinike II. Rapporto preliminare sulla campagna di scavi e ricerche 2001*, a cura di S. DE MARIA, e Sh. GJONGEÇAJ, Ante quem, Bologna 2003.

*Phoinike III : Phoinike III. Rapporto preliminare sulle campagne di scavi e ricerche 2002-2003*, a cura di S. DE MARIA, e Sh. GJONGEÇAJ, Ante quem, Bologna 2005.

*Phoinike IV : Phoinike IV. Rapporto preliminare sulle campagne di scavi e ricerche 2004-2006*, a cura di S. DE MARIA, e Sh. GJONGEÇAJ, Ante quem, Bologna 2007.

*Phoinike V : Phoinike V. Rapporto preliminare sulle campagne di scavi e ricerche 2007-2010*, a cura di S. DE MARIA, e Sh. GJONGEÇAJ, Ante quem, Bologna 2011.

*Phoinike VI : Phoinike VI. Rapporto preliminare sulle campagne di scavi e ricerche 2011-2014*, a cura di S. DE MARIA, e Sh. GJONGEÇAJ, Ante quem, Bologna 2015.

PICARD 2010 : O. PICARD, Rome et la Grèce à la basse période hellénistique : monnaies et impérialisme, *Journal des savants*, 2010, p. 161-192

PLIAKOU 1999 : G. PLIAKOU, Céramique archaïque d'Ambracie, dans, P. CABANES (ed.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité III, Actes du III<sup>e</sup> colloque international de Chantilly (16-19 Octobre 1996)*, De Boccard 1999, p. 39-50.

POPOVIC 1956 : LJ. POPOVIC, *Catalogue des objets découverts pres de Trebenište*, Beograd, 1956.

POPOVIC 1987 : P. POPOVIC, *Le monnayage des Scordisques : les monnaies et la circulation monétaire dans le centre des Balkans IV<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> s. av.n. è*, Beograd 1987.

POPOVICV 1958 : LJ. POPOVIC, *La vaisselle d'argent de la necropole de Trebenište, Živa Antika, VIII*, 1958, (résumé en français p. 154).

POUQUEVILLE 1820 : F.C.H.L. POUQUEVILLE, *Voyage dans la Grèce*, vol. 1, 1820.

PRASCHNIKER 1919: C. PRASCHNIKER-A. SCHOBER, Archäologische Forschungen in Albania und Montenegro, Schriften der Balkancommission, *Antiquarische Ableitung VIII*, Wien 1919, p. 69-75.

PRASCHNIKER 1922-1924: C. PRASCHNIKER, *Muzakhia und Malakstra*. Archäologische Untersuchungen in Mittelalbanien, *JDAI, XXI-XXII, Beiblatt* col. 6-224.

PRENDI-ALIU : 1971 : F. PRENDI, S. ALIU, La station néolithique à Kamnik (fouilles 1970), *Iliria, I*, 1971, p. 13-30.

PRENDI-BUDINA 1972: F. PRENDI-DH. BUDINA, Kalaja e Irmajt : Gërmime të vitit 1960. (Fouilles 1960 dans la forteresse d'Irmaj – Gramsh), *Iliria, II*, 1972, p. 21-66.

PREDNI-CEKA 1964, F. PRENDI ET H. CEKA, Sculptures d'Apollonie d'Illyrie, *Studime Historike, I, 2*, 1964, p. 25-85.

PRENDI - ZHEKU 1972 : F. PRENDI - K. ZHEKU, La ville illyrienne de Lissos, son origine et le système de ses fortifications, *Iliria, II*, 1972, p. 244.

PRENDI 1955 : F. PRENDI, Découvertes de civilisation illyrienne dans la vallée de Mat, *Buletin për Shkencat Shoqërore*, 1955, 1, p. 110-138.

PRENDI 1957:F. PRENDI, Tumat në fushën e fshatit Vajzë/Vlorë (Tombes dans la plaine du village de Vajzë/Vlora), *Buletin i Universitetit të Tiranës. Seria Shkencat Shoqërore*, 1957, 2, p. 76-110.

PRENDI 1959 : F. PRENDI, Tumat në fshatrat Kakavi dhe Bodrishtë të rrethit Gjirokastër. (Les tumuli au village de Kakavi et de Bodrishtë du district de Gjirokastër), *Buletin i Universitetit të Tiranës. Seria Shkencat Shoqërore*, 1959, 2, p. 190-211.

PRENDI 1966 : F. PRENDI, La civilisation préhistorique de Maliq, *Studia Albanica*, 1966, 1, p. 255-280.

PRENDI 1974 : F. PRENDI, Un aperçu sur la civilisation de la première période du fer en Albanie, *Iliria III*, 1974, p. 103-139.

PRENDI 1976 : F. PRENDI, L'urbanisation de l'Illyrie du Sud à la lumière des données archéologiques, *Iliria, IV*, 1976, p. 89-100.

PRENDI 1982 : F. PRENDI, La culture énéolithique Maliq II en Albanie du Sud-est, dans Jan G. P. BEST et Nanny M. W. VRIES (eds), *Interaction and Acculturation In the Mediterranean*, II, B. R. Grüner Publishing co., Amsterdam 1982, p. 33-47.

PRENDI 1982a : F. PRENDI, The Prehistory of Albania, dans *The Cambridge Ancient History, Second edition, Volume III, I : The Prehistory of the Balkans and the Middle East and the Aegean world, tenth to eighth centuries B.C.* Cambridge University Press, Cambridge 1982, p. 187-237.

PRENDI 1984 : F. PRENDI, Një depo sëpatash parahistorike nga Torovica e Lezhës (Un dépôt de haches préhistoriques de Torovica de Lissos ), *Iliria* 1984, 2, p. 1933.

PRENDI 1985 : F. PRENDI, De la civilisation et de l'ethnie illyriennes sur le territoire de

l'Albanie durant l'époque du Bronze et au début de celle du Fer, *Iliria*, 2, 1985, p. 83-117.

PRENDI 1988 : F. PRENDI, Kërmimet arkeologjike në fushën e kulturës pre dhe protohistorike ilire në Shqipëri (Archaeological research in the field of Illyrian culture and Prehistory in Albania), *Iliria*, 1988, 1, p. 5-33.

PRENDI 1993 : F. PRENDI, La Chaonie péhistorique et ses rapports avec les régions de l'Illyrie du Sud, dans P. CABANES (éd.). *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité II, Actes du II<sup>e</sup> colloque international de Clermont-Ferrand (25-27 octobre 1990)*, De Boccard 1993, p. 17-28.

PRENDI 2006: F. PRENDI, The Prehistory of Albania, dans *Cambridge Ancient History Second Edition, Vol. III. I*, Cambridge University Press, Cambridge 2006.

PRENDI 2008 : F. PRENDI, *Archaeological Studies*, The Albanological Studing Center, The Institute of Archaeology, Prishtina 2008.

PRENDI 2008b : F. PRENDI, *Studime Arkeologjike I*, Prishtina 2008.

PROEVA 1990 : N. PROEVA, Enchéléens-Dassarètes-Illyriens : sources littéraires, épigraphiques et archéologique, dans *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité II, Actes du II<sup>e</sup> colloque international (Clermont-Ferrant 25-27 octobre 1990)*, ed. P. CABANES, De Boccard 1993, p. 191-199.

PROEVA 2007 : N. PROEVA, Who were the authors of the Trebenište culture and the gold funeral masks, dans, *Macedonian Affairs, Analyses of Macedonian Politics, Economy and Society*, Dec 2006/Jan 2007, VI, 1, p. 73-80.

PROEVA 2011: N. PROEVA, Des Plaques de Ceintures provenant des contrées illyriennes et de Dassarétie, dans, J.-L. LAMBOLEY, et M.P. CASTIGLIONI (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, V, Actes du V<sup>e</sup> colloque international (Grenoble 8-11 octobre 2008)*, De Boccard 2011, p. 577-589.

POJANI 2004 : I. POJANI, Réflexions sur la collection de sculptures d'Apollonia trouvées par Léon Rey, dans *Kushtuar Leon Rey. À la mémoire de Léon Rey, Iliria*, 2003-2004, 1-2 p. 249-258.

POJANI 2011 : I. POJANI, Le projet de la *chora* antique de Durrës (Albanie), dans J.-L. LAMBOLEY, et M.P. CASTIGLIONI (éds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, V. Actes du V<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (8-11 octobre 2008)*, De Boccard 2011, p. 337-343.

POJANI 1999 : I. POJANI-DHAMO, Un Éros découvert à Apollonia d'Illyrie, dans P. CABANES (ed.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité III, Actes du III<sup>e</sup> colloque international de Chantilly (16-19 octobre 1996)*, De Boccard 1999, p. 225-228.

POJANI 2011 : I. POJANI, Le projet de la *chora* antique de Durres (Albanie). Terres environnantes d'Epitamnos-Dyrrhachion, dans J.-L. LAMBOLEY, et M.P. CASTIGLIONI (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, V. Actes du V<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (8-11 octobre 2008)*, De Boccard 2011, p. 337-343.

POLIGNAC 1995 : F. DE POLIGNAC, *La naissance de la cité grecque*, Paris 1995.

POLINSKAYA 2013: I. POLINSKAYA, *A Local History of Greek Polytheism. Gods, People, and the Land of Aigina, 800–400*, Religions in the Graeco-Roman world, volume 178, Brill 2013.

POPOVIĆ 2012 : POPOVIĆ, Central Balkans between Greek and Celtic word, dans *Central Balkans between Greek and Celtic word. Kale Krševica 2001-2011*, Catalogue de

l'exposition au Musée nationale de Belgrade, Belgrade, p. 11-51.

PRONTERA 1999 (1997) : F. PRONTERA, Identità etnica, confini e frontiere nel mondo greco, dans, *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente, Atti del XXXVII Convegno di Studi sulla Magna Grecia (Tarente 2-6 ottobre 1997)*, Naples 1999, p. 147-166.

POUTIGNAT-STREIFF-FENART 1999 : Ph. POUTIGNAT, J. STREIFF-FENART 1995, Théories de l'ethnicité, suivi de «Les groupes ethniques et leurs frontières » de Frederik BARTH, PUF, Paris 1999.

POUQUEVILLE 1826 : F. C. H. L. POUQUEVILLE, *Voyage de la Grèce*, I, Paris 1826.

*Progetto Durrës 2003* : M. BUORA, S. SANTORO (a cura di), *Progetto Durrës. L'indagine sui beni culturali albanesi dell'antichità e del medioevo : Tradizioni di studio a confronto (Atti del primo incontro scientifico (Parma-Udine, 1920 aprile 2002, AAAAd, LIII, Editreg SRL, Trieste 2003, 375 p.*

*Progetto Durrës 2004* : M. BUORA, S. SANTORO (a cura di), *Progetto Durrës. Azione di cooperazione internazionale decentrata nel settore del patrimonio culturale archeologica 2002-2004, Atti del secondo e del terzo incontro scientifico, AAAAd, LVIII, Editreg SRL, Trieste 2004, 586 p.*

QUANTIN 1999 : F. QUANTIN, Le sanctuaire de Shtyllas à Apollonia d'Illyrie : bilan et perspectives de recherche, dans P. CABANES (ed.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité III, Actes du III<sup>e</sup> colloque international de Chantilly (16-19 octobre 1996)*, De Boccard 2004, p. 229-238.

QUANTIN 2004 : F. QUANTIN, Poséidon en Chaonie et en Illyrie méridionale, dans, G. LABARRE (ed.), *Les cultes locaux dans les mondes grec et romain, Actes du colloque de Lyon 2, UMR 5189 du CNRS (7-8 juin 2001)*, Lyon-Paris 2004, p. 153-178.

QUANTIN 2004b : F. QUANTIN, Artémis à Apollonia aux époques hellénistique et romaine, dans, P. CABANES-J-L. LAMBOLEY (eds.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité IV, Actes du IV<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (10-12 octobre 2002)*, De Boccard 2004, p. 595-608.

QUANTIN 2005 : F. QUANTIN, Le dieu Pan au féminin à Bouthrôtos : une influence italienne ?, dans E. DENIAUX (éd.), *Le canal d'Otrante et la Méditerranée antique et médiévale : Colloque organisé à l'Université de Paris X-Nanterre (20-21 novembre 2000)*, Bari 2005, p. 67-79.

QUANTIN 2007 : S. et F. QUANTIN, Le déplacement du temple d'Athéna Polias en Chaonie Remarques sur les cosiddetti « temples voyageurs », dans, Danièle BERRANGER (éd.) *Épire, Illyrie, Macédoine : mélanges offerts au professeur Pierre Cabanes* (Collection ERGA Recherches sur l'Antiquité 10), Clermont-Ferrand 2007, p. 175-196.

QUANTIN 2012 : F. QUANTIN, A. DIMO, Nga Amantia në Apoloni: Kërkime mbi një hyjni të Ilirisë Antike (D'Amantia à Apollonia: Enquête sur une divinité dans le sud de l'Illyrie antique), *Iliria*, XXXV, 2011, p. 123-153.

QUANTIN 2012a : F. QUANTIN, Du même aux autres et de l'autre aux mêmes. Les Corinthiens sur les rives orientales de la mer Ionienne et du sud de l'Adriatique, *Pallas*, 89, 2012, p. 247-274

QUANTIN 2016 : F. QUANTIN, De l'invention d'un lieu sacré à la naissance d'un sanctuaire. L'exemple du *Nymphaion* d'Apollonia d'Illyrie », dans Y. LAFOND-V. MICHEL (éds), *Espaces*

*sacrés dans la Méditerranée antique, de l'âge du Bronze à l'Antiquité tardive, Actes du colloque de Poitiers organisé par le laboratoire HeRMA EA 3811 (13-14 octobre 2011)*, Presses universitaires de Rennes, 2016, p. 135-152.

REDFIELD-RINTON-HERSKOVITS, 1936: R REDFIELD, R. RINTON, M.J HERSKOVITS, *Memorandum for the study of acculturation, American Anthropologist*, 38, 1936.

RENDIC-MIOCEVIC 1978 : D. RENDIC-MIOCEVIC, Encore le décret athénien IG I<sup>2</sup>, *Vjesnik Arheoloskog muzeja*, 3. ser., sv. X-XI, 1977-78, p. 133.143.

RENDIC-MIOCEVIC 1987 : D. RENDIC-MIOCEVIC, Jugoslavenska Akademija Znanosti i Umjetnosti, *Arheoloski radovi i rasprave*, 10, Zagreb, 1987.

REY 1925 : L. REY, Fouilles de la Mission française à Apollonia d'Illyrie (1923-1924), *Albania*, I, 1925.

REY 1927 : L. REY, Fouilles de la Mission française à Apollonia d'Illyrie (1925), *Albania*, II, 1927.

REY 1928 : L. REY, Fouilles de la Mission française à Apollonia d'Illyrie (1926-1927), *Albania*, III, 1928.

REY 1932a : L. REY, Fouilles de la Mission française à Apollonia d'Illyrie (1930-1931), *Albania*, IV, 1932.

REY 1932b : L. REY, Les fouilles d'Apollonia, *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, Paris 1932, p. 32-37.

REY 1935 : L. REY, Fouilles de la Mission française à Apollonia d'Illyrie (1931-1933), *Albania* V, 1935.

REY 1939 : L. REY, Fouilles de la Mission française à Apollonie d'Illyrie, *Albania* VI, 1939.

REY 1939b : L. REY, Seize années de fouilles en Albanie, *Revue de Paris*, 66, août 1939, p. 685-696.

ROBERT 1963 : L. ROBERT, *Noms indigènes dans l'Asie-Mineure gréco-romaine*, Maisonneuve, Paris 1963, n° 2.

ROBERTS 2007 : J. ROBERTS, *Oxford Dictionary of the Classical World*. Oxford University Press, Oxford 2007.

ROCCHI 1988 : G. D. ROCHI, *Frontiera e confini nella Grecia antica.*, L'ERMA 1988.

ROCHETTE 1997 : B. ROCHETTE, Grecs, Romains et Barbares. À la recherche de l'identité ethnique et linguistique des Grecs et des Romains, *RBPhH*, 75, fasc. 1, 1997, p. 37-57.

ROESCH 1987 : P. ROESCH, Y eut-il des rapports entre les Béotiens, les Épirotes et les Illyriens ? dans P. CABANES (ed.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité I*, Actes du I<sup>er</sup> colloque international de Clermont-Ferrand (22-25 octobre 1984), Adosa, Clermont-Ferrand 1987, p. 179-183.

ROLLEY 1982 : C. ROLLEY, *Les vases de bronze de l'art archaïsme récent en Grande-Grèce*, Naples 1982.

ROLLEY 1982 : C. ROLLEY, Un problème idéologique : est-ce que les Illyriens se lavaient les pieds ?, *REG*, 95, 2, p. XXIV-XXV.

ROUVERET- GRUZINSKI 1976 : A. ROUVERET ET S. GRUZINSKI, Ellos son como niños. Histoire



et acculturation dans le Mexique colonial et l'Italie méridionale avant la romanisation, *MEFRA*, 88, 1976-1, p. 159-219.

ROUVERET 1989 : A. ROUVERET, *Histoire et imaginaire de la peinture antique (Ve siècle avant J.-C. - 1er siècle après J.-C.)*, BEFAR, 274, Rome 1989.

ROUVERET 1999 : A. ROUVERET, Arts et langages de la frontière en Grande Grèce (VI<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), dans, *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente, Atti del XXXVII Convegno di Studi sulla Magna Grecia, (Tarente 2-6 ottobre 1997)*, Naples 1989, p. 581-607.

ROYMANS 2004 : N. ROYMANS, *Ethnic Identity and Imperial Power: the Batavians in the early Roman Empire*. Amsterdam University Press, Amsterdam 2004.

RUNNEL-ANDEL 1993 : C. RUNNEL, T. H. V. ANDEL, The Lower and Middle Paleolithic of Thessaly, Greece, *Journal of Field Archaeology*, 20.3, p. 299-317.

RUNNELS -KORKUTI 2004 : C. RUNNELS, M. KORKUTI et al., The Palaeolithic and Mesolithic of Albania: Survey and Excavation at the Site of Kryegjata B (Fier District (Fier District)), *Journal of Mediterranean Archaeology*, 17, 1, 2004, p. 3-29.

RUNNELS-KORKUTI 2005 : C. RUNNELS, M. KORKUTI et al., Le Palaeolithic and Mesolithic of Albania: Survey and Excavation at the Site of Kryegjata B (Fier District), *Journal of Mediterranean Archaeology*, 17, 2005, p. 3-20.

SAKELLARIOU 1997 : M. B. SAKELLARIOU : *Epirus 4000 Years of Greek History and Civilization*, par Sakellariou (ed.), Ekdotike Athenos S.A., Athens, 1997.

SALVIAT 1993 : F. SALVIAT, Timodamos et son gaulos. Oracles et Marchands à Dodone, dans P. CABANES (ed.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité II, Actes du II<sup>e</sup> colloque international de Clermont-Ferrand (16-19 octobre 1990)*, De Boccard 1993, p. 61-64.

SAMARAN 1961 : CH. SAMARAN, *L'histoire et ses méthodes. Recherches conservations, et critique des témoignages*, Encyclopédie de la Pléiade, 13, Paris 1961.

SANTORO 2003a : S. SANTORO, Progetto Durrës. Azione di cooperazione internazionale decentrata nel settore del patrimonio archeologico e culturale, dans *Progetto Durrës 2003*, p. 13-21.

SANTORO 2003b : S. SANTORO, Lo stato degli studi sull'urbanistica di Epidamnos-Dyrrachium, dans *Progetto Durrës 2003*, p. 149-208.

SANTORO 2004 : S. SANTORO, Il progetto Pilota "Progettazione e realizzazione del parco archeologico di Durres (Albania)", Università di Parma e Ministero degli Affari Esteri DGPC off. V – Settore Archeologia, dans *Progetto Durrës 2004*, p. 429-437.

SANTORO 2012 : S. SANTORO, Epidamnos/Dyrrhachion: nascita e sviluppo della città fra VII e VI sec. A.C. dans, G. de MARINIS et alii (eds), *Processi formativi ed evolutivi della città in area adriatica*. BAR International Series 2419, 2012, p. 9-22.

SANTORO-HOTI 2003 : S. SANTORO, A. HOTI, A. MONTI, E. SHEHI, *Carta del rischio archeologico della città di Durres*, Durrës 2003.

SANTORO et alii, 2011 : S. SANTORO, B. SASSI, A. HOTI, Una nuova immagine dell'urbanistica di Epidamnos Dyrrachium dagli scavi e dalle ricerche del Dipartimento di Archeologia e della Missione Archeologica Italiana di Durrës, dans J.-L. LAMBOLEY, et M.P. CASTIGLIONI (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, V. Actes du V<sup>e</sup> colloque international de Gre-*

noble (8-11 octobre 2008), De Boccard 2011, p. 299-324.

SARTRE 1979 : M. SARTRE, Aspects économiques et aspects religieux de la frontière dans les cités grecques, *Ktéma*, 4, 1979, p. 213-224.

ŠASEL KOS 1993 : M. ŠASEL KOS, Cadmos and Harmonia in Illyria, *Arheološki Vestnik*, 44, 1993, p. 113-136.

ŠASEL KOS 2002 : M. ŠASEL KOS, Pyrrhus and Illyrian Kingdom(s?), dans *Greek Influence along the East Adriatic Coast (Proceedings of the International Conference held in Split from September 24th to 26th 1998)*. Split 2002, p. 101-120.

ŠASEL KOS 2005: M. ŠASEL KOS, *Appian and Illyricum*, Narodni muzej Slovenije, Ljubljana 2005.

SASIANU 1987: A. SASIANU, Imitations and counterfeits of the Apollonia and Dyrrhachium type Drechmas and Their Circulation, dans P. CABANES (ed.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité I, Actes du I<sup>e</sup> colloque international de Clermont-Ferrand (22-25 octobre 1984)*, Adosa, Clermont-Ferrand 1987, p. 209-219.

SASIANU 1993 : A. SASIANU, Symbolism on Dyrrachian and Apollonian Drachms, dans P. CABANES (ed.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, Actes du II<sup>e</sup> colloque international de Clermont-Ferrand (25-27 octobre 1990)*, De Boccard 1993, p. 241-249.

SASSATELLI 1993 : G. SASSATELLI, La funzione economica e produttiva: merci, scambi, artigianato, dans *Spina. Storia di una città tra Greci ed Etruschi (Catalogo della Mostra)*, Ferrara 1993, p. 179-217.

SCHETTINO 2009 : M. T. SCHETTINO, Pyrrhos en Italie : la construction de l'image du premier ennemi venu de l'Orient grec, *Pallas*, 79, 2009, p. 173-184

SCHOBER 1926 : A.SCHOBER, Zur Topographie von Dyrrachium, *JOAI*, Band XXIII, Wien 1926, col. 231-240, fig. 38.

SCHOFIELD 2005 : L. SCHOFIELD, The Mount Mile Pan, dans I.L. HANSEN, O.J. GILKES, A. CROWSON (éds), *Kalivo and Çuka e Ajoit, Albania. Interim Report on Survey and Excavations 1928-2004*, Butrint Foundation, 2005, p. 96-98.

SCHUBERT 1894 : R. SCHUBERT, *Geschichte des Pyrrhus*, Königsberg, 1894.

SCHÜTT 1910 : C. SCHÜTT, *Untersuchungen zur Geschichte der alter Illyrer*, Breslau 1910.

SERGENT 1995 : B. SERGENT, *Les Indo-Européens*, Paris, Payot, 1995.

SESTIERI 1942 : C. SESTIERI, Scavi ad Apollonia d'Iliria, *Rivista d'Albania*, III, 1, p. 40-50.

SESTIERI 1943 : C. S SESTIERI, Le stele di Apollonia, *Le Arti*, V, 1943, p. 115-128.

SESTIERI 1958 : C. SESTIERI, s.v. *Apollonia*, *EAA*, I, Roma 1958, p. 480-482.

SESTIERI 1976 : C. SESTIERI, s.v. *Apollonia*, *The Princeton Encyclopedia of classical sites*, Princeton 1976, p. 70-71.

SEVESO 2012 : G. SEVESO, *Maternità e vita familiare nella Grecia antica*, *Cultura Studium* 8.1, Roma 2012.

*SGDI II = Sammlung der griechischen Dialekt-Inschriften*, II. Epirus, Akarnanien, Aetolien, by Johannes BAUNACK (Delphi) and others, ed. Hermann Collitz. Göttingen 1885-1899.

SHEHI 2007 : E.SHEHI, Contributo per la topografia di Dyrrachium (III secolo a.C. – IV secolo d.C.), *Journal of Ancient Topography*, XVII, 2007, p. 159-208.

- SHEHI 2003 : E. SHEHI, I rapporti commerciali di Dyrrachium e di altre città dell'Illyricum del sud con i centri del Mediterraneo (III secolo a.C.-III secolo d.C.), dans *Progetto Durres* 2003, p. 209-220.
- SHEHI-TICHIT 2016 : E. SHEHI-A. TICHIT, Processus d'imitation dans les productions illyriennes d'époque hellénistique: le cas des lécythes de l'Artemision de Dyrrhachion, *BAR International Series* 2539, 2013, p. 117-129.
- SHENNAN 1994: S. J. SHENNAN, Archaeological approaches to cultural identity (One world archaeology, 10), Routledge, London & New York 1994.
- SHPUZA 2009: S. SHPUZA, Importimi dhe prodhimi i verës dhe vajit në Ilirinë e Jugut (shekujt III-I p.e.s.): Import and local production of wine and oil in the South Illyria (III-I centuries B.C.), *Iliria*, XXXIII, 2007-2008, p. 219-232.
- SHPUZA 2011: S. SHPUZA, Aspekte të ekonomisë antike ilire dhe epirote (Aspects of ancient Illyrian and epirotic economy), *Iliria*, XXXIV, 2009-2010, p. 91-110.
- SHPUZA 2011a, L'espace rural illyrico-épirote. Contribution à l'étude de l'occupation du territoire et de l'économie à l'époque romaine, dans J.-L. LAMBOLEY, et M.P. CASTIGLIONI (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité V. Actes du V<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (8-11 octobre 2008)*, De Boccard 2011, p. 607-616.
- SHPUZA 2013: S. SHPUZA, Illyriens et Romains du Conflit à l'Intégration, dans A. RUFIN SOLAS (éd.) *Armées grecques et romaines dans le nord des Balkans ; conflits et intégration des communautés guerrières*, Gdansk-Torun 2013, p. 133-143.
- SHPUZA 2014 : S. SHPUZA, Le monoptère carré d'Orikos (Albanie), *RA*, 2014.1, 57, 2014, p. 57-69.
- SHPUZA 2016 : S. SHPUZA, *La romanisation de l'Illyrie méridionale et de la Chaônie*, coll. EFR n° 513, Rome 2016.
- SHPUZA-CONSAGRA 2015 : S. SHPUZA - G. CONSAGRA, Orikos 2013-2014. Gërmimet në murin rrethues dhe nimfeun e qytetit (Orikos 2013-2014. Fouilles sur les remparts et le nymphée de la cité), *Iliria* XXXVIII, 2014, p. 251-263.
- SHPUZA-DESCOEUDRES- BERETI 2013 : S. SHPUZA, J-P. DESCOEUDRES, V. BERETI, Orik 2012- Gërmime në tarracën jugore, murin fortifikues dhe nekropolin e qytetit (Fouilles sur la terrasse sud, les murs de fortification et la nécropole de la cité), *Iliria*, XXXVII, 2013. p. 345-352.
- SHTYLLA 1977: V. SHTYLLA, *Rrugët dhe urat e vjetra në Shqipëri (Routes et ponts antiques en Albanie)*, Tiranë, 1977.
- SHTYLLA 1983 : V. SHTYLLA, Të dhëna mbi rrugët dhe urat e vjetra në Kosovë (Données sur les anciennes routes et ponts au Kosovo), *Monumentet* 1983, 1, p. 19-32.
- SHTYLLA - VINÇIC 2001: V. SHTYLLA , ZH. VINÇIC, Traseja e Via Egnatias nëpër Shqipëri dhe Maqedoni (The track of the *Via Egnatia* with in Albania and Macedonia), *Monumentet*, 1992-1999, p. 51-84.
- SOMMER 2011 : M. SOMMER, Colonies - Colonisation - Colonialis : a typological reappraisal, *Ancient West and East*, 10, 2011, p. 183-193.
- SOUYOUDZOGLU-HAYWOOD 1999 : C. SOUYOUDZOGLU-HAYWOOD, *The Ionian Islands in the Bronze Age and Early Iron Age : 3000-800 BC*. Liverpool University Press, Liverpool 1999.

SPINA 1995 : F. SPINA, *Frate Francesco da Durazzo "Il Beato"*, Oria 1995.

STIBBE 2003 : C. STIBBE, *Trebenishte : the fortunes of an unusual excavation*, L'ERMA di Bretschneider, Roma 2003.

STIPČEVIĆ 1966 : A. STIPČEVIĆ, *Gli Illiri*, Milano 1966.

STIPČEVIĆ 1976 a : A. STIPČEVIĆ, Il significato simbolico del serpente nelle monete greco-illiriche, *Godišnjak centra za balkanološka ispitivanja*, 1976, p. 250-251.

STYRDY 1997 : D. STURDY, The palaeolithic geography of Epirus, dans G. BAILEY (ed.) *Klithi : Palaeolithic Settlement and Quaternary Landscapes in Northwest Greece*. Volume 2 : *Klithi in its local and regional setting*, McDonald Institute for Archaeological Research, Cambridge 1997, p. 587-614.

SUEREF 1993 : C. SUEREF, Presupposti della colonizzazione lungo le coste epirote, dans P. CABANES (ed.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité II. Actes du II<sup>e</sup> colloque international de Clermont-Ferrand (25-27 octobre 1990)*, De Boccard 1993, p. 29-46.

SUEREF 1999 : K. SOUEREF, Strumenti et armi in Bronzo in Epiro durante il tardo Elladico, dans P. CABANES (ed.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité III, Actes du III<sup>e</sup> colloque international de Chantilly (16-19 Octobre 1996)*, De Boccard 1999, p. 29-33.

SUEREF 2002 : K. SOUEREF, Ionio e Adriatico : Movimenti umani del Bronzo Tardo e del Ferro Antico, dans G. TOUCHAIS et J. RENARD (eds), *L'Albanie dans l'Europe préhistorique. Actes du colloque de Lorient, organisé par l'École française d'Athènes et l'Université de Bretagne-Sud, Lorient, 8-10 juin 2000*, BCH Suppl. 42, Recherches franco-albanaises I, Paris 2002, p. 231-236.

TARTARI 1982 : F. TARTARI, Amforat e Muzeut Arkeologjik Durrës (Amphores du musée archéologique d Durrës), *Iliria*, 1982, 2, p. 241-279.

TESTA 1983 : G. TESTA, Elemento greco ed elemento indigeno nel lessico greco dell'insediamento umano in Sicilia, dans *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes. Actes du colloque de Cortone (24-30 mai 1981)*, coll. EFR n° 67, Roma-Pisa 1983, p. 1005-1015.

*Théâtres grecs et romains : Théâtres grecs et romains Aux origines du langage représenté*, sous la direction de von Paola CIANCI, Giuseppina PISANI SARTORIO, Roma 1994, 1995, 1996.

THOMPSON 2011 : D. J. THOMPSON, Slavery in the Hellenistic world, dans *The Cambridge World History of Slavery Volume I: The Ancient Mediterranean World*, Cambridge University Press, Cambridge 2011, p. 194-213.

TOÇI 1962 : V. TOÇI, Mbishkrime dhe reliev nga nekropoli i Dyrrahut. (Inscriptions et reliefs dans la nécropole de Dyrrachium), *Buletin i Universitetit Shtetëror të Tiranës. Seria Shkencat Shoqërore*, 1962, 2, p. 70-136.

TOÇI 1965 : V. TOÇI, Données sur la toponymie et l'élément illyrien de Dyrrah à la lumière des nouvelles découvertes archéologiques, *Studia Albanica*, 2, 1965, p. 49-99.

TOMLINSON 1977 : R. A. TOMLINSON, 1977, Vaulting Techniques of the Macedonian Tombs, dans *Ancient Macedonia II*, Institute for Balkan Studies, Thessaloniki 1977, p. 473-479.

TORELLI 1977 : M. TORELLI, Greci e indigeni in Magna Grecia, ideologia religiosa e rapporti di classe, *Studi Storici*, IV, 1977, p. 45-61.

TOUCHAIS 2002 : G. TOUCHAIS, Les rapports entre le monde mycénien et ses marges Nord-Ouest (Épire, Albanie, Macédoine), dans, G. TOUCHAIS et J. RENARD (eds), *L'Albanie dans l'Europe préhistorique. Actes du colloque de Lorient, organisé par l'École française d'Athènes et l'Université de Bretagne-Sud, Lorient, 8-10 juin 2000*, BCH Suppl. 42, Recherches franco-albanaises I, Paris 2002, p. 199-216.

TURNER 1893 : F. J. TURNER, The Significance of the Frontier in American History, *Report of the American Historical Association*, 1893, p. 199-227.

TURNER 1920 : F. J. TURNER, *The Frontier in American History*, 1920.

TYLOR 1871: E. TYLOR. *La civilisation primitive*, Paris 1871.

TZOUVARA-SOULI 2004 : CH. TZOUVARA-SOULI, The Cult of Zeus in Ancient Epirus, dans P. CABANES, J.-L. LAMBOLEY (eds.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité IV, Actes du IV<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (10-12 octobre 2002)*, de Boccard 2004, p. 515-547.

UGOLINI 1927 : L.M. UGOLINI, *Albania antica I*, Roma 1927.

UGOLINI 1932 : L.M. UGOLINI, *Albania antica II*, Rome 1932.

UGOLINI 1935 : L.M. UGOLINI, Nuove scoperte archeologiche italiane in Albania, *Bollettino d'Arte*, II, 1935, p. 81-93.

VALLET 1967 : G. VALLET La cité et son territoire dans les colonies Grecques d'Occident., dans, *Atti del settimo convegno di studi sulla Magna Grecia (Taranto 3 al 12 ottobre 1967)*, Taranto 1967 , p. 67-142.

VASIĆ 1928 : M. VASIĆ, *Nekropola u blizini Ohrida*, *Srpski kniževni glasnik*, 25, 1928.

VERGER 2014 : S. VERGER, Cratères à volutes et manifestation du rang dans la nécropole aristocratique de Trebenište (FYROM), dans *J. de La Genière (éd.), Cahiers du Corpus Vasorum Antiquorum, 2. Le CVA aujourd'hui. Le cratère à volutes. Destination d'un vase de prestige entre Grecs et non-Grecs. Du CVA du musée Pouchkine aux fouilles de Panticapée*, Paris, 2014, p. 254-278.

VESELI 2014 : S. VESELI, *Les figurines et les vases en bronze de la période archaïque jusqu'à la période romaine retrouvés en Albanie*, thèse soutenue à l'Université Lumière Lyon 2 sous la direction de J.-L. Lamboley le 17/05/2014. Consultable en ligne.

VESELI 2019 : S. VESELI, La vaisselle en bronze et les relations entre les deux rives de l'Adriatique à la période républicaine, dans *Actes du VI<sup>e</sup> Colloque sur l'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité (Tirana 20-23 mai 2015)*, ed. J.-L. LAMBOLEY, L. PËRZHITA, A. SKËNDERAJ, De Boccard 2019, p. 797-810.

VIAN 1963 : F. VIAN, *Les origines de Thèbes. Cadmos et les Spartes*, Paris 1963.

VIAN 1987 : F. VIAN 1987, Poésie et géographie : les retours des Argonautes, *CRAI*, 131, 1, 1987. p. 249-262.

VOILQUIN-CAPELLE 1966 : *Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse*, traduction nouvelle et introduction par Jean VOILQUIN, notes de Jean CAPELLE, Flammarion, Paris 1966.

VOKOTOPOULOU 1984 : J. VOKOTOPOULOU, Vitsa. Organisation et cimetières d'un village Molosse, dans P. CABANES (éd.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité II, Actes du II<sup>e</sup> colloque international de Clermont-Ferrand (25-27 octobre 1990)*, De Boccard 1984, p.

VOLPE *et alii* 2013 : G. VOLPE, D. LEONE, M. TURCHIANO, Il progetto Liburna : ricerche Archeologiche subacquee in Albania (campagne 2007-2010), dans *Annuario della Scuola Archeologica di Atene e delle Missioni Italiane in Oriente*, Vol. LXXXIX, III, 11, Tomo 1, 2011, Saia 2013, p. 251-286.

VON HESBERG 2008 : H. VON HESBERG-W. ECK, Reliefs, Skulpturen und Inschriften aus dem Theater von Apollonia (Albanien), *MDAIR*, 114, 2008, p. 31-97.

VON HESBERG *et alii* 2018 : VON HESBERG-B. LAHI-M. FIEDLER-B. SHKODRA-RRUGIA-E.SHEHI-G.DÖHNER, The theatre at Apollonia. Features and finds 2006–2015, dans J.-L. LAMBOLEY, L. PËRZHITA, A. SKËNDERAJ (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, VI. Actes du V<sup>e</sup> colloque international (Tirana 20-23 mai 2015)*, De Boccard 2018, p. 401-416.

VULIC 1930 : N. VULIC, Das neue Grab von Trebenishte, *AA*, III-IV, 1930, p. 276-279.

VULIC 1932 : N. VULIC, Ein neues Grab bei Trebenishte, *JOAI*, 28, 1932, p. 164-186.

VULIC 1933 : N. VULIC Neue Graber bei Trebenishte, *AA*, 1933, p. 459-486.

VULIC 1934 : N. VULIC La nécropole archaïque de Trebenishte, *RA*, 1934, p. 26-38.

VULPE 1934 : R. VULPE, Les haches de bronze de type albano-dalmate et le le règne de Cadmos chez les Enchéléens, *Istros*, I, 1934, p. 44-59.

VREKAJ 1988 : B. VREKAJ, Plats hellénistiques à vernis noir d'Apollonia, *Iliria*, 1988, 2, p. 121-142.

VREKAJ 1989 : B. VREKAJ, *Qeramika helenistike me vernik të zi e Apollonisë (La céramique hellénistique à vernis noir d'Apollonia)*, thèse de doctorat, Université de Tirana, 1989.

VREKAJ 1993 : B. VREKAJ, Catalogue d'amphores trouvées à Apollonia (III<sup>e</sup> siècle av. n. ère-III<sup>e</sup> siècle de n. ère), *Iliria*, XXIII, 1993, 1-2, p. 161-184.

VREKAJ 1994 : B. VREKAJ, *La décoration dans la poterie hellénistique d'Apollonia*, *Iliria*, 1994, 1-2, p. 165-206.

VREKAJ 1994a : B. VREKAJ, *Un atelier de la céramique hellénistique en Apollonie d'Illyrie*, dans *GV Episthmonikh Sunanthsh gia thn Ellhnistikh Keramikh (24-27 septembre 1991, Thessalonique)*, Athènes 1994, p. 205-214.

VREKAJ 2002 : B. VREKAJ, *Unguentaria of Apollonia*, *Iliria*, 2001-2002, 1-2, p. 189-210.

VREKAJ 2004 : B. VREKAJ, *Apollonia e Ilirisë në burime antike (Apollonia dans les sources antiques)*, Tiranë 2004.

VREKAJ 2004a : B. VREKAJ, *L'éclairage à Apollonia. Les lampes et les autres alternatives*, dans P. CABANES et J.-L. LAMBOLEY (eds.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité IV, Actes du IV<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (10-12 octobre 2002)*, De Boccard 2004, p. 269-291.

VREKAJ 2011, Le Nymphée d'Apollonia d'Illyrie, dans J.-L. LAMBOLEY et M.P. CASTIGLIONI (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, V. Actes du V<sup>e</sup> colloque international de Grenoble (8-11 octobre 2008)*, Paris 2011, p. 199-207.

WALBANK 1967 : F. W. WALBANK, *Un commentaire historique sur Polybe, vol. II, Commen-*

*taire sur les livres VII-XVIII*, Oxford 1967.

WARNER SLANE 1986: K. WARNER SLANE, Two Deposits from the Early Roman Cellar Building, Corinth, *Hesperia*, 55, 3, 1986, p. 271-318.

WARNER SLANE 2003: K. WARNER SLANE, Corinth's Roman Pottery: Quantification and Meaning, dans C.K. WILLIAMS (ed.), *Corinth XX: The Centenary: 1896-1996*, American School of Classical Studies at Athens, 2003, p. 321-335.

WASOWICZ 1983 : A. WASOWICZ, Urbanisation et organisation de la *chora* coloniale grecque autour de la mer Noire, dans *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes. Actes du colloque de Cortone (24-30 mai 1981)*, coll. EFR n° 67, Roma-Pisa 1983, p. 911-936.

WEBER *et alii* 1995 : M. WEBER, J. FREUND, P. KAMNITZER, P. BERTRAND, E. DE DAMPIERRE, *Collectif-Economie et société. Tome 2, L'organisation et les puissances de la société dans leur rapport de l'économie*, sous la direction de J. CHAVY et d'E. de DAMPIERRE, Plon, Paris 1995.

WEBER 1998 : M. WEBER, *Economie et société, tome 1 : Les catégories de la sociologie*, Pocket, Paris 1995.

WEITH 1920: G. WEITH, *Der Feldung v. Dyrrachium zwischen Caesar und Pompejus*, Wien 1920.

WILKES (1992)1995: J. WILKES, *The Illyrians*, Cambridge Massachusetts 1995.

WILL 1955 : É. WILL, *Korinthiaka. Recherches sur l'histoire et la civilisation de Corinthe des origines aux guerres médiques*, Paris 1955.

WILL 1994 : E. WILL, *Le monde grec et l'Orient. I. Le V<sup>e</sup> siècle (510-403)*, PUF 1994.

WISEMAN-ZACHOS 2003: J. WISEMAN, K. ZACHOS, *Landscape archaeology in southern Epirus, Greece I, Hesperia Supplement 32*, The American School of Classical Studies at Athens 2003.

WOODARD 2008: R. D. WOODARD, *The Ancient Languages of Europe*, Cambridge University Press 2008.

ZACHOS *et alii*. 2006 : K. ZACHOS- DH. ÇONDI-A. DOUSOUGLI- G. PLIAKOU-V. KARATZENI, The Antigoneia Project : Preliminary report on the first season, dans L. BEJKO et R. HODJES (éds.), *New Directions in Albanian Archaeology : Studies Presented to Muzafer Korkuti*, Tiranë 2006, p. 379-390.

ZEQO 1995 : M. ZEZO, *Aspekte te mitologjise Ilire (Aspects de la mythologie illyrienne)*, Tirana 1995.

ZHEKU 1971 : K. ZHEKU, Skulptura të reja të zbuluara në Apolloni (Nouvelles sculptures découvertes à Apollonia), *Buletin Arkeologjike*, 1971, p. 160-163.

ZHEKU 1972 : K. ZHEKU, Le monument des Agonothètes, *Monumentet*, IV, 1972, p. 7-27

ZHEKU 1983 : K. ZHEKU, Hambarë të nëndheshëm në Qesarat, *Iliria*, 1983, 2, p. 223-226.

ZIPPEL 1877: G. ZIPPEL, *Die römische Herrschaft in Illyrien bis auf Augustus*, Leipzig 1877.

## RÉSUMÉ-SUMMARY

### *Étude des interactions culturelles en aire illyro-épirote du VII<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.*

Ce travail est un essai de monographie sur les Illyriens vus à travers leurs contacts avec le monde grec. L'objectif est donc de reprendre l'histoire des populations illyriennes dans une perspective qui est celle de la *frontier history*, et pour cela réinterpréter toute la documentation disponible sans hellénocentrisme ni *a priori* idéologique. Les recherches en Albanie se sont considérablement développées depuis une vingtaine d'années, grâce notamment à l'ouverture du pays à des missions étrangères, et on dispose désormais de données suffisantes, mais il faut interpréter ces données dans la perspective d'une étude des interactions culturelles. Une contextualisation précise, tant historique qu'archéologique, des vecteurs d'acculturation représente donc l'enjeu essentiel de ce travail.

Ainsi, dans une première partie, il s'agit d'abord de fixer les éléments du décor qui permettent de bien contextualiser ces phénomènes dans l'espace et le temps : cadre géographique, localisation des populations, évolution historique. Dans un deuxième temps sont étudiés les lieux, les vecteurs, les occasions des contacts et la nature des échanges, en d'autres termes les facteurs d'acculturation : où, quand, comment, pourquoi les deux cultures se rencontrent-elles ? Sont envisagés successivement les lieux d'échanges commerciaux, les espaces de conflits, les lieux sacrés, et l'espace domestique. À partir de là, la dernière partie étudie les transformations observés dans tous les secteurs de la vie socio-culturelle : la linguistique et onomastique, les productions matérielles, les rites funéraires et la mythologie, l'urbanisme et l'architecture, et enfin les institutions.

Il y a deux moments forts qui mettent les populations grecques et indigènes en contact, celui des implantations coloniales qui entraînent plutôt une hellénisation dite verticale, touchant uniquement les élites, puis celui de l'unification de ces régions dans le royaume de Pyrrhus avec une hellénisation dite horizontale, très étroitement liée au phénomène d'urbanisation et au développement des classes moyennes de marchands et artisans. La position de carrefour de ces régions qui, grâce aux vallées fluviales, ont à la fois une façade adriatique et un débouché sur la Macédoine et la mer Egée, ce que matérialise bien le parcours de la *via Candavia* ou *Egnatia*, explique la diffusion permanente des produits grecs et la mobilité des personnes qui aboutissent à la lente élaboration de ce qu'on peut appeler une *koinè* illyro-épirote.

#### **Mots clés :**

Acculturation ; anthropologie culturelle ; Balkans ; colonisation ; échanges ; Épire ; ethnicité ; *frontier history* ; Grèce ; hellénisation ; identité ; Illyrie méridionale ; *Koinon* ; Méditerranée ; royaumes.

### *Study on cultural interactions in Southern Illyria and Epirus area from the VII<sup>th</sup> to the III<sup>rd</sup> c. B.C.*

This work is an essay for a monograph about the Illyrians studied through their contacts with the Greek world. The objective is therefore to take back the history of the Illyrian populations using the new approach of the frontier history, which implies to reinterpret all the available documentation without any Hellenocentrism nor ideological *a priori*. Research in Albania has developed considerably over the past 20 years, thanks in particular to the opening of the country to foreign missions, and sufficient data are now available, but these data must be interpreted in the context of a study of cultural interactions. Precise contextualization, both



historical and archaeological, of the acculturation vectors represents therefore the essential stake of this work.

Thus, in a first part, it is first of all a question of fixing the elements of the decor that allow contextualizing these phenomena in space and time: geographical framework, localization of the populations, historical evolution. In a second stage, the places, the vectors, the opportunities of contacts and the nature of exchanges are studied, in other words the factors of acculturation: where, when, how, why do the two cultures meet? From there, the last part studies the transformations observed in all sectors of socio-cultural life: linguistics and onomastics, material productions, funerary rites and mythology, urban planning and architecture, and finally institutions.

There are two strong moments that put the Greek and indigenous populations in contact, that of the colonial settlements which lead rather to a so-called vertical Hellenization, touching only the elites, then that of the unification of these regions in the kingdom of Pyrrhus with a so-called horizontal Hellenization, very closely linked to the phenomenon of urbanization and the development of the middle classes of merchants and craftsmen. The crossroads position of these regions which, thanks to the river valleys, have both an Adriatic facade and an outlet to Macedonia and the Aegean Sea, which the route of *Via Candavia* or *Egnatia* well materialize, explains the constant diffusion of Greek products and the mobility of people which leads to the slow development of what can be called an illyro-epirotic *koinè*.

**Key words :**

Acculturation ; Cultural Anthropology ; Balkans ; colonization ; exchanges ; Epirus ; ethnicity ; frontier history ; Greece ; hellenization ; identity ; Southern Illyria ; *Koinon* ; Mediterranean sea ; kingdoms.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>Remerciements</b>	p. 5
<b>INTRODUCTION</b>	p. 7
1. Les limites géographiques et chronologiques du sujet	p. 7
2. Quelques concepts basiques d'anthropologie culturelle	p. 23
• Le concept d'acculturation	p. 23
• Le concept de « frontier history »	p. 31
• Le concept d'ethnicité	p. 35
3. L'état de la question : bilan bibliographique et problématique	p. 40
<b>PREMIERE PARTIE : LE CADRE ENVIRONNEMENTAL ET HISTORIQUE</b>	p. 51
<b>1.1. Le cadre géographique et son influence sur les hommes</b>	p. 53
1.1.1. Le cadre général : la péninsule balkanique	p. 53
1.1.2. Les paysages de l'Illyrie méridionale	p. 55
1.1.3. Les paysages épirotes	p. 59
1.1.4. Climat, faune et flore	p. 62
<b>1.2. La carte des populations</b>	p. 63
1.2.1. Les tribus illyriennes	p. 66
1.2.1.1. Les Autariates et Ardiaiens	p. 66
1.2.1.2. Les Labéates	p. 68
1.2.1.3. Les Pénestes	p. 69
1.2.1.4. Les Parthins	p. 70
1.2.1.5. Les Bryges	p. 72
1.2.1.6. Les Enchéléens	p. 74
1.2.1.7. Les Dassarètes	p. 78
1.2.1.8. Les Taulantins	p. 80
1.2.1.9. Les Atintanes	p. 81

1.2.1.10. Les Bylliones	p. 86
1.2.1.11. Les Amantes (ou Amantins)	p. 87
1.2.2. Les tribus épirotes	p. 89
1.2.2.1. Les Chaones	p. 90
1.2.2.2. Les Thesprôtes	p. 92
1.2.2.3. Les Molosses	p. 94
<b>1.3. Aperçu historique</b>	p. 99
1.3.1. Les époques préhistoriques	p. 99
1.3.1.1. Le Paléolithique	p. 99
1.3.1.2. Le Mésolithique	p. 103
1.3.1.3. Le Néolithique	p. 105
1.3.1.4. L'Énéolithique	p. 109
1.3.2. L'Âge du Bronze	p. 111
1.3.3. L'Âge du fer	p. 115
1.3.3.1. Les caractéristiques générales	p. 115
1.3.3.2. Les fondations coloniales et leurs rapports avec l'arrière-pays	p. 121
1.3.3.3. L'Illyrie méridionale du IV <sup>e</sup> au III <sup>e</sup> siècle av. J.-C.	p. 129
1.3.3.4. L'Épire du IV <sup>e</sup> au III <sup>e</sup> siècle av. J.-C.	p. 137
1.3.4. Bilan	p. 144
<b>DEUXIEME PARTIE : LES FACTEURS D'ACCULTURATION</b>	p. 147
Introduction	p. 149
<b>2.1. Les marchés et circuits commerciaux comme lieux d'échanges et de contacts</b>	p. 153
2.1.1. Le cadre général : une économie de marché ?	p. 153
2.1.2. La circulation des amphores	p. 159
2.1.3. La circulation monétaire	p. 168
2.1.4. Les circulations d'objets : le mobilier funéraire de la nécropole de Trebenishte	p. 181

<b>2.2. Les lieux de conflits ; guerres et conquêtes territoriales, diplomatie</b>	p. 185
2.2.1. Guerre, conflits, et contacts à travers les sources mythiques et légendaires	p. 185
2.2.2. L'installation des cités coloniales et leurs conséquences dans l'arrière-pays.	p. 187
2.2.2.1. Epidamos-Dyrrhachion	p. 188
2.2.2.2. Apollonia et son expansion territoriale	p. 190
2.2.3. Relations internationales	p. 191
2.2.3.1. Les décrets d'alliance	p. 192
2.2.3.2. Les décrets de proxénie et de <i>politeia</i>	p. 193
2.2.3.3. Les participations aux concours panhelléniques	p. 195
2.2.3.4. Liens diplomatiques	p. 197
2.2.4. Bilan	p. 198
<b>2.3. Les lieux sacrés</b>	p. 201
2.3.1. Le cadre général	p. 201
2.3.2. Les sanctuaires en Illyrie méridionale et en Épire du nord.	p. 203
2.3.2.1. Les sanctuaires d'Épidamne-Dyrrhachion	p. 203
2.3.2.2. Le temple <i>extra-muros</i> de Zgërdhesh	p. 213
2.3.2.3. Le sanctuaire de Lleshan	p. 213
2.3.2.4. Les sanctuaires <i>extra muros</i> d'Apollonia	p. 214
2.3.2.5. Le long de la vallée de l'Aôos : Triport et Amantia	p. 219
2.3.2.6. Les sanctuaires de Chaonie	p. 221
2.3.2.7. Le sanctuaire côtier de Grammata	p. 225
2.3.3. Tableau synoptique des divinités grecques honorées en Illyrie méridionale et Épire.	p. 226
2.3.4. Bilan	p. 228
<b>2.4. Les lieux domestiques et le problème des esclaves</b>	p. 235
2.4.1. Le témoignage des sources littéraires	p. 235
2.4.2. Les actes d'affranchissement	p. 237

<b>2.5. Bilan de la deuxième partie : ruptures et continuité</b>	p. 245
--	--------

<b>TROISIEME PARTIE : LES TRANSFORMATIONS OBSERVEES</b>	p. 253
---	--------

<b>3.1. La langue et l'onomastique</b>	p. 255
--	--------

3.1.1. Problèmes généraux	p. 255
---------------------------	--------

3.1.2. Les noms provenant des inscriptions retrouvées au nord de l'Aôos	p. 259
---	--------

3.1.3. Les noms provenant des inscriptions retrouvées au sud de l'Aôos	p. 272
--	--------

3.1.4. Les noms provenant des inscriptions retrouvées en Chaonie	p. 278
--	--------

3.1.5. Les noms illyriens et leur diffusion	p. 285
---	--------

3.1.6. Bilan	p. 290
--------------	--------

<b>3.2. Les productions matérielles</b>	p. 295
---	--------

3.2.1. L'évolution chronologique des relations commerciales	p. 295
---	--------

3.2.2. Les productions céramiques	p. 297
-----------------------------------	--------

3.2.3. Les figurines en terre cuite	p. 299
-------------------------------------	--------

3.2.4. Une étude de cas : le site de Belsh et de sa région	p. 301
--	--------

3.2.5.. Bilan	p. 303
---------------	--------

<b>3.3. Rites funéraires et mythologie</b>	p. 309
--	--------

3.3.1. Rites funéraires	p. 309
-------------------------	--------

3.3.1.1. Typologies des tombes dans les fondations grecques	p. 312
---	--------

3.3.1.2. Typologie, mobilier et rites en Illyrie méridionale	p. 321
--	--------

3.3.1.3. La situation en Chaonie	p. 331
----------------------------------	--------

3.3.1.4. Le cas particulier de la tombe de Gjerbës	p. 334
--	--------

3.3.1.5. Bilan	p. 341
----------------	--------

3.3.2. Réception et diffusion des données mythologiques	p. 344
---	--------

3.3.2.1. Cadmos, de Thèbes en Illyrie	p. 345
---------------------------------------	--------

3.3.2.2. Exil, métamorphose, pétrification et tombeaux	p. 347
--	--------

3.3.2.3. La valeur du mythe dans les contacts entre Grecs et Illyro-Épirotes	p. 351
--	--------

<b>3.3.2.4. Bilan</b>	p. 354
<b>3.4. Urbanisme et architecture : le cas des théâtres et des stades</b>	p. 357
<b>3.4.1. Description et datation des bâtiments</b>	p. 357
<b>3.4.1.1. Le théâtre d'Apollonia</b>	p. 357
<b>3.4.1.2a. Le théâtre de Byllis</b>	p. 365
<b>3.4.1.2b. Le stade de Byllis</b>	p. 370
<b>3.4.1.3. Le théâtre de Klos</b>	p. 373
<b>3.4.1.4. Le théâtre de Dimale</b>	p. 376
<b>3.4.1.5. Le cas suspect du « théâtre » d'Orikos</b>	p. 377
<b>3.4.1.6. Le théâtre de Bouthrotos</b>	p. 381
<b>3.4.1.7. Le théâtre d'Hadrianopolis</b>	p. 390
<b>3.4.1.8. Le théâtre d'Onchesmos</b>	p. 393
<b>3.4.1.9. Le théâtre de Phoinikè</b>	p. 394
<b>3.4.1.10. Le stade d'Amantia</b>	p. 400
<b>3.4.2. Étude topographique</b>	p. 404
<b>3.4.2.1. Apollonia</b>	p. 404
<b>3.4.2.2. Byllis</b>	p. 407
<b>3.4.2.3. Orikos</b>	p. 409
<b>3.4.2.4. Bouthrôtos</b>	p. 409
<b>3.4.2.5. Phoinikè</b>	p. 412
<b>3.4.2.6. Klos</b>	p. 413
<b>3.4.2.7. Dimale</b>	p. 413
<b>3.4.2.8. Hadrianopolis</b>	p. 414
<b>3.4.2.9. Amantia</b>	p. 414
<b>3.4.2.10. Bilan</b>	p. 415
<b>3.4.3. Etude architecturale : les évolutions</b>	p. 419
<b>3.4.3.1. Le cadre général de l'évolution des théâtres</b>	p. 419
<b>3.4.3.2. Le cas des théâtres des cités grecques</b>	p. 423
<b>3.4.3.3. Le cas des théâtres illyro-épirotes</b>	p. 426
<b>3.4.3.4. Les stades</b>	p. 427

<b>3.4.3.5.</b> Bilan : existe-t-il un type illyro-épirote ?	p. 428
<b>3.4.4.</b> Les marques d'influences	p. 429
<b>3.4.4.1.</b> Le cadre général	p. 429
<b>3.4.4.2.</b> Formes du <i>koilon</i>	p. 430
<b>3.4.4.3.</b> Les <i>parodoi</i>	p. 432
<b>3.4.4.4.</b> Rapport <i>orchestra</i> /bâtiment de scène	p. 433
<b>3.4.4.5.</b> Le bâtiment de scène : rampes et <i>proskénion</i>	p. 434
<b>3.4.5.</b> En guise de conclusion : les spectacles dans la vie des cités.	p. 439
<b>3.4.5.1.</b> Théâtre et politique	p. 439
<b>3.4.5.2.</b> Théâtre et société	p. 441
<b>3.4.5.3.</b> Théâtre et religion	p. 442
<b>3.5. Les institutions : royauté et <i>Koinon</i></b>	p. 443
<b>3.5.1.</b> L'organisation étatique en Illyrie méridionale	p. 445
<b>3.5.1.1.</b> Le <i>Koinon</i> des Bylliones	p. 445
<b>3.5.1.2.</b> Le <i>Koinon</i> des Balaiites	p. 447
<b>3.5.1.3.</b> Le <i>Koinon</i> des Amantes	p. 449
<b>3.5.2.</b> L'organisation étatique en Épire	p. 454
<b>3.5.2.1.</b> Du <i>Koinon</i> des Molosses à la Ligue épirote	p. 454
<b>3.5.2.2.</b> Le <i>Koinon</i> des Chaones	p. 456
<b>3.5.2.3.</b> Le <i>Koinon</i> des Prasaiboi	p. 458
<b>3.5.3.</b> Tableau synoptique des <i>Koina</i> en Illyrie méridionale et Épire	p. 459
<b>3.5.4.</b> Liste des rois illyriens	p. 462
<b>3.5.5.</b> Bilan	p. 464
<b>CONCLUSION</b>	p. 467
• Rappel du contexte	p. 467
• Difficultés rencontrées et limites de l'enquête	p. 469
• Les principaux résultats atteints	p. 470

- Les perspectives de recherche p. 475

**INDEX DES ILLUSTRATIONS** p. 479

**BIBLIOGRAPHIE** p. 483

**RÉSUMÉ- SUMMARY** p. 541

**TABLE DES MATIERES** p. 543